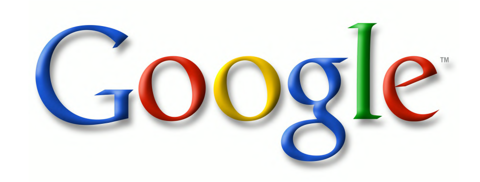



Mihi Turpe Relinqui
J. C. Smith



EUVRES

FRANÇOIS

A MOTHE

AYER,

ER D'ETAT, &c.

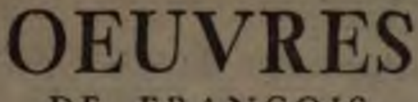
revuë & augmentée.

Partie I.









OEUVRES

DE FRANÇOIS

DE LA MOTHE LE VAYER,

CONSEILLER D'ETAT, &c.

Nouvelle Edition revuë & augmentée.

Tome IV. Partie I.



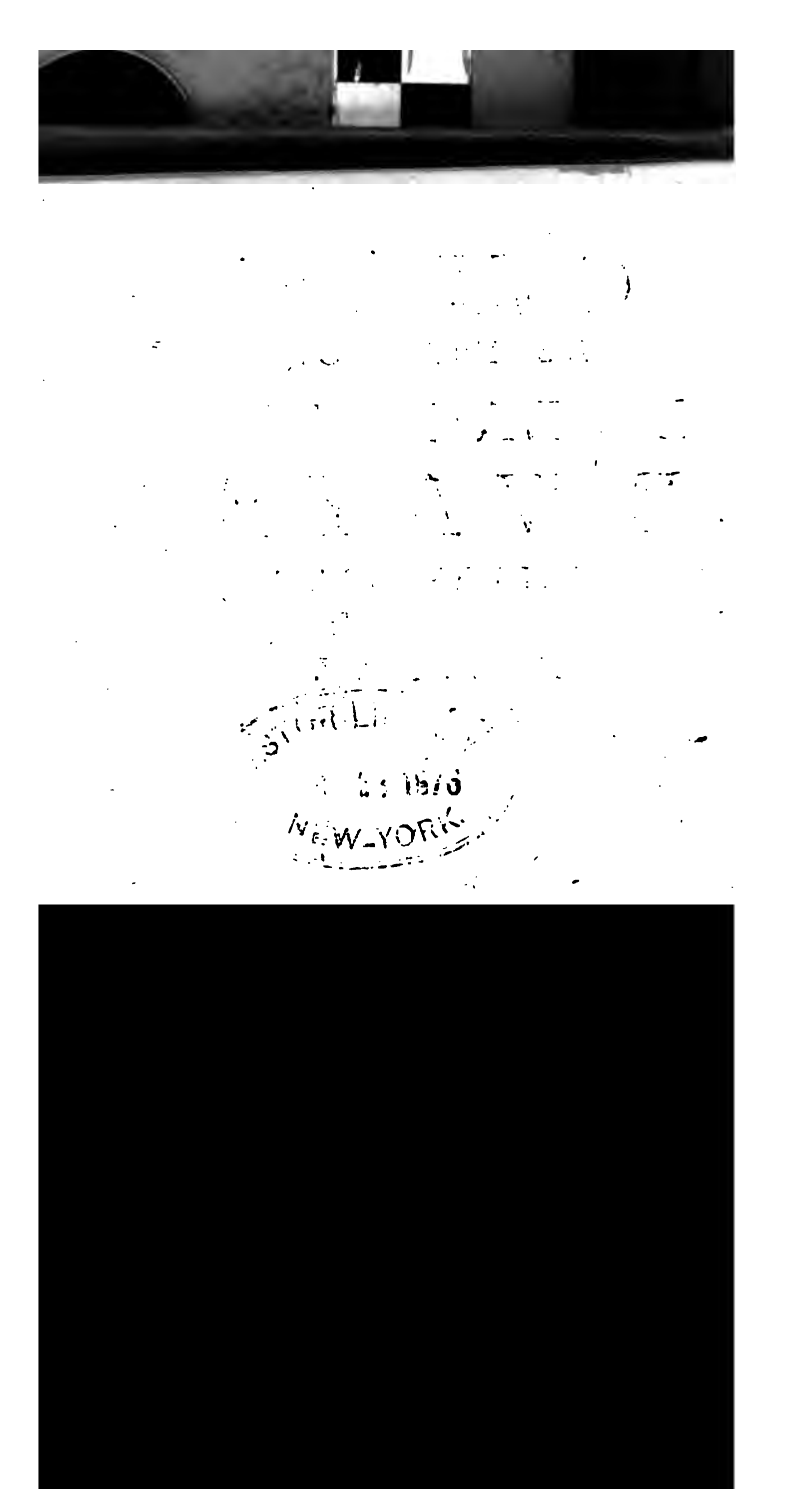
avec Privilèges.

imprimé à Pfœrten,

& se trouve à Dresde

chez MICHEL GROELL.

MDCCLVI.


NEW-YORK



AVERTISSEMENT.

NOus continuons de donner dans ce *Volume les Dialogues de nôtre Auteur. Il les a intitulé* Promenades, *comme pour insinuer, que les reflexions, qu'ils contiennent, sont le résultat des conversations, qu'il a euës avec ses amis en se promenant. Les sujets de ces dialogues sont si variés, les remarques que font les interlocuteurs, & qui naissent pour ainsi dire sous leurs pieds, s'offrent avec une si grande diversité, qu'il auroit été bien difficile de les comprendre sous un titre général, ainsi nous n'en saurions dire autre chose si non, que ce sont des pensées sur la morale & sur la litterature. Il y a 9. Dialogues divisés par trois, & devant chaque partie l'auteur a mis une préface. Dans la premiere il parle de sa*

maniere d'ortographier & de son style ; tout ce qu'il en dit est fondé sur le bon sens. Dans la seconde préface, mise à la tête du quatrieme dialogue, qui contient des reflexions sur l'amour, l'auteur a jugé à propos d'avertir les lecteurs qu'il a traité ce sujet un peu librement : il se fonde sur l'exemple des anciens & s'excuse par l'endroit de la promenade qui est le Jardin des Thuileries à Paris. Devant le septieme dialogue il y a encore une préface dans laquelle l'auteur nous prévient, que nous ne devons pas nous attendre dans ces trois promenades ni à des pensées moins libres,

[redacted]

AVERTISSEMENT.

Après ces dialogues suit un discours critique sur l'Histoire de la Vie de Charles V.

Prudence de Sandoval, de Vailladolid, Benedictin, Evêque de Pampelune & Premier Historiographe de Philippe III. Roi d'Espagne, avoit écrit entre plusieurs autres ouvrages la Vie de Charles V. Cet écrivain étoit fort partial; il portoit encore une haine particuliere aux françois, & il n'oublia aucune occasion d'exhaler sa bile & d'emploier les traits les plus piquans dans ses ouvrages historiques contre cette nation.

Son livre de la Vie de Charles V. fourmille principalement de fautes si grossieres & des partialités si palpables, que nôtre auteur ne pût s'empêcher d'en faire un examen, & de mettre devant les yeux de tout le monde les bevuës de cet Historiographe, & c'est ce qu'on verra dans le discours que nous avons inseré dans le présent Volume.

X 3

AVERTISSEMENT.

Enfin on trouve ici deux petits Traités pareillement hiſtoriques. Le premier contient des remarques ſur la Bataille de Lützen. Ce livre fut imprimé à Paris ſeparement en 1633. *&* *réimprimé depuis pluſieurs fois & même inſeré dans le* 18. *Volume du Mercure François. Le ſecond, ſur la Trêve propoſée aux Païs-Bas en* 1633. *parût pour la premiere fois imprimé dans le* 19. *Volume du même Mercure.*

C'eſt par ces deux ouvrages que finit la premiere Partie du IV. Tome.



Table de ce qui est contenu dans ce Volume.

LA

LA

PROMENADE.

DIALOGUES.





AU LECTEUR.

J'AI vû tant de mauvaises Préfaces à beaucoup de livres, que c'est presque par force qu'on me fait prendre la plume pour vous donner un Avant-propos qui précede cette petite composition. Le Libraire exige cela de moi pour en grossir un peu son volume : & des personnes qui me sont de quelque considération, me prient de mettre ici par écrit ce qu'ils m'ont oui dire, tant à l'égard de l'ortographe, que du style dont je me suis servi.

Pour la premiere de ces deux choses, je vous déclarerai franchement, qu'elle est plus de l'Imprimeur que de moi, parce que voyant qu'il deferoit peu à mon manuscrit, & qu'emporté par l'usage, il emploioit une infinité de lettres, soit voyelles, soit consonnes, différentes des miennes, je me suis lassé de raturer inutilement ses épreuves, & me suis contenté de lui demander en grace, de laisser quelques-unes de mes ortographes, qui témoignassent que je ne les estimois pas moins que les siennes, puisque je ne pouvois pas les lui faire changer. Cela est cause, que vous pourrés

voir beaucoup de mots différemment
phiés, tant parce que je n'ai pas crû n
donner plus de peine sur une chose que j
assés, que pour vous laisser le choix de
qui vous plaira le plus, y aiant des r
cela de part, & d'autre.

En effet toutes les Langues ont leur
tés en ceci, aussi bien que la nôtre. Et j
L. 17. *de Sextus Pompeius à l'égard de la Lat*
vant Ennius les Romains ne doubloient j
consonnes dans leurs écritures, ce Poëte
le premier qui comme Grec né en Cal
cette liberté qu'on suivit depuis à son
Apud antiquos, *dit-il*, nulla gemin
tera in scribendo: quam consuetud
nius mutasse fertur, utpote Græci
more usus, quòd illi æquè scriben
gentes duplicabant mutas. *Ajoûtés*
fantaisie de quelques particuliers qui
haï, ou trop aimé de certaines lettr
emploioient avec importunité, ou don
stenoient tout à fait dans leurs compos
vous trouverés moins étrange la var
trouve dans l'ortographe. La lettre
pour être trop rude & trop canine; le
de l's a donné de l'aversion à d'autres
apprenons de Martianus Capella,
Claudius détestoit la derniére de l'A

est le z, sur cette plaisante considération, que les dents de celui qui prononce cette consonne ressemblent à celles d'un mort, tant le son est foible & bas, Quòd dentes mortui, dum exprimitur, imitatur, *ou parce que sa figure & son expression sur le papier a du rapport à la dent d'un homme mort, selon que vous voudrés interpreter les termes de cet auteur.*

Mais il y a bien d'autres raisons de la différente ortographie, où je ne veux pas m'arrêter, pour remarquer simplement, que les Maitres Ecrivains, & les Compositeurs d'Imprimerie y ont glissé beaucoup d'abus.

*Les premiers voiant que l'*i *final étoit trop simple, & mal propre à recevoir l'ornement des parafes ou braveures dont la queuë de l'*y *est susceptible, ont emploié l'*i *grec pour contenter leurs écoliers, & pour faire paroitre davantage leurs exemples, sur tout en ces monosyllabes* moi, toi, Roi, loi, *& autres semblables, qui deviennent hors de propos dissyllabes par l'*y, *à cause qu'il est impropre aux diphthongues, & qu'il se doit toûjours faire sentir séparément dans la prononciation, s'il se rencontre avec d'autres voielles. Je crois donc avec des personnes de fort profonde speculation sur cela, que l'y ne dévroit être mis qu'aux mots venus du Grec,*

pour exprimer l'ypſillon *de cette langue, comme à ceux-çi* Pythagore, Sibylle, ſyllabe, Ægypte, *&* *autres ſemblables. Il eſt auſſi néceſſaire aux paroles où l'*i *doit être entendu ſeul, comme en* Pays *pour region*, l'ouye, ennuyeux, *&c. ſelon l'uſage des Eſpagnols en* mayor, arroyo, frayle, *& autres ſemblables, où ils ne mettent jamais le petit* i. *Quand il ſe trouve encore du danger que l'*i *paſſât pour conſonne, il eſt beaucoup mieux de le changer en* y; *car je dirai d'un homme qu'il* iure *s'il fait un ſerment, & qu'il eſt* yure *s'il a trop bû; de même écrivant* jeux, *j'exprimerai les jeux de cartes ou d'autres divertiſſemens; mais ſi j'écris* yeux, *je parlerai ſans doute de l'organe de la vuë.*

Quant aux Compoſiteurs d'Imprimerie, je

[redacted]

Or quoi-que je ſois presque honteux de m'être tant arrêté à ces petites vetilles & minuties de Grammaire, où l'uſage l'emporte toûjours ſur le raiſonnement; ſi faut-il avouër qu'elles ne ſont pas abſolument à negliger, puisque l'ortographe ſert à reconnoitre la valeur & la ſignification des mots, dont Platon épluche dans ſon Cratyle jusqu'aux moindres ſyllabes, avec cette notable ſentence, qu'il n'y a que les hommes fort ſavans qui en puiſſent bien juger. C'eſt pourquoi Dieu ne mit devant Adam les animaux qu'il venoit de créer, pour en être le parain en leur impoſant des noms qui leur fuſſent les plus propres, qu'après l'avoir rempli d'une ſcience infuſe & néceſſaire à un ſi important emploi. Cependant ſi l'ortographe eſt de conſidération, quand elle marque l'origine des mots en conſervant ces lettres que les Grammairiens nomment characteriſtiques; *il y a d'ailleurs cet inconvenient, qu'elles ne ſont connuës que des doctes qui ſont en fort petit nombre, une infinité d'autres perſonnes ne pouvant pas goûter une telle façon d'écrire, qui embaraſſe, & qui fait quelquefois mal prononcer nôtre langue ſur tout aux Etrangers. Si l'autre ſorte d'écriture qui n'emploie que les lettres qui ſe prononcent, eſt plus commode à la multitude, & principalement aux Etrangers, qui apprennent le Fran-*

çois ; elle est cause aussi qu'en perdant l'origine des paroles , l'on perd souvent la premiére aussi bien que la meilleure signification qu'elles ont euë, & qui leur est la plus propre. Ainsi l'on peut conclure, qu'il y a sur cela des inconvéniens de tous côtés, où je n'ai nul dessein de m'arrêter davantage, me souvenant de ce qu'a dit judicieusement Seneque dans une Préface de ses Controverses, Scholastica studia leviter tractata delectant, contrectata, & propius admota, fastidio sunt. *J'ajoûte ce seul mot en faveur de la Grammaire, que non seulement les lettres doivent être soigneusement observées , mais que le moindre accent peut ôter tout le sens des dictions, & par consequent de toute une periode. Le Pere Alexandre de Rhodès remarque dans la Réla-*

[redacted]

[redacted]

étranger. Theophraste fût pris & remarqué pour tel dans Athenes par une bonne vieille, sur quelque dialecte ou prononciation semblable, plûtôt que sur son trop d'affectation, quòd nimium Atticè loqueretur, comme l'écrit Quintilien. L. 8. c. 1.

Venons au second point de nôtre Préface, qui doit être du style ou de la façon d'écrire, dont je me suis servi dans cette petite composition. Son dialogisme, à mon avis, ne sera pas importun, sur tout à ceux qui savent l'estime qu'ont faite du Dialogue toutes les Sectes des Philosophes. Je parle ainsi, puisque le Péripatétisme même, tout austere qu'il est, l'a reçû, & qu'Aristote, aussi bien que les autres, l'avoit emploié dans des ouvrages, que nous avons malheureusement perdus. Mais je me suis assés expliqué ailleurs sur ce genre d'écriture, qui ne peut déplaire que quand il est mal emploié par ceux qui n'en savent pas assés le bon usage. Du reste je n'ai visé ici qu'à être intelligible, sans tomber dans de vaines, longues, & importunes expressions, que Dieu reprend dans St. Mathieu c. 6. v.
sous les noms de battologie, & de polylogie. Je me suis resolu d'en user ainsi, n'ignorant pas, qu'il y a des styles concis, qui ont leur recommandation, quoi qu'ils soient fort voisins de l'obscurité, dont je m'éloigne le plus que je

puis. Seneque dit de Chryſippe, qu'il n'emploit pas une ſeule parole pour l'oreille, mais tout
l. de benef. c. 3. *pour l'eſprit*, Rei agendæ cauſa loquitur, & verbis non ultrà quàm ad intellectum ſatis eſt, utitur. *Nous liſons auſſi dans Clement Alexandrin, qu'Hipparque fût chaſſé de l'école de Pythagore pour avoir écrit trop intelligiblement, & expliqué trop ouvertement quelques axiomes ou maximes de ce Philoſophe. Et Socrate après avoir jetté les yeux ſur un Livre d'Heraclite, prononça, qu'il faloit être bon nageur pour ne ſe pas perdre, ou n'être pas ſuffoqué dans un ſi vaſte Ocean d'obſcurité. C'étoit un livre de Théologie, au rapport de Diogenes Laërtius, dans lequel Héraclite avoit affecté d'être malaiſément entendu, ſi ce n'étoit par des hommes*

[redacted]

[redacted]

chercher ; Quandoque Deus & Natura innocenti & benevolo puerorum ludo delectantur, qui ideo se abscondunt ut inveniantur. *Et il se trouve dans de certains livres des obscurités affectées & mysterieuses, qui ressemblent à ces nuës épaisses, dont la noirceur & la profondeur n'empêche pas, qu'elles ne soient les plus fécondes de toutes. Tant y a que le grand flux de paroles, cette volubilité de plume aussi bien que de langue, que Nonius Marcellus nomme* Tolutiloquentiam, *& cette expression diffuse, qui n'est aujourd'hui que trop en vogue, sont des choses fort éloignées de la façon dont j'ai crû me devoir expliquer.*

Quand j'aurois eu quelque dessein de paroître éloquent à la mode, ce n'étoit pas ici le lieu de me montrer tel. Il est pourtant vrai, que la faculté oratoire a divers emplois, & que comme elle n'a jamais été possedée toute entiere par un seul, elle tient quelquefois d'assés différentes routes pour se manifester : Magna & varia res est eloquentia ; nec adhuc ulli sic indulsit, ut tota contingeret ; satis felix est, qui in aliquam ejus partem est receptus. *Mon opinion est, que le style* didactique *n'est pas exclus de toutes ses graces, & qu'il peut même acquerir les deux avantages qui sont donnés aux deux plus grands Orateurs de l'antiquité. L'on*

Sen. in contr.

a dit à la gloire de Ciceron, qu'on ne pouvoit rien ajoûter à son discours sans lui préjudicier; & à celle de Demosthene, qu'il étoit impossible de rien ôter du sien, qu'on ne lui fit tort: Ne peut-on pas conjoindre ces deux merveilles dans le style instructif? & celui qui l'auroit fait, ce que je m'empêcherai bien de m'attribuer, ne devroit-il pas recevoir un éloge singulier? Pour moi j'arrête ma plus haute prétention là dessus, à mériter si je puis, que mes defauts ne soient pas insupportables, & qu'ils paroissent aucunement couverts, par ce que je puis proferer de plus raisonnable, sinon comme venant de moi, du moins par l'organe des Auteurs dont je me sers. L'on a dit à peu près la même chose d'un ancien Rheteur. Haterius se donnoit de merveilleuses

[redacted]

de mots & autant de façons de parler qui étoient en usage il y a trente ans, dont l'on fait difficulté de se servir aujourd'hui. Marc Varron observoit L. 4. de Ling. Lat. *la même chose de son tems, & que Mutius, ni Brutus, grands amateurs de l'ancienne locution, ne pûrent jamais empêcher qu'elle ne changeât. Il est des paroles, dit-il comme des hommes, qui perdent bien-tôt l'agrément de la jeunesse.* Quem puer vidisti formosum, hunc vides deformem in senecta. Vetustas pauca non depravat, multa tollit. *Mais il y a bien plus, les termes & l'expression qui plait aux uns, déplait dans un même moment aux autres; & un vers qui sonne bien à nos oreilles, offense celles de nos voisins qui pensent ne s'y connoitre pas moins bien que nous. Je parle des vers, parce que la Poësie a son éloquence aussi bien que la Prose; cette derniére étant encore plus sujette à se corrompre que la premiére. La raison est, que les choses qui sont les derniéres venuës vieillissent naturellement plus tard que les autres; & que d'ailleurs ce qui est le plus manié & le plus emploié, s'use, & se corromt ordinairement le premier. Or la Prose n'est pas seulement plus ancienne que la Poësie, puisque les hommes ont parlé vulgairement avant que de s'astreindre à la mesure des vers; elle est encore plus usitée, se trouvant toûjours cent personnes,*

qui écrivent en prose, contre une qui s'adonne à la poësie. Nous pouvons conclure de tout ceci, que l'art de bien écrire n'est pas moins exposé que les autres à la controverse.

C'est de là que nait la partialité où l'on tombe tous les jours à l'égard des auteurs, que chacun estime plus ou moins selon ses préventions d'esprit. La chose est trop journaliére & trop commune, pour en rapporter des exemples; j'en donnerai un néanmoins, que je tiens des plus considérables à cause de l'autorité des parties. Saint Jerôme qui ne manquoit pas de respect pour S. Paul; Ep. 50. & 61. *qui nomme par admiration ses paroles des foudres divins, dans une epitre qu'il écrit à Pammachius; & qui dans une autre l'appelle non seulement la vase d'élection, mais encore la*

[redacted]

velocitatem sermonum suorum, & propter impetum qui in eo spiritus est. *Mais S. Augustin s'oppose tellement là dessus au sentiment de S. Jerôme, qu'il donne le titre de très éloquent à S. Paul, & maintient que s'il n'a pas suivi tous les préceptes de l'Eloquence humaine, celle-ci a suivi les decrets de sa sagesse. Il me souvient aussi d'avoir lû dans Nicetas Choniate, que l'Empereur Andronic Comnene formoit toutes ses lettres, pour les rendre éloquentes, sur celles de S. Paul; & j'ai écrit quelque part la même chose des Secretaires d'Etat du Roi des Abyssins. Certes quelque distinction qu'on fasse sur cela entre l'Eloquence divine & l humaine, l'on ne laisse pas de recueillir des jugemens si opposés les uns aux autres, que de si grands personnages ont faits sur cette faculté de bien exprimer ses pensées, que tout n'y est pas moins arbitraire, que dans les autres professions qui servent d'objet & d'entretien à l'esprit humain.*

Chr. l. 4 c. 7.

Ep. 60.

Je finirois par là, s'il ne me tomboit sous la plume quelques exemples qui peuvent être emploiés à confirmer ce que nous venons d'établir, & qui serviront d'illustration à ce que nous avons souvent maintenu ailleurs. Je les coucherai ici fort sommairement, & selon la formule ancienne, quibus sciam poteroque.

Cic. 1. de Orat.

Il y a des personnes qui ne sauroient endurer

la moindre allusion ou le moindre jeu de paroles, trouvant qu'il y a je ne sai quoi de trop puerile en cela. Saint Jerôme néanmoins l'un des plus serieux Peres de l'Eglise, écrivant contre Vigilantius l'appelle Dormitantium, *pour lui reprocher par cette figure qu'il révoit en se trompant fort lourdement.*

L'Hyperbole est insupportable à beaucoup de gens. L'Orateur Aristide pour faire comprendre, combien l'armée de Xerxes étoit nombreuse & immense, prononce dans son Panathénaique hautement, que l'or & l'argent de cette armée faisoit de la nuit le jour; & que quand ce Prince commandoit à ses Archers de tirer leurs fléches, il étoit assûré de convertir au rebours le

[redacted]

[redacted]

oindre chose, & qu'il consent à toute sorte de eproche, s'il manque à s'acquiter dignement de ; qu'il entreprend. Une si insupportable vanité e rebuteroit-elle pas à présent tout le monde? Et des promesses si hautaines & si ridicules, seoient-elles jugées propres à s'acquerir la bieneillance avec l'attention des Auditeurs? Je ıi bien, qu'Isocrate s'excuse à la fin de cet- Oraison d'avoir parlé de la sorte, & de s'être ngagé si avant; mais ne prendroit-on pas enore cela pour une seconde erreur, & pour un efaut notable de jugement d'aimer mieux avoir esoin d'excuse, que de s'exemter de faillir, mal- veniam deprecari, quàm culpa carere?

C'est une pure fantaisie d'avoir aversion, omme assés de personnes l'ont, de quelque figue que ce soit, n'y aiant que l'excès, ou la mauaise situation, qui soient condannables dans a moins estimée de toutes. Les abus mêne sont rectifiés par celle qu'on nomme Caachrese.

Ne peut-on pas nommer une hérésie dans la Rhétorique, de croire qu'on doive toûjours user le mots propres? Les métaphoriques ont quelquefois meilleure grace, pourvû qu'ils ne soient as extravagans, ou, pour parler comme les aaitres, trop effrontés, Ut sit, quomodo

Theophrasto placet, verecunda translatio: *Car je me souviens, que Ciceron, qui emploie cette autorité de Théophraste, reprend Tiron son libertin de lui avoir écrit* valetudini fideliter
L. 17. serviendo. *Ce terme* fideliter, *lui dit-il, n'est*
ep. 16. *pas en sa place*, Huic verbo domicilium est proprium in officio, migrationes in alienum multæ. *Véritablement j'aurois de la peine à souffrir une censure si delicate d'un autre que de Ciceron, qui devoit être en mauvaise humeur, & qui vouloit se venger, comme je pense, des corrections que Tiron faisoit souvent dans ses écrits. J'avouë pourtant, que la Métaphore doit être modeste & retenuë, aussi bien qu'une fille, pour être trouvée belle.*

Encore qu'on doive être exact au choix des

[redacted]

son mérite d'elle-même, sans emprunter sa recommendation de la diction. Jacent sensus in oratione in qua verba laudantur, selon la belle maxime de Quintilien; & c'est un grand desavantage à un livre, quand on ne le louë que par son style, & qu'on n'en estime principalement que la diction. Les belles jambes avec les riches chausses d'un boiteux font davantage paraître son défaut, & les termes élegans qui n'expliquent qu'une bagatelle, ou même quelque sentence rapportée sottement, font remarquer au double l'impertinence d'un auteur: Quomodo pulchras frustra habet claudus tibias, sic indecens est in ore stultorum parabola. Cependant il est plus de cette sorte d'Ecrivains, que d'autres. J'osois dire plaisamment, il y a peu de jours, à un qui devroit excellement ce qu'Horace appelle nugas canoras, qu'il eût dû lire davantage, ou écrire moins. En effet la maladie d'[illegible] qui aime ses semblables, est beaucoup pire que celle qui vient quelquefois de trop de repetition. N'attendés pas de moi, que je donne ici des exemples ni du bien ni du mal dont je parle. J'aurois bien plus d'inclination à faire reconnoître ceux qui peuvent servir de patron du premier, que du second. Mais puisque Ciceron & Quintilien se sont abstenus de juger des auteurs, qui vivoient

Proverb. l. 8. Inst.

*encore du tems qu'ils écrivoient, afin de n'o-
ser personne ; je pense être obligé de les im
du moins en ceci. Et parce que l'Eccl
ste a prononcé,* Stultus verba multiplicat
*n'ajoûterai rien à cette Préface, plus lon
peut-être qu'elle ne devoit être, que c
seule protestation; que si le discours qui la
du divertissement d'une promenade, avoi
ne dirai pas la moindre pensée, mais la m
dre syllabe qui meritât correction, je m'y
mets aussi bien que tout ce qui est venu &
viendra jamais de moi, avec l'entiére & re
ctueuse obeïssance qui est duë à l'eglise.*





LA

PROMENADE.

I. DIALOGUE.

ENTRE

TUBERTUS OCELLA,

ET

MARCUS BIBULUS.

TUBERTUS OCELLA. Il me semble, MARCUS BIBULUS, que vous me reprochés avec un peu trop d'exagération mes fréquentes & solitaires promenades. Si vous y étiés aussi accoutumé que moi, & que vous eussiés observé comme j'ai fait, que rien ne contribuë tant à conserver le peu de vigueur qui reste à ceux de nôtre âge, que cet exercice moderé où les promenades nous engagent ; vous ne déclameriés pas contre elles sans doute avec tant de véhémence. Je ne ferai pas difficul-

té de passer plus outre avec vous, & de vous déclarer, que l'aversion de plusieurs personnes, beaucoup plus grande que n'est la vôtre contre un si agréable & si utile divertissement, m'est presque toûjours un indice certain d'esprit chagrin, plein d'inquiétude & de fort petit talent. En effet la Promenade est tellement le propre des Philosophes, des personnes savantes, & des esprits bien cultivés, que ceux à qui elle déplait généralement, comme elle fait aux Turcs, aux Cochinchinois, & aux Sauvages du nouveau monde, qui ne peuvent souffrir celle des autres, sont les plus ignorans hommes de la Terre. Tels devoient être ces Espagnols
L. 3. que Strabon nomme *Vettones*, qui nouvelle-
[redacted]

occupations de mes amis, pour les aller solliciter de prendre un plaisir à des heures, qui leur seroient possible incommodes, outre que leur goût pourroit être alors différent du mien. Je veux néanmoins vous parler plus franchement, & vous avouër, qu'encore qu'il y ait des compagnies qui me sont très cheres, il se trouve quelquesois des tems, où je me contente de celle de mes pensées, & où mes petites reveries, conduites à ma mode, me fournissent un des plus agréables divertissemens de ma vie. Quel ennui au contraire n'eprouve-t-on point, quand on se voit reduit aux entretiens fâcheux où vous engage inévitablement la compagnie de gens impertinens, qui dépourvûs de bon sens, ne savent rien faire que fatiguer les esprits raisonnables ? Certes si les Médecins ne couchent pas volontiers avec leurs malades, les ames un peu philosophiques doivent avoir encore plus d'aversion de la conversation pénible & dangereuse de ceux, dont nous parlons. C'est ce qui a de tout tems porté à la solitude de fort grands personnages; ce qui a fait nommer à Theophylacte un monastere Φροντιστήριον, appellant encore la vie qui s'y mene σώφρονα μανίαν, *sobriam ac prudentem insaniam;* & c'est ce qui fit prendre à Gonthier de Ba- L. 1. Hist. c. 14.

gnaux Evêque du Mans, ſous le regne de Charles cinquiéme, un hibou perché à l'entrée d'une grotte pour corps de ſa déviſe, animée de cette lettre, *Habitat mens cauta receſſus.*

10. Inſtit. c. 3. Car encore que Quintilien ſemble obliger ſes diſciples à trouver ou à ſe faire la ſolitude par tout, *In turba, itinere, conviviis etiam, faciat ſibi cogitatio ipſa ſecretum*; & bien que

Ep. 56. Seneque prit une fois plaiſir à ſe retirer dans un bain public de Rome, plein de tumulte, de cris différens, & de confuſion, afin d'éprouver ſi ſon eſprit auroit aſſés de force pour n'y recevoir point de diſtraction, quand il l'attacheroit à quelque méditation ſérieuſe; ſi eſt-ce qu'une véritable retraite, & une ſolitude effective, comme eſt celle d'une prome- [redacted]

cet atrabilaire, sur ce qu'ils prenoient seuls & avec plaisir leur repas: Il m'auroit été beaucoup plus agréable, lui repartit Timon, si vous même ne vous y fussiés pas trouvé. Gardés-vous bien de verser autant de bile que fit ce Misanthrope sur un ami tel que je suis, ne fût-ce que pour obeïr au précepte de vôtre Quintilien, *Bonus altercator vitio iracundiæ careat.* Il me seroit aisé de soûtenir le parti de la compagnie contre une solitude trop austere, & telle qu'il semble que vous l'établissés. Il n'y a rien de plus contraire qu'elle aux ames tendres comme la vôtre, qui ne font pas profession d'une impassibilité Stoïcienne, *Animo passionibus obsesso nil ocio pejus, nil solitaria libertate damnosius.* Et si la raillerie est propre à dissiper les trop sombres vapeurs de la mélancholie, je ferai souvenir un homme qui n'a peut-être pas étouffé absolument le beau feu qui l'échauffoit autrefois, de cet important précepte d'Ovide, L. Instit. c. 3

Quisquis amas, loca sola nocent, loca sola caveto. Lib. 2 de rem. am.

Mais j'aime mieux acquiescer doucement à vos sentimens, & je le ferai d'autant plus volontiers, que dans la vérité les miens sont parfaitement conformes aux vôtres, & à ceux de Seneque, quand il dit. *In ambulationibus apertis vagandum, ut cœlo libero:* &



De tranqu. an. c. ult.

multo spiritu, augeat attollatque se animus. Je ne suis jamais si maitre de mon esprit, & il ne goûte aussi jamais de si solides & innocentes voluptés, que dans une campagne solitaire, où il n'a que Dieu & les astres pour témoins de ses opérations. C'est sans doute le lieu, où il rencontre le plus heureusement celui qui a dit de lui-même, *Ego sum flos campi, & lilium convallium.* Et où le peut-on mieux contempler avec toute la Nature, que dans un tel desert ? si toutes nos considérations, aussi bien que le mot Latin *considerare,* tirent leur origine de la contemplation des astres, *à contemplatione syderum,* comme le veut Pompeius Festus ? Tant y a que mêlant quelquefois de communiquer au pu-

L. 3. & 4.

[redacted]

[redacted]

de converſation que celui-ci, où étans d'accord nous ne pourrions combattre que contre nôtre ombre, & tomber dans ce ridicule duel que les Grecs ont nommé σκιαμαχίαν.

TUBERTUS OCELLA. Je vous donne le choix de tel théme qu'il vous plaira de préſcrire, mais je penſe, que de quelque côté qu'on puiſſe jetter les yeux, l'on y trouvera ſuffiſamment dequoi s'entretenir, & que la plus vile plante, que nous foulerons aux pieds, ſeroit capable de nous faire admirer longtems l'ouvrage d'une Intelligence qui ne ſe mécompte jamais, & qui eſt auſſi digne de reſpect aux plus petites choſes dont elle ſe mêle, qu'aux plus grandes. Ce n'eſt pas néanmoins, qu'il n'y en ait, à mon avis, de bien plus conſidérables les unes que les autres; & je ne voudrois pas ſoûtenir après Saint Auguſtin, que la moindre mouche fût préférable au Soleil, parce qu'elle exerce des actions vitales dont celui-ci nous paroit dépourvû. Si le plus petit des Inſectes l'emporte du côté de la cauſe formelle, la finale de ce grand Luminaire eſt ſi noble & ſi merveilleuſe, qu'il n'y a point d'animal, excepté l'homme ſi tant eſt que l'homme n'ait point trop bonne opinion de ſoi, qui ne lui doive ceder en dignité.

Marcus Bibulus. Puiſque tous les objets ne ſont pas dignes d'une même attention, & qu'il s'en trouve qui peuvent arrêter nôtre eſprit beaucoup plus utilement, & avec plus de ſatisfaction ou d'agrément que ne feroient d'autres; les choſes communes étant d'ailleurs moins capables de nous toucher, que celles qui ſont plus rares; je ne penſe pas vous pouvoir propoſer un entretien qui nous puiſſe mieux divertir, que celui de tant de Rélations dont vous étes ſi curieux, & qui nous font connoitre les effets de la Nature, ſoit dans l'ancien, ſoit dans le nouveau Monde, ſi ſurprenans, qu'il ſemble que les Anciens ne l'euſſent connuë qu'à demi, & qu'elle ne ſe ſoit bien manifeſtée à nous que depuis

epoque jouë ici merveilleusement bien son jeu, tenant l'esprit en équilibre entre la trop grande crédulité, & l'injuste défiance. Car le défaut n'est pas plus reprehensible d'ajoûter foi avec trop de facilité à toute sorte de Rélations, que d'être dans une mécreance générale de tout ce qu'elles contiennent. Et je conçois comme un axiome certain, que ceux qui tiennent pour fable tout ce qui se dit des effets extraordinaires, & des merveilles de la Nature, nonobstant l'autorité des meilleurs Auteurs; se rendent enfin eux-mêmes la fable des hommes d'esprit, qui connoissent mieux qu'eux le pouvoir de cette Nature, dont il nous est impossible de pénétrer ni de mesurer toute l'étenduë; *ipsi se fabulam faciunt, dum omnia pro fabulis habent.* Cette Deminiaque, comme l'appelle Aristote en l'admirant, agit avec bien plus d'addresse & de conduite incomprehensible, que l'esprit humain n'en peut concevoir, & que tous nos discours les plus philosophiques n'en sauroient expliquer; *longè major naturalium operationum, quàm verborum, imò quàm ingeniorum subtilitas.* Rien n'empêchera donc, si vous l'avés agréable, que sans courir toutes les fortunes des voiages de long cours, nous ne contemplions sûrement

d'ici, ce que ceux qui les ont faits, ont obſervéde plus ſingulier, *ipſaque adeò naturæ magnalia.* Pour moi, je ne prens pas moins de plaiſir quelquefois à remarquer dans leurs Itineraires les choſes que cette grande Artiſane fait comme en ſe joüant, qu'à noter avec ſoin ſes principaux & plus étonnans ouvrages. Nous avons tantôt eu à la rencontre un homme d'une repréſentation, que nous en avons ri tous deux; & cette penſée m'a paſſé agréablement par l'eſprit en le voiant, que la Nature devoit être en ſes belles & gaies humeurs, quand elle ſe divertit à produire un ſi ridicule animal. Tant y a qu'enviſageant, comme nous pouvons faire, jusqu'aux moindres particularités que nous ont appriſes

vous dites du merveilleux pouvoir de la Nature, & de la médiocrité, pour ne pas dire de la petiteſſe de l'eſprit humain, dont ceux-là connoiſſent mieux la foibleſſe, qui pour l'avoir plus élevé que les autres, ont mieux reconnu ſes limites & ſon peu d'étenduë. En vérité, pour vous en parler à cœur ouvert, toutes les fois que je me jette ſur cette réflexion, & je le fais aſſés ſouvent, je trouve que l'homme eſt un animal ſi défectueux, qu'auſſi bien que nôtre commun ami de la grande Bretagne, j'ai honte d'être ce même homme, c'eſt à dire un animal ſi rempli d'imperfection, & de ſotte vanité tout enſemble. Je ſuis perſuadé, que Socrate avoit le même dégoût, quand il proteſtoit, qu'il ne ſavoit pas bien s'il étoit homme, ou je ne ſai quoi de plus monſtrueux que Typhon n'étoit alors repréſenté. Et c'eſt vrai-ſemblablement ce qu'a voulu nous faire concevoir un Viſionnaire de ce tems, par la deſcription de ce qui lui arriva dans une Isle Solaire qu'il appelle des Oiſeaux. Il aſſûre que tous les volatiles qui en ſont les habitans, lui firent de ſi grands reproches de ceux de ſon eſpèce, pleins d'injuſtice & de cruauté, ſur tout envers les habitans de l'air, qu'il étoit perdu, s'il n'eût deſavoüé d'être homme, ſoûtenant qu'il étoit un ſinge qui lui reſ-

ſembloit, & ſe ſauvant par ce ſtratagéme. En effet la préſomption de l'homme lui fait exercer mille ſortes de tyrannie envers tous les animaux qui ont très grand ſujet de ſe plaindre, & peut être de ſe moquer de ſon mauvais raiſonnement, dont il veut pourtant tirer un ſi grand avantage. Mais à l'égard de ce que vous me conviés à nous ſouvenir conjointement des particularités, que nous pouvons avoir obſervées dans ce genre de livres que les Grecs ont nommés *Odeporiques*, c'eſt m'inviter à la choſe du monde où je ſuis porté avec le plus d'inclination, *currentem impellis*, puisque vous n'ignorés pas, que j'en ai fait un des principaux ornemens de ma Sceptique. C'eſt un champ néanmoins ſi ſpacieux, qu'à mon avis [redacted]

[redacted]

Latin les œuvres de ce renommé Socrate de la Chine le Docteur Confutius. Je l'appelle ainſi; tant parce qu'auſſi bien que ce Prince des Philoſophes Grecs, il fit deſcendre la Philoſophie du Ciel en terre, les Chinois n'aiant guéres cultivé, avec ſoin avant lui que la ſeule Aſtrologie; qu'à cauſe, que Socrate & Confutius étoient contemporains, comme il ſe peut voir dans le Traité de la Vertu des Payens. Sans mentir nous ſommes bien redevables aux travaux des Peres Jeſuites, qui nous ont donné tant de beaux ouvrages, auſſi bien pour la connoiſſance de l'un, que pour celle de l'autre Hemisphére. L'Hiſtoire du Pere Joſeph Acoſta en ce qui concerne l'Amerique, & celle de Maffée touchant l'Inde Orientale, ne doivent-elles pas allêr du pair avec les plus eſtimées des Anciens, ſoit par la beauté du ſtyle, ſoit par la rareté & le prix de ce qu'elles contiennent? L'on ne ſauroit raiſonnablement nier, que trois autres de leurs hiſtoires, des Peres Trigault, Semedo, & Martinius, ne nous aient fait connoitre ce peu que nous ſavons du grand Roiaume de la Chine. Le premier ſe ſervit des memoires de l'excellent Mathematicien Mathieu Riccius qui étoit de ſon Ordre; & le dernier enſuite de ſon *Atlas Sinenſis* nous a fait voir dans ſa premiere Deca-

de, qui ſera ſuivie de deux autres, l'Hiſtoire Chronologique des Chinois priſe de leurs propres auteurs, qui la commencent huit cent ans avant le Deluge de Noë ; l'appuiant ſur des Dynaſties ſuivies, & qu'ils tiennent pour très certaines. Que ſi nous avons enſuite l'excellente Morale de ce célébre Colao ou premier miniſtre d'un ſi grand Etat, & ſi bien policé, quelle obligation n'aurons-nous point à ceux, qui nous feront un ſi riche préſent? Car l'on ſait, qu'il réduiſit en quatre volumes toutes les belles ſentences des Philoſophes qui l'avoient précédé, achevant ſon Ethique par un cinquiéme livre de ſes propres réflexions & maximes, qui ſert de Code & de Digeſte à tous les Mandarins, Loytias, ou Do-

[redacted]

[redacted]

goût merveilleux d'une ſi importante
ɔſition, quoi que j'aie de la peine à m'i-
er que l'eſprit d'un Chinois ait plus fait
ıſcience des mœurs, que celui des Grecs
Romains, qui l'ont ſi bien cultivée, &
ɔus ne voions pas avoir été dévancés
Indiens Orientaux dans le reſte, ſoit
ts, ſoit des ſciences, où les uns & les
ſe ſont occupés. Mais en tout cas il
elque choſe d'agréable à contempler le
Génie des Nations, qui ſe peut remar-
on ſeulement dans la ſubſtance de leurs
ſmes moraux, mais encore dans la ma-
igurée & ordinairement métaphorique,
es Peuples du Levant les expliquent.
même ravi quelquefois, quand je vois
ıoindres façons de vivre, & leurs civi-
rdinaires, ſi différentes des nôtres. Les
croient qu'on ne peut s'abbaiſſer par re-
ni s'avilir davantage qu'en ſe couvrant
, ce qui eſt tout-à-fait oppoſé à nos ſa-
ns Européennes ; quoi qu'il me ſou-
: aſſés, qu'autrefois les Romains ſacri-
: par ſoumiſſion la tête couverte à leurs
, ſi vous en exceptés Saturne & l'Hon-
Les Japonois tiennent pour une gran-
ivilité de recevoir étant debout ceux à
ndoit quelque déferance ; ils s'aſſeoient

& déchauſſent leurs ſouliers, lors qu'ils veulent faire entrer chés eux quelqu'un avec témoignage d'eſtime, ce que j'ai bonne mémoire que vous avés obſervé quelque part. Et les peuples des Isles qui forment le Détroit de Sunda, pour bien complimenter leurs ſuperieurs, leur prennent de la main le pied gauche, & leur frottent doucement la jambe depuis le bas jusqu'au genouil. Que s'il faloit parcourir tout le Globe de la Terre, & y conſidérer les uſages particuliers & presque toûjours contraires de tant de Nations qui y vivent chacune à ſa mode, vous ſavés mieux que perſonne de quelle entrepriſe je me chargerois; outre que faiſant cette énumeration à un homme tel que vous, ce ſeroit juſte-

[illegible]

ſont vacillantes & incertaines. C'eſt à quoi ſe rapporte ce que S. Auguſtin a prononcé en ces termes; *Quod ſcimus debemus rationi, quod credimus autoritati.* Mais puisque le Soleil qui finit sa courſe, nous contraint par les ombres qui ſuccederont bientôt à ſa lumiere, d'achever nôtre carrière, comme il fait la ſienne, trouvés bon que nous faſſions quelque réflexion avant que de nous ſéparer, ſur le néant de cette vie, qui nous quitte tous les jours ſans que nous nous en appercevions, comme cette belle journée s'eſt paſſée presque inſenſiblement, auſſi bien que toutes les autres qui l'ont précedée, & celles qui la pourront ſuivre, puisque ſelon le mot de cet Ancien *unus dies par omni eſt.* En effet, nous

[illegible]
où, nous [illegible]
[illegible] que nous [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
s de ce Phénomène [illegible]
même comprises [illegible]
[illegible] à Religion [illegible]
e première [illegible]
me & une [illegible]
[illegible] établir [illegible]
il y auroit d'ailleurs [illegible]
nous [illegible] : Seneque me

ſouvent fait punir dans ſes écrits par le ſevere Juge des Enfers, qu'on reconnoiſſoit de ſon tems; & que l'immortalité de nos ames fait un des principaux & des plus conſtans articles de ſa Philoſophie. Pour peu qu'on en doutât, ce ſeul endroit d'une de ſes lettres, entre une infinité d'autres paſſages auſſi exprès, doit deſabuſer ceux, qui auroient une ſi mauvaiſe

Ep. 36. opinion de ſa doctrine. *Mors quam pertimeſcimus ac recuſamus, intermittit vitam non eripit; veniet iterum qui nos in lucem reponat dies.* Il faut prendre des Philoſophies Payennes ce qui peut profiter, *vocandæ ſunt ancillæ ad arcem;* & il faut laiſſer le reſte en l'improuvant, & en nous ſervant du conſeil de l'Apôtre, *Omnia probate, quod bonum eſt tenete.* Tant

[redacted]

portoit à cette *autochirie*, que Virgile ſemble avoir voulu faire paſſer pour une action de perſonnes innocentes, quoi qu'elle ſoit ſelon lui ordinairement ſuivie de la repentance,

Proxima deinde tenent mœſti loca, qui ſibi lethum 6. *Æn.*
Inſontes peperere manu, vitamque peroſi
Proiecere animas.

Cependant le crime eſt ſi grand de ſe défaire ſoi-même, que par raiſon il paſſe l'homicide d'un frere, & même le parricide, puiſque perſonne ne nous peut être ſi cher, ni ſi proche, que nous mêmes. Ils ont eu beau ſoûtenir, que les choſes volontaires ne devoient pas être reputées violentes, & dire, comme a fait vôtre Seneque, qu'on pouvoit ſortir d'un corps vieil & incommode, comme d'une maiſon ruïneuſe. Cela ſeroit bon, ſi cette maiſon avoit été faite de nos mains, & que nous y fuſſions entrés de nous-mêmes & avec connoiſſance. Mais puiſque la choſe ne va pas ainſi, n'eſt-il pas de l'équité d'en laiſſer faire à celui, qui nous y a placés, & qui nous a ſeulement prêté ce domicile. Il n'y a que Dieu qui puiſſe légitimement reſoudre le bail de cette habitation ; comme lui ſeul & la Nature la peuvent démolir mieux que perſonne, quand le tems en eſt venu. Ciceron s'eſt expliqué en ces termes de ce ſentiment, qui doit ſans dou-

[redacted]

te être preferé à celui de Seneque & du Portique. *Ut navem & ædificium idem destruit facillime, qui construxit; sic hominem eadem optime quæ conglutinavit natura dissolvit.*

L. de senect.

Pour ce qui concerne l'interêt de la Réligion & de la Pieté, vous savés, comme l'Eglise dans un Concile de Carthage condanna d'héréfie ces Donatistes Ariens, qui faisant bonne chère avec leurs amis avant que de se défaire eux mêmes, comme nous l'apprenons de Theodoret & d'Optatus Milevitain, disoient que la mort volontaire, soit qu'on se tuë, soit qu'on se fasse tuer, étoit méritoire, & mettoient ceux, qui se précipitoient furieusement du haut des montagnes, au rang des véritables martyrs. Ce n'est donc pas sans sujet, que

L. 4. hæret. fab. lib. 3.

[redacted]

[redacted]

c'eſt une grande lâcheté de ne les pouvoir ſouf-frir quand ils nous arrivent. Je m'empécherai bien de rapporter ici les exemples de ceux, qui faiſoient vanité d'être leurs propres bourreaux. Vous les ſavés auſſi bien que moi, & vous ne les condannés pas moins auſſi. Mais il s'en préſente quelques uns à mon imagination, que je ne puis m'empêcher de vous remettre devant les yeux ſans me faire violence. Quel motif plus ridicule & plus extravagant pour ſe donner la mort, que de le faire, afin de ſervir de patron à d'autres d'une action que je nommerois brutale, ſi les brutes n'étoient en cela plus judicieuſes & plus raiſonnables que nous. Helvius Blaſio, dit Dion *L. 46.* Caſſius, voiant ſon ami Decius Brutus, qui ne ſe pouvoit réſoudre à devenir l'homicide de ſoi même, ſe tua devant lui pour lui donner courage. Des femmes mêmes ſont tombées dans ce ſens dépravé, puisque nous liſons dans le même Auteur, comme Arria, *L. 60.* parente de Meſſaline, voulant animer ſon mari Petus à terminer généreuſement ſes jours de ſa main, ſe donna devant lui le premier coup de poignard, en proferant enſuite ces paroles à Petus, *viden' puer me non dolere*, voiés-vous mon mignon, comme cette douleur n'eſt rien, & que je ne m'en plains pas. Un

[redacted]

Plutar. in Oth. ſoldat d'Othon fit à peu près la même choſe, quand pour l'aſſûrer de l'affection qu'avoient tous ſes compagnons, auſſi bien que lui, à ſon ſervice, & de leur reſolution à perir ſi beſoin étoit dans ſes interêts, ce ſoldat ſe plongea le fer dans la poitrine, & tomba mort à ſes pieds. La vanité d'un autre ſoldat de *Idem in Cæſ.* Céſar, nommé Granius Petronius, fût ſi folle, qu'aiant été pris dans un vaiſſeau où ſes ennemis lui offroient quartier l'aſſûrant de ſa vie, Non, non, dit-il, en ſe perçant de ſes armes, les ſoldats de Céſar donnent bien la vie aux autres, mais ils ne ſont jamais ſi lâches que de la recevoir. Conſidérés, je vous ſupplie, ſi l'eſprit de l'homme n'eſt pas ingénieux à ſe tromper, ſe procurant par ſon mauvais rai-

[redacted]

peine à s'empêcher de rendre gorge, ou de vomir, en lisant un texte si peu honnête. Seneque a beau s'écrier là dessus, *O virum fortem!* & ajoûter que *hoc fuit morti contumeliam facere*; c'est faire mal au cœur à tous ses lecteurs, & pour moi je serois bien fâché, d'avoir traduit en François une chose si infame, & si peu nécessaire pour insinüer qu'on trouve la mort en tous lieux, & par toute sorte de moiens. Pour vous détourner la vuë d'un si dégoûtant objet, vous prendrés garde, s'il vous plait, que la présupposition de l'immortalité de l'ame, qui pourroit porter à se défaire de sa vie sur l'esperance d'une meilleure, & pour sortir des infortunes de celle-ci, n'est pas une cause certaine de toutes les morts volontaires, dont nous venons de parler; puisqu'encore aujourd'hui les Chinois dans la créance de la mortalité & de l'anéantissement de l'une & de l'autre partie, qui nous composent, ne laissent pas de se tuer eux-mêmes, dequoi l'on peut voir des exemples dans la Rélation du Pere Trigault.

TUBERTUS OCELLA. Vôtre observation ne me surprend nullement, parce que je suis persuadé, que si la mort avancée par ceux qui se la donnent, n'étoit point un crime aussi grand que vous l'avés judicieusement représen-

[redacted]

té, l'on verroit bien plus de perſonnes perir par ce genre de mort, que par celle que nous nommons naturelle, & ſouvent la belle mort; quoi qu'il n'y en ait point, à le bien prendre, qui ne ſoit naturelle, ni pas une auſſi qui ſoit accompagnée de beauté, tout s'y trouvant ſous une forme cadavereuſe, plein d'horreur & d'affreuſe repréſentation. Car qu'y a-t-il dans la vie qui nous peut empêcher de l'abandonner, ſi la félicité même, que les plus heureux y éprouvent, eſt ordinairement ce qui cauſe nos diſgraces, & qui fournit la matiére

Quintil. in decla. à nos plus ſenſibles déplaiſirs. *Omnium calamitatum materia eſt homo diu felix. Neſciunt ſtare ſucceſſus & quoties prodire felicitas non poteſt redit.* C'eſt cette rouë du chariot de Seſoſtris,

[redacted]

[redacted]

vuë comme en paſſant ſur cet homme qui poſſedoit il n'y a que trois jours tout ce que les honneurs ont d'éclat, les richeſſes d'opulence, & les plaiſirs de voluptueux;

Quid voveat dulci nutricula majus alumno? *Horat. l. 1. ep. 4.*

Cependant en un clin d'œil le voilà réduit à la derniére calamité. Mais tirons le rideau devant un ſi triſte tableau; & quittons un ſujet qui peut attirer ſur ſoi auſſi légitimement que tout autre ce reproche ordinaire,

Cui non dictus Hylas?

Ciceron a fait un Traité *de finibus bonorum & malorum.* Il eût mieux fait ſelon la raillerie d'Erasme, fondée ſur l'équivoque de *Finis*, de ſe contenter de la fin des maux, & de nous inſtruire de l'origine ou du commencement des biens. Il n'en eût point trouvé ſans doute de véritables, que ceux qu'un homme ſage & vertueux ſe peut donner à lui-même. *Tunc beatum eſſe te judica, cum tibi ex te gaudium omne naſcetur*, dit le grand maitre de la Morale Latine. *Sen. ep. ult.* Si vous ne portés avec vous la ſatisfaction intérieure, vous ne la trouverés nulle part. Tout ce que donne une belle naiſſance, une Cour favorable, & une bonne fortune, ſe perd aiſément, & a ſi peu du ſolide, que les plus fortunés des hommes ſont ceux qui mépriſent tout cela, & qui tour-

nent le dos à la Fortune au lieu de la rechercher. Tant y a que cette indépendance, où le Péripatétisme même a placé ſon ſouverain bien ſous le nom d'*avtarchie*, m'eſt ſi pretieuſe, que je vous avouë, mon cher Bibulus, n'avoir pris habitude à mes promenades ſolitaires, que pour m'en pouvoir donner la ſatisfaction ſans dépendre de perſonne. Mais quand je vous ai parlé d'un homme ſage & vertueux, ne penſés pas que j'aie la moindre prétention ſur ces hautes & divines qualités. Je connois mes défauts en particulier, & je ſai qu'en général ils ſont de l'appanage de nôtre nature corrompuë, de ſorte qu'il y en aura auſſi long-tems que durera le genre humain, *vitia erunt donec homines*. Dieu me [redacted]

ux, qui parlent le plus des Vertus, ne
t pas ceux, qui les cultivent le mieux.
se contentent souvent de les définir, & de
mettre en belle tablature, sans beaucoup
soucier de les pratiquer ensuite; *plerique*
tutes loquendo describunt, vivendo deserunt.
là vient, que chacun coule ses jours le
s caché qu'il peut dans sa maison; que
us en faisons boucher soigneusement tou-
les vuës étrangeres; & qu'on a des por-
s exprès pour n'y laisser entrer personne,
nous y puisse surprendre, ou qui puisse
rer en quelque connoissance de ce qui
passe; *Vix quemquam invenies qui possit* Sen. ep. 43.
rto ostio vivere: Janitores conscientia no-
r, non superbia opposuit. Si néanmoins
seules Vertus Morales, comme contrai-
au vice, sont si estimables, que tout le
nde a l'ambition d'être crû les posseder;
l cas ne devons-nous point faire des
rtus Chrétiennes, qui ne sont pas de sim-
s habitudes de nôtre volonté, qui la por-
t à suivre la raison, avec quelque dé-
dance du temperament selon la doctrine
Hippocrate & de Galien; mais qui sont des
bitudes surnaturelles, qui nous faisant agir
us rendent agréables à Dieu, & nous font
là dignes de l'Eternité. En vérité puis-

que ces dernières dépendent abſolument de lui, nous ne ſaurions les lui demander avec trop d'inſtance, ni trop nous efforcer pour obtenir de ſa Grace ce don du Ciel.

Marcus Bibulus. Quand je ne me verrois point aux portes de Paris, je reconnoitrois par vôtre Peroraiſon, que vous voudriés terminer nôtre converſation avec nôtre promenade. J'y conſens par force, puiſque le bruit & le tracas de cette tumultueuſe ville où nous entrons, ne permettent pas, que ſoit à pied, ſoit en caroſſe, l'on s'entretienne commodément. Mais je vous prie de vous ſouvenir de cette promenade, quand vous ſerés dans le repos de vôtre cabinet; ſinon, vous m'obligerés à faire moi-même

[redacted]

vous en fourniſſent un plus ancien, & par L. de
là moins ſujet à être mal interpreté. Medic.

- - - *Sic eſt Hortenſius olim*
Abſumptus, cauſis etenim confectus agendis,
Obticuit, cum vox domino vivente periret,
Et nondum extincti moreretur lingua diſerti.

J'eſpere d'obtenir de vous à ma décharge la demande, que je vous ai faite, & puiſque nôtre amitié me permet de parler ainſi, je le deſire abſolument.

TUBERTUS OCELLA. Eſt-il poſſible que vous ſoiés encore dans la vehemence des deſirs, qui ne me ſemble excuſable qu'en ceux, que l'ardeur de la jeuneſſe domine? Je vois bien que vous n'avés pas gravé dans vôtre mémoire, comme j'ai fait il y a long-tems dans la mienne, cette notable ſentence du Médecin Julius Auſonius Vaſatenſis, pere du Poëte Bordelois; que nôtre plus grande félicité ne dépend pas d'obtenir ce que nous déſirons, mais bien plûtôt de ne déſirer jamais trop fortement ce que nous n'avons pas. J'ajoûte avec liberté à un ami de l'age dont vous étes, que ceux qui vous reſſemblent dans leur arriere-ſaiſon, n'ont pas moins beſoin de la mort pour terminer leurs déſirs, que pour finir leur vie. Repréſentés-vous Thuan.
le Préſident Briſſon, qui conjura ſes infames hiſt. l.

bourreaux de lui donner le tems d'achever un livre qu'il ſouhaitoit de donner au public. La Parque ne nous ſera pas plus favorable à tous dans de ſemblables déſirs, que la Ligue le fût à ce ſavant homme; ce qui nous oblige ou à les retrancher ou à les avoir beaucoup plus moderés. Après cela néanmoins je vous aſſûrerai, qu'il n'y a rien de çe qui me ſera poſſible que je ne faſſe pour vous complaire, & où je ne me porte avec la diligence que demande le Mime de Laberius,

Etiam celeritas in deſiderio mora eſt.

Mais tout de bon, n'avons-nous pas, vous & moi, aſſés noirci de papier blanc, pour demeurer au moins ſatisfaits d'un exercice dont nous devrions raiſonnablement être las.

propos ce que le ſage Chilon trouvoit être la choſe du monde la plus difficile, *ἀναμαρτήτους εἶναι, otium rectè diſpenſare.* Pour moi qui n'en peus pas dire autant, & qui n'ai presque jamais agi qu'en conſultant ma propre ſatisfaction, n'eſt-il pas tems que je conſidére avec attention comme Dieu, qui s'eſt contenté de la dixiéme partie de nos biens, exige de nous la ſeptiéme de nôtre tems? Je puis encore ajoûter, & même à ma confuſion, que j'ai été ſi exceſſif dans l'exercice auquel vous me provoqués de nouveau, que vous n'avés pas peut-être en cela toute la charité pour moi, que je devrois attendre de vôtre amitié. Si nous étions encore au tems où l'on bruloit les corps, au lieu de les enterrer; je penſe qu'il ſe trouveroit aſſés de mes paperaſſes, dont le public n'a eu que trop de communication, pour me rendre le même office que reçût autrefois ce Caſſius d'Horace, L. 1. ſat. 10.

- - - capſis quem fama eſt eſſe librisque
Ambuſtum propriis.

Je me conſtituë néanmoins envers vous pour eſclave de la parole que je vous ai donnée, (puisque cette façon de parler eſt demiſe aujourd'hui) d'uſer de complaiſance en vôtre endroit, à la charge, que ſans trouver à re-

dire, comme vous avés fait d'abord, à mes promenades ſolitaires, vous vous contenterés de les venir égaier par vôtre agréable préſence. Je vous y aſſigne au premier jour. A Dieu.

LA PROMENADE.

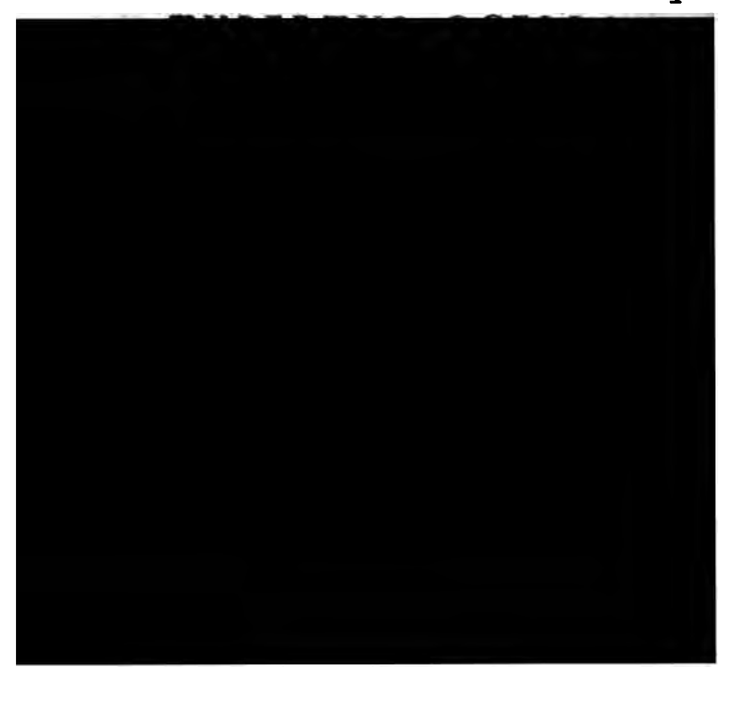
II. DIALOGUE.

ENTRE

MARCUS BIBULUS,

ET

[redacted]



[redacted]

parle de la sorte, qui vous suit comme je fais, quoique d'une distance assés considérable,

Proximus, ast longo sed proximus intervallo. me connoissant d'ailleurs comme vous faites, & m'aiant oui soûtenir assés souvent la vérité de cet ancien proverbe, Que la vieillesse d'un Lion vaut mieux que la jeunesse d'un Chevreuil. Quoiqu'il en soit, vous faites très bien de vous prévaloir d'une saison si extraordinairement riante, & dont les graces sont d'une durée sans exemple. Il ne faut pas mépriser les présens gratuits que le Ciel nous envoie, *non sunt spernenda neque repudianda Deorum munera*, ἀπόβλητα οὐκ ἔςιν θεῶν δῶρα, s'il est permis de proferer cette bonne pensée de Philostrate, dont il n'y a que les termes Payens de pluralité de Dieux, qui soient repréhensibles. Je suis venu exprès vous trouver ici, tant pour comparoitre à l'assignation que vous me donnâtes hier, que pour profiter avec vous, en nous promenant, des douceurs d'une si charmante journée.

TUBERTUS OCELLA. Nous en tirerons sans doute beaucoup de plaisir & de profit, puisque le premier est si évident par un tems exemt de vent, de poussiere, & de l'ardeur du Soleil qui semble se tenir caché pour nous

favoriser ; & qu'à l'égard du profit, rien ne sauroit être plus utile à des gens que la caducité menace comme moi, que de s'agiter un peu, pour éviter cette pourriture qui accompagne le grand âge. Car supposant pour constante la maxime du Péripatétisme, *putrescit quod quiescit, non quod movetur*; & demeurant d'accord, que selon lui la vieillesse n'est rien autre chose qu'une naturelle pourriture ; vous voiés bien qu'il resulte deçà, que l'exercice est tout à fait contraire à la corruption de nôtre être, que causent les longues années. Mais n'exagérons pas tant une chose, qu'elle nous puisse devenir odieuse par des termes fâcheux, comme sont ceux de pourriture & de corruption.

[redacted]

blanc dans leur jeunesse, ce même poil leur noircissant comme aux Gruës, quand elles vieillissent. Toutes les vieillesses d'ailleurs ne sont pas caduques; il se trouve des vieillards gais & agréables en beaucoup de façons, *quibus veneres mutantur in gratias*, qui possedent cette verte vieillesse dont l'on nous flatte si souvent, & qui font trouver faux ce que Pline a prononcé du Guy, qui est le *Viscum* des Latins, qu'il étoit seul dans la Nature qui devenoit plus beau en pourrissant, *unumque hoc rerum putrescendo gratiam invenit.* Il ne devoit pas s'être plû aux Tulipes, comme l'on a fait dans ces derniers tems, il eût remarqué qu'elles ne pannachent, & n'acquiérent par là leur plus grande beauté, que quand elles commencent à se corrompre. Ceux, dont je parle, méritent la recommandation de l'Orateur Romain, lorsqu'il dit d'eux, *ut adolescentem in quo senile aliquid, sic senem in quo adolescentis est aliquid laudamus.* Ils n'ont donc pas sujet de se plaindre, ni de se contrister d'être âgés, puisque leur condition n'a rien d'intolerable, & qu'elle a une infinité de choses qui la peuvent faire estimer. Vous savés, que nous les avons particularisées en quelques petits traités, dressés expressément sur

l. 16. nat. hist. c. ult.

ce sujet. Tant y a qu'Ennius accablé de soixante-dix ans, & de la pauvreté tout ensemble, les souffroit conjointement d'une telle façon, qu'on eût dit, qu'il y prenoit plaisir, *Ita ferebat duo quæ maxima putantur onera, paupertatem & senectutem, ut eis pæne delectari videretur.* J'ai connu le bon homme Vignal Professeur en langue Hébraïque, mort en l'an mil six cens quarante; & j'ai lû de ses affiches qui portoient, qu'il enseigneroit la Grammaire de Quinquarbre, *quamvis prope centenarius.* Le billet de son enterrement portoit aussi, qu'il étoit décédé âgé de cent cinq ans. Cependant je l'ai vû jouër à la paume, qu'il en avoit plus de quatre-vint, & il ne s'est jamais plaint, que la [redacted]

Cic. de Senect.

le Dieu des vieillards a reçû son nom, si Ciceron a bien sçû son origine, de ce qu'il étoit si saoul de vivre, *tam satur annis*, que le chagrin ne le quitoit plus. Pour moi qui ne suis pas tout à fait si mélancholique, ni si dégoûté que ce bon-homme nous est représenté, je ne laisse pas de ressentir la charge des années, comme un fardeau du poids d'une montagne *onus Ætna gravius*; & quoique je m'accommode le plus doucement que je puis avec ce qu'elles ont d'inévitables infirmités, je ne laisse pas de les trouver dures, & de dire souvent avec le Poëte en les souffrant,

l. 2. de nat. Deor.

Ovid. 4. Trist. el. 8.

Parte premor vitæ deteriore meæ.

Si faut-il acquiescer patiemment aux loix de la Nature, recueillir ce peu que nôtre arriére saison a de doux, & même l'augmenter plûtôt en nous flatant, comme nous faisons si souvent ailleurs, que de nous irriter inutilement contre les décrets de la Providence, qui regle le bien & le mal de nôtre vie, & à qui l'on ne peut manquer de respect sans impieté.

MARCUS BIBULUS. Je ne puis m'empêcher de vous dire là-dessus, qu'encore que vous parliés comme une personne fort âgée, vous ne laissés pas de cheminer comme un

jeune homme, & d'un pás qui ne témoigne pas toute la caducité, dont vous vous plaigniés. Peut-être en usés-vous ainsi pour imiter ce grand Empereur Theodose, aiant vû qu'Aurelius Victor couche entre ses louables façons de faire, celle de se délasser l'esprit, quand il en avoit le loisir, dans de grandes & longues promenades, *ambulationibus magnis, cum esset otium, reficiebat animum.* Il est vrai qu'encore que ce texte se lise ainsi en beaucoup d'exemplaires, & qu'il soit rapporté de la sorte par le Cardinal Baronius au quatriéme volume de ses Annales, il me semble que d'autres le lisent plus correctement en mettant *magis* pour *magnis*, parce qu'il a plus de rapport, & s'accorde mieux avec les

[redacted]

[redacted]

nature ne ſouffre pas ſans beaucoup de peine, deux mouvemens presque oppoſés en ce que le travail du corps peine l'eſprit, & que celui de l'eſprit n'eſt pas ſouvent de moindre préjudice au corps. C'eſt au quatriéme chapitre du huitiéme livre de ſes Politiques, où il uſe de ces termes traduits ainſi, & qui finiſſent le chapitre. *Uno tempore & mente, & corpore, laborem ſufferre non oportet; uterque enim labor res contrarias efficere ſolet naturas; & corporis quidem labor menti, mentis vero labor corpori impedimento eſt.* Tant y a que Theodoſe n'aimoit pas moins les promenades, que le plus grand Péripatéticien du Lycée. Je fais cette remarque des ſiennes, parce que je ne conte pas pour promenades, les voiages à pied de quelques autres Empereurs, non plus que ceux de cette illuſtre Reine Zenobie, à cauſe qu'ils avoient un autre but que celui des promenades ordinaires. Mais je veux croire, que Theodoſe faiſoit les ſiennes moderées, pour en tirer, avec le plaiſir, l'utilité qu'on s'en peut promettre. Quand elles ſont telles, & ſans excès, l'ame par ſa liaiſon à la matiére en eſt exercée, perſonne ne doutant qu'elles ne rendent le corps beaucoup plus vigoureux. Et certes il me ſemble que Lu-

cien dans ſon Dialogue *περὶ γυμνασίων*, fait parler Solon fort à propos, & en vrai Sage de Grece, lors qu'il ſoûtient, que ce n'eſt pas aſſés d'être tels que la Nature nous a faits, tant à l'égard du corps que de l'eſprit; & que nous devons les fortifier tous deux par le moien des exercices qui leur conviennent. Or ſi ce qu'il ajoûte eſt véritable, comme nous l'éprouvons tous les jours, ce me ſemble, que ceux du corps lui ſont ce qu'eſt au bled de la purgation, qu'il reçoit par le moien du van, lorsqu'on le remuë, & qu'on le purge des pailles & des ordures, qui le corrompoient: N'eſt-il pas apparent, que des promenades douces & reglées doivent conſumer inſenſiblement les humeurs ſuperfluës, qui

[redacted]

bo exitiabili correpti sunt. Cependant quelque avantage qu'on donne aux promenades que vous aimés tant, l'on peut soûtenir par la doctrine qu'établit encore Aristote dans ses livres du Ciel, que les animaux qui s'en peuvent passer sont les plus parfaits, à cause qu'ils ont plus de ressemblance par là au premier Moteur qui est Dieu, qu'on ne sauroit concevoir, que comme immobile, puis qu'il remplit tout, & qu'il n'a rien hors de lui, où, parlant exactement, il se puisse promener. C'est peut être pourquoi le jour du Seigneur est nommé le jour du repos, qui oblige encore à present les Juifs, où il s'en trouve, à ne s'oser promener ce jour là, qui est celui de leur Sabbath, plus d'une demie lieuë, ou comme ils parlent, plus d'une demie heure de chemin. Mais je sai bien que cette consideration n'a pas assés de rapport à la foiblesse de nôtre nature humaine, pour préjudicier aux promenades, dont nous parlons, & qui lui sont si nécessaires. Je vous dirai seulement que si nous en croions Martianus Capella, celles qui se font dans un petit espace, où l'on retourne souvent sur ses pas, sont plus saines que d'autres plus étenduës, comme sont les vôtres, parce qu'elles purgent étant plus propres à

l. 2. c. 12.

faciliter la digeſtion. Voici ſon texte, afin que vous ne penſiés pas, que je vous en impoſe. *Corpus deambulando moveatur intra breve ſpatium reditu maturato, qui motus cum digeſtionem facilem præſtat, ſine dubio purgat.*

lib. 5.

Tubertus Ocella. Sans m'amuſer à examiner Galeniquement cette ſorte de promenade, qui en tout cas ne peut-être préférée à la nôtre, pour ce qui regarde le plaiſir; je vous dirai qu'il n'y en a plus de ſi courte, qui ne ſoit d'une aſſés grande étenduë pour moi. Je cherchois autrefois la laſſitude ſans la pouvoir trouver dans ce divertiſſement; maintenant la longueur d'une allée des Tuilleries me la donne plus entiére, que ne faiſoient les lieuës, quand j'étois animé du ſang

[redacted]

conſtat exercitatio : cum me movi, laſſus ſum ; hic autem exercitationis etiam fortiſſimis finis eſt. Cela me fait vous prier de prendre en bonne part les petites pauſes, que je ſuis contraint de faire aſſés ſouvent. Vous me raillés, quand vous dites, que j'ai encore des démarches d'un jeune homme. Si j'en fais de promtes, c'eſt un effet de ma foibleſſe, & un ſigne que je ſuis prêt à tomber. Nous n'allons jamais ſi vite, qu'après un faux pas. D'ailleurs ceux qui voiagent, doublent le leur, quand ils ſont proches du gîte où ils doivent arriver. Leurs montures mêmes font alors de nouveaux efforts pour cela ; *Serotinus matutino viator ferventior, atque animo ſaltem promptior.* Mais ce ne ſont pas des marques de vigueur, & je ſai bien qu'à mon égard je n'en puis donner que d'une très grande caducité. Or tant s'en faut, que tout cela me peine, que, pour vous le répeter encore ici, je veux être ingénieux à me tromper, en me figurant des avantages dans tout ce que les vieilles années peuvent avoir d'incommode. S. Jerôme repondoit bien à de plus jeunes que lui, pour les empêcher de mépriſer ſon arrière ſaiſon, *bos laſſus fortius figit pedem.* L'Eſpagnol prononce de même en forme de proverbe, *a buey vie-*

cho, ſulco derecho. Et nous en avons un François qui porte, qu'il n'eſt chaſſe que de vieux limiers. Quand je me conſidere beaucoup plus que ſeptuagenaire, je me conſole en même tems, parce qu'à le bien prendre je n'ai presque plus beſoin de rien, & pour ſi peu de tems qu'il n'y auroit pas d'apparence de s'en ſoucier beaucoup; *nec multo opus eſt, nec diu.* Si je ſuis négligé par quelques-uns, comme devenant presque inutile dans le monde: d'autres m'accueillent & m'ouvrent des portes, qu'ils me tiendroient peut-être fermées ſans le reſpect de mon ancienneté, *a cannas honrradas noay puertas cerradas.* Si je ſuis incapable de beaucoup de divertiſſemens que je prenois autrefois, en

[redacted]

paroiſſent probables, je les reſpecte comme plus anciennes que je ne puis être, & je fais gloire de leur déferer avec grande ſoûmiſſion, quand elles ſortiroient de la bouche d'un enfant, ou qu'elles partiroient de celle du moindre artiſan. Que ſi je parle ici de bonnes raiſons, ou même de probables, ne vous imaginés pas, je vous prie, que j'emploie ces termes dans la ſignification que les Dogmatiques leur donnent, ni que je me ſépare pour cela de *l'acatalepſie*, ou de la ſuſpenſion des Sceptiques, aux choſes qui la ſouffrent ſans inconvenient, & ſans bleſſer la conſcience. L'Epoque me fournit de trop doux entretiens pour l'abandonner ſans beſoin qu'il en ſoit, & pour vous en parler à cœur ouvert, je ne ſuis guéres ſeul ſans qu'elle intervienne dans ma ſolitude, & qu'elle n'en tempére agréablement ce qu'on lui pourroit imputer de trop chagrin. Lorſque vous m'avés tantôt abordé, elle me repréſentoit avec enjouement l'entêtement ridicule de ces diſputeurs affirmatifs, qui renonceroient plûtôt à ce qu'ils ont de plus cher au monde, qu'à la moins importante propoſition qu'ils ſe ſont engagés de [illegible] souvent ſans y penſer [illegible] ment perſuadés de la vérité [illegible]

des hommes d'une trempe ſi inſolente, que leurs témeraires aſſertions paſſent jusqu'à l'impieté de cet Héréſiarque Eunomius de Theod. l. hær. fab. Galatie, & non pas de Cappadoce, comme l'a ecrit Sozomene. Il ſe vantoit avec ſes ſectateurs de connoitre Dieu auſſi bien que Dieu ſe connoiſſoit lui même. O que S. Baſile lui ſçût fort bien repartir en ſe moquant de lui, qu'il ne connoiſſoit pas ſeulement la nature du plus petit des Inſectes. Laiſſons-là *l'Acari* des Grecs, comme étant presque inviſible, & même impartageable, ſelon que ſon nom le porte, à cauſe de ſa petiteſſe. C'eſt vrai-ſemblablement nôtre Ciron, ſelon qu'Ariſtote le décrit au trente deuxiéme P. 168. chapitre du cinquiéme livre des Animaux. [redacted]

[redacted]

cœur, ſes artères, ſes veines, ſes membranes, & ſon diaphragme? Car ſes operations nous rendent certains, que ſi elle ne poſſede pas toutes ces parties comme nous, du moins doit-elle avoir quelque choſe qui leur ſoit analogue, comme l'on parle dans l'école. Vous ne ſauriés dire même ſur ce qu'elle laiſſe voir de ſon extérieur, ſi elle chemine nuë, ou ſi ſa peau n'eſt point couverte de quelque ſorte de poil; de quelle façon elle procede à la génération de ſon ſemblable; ni enfin, comment il ſe peut faire qu'il y ait des Fourmis qui cheminent avec leurs pieds, & d'autres qui volent avec des ailes. Que ſi, ajoûte ce Saint Pere, vous étes ſi fort éloigné de la connoiſſance diſtincte qu'il faudroit avoir de tout cela, pour bien definir la nature d'une ſimple Fourmi; eſt-il poſſible, que vous ſoiés aſſés temeraire pour vous vanter de comprendre l'eſſence divine, & aſſés impie pour dire que vous poſſedés auſſi exactement la ſcience de tous les attributs qu'on donne à l'Auteur de la Nature, que lui même la peut avoir.

MARCUS BIBULUS. Je ne m'étonne pas, ſi j'ai remarqué en vous abordant une abſtraction d'eſprit plus grande que de coutu-

me, puisque vous l'aviés bandé sur un sujet de si haute consequence, quoi que la petitesse d'une Fourmi en fasse partie. Au surplus l'exagération oratoire de ce Pere me fait souvenir de l'excellent avis d'un autre, qui n'étoit pas pourtant si éloquent que le premier. C'est de Saint Ephrem que je parle, *c. 3. de vir. ill.* qui dans Gennadius avertit son disciple Paulinus, de prendre bien garde qu'il ne tombe dans cette vaine & chatouilleuse pensée d'entrer en connoissance de la Divinité, devant congédier au plûtôt une si dangéreuse imagination, & tenir pour assûré, que quand il croira y comprendre le plus, il en saura le moins, & tombera indubitablement dans les ténèbres d'une plus profonde ignorance. Voici son

[redacted]

S'il eſt permis de ſe ſervir des termes d'un Poëte Comique, dans une matiére ſi ſerieuſe. Dirons-nous qu'ils s'aveuglent par une trop grande lumiére, ou qu'ils s'offuſquent dans ces ténèbres, qui ſervent de retraite à celui qu'ils veulent contempler, *poſuit tenebras latibulum ſuum*, ſelon que les Prophetes nous l'ont revélé. Quoi qu'il en ſoit, la modération & l'*adiophorisme* de la Sceptique, eſt ici comme ailleurs d'un admirable emploi, & du plus commode uſage qui ſe puiſſe trouver dans toute l'étenduë de la Philoſophie. Les autres Sectes ſe peuvent attribuer chacune quelque particulier avantage, comme l'avoue fort bien Sextus l'Empirique. La Péripatétique eſt propre pour ceux qui aiment l'opulence, & les honneurs; Ariſtote aiant mis les richeſſes au rang des biens deſirables, afin qu'Alexandre qu'il inſtruiſoit ne trouvât pas étrange, s'il lui en demandoit, au moins le lui a-t-on ainſi reproché. L'Epicurienne & la Cyrenaïque, ſont les plus commodes à ceux qui ne ſe peuvent paſſer des voluptés, au cas qu'on n'ait rien impoſé ſur cela ni à Epicure, ni à ſes véritables diſciples. Celle des Stoïciens a ſatisfait les plus ambitieux, quand ils mépriſoient le reſte des hommes, & qu'ils ſoûtenoient, qu'il n'y avoit

in pr. Andr.

adv. Matth.

que leur Sage, qui fût véritablement bon, riche, beau, & joüiſſant de toutes les autres excellentes qualités que les hommes recherchent naturellement. La famille des Pythagoriciens, qui dura ſi peu, avoit beaucoup de choſes communes avec cette derniére de Zenon, puisque Pythagore ne perit, & presque tous ſes ſectateurs de même, que pour s'être rendus trop odieux par leur maxime, qu'il faloit s'établir comme Agamemnon Paſteurs des peuples par tout où ils pourroient, afin de les gouverner comme des bêtes, n'étans pas dignes d'un meilleur traitement. Mais à l'égard de la ſecte de Pyrrhon, non obſtant l'injuſte & calomnieuſe diffamation de ſon nom, elle eſt le fait des

[redacted]

obligé de faire dans toutes les Philosophies
yennes; il arrive néanmoins, que peu de
ns préfèrent celle-ci aux autres, soit, à
on avis, parce qu'elles sont en possession
l'école, soit à cause qu'on ne se donne
s la peine de bien connoitre jusqu'où va
poque, & de s'en instruire suffisamment.

TUBERTUS OCELLA. Je ne sai si je
is prendre à mon avantage vos derniers
opos. Car pour ce qui touche le nombre
mes écrits, vous savés bien, que ce n'est
s la multitude de semblables compositions
i les doit recommander, & qu'il n'y auroit
e la qualité seule, si elles étoient passables,
i seroit capable de leur donner quelque
x. Le trop grand nombre de ces enfans
l'esprit est quelquefois aussi incommode
e celui des autres, qui rendent leur famil-
nécessiteuse par leur multitude. Une moi-
l'emporte souvent ici sur le tout, *dimidium*
us toto. Et comme la plus longue vie des
mmes n'est pas ce qui la fait le plus esti-
er, la réputation de ceux qui écrivent ne
regle pas non plus par la pluralité, ni par
tenduë de leurs compositions. Les An-
ns ont fait plus de cas d'une Satyre de Per-
, que de toute l'Amasonide d'un Marsus,
i étoit un des plus longs Poëmes que l'on

eût encore vû. Le moindre Louis ou Philippe d'or, vaut mieux que cent Quartilles. Et la fécondité du Liévre eſt renduë ridicule par la Lionne de l'Apologue, qui ſe glorifie, n'engendrant qu'une fois de donner au monde le Roi des animaux. Quant à ce qui regarde nôtre chere Sceptique, dont vous vous plaignés, qu'on ne fait pas aſſés de cas; je m'étonne à mon tour, que vous ſoiés ſurpris & presque ſcandaliſé de voir en cela ce qui eſt le plus commun parmi les hommes, & le plus conforme au génie de tous les ſiécles. La condition des choſes humaines n'a jamais été ſi heureuſement établie dans le monde, que les meilleures opinions y fuſſent les mieux
Sen. reçuës, *non tam bene agitur cum rebus hu-*

[illegible]
fondement; & je me souviens qu'A[illegible]
attribuë la même action à un Apollo-
[illegible] C'est que l'on [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] moderateur [illegible]
[illegible]
pour avoir [illegible]
naire des spectateurs [illegible]
ouvoient jamais de la [illegible]
oit de pis. [illegible]
e Jeune, au [illegible]
si celebres de son tems. [illegible]
[illegible]
s peu de rapport [illegible]
s publiques de ce tems. [illegible]
s vôtre [illegible]
s, vous n'avez [illegible]
t de Novateurs, qui [illegible]

gé le nom des choſes, & dit ſous ſes Portiques, ce que Platon venoit d'enſeigner dans ſon Academie. *Zeno Stoïcorum princeps non tam rerum inventor fuit, quam novorum verborum.* Et Carneade maintenoit ſur ce fondement, que la doctrine des Stoïciens étoit la même que celle des Péripatéticiens, leur différent ne conſiſtant qu'aux ſimples termes, dont ils ſe ſervoient. Surquoi le Péripatéticien Piſon uſe de cette comparaiſon, *Ut reliqui fures earum rerum, quas ceperunt, ſigna commutant; ſic illi Stoïci ut ſententiis noſtris pro ſuis uterentur, nomina tanquam rerum notas mutaverunt.* Cependant outre l'obſcurité vicieuſe qu'engendrent toûjours les termes nouveaux, il ſe trouve ici aſſés de fois le

Cic. l. 3. de fin.

Id. l. 5. de fin.

[redacted]

ndroit aux Stoïciens d'avoir été aussi dignes e mépris, quand il dit d'eux, *nominibus utuntur iis, quæ prima specie admirationem, re xplicata risum moveant.* Je n'use pas de cete comparaison pour mépriser tous les traaux de cette nature, que l'on a mis au our depuis un siécle. Il n'y en a de très ecommandables, & qui visent plus à remlir l'esprit de nouvelles lumiéres, qu'à l'emrouiller par des dictions obscures, dont ils e se servent que par force, pour exprimer es sentimens de considération, qui leur sont articuliers. Ceux-là méritent mieux le om d'Instaurateurs, ou de Fondateurs, que elui de Novateurs simplement; & j'ai lû e leurs ouvrages, qui pourroient obliger u defaut d'encre & de papier, à transcrire e leurs pensées avec du charbon sur le linge u'on porte, ou avec de la craie sur le maneau. Ne vous étonnés pas de cette expreson si surprenante, & si extraordinaire. Ele est de l'Abbé Cosme dans Sophronius au ujet des écrits de Saint Athanase, & le Carinal Baronius l'a jugée digne d'être inserée ans le quatriéme Tome de ses Annales en es termes: *Cum ex Sancti Athanasii opusculis liquid inveneris: nec ad scribendum chartas. ibueris, in vestimentis tuis scribe illud.* Pour

L. 4. de fin.

Pract. spir. c. 4.

dire néanmoins la vérité, ceux de cette classe sont en très petit nombre, & la plûpart des autres sont de purs Nominaux ou Terministes, comme on les nommoit autrefois. Ce qu'ils pourroient fort bien expliquer avec les mots connus dans l'école, ils le sophistiquent avec des paroles aussi fantasques, que la meilleure partie de celles de la Chimie, & qui n'ont pas peu de ressemblance au jargon impertinent qu'on a introduit dans la science des Armoiries. En effet, ils sont si peu intelligibles, qu'on peut croire qu'ils ne s'entendent pas eux-mêmes, & que pour se démêler de leurs compositions, *vel Delio natatore, ut Græci, vel Elia, ut Hebræi loquuntur, opus esset*. C'est en partie ce qui fait, que générale- [redacted]

[redacted]

la ſavante & admirable antiquité. Que
a ne vous empêche pas, mon cher Bibu-
, de continuer vos occupations ſtudieuſes,
le les communiquer au public. Elles ont
aiſonnement que j'y demande, & vous ſa-
qu'il n'y a que l'épée, ou la plume, qui
ıs puiſſent rendre de quelque conſidéra-
ı. L'Orateur Romain l'a prononcé plus
ement en faveur de ſa profeſſion qui n'é-
: pas moins de bien écrire, que de bien
ler. *Duæ ſunt artes quæ poſſunt locare ıines in ampliſſimo gradu dignitatis, una ɔeratoris, altera Oratoris boni.* Mais ſou-
ıés-vous, que le vieux Caton met bien
ıs Vegece ceux qui ſe ſervent de la plume
ır profiter au public, au deſſus de tous les
aéraux d'armée ; parce que les plus belles
ions militaires n'ont d'éclat d'elles-mêmes,
ſi elles ne ſont écrites, ne dûrent que fort
ı de tems, après lequel elles s'oublient:
où les travaux des hommes de lettres ſont
mortels, & ſe perpetuent, étant utiles &
ıſtruction à tout le genre humain, autant
tems qu'il y aura des hommes capables
n profiter. *Nam unius ætatis ſunt, quæ titer fiunt; quæ vero pro utilitate reipublicæ ibuntur, æterna ſunt.* Mais nous voici in-
ıſiblement arrivés au lieu, qui doit termi-

Orat. pro Muræna.

l. 2. de re milit. c. 3.

ner nôtre promenade. Je ne l'aurois pas faite ſi longue ſans vôtre charmante compagnie, qui m'a empêché de ſentir auſſi-tôt que j'euſſe fait mes laſſitudes ordinaires, & qui m'a comme porté, ou ſervi de vehicule ſelon le mot proverbial des Latins.

LA

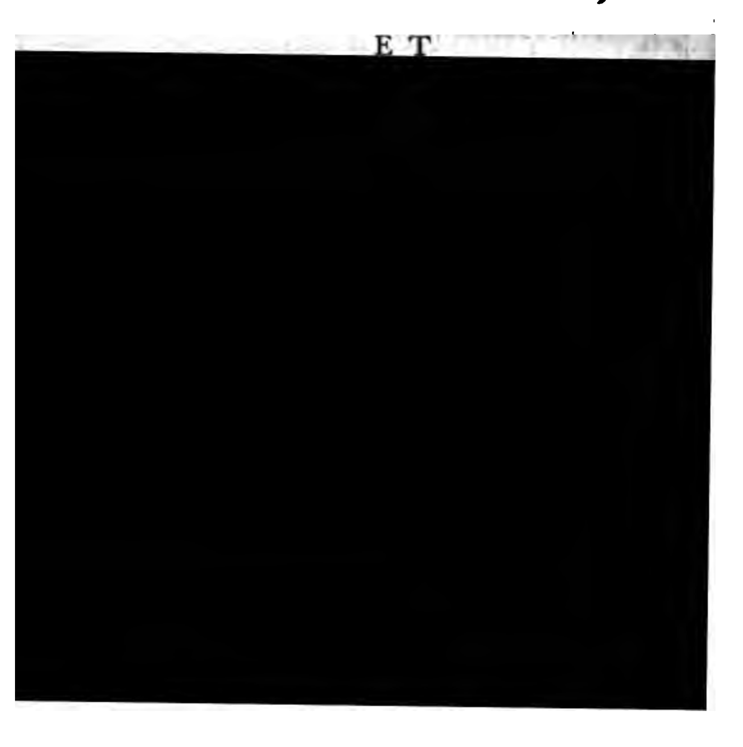
PROMENADE.

III. DIALOGUE.

ENTRE

MARCUS BIBULUS,

ET



[redacted]

t des livres, qui leur passoient par les s, les cachant avec soin, comme si l'on û prendre par eux plus de connoissan- t'ils ne desiroient de ce qui étoit à leur , & dont vrai-semblablement ils eussent : de profiter seuls. Mais j'ai trop bonne on de vous, & je pense encore que nôtre é est trop étroite, pour vous attribuer on égard une fantaisie semblable, qui moi tient trop de jalousie, ou de la bi- rie. Ce n'est pas, que je ne reconnois- ep. 8. l. 5. rès Pline le Jeune, qu'il y a souvent dans it de ceux qui se plaisent aux Livres, sai quoi d'incommunicable, & de cet ώνητον des Grecs, qu'il n'a pû exprimer n mot Latin qui le valut. Je suis néan- s si éloigné de présumer rien de tel au dont je parle, qu'après vous avoir de- lé, si j'ai bien deviné sur la grosseur & a relieure Hollandoise du volume que tenés, de croire que c'étoit un travail ivant Vossius, que son fils a donné de- peu au public; je vous prierai de trouver de quelque auteur qu'il soit, que j'aie à sa lecture, où je pourrai vous soulager, que les lunettes ne me sont pas encore ument nécessaires comme à vous.

UBERTUS OCELLA. Vous n'avés été

ni Oedipe, ni Elie, pour cette fois. C'eſt une Hiſtoire, qu'on m'avoit extrémément vantée, & dont néanmoins je n'ai pas tiré toute la ſatisfaction que je m'en promettois. Son langage eſt fort fleuri, & peut-être avec excès, y aiant des lieux ſi remplis de marqueterie, qu'ils peuvent paſſer, conſidérés ſeparément, pour des ouvrages à la Moſaïque. Cela fait que le total de la piéce paroit tel, qu'un diamant taillé à facettes; l'on n'y voit presque rien qui ne brille, & qui n'éclate de tous côtés. Cependant la belle élocution eſt ſelon moi la moindre partie d'un excellent Hiſtorien. Vous ſavés que la Chronologie, & la Géographie, ont été nommées les deux yeux de l'Hiſtoire; le defaut de la pre-

prenoit à garant. Combien y a-t-il d'Auteurs, ſans taxer Paul Jove en particulier, qui ont mis la moderne Bagdat ſur l Euphrate, comme l'ancienne Babylone, ne diſtinguant nullement ce fleuve de celui du Tigris. Je ne puis aſſés m'étonner qu'un de nos plus conſidérables Hiſtoriens ait prononcé en faveur de l'Isle Comar que le Danube environne, qu'elle étoit la plus grande de toutes celles que font les rivieres. Car quoi qu'elle ait douze lieuës Hongroiſes de longueur, ſur cinq de largeur, & qu'elle ſoit habitée de quinze mille perſonnes, comme il le dit, ſi eſt-ce qu'il y en a de plus d'étenduë, & ſans parler de celles qu'entourent ces grands fleuves de l'Amerique, il avoit pû lire dans le même Paul Jove dont je viens de parler, que *l. 18. hiſt.* l'Isle Meroë, qui fend le cours du Nil, & qui eſt dominée par trois Rois differens, eſt plus ſpatieuſe que celle de la grande Bretagne, que peu d'autres égalent dans l'Ocean. L'Indus, & le Gange, dont les ſources, qui viennent du Caucaſe, ne ſont éloignées que de quinze lieuës, paſſent l'un pour l'autre dans diverſes Hiſtoires des Indes Orientales. J'ai vû depuis peu, qu'une de ces quartiers-là donne la ville de Macao de la Chine, pour celle de Méaco du Japon. Le Pic de Tenerif-

ſe eſt repréſenté ailleurs pour l'Atlas des Anciens. Et nous en avons, qui ſont traverſer des mers à pied ſec, & naviger ſur terre ferme, ce que Ciceron a prononcé de Xerxes en riant. La Topographie ſeule, n'étant pas aſſés connuë, a fait errer des Hiſtoriens de grande réputation, qui ont rangé des batailles nombreuſes en des lieux incapables de les recevoir, & l'on ne ſauroit nier, que le combat, où Darius fût vaincu par Alexandre, ne ſoit beaucoup mieux compris, quand on fait voir exactement la ſituation des Arbeles, que ſi l'on n'en donne qu'une connoiſſance confuſe : de même que le plan bien repréſenté du Promontoire *Actium* ſert infiniment à décrire & à faire parfaitement entendre la défaite

a vérité. Si un écrit Historique n'est recommandable par l'une & par l'autre, je ne puis en faire cas. Le Livre dont la lecture m'occupoit, quand vous étes survenu, d'un style élegant & fleuri, comme je l'ai dit; mais l'affectation de son au- à vouloir tantôt imiter celui de Ta-, & tantôt celui de Salluste, le jette une brieveté fort voisine de l'obscu-; sans conter celle, que la mauvaise tion des matiéres a pû produire. Il pas le seul qui depuis un siécle, dans le in de copier ces Anciens, est tombé dans ême inconvenient, d'être véritablement is, mais aussi sans être souvent entendu ersonne, ou avec une peine trop fatiguan- Je ne suis pas des plus difficiles à con- r au sujet du langage, *non sum sermonis or molestissimus;* je ne puis souffrir néanis, qu'on recherche d'être court, & n se donne bien des génes pour cela, d le lecteur en patit, sur tout en des es de néant, qui le font rêver pour en- e souvent des bagatelles qu'on pouvoit quer bien plus facilement.

ultum est difficiles habere nugas.

es Ausone a eu raison d'écrire à son Pau-, pour lui donner un grand éloge, qu'il

avoit fait dans un ouvrage plus que la nature des choses ne le permettoit, de s'y être tenu dans une briéveté qui n'avoit rien d'obscur, ep. 19. ni par consequent d'incommode; *solus mihi videris assecutus, quod contra rerum naturam est, brevitas ut obscura non esset.* Quant à ce qui concerne la vérité de l'Histoire, elle ne m'a pas semblé si exacte ni si complette dans le livre, dont je vous rend comte, que je la demande pour être satisfait. En effet, il est difficile de la voir, je ne dirai pas supprimer, mais seulement déguiser par un Historien, sans une grande indignation. Les Romains laissérent autrefois le soin de leur Histoire aux Pontifes, comme à ceux que la Réligion faisoit tenir pour ennemis capitaux du mensonge, & qu'on ne pouvoit presque mécroire sans impieté. Que s'il faut parler un peu librement des Histoires de nôtre siécle, ne serons-nous pas contraints d'avouër, que nous ne les traitons pas avec tant de circonspections qu'eux? Dieu me garde d'offenser qui que ce soit, mais quand les passions sont manifestes dans de semblables travaux, & qu'on connoit les interêts de ceux, qui les ont entrepris, il est difficile de s'en taire. Les pensions, qu'extorquoit des Princes de son tems Paul Jove, pour dire encore un mot de lui,

[redacted]

lant mal de tous ceux qui ne le tenoient
à leurs gages, n'ont-elles pas décrédité
ite son Histoire, nonobstant sa belle latini-
& ne l'ont-elles pas rendu digne de l'é-
e que lui donne Auguste de Thou, d'avoir
sa plume, toute bien taillée qu'elle étoit, *l. 11. in fine.*
vénale, que le Connétable de Montmoran-
, puissant sous Henri Second, lui aiant
rayer sur l'état des pensions celle, qu'il
evoit sous François Premier, il écrivit
lle choses outrageuses dans le trente unié-
livre de son Histoire contre ce Connéta-
? Après tout, il n'y a rien de si accompli
is ce genre d'écrire, non plus qu'au reste,
il n'y ait toûjours quelque chose à redire.
cron observe dans une de ses epitres, *l. 6. ad Att. ep. 1.*
e les plus fameux Historiens sont sujets à
grandes bevuës. Il faut tirer d'eux ce
'ils ont de bon, & souffrir le reste comme
nt un accident inseparable de nôtre huma-
é, qui ne produit rien, qui n'ait ses dé-
its; quoiqu'on doive toûjours faire distin-
on entre ce qui est le plus ou le moins im-
rfait. Mais c'est assés vous entretenir d'une
ose dont vous étes aussi instruit que per-
me, vû sur tout que vous n'ignorés pas,
mme je me suis assés expliqué là-dessus
divers traités faits exprès. Parlons plûtôt

de ce qui vous a fait venir ici un peu moins tôt que de coutume. Si j'ai été bien àverti, vous avés dû diner hors de chez vous, d'où pourroit être venu vôtre retardement.

Marcus Bibulus. Il eſt vrai que je viens de prendre un fort agréable repas chez cet ami, que vous ſavés, qui aime tant à mettre couteaux ſur table. A peine avoit-on déploié les ſerviettes, quand je ſuis entré dans ſa ſale; où il m'a dit auſſi-tôt & fort obligeamment le mot d'Ariſtippe, que j'étois venu tout à propos pour rendre la place, où l'on me préſentoit un ſiége, la plus conſidérable. Ma réponſe a été en riant, que je m'empêcherois bien d'être auſſi impertinent, que ce glorieux Eſpagnol, qui dans [redacted]

[redacted]

: indifférens ſur tout en ſi bonne compa-
e, parce que la ſituation des choſes n'a-
t pas le pouvoir de croire ou diminuer
r mérite. Mon plus proche voiſin m'a
ondu que j'avois d'autant plus de raiſon,
à la table, auſſi bien qu'au reſte du
nde, presque tout dépend de la fantai-
; la Comédie s'y joüant avec la farce
sque en toutes ſes parties. N'en étoit-
pas une vraie & toute pure chés les Ro-
ins, d'envoier prier les Conſuls de ſe *Val.*
uver au feſtin d'un Triomphateur, & *Max.*
ontinent après de n'y pas venir, afin *l. 2. c. 8.*
il n'y eût perſonne dans ce repas qui
pû prendre ſéance au deſſus de celui
triomphoit? Vous préſuppoſés bien, que
divertiſſemens en ſuite, n'ont pas dépen-
ni des ſpectacles à la Chinoiſe, ni du jeu
la flute à la Grecque; pour ne rien dire
cette importune & étourdiſſante Muſi-
de Violons, qui a lieu parmi nous auſſi
n aux tables des plus infames cabarets,
en celle des plus puiſſans Princes. Je
détermine rien là deſſus, puisque deux ſi
nds hommes qu'ont été Platon & Xeno-
n y ont eu des ſentimens abſolument
traires. Le premier fait dire à Socrate
s ſon Protagoras, qu'il n'y a que des

gens de néant & tout-à-fait ignorans, qui n'aiant pas de quoi fournir à une honnête conversation, ont recours à des Batelleurs, & à des joüeurs d'instrumens, pour s'égaier durant leur repas. Xenophon au contraire introduit dans son Sympose, où étoient le même Socrate, Antisthene, & quelques autres personnages des plus célébres de la Gréce, un Farceur, une Joüeuse de flute, & une Baladine, pour les entretenir & les réjouïr. Phemius & Demodocus interviennent de même aux festins d'Homere. Virgile à son imitation fait qu'Iopas assaisonne la bonne chere, dont Didon regaloit son Enée. Enfin les Anciens ont crû dans leur Théologie Payenne, que leurs Dieux mêmes écoutoient durant [redacted]

que le bruit des Trompettes, ni des Violons qui bien loin d'être alors à mon goût, me feroient presque perdre celui des viandes. L'Empereur Hadrien ne les eût pas ſoufferts ſans doute à ſa table Egyptienne, qu'il appelloit ſon *Muſæum*, & où Philoſtrate nous apprend qu'il n'admettoit que les plus éloquens hommes de ſon ſiécle. Que leur eût ſervi toute leur éloquence parmi le tintamarre de ſemblables inſtrumens? & quelle Muſique doit être préferée aux doux entretiens d'un bon & judicieux raiſonnement? Mais je penſei, que cette lecture, dont je viens de parler, eſt mieux & plus raiſonnablement introduite dans de grandes aſſemblées, où les propos de pluſieurs perſonnes pourroient engendrer trop de confuſion, que dans celle de quatre ou cinq amis, comme nous étions, où un ſeul parle à la fois, & où tout ſe paſſe ſans trouble & ſans rumeur. Ce n'eſt pas que je ne me ſouvienne bien d'avoir lû dans la vie de cet illuſtre perſonnage Pomponius Atticus, qu'il ne traitoit jamais ſes amis ſans un *Anagnoſte*, qui étoit un homme domeſtique gagé exprès, pour lui lire les Auteurs qu'il deſiroit entendre, & en donner le plaiſir à ceux, qu'il avoit invités à manger chez lui: mais l'écrivain de la même vie remarque auſſi, qu'il ne

prioit jamais pour cela que ceux de ſon humeur, & à qui ces lectures ne devoient pas être moins agréables qu'à lui. La mélodie, qui ne doit, ce me ſemble, être improuvée de perſonne, eſt celle de la fin du repas, qui a donné lieu au proverbe, *Abydenorum bellaria*, parce que ceux d'Abyde finiſſoient ordinairement leurs feſtins par une courte hymne qu'on y chantoit, ſelon qu'Athenée le rapporte au quatorziéme livre de ſes Dipnoſophiſtes, dont je préfére le témoignage à ce qu'Apoſtolius en dit ſur ſa premiére Parémie. Tant y a que nous avons raiſonné, pendant une bonne heure, ſur une infinité de ſujets, qui ne nous ont pas donné moins de ſatisfaction, qu'auroient pû faire les vint-

[redacted]

ties, je vous contenterai très volontiers, à la charge que ce ſera ſommairement, & ſelon la portée de ma mémoire, qui n'eſt pas des plus heureuſes. Déjà je me ſouviens que d'entrée l'on a examiné la queſtion propoſée par Macrobe, pourquoi ceux qui avalent vite & avidement ſont plus aiſément raſſaſiés, & avec moins de vivres, que s'ils mangeoient plus à l'aiſe ou plus doucement, *cur qui avidius vorant facilius ſatietas capit, quam qui eadem quietius ederent;* ce qui arrive apparemment, parce que l'eſtomac ſurchargé d'abord, ne pouvant pas digérer, tombe incontinent dans l'inappetence; ſans que l'air, entré en hâte, y contribuë tout ce que Macrobe a crû. Les Italiens ont un proverbe qui donne à peu près dans le même ſens, lors qu'ils diſent; *quanto manco ſi mangia, piu ſi mangia*, où entre encore la conſidération, que ceux qui ſont les plus moderés de la bouche, ménageant par ce moien leur chaleur naturelle, vivent plus long tems que d'autres; d'où il s'enſuit, que mangeant durant une vie bien plus étenduë, ils ſe trouvent à la fin avoir beaucoup plus conſumé de vivres que les plus habiles mangeurs. En effet l'homme vorace, qui pour parler après Seneque creuſe ſa foſſe avec les dents, *non comedit ſed juſta ſibi facit;* ſe

L. 7. Saturn. c. 12.



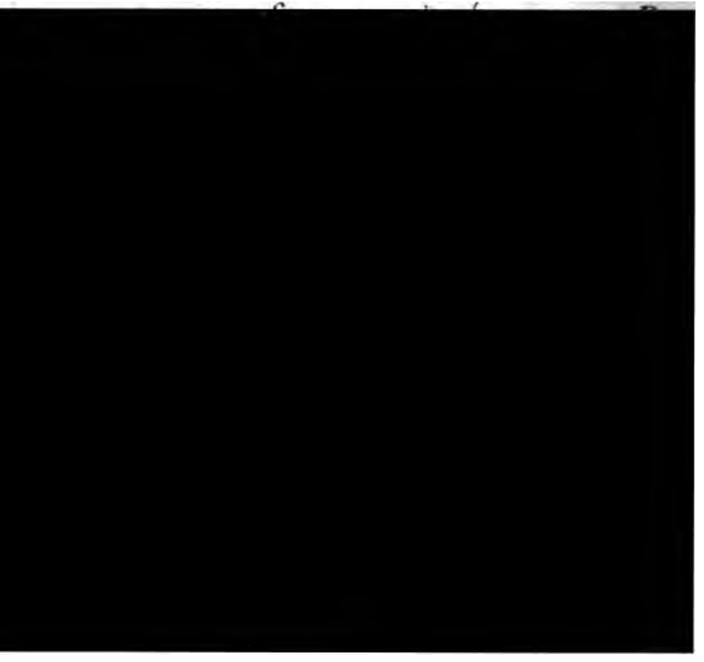
donne la mort à lui même, eſt ſon propre homicide,

Et patitur manibus vulnera facta ſuis.

L'on s'eſt mis à conſidérer là-deſſus comme il y a des faims ſi extrémes, qu'elles ne permettent pas à la raiſon de tenir l'appetit dans des bornes legitimes & tolérables. Après divers exemples des grandes Boulimies, *quæ famem ipſam infamaverunt*, ſelon les termes de Quintilien, j'ai rapporté ce qu'il fait proférer dans une de ſes Déclamations à un homme ſi transporté de ſemblable maladie, qu'il étoit capable de ſe manger lui-même,
Declam. 12. *memetipſum, ſi nihil fuiſſet aliud, comediſſem*; après avoir dit, *non habitant una pudor & fames, & cum ſemel intrarit impotens domina,*

boire & de manger, ſans qu'on puiſſe
ſaſié. Si l'on dort même, ajoute-t-il
Olaus Magnus, ſous les fourrures du
ach, les ſonges que l'on y fait, tien-
ous de ſa nature, dans une avidité de
r, qui ne peut être ſatisfaite. Cela
obligés à conclure, que la Boulimie
ne maladie, qui ne travailloit pas ſeu-
l'homme, mais univerſellement tout
avoit beſoin de nourriture, tant à l'é-
e la quantité que de la qualité des vi-
Que n'a point fait manger la faim dans
eſſité & le defaut de bons alimens?
s les Hiſtoires en fourniſſent des exem-
ns nombre; & je trouve le mot du
Sadi fort expreſſif pour cela, quand il
s ſon Guliſtan, que le Corbeau, qui
faim, & qui rencontre une charogne,
forme pas ſi c'eſt l'âne d'un Prophete,
Chameau de l'Antichriſt. A peine

couroit fortune de la vie, ſi elle n'obſervoit une exacte diéte qu'il lui préſcrivoit, s'écria *mucra Marta, y muera harta*, ce qu'on entend prononcer ſouvent en proverbe auſſi-tôt qu'on a paſſé les Pyrenées. La faim extréme, que le tems augmente bien qu'il diminuë tous les autres maux, nous a jettés inſenſiblement dans l'obſervation des abſtinences ou plûtôt des inappetences, qui lui ſont oppoſées, & qui ne ſont pas moins merveilleuſes qu'elle. Car ſi l'hiſtoire de ce Roi de Lydie eſt fort étrange, qui mangea ſa propre femme par voracité en une nuit; celles qui ſont écrites de certaines perſonnes qui ont été, je ne dirai pas des ſemaines, ou des mois, mais vint & trente ans, & même toute leur vie ſans [redacted]



[redacted]

é fort suspects; quoique, s'il étoit constant, omme Pomponace & quelques autres Philophes l'ont présupposé, que tout ce qui se it au reste des animaux, la Nature se plait e réaliser en quelque homme particulier, il seroit pas juste de les mécroire absolument. r ne voit-on pas non seulement des Serns, des Mouches, des Marmotes, & des rondeles, mais des Ours mêmes, & des ocodiles, tout grands qu'ils sont, passer e partie de l'année sans manger? La sim- vie végétative, qui est la plus considéra- en cela, ne nous expose-t-elle pas à la è des plantes, telles que la Sempervive, Joubarbe, & l'Aloës, qui arrachées de ter- & sans en tirer plus aucun suc, ne laissent de pousser, & de conserver leur être fort ig-tems? C'est la même chose de la Soif e de la Faim. Il y a des herbes qui ne ivent être trop arrosées, ni d'autres trop echées, étant besoin d'exposer pour un ns leur racine au Soleil, afin de les faire ofiter. Et il se trouve des animaux, tels e le Pardalis ou la Panthere, qui ont toûrs soif; comme entre les Volatiles l'Aigle, tout ce que comprend le mot latin *Accipi-*, ne sait presque ce que c'est que de boire. fin nous avons conclû là dessus, que person-

Damascius apud Photium.

ne n'avoit traité ni plus amplement, ni plus méthodiquement cette matiére, que depuis peu le Médecin Gaſpar Francus dans la cinquante huitiéme queſtion de ſon Champ Elyſien, puiſqu'il a voulu donner ce titre à ſon livre. Si vous voulés que je vous faſſe part jusqu'aux moindres incidens d'un repas, que je puis comparer aux Agapes des anciens dans ſon innocente gaieté, je vous dirai qu'on a voulu ſevrer de quelques mets le gros homme que vous aimés tant, & qui ſouvent n'a pas moins de boutons au nez qu'à ſon pourpoint, quoiqu'il ignore le goût du vin; mais il s'eſt paré contre nos remontrances de manger trop, vû ſa conſtitution, d'un paſſage
Cap. 25. du Deuteronome, dont Saint Paul s'eſt ſou-

ne trouva pas sa raison moins plaisante, que celle du Médecin Daphnus dans Athenée, qui préferoit les repas de la nuit à ceux du jour, à cause que la Lune, comme celle qui putrefie, aide à la concoction & la facilite dans nôtre estomac, *utiliores esse nocturnas cœnas ob Lunæ sydus, quod coctionibus utile utpote putrescens.* Nous avons cherché à ce propos la raison physique, pourquoi la viande la plus proche des os est tenue par ceux, qui suivent Avicenne pour la plus aisée à digérer: Et pourquoi les Sultanes, à ce que portent les Rélations de leur Serrail, se font donner de la chair de vache pleine, comme étant la plus tendre. Vous savés que ceux de mon païs ne haïssent pas les sauces, où l'ail se fait un peu sentir; mon voisin n'osant toucher à une, dont je me loüois, je lui ai dit en riant, que la compagnie des Dames, où il se devoit trouver, ne lui permettoit pas d'y goûter; & nous avons pris plaisir de lui voir chercher son excuse, sur ce que les aulx sont pleins de fumées narcotiques & stupéfiantes. Mais il n'a pas manqué de nous prouver son dire par la réponse, que fit le Philosophe Stilpon à la Mere des Dieux, s'étant endormi dans son temple. Elle lui apparût durant son sommeil,

L. 7. deipnos.

& lui fit ce reproche; Quoi, vous étes Philosophe, Stilpon, & vous violés les loix sacrées de la Réligion? La réponse du Philosophe, telle qu'Athenée la rapporte, & que vous chercheriés en vain dans Diogenes Laertius, fût très digne de sa profession: Faites-moi donner, grande Deesse, de meilleures viandes & moins vaporeuses que des aulx, si vous voulés que je ne commette plus de telle faute. Enfin parce que je sai, combien vous prisés la propreté & la frugalité, je vous assûrerai, qu'elles y ont été observées, comme si vous les eussiés regles: Qu'il n'y est point survenu de ces importuns parasites, dont vous avés tant d'aversion, qui n'applaudissent qu'aux débauches ou à la goinfrerie: & pour conclusion, que nous séparans tous, je vous suis venu trouver aussi satisfait de corps & d'esprit, que si j'avois diné à la table de Platon, ou à celle de Phavorinus, dont je vous ai oüi tant priser les apprèts décrits par Aulu Gelle.

Hor. ep. 10. l. 1. *Excepto quod non simul esses, cætera lætus.*

TUBERTUS OCELLA. Ces derniéres paroles me font un sourd reproche de ne m'être pas trouvé avec vous, ou peut-être vous avés appris que j'étois convié. Je pourrois chercher mon excuse dans l'exemple de per-

[redacted]

›nnes si considérables, qu'apparamment vous
t laisseriés passer pour bonne. Une des ac-
ısations contre Saint Jean Chrysostome,
ıand il fût dépossedé si injustement de son
vèché de Constantinople, fût, qu'il man-
›oit toûjours seul, se plaisant à la *monopha-*
e d'un Cyclope, contre l'usage de ceux de
n caractere dont il n'avoit pas l'hospitalité, *Bar. an.*
od hospitalitatem deseruisset solus studens co- *tom. 5.*
edere. Et celui, qui nous a donné la vie *ex Photio.*
: Saint Ambroise, remarque expressément,
ı'encore qu'il traitât quelquefois les autres,
mais il n'alloit prendre un repas chés per-
nne. Mais parce qu'il y a trop de dispropor-
›n entre de si saints Prélats & moi, outre
ıe je n'ai rien eu moins dans la pensée que
: les imiter en cela, j'aime mieux vous
›ouer ingenument, que ma seule comple-
on, qui démande un régime tout particu-
›r, m'oblige assés souvent à ne me pas
ouver en des lieux, où mon inclination me
›rteroit. Vous ne pouvés pas douter, que je
: l'eusse toute entiére pour une compagnie,
ı j'ai sçû, que vous seriés, mais souffrés
a franchise à vous declarer, qu'après ce
ıe vous m'avés appris de vos entretiens si
›nformes à mon humeur, je regrette beau-
›up plus que vous ne sauriés croire, &

que je n'eusse pû penser moi même, de ne m'y être pas rencontré. Car vous avés eu raison de me dire, que la frugalité de vôtre diner m'auroit plû, me connoissant comme vous faites pour ennemi capital du luxe. Les superfluités de la table me sont odieuses entre particuliers, & c'est tout ce que je puis faire que de les pardonner à ceux, qui veulent faire paroitre en de certaines rencontres une magnificence extraordinaire. Je lisois depuis peu une rélation de voiage, qui portoit, que l'Evêque de Cracovie, traitant celui qui a donné au public cette composition, *Itiner. Lom.* fit changer à chaque service la vaisselle, en sorte, qu'aiant été une fois toute quarrée, elle fût une autrefois toute ronde: & puis il en

[redacted]

J'estime aussi beaucoup ce que vous m'avés remarqué de vôtre table, qu'elle étoit exemte de ces chercheurs de lippées franches, qui surviennent avec importunité, où ils ne sont pas attendus, pensant paier bien leur écot d'une nouvelle de bâle, & d'une basse complaisance. *Quid est enim parasitus nisi comes vitiorum? turpissimi cujusque facti laudator?* Quintil. in decl. comme l'a fort bien defini ce Rhéteur Romain. Pour le surplus vous ne me ferés pas ce tort, s'il vous plait, de croire, que j'aie une aversion Timonienne des reduits semblables aux vôtres, & de ces *accubationes epulares*, comme Ciceron les appelle, pleines de modestie, & même d'instruction à mon égard. Si les Anciens ont bien nommé les tables sacrées en général, *siquidem ut severa nobis antiquitas tradidit, infestos animos placavere mensæ, & homines qui inter se armis atque exercitibus conflixerant, tuti tamen jacuere media cœnæ fide*, Quint. ibid. quel amour & quelle estime ne doit-on point avoir pour celles que vous dressés? Mais je m'étonne, que vous ne m'aiés rien dit de vos brindes, non plus que du Nectar, dont vous avés été abreuvés. Cela me persuade aisément, que vous n'aurés été ni importuns aux premiers, comme le sont les Allemans, ni dereglés en ce qui

touche la boiſſon par des neges & des glaces, dont il faut à préſent ſe ſervir en plein hiver, ſi l'on veut faire paroitre, que l'on a le palais delicat & un goût à la mode. Pour moi, ſans vouloir diſputer des goûts, j'appelle cela des ſolœcismes de bouche : Et quand je vois que les Romains nommoient leurs verres, ou taſſes, *calices*, à cauſe, dit Varron, de la chaleur de leurs breuvages, *quod calidum in eis biberent :* Quand je conſidère encore, qu'outre les Chinois & les Japonois, que le boire chaud exemte de goutte, & de gravelle, les Inſulaires de Madagascar, au rapport de Flacourt, font toûjours chauffer leur boiſſon, quelque ſoif qu'ils aient, aſſûrant que la froide leur cauſe mille obſtructions:

[redacted]

il dit expressément, qu'on étanchoit leur soif avec de l'eau froide par mortification, parce qu'on la donnoit chaude aux plus âgés seulement, que l'on vouloit traiter avec plus de délicatesse. Un mot de Sceptique, je vous supplie, avant que nous nous separions, pour servir de corollaire à tout ceci. Ne serons-nous pas contraints d'avouër, que l'homme est le plus divers & le plus bizarre de tous les animaux. Toutes ses sensations, de quelque côté que vous les envisagiés, varient selon le tems, les lieux, & les personnes. Si le Bœuf aime à boire trouble, tous ses semblables en usent de même, & ne trouvant que de l'eau claire, font, en remuant le pied, qu'elle s'épaissit avant que de s'en abreuver. L'homme seul differe de tous ceux de son espéce; autant de têtes autant de fantaisies différentes sur toutes choses, où chacun s'opiniâtre, étant persuadé, qu'il possede seul le meilleur usage. Nous faisons nôtre Dieu de l'or du Perou; ceux du nouveau Monde, d'où il vient, lui préferent de petits grains de verre, qui ne sont ici de nulle considération. Les épiceries de l'Inde Orientale s'achetent par nous à grand prix; le thym, & le poliot, disoit Saint Jerôme dès son tems, y sont préferés au meilleur poivre. *Pulegium apud In-*

Ep. ad Evagr. *dos pipere pretiosius est..* Certes le plus avantageux parti, qu'on puisse prendre là-dessus est celui que suivoit le Philosophe Synesius avant que d'être Evêque, & dont il s'explique en ces termes, *Sermonibus & colloquiis hominum delector, neque docens, neque dedocens, sed in anticipata opinione quemque persistere permittens.* Je sai bien, que son caractere de Prélat lui fit changer en beaucoup de choses sa conduite, parce qu'on exige toûjours plus d'un homme constitué dans une si importante charge, que d'un autre. La condition de celui qui est reputé vertueux, disoit Brutus écrivant à Ciceron, a je ne sai quoi de plus fâcheux, que n'est celle des hommes ordinaires, *fateor enim duriorem esse conditionem spectatæ virtutis quam incognitæ.* Mais à parler en conscience sur ce point de Morale, ne pouvons-nous pas conclure généralement, & sans distinguer les personnes, que les plus vertueuses sont, pour les bien definir, les moins vicieuses? Nous ne ferons que suivre en cela ce qu'a proferé Salvian Evêque de Marseille, *in cuncto populo Christiano genus quoddam sanctitatis est, minus esse vitiosum.* Et en terminant de la sorte nôtre conférence avec nôtre promenade, nous réaliserons le mot de Salomon, *melior est finis orationis*

Ep. 105. (margin, beside "que en ces termes")

Ep. 15. (margin, beside "ordinaires")

Lib. 3. de Prov. Dei. (margin, beside "Marseille")

quam principium. Il faut tomber d'accord, que difficilement pourrions-nous, puisqu'il eſt tems de le faire, nous ſeparer ſur une meilleure ni plus véritable penſée.

AU LECTEUR.

Je vous prie, Lecteur, *de ne pas mal interpreter quelques libertés, que le ſujet du premier de ces trois Dialogues ſuivans a extorquées de leur Auteur. Il eſt de l'Amour, dont les plus ſeveres des anciens Philoſophes tels que Platon, Xenophon, & Plutarque, n'ont jamais parlé que fort gaiement. Ajoutés à cela, qu'il repréſente une promenade faite dans un lieu delicieux, & par le plus beau tems qu'on ſe puiſſe imaginer; choſes qui inſpirent naturellement les penſées joieuſes, & quelquefois plus libres qu'on ne les auroit en tout autre endroit. Pour le ſurplus, l'Auteur n'a point ici changé ſon ſtyle. Il a écrit ſans fard, & avec plus de ſoin d'être intelligible, qu'éloquent; encore qu'il n'ignore pas, que ſes citations, & ſa façon de s'expliquer, en imitant les anciens, n'a pas été au goût de tout le monde. Que voulés-vous? Les plus grands hommes, qui ont mis la main à*

la plume, ont été sujets à des censures, qui n'ont point porté de préjudice à leurs excellens travaux. Je ne veux que le seul Saint Jerôme pour prouver mon dire, quand il rapporte les dégoûts mal fondés, qu'avoient pour ses œuvres Præf. in Mich. l. 2. *quelques Esprits mal-faits de son tems.* Vulgo jactant, *dit-il dans une Préface*, me sterilis jejunique sermonis quasdam ineptias scribere, & cum loqui nesciam, tacere non posse. *Qui pourroit après cela se formaliser ou se plaindre des jugemens téméraires, qui se rendent ordinairement avec toute la hardiesse & toute l'injustice qui sont naturelles à l'ignorance.* Homine imperito nihil injustius. *Je tombe d'accord, qu'il y a des Ecrivains si steriles de leur chef, qu'ils ne diroient jamais rien, si l'on n'avoit rien écrit*

[redacted]

pere de famille, dont parle l'Evangile, qui profert de thesauro suo nova & vetera. *Il rapporte presque toûjours des exemples de l'histoire moderne après ceux de l'ancienne; & le nouveau Monde encherit assés souvent dans ses livres, sur ce que le vieil a eu de plus considérable. Il se peut vanter d'être le premier, qui en ait usé comme il a fait. Et vous lui devés savoir du gré, quand il vous adresse ces autres paroles de l'Epouse du Cantique*, Omnia poma, dilecte mi, nova & vetera servavi tibi. *Si la variété vous plait, vous y trouverés vôtre compte, & vous serés contraint d'avouër, qu'au moins son genre d'écrire n'est pas infructueux. Il se trouve des Esprits, qui hors de certains sujets, où ils sont nourris, & des matiéres qu'ils ont fort étudiées, ne sauroient rien produire qui vaille; semblables à ces animaux tels que le Lion, le Singe, & le Perroquet, qui n'engendrent qu'en leur païs, & sont inféconds en ces quartiers. Ceux qu'on peut dire de tous lieux, & de toutes heures, ont, ce me semble, quelque avantage sur eux. Cela suffit pour l'heure: A Dieu.*



LA PROMENADE.

IV. DIALOGUE.

ENTRE TUBERTUS OCELLA, ET XILINUS.

TUBERTUS OCELLA. Si la ville de Pavie, qu'on nommoit autrefois *Ticinum*, reçût sa seconde appellation, pour avoir parû tout-à-fait admirable, selon la pensée des Grammairiens, comme en parle Petrarque

Lib. 5. re-

[redacted]

[redacted]

ngers, qui la viennent visiter, leur font
vent changer son nom, comme l'on fit à
rachium, en celui de Epidamnum, *quod
nemo fere, nisi damno suo diverteret.* Mais
séjour a d'ailleurs de si grandes commo-
s, considérée sur tout comme Metropo-
ne d'un des plus beaux Etats du Monde,
les Perses auroient eu d'elle la même
ée, qui leur a fait prononcer de Sciras,
si Mahomet en eût goûté les délices, il
oit prié Dieu de lui accorder l'immortali-
Certes la demeure ordinaire de son Prin-
& de tous ses Ministres d'Etat, m'a pres-
porté à l'appeller Melilot, & à cacher
vrai nom sous celui-là qui veut dire Ville
onseil, que les Apalechites de la Floride
imposé à leur capitale sur le même sujet.
i bien, que plusieurs personnes comptent
e les prérogatives de semblables villes le
d nombre de leurs habitans, & l'immen-
de leur étendue, qui les a fait nommer
nesies. Mais les plus sensés s'empêchent
d'être de cet avis, & soûtiennent, que
ce qu'on a écrit de Babylone, & d'autres
s pareilles, a été justement repris par Ari-
, & par les plus sages Politiques, qui
t rien consideré de plus contraire au bon-
de leurs habitans, qu'une trop vaste de-

meure, qui les empêche de se connoitre & de se fréquenter commmodément. La vie de Tamerlan écrite en Arabe nous fait la description d'une ville sur le Rha ou le Volga, qui fût autrefois de cette énorme grandeur, & qui s'appelloit Saraye. L'Esclave d'un de ses plus puissans Bourgeois aiant quitté son maitre, & s'étant retiré dans un autre quartier de la même ville, y ouvrit boutique & y trafiqua dix ans, sans que son maitre en eût aucune nouvelle, tant Saraye étoit immense & pleine de monde.

Quoi qu'il en soit, la ville dont je supprime le véritable nom, est traversée par le fleuve Chrysorrhoas, qui recevant les contributions d'une infinité d'autres tant dessus qu'au [redacted]

[illegible]

ſurpris d'une joie très ſenſible, de trouver un de mes meilleurs amis ſur cette admirable terraſſe, qui découvre avec un agrément nompareil, tout ce que la contrée a de plus beau. Au de là des plaines d'une raiſonnable étenduë que le Chryſorrhoas arroſe, la vuë ſe borne & ſe repoſe ſur des collines revétues tantôt d'une riante verdure, tantôt de bourgs & de hameaux, qui ont converti leurs chaumieres en de magnifiques édifices. Voici de quelle façon Xilinus, qui étoit cet ami, me vint aborder.

XILINUS. L'abſence de Marcus Bibulus, qu'un bras de l'Océan ſépare de nous, & à qui diverſes conſidérations ont fait quitter pour un tems cette province, m'a fait reſoudre à com-

[redacted]

[illegible]

amoureuſe, que nous ne reſſentons jamais ſi ſortement que dans une ſaiſon telle que celle-ci, qui a des charmes inexprimables pour cela.

TUBERTUS OCELLA. Quelque avantage que vous donniés en ceci au Printems, vous vous ſouviendrés pourtant qu'Ariſtote en attribue un autre à l'homme ſur le reſte des animaux d'être propre à l'amour en tout tems. Quelques-uns d'eux néanmoins à ce qu'il remarque ailleurs, ont eu la Nature ſi favorable, qu'ils ſont capables toute leur vie de s'accoupler, ce qui nous manque dans l'arriere ſaiſon. Car les Chevres & les Brebis, qu'il donne pour exemple, exercent l'amour jusqu'à la fin de leur vie, *coeunt quamdiu vivunt*. Les Chiens, ajoûte-t-il, ont cela de plus, que ceux de Laconie particuliérement ſe portent plus volontiers & plus âprement à l'amour, quand ils ſont beaucoup fatigués. Et pour ce qui eſt des Chevaux, il obſerve, que l'un d'eux, âgé de quarante ans étoit encore bon étalon, ſinon qu'il lui faloit lever les pieds de devant. Enfin la Nature eſt ſi bizarre dans ce divertiſſement, que ſans parler des Chattes dont les cris témoignent combien elles y ſouffrent, le même Philoſophe écrit encore au premier chapitre du neu-

l. 5. de hiſt. an. c. 8.

ib. l. 6. c. 19. c. 20. & c. 22.

[redacted]

me livre des animaux, qu'il y a des Hé-
ıs, à qui la douleur exprime non seule-
ent des voix plaintives, mais de plus du
ıg qui leur sort des yeux, quand ils perpe-
ent leur espece. Qui a dit néanmoins à
grand personnage, & à Pline après lui, que
soit la peine plûtôt que la joie & l'excès
plaisir, qui cause ces effets? Car quelle
parence y a-t-il que la Nature ait si mal
nstruit les Chats, qu'ils brulent leurs femel-
, qui les ont demandé avec de si grands
s & de tels charivaris, qu'elles font, lors
'elles sont en chaleur? L'humeur sangui-
qui paroit à l'œil du Héron est peut-être
marque de sa volupté extrème; car pour
qu'il dégoise alors, nous n'en sommes pas
ai-semblablement meilleurs juges, que du
ant des Cygnes de Meandre, que les Poëtes
t pris ridiculement pour le prélude de leur
ort prochaine. En vérité le jugement hu-
ain a beaucoup de vanité, & est sujet ici
mme ailleurs à de merveilleuses bévuës.
la ne sera pas pourtant, que je trouve à re-
e au plaisir spirituel que cette saison amou-
ıse vous a fait prendre dans un lieu si pro-
: à se donner de tels contentemens. Sou-
nés-vous néanmoins de ce que j'ai pris
elquefois la liberté de vous reprocher en

idem Plin. l. 10. c. 60.

riant, que vous aviés beaucoup hasardé
vous embarquant une seconde fois sur
mer pleine de charmes à la vérité; mais
vous avoit déjà fait souffrir de si gran
bourrasques.

Improbe Neptunum accusat, qui iterum n
fragium facit.

Les meilleurs Pilotes & les plus hardis
geurs y sont quelquefois attrapés.

Xilinus. Je ne puis jamais trouver
mauvais de ce qui partira d'une bouche a
amie que la vôtre. Mais laissant au s
& à ma bonne ou mauvaise destinée
succès de ce que j'ai fait, trouvés b

[redacted]

J'ai confidéré là-deffus, comment nos
›logiens recommandent le Mariage pour
été inftitué de Dieu au Paradis terreftre
e tems de grace & d'innocence ; avant
ıôtre premier pere eût péché. Ils re-
|uent enfuite, que ce même Dieu revêtu
ȝtre humanité fit fon premier miracle à
ıoces où il convertit l'eau en vin, ju-
t cette affemblée la plus digne de voir le
nencement des merveilles, qu'il vouloit
:r : Et quoi qu'il ait confervé fa virgini-
ls ajoûtent que pour honorer le Sacre-
: du Mariage, il s'eft dit l'Epoux de l'E-
, pour n'être pas abfolument privé de ce
l'honneur. Ces penfées de nos Docteurs
ıt remis dans la mémoire l'opinion de
ıent Alexandrin, qui non content de fai- *l.* 7.
n Gnoftique, ou parfait Chrétien, marié; *ftrom.*
ıe de l'avantage en beaucoup de façons à
: conjugale fur celle qui lui eft oppofée.
ne fauroit nier, que S. Auguftin n'ait
:ré la poligamie des Patriarches à nôtre
›at ; ce qui n'empêche pas, que S. Am-
:e n'ait eu raifon de dire, que fi les noces
:nt plus propres à peupler la terre, la
;inité avoit cet avantage de remplir bien
ıx le Ciel, *Nuptiæ terram implent, Vir-*
as paradifum. Une fille à la vérité ne

rapporte pas comme la Palme, mais en recompense elle a toûjours la verdeur & l'agrément du Cyprès. Or renvoiant à Messieurs de la Sorbonne l'ajustement de tout cela, mon imagination s'est toute fixée sur la contemplation de ce petit Dieu des Poëtes, qu'ils reconnoissent néanmoins pour le plus puissant de tous, & sans lequel la Nature ne pourroit pas subsister. *Amoris, si sapientiæ sequamur autores, antiquissimum numen, & cui se naturæ debet æternitas.* De là vient, que le Dieu Pan qui la représentoit, étoit peint par les Anciens aux pieds de Cupidon, en signe de sujettion. Je commençois ensuite à considérer son pouvoir desordonné dans l'excès & dans le déreglement des passions qu'il inspi-

Quintil. in declam.

[redacted]

[redacted]

ınguth, dont parle Marc Polo, qui n'im- *L. 1. c. 39.*
tent à pèché dans la luxure que ce qu'ils
:ommettent quand ils recherchent les pre-
ers, soûtenant, qu'il n'y a point de crime
ls sont sollicités, & qu'ils ne fassent que
ndescendre à ce dont ils ont été requis.
rtes il y a bien des regles de Morale abu-
es, sur ce chapitre principalement, & bien
s canons, qui mériteroient d'être reformés,
le meilleur n'étoit de les supprimer absolu-
nt. Tant y a que le pouvoir despotique
presque incomprehensible de l'Amour,
ns tout ce que nous connoissons du grand
du petit monde, me servant ainsi d'un
armant entretien, je nommois en moi-mê-
e une espece de Gigantomachie de lui vou-
r opiniâtrement resister; & je me riois pour
la, quand je vous ai apperçû entrer, du
nte que j'ai oüi faire d'une Espagnole. El-
protestoit dans les travaux d'une couche de
se remettre jamais au péril des enfante-
ens, & que de sa vie elle ne souffriroit les
proches d'un homme. Cependant comme
le fût délivrée, voiant sa voisine, qui à la
ode du païs tenoit une chandelle benite du
ontserrat, elle la pria de l'éteindre, afin
'elle lui pût servir une autre fois, ne dou-
nt point qu'elle n'eût beaucoup servi à sa

délivrance. Sans mentir il eſt fort difficile de tenir bon contre de ſemblables récidives, & des réſolutions pareilles à celles que faiſoit cette Eſpagnole, ſeront toûjours d'une dangereuſe caution.

TUBERTUS OCELLA. Je ne veux pas vous tirer de la gaieté où je vous ai trouvé, ni changer un theme ſi propre à la recréation de nôtre promenade. Et parce que l'amour a ſon étenduë auſſi grande que vous l'avés préſuppoſée dans tous les ordres de la Nature, afin que nôtre entretien ſoit moins vague, préſcrivons-nous des bornes ſur cela, pour ne nous pas égarer dans un champ ſi ſpacieux, & qui nous pourroit mener plus loin que nous ne voudrions. Auſſi bien avés-



Tanguth, dont parle Marc Polo, qui n'imputent à péché dans la luxure que ce qu'ils y commettent quand ils recherchent les premiers, soutenant, qu'il n'y a point de crime s'ils sont sollicités, & qu'ils ne fassent que condescendre à ce dont ils ont été requis. Certes il y a bien des regles de Morale abusives, sur ce chapitre principalement, & bien des canons, qui mériteroient d'être reformés, si le meilleur n'étoit de les supprimer absolument. Tant y a que le pouvoir despotique & presque incompréhensible de l'Amour, dans tout ce que nous connoissons du grand & du petit monde, me servant ainsi d'un charmant entretien, je nommois en moi-même une espece de Gigantomachie de lui vouloir opiniâtrement resister; & je me riois pour cela, quand je vous ai apperçû entrer, du conte que j'ai oüi faire d'une Espagnole. Elle protestoit dans les travaux d'une couche de ne se remettre jamais au péril des enfantemens, & que de sa vie elle ne souffriroit les approches d'un homme. Cependant comme elle fut délivrée, voiant sa voisine, qui à la mode du païs tenoit une chandelle benite du Montserrat, elle la pria de l'éteindre, afin qu'elle lui pût servir une autre fois, ne doutant point qu'elle n'eût beaucoup servi à sa

délivrance. Sans mentir il eſt fort difficile de tenir bon contre de ſemblables récidives, & des réſolutions pareilles à celles que faiſoit cette Eſpagnole, ſeront toûjours d'une dangereuſe caution.

Tubertus Ocella. Je ne veux pas vous tirer de la gaieté où je vous ai trouvé, ni changer un thème ſi propre à la recréation de nôtre promenade. Et parce que l'amour a ſon étenduë auſſi grande que vous l'avés préſuppoſée dans tous les ordres de la Nature, afin que nôtre entretien ſoit moins vague, préſcrivons-nous des bornes ſur cela, pour ne nous pas égarer dans un champ ſi ſpacieux, & qui nous pourroit mener plus loin que nous ne voudrions. Auſſi bien avés-

[redacted]

rides de mon visage ne vous donneront nul avantage sur moi pour ce regard, si vous avés des sentimens contraires aux miens, parce que je n'ai pas moins d'experience que vous des conditions du mariage; outre que, généralement parlant, les vieillards tels que je suis me paroissent plus propres à traiter de cette matiére, où ils ne sont plus interessés, que ceux, qui sont plus jeunes, & par consequent plus sujets à s'y méprendre. Je laisse à part une infinité d'invectives générales contre l'Amour, quand on a soûtenu, que toutes les maximes de la raison étoient autant d'hérésies dans l'Ecole de cet Enfant aveugle, & que le premier soupir qu'il nous faisoit jetter, étoit ordinairement le dernier de la sagesse. Je fais aussi grande distinction entre l'Amitié & l'Amour. La premiére se trouve toûjours utile, l'autre est plus souvent préjudiciable qu'autrement: Outre que l'amitié présuppose presque nécessairement qu'on est aimé; au lieu qu'on a souvent de l'amour, non seulement sans être affectionné, mais quelquefois même pour des personnes qui ont aversion de nous. Ainsi ces limites posées, nous ne considérerons présentement que l'état du Mariage, & cette douce correspondance, qui s'y rencontre entre le mari

& la femme, où il femble que vous aiés voulu pofer, comme font affés d'autres, le fouverain bonheur de la vie.

XILINUS. Je ferois bien-aife qu'avant cela vous me fifliés part des remedes, que vôtre longue expérience, & vos frequentes méditations peuvent avoir reconnu les plus propres contre cette furieufe paffion de l'Amour, qui a fait faire de fi grandes fautes aux plus fages hommes, & rendu ridicules les premiers Héros de tous les fiécles.

TUBERTUS OCELLA. Vous favés auffi bien que moi, qu'après la faim, la diftraction d'efprit, les voiages, & l'abfence du fujet qui caufe cette paffion, les anciens n'ont trouvé que le licol, & le précipice, qui nous en puffent abfolument délivrer. Lucrece néanmoins a crû dans fa Phyfique Epicurienne, qu'on pouvoit utilement purger l'humeur qui eft la caufe de cette frénefie, outre qu'elle lui fert de nourriture,

Et jacere humorem conlectum in corpora quæque,

donnant par ce moien le change à une fantaifie qui s'évanouit, n'aiant plus de fondement. Mais l'experience fait voir tous les jours, que l'Amour n'eft pas fi aifé à guérir que fe l'eft imaginé ce Poëte Latin, & que c'eft une rage qui jette de bien plus profondes racines dans

ſant à ſa vuë ſes infirmités, lui reprochant, qu'il avoit mal placé ſes affections d'aimer un corps ſi mépriſable, & que ſi elle avoit quelque choſe digne d'eſtime qui le dût toucher, ce devoit être du côté de l'eſprit, exemt de toute corruption. Et je me ſouviens que

L. 3. proſ. 8.

Boëce entre en cette conſidération dans ſa Conſolation de la Philoſophie, que ſi nous avions des yeux de Lynx ſelon le mot d'Ariſtote, pour pénétrer de la vuë jusqu'au dedans des corps, remplis de tant de choſes hideuſes & infectes, les plus belles perſonnes nous paroitroient ſans doute fort laides. En effet une ſeule bande de la peau enlevée du plus agréable viſage qui ſoit, le rend ſi difforme, qu'on peut conclure, que toute la beauté n'eſt attachée qu'à l'épiderme ou premiere pellicule, & que tout le reſte du ſujet n'y a que très peu de part. C'eſt ce qui a porté Cardan à pouſſer cette penſée jusqu'à ſoûtenir que la plus aimable créature du monde en apparence, étoit à le bien prendre plus odieuſe & plus digne de mépris qu'autrement, puisque ſous ce petit extérieur qui trompe, il n'y en a point, *quæ non ſarcinam magnam ſtercoris atque vermium ſecum deferat.* Mais que ces Philoſophes me pardonnent, ſi je les trouve ſi exceſſivement auſteres ici, qu'ils m'en paroiſſent

l. 6. de prud. civ.

XILINUS. Pour vous en ôter le dég puisqu'aussi bien la plûpart des choses, vous venés de toucher sont plûtôt de biz rèveries que de véritables remédes, je prie de reprendre le chemin, dont je vo un peu détourné, & de me faire part de flexions que vous devés avoir souvent f sur la condition des gens mariés.

TUBERTUS OCELLA. L'on ne sa nier, que celui qui prend femme ne to dans la nécessité de l'avoir ou belle, ou l ou jeune, ou vieille; ou sage & avisée, folle & évaporée; ou noble, ou de bass traction; ou savante & remplie de conno ces, ou ignorante & idiote. Disons un de chacun de ces dilemmes.

Pour ce qui concerne la beauté, & son traire, il est certain que la premiere a ce commun avec la lumiere, qu'elle est ai de tous & se plait naturellement à se m fester. Cela est cause, que comme l'on c bat la Nature, il me semble, si l'on met lumiére sous le boisseau, selon que parle criture, l'on n'est pas moins injuste de une belle femme renfermée & sans com nication à la Turque, Dieu l'aiant appar ment créé, aussi bien que la lumiére, p donner une innocente satisfaction à ceux,

& la femme, où il ſemble que vous aiés voulu poſer, comme font aſſés d'autres, le ſouverain bonheur de la vie.

XILINUS. Je ſerois bien-aiſe qu'avant cela vous me fiſſiés part des remedes, que vôtre longue expérience, & vos frequentes méditations peuvent avoir reconnu les plus propres contre cette furieuſe paſſion de l'Amour, qui a fait faire de ſi grandes fautes aux plus ſages hommes, & rendu ridicules les premiers Héros de tous les ſiécles.

TUBERTUS OCELLA. Vous ſavés auſſi bien que moi, qu'aprés la faim, la diſtraction d'eſprit, les voiages, & l'abſence du ſujet qui cauſe cette paſſion, les anciens n'ont trouvé que le licol, & le précipice, qui nous en

[redacted]

[redacted]

les esprits qu'elle infecte de son venin, qu'il ne l'a crû. En effet, comme ceux qui ont été mordus d'un chien enragé, en ont toûjours la figure devant les yeux, de quelque mutation d'objets qu'on puisse user pour les soulager, la passion d'amour, qui a une fois pénétré fortement jusqu'au cœür & au cerveau, ne s'en va nullement par la simple purgation, & l'image de la beauté qui a charmé nôtre ame, ne laisse pas de nous martyriser de sorte après cela, que nulle autre qu'elle n'a le pouvoir de nous satisfaire, parce que nôtre imagination nous la rend toûjours présente. A la vérité, le même Lucrece, dont je viens de parler, tient pour assûré, que rien n'est plus capable d'amortir l'ardeur d'un Amant, que de prendre connoissance s'il y a moien des défauts cachés de sa maitresse, & de certaines infirmités, qu'il appelle *vitæ postscenia*, dont les femmes évitent soigneusement qu'on s'apperçoive;

Nec Veneres nostras hoc fallit, quo magis ipsæ L. 4.
Omnia summopere hos vitæ postscenia celant,
Quos retinere volunt, adstrictosque esse in amore.

Suidas conte sur cela, que la savante Hippatia fille de Theon le Geometre, & femme du Philosophe Isidore, guérit un Ecolier amoureux d'elle à toute outrance, en expo-

ſant à ſa vuë ſes infirmités, lui reprochant, qu'il avoit mal placé ſes affections d'aimer un corps ſi mépriſable, & que ſi elle avoit quelque choſe digne d'eſtime qui le dût toucher, ce devoit être du côté de l'eſprit, exemt
L. 3. de toute corruption. Et je me ſouviens que
proſ. 8. Boëce entre en cette conſidération dans ſa Conſolation de la Philoſophie, que ſi nous avions des yeux de Lynx ſelon le mot d'Ariſtote, pour pénétrer de la vuë jusqu'au dedans des corps, remplis de tant de choſes hideuſes & infectes, les plus belles perſonnes nous paroitroient ſans doute fort laides. En effet une ſeule bande de la peau enlevée du plus agréable viſage qui ſoit, le rend ſi difforme, qu'on peut conclure, que toute la beauté n'eſt atta-

[redacted]

[redacted]

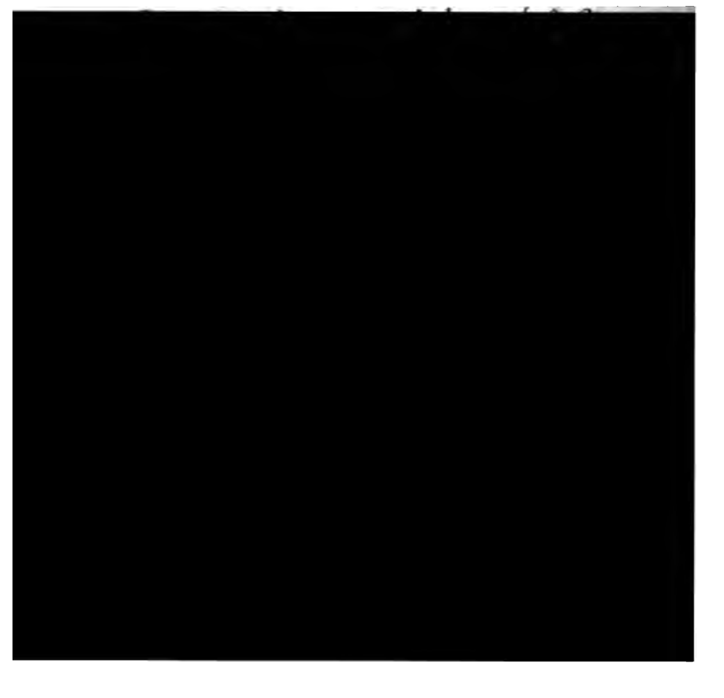
:. Car à prendre les choſes à la ri-
comme ils ſont, ne ſerions-nous pas
igés d'avoir une extrème averſion de
êmes, qui nous connoiſſons mieux,
s autres, remplis d'excrémens & de
ire. Les ouvrages de Dieu & de la
loivent être plus reſpectés, ce me ſem-
méritent qu'on les eſtime davantage
que côté qu'on les envisage. Cepen-
termes aſſés impurs de Boëce & de
me remettent encore dans la mémoi-
de Campanella & de quelques autres, *Manu.*
préſcrit pour un des plus puiſſans an- *ſod. B.*
lont l'on puiſſe uſer contre les furieux *M. Fr.*
ts de la paſſion amoureuſe, *contra* *Ver.*
moris, cet infame bolus, *ſtercus ama-*
leguſtare. Certainement je ſerois hon-
prononcer en langage vulgaire un re-
àle, & dont je laiſſerai volontiers l'u-
ceux qui ont eu aſſés bon cœur pour
l'eſſai & pour s'en prévaloir. Ils ont
ſſé plus outre qu'Ovide, qui s'eſt con-
: remarquer dans le ſecond livre des
s d'Amour celui-ci,

' *qui clam latuit &c.*

ajoûte-t-il, qu'il n'en conſeillera jamais
que à perſonne.

Xilinus. Pour vous en ôter le dégoût, puiſqu'auſſi bien la plûpart des choſes, que vous venés de toucher ſont plûtôt de bizarres rèveries que de véritables remédes, je vous prie de reprendre le chemin, dont je vous ai un peu détourné, & de me faire part des réflexions que vous devés avoir ſouvent faites ſur la condition des gens mariés.

Tubertus Ocella. L'on ne ſauroit nier, que celui qui prend femme ne tombe dans la néceſſité de l'avoir ou belle, ou laide; ou jeune, ou vieille; ou ſage & aviſée, ou folle & évaporée; ou noble, ou de baſſe extraction; ou ſavante & remplie de connoiſſances, ou ignorante & idiote. Diſons un mot de chacun de ces dilemmes.



[redacted]

ſont capables de comprendre ce qu'elles valent. Auſſi le peril n'eſt-il pas petit, au moins ſelon nos mœurs, d'en uſer de la ſorte; & Plutarque n'a peut-être pas mal comparé ceux, qui ſe plaiſent à tenir leurs femmes de court & baſſement pour les domter, aux Ecuiers, qui tondent les cavales fâcheuſes, & puis les menent à la riviere, où ſe voiant ſi mal traitées, elles quittent de vérité leur ferocité, mais c'eſt de telle ſorte, qu'en cet état elles prennent même goût aux ânes. Il ne faudroit point chercher d'exemples chés nos voiſins, pour faire la reduction & rendre juſte, ſi beſoin étoit, cette comparaiſon. Je ne ſuis pas de l'opinion de Dion Chryſoſtome qui doute, ſi la beauté ne dégenère point, ſur ce que de ſon tems l'on ne voioit plus de perſonnes dont la beauté fût comparable à celle des anciennes ſtatuës. Mais quoi qu'il en ſoit, quiconque a une belle femme, ſe peut aſſûrer de poſſeder une choſe qui lui eſt bien enviée, & par conſequent de très difficile garde, ſi tant eſt qu'elle puiſſe être gardée. Où l'eau eſt belle & claire, dit un proverbe Arabique, la preſſe eſt toûjours grande à y puiſer. Et quoi que la beauté ſoit une vertu extérieure, de même que la vertu eſt une beauté interne; ſi ſont-ce deux conditions qui ſe tiennent ra-

Orat. 21.

rement compagnie, d'être belle & vertueuſe, *raram facit mixturam cum ſapientia forma.* Et l'Italien a eu raiſon de les conſidérer comme étant en divorce l'une avec l'autre, quand il a dit *quelle due gran nemiche bellezza & honeſtà.* Pour abreger, Petrarque conclut, *Laſciva eſt uxor? non mirandum ſi formoſa; non curandum ſi deformis.*

l. 2. de rem. utr. fort. c. 21.

Parlons donc un peu de la laideur. Si le viſage eſt le miroir de l'eſprit, les qualités internes engendrant ſelon quelques-uns les externes; & ſi les Stoïciens ont eu raiſon de croire que la corruption des mœurs d'une perſonne méchante, remplit ſa face, & ſe montre dans ſon viſage; quelle doit être l'ame au dedans, dont l'image donne une extrême aver-

Plutar. tr. des comm. conce.

[redacted]

sés ce qui est beau, c'est mépriser une quali-
té qui sert d'epithete & qui s'attribuë à tout ce
qui est excellent. Mais j'interprete mieux
que beaucoup ne feroient tout ce que vous
dites, connoissant vôtre interieur aussi bien
que je le fais. En tout cas, quand une belle
femme seroit un thresor autant difficile à gar-
der, que vous l'avés presuppofé, croiés-vous,
que tout le monde se passionne pour sa con-
servation, avec la même jalousie, que ceux
de vôtre tempérament peuvent avoir? Ne
savés-vous pas bien qu'aprés Platon, beaucoup
de Philosophes, comme Zenon & ses Secta- Diog.
teurs du Portique, ont voulu rendre les fem- Laert.
mes communes; & que les Carpocratiens entre
autres hérétiques, si nous en croions Clement Strom.
Alexandrin, étoient de ce même sentiment, l. 3.
pratiquant cette communauté toutes les fois
qu'ils célébroient leurs Agapes? Caton, com-
me chacun sait, prêta la sienne à Hortensius;
& nonobstant l'air jaloux qu'inspire l'Italie,
Dion Cassius nous assûre qu'il se trouva des L. 44.
Senateurs dans Rome, qui opinérent d'attri-
buer à Jules Cesar entre autres privilèges, ce-
lui de coucher librement avec toutes les fem-
mes qu'il voudroit: *Inventi sunt qui potesta-
tem Julio Cæsari cum quibuscumque vellet fœ-
minis rem habendi permitterent.* C'étoit ren-

être la condition de Cesar semblable pou
regard à celle du Roi des Hebudes, qui n'a
rien de propre, non pas même de femme,
de toutes celles de ses sujets à sa volonté
c. 22. Solin en a été bien informé. Marc Polo
represente les hommes de la province de
mul, & de celle de Caindu, qui font com
l. 2. c. 37. leurs hôtes avec leurs femmes & leurs
& l. 2. c. 38. prêts de se revolter contre le grand Cam,
vouloit abolir cette coutume. Guaguin
sa Sarmatie écrit la même chose des L
l. 17. vers le Nord. Oviedo veut que dans l'Is
hist. c. 4. Cuba la mariée fût connuë par tous ceux
assistoient aux Nôces. Presque toutes les
lations du Levant portent que ceux de C
donnoient leurs filles vierges à leurs Pr
ou Bramins; comme vers Goa dans la
côte des Malabares ils emploient une
garnie de fer pour le même effet. B
parte 4. Milanois assûre qu'aux Indes Occiden
c. 3. ceux de la province de Paria, *conjugum*
rum virginitatem delibandam tradunt sa
tibus, quos Pacchiachos appellant.

TUBERTUS OCELLA. Je vous prie,
passer outre, que je vous declare qu'a
m'être informé de tout cela très soign
ment à des plus grands voiageurs de ce
que je tiens pour fort sinceres, ils m'ont

[redacted]

:c moins de douleur une flèche dont elle a le côté percé, qu'elle ne fait un vieillard, i occupe la même place étant couché au-:s d'elle.

Outre qu'une femme ſage & aviſée eſt ſi e, qu'elle a paſſé pour un prodige dans prit de Salomon, *mulierem fortem quis in-iet?* Il eſt encore auſſi extraordinaire elle rencontre chauſſure à ſon pied, ou un ri qui la vaille, ſans quoi toute la pruden- qu'elle aura ne rendra jamais heureux un riage. L'hirondelle penſoit avoir trouvé, choix, qu'elle fit d'un Etourneau, le plus table mari du monde. Vous vous êtes mpée, lui dit ſa mere, & vous ne la ferés longue enſemble, car il aime ſur tout l'hi-', & vous ne vous plaiſés qu'au printems. a veut dire que la félicité de l'hymen ne end pas d'un ſeul côté, qu'il faut que tous deux y contribuent. Que ſi la femme eſt t au rebours folle & évaporée, comme il rouve peut-être plus de celles-là que d'au-, quelque perfection qu'elle ait d'ailleurs, tes choſes prendront un très mauvais pli s ſa conduite, & non plus qu'en guerre, ſa ne mine ne ſervira de rien étant éventée. n'eſt pas faute ſouvent d'avoir frequenté c beaucoup de Sages femmes, qu'on en

vous qu'il y ait de ... éloignement de l'Angleterre ... Chalcondyle? je ... sur le témoignage de Chalcondyle selon qu'il l'a écrit? Je ... les Anglois en usoient selon qu'il l'a écrit? Je ne doute pas qu'il ne s'en trouve quelques uns, comme il y a par tout des humeurs singulieres, qui mepriſent les interêts de leur couche. L'on a dit d'un des premiers Magistrats de cette Ile, que s'étant marié il fit faire l'essai de sa femme par des gens qu'il affectionnoit autrement & plus qu'il ne devoit; en disant avec raillerie, *Chirurgi est mittere sanguinem*. Mais pour montrer, que la jalousie est aussi naturelle en ce païs-là qu'ailleurs, je ne veux que ce seul vers d'Owen Anglois au sujet du baiser, qu'il ne rend pas moins criminel dans son étymologie Latine, que pourroit faire le plus soupçonneux Italien. Il veut que les Romains l'aient nommé *osculum*, parce que *culum non minus illa dabit*. ...

lum, ... vous rapporter un ... prouvoit évid...

[redacted]

rit la même chose des Lyciens, chés qui
ılus les enfans prenoient le nom de leur
e comme le plus illuſtre. En de ſembla-
endroits la condition abjecte & la roture
e mere de famille, peut être de grand
udice au mari, & à ſa poſterité. Ainſi,
qu'on prenne une femme de grande ou
etite extraction, il y a toûjours beaucoup
prehender de la part du mari.
ai diſtingué la ſcience de la ſageſſe, &
orance de la folie des femmes, parce qu'en
: ce ſont choſes aſſés différentes. Et
que nous avons parlé des aviſées, & des
ıorées, il nous reſte un mot à dire des ſa-
es, & des ignorantes. Pour ce qui con-
e ces dernieres, il me ſouvient que Dio-
: dans Stobée compare une beauté igno-
e à un vaſe d'albâtre plein de vinaigre. Il
illeurs que c'eſt une gaine d'yvoire qui
erme une dague de plomb. Un autre
oſophe dans Athenée ne fait pas difficulté
éclarer, qu'une belle femme idiote lui pa-
comme un Etourgeon à demi corrompu
ı un baſſin d'argent; ſi tant eſt que le *Si-*
r des anciens ſoit nôtre Etourgeon, com-
le veut Paul Jove. Et quelqu'un encore
pû s'empêcher de ſoutenir, qu'un beau
ıs ſans eſprit, étoit comme une belle lan-

terne ſans lumiére. Car tout le monde n'eſt pas de l'humeur de ceux, qui trouvent une femme aſſés ſavante, quand elle ſait bien diſcerner le haut-de-chauſſe du pourpoint de ſon mari. Je ne dirai rien des autres, les honorant comme je fais, & tenant leur eſprit auſſi capable des belles connoiſſances que celui des hommes, puiſque la diverſité des ſexes ne s'étend pas jusqu'à la partie ſuperieure qui nous informe. Mais je ne puis m'empêcher de vous rapporter ici la penſée d'un de nos amis communs, que celles dont nous parlons, qui veulent paſſer pour ſavantes, ignorent ordinairement tout ce qu'elles penſent ſavoir, & qu'elles ne ſont véritablement ſavantes qu'en ce qu'elles feignent d'ignorer. J'ai été plus

[redacted]

biens, peut ſervir de remède aux plus grandes disgraces du mariage.

Tubertus Ocella. Je pourrois vous répondre, que le ſeul nom de répudiation montre bien, que ce remède n'eſt pas ſi fort à priſer que vous le préſuppoſés. *Repudium dictum*, ſelon Sextus Pompeius, *quod fit ob rem pudendam*. l. 16. Mais je veux bien vous paſſer telle condannation que vous voudrés ſur tout ceci, me reſervant ſeulement, puisque vous m'avés reproché ma Sceptique, de vous repréſenter ſommairement avant que de nous ſéparer, que vous ſeriés bien empêché de me dire en quoi conſiſte cette beauté, qui vous cauſe toutes ces rèveries d'amour, dont vous vous entreteniés quand vous m'avés abordé. Dites-moi ſeulement quelle eſt la couleur de la beauté, puis qu'il y a des païs, comme celui du Mogol, où la blancheur paſſe pour une marque de laideur, ſelon qu'une Rélation me le vient d'apprendre. Et puis la couleur n'eſt que l'écorce, qui doit couvrir la bonté intérieure, ſans quoi nous ne devons faire grand cas de la plus grande beauté. Cependant le miel & le fiel, ſi diſſemblables en qualités, trompent par la couleur, étant tous deux jaunes également. Je vous laiſſerai faire la réduction de cela,

pour vous parler de cette femme dont toute la Ville s'entretient présentement, & que vous y voiés tous les jours sans la voir, aussi bien que sans reconnoitre, si elle vous fait bon visage, ou non, parce qu'il est invisible. Son mari se peut vanter qu'il change tous les jours de femme, puisque tous les matins elle se rend autre, qu'elle n'étoit le soir, avec cet avantage pour elle, qu'on ne peut jamais la faire rougir de honte. Quand ce mari la prit, elle étoit de celles, dont Erasme a écrit, peut
in colloqu. être avec trop de profanation, *Elogium quod hactenus judicavimus esse Virgini matri proprium, ad plures transit, ut dicantur & a partu Virgines.* Enfin l'on assûre qu'autrefois elle s'est fait aimer, à présent elle se fait craindre; & quoiqu'elle ne se lasse pas du monde, le monde commence à se lasser d'elle, étant impossible de l'oüir parler sincerement & sans fard. A vôtre avis une telle compagnie de lit n'est-elle pas capable de rendre un mari fort heureux? Et ne vous souvient-il point que la plus grande injure dont Saint Paul voulut diffamer cet Ananias, qui l'avoit fait souffleter, fût celle-ci, τοῖχε κεκονιαμένε *paries*
act. c. 23. v. 3. *dealbate?* Vous y songerés dans la longueur de la grande allée par où vous vous en allés. Pour moi je suis obligé de retourner le long du fleuve, où je suis attendu.

LA

LA

PROMENADE.

V. DIALOGUE.

ENTRE

TUBERTUS OCELLA,

ET

XILINUS.

TUBERTUS OCELLA. SAINT Augustin a eu raison de se repentir dans ses Confessions, d'avoir méprisé la langue Grecque, car s'il l'eût entenduë, il eût pû lire l'excellent Traité de Galien de l'usage des parties dont nôtre corps est composé ; & il n'eût pas écrit au vint-deuxiéme livre de la Cité de Dieu, que personne ne s'étoit encore avisé de considérer les nombres & l'harmonie, qui se trouvent dans la construction du corps humain. Il eût vû, que cet excellent médecin a observé, que de ceux cens os, & plus, dont nôtre machine est construite, il n'y en a aucun qui n'ait plus de quarante rapports, raisons, ou considérations qui ont obligé son architecte de donner à chacun la grandeur, la figure, & la force, dont il est pourvû. Ce qui est fort

vous qu'il y ait de Grecs, qui à caufe de leur éloignement de l'Angleterre ont été perfuadés, fur le témoignage de Chalcondyle, que les Anglois en ufoient felon qu'il l'a écrit? Je ne doute pas qu'il ne s'en trouve quelques-uns, comme il y a par tout des humeurs fingulières, qui méprifent les interêts de leur couche. L'on a dit d'un des premiers Magiftrats de cette Ile, que s'étant marié il fit faire l'effai de fa femme par des gens qu'il affectionnoit autrement & plus qu'il ne devoit; en difant avec raillerie, *Chirurgi eft mittere fanguinem.* Mais pour montrer, que la jaloufie eft auffi naturelle en ce païs-là qu'ailleurs, je ne veux que ce feul vers d'Owen Anglois au fujet du baifer, qu'il ne rend pas moins

[redacted]

Mais comme il ajoûte fort modestement, quand il faudroit souffrir toutes les choses, qu'ils profèrent en faveur de leurs doutes, il faut bien se garder de les recevoir quand ils les veulent debiter affirmativement, &, pour user de ses propres termes, *videantur sane, ne affirmentur modo.* Pour moi qui admire avec Galien la conformation de tous nos membres, j'ose même vous soûtenir, qu'il n'y a point de si petits, ni de si vils animaux, en qui nous ne puissions reconnoitre, comme aux plus grands, & presque également, la sagesse incomprehensible de celui qui les a créés. *Divinus artifex ita magnus est in magnis, ut non minor sit in parvis.* *Plin. l. 11. nat. hist. c. 2.*

XILINUS. Je suis de vôtre sentiment, & il m'a toûjours semblé, que le moindre ciron, s'il se pouvoit bien anatomiser, ne fourniroit guéres moins de sujets d'admiration que nous en trouvons dans nôtre fabrique humaine, & peut être davantage, considérant tous les mouvemens de la Nature, renfermés dans un si petit lieu, ce qui peut passer pour un chef-d'œuvre de cette même Nature. Mais pour nous arrêter à ce qui nous touche, rien ne m'étonne plus que la diversité de tant de millions de personnes, dont deux ne se trou-

vouër, qu'il mérite d'être mieux traité que ceux de vôtre humeur ne font, quand ils prennent plaiſir à en médire. Les Eſſeniens entre les Juifs n'étoient-ils pas ridicules de ne ſe marier jamais, parce, dit Joſeph, qui avoit vécu parmi eux, qu'ils ne croioient pas, que jamais il ſe fût trouvé une femme qui eût inviolablement gardé la foi à ſon mari. Trouvés bon, que je vous repréſente qu'un homme, ſur tout de vôtre génie & de vôtre façon de philoſopher ſceptiquement, ne doit jamais déferer à des ſentimens extrèmes, comme le ſont ceux, qui vont à deshonorer tout le ſexe feminin. Peut-on s'empêcher de trouver Ariſtote ridicule, quand il appelle la femme le premier de tous les monſtres, ſur

L. 2. de bello Iud. c. 7.

l. 4. de part.

[redacted]

[redacted]

, peut servir de remède aux plus gran-
graces du mariage.

BERTUS OCELLA. Je pourrois vous
lre, que le seul nom de répudiation mon-
m, que ce remède n'est pas si fort à
que vous le présupposés. *Repudium*
, selon Sextus Pompeius, *quod fit ob* l. 16.
dendam. Mais je veux bien vous pas-
lle condannation que vous voudrés
it ceci, me reservant seulement, puis-
ous m'avés reproché ma Sceptique,
us représenter sommairement avant
nous séparer, que vous seriés bien
hé de me dire en quoi consiste cette
, qui vous cause toutes ces rèveries
ır, dont vous vous entreteniés quand
ı'avés abordé. Dites-moi seulement
est la couleur de la beauté, puis qu'il
païs, comme celui du Mogol, où la
eur passe pour une marque de laideur,
ju'une Rélation me le vient d'appren-
Et puis la couleur n'est que l'écorce,
it couvrir la bonté intérieure, sans quoi
ıe devons faire grand cas de la plus
beauté. Cependant le miel & le fiel,
mblables en qualités, trompent par la
r, étant tous deux jaunes également.
ıs laisserai faire la réduction de cela,

& assés d'autres l'ont reconnué, fait presque autant écrire de *Decipés* aux maitres de l'art, que de *Recipés*, & sont cause souvent, comme quelqu'un l'a osé soutenir, que le Médecin est plus à craindre que la maladie, *plerumque plus a medico, quam a morbo periculi.* C'est dans cette pensée, que Macrobe a nommé *Medicinam physicæ facem*, & que la plûpart du tems un *Abracadabra* de Serenus Sammonicus, ou un Abrasax de l'hérétique Basilides, n'opéreroient pas moins de merveilles vraisemblablement dans nos indispositions, que les plus mysterieuses compositions des Arabes qui l'ont si fort renchéri sur celles d'Hippocrate. Mais je m'apperçois qu'entrant dans un sujet trop odieux, j'en quitte un qui est de bien plus agréable entretien.

Baron. tom. 2. ad ann. 120.

TUBERTUS OCELLA. En effet, la contemplation de nôtre *Microcosme*, puisque les Grecs nous ont considérés comme un petit Monde, ne donne guéres moins de satisfaction, que peut faire la théorie du grand; & si l'on peut ajouter, que la premiere est en beaucoup de façons plus utile. Que si les nouvelles découvertes de tant de païs, dont les anciens n'ont jamais eu connoissance, rendent tous les jours nos Mappemondes plus complettes, & nôtre Géographie plus considérable; Il ne

[redacted]

LA PROMENADE.
V. DIALOGUE.
ENTRE TUBERTUS OCELLA, ET XILINUS.

TUBERTUS OCELLA. SAINT Auguſtin a eu raiſon de ſe repentir dans ſes Confeſſions, d'avoir mépriſé la langue Grecque, car s'il l'eût entenduë, il eût pû lire l'excellent Traité de Galien de l'uſage des parties dont nôtre corps eſt compoſé ; & il n'eût pas écrit au vint-deuxiéme livre de la Cité de Dieu, que perſonne ne s'étoit encore aviſé de conſidérer les nombres & l'harmonie, qui ſe trouvent dans la conſtruction du corps humain. Il eût vû, que cet excellent médecin a obſervé, que de ceux cens os, & plus, dont nôtre machine eſt conſtruite, il n'y en a aucun qui n'ait plus de quarante rapports, raiſons, ou conſidérations qui ont obligé ſon architecte de donner à chacun la grandeur, la figure, & la force, dont il eſt pourvû. Ce qui eſt fort

[redacted]

remarquable en cela, c'eſt que Galien eſt ſi exáct à bien prouver tout ce qu'il avance; qu'au lieu de ſe ſervir de quelques penſées de ceux, qui l'avoient précedé, il ſe moque de celles qui n'étoient pas fondées ſur de bons principes, quelques autoriſées qu'elles fuſſent, comme entre autres de celle d'Ariſtote, qui avoit voulu que le cerveau eût été créé par la Nature, afin de rafraichir le cœur. Cela eſt ſi peu véritable, dit-il en raillant au troiſiéme chapitre du huitiéme livre *de uſu partium*, qu'on pourroit attribuer un tel effet plûtôt au talon, qu'au cerveau. Tant y a qu'il a prononcé, parlant généralement de la belle fabrique de tous les animaux, qu'il n'y avoit point de loüanges, non pas même

[redacted]

[redacted]

Mais comme il ajoûte fort modestement, quand il faudroit souffrir toutes les choses, qu'ils proférent en faveur de leurs doutes, il faut bien se garder de les recevoir quand ils les veulent debiter affirmativement, &, pour user de ses propres termes, *videantur sane, ne affirmentur modo.* Pour moi qui admire avec Galien la conformation de tous nos membres, j'ose même vous soûtenir, qu'il n'y a point de si petits, ni de si vils animaux, en qui nous ne puissions reconnoitre, comme aux plus grands, & presque également, la sagesse incomprehensible de celui qui les a créés. *Divinus artifex ita magnus est in magnis, ut non minor sit in parvis.* *Plin. l. 11. nat. hist. c. 2.*

XILINUS. Je suis de vôtre sentiment, & il m'a toûjours semblé, que le moindre ciron, s'il se pouvoit bien anatomiser, ne fourniroit guéres moins de sujets d'admiration que nous en trouvons dans nôtre fabrique humaine, & peut être davantage, considérant tous les mouvemens de la Nature, renfermés dans un si petit lieu, ce qui peut passer pour un chef-d'œuvre de cette même Nature. Mais pour nous arrêter à ce qui nous touche, rien ne m'étonne plus que la diversité de tant de millions de personnes, dont deux ne se trou-

vent jamais ſi ſemblables, qu'il n'y ait toûjours en elles quelque diverſité, qui les fait diſtinguer. Je ſai bien qu'on a parlé de certaines reſſemblances merveilleuſes, telles que celle de Nicocles, tyran de Sicyone, à Periandre fils de Cypſelus, d'Orontes Perſien à Alcmæon fils d'Amphiaraus, & d'un jeune homme Lacedemonien, que la preſſe & l'ardeur de le conſidérer étouffa, quand on crût voir en lui l'image parfaite d'Hector de Troie.
in Arato. Plutarque a fait cette obſervation dans l'Hiſtoire ancienne, & la moderne nous fourniroit beaucoup de pareils exemples, s'il étoit beſoin de les produire. Je veux ſeulement vous repréſenter, comment l'Art qui ſe plait à imiter la Nature dans ſes varietés, vous fera

[redacted]

[redacted]

ſitas, quanta latet in ipſis diſſimilitudo vitalibus. Et j'ai bonne mémoire, que Verulamius *l. 4. c. 2.* dans ſon traité de l'augmentation des ſciences, attribuë à cela le grand nombre de mauvais évenemens & de cures qui ſuccedent mal dans la Médecine. *Minime dubium eſt*, dit-il, *quod internarum partium figura, & ſtructura parum admodum externorum membrorum varietati & lineamentis cedant; quodque corda, aut jecinora, aut ventriculi, tam diſſimilia ſint in hominibus, quam aut frontes, aut naſi, aut aures:* ce qui trompe, ajoûte-t-il, fort ſouvent les Médecins. Cependant nous ſommes tous aſſés ſimples, pour croire, qu'une connoiſſance très imparfaite de quelque individu, nous en donne une conſtante & invariable de tous les autres, d'où procède la cauſe de mille abſurdités dangereuſes, qui ſe commettent dans la conduite de nôtre vie, ſoit pour conſerver nôtre ſanté, ſoit pour remédier à nos infirmités. Je *l. 1. de hiſt. anim. c. ult. & l. 2. c. ult.* ne parle point de ces tranſpoſitions des parties d'un côté à l'autre, qu'Ariſtote appelle prodigieuſes, & que vous avés fait voir dans quelques traités être plus ordinaires, que ce Philoſophe ne le croioit; il me ſuffit de maintenir, que leur inégalité, ſoit en quantité, ſoit en qualité, telle que Quintilien, Verulamius,

& assés d'autres l'ont reconnuë, fait presque autant écrire de *Decipés* aux maitres de l'art, que de *Recipés*, & sont cause souvent, comme quelqu'un l'a osé soutenir, que le Médecin est plus à craindre que la maladie, *plerumque plus a medico, quam a morbo periculi.* C'est dans cette pensée, que Macrobe a nommé *Medicinam physicæ fæcem*, & que la plûpart du tems un *Abracadabra* de Serenus Sammonicus, ou
Baron. un Abrasax de l'hérétique Basilides, n'opére-
tom. 2. roient pas moins de merveilles vraisembla-
ad ann. blement dans nos indispositions, que les plus
120. mysterieuses compositions des Arabes qui l'ont si fort renchéri sur celles d'Hippocrate. Mais je m'apperçois qu'entrant dans un sujet [redacted]

[redacted]

ɩint douter que la Médecine ne pût re-
de grandes & avantageuſes lumiéres,
noiſſances modernes qu'on a priſes par
xactes & de curieuſes diſſections ana-
ies du corps humain; ſi l'opiniâtreté
à l'interêt ne nous rendoit en ceci,
en aſſés d'autres choſes, incapables
ʒ départir des erreurs, dans leſquelles
vons été élevés. *Quod quisque perpe-* Petr.
juventute didicit, in ſenectute confiteri Arb.
. Certes la démonſtration recente de
lation du ſang, dont le cœur eſt la vé-
ſource, ſans parler de ce qu'on a nou-
ent remarqué enſuite, donne évidem-
à connoitre une infinité de bévuës qui
commiſes par le paſſé, & pourroit re-
à celles de l'avenir, ſi l'on n'aimoit
perſiſter dans une pratique aiſée & lu-
, que d'avoüer d'avoir jamais rien igno-
it pû faire tomber dans la moindre fau-
ıis n'approfondiſſons pas davantage un
, qui, comme vous l'avés fort bien pré-
, ne peut pas plaire à beaucoup de
ies qui s'y trouvent intéreſſées. Et
ue nous convenons des merveilles, qui
ent dans la moindre partie du tout qui
ompoſe, diſons un mot des défectuo-
ui s'y trouvent quelquefois, & qui ſont

plus remarquables en l'homme qu'en tout autre animal. Néanmoins comme vous avés vû mon petit Traité des Monſtres, que l'excès ou la défectuoſité de la matiére fait ainſi nommer, je vous rapporterai ſeulement, en achevant un tour ou deux de cette allée, quelques petites railleries, qui ſe ſont faites de ces perſonnes, que nous appellons ordinairement contrefaites. Vous vous ſouvenés bien, je crois, de ce qu'on profera autrefois de l'un d'eux, *in dorſo Nemeſin geſtat;* & j'ai vû une grande querelle fondée ſur ce qu'on avoit dit d'un autre ſon ſemblable, & qui étoit tombé en quelque disgrace, qu'il y avoit long-tems que la Fortune lui avoit tourné le dos. Un Prince de nos voiſins, de grand eſprit, & d'un

[redacted]

[redacted]

ıatura circa cor: Cependant Esope & l'autres ont fait reconnoitre dans tous cles la fausseté de cet axiome, & nous ; en nos jours des hommes d'esprit très & de mœurs très loüables, qui ont eu rtage des corps fort mal conditionnés. bien difficile pourtant, qu'ils s'empê- d'être raillés par ceux même qui de- t le moins en user de la sorte. Un Ju- ıagnol pressé par un bossu de lui faire ùr ses demandes, lui répondit en se mo- , *No puedo hazelle derecho*, il m'est im- e de vous faire droit. Or comme l'on ıuvent ceux, qui sont si mal partagés rps, l'être en recompense très avanta- nent de l'esprit, il en paroit ordinaire- ɔeaucoup dans leurs reparties. En voi- ɜxemple pris de deux autres Espagnols, 'un étoit borgne, & l'autre bossu. Je le rapporterai pour vous égaier. Le ɜr s'étant levé de fort bonne heure, & ɜncontré un de ces petits Atlas qui sem- ıorter le Ciel sur leurs épaules, Vous lui dit-il, chargé aujourd'hui de grand : L'autre lui répondit brusquement, que le jour n'entre chés vous que par nêtre, vous croiés sans doute, qu'il soit ıatin qu'il n'est. Cela me remet enco-

re en la mémoire le mot d'un malheureux
tit Miphibozet, qui avoit le pied extrao
nairement tortu. L'on se moquoit de
sur ce qu'il s'étoit laissé dérober ses soulier
bord d'une riviére : Je prie Dieu, repa
il, qu'ils soient bons à celui qui les a
Plega a Dios que le vengan. Un Soldat
teux dit aussi fort bien à celui qui le rail
de son indisposition ; La guerre n'a que
re de gens qui sachent fuïr. Et un autre qu
railloit d'avoir pris une femme qui cloch
Je ne l'ai pas choisie, dit-il, pour m'en
vir à la chasse. Ce fût une comme elle
repliqua à son mari sur ces termes ordina
dont il lui usoit en colere, qu'il la feroit
cheminer droit ; Vous me menacés du

[redacted]

s observations de l'Agriculture, sont de le durée que les autres; & que la Vigne contrefaite & tortuë qu'elle se voit, ne pas d'être la premiére plante de toutes le rapport.

LINUS. Je crois que comme l'on dit airement qu'il est de toutes tailles de Levriers; l'on peut prononcer de mê- qu'il se trouve des hommes d'esprit & érite, de quelque corps que la Nature it pourvûs, grand ou petit, droit ou ié, gras ou maigre, foible ou robuste. fet, l'on voit de petits hommes plus à er que ceux, qui sont de très haute sta- Ils ressemblent à l'or, qui vaut beau- en petite quantité; c'est pourquoi l'Es- ol dit d'eux, que *para oro son buenos y ra plata*. Et on les compare à ces aux tels que les Tigres, dont les moin- ont plus de force & de vigueur, que de leur espece, qui les passent en gran- ; de même qu'entre les oiseaux les plus sont ceux, qui ont le chant le plus di- ié & le plus mélodieux, *minores aves ores*. Certes il n'y a rien de plus exprès la que le passage du septiéme Chapitre tote au neuviéme Livre de son Histoire imaux, quand il déclare que *magis in*

minore animantium genere, quam in majore videris intelligentiæ rationem. Ce ſont des Grenadiers qui rapportent d'autant plus, qu'ils ſont bas & peu élevés. L'herbe appellée petite Centaurée, ou fiel de terre, poſſede le même privilège. *Centaurium minus præſtan-*
l. 2. c. 10. *tius eſt ad omnia*, dit Méſué. Mais ſans examiner toutes ces différences, ni parler de tant de fables Gigantines, dont les Livres ſont remplis, je veux vous communiquer une réflexion, que j'ai ſouvent faite ſur les Momies d'Egypte, & ſur le tombeau de la plus grande de ſes Pyramides; c'eſt qu'on ne ſauroit douter, après avoir vû tout cela avec attention & avec jugement, que les hommes d'aujourd'hui n'égalent en hauteur, &

[redacted]

pû le trouver. [illegible]
que c'est presque qu'il [illegible]
[illegible] en la même [illegible]
ils serviroient dans les [illegible]
veille le plus. D'ailleurs [illegible]
cartilage, lorsqu'il se [illegible]
âge [illegible] de [illegible]
[illegible] par lui la [illegible]
ales au principe de la vie. Mais le [illegible]
[illegible] étoit [illegible]
que la main [illegible] afin [illegible]
[illegible], & afin [illegible] par [illegible]
que nous lui connoissons par [illegible]
l'autre; il étoit juste d'[illegible]
[illegible] oui, & d'orner les [illegible]
parties de l'Orateur afin qu'elles [illegible]
de trop grands sujets de plaisir. [illegible]
[illegible] aux productions de la Nature, qu[illegible]
[illegible] pêcher contre dans l'excès, [illegible]
le dessein de ses ouvrages, je [illegible]
l'opinion de ceux, qui [illegible]

ra parte breviorem. Je ne puis m'empêcher de vous rapporter à ce propos le trait d'un homme d'étude, ne fût-ce que pour vous en faire rire, comme j'ai fait autrefois en le lisant dans un livre de divertissement. Ce studieux apprit le soir dans un Traité de Physionomie, que ceux qui ont la barbe large portent un signe de peu d'esprit. Cela lui donna l'envie de considérer la sienne au miroir, & prenant brusquement la chandelle, en brula par mégarde une partie, ce qui lui fit écrire sur l'heure à côté de ce beau passage de son livre, *probatum est*, aiant éprouvé sur sa propre barbe la vérité d'un si important aphorisme. Vous n'ignorés pas, qu'il y a des races, & même des Nations comme celle des Chinois, qui ont assés souvent six doigts à chaque pied, leur petit orteil étant divisé en deux. Je ne voudrois pas dire, que cela fût tout à fait monstrueux, comme a fait le Philosophe par sa definition; mais aussi ne peut-on pas nier que tout ce qui est contre le cours ordinaire de la Nature, ne marque je ne sai quel defaut dans la conduite de son ouvrage. Et parce qu'il y a des lieux où l'on garnit de pierreries les doigts des pieds dont nous venons de parler, comme nous faisons ici ceux de la main, je veux vous faire part d'une pensée

[redacted]

nage de Zacutus, tenant le cerveau
une partie si principale, que la vie ne sau-
ubsister sans lui. Ceux qui se fondent
:urs, comme le Pere Eusebe de Nurem-
, sur ce que les Mouches, les Sauterel-
& quelques autres insectes volent & ont
'ement, encore qu'on leur ait ôté la tête, y
même des animaux que la Nature a créés
:ête, pour conclure qu'elle peut faire voir
:me merveille en quelques-uns de nôtre
e; ceux, dis-je, qui argumentent de la
, font sans doute une induction très dé-
:use. Car l'ame de ces animaux, qu'on
ne imparfaits, n'est pas indivisible com-
a nôtre, *non est tota in toto, & tota in*
'et parte corporis, selon les termes ordi-
s de l'Ecole; tant s'en faut, comme froi- *L. 4. de part. an. c. 6.*
visqueuse, elle se peut tellement parta-
qu'Aristote compare leur vie à celle des
es, dont les branches & boutures paroif-
animées, jettant aisément des racines
avoir été coupées & separées de leur
; de sorte que leur Etre végétatif se
tüë ainsi.

UBERTUS OCELLA. Mais la Nature
e par son Auteur étant aussi divine
istote l'a dit, n'y a-t-il pas dequoi s'é-
r de ses superfluités aussi bien que de ses

défectuofités. Pourquoi retranche-t-elle à beaucoup d'animaux des membres qu'elle donne aux autres, fi Mahomet même tout ignorant qu'il étoit, guidé par fa feule lumiere naturelle, défend de les mutiler en leur coupant tantôt les oreilles, tantôt la queuë, comme l'on fait aujourd'hui aux Chevaux par un caprice tout à fait extravagant? Et pourquoi donne-t-elle, au contraire deux cœurs à toutes les Perdrix de Paphlagonie, & à quelques Eléphans felon Galien, auffi bien que deux foies aux Liévres de la Cherfonéfe, que baigne le Propontide? Un homme mort de mon tems chés le Médecin Létus, fût trouvé n'avoir qu'un feul rein, pofé dans le milieu des deux ordinaires, quoi qu'il ne fe fût jamais plaint [redacted]

Aelia. l. 10. c. 35. Gellius l. 16. c. 15.

[redacted]

ſoient avec ce défaut d'avoir les oreilles fenduës, & partagées chacune en deux, ſi nous en croions Ariſtote au vint-neuviéme chapitre du ſixiéme livre de ſon Hiſtoire des animaux. Or ceux qui viennent au monde eſtropiés de quelque membre, ſemblent avoir droit de ſe plaindre de cette disgrace naturelle. Darius ne voulut jamais reconnoitre pour Roi le faux Smerdis, à cauſe, dit-il dans Herodote, qu'il lui eût été trop honteux d'obeïr à un Prince, qui manquoit d'oreilles. Et dans Pauſanias *Pauſan.* Nileus fils de Codrus proteſte, que ſon frere *lib.* 7. Medon ne ſera jamais ſon Souverain, par cette ſeule raiſon qu'il étoit boiteux, & qu'il clochoit d'un pied. La barbe & les cheveux ne ſemblent pas de ſi grande conſequence que les membres. Cependant ceux qui naiſſent chauves, quelques éloges que Syneſius ait voulu donner à la Pélade, ſont ſujets à beaucoup de railleries, témoin celle du triomphe de Céſar, *Urbani ſervate uxores mœchum calvum adducimus.* Et Nicetas Choniate obſerve, que ceux de Conſtantinople refuſèrent l'Empire à Jean Ducas, non ſeulement pour être vieux, mais de plus, parce qu'aiant la barbe fourchuë ou ſeparée en deux, l'un de ſes côtés étoit plus court que l'autre; *quod* *l.* 2. *Andron.* *ſenex, & bifurcatam barbam haberet, ex alte-*

ra parte breviorem. Je ne puis m'empêcher de vous rapporter à ce propos le trait d'un homme d'étude, ne fût-ce que pour vous en faire rire, comme j'ai fait autrefois en le liſant dans un livre de divertiſſement. Ce ſtudieux apprit le ſoir dans un Traité de Phyſionomie, que ceux qui ont la barbe large portent un ſigne de peu d'eſprit. Cela lui donna l'envie de conſidérer la ſienne au miroir, & prenant brusquement la chandelle, en brula par mégarde une partie, ce qui lui fit écrire ſur l'heure à côté de ce beau paſſage de ſon livre, *probatum eſt*, aiant éprouvé ſur ſa propre barbe la vérité d'un ſi important aphoriſme. Vous n'ignorés pas, qu'il y a des races, & même des Nations comme celle des Chi-

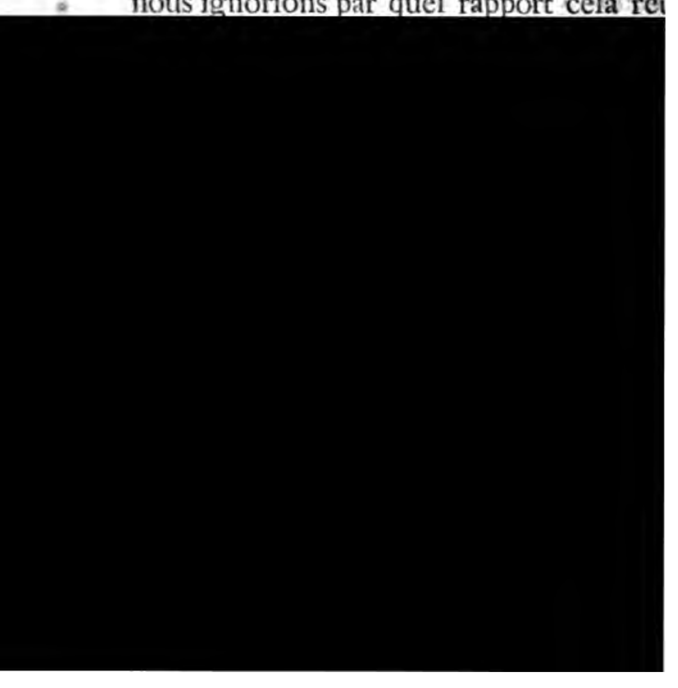
[redacted]

[redacted]

ere, ſur le ſujet des anneaux, qu'on
eaucoup plus communement à la main
qu'à la droite. L'on dit probable-
que c'eſt parce qu'ils n'y ſont pas ſu-
corrompre, ni à nous incommoder
ils feroient dans les doigts de la main,
raille le plus. D'autres ſe fondent ſur
cardiaque, & qui ſe va rendre au cœur,
doigt annulaire ſe peut prévaloir en
niquant par lui la vertu des pierres
ſes au principe de la vie. Mais le ſa-
rſan Sadi écrit gentiment dans ſon Ro-
que la main droite étant aſſés recom-
le, & aſſés avantagée par tant d'em-
ne nous lui commettons par préferen-
'autre; il étoit juſte d'honorer la gau-
ceci, & d'orner ſes doigts des plus
ierreries de l'Orient, afin qu'elle n'eût
trop grands ſujets de plainte. Pour
aux productions de la Nature, qui
it pécher tantôt dans l'excès, tantôt
defaut de ſes ouvrages, je ſai bien,
pinion de ceux, qui veulent que les
es, même les plus difformes, ſervent
uté de l'Univers, comme ils parlent,
u'ils font davantage paroitre l'excel-
la beauté de ſes autres créatures; je
dis-je, que cette opinion eſt ſoute-



nuë par l'autorité de S. Auguſtin au huitié
chapitre du ſixiéme livre de ſa Cité de D
J'aime mieux néanmoins imputer tou
manquement de ſemblables effets, à la ſe
matiére dépourvûë d'elle-même de toute c
duite, que de l'attribuer à cette Intelliger
que les Philoſophes ont dit dans leurs plus
lébres axiomes n'errer jamais; *Naturæ o*
eſt opus intelligentiæ non errantis. Ce r
pas, que je n'eſtime infiniment le beau
ſonnement de ce grand Pere de l'Eg
quand il accuſe ſur cela nôtre courte vûë,
ne regarde que d'un côté, ſans conſidé
que la laideur apparente d'une petite pa
ſert à la belle compoſition du tout, quoi
nous ignorions par quel rapport cela re



miers avec beaucoup plus d'attention que les autres.

LA PROMENADE VI. DIALOGUE.

ENTRE TUBERTUS OCELLA. ET XILINUS.

TUBERTUS OCELLA. Vous dites, que je vous ai promis, il y a deux jours, que nous nous entretiendrions sur le sujet de la Sagesse, & que le mauvais tems qu'il fit hier s'étant opposé à nos promenades, vous avés eu quelque impatience jusqu'à cette heure, que vous desirés reprendre un si important propos. Je m'étonne de mon côté, que je me sois engagé à discourir d'une chose dont j'ai si peu de connoissance, & je ne puis comprendre d'ailleurs ce qui vous peut avoir causé tant d'inquiétude, le thème, que vous proposés aiant été traité par tant d'auteurs anciens & modernes, qu'il est difficile de rien ajoûter à ce que je suis assûré que

[redacted]

nge, dit admirablement un autre Paien, Sen.
l se rencontre des hommes assés equita- ep. 59.
les uns envers les autres ; & qu'il ne s'en
ive point, qui le soient envers Dieu.
is nous plaignons à toutes heures de sa
duite, & nous faisons tous les jours inju-
sement le procès à sa Providence. *Mul-*
inveni æquos adversus homines ; adversus
s neminem : Objurgamus quotidie Fatum.
s-moi, injuste & plaintif animal que vous
, lequel des deux vous semble le plus à
pos & le plus raisonnable, ou que vous
issiés aux loix de la Nature & à la Destinée,
n'est rien à le bien prendre que la volonté
Dieu ; ou que la Nature, & ce même Dieu
rent à tous vos extravagans desirs ?
um, obsecro te, æquius judicas, te Naturæ,
ibi parere Naturam ? Peut être deman-
s-vous à quel terme de vieil est permis
pirer ? &, puisqu'elle doit être limitée,
l espace de tems est le plus grand, où
doive prétendre ? Sans vous obliger à
n croire, prenés seulement leçon de cet
dele. Il vous apprendra que vous aurés
; vécû, pour mourir plein de satisfaction,
nd vous serés arrivé à cet heureux perio-
le posseder la sagesse. *Quæris quod sit*
lissimum vitæ spatium ? usque ad sapientiam

diſcours que nous ne pouvions l'avoir dans le peu de tems, qui nous reſtoit à être enſemble. Vous m'en demandés à cette heure la repriſe, à quoi je me trouve fort empêché, mon genie l'apprehendant comme trop ſerieux, ſur tout dans la liberté de nos conférences, qui ſe plaiſent plus aux choſes gaies qu'à celles qui ſont ſi auſteres, ou qui ne peuvent être bien traitées, qu'avec beaucoup d'attention. Je m'accommoderai néanmoins autant que je pourrai ici & ailleurs, à tout ce que vous deſirerés de moi.

Xilinus. Je vous prie de me dire auparavant, pourquoi vous décrédités ſi fort la mémoire, en la nommant une partie baſſe de nôtre ame, & par conſequent de petite conſidération. Pour moi je la trouve telle, que je ne vois point de gens qui ſe faſſent plus conſidérer que ceux, qui en ſont parade, la Nature les aiant gratifiés d'une préſence d'eſprit, qui les fait débiter à chaque rencontre tout ce qu'ils ont jamais appris; au rebours des autres, qui n'ont pas cet avantageux talent, ni un ſi heureux ſouvenir.

Tubertus Ocella. Vous n'ignorés pas, que pluſieurs animaux nous ſont préférables en bonté de mémoire, & que le tempérament, qui la donne, eſt tenu pour

avoir peu de rapport avec celui qui est propre au jugement, selon qu'assés de gens en discourent. Ce qui passe pour constant, c'est que beaucoup de choses materielles sont ou nuisibles, ou favorables, à cette faculté memorative; & cela semble montrer, qu'elle n'est pas absolument spirituelle. Les grands vents, par exemple, & les voluptés excessives lui sont préjudiciables. Les bonnes odeurs au contraire, & de certaines viandes se prescrivent ordinairement à ceux, qui veulent l'avoir meilleure qu'ils ne la possédent, ou conserver ce qu'ils en ont. Tant y a, que l'on voit des hommes, qui feignent par vanité d'en manquer, comme s'ils devoient être pris par là pour judicieux; & il y en a qui s'offensent d'être loüés de l'avoir bonne, de même que si on leur reprochoit quelque imperfection, ce qui se dit du Pere Paul Servite Théologien de S. Marc. Le Pere Possevin n'est pas le premier, qui a écrit, qu'Albert le Grand obtint de la Vierge par ses prieres cinq ans avant sa mort, l'heureux oubli de toute sa Philosophie, & quoique sa demande fût fondée sur un principe de dévotion, l'on tire de là néanmoins cette conséquence, que la mémoire n'est pas la plus importante des facultés, que nous nommons su-

de cult. Ingen.

miers avec beaucoup plus d'attention que les autres.

LA PROMENADE.

VI. DIALOGUE.

ENTRE TUBERTUS OCELLA. ET XILINUS.

TUBERTUS OCELLA. Vous dites, que je vous ai promis, il y a deux jours, que nous nous entretiendrions ſur le ſujet de [redacted]

[redacted]

avés fort curieusement observé dans ouvrages.

LINUS. Vous savés mieux que moi, 'y a guéres de désirs moderés, sur tout ux de mon temperament;

viditati tarda est ipsa celeritas. *Laberius.*

rois, que c'est de nous que Théocrite u parler, quand il a soutenu dans le iencement de son Idyle intitulé Aites, *Id. 12.* s envies ou désirs de la Nature, tels e les éprouve, sont capables de reneux en un jour ceux qui les ressentent. qu'il en soit, puisqu'en chemin faisant nblable propos en vaut bien un autre, s prie de rappeller à vôtre mémoire ce ous y aviés la derniére fois, quand la nôtre promenade vous fit souvenir plûe je ne l'eusse souhaité.

IBERTUS OCELLA. Je n'ai pas cette asse & passible faculté de nôtre ame si ureuse, qu'il ne me souvienne assés, passage de Seneque, qui présuppose, a suffisamment vécû, quand l'on est iu jusqu'au terme de la Sagesse, me fit lire, que cette fille du Ciel étoit un but gné, & si difficile à trouver, que quels les plus grandes vieillesses n'y arri: pas; ce qui eût voulu un plus long

diſcours que nous ne pouvions l'avoir dans le peu de tems, qui nous reſtoit à être enſemble. Vous m'en demandés à cette heure la repriſe, à quoi je me trouve fort empêché, mon genie l'apprehendant comme trop ſerieux, ſur tout dans la liberté de nos conferences, qui ſe plaiſent plus aux choſes gaies qu'à celles qui ſont ſi auſteres, ou qui ne peuvent être bien traitées, qu'avec beaucoup d'attention. Je m'accommoderai néanmoins autant que je pourrai ici & ailleurs, à tout ce que vous deſirerés de moi.

XILINUS. Je vous prie de me dire auparavant, pourquoi vous décrédités ſi fort la mémoire, en la nommant une partie baſſe de nôtre ame, & par conſequent de petite con-

[redacted]

[redacted]

avoir peu de rapport avec celui qui eſt propre au jugement, ſelon qu'aſſés de gens en diſcourent. Ce qui paſſe pour conſtant, c'eſt que beaucoup de choſes matérielles ſont ou nuiſibles, ou favorables, à cette faculté mémorative; & cela ſemble montrer, qu'elle n'eſt pas abſolument ſpirituelle. Les grands vents, par exemple, & les voluptés exceſſives lui ſont préjudiciables: Les bonnes odeurs au contraire, & de certaines viandes ſe preſcrivent ordinairement à ceux, qui veulent l'avoir meilleure qu'ils ne la poſſédent, ou conſerver ce qu'ils en ont. Tant y a, que l'on voit des hommes, qui feignent par vanité d'en manquer, comme s'ils devoient être pris par là pour judicieux; & il y en a qui s'offenſent d'être loüés de l'avoir bonne, de même que ſi on leur reprochoit quelque imperfection, ce qui ſe dit du Pere Paul Servite Théologien de S. Marc. Le Pere Poſſevin *de cult.* n'eſt pas le premier, qui a écrit, qu'Albert *Ingen.* le Grand obtint de la Vierge par ſes prieres cinq ans avant ſa mort, l'heureux oubli de toute ſa Philoſophie, & quoique ſa demande fût fondée ſur un principe de dévotion, l'on tire de la néanmoins cette conſéquence, que la mémoire n'eſt pas la plus importante des facultés, que nous nommons ſu-

periceures, ni celle qui nous diſtingue bien du reſte des animaux, vû qu'on ſe paſſe d'elle avantageuſement. Je n'en dirai pas davantage, puisque vous exigés de moi un autre entretien. Mais par où voulés-vous que nous commencions le propos de la Sageſſe? Si d'abord nous conſidérons ſon nom, comme c'eſt l'ordinaire des Philoſophes de le faire, nous trouverons qu'elle le tient, toute divine qu'elle eſt, des choſes ſenſibles & matérielles, *ſapientiæ nomen à ſenſu tra-*
Serm. 85. ſup. Cantic. *ductum eſt :* & S. Bernard a ſpécifié que le goût & ſes ſaveurs ſont les auteurs primitifs de ſon appellation, *à ſapore ſapientia denominatur.* Sa definition ne nous inſtruira pas beaucoup davantage, parce qu'on n'en a pas



puiſſe raiſonnablement vanter de pénétrer jusqu'où il faudroit aller, pour former & élever ſur de tels fondemens cette prétenduë ſcience? Certainement il y a bien eû de la vanité en ceux, qui ſe ſont fait accroire, qu'on la pouvoit poſſeder. Le Sage des Stoïciens en eſt une preuve manifeſte;

- - - ſi dives qui ſapiens eſt, Et ſutor bonus, & ſolus formoſus, & eſt Rex. Hor. l. Sat. 3.

C'étoit un fantôme ſi bourru, & ſi grotesque, que l'imagination la plus évaporée n'en peut repréſenter qui le paſſe en extravagance. Il ne poſſédoit pas ſeulement les belles qualités que nous venons de rapporter en termes Latins, il étoit plus parfait que tous les Dieux qu'admettoit leur Réligion, excepté le ſeul Jupiter; encore le ſurmontoit-il en cela, que Jupiter tenoit de ſa nature tous les avantages qu'il avoit, au lieu que le Sage ſe les étoit procurés à lui-même, ſans être inferieur en rien, l'immortalité exceptée, à ce Dieu ſuprême qu'ils ſe ſentoient obligés de reconnoitre. Mais ils n'ont pas été ſeuls dans ce prodigieux délire, quoi qu'ils l'aient porté plus loin, que tous les autres Philoſophes Payens. Car Antiſthene, Fondateur de la Secte Cynique, ſoûtient auſſi bien qu'eux dans Diogenes Laërtius, que tous

les biens que le reſte des hommes poſſede, appartiennent de droit à celui, qui eſt Sage, *Sapientis eſſe quæ cæterorum ſunt omnia.* L'autre Diogene de la même famille, & que le tonneau roulant a rendu ſi célébre, veut que ſon Sage reconnoiſſe ſeul les choſes dignes d'être aimées; outre qu'il le fait tellement impeccable, qu'à ſon avis le ſacrilege même ne lui peut être imputé à crime. Theodore, ſurnommé l'Athée, va bien plus avant dans Heſychius Illuſtrius, car non content de lui permettre toute ſorte de larcins, il lui donne la licence de commettre l'adultére, & les plus grands crimes ſans être repréhenſible, parce qu'il ne fait rien qu'à propos, & que la défenſe de ces choſes dépend plus de l'opinion du peuple que de la

[redacted]

[redacted]

ı Sageſſe, *eum qui ſemel fuerit ſapiens,* *'arium habitum tranſire non poſſe,* μηκέ- ἐναντίαν λαμβάνειν διάθεσιν, comme *Diog. in Epic.*
: texte de celui, qui a écrit ſa vie. Mais rticulariſer davantage toutes les quali- :e Sage fantaſtique, dont je ſai bien avoir quelque lieu un examen aſſés étendu; m'y paroit plus abſurde, que la raiſon, uelle ils ſe fondoient, pour ſoutenir, y avoit rien en cela de chimérique, & , que le Monde n'étoit jamais ſans un tel qu'ils le repréſentoient, parce que ı de cet Univers vouloit, que l'idée, n avoient, fût réaliſée en quelqu'une parties. Seneque l'a maintenu de la :omme Stoïcien en divers lieux, & :ment au ſeptiéme & au dernier chapi- livre de la conſtance du Sage, autre- ıtitulé par quelques-uns le ſecond li- la tranquillité de l'ame. Il le finit par)pres paroles, *Eſſe aliquem invictum,* *uem in quem nihil Natura poſſit, e Re-* *humani generis eſt.* Qui vous a dit Se- & qui a ſuggéré à vos Stoïciens, que :ition de nôtre nature humaine, & le : ce monde requeroient, qu'il s'y toûjours un homme auſſi hétéroclite re prétendu Sage? Tant s'en faut, j'ar-

gumente par tout ce qui se voit dans le Monde, dont vous parlés, & par tout ce que nous ressentons & comprenons de nôtre foible nature, qu'elle n'a rien produit, & ne produira jamais rien, qui approche des perfections, dont vous revêtés ce simulacre de Vertu. Qu'y a-t-il de plus imbecille que l'homme de quelque côté qu'on le considére ? Et nôtre vie, selon que Démocrite le représentoit fort bien à Hypocrate, n'est-elle pas une maladie continuée & compliquée à l'égard des deux parties qui font nôtre Tout, à cause de leur étroite union ? De quels Elemens voulés-vous donc que soit composé ce Sage inalterable, & que chose quelconque ne peut ébranler dessus le Cube, où vous l'avés une fois posé ? Certes je vois bien du vuide dans tous

[redacted]

, où étoit la Providence d'enhaut, qui ſfroit que Pompée fût invincible, lorsqu'il aiſoit rien de raiſonnable, & qu'il ne traloit, que pour ſa ſeule ambition; au lieu, iant embraſſé depuis le bon parti en faveur a liberté publique, il n'avoit plus de bons cès, & ſuccomboit ſous Céſar, qui en t l'uſurpateur. Pompée lui-même, abont en ſon ſens, tint de ſemblables diſrs au Philoſophe Cratippe, dans l'Ile de elin, après ſa deroute de Pharſale. Pluque loüe ce Philoſophe d'avoir condeſdu prudemment aux ſentimens de ce nd & infortuné Capitaine, ſe contentant lui donner quelque eſperance pour l'ave- Mais je trouve, qu'il eût mieux fait, oir moins de cette prudence mondaine, & repréſentant à Pompée le reſpect, qui dû aux Decrets du Tout-puiſſant, il eût l'éloigner mieux de ſon impieté, qui le oit blaſphemer contre des ordres, dont nôhumanité ne ſauroit comprendre les mo- ni la fin, quoiqu'ils tendent toûjours au général de tous les hommes. La Philohie de Cratippe n'eût pas été, ce me ble, moins prudente, ni moins conſola- , le prenant de ce côté là, & ſi elle eût plus ſage, n'aiant rien de lache, ou qui

Plutar. in Cat. & Pomp.

de la ſorte, puisque nous apprenons du même lieu, où ce miracle eſt écrit, que ni avant ni depuis cet heureux dormeur, l'on a vû ſon ſemblable, *ante nec poſt eum ſimilis non ſurrexit.* Quoi qu'il en ſoit, il nous a donné cette leçon, de ne nous pas contenter de connoitre la ſageſſe, ce qui n'eſt que ſon premier article ſimplement, mais de faire tous nos efforts pour la poſſeder; *principium ſapientiæ poſſide ſapientiam & in omni poſſeſſione tua acquire prudentiam.*

Prov. c. 4.

XYLINUS. A ce que je puis voir, la Sageſſe & la Prudence paſſent ſouvent pour ſynonyme auſſi bien dans la Sainte Ecriture, que dans nôtre langage ordinaire; & je crois que Saint Paul doit être pris de la ſorte, quand [redacted]

[redacted]

ve eſt une Sageſſe du ſiécle, c'eſt à
e prudence pleine de fineſſe, qui ſe
preſque toûjours contraire à la vraie
.

ɜERTUS OCELLA. En effet, la Pru-
tant une vertu dépendante de la volon-
peut pas être bien nommée Sageſſe,
une ſcience intellectuelle & dont le
ſt aſſigné dans l'entendement. Auſſi
-nous, qu'Ariſtote les diſtingue, La *1. magn. Mor. c. vii.*
, dit-il, contemplant avec démon-
les choſes, qui ne varient point, &
ence aiant pour objet celles, qui ſont
; & ſujettes à une infinité de change-
C'eſt pourquoi il nomme enſuite cette
e la ſervante de la Sageſſe, *Sapientiæ*
m, *ἐπίτροπον*, qui lui diſpoſe toutes
afin que par la modération, princi-
nt des paſſions, rien ne ſe paſſe dans
ue ſagement, ſi faire ſe peut. Ainſi
ge ſacré qui accuſe la Sageſſe d'un per-
changement, *omnibus mobilibus mobi-*
ſapientia, doit être interprété de cette
ce humaine, qui s'accommodant à la
é des tems, des lieux, des affaires, &
ſonnes, fait gloire de changer à tous
s, & de tourner la voile ſelon le vent.
ſondement de cette ſentence Grecque,

L. de Tranq. c. 15. tions quelque grain de démence, s'il en faut croire Seneque, *non poteſt grande aliquid & ſupra cæteros loqui, niſi mota mens.* Quelle apparence y a-t-il donc de vouloir rendre moins criminelle l'impieté tant de Caton que celle de Pompée, ſous cette couleur, que leurs infortunes les avoient mis hors de leur bon ſens, & rendus plus dignes de commiſération, que de correction, nonobſtant leurs blaſphèmes. Mais, puisque nos premiers propos de la Sageſſe, nous ont inſenſiblement portés dans celui de ſa partie adverſe, qui eſt la folie, diſons en encore deux ou trois petits mots. Son nom Latin, examiné par Ciceron au troiſiéme livre de ſes Tuſculanes, marque une maladie d'autant plus dangereuſe, qu'elle eſt de la partie, qui nous doit être la plus chere, *nomen inſaniæ ſignificat mentis ægrotationem & morbum, id eſt inſanitatem & ægritudinem animi.* Cependant c'eſt une choſe aſſés étrange, que ceux, qui en ſont affligés reſſentent ſi peu leur infirmité, qu'ils en ſont gloire, & ne voudroient pas en être délivrés; *Prov. c. 15. & 26.* *ſtultitia gaudium ſtulto*, dit Salomon dans un de ſes adages, ou plûtôt dans ceux de ſa Nation; & dans un autre, *ſapientior ſibi ſtultus videtur ſeptem viris loquentibus ſententias.* Or quoi qu'il n'y ait point de mala-

[redacted]

, où étoit la Providence d'enhaut, qui
iroit que Pompée fût invincible, lorsqu'il
aisoit rien de raisonnable, & qu'il ne tra-
oit, que pour sa seule ambition; au lieu,
iant embrassé depuis le bon parti en faveur
a liberté publique, il n'avoit plus de bons
ès, & succomboit sous César, qui en
t l'usurpateur. Pompée lui-même, abon-
: en son sens, tint de semblables dis-
rs au Philosophe Cratippe, dans l'Ile de
elin, après sa deroute de Pharsale. Plu-
ue loüe ce Philosophe d'avoir condes-
lu prudemment aux sentimens de ce
id & infortuné Capitaine, se contentant
ui donner quelque esperance pour l'ave-
Mais je trouve, qu'il eût mieux fait,
oir moins de cette prudence mondaine, &
représentant à Pompée le respect, qui
lû aux Decrets du Tout-puissant, il eût
l'éloigner mieux de son impieté, qui le
it blasphemer contre des ordres, dont nô-
ıumanité ne sauroit comprendre les mo-
ni la fin, quoiqu'ils tendent toûjours au
ı général de tous les hommes. La Philo-
ıie de Cratippe n'eût pas été, ce me
ble, moins prudente, ni moins consola-
, le prenant de ce côté là, & si elle eût
plus sage, n'aiant rien de lache, ou qui

Plutar. in Cat. & Pomp.

flattât les emportemens de Pompée, qui ne faisoient qu'irriter davantage Dieu contre lui.

Xylinus. La mauvaise fortune de ce Romain accoutumé aux prosperités, avoit mis son esprit tellement hors de la bonne assiette, qu'on peut présupposer en faveur du Philosophe, qu'il le jugea incapable pour lors de ceder aux meilleures raisons. Les grandes aversités étonnent comme des coups de tonnerre, qui a fait nommer nos peurs surprenantes, des étonnemens. Ces revers de Fortune extraordinaires peuvent même précipiter jusques dans une espèce de démence, qui rejette les plus sains propos & les plus salutaires conseils ; de sorte, que le médecin spirituel se doit alors accommoder à l'infirmité d'un malade, qui n'est pas guerissable par les

[redacted]

contuderis stultum in pila quasi ptisanas, feriente desuper pilo, non auferetur ab eo stultitia ejus. c. 27. Cratippe paroit donc excusable, d'avoir usé de remedes palliatifs, lors que de plus violens n'eussent fait qu'aigrir le mal, & augmenter la frénésie d'un tel malade.

TUBERTUS OCELLA. Ce sont ces fausses prudences, qu'on doit condanner comme contraires à la vraie Sagesse. Car où il est question de refuter une impieté, c'est être prévaricateur en la cause de Dieu de gauchir, pour quelque considération que ce soit. Au surplus, vous auriés bien de la peine à faire passer Pompée pour un fou, & quand vous donnés à son impieté, comme pour l'excuser, le simple nom de folie, vous ne vous appercevés pas, qu'il n'y a point de crime, dont on ne pût éviter la peine, si le prétexte de la folie étoit recevable. D'ailleurs, nous sommes presque tous des fous les uns à l'égard des autres, & l'Espagnol, qui l'a ainsi déterminé par un de ses proverbes, en a un autre, qui porte, que si la folie étoit une douleur fort sensible, toutes les maisons retentiroient de cris & de lamentations; *si locura fuesse dolores, en cada casa darian bozes.* Ajoûtés à cela, qu'il n'y a point d'esprit si élevé, qui n'ait dans ses plus hautes spécula-

L. de Tranq. c. 15. tions quelque grain de démence, s'il en faut croire Senecque, *non poteſt grande aliquid & ſupra cæteros loqui, niſi mota mens.* Quelle apparence y a-t-il donc de vouloir rendre moins criminelle l'impieté tant de Caton que celle de Pompée, ſous cette couleur, que leurs infortunes les avoient mis hors de leur bon ſens, & rendus plus dignes de commiſération, que de correction, nonobſtant leurs blaſphèmes. Mais, puisque nos premiers propos de la Sageſſe, nous ont inſenſiblement portés dans celui de ſa partie adverſe, qui eſt la folie, diſons en encore deux ou trois petits mots. Son nom Latin, examiné par Ciceron au troiſiéme livre de ſes Tuſculanes, marque une maladie d'autant plus dangereuſe, [redacted]



dies plus à craindre, ſelon Hippocrate, ſoit du corps, ſoit de l'eſprit, que celles qui paroiſſent ſans douleur, ſi eſt-ce qu'on peut maintenir, que les perſonnes, dont nous parlons, ſont en quelque façon ce que le Poëte a prononcé des hommes ruſtiques, *felices errore ſuo*; & cela eſt cauſe, que Sextus Empiricus les compare aux ſourds & aux aveugles nés, qui ne forment aucune notion, les premiers des ſons, ni les ſeconds des couleurs. Les fous, dit-il, leur reſſemblent, en ce qu'ils ne connoiſſent point non plus, dans l'état où ils ſont, de plus grande ſageſſe, que 'a leur, ni de vie plus heureuſe, que celle, ıu'ils mènent. Ils ſont perſuadés, que tout : monde leur reſſemble,

Inſanus omnis furere credit cæteros; *Laberius.*

quelqu'un a rendu cette raiſon de leur inlence, que quand la Folie eſt entrée dans : cervelle propre à la recevoir, elle ne trale point ſon ſujet, ni n'eſt nullement reſſen. reſſemblant aux Elemens, qui n'ont nul s dans leur lieu naturel, *in proprio Ele- ɔ non gravitant*, pour uſer des termes de yſique. Il y a long-tems que Sophocle remarqué cette impaſſibilité, qui acıgne une telle maladie, lorſqu'il écri- Vers dans ſon Ajax,

Τὸ μὴ φρονεῖν γὰρ, κάρτ' ἀνώδυνον κακὸν,
Desipere enim malum est non dolens.

Plutar. contr. des Stoic. & des commun. concept.

Sans mentir je trouve bien étrange la pensée de Chrysippe là dessus, lors qu'il soutenoit dans son troisiéme livre de la Nature, qu'il étoit utile & expedient de vivre fou & insensé, plûtôt que de ne point vivre, encore que l'on n'eût aucune esperance de devenir jamais sage. Pour moi je ne sai point d'opinion moins soutenable, que celle-là, ni de mort plus souhaitable autant que la Réligion le peut souffrir, que celle, qui délivre d'une si calamiteuse infirmité, qu'est la démence, qui nous fait tenir ce discours. Mais d'où vient, qu'un Sage tire plus de profit d'un Fou, comme disoit Caton, qu'un fou n'en sauroit retirer d'un

[redacted]

ſer. Je ne rapporte pas cet apophthegme en faveur de la prévoiance qu'il enſeigne, mais ſeulement pour juſtifier, que les aveugles, tant du corps que de l'eſprit, peuvent inſtruire les plus clairvoians de l'une & de l'autre partie, ſi ceux-ci étudient les premiers, ce que ne peuvent pas faire, à l'égard des éclairés, ceux qui ſont dans une déplorable cécité. O le merveilleux avantage des perſonnes, qui ſavent, à l'imitation de Locman, ſe prévaloir de tout ce qui eſt expoſé à leur vûë, dont ils recueillent d'importantes leçons. Comme il n'y a rien, qui enrichiſſe ſi tôt un bon ménager de campagne, que de faire en ſorte, qu'il ne poſſede point de terre, qui ne lui ſoit utile, & qui ne lui rapporte quelque fruit; rien auſſi ne contribuë tant à rendre un homme ſage, que de s'inſtruire ſur tout ce qui ſe paſſe dans le Monde, où les moindres rencontres & les plus petites choſes peuvent ſervir à le perfectionner, & à lui acquerir cette ſageſſe, où il aſpire. Si une telle acquiſition donne quelque peine au commencement, elle eſt recompenſée en ſuite de mille plaiſirs, & de cette vie tranquille, où il arrive, comme Alphée au ſein de ſa chere Aréthuſe, ſans que la ſalure ou le dégout de cette mer orageuſe des affaires du monde puiſſe corrompre la

douceur d'une si agréable possession. C'est une douceur, comparable à celle de la figue, qui n'est en rien alterée ni diminuée par l'amertume de figuier, non plus que le plaisant repos du Sage par le tumulte importun de tant de fous, qui l'environnent. Mais où trouverons-nous ce prétendu Sage, & quand on l'auroit trouvé, qui le pourra bien reconnoitre? Celui des Stoïciens n'est jamais une personne privée, la Nature l'a établi un Dictateur & Magistrat perpétuel. D'autres Philosophes sont le leur obeïssant aux loix qu'il a trouvées, & se contentant de la Sagesse de ses Peres pour ce regard, comme de leur Terre, & de leur Soleil. Seneque s'est plû à le cacher dans un coin du Monde, où il ne
De const. se communique à personne, *illum in aliis*

[redacted]

[redacted]

lies aussi sérieuses qu'est sa Sagesse. La grande difficulté, qui se trouve en ceci, c'est, qu'au jugement des plus entendus, il n'y a que les Sages, qui s'entreconnoissent. Empedocle se plaignant à Xénophane de n'avoir point encore vû d'homme sage; ce n'est pas merveille, lui repartit finement le dernier, qui ne le jugeoit pas tel, car il faut l'être soi-même, pour bien remarquer si un autre l'est: Comme qui diroit, qu'il est besoin de posseder la pierre philosophale avant que de la pouvoir rencontrer dans le fourneau; ou être un Rose-croix parfait, avant que de mériter la conversation de ses semblables. *Diog. Laërt. in Xenoph.*

Xylinus. Je vois bien, que vous voulés revenir à vôtre premiere maxime, qu'il n'y a que la bonne Théologie, qui fournisse la pierre de touche, où se discerne la vraie sagesse de celle qui est falsifiée. Et comme la même regle, qui montre la rectitude des choses, fait voir ce qui est tortu en d'autres, je pense, que cette même science du Ciel est le seul niveau, sur lequel on peut sans mécomte distinguer tant d'apparences trompeuses de sagesse, qui abusent la plûpart du Monde dans toute sorte de Réligions, & qui ne sont que des folies masquées.

Tubertus Ocella. Vous avés eu rai-

tres ; outre que si d'ailleurs les habits faisoient le bonheur, le prix, & la noblesse des hommes, le moindre ver à soie seroit dans son coucon bien plus fortuné, que nous ; comme il s'ensuivroit encore, que le fourreau & le baudrier seroient la bonté & la recommandation de l'epée. Mais à le prendre un peu moralement, n'est-ce pas plûtôt un avantage qu'une disgrace à ces peuples, soit Hyperborées, soit Hypernoties, puisque leur condition doit être égale, d'ignorer toutes ces étoffes, & toutes ces parures, que le Guazzo nomme si proprement dans sa civile conversation, *stendardi di superbia*, &, *nidi di lussuria*. Pline s'est contenté d'invectiver contre les Perles & les pierreries des Dames de son siécle, en ces termes assés propres pour le nôtre : *Intacta etiam ancoris scrutantur vada, ut inveniat per quod facilius matrona adultero placeat, corruptor insidietur nuptæ*. Mais Seneque après avoir dit d'elles, que dans leurs belles robes, & dans leurs juppes délicates, elles etoient, comme elles sont aujourd'hui, *paulo obscurius quam posita veste nudæ ;* ajoute par une réflexion presque conforme à celle de Pline, *ex omni rupe conchylium trahitur, quo vestis cruentetur. Infelices ancillarum greges laborant, ut*

l. 22. nat. hist. c. 2.

[redacted]

ties de la vie, auſſi bien que des moindres, & fort ſouvent du total. Ce peu que je puis comprendre dans cette Sageſſe, dont tant d'autres font parade, qu'ils n'en poſſedent pas beaucoup, c'eſt qu'on ſe travaille en vain d'en acquerir quelques notions, ſi en ſe les appliquant, on ne s'en prévaut aux occaſions, où elles peuvent être d'uſage. Et j'ai fait ma principale maxime là deſſus de ce Vers d'Euripide, rapporté par Ciceron dans une de ſes Epitres,

Μισῶ σοφιςὴν ὅςις ὀυχ αὐτῷ σοφὸς,

Odi ſapientem quicunque ſibi ipſe non eſt ſapiens. A Dieu.



AU

LECTEUR.

Ne vous imaginés pas de trouver dans ces trois dernieres Promenades, ni un ſtyle plus à la mode, ni des penſées moins libres, qu'aux ſix précedentes. L'Auteur s'eſt confirmé dans ſon opinion, que cette ſorte de compoſition eſt ennemie de toute contrainte, tant à l'égard du langage, que des choſes dont on y parle, qu'il ſeroit très fâché, d'avoir recherché les delicateſſes du Roman, ou la ſublime expreſſion du genre

N ii

Démonſtratif, qui ne compâtit pas av
creations ruſtiques & ingenuës d'une l
de de campagne. Ce n'eſt donc pas p
prier de l'excuſer, qu'il vous arrête ici
pas de l'humeur de ce Déclamateur.
que Seneque repréſente toûjours triſte,
pentant des dictions, qu'il avoit emplo
in Con- *ſes Oraiſons,* triſtis ac ſollicitus Dec
trov. & qui de dictione ſua timeret, etiam
xiſſet. *Tout ce qui pourroit le peiner,*
de voir mal interpreter ſes penſées,
reçût injuſtement de la main gauche,
qu'il préſente ici innocemment de la droit
vous ſouviendrés s'il vous plait de la reg
rale, qu'on ne doit jamais prendre les
hors du ſens & de l'intention de celui,

[redacted]

[redacted]

Certes des gens, qui ſe glorifient, & qui s'eſtiment heureux de la ſorte dans leur nudité s'empècheront bien de juger avantageuſement des autres, par la qualite de leurs riches vêtemens, puisqu'ils les ont en ſi grand mépris, & qu'ils prennent les plus magnifiques parures pour des ſupplices exquis. Vous voiés bien, que je ne dis pas ceci à bon eſcient, mais ſeulement pour vous égaier d'un mot de Sceptique.

Litiscus. En effet cette ſecte douteuſe ne manque guéres d'établir ſon incertitude ſur les jugemens differens des hommes, comme au ſujet dont nous traitons, s'ils ſont état en un lieu des beaux habits, & ſi la nudité leur eſt préferée en un autre endroit. Or pour uſer de complaiſance, & joüer, s'il faut ainſi dire, dans vôtre propre tripot, dont vous connoiſſés mieux que perſonne tous les détours, je vous rapporterai quelques petites diverſités, ſoit de mœurs étrangeres, ſoit de ſentimens divers, dont je pourrai me ſouvenir, n'en aiant pas chargé ma mémoire ſans penſer à vous, & à l'application, que vous avés accoutumé de leur donner. Vous n'ignorés pas, que les Japonois quittent leur manteau en ſortant du logis, & qu'ils le reprennent en y rentrant. Mais je ne ſai, ſi

l. 9. ep. 50. *lui en fit cette reprimande dans une de ses epîtres, qu'il étoit honteux à un Evêque de vaquer à des études de si peu de considération,* nefas ducens Episcopum ejusmodi literarum studiis immorari. *Que s'il faloit user d'excuse pour quelques dictions étrangeres, & même pour des passages entiers d'Auteurs que j'ai cités en leur langue, je vous prierois de considerer, qu'ils ont souvent plus de force rapportés ainsi, perdant quelquefois beaucoup, quand on les traduit, outre que dans des entretiens particuliers comme sont ceux d'une Promenade, l'on s'y donne ordinairement la licence de dire les choses comme elles se présentent à l'esprit, & que la mémoire les fournit. D'ailleurs, ce* l. 2. Elen. c. 1. *qu'Aristote a écrit en faveur des Métaphores se peut rapporter ici, c'est que le nombre des paroles étant fini & terminé en toutes langues, & les choses, qu'on y veut exprimer, étant infinies, ce n'est pas merveille, qu'on ait recours à des translations, ou aux termes d'une langue étrangere, soit ancienne, soit moderne. Après tout, l'excuse d'Anne Comnene, à qui l'on reprochoit quelques dictions de son Alexiade, me* Lib. 10. Alex. *semble très digne de sa haute naissance & de son rare esprit: Qu'elle en avoit usé librement de la sorte, considérant, qu'Homere, beaucoup plus obligé qu'elle à l'élégance, n'avoit pas fait*

difficulté d'emploier une infinité de noms tout-à-fait barbares, & qu'une oreille Grecque avoit de la peine à supporter. Je ferois conscience de vous arrêter davantage. A Dieu.

LA PROMENADE VII. DIALOGUE

ENTRE

LITISCUS,

ET

TUBERTUS OCELLA.

LITISCUS. S'il eſt vrai que l'égalité, ſelon l'opinion des grands Philoſophes, ſoit de l'eſſence de l'amitié, parce que celle-ci ne peut ſubſiſter ſans quelque ſorte d'égalité, *φιλότης ἰσότης τίς ἐστιν*, comme porte le texte d'Ariſtote; j'aurois, il me ſemble, un grand ſujet de me plaindre, ſi vous me refuſiés la même grace que vous avés faite à d'autres amis, de m'admettre au plaiſir, que vous prenés dans vos Promenades, le plus ſouvent ſolitaire, mais, qui quelquefois auſſi ne les ont pas exclus de vôtre agréable converſation.

Tubertus Ocella. Elle ne sera telle que vous la dites, que, parce que vous y contribuerés, & vous me prévenés, en me demandant une chose, que j'ai souhaitée ardemment aussi-tôt que je vous ai apperçû. Vous ne laissés pas néanmoins d'attaquer finement les divertissemens, que je prens assés souvent dans la solitude, quand des compagnies semblables à la vôtre viennent à me manquer. Sur quoi je veux bien vous avoüer franchement, qu'encore que je ne sois pas *misantrope*, à l'égal de ce bizarre Athénien, je ne puis néanmoins condanner absolument son humeur, qui le portoit à haïr les méchans, comme tels, & la plûpart des autres hommes, parce qu'ils ne haïssent pas assés les méchans. Combien pourroit-on former d'instances là-dessus, qui prouveroient la vérité d'une sentence Arabique du Calife Gali; Que c'est être sur la Mer que de cheminer en la compagnie des vicieux, tant le peril y est grand. Cela m'a fait souvent préferer le desert de la campagne aux compagnies de la ville; de même qu'un Proverbe Grec prisoit plus le village de Thénen, à cause de la verdure de ses bocages, & du doux repos, qu'on y trouvoit, que tous les passe-tems de Corinthe dont ce petit hameau étoit fort proche; quoi qu'on nommât alors la belle cité

où il a séjourné neuf à dix ans, qu'aiant démeuré long-tems, soit en allant, soit en retournant, au Fort qu'ont les Hollandois proche du Cap de bonne Esperance, il a reconnu que les Caffres de cette Côte ne manquent guéres à se faire mutiler à demi, afin d'être, selon leur imagination, plus propres à l'amour; ce qu'il tient non pas de leurs simples paroles ou affirmations, mais pour en avoir manié plusieurs, qui se trouvoient tronqués de la sorte, n'en étant pas moins mariés pour cela, & qui s'étonnoient que leur coutume ne se pratiquât pas en tous lieux. La rélation de l'Anglois Herbert m'a confirmé depuis cette castration ordinaire des Caffres: mais elle veut, que leurs nourrisses la fassent dès qu'ils sont à la mammelle, pour leur diminüer l'excessive ardeur qu'ils ont pour les femmes, qui causeroit autrement leur ruine.

TUBERTUS OCELLA. Je vous remercie de cette nouvelle observation au nom de la Sceptique. Certes, l'esprit de l'homme fournit de grandes matiéres à l'Epoque ou suspension dont cette Philosophie fait profession. Les plus grands Personnages n'ont ils pas eu dans tous les siécles des lumieres différentes sur toute sorte de sujets? Platon mit tout en commun dans sa Republi- *Lucrèce.*

ſi morfonduës, qu'elles peuvent paſſer pour mortes à nôtre égard. Or ſuppoſé, que la Nature ne ſoit admirable par tout, que pour nous donner à connoitre dans ſes ouvrages la main de celui, qui la conduit, & afin que nous faſſions réflexion de l'excellence des créatures, ſur celle du Créateur: C'eſt ſans difficulté un grand avantage à ceux, qui ont conſidéré les différens viſages de cette même Nature, & remarqué dans la diverſité, qui lui plait ſi fort, & que les voiages expoſent journellement à leur vûë, la ſageſſe & la Toute-puiſſance de ce merveilleux Opérateur, qui l'anime. Je vous ſerai donc très redevable, ſi vous me communiqués, durant nôtre Promenade, quelques unes des remarques, dont vous ſavés que je repais mon eſprit avec beaucoup plus de ſatisfaction, que d'autres ne ſont, qui ne les goutent pas comme moi.

LITISCUS. Encore que mes Obſervations ne ſoient ni ſi rares, ni ſi amples, que je le ſouhaiterois, pour vous contenter, je me ſoûmettrai à tout ce que vous déſirerés de moi, pourvû que vous ne me laiſſiés pas trop long tems tenir le dé. Je perdrois trop dans la condition de nôtre Promenade, ſi pour vous entretenir de certaines choſes extraordinaires, & dont

[redacted]

Ad nos vix tenuis famæ perlabitur aura; *Virg. 7. Æn.*
outre qu'elles sont d'ailleurs de très peu de conséquence, hors l'application, que vôtre Sceptique y fait donner; si dis-je je me privois par de longues narrations de ce que je puis me promettre de vous, & de vos sérieuses pensées, qui subsistent d'elles-mêmes à cause de leur valeur intérieure, sans rien devoir à la nouveauté.

Viribus illa suis, non novitate, placent. *Ovid. 3. de Pont. eleg. 5.*
Je vous dirai de plus, que pour ce qui touche les contrées Boreales, dont vous m'avés parlé, j'ai donné au public des Traités particuliers de ce que l'Islande & le Groenland ont de plus notable, qui me doivent exemter de vous en rebatre les oreilles, non plus que des Renards de Spizberge, ou des Ours de la nouvelle Zemle, dont vous avés lû toutes les Rélations. Mais gardons-nous bien d'épouser l'opinion de ceux, qui croient, que le Froid ait tellement désolé les regions Arctiques & Antarctiques, qu'elles soient sans habitans, qui s'y entretiennent en s'y plaisant, & qui aient pour cette patrie glacée toutes les tendresses, qu'éprouvent les autres hommes pour des lieux, qu'il semble que le Soleil regarde plus favorablement. Chaque Climat a ses habitans nés & disposés naturel-

lement à la température de ſon air, qui n'a rien qui les détruiſe, ou qui leur ſoit abſolument contraire. Souvenons nous du déſir incomprehenſible de retourner chés eux, qu'avoient ces Groenlandois, qu'on retenoit par force, il n'y a pas long-tems, en Dannemarc. Peſons un peu les propos, que tenoit ſur cela

l.3. Relat. ce Samojede à Olearius, lui avoüant, que la Moſcovie avoit ſes beautés, mais, que ſon païs confinant la mer glaciale avoit des commodités & des douceurs, qui devroient faire quitter au Grand Knés, s'il les connoiſſoit, Moſcaw & le reſte de ſes autres provinces. Nous ſerons contraints là deſſus de faire grand cas des termes de Tacite, quand il

de mo- parle de l'Allemagne, *Germaniam informem* [redacted]

[redacted]

Si le froid peut faire mépriſer à quelqu'un les régions les plus Hyperborées ; ceux, qui les habitent, proteſtent, qu'au tems qu'il eſt extraordinairement rigoureux, ils goutent dans leurs Poêles, & dans leurs grottes ſouterraines les plus divertiſſemens, & les plus ſenſibles plaiſirs de la vie. Ils y ont mille ſortes de jeux, qui les recréent, ſans que leur repos ſoit jamais interrompu ni par les Trompettes guerriéres, ni par tant de ſoucis, qui travaillent les autres hommes. Les feux, qu'ils y ſavent allumer, les préſervent de tout engourdiſſement, pouvant dire ce que le Poëte fait prononcer au paſteur Tyrſis,

Hic tantum Boreæ curamus frigora, quantum Eccl. 7.
Aut numerum Lupus, aut torrentia flumina ripas.

Je crois même, qu'il y a lieu de leur appliquer cette penſée Perſane, que le Soleil apparemment ſeroit bien aiſe de s'approcher en ce tems là de leurs feux, & de s'y réjoüir avec eux. Si l'on ajoûte, que les peaux, dont ils ſe couvrent, n'ont guéres de rapport à la félicité, que je leur attribuë ; l'on peut répondre, il me ſemble, que nos Européens, n'aiant vû que très peu, & ſeulement des plus miſérables habitans de cette Zone gélée, dont nous parlons, il n'y a guéres d'apparence d'en tirer une conſéquence pour les au-

soit peu préjudicier à nôtre créance qui vient du Ciel. Vous savés, que sous l'Empereur Justinien il se forma une heresie que l'on nomma des Hésitans, & qui étoit un rejetton de celle d'Eutychés. L'on se doit bien garder de tomber sous quelque prétexte que ce soit dans un semblable precipice, ni d'hésiter aux articles de la Foi. Mais rien n'oblige à tenir pour constantes toutes les maximes de ceux, qui se disent savans, puisque S. Paul a si souvent repeté qu'on se prit garde des Philosophes, dont les aphorismes sont plus capables de nous entêter d'une vaine & trompeuse apparence de doctrine, que de nous donner une solide satisfaction d'esprit, accompagnée d'un veritable repos de conscience. Pour le surplus, je suis fort abusé, si les plus judicieux ne remarquent toûjours, que comme le bon miel se fait du suc recueilli de diverses fleurs, la meilleure Philosophie se forme des sentences bien choisies de divers systemes, sans rien déterminer opiniâtrement comme certain, mais seulement comme vraisemblable. Avec cette reserve ou suspension Sceptique l'on n'est jamais reduit à se retracter avec honte d'une pensée que l'on a cruë probable, parce qu'on en est quitte pour dire en la quittant, qu'une autre

Baron. tom. 7.

[redacted]

ra tenui veste perspicua sit, & nihil in e uxoris suæ plus maritus, quam qui- lienus peregrinusque agnoverit. Para- ons un peu ces deux Auteurs du tems & de l'ancienne Rome, pour rendre exte plus propre à la Gaule de nôtre

Ne faisons nous pas venir des Pro- du Japon, & de la Chine, distantes tre France de tout le diamétre de la les plus belles étoffes qu'elles aient, parer, je ne dirai pas une Princesse, souvent une petite coquette de Bour- ? Les Rubis du Pegu, les Diamans lconde, les Turquoises de la vieille ro- Perse, les Emeraudes du Perou ou de la lle Grénade, ni les Opales de Hongrie, ivent contenter leur luxe, & les Perles ius ou du Golphe Persique deviennent à leurs yeux, parce que l'Inde Occi- e en a fait voir depuis peu de beaucoup grosses. Certes, pour ne pas pousser e plus avant, l'influence du Ciel sous sous l'autre Pole, est bien plus favora- ceux, qui y coulent leurs années, exemts re, qui regne ailleurs, & de la luxure t sa compagne inséparable. Je soutiens e aprés Sextus l'Empirique, dont trois *adv. Math.* reurs consecutifs, Marc Antonin, Com-

mode, & Pertinax, ont fait tant de cas, s'il y a du deshonneur à être peu curi ment vétu, il faut ſe moquer des plus gr Héros de l'antiquité : *Vituperandus eſt l ſes, quod operarii ſumto habitu ingreſſu hoſtium urbem : Vituperandus eſt Perſeus, vis filius, quod ſuſpenſa ſibi pera aridam t ſiit Libyam; & Hercules, quod Leonis pelle clavam adduxit ad certamina.* Bien qu exemples de cette induction tiennent d Fable, & qu'ils ſoient profanes, comme du Paganisme, la ſentence du Philoſoph ſa concluſion ne laiſſent pas d'être très di de conſidération. Or quoi qu'il en ſoit ſuis d'autant plus éloigné de mal penſer Climat, par l'habit groſſier & négligé [redacted]

[redacted]

des gens, qui ſe glorifient, & qui
:nt heureux de la ſorte dans leur nudi-
pêcheront bien de juger avantageuſe-
es autres, par la qualité de leurs ri-
temens, puisqu'ils les ont en ſi grand
, & qu'ils prennent les plus magnifi-
rures pour des ſupplices exquis. Vous
ien, que je ne dis pas ceci à bon
, mais ſeulement pour vous égaier
ɔt de Sceptique.
ɪscus. En effet cette ſecte douteuſe
ıque guéres d'établir ſon incertitude
ugemens différens des hommes, com-
iujet dont nous traitons, s'ils ſont état
ieu des beaux habits, & ſi la nudité
: préferée en un autre endroit. Or
ɜr de complaiſance, & joüer, s'il faut
e, dans vôtre propre tripot, dont vous
ſés mieux que perſonne tous les dé-
je vous rapporterai quelques petites
s, ſoit de mœurs étrangères, ſoit de
ns divers, dont je pourrai me ſouve-
n aiant pas chargé ma mémoire ſans
ı vous, & à l'application, que vous
outumé de leur donner. Vous n'ig-
as, que les Japonois quittent leur
ı en ſortant du logis, & qu'ils le re-
t en y rentrant. Mais je ne ſai, ſi

[redacted]

ſcene, qui mérita l'amitié d'Auguſte. Il diſoit que l'ardent déſir de beaucoup ſavoir étoit ſemblable à celui des Voiages. Ceux qui ſont poſſedés de ce dernier, vont deçà & delà, ſe contentant de diner ou de coucher en de certains endroits, & ſe plaiſant d'arrêter en d'autres quelquefois pluſieurs jours; mais que c'étoit toûjours pour revenir après leurs voiages joüir du doux repos de leur maiſon. La réduction de ſa comparaiſon alloit à ſoutenir, que les hommes ſtudieux pouvoient s'attacher de même plus ou moins à de certaines Diſciplines, ſelon que leur inclination particulière les y portoit; pourvû qu'après cela ils choiſiſſent la Philoſophie comme la meilleure demeure, & le plus noble objet des bons Eſprits. Diſons de plus dans la penſée de ce Damaſcène, que diverſes Philoſophies les peuvent occuper quelque tems avec plaiſir; mais que ſelon nous la ſeule Epoque Sceptique leur donne la ſatisfaction, dont l'eſprit humain eſt capable de ſe prévaloir. Les Egyptiens, à ce que j'ai appris de *Horus Apollo*, nommoient *Sbo*, l'érudition ou la Science, ce monoſyllabe ſignifiant en leur langue un parfait aliment, *plenum alimentum*. Je ſai bien, que cet ancien Auteur nous avertit, que ceux de

Cap. 38.

garde la Perſpective, ils ſoûtiennent, qu'il n'y a que l'accoûtumance de la vûë, qui rende agréables ces ſortes d'objets; de façon que comme nous meſeſtimerions leurs maiſons baſſes, ils trouvent deſagréables les étages, que nous exhauſſons les uns ſur les autres, & réglent tout cela par la commodité, où ils penſent avoir mieux rencontré que nous. Il eſt certain qu'après avoir demeuré quelque tems parmi eux, la vûë ſe fait une beauté de leur Architecture, & que retournant par deça, ſi l'on a été abſent pluſieurs années, l'on regarde avec plus d'étonnement que d'eſtime les hauts & ſuperbes bâtimens de l'Europe. Car comme nous ne pouvons ſouffrir l'habillement de nos grands Peres, [redacted]

[redacted]

ı féjourné neuf à dix ans, qu'aiant dé-
long-tems, ſoit en allant, ſoit en re-
nt, au Fort qu'ont les Hollandois pro-
Cap de bonne Eſperance, il a recon-
les Caffres de cette Côte ne manquent
à ſe faire mutiler à demi, afin d'être,
leur imagination, plus propres à l'a-
ce qu'il tient non pas de leurs ſimples
; ou affirmations, mais pour en avoir
pluſieurs, qui ſe trouvoient tronqués
ſorte, n'en étant pas moins mariés
ela, & qui s'étonnoient que leur cou-
ıe ſe pratiquât pas en tous lieux. La
ı de l'Anglois Herbert m'a confirmé
cette caſtration ordinaire des Caffres:
le veut, que leurs nourriſſes la faſſent dès
ont à la mammelle, pour leur dimi-
'exceſſive ardeur qu'ils ont pour les
s, qui cauſeroit autrement leur ruïne.
ɪERTUS OCELLA. Je vous remercie
e nouvelle obſervation au nom de la
ue. Certes, l'eſprit de l'homme four-
grandes matières à l'Epoque ou ſuſ-
ı dont cette Philoſophie fait profeſ-
Les plus grands Perſonnages n'ont-ils
dans tous les ſiécles des lumieres
tes ſur toute ſorte de ſujets? Pla- *Laërtius.*
t tout en commun dans ſa Republi-

que, & refusa de donner ses loix aux Thebains, sur ce qu'ils ne se vouloient pas réduire à l'égalite. Philolaus leur Legislateur ancien, selon qu'Aristote l'a fort bien remarqué au dernier chapitre du second livre de ses Politiques, leur avoit enjoint sur toutes choses *l'anomalose*, ou l'inégalité. N'est-ce pas être bien Antipodes ensemble dans le globe Intellectuel ? Saint Paul même, *dum*
Gal. 2. *factus est omnia omnibus, ut omnes lucraretur*, n'a-t-il pas eu de grandes prises avec Saint Pierre dans une pureté de zéle dont ils étoient portés l'un & l'autre pour l'avancement du Christianisme naissant ? Mais je veux vous faire souvenir, au sujet de la Politique de Platon, d'une chose rapportée par [redacted]

[redacted]

ration d'une ville ruinée dans la Province
s'appelle aujourd'hui *Terra di Lavoro*, &
›n nommoit alors *Campania*. Il ajoûtoit,
la ſituation de cette ville étant dans l'en-
t du Monde le plus propre à l'habitation
Philoſophes, s'il plaiſoit à l'Empereur
la lui accorder avec le territoire né-
ıire pour la ſubſiſtance de lui, & de ſes
s, ils iroient tous y faire leur demeure;
rvû qu'ils n'euſſent point d'autres loix à
re que celles de Platon, & que cette bel-
:ité, & ſi dignement habitée, ne reçût
ıt d'autre nom que celui de *Platonopolis*.
vérité, je crois que s'il y en avoit une
blable en ce tems-ci, bien des perſonnes
›elle humeur y voudroient aller paſſer du
ins le Carnaval, & s'y décharger la Ra-
ans une agréable communauté de toutes
ſes. Pour moi je vous dirai plus ſérieuſe-
ıt, que quand j'ai vû une ville du nom de
pſis dans la petite Myſie ſelon Ptolomée,
que je ne doute point être celle à qui
das & Stephanus donnent le même nom
s la Troade; je m'y ſerois volontiers
ısporté, ſi je m'étois pû imaginer, que
/ant ſon appellation, l'irréſolution Scepti-
: aux choſes, qui la ſouffrent y fût ſi
n établie, qu'on n'eût rien à craindre

de l'importunité de la plûpart des Dogr
ques. En effet, hors l'interêt de la Réli
& de la Foi, où les doutes ſont des
mes, il n'y a que l'Epoque Sceptique
nous puiſſe mettre à couvert de mille cc
ſtations pleines d'opiniâtreté, dont la
des hommes les plus moderés eſt jou
lement agitée. Il y a bien plus, nou
ſommes pas ſeulement contredits par c
qui penſent autrement des choſes que n
& qui tiennent pour bonnes des rai
abſolument oppoſées aux nôtres ; un
me homme eſt ſouvent ſon propre fi
& ſon propre antagoniſte. Il approuv
matin ce qu'il condannera le ſoir, &
vent plûtôt, ſi la conſtitution de ſon t

[redacted]

[redacted]

ıt les uns les autres; outre que cha-
ticulier a ſon tripot intérieur, où il
e bien de la peine à lui - même, n'é-
ıt rien de plus fâcheux, que l'inégali-
s raiſonnemens. C'eſt ce que Marc
ı a fort judicieuſement obſervé dans
ıiéme livre qu'il a pris la peine d'écri-
propre vie; ne s'étonnant pas ſi l'on
grandes conteſtations autant de fois
: trouve en compagnie, vû que nous
:cordons ſi peu avec nous-mêmes,
a des tems où nous ne pouvons pres-
ıs ſouffrir, tant nous ſommes agités
ŗénie qui nous inſpire des ſentimens,
létruiſent ſucceſſivement les uns les
En vérité quand la raiſon jouë bien
, tout demeure en repos. Mais outre
:ſt difficile à reconnoitre, elle s'abſen-
:nt, & il arrive alors ce que le Poëte *Virg. Georg.*
s Abeilles,

Rege incolumi mens omnibus una eſt,
ſſo, rupere fidem.

les raiſons humaines ſont ſujettes à de
deſordres.

ıscus. L'exception pieuſe dont vous
le Pyrrhoniſme me plait ſur tout.
e faut jamais être irreſolu aux choſes,
chent le ſalut, & qui pourroient tant

O v

ſoit peu préjudicier à nôtre créance qui vient du Ciel. Vous ſavés, que ſous l'Empereur Juſtinien il ſe forma une héréſie que l'on nomma des Héſitans, & qui étoit un rejetton de celle d'Eutychés. L'on ſe doit bien garder de tomber ſous quelque prétexte que ce ſoit dans un ſemblable précipice, ni d'héſiter aux articles de la Foi. Mais rien n'oblige à tenir pour conſtantes toutes les maximes de ceux, qui ſe diſent ſavans, puiſque S. Paul a ſi ſouvent repété qu'on ſe prit garde des Philoſophes, dont les aphoriſmes ſont plus capables de nous entêter d'une vaine & trompeuſe apparence de doctrine, que de nous donner une ſolide ſatisfaction d'eſprit, accompagnée d'un véritable repos de con- [redacted]

Baron. tom. 7.

nier n'avoit philoſophé ni pour les hommes ni pour les bêtes. Il n'y a point de ſi célébre maxime dans toute l'étenduë des Sciences, qui ne ſoit conteſtée à ceux qui l'ont avancée.

TUBERTUS OCELLA. Mais l'on nous objectera, que la Science aiant été nommée des Grecs ἐπιςήμη, parce qu'elle place l'eſprit dans un repos agréable παρὰ τὸ ἐπι ςάσιν ἡμᾶς ἄγειν, elle devroit avoir une fin plus heureuſe que celle, que vous & moi lui attribuons, puisque la Sceptique, laquelle nous mettrons au deſſus de toutes les autres connoiſſances, aboutit, pour uſer de ſon terme, à l'incompréhenſibilité de tous les objets qu'elle enviſage. Ajoûtes à cela, que le deſir de ſavoir étant ſi naturel, qu'il n'y a [redacted]

, une non moins ridicule que trompeu-
:upation, & une véritable *μουσομανία*.
-ce que de toutes les vies nous n'en
is point de plus estimable que la stu-
; ce qui me fait soupçonner, qu'on doit
uer les Etudes raisonnables & bien ré-
de celles qui se proposent une fin, où
:es de l'esprit humain ne sauroient arri-
Toutes ces Philosophies qui se vantent
ıvoir discerner le vrai & le certain des
, sont des Charlatanes qui promettent
›up plus qu'elles ne peuvent tenir: nó-
le Sceptique, qui se contente du vrai-
ble, est guidée par une Muse fidele,
i donne sur tous sujets les lumieres,
›tre nature humaine est capable de re-
. N'accusons donc pas les neuf divines
de nos défauts, quand nous sommes
éraires que de vouloir savoir avec in-
lité ce qu'à peine les intelligences exem-
toute matiere peuvent comprendre &

ſept en comptant les cinq qui y ſont doubles, il ne s'en trouve que quatre de quieſcentes, toutes les autres étant nommées mobiles. Et la cabale des Juifs ajoûte, que ces quatre, deſtinées au repos, ſont tellement préferables aux mouvantes, qu'elles les comprennent toutes en valeur. Vous voiés bien, qu'ils ont voulu attribuer par là un merveilleux avantage à la quiétude ſur l'action.

TUBERTUS OCELLA. Ce que vous dites à la recommandation du loiſir & de la vie repoſée, ſortiroit plus raiſonnablement de ma bouche, que de la vôtre. Car ſi Théocrite a eu raiſon d'écrire, que ceux, qui ont encore bon pied & le genoüil ſouple, ſont obligés au travail,

Id. 14. *ποιεῖν τι δεῖ οἷς γόνυ χλωρόν ;*
agere aliquid oportet eos quibus eſt genu viride;
la ceſſation d'agir, auſſi repréhenſible en vous, qu'il eſt pardonnable à un homme comme moi, que les jambes ne peuvent presque plus porter, de prendre le parti du Repos, auquel il ſemble que la Nature l'ait voulu condanner. Mais puisque, peut-être pour m'obliger, vous ne trouvés pas à propos, que nous nous entretenions ſur cette matiere durant nôtre Promenade ; voulés-vous bien, que je vous propoſe le thème, qui m'occupoit l'eſprit dans l'eſ-

[redacted]

ıaïs vouloient donner à entendre par ce
not, qu'à moins d'avoir des moiens de
ſuffiſamment, il faloit s'appliquer aux
:rs utiles & de rapport, plûtôt qu'à d'in-
ıeuſes études, comme le ſont celles des
; lettres. Quant à moi je penſe qu'on
ſort bien attribuer à la Sceptique ce nom
ıtien, puisqu'il n'y a point de plus ſolide,
us rempli, ni de plus parfait aliment, que
, qu'elle fournit à une ame qui en ſait
& Chrétiennement uſer. C'eſt la ſeule
ıſophie, qui ſans s'en faire accroire, juge
cemment de toutes les autres, & ne les
lanne jamais abſolument; au même tems,
le plus petit de leurs ſectateurs n'eſt ſou-
pas moins fanfaron, ni moins imperti-
, que cet Acamatius, dont Suidas nous
nné le portrait, & qui n'étant qu'un idiot
a ville de Héliopolis s'y faiſoit nommer
:xcellence le Philoſophe. Cependant je
ɔperçois à la longueur de nos ombres,
eſt tems de terminer nôtre Promenade.
ſaiſon des plus courts jours s'accorde en
avec la foibleſſe de mes jambes, qui
bligeroit au repos, quand il y auroit du
:il davantage. Et certes le Calendrier
nain, que je conſulte quelquefois, m'a
voir ce matin par le mot de *Bruma*, que

cette ame universelle ou esprit général de quelques autres. La fantaisie que rapporte Plutarque n'est pas plus à mon goût, que le *de Orac. def.* Monde ne soit, ni seul, ni qu'il y en ait une infinité, mais que le nombre de cent quatre-vints trois en soit determiné : ces Mondes disposés en triangle, & chacun de ses triangles en contenant soixante-un ; en vérité il me semble qu'on peut raisonnablement souscrire à l'opinion de Seneque, quand il *in contr.* prononce, *Sui juris rerum natura est, nec ad leges humanas componitur :* & un peu aprés, *Non ex formula natura respondet, nec ad præscriptum casus obsequitur.* Faisons tant que nous voudrons les grands Physiciens, nous serons toûjours contraints d'avoüer que nous

LA
PROMENADE.
VIII. DIALOGUE.

ENTRE

TUBERTUS OCELLA,

ET

LITISCUS.

TUBERTUS OCELLA. EST-IL poſſible que vous ſoiés auſſi étonné que vous en faites le ſemblant, pour m'avoir trouvé ſeul ici dans un lieu ſi à l'écart, que vous n'avés pas fait difficulté de me donner le nom de ce ſolitaire Grec, qui s'acquit la mal-veillance de tous les hommes, égale à celle qu'il avoit pour eux; & qui s'étant rompu une jambe par la chûte qu'il fit du haut du poirier ſauvage, aima mieux laiſſer pourrir ſa jambe, que de ſouffrir je ne dirai pas le remède, mais ſeulement l'approche des Médecins. Dans l'humeur où je vous vois, je penſe que vous me jugeriés digne d'un ſepulcre pareil au ſien, dont perſonne ne pouvoit approcher, Neptune aiant ſi bien ſecondé la complexion de ce fantasque, qu'il rendit ſon tombeau

Suidas ad vocem ἀποῤῥῶγας.

[redacted]

Genef. c. 3. Paradis terreftre après midi, *Et cum audiffent vocem Domini deambulantis ad auram poft meridiem.* L'envie de vous juftifier l'état, où vous m'avés trouvé, m'a fuggeré cette penfée à laquelle je fuis prêt de renoncer, fi vous la jugés trop hardie.

LITISCUS. Je ne la condanne pas dans vôtre fens, & vous connoiffant comme je fais. Mais fouvenés-vous qu'à prendre de la façon les chofes à la lettre, l'on vous fera voir au quatriéme livre des Rois, que le même Dieu
c. 19. n'aime pas moins le Repos que la Promenade, puifque le Roi Ezechie l'y repréfente affis fur des Cherubins. Et l'Eglife ne chante-t-elle pas tous les jours, que le Fils de Dieu [redacted]

nescio quid meditans nugarum totus in illis;
Cardan, dis-je, ſe vante d'avoir acquis par
ſorte d'abſtraction & de contemplation
aire, jointe au mouvement ambulatoire
orps, une ſanté aſſés loüable dans un
très foible & valetudinaire de naiſſance,
atione contemplationis, dit-il, *firmam ſa-* l. de lib.
m in corpore invalido ſum conſecutus. Les propr.
menades ſtudieuſes, & qui profitent éga-
nt aux deux parties dont nôtre humani-
le composé, me ſemblent tenir un mi-
ſtimable entre ce repos léthargique des
ans, ou des ignorans, & l'étude immo-
e de ceux, qu'elle conſume inutilement.
remier état n'eſt guéres different de ce-
'un homme mort, ſi non qu'il eſt plus
eux; *otium ſine literis mors eſt & vivi ho-
ſepultura;* & ſi nous en croions Caton
Salluſte, c'eſt le plus court chemin, qu'on
e tenir pour ſe faire haïr du Ciel, & mé-
r de la Terre. *ubi ſocordiæ & ignaviæ te*



considérable que celui de cet Empereu
Curo- Constantinople Michel Parapinace, que
pal. livres rendirent si hébèté sous son Précep
Psellus, qu'on impute à ce Philosophe,
l'excessive application aux livres où il p
son disciple, toutes les fautes, & toutes
calamités de son regne. Cardan au cinq
me livre de la Sagesse accuse de même le I
te Pontanus des malheurs que souffrit le
de Naples, qu'il servoit, quand celui de F
ce, qui étoit Charles VIII. le chassa de
Etat. Je n'avance tout ceci ni pour invect
contre l'ignorance ou l'idiotisme, ni p
priser le métier des Savans. Ce sont des
tieres, qui nous ont assés souvent servi d
tretien. Si la vie privée a de même des



[redacted]

·ise contre la Sicile. La Sibille con-
leur dit, qu'ils n'oubliassent pas, au
e cette expedition, la Religieuse qui
Minerve d'Erythrée. Cette Religieu-
»elloit Hesychie, d'un nom qui recóm-
le loisir ou le repos; & l'Oracle ob-
ι la mode des autres, vouloit dire aux
ens, qu'ils préferassent la tranquillité
s choses. Car il n'est pas des Etats, ni
des maisons particulieres, comme des
d'abeilles, qu'on prise ordinairement
›ruit qui en sort, & dont on estime da-
e celles, où l'on entend le plus de mur-
L'habitation que je crois préférable
: autre, est celle où l'on jouït du plus
d repos; & n'en déplaise aux Palais
inces, la maison, dont je fais le plus
, pour petite & basse qu'elle soit, sera
rs celle, où j'entendrai le moins de tra-
l'agitation. Cependant c'est une mer-
que si peu de personnes sachent se pré-
d'une chose si precieuse que l'est ce loi-
›nt les Spartiates seuls entre les Grecs
rent la possession. Un Rabi, du nom-
ceux qui ont tant philosophé sur l'alpha-
:breu, croit, qu'on y peut voir cette
ité bien exprimée. Car des vint deux
qui le composent, ou même des vint

ſept en comptant les cinq qui y ſont doubl
il ne s'en trouve que quatre de quieſcent
toutes les autres étant nommées mobiles.
la cabale des Juifs ajoûte, que ces quatre,
ſtinées au repos, ſont tellement préferab
aux mouvantes, qu'elles les comprenn
toutes en valeur. Vous voiés bien, qu'ils
voulu attribuer par là un merveilleux avan
ge à la quiétude ſur l'action.

TUBERTUS OCELLA. Ce que vous di
à la recommandation du loiſir & de la vie
poſée, ſortiroit plus raiſonnablement de
bouche, que de la vôtre. Car ſi Théocr
a eu raiſon d'écrire, que ceux, qui ont en
re bon pied & le genoüil ſouple, ſont ol
gés au travail,

er quelque ſatisfaction, s'il eſt accom-
é de contrainte, ou qu'on ne s'y applique
olontiers. J'avois jetté les yeux ſur cet
me fortuné, qui vient de finir ſes jours
l'état, comblé de tous biens, qui fait au
nent d'Ariſtote la ſouveraine félicité. Et
ne j'avois une particuliere connoiſſance
nouvemens de ſon ame, j'ai été contraint
onclure dans mon intérieur, que comme
les corps ne ſont pas propres à porter le
la plúpart des eſprits ne s'accommodent
non plus avec les grandes fortunes. Car
re que la ſienne fût tres conſidérable, né-
oins parce que l'on n'eſt jamais heureux
'opinion d'autrui, & qu'il n'y a que la nô-
propre, qui nous puiſſe rendre tels, cet
me étoit ſans doute fort éloigné du bon-
, qui le faiſoit regarder avec envie d'aſſés
erſonnes, qui ne conſidéroient, que l'éclat
a maiſon, ſans pénétrer plus avant. Il

vent vérifié en lui ce que Boëce explique si bien au Livre de ses Consolations philosophiques, qu'il y a toûjours quelque chose à redi-
Prosa 43. re dans nôtre condition, & que, *nemo facile cum fortunæ suæ conditione concordat.* C'est une chose si étrange comme tout lui venoit à souhait, étant indubitablement de ceux, que le peuple suppose être nés coëffés, & dont l'Espagnol a prononcé, *a quien Dios quiere bien, la perra lepare pucrco.* Il possedoit dans une santé louable un corps capable d'executer tout ce qu'il pouvoit raisonnablement désirer de lui. Cependant encore qu'il n'ignorât pas, que ceux, qui ont reçû le plus de dons & de graces du Ciel, sont obligés de respecter ses ordres, & d'être plus soûmis que

[redacted]

[redacted]

s, que la Philoſophie vous a communi-
:s pour armes déſenſives, & dont vous
chargé & enrichi vôtre mémoire, vous
:nt au beſoin, comme elles devroient,
re les moindres accidens, qui vous ſur-
nent. Vous ſavés mieux que moi que
: vie eſt un vrai pélerinage, penſée qui
priſe d'un trop bon lieu pour craindre
lle puiſſe être trop repetée. Or qui eſt
:lerin ou le voiageur, qui ne rencontre
aut & du bas dans ſon chemin? Où trou-
-t-on de même une vie, qui n'ait ſes agré-
s & ſes déplaiſirs, ſes belles & ſes vilaines
nées? Mais gardons-nous bien de nous
ıdre là deſſus de ce que la Providence a
lement ordonné, ne fût-ce qu'en conſi-
:ion du bien, que nous retirons ſouvent
: que nous penſons nous étre le plus con-
:. (A quelque choſe malheur eſt bon.)
perdit ſes Aneſſes, & en les cherchant il
va un Diadéme. De ſorte que, comme
oſe fort bien le Pape Hormisdas dans une
s Epitres, *Materia proſperorum eſt, quæ
ur adverſitas; dum inclinamur, erigimur.*
perſécutions d'Euriſtée firent la gloire
rcule.

ıTISCUS. Je ne vous interromps, que
: que je vous vois faire une pauſe, à mon

joüiſſances ne doivent être que des ſong
des illuſions, au lieu que les déplaiſirs
nous reſſentons dès l'entrée de la vie, n
tiennent une fidelle & eſſentielle compa
jusqu'à ſon dernier article. L'importance
que ces déplaiſirs nous peuvent être utile
les recevant bien, & qu'ils ſont presque
jours les avant-coureurs de nos meille
fortunes; comme nos joies le ſont à leur
de nos plus ſenſibles ennuis, n'y aiant p
de contentemens au Monde, où l'on ne
ſe s'écrier avec l'Eſpagnol, *alegrias Antr*
que majjana ſeras ceniza. Certes l'hon
bien ſenſé eſt plus tranquile dans ſon adv
té, que le mal-aviſé ne l'eſt dans la proſ
té. C'eſt l'Eccleſiaſtique, qui nous a fait



Monde, je ne vous rapporterai que mes
sées générales, qui ne regardent pas m
ce qui s'est passé depuis peu à la Chine,
païs du Mogol, que tout ce que nous a
pû observer ici & au reste de l'Europe, qui
cheroit véritablement davantage dans le
ticulier, mais qui seroit aussi trop odieux
pliquer. Après beaucoup de méditations
férentes, le discours de Loth m'a mervei
sement plû, quand il conclut qu'il faloit qu
les endroits trop élevés, en se retirant aux l
bas & peu frequentés, si l'on vouloit évit
peril, que l'on couroit dans la premiere
tion. C'est au dix-neufviéme chapitre
Genèse, où il use de ces termes: *Non po*
in monte salvari, ne forte apprehendat m

[redacted]

[illegible]

TUBERTUS OCELLA. Il semble que
n'attribués qu'à la seule ambition tout
disgraces, que vous n'avés touchées q
bout du doigt, tant vous étes discret.
moi je n'y considère pas moins l'infam
rice de ceux, qui se les sont attirées p
desir insatiable d'accumuler biens sur l
vice qui ne peut être assés detesté, co
étant le plus funeste qu'il y ait à toute
d'Etats & de Gouvernemens. C'est une
se étrange, que depuis qu'une fois cette
canine d'amasser s'est comparée du cœu
homme, elle ne le quitte plus, sans mêm
puisse se prévaloir de ce qu'il possede.
est maxima egestas? Avaritia. Jamais N
se ne proféra avec tant de raison,

[redacted]

uelle il a été le Verrès de plusieurs Provin-
, ne se limitent point. *Jam rusticitatis &* Sen. ep.
eriæ est, velle quantum sat est. Encore ne 90.
ıt on pas dire, que ceux-là soient les plus
ıpables, à qui le luxe fait répandre parmi
›euple une partie des deniers, dont ils l'ont
›auvri en le dérobant au Fisc. Ce n'est pas,
: tout ce qui se prend sur le Fisc, qui est une
›se sacrée, ne doive être reputé un très
ınd sacrilege, & que celui qui enlève par
cin des millions de ce Thresor, que les
ırcs nomment si proprement d'un nom qui
nifie le sacré sang du peuple, ne soit pour
noins aussi punissable, que s'il avoit déro-
cent écus sur les Autels, qui le rendroient
:t aux supplices les plus exemplaires.
ıis tant y a, qu'à le bien examiner, ces Dra-
ns, qui couvent leurs thrésors inutilement
ur eux & pour le reste du monde, sont bien
ıs dangereux dans un Roiaume que les pre-
ers. Vous avés un voisin, dont je veux
ıs faire souvenir à ce propos, puisque son
ulence ne l'empêche pas d'être un des plus
dides de sa condition. Je vous oüis une
s remarquer de lui, qu'en faisant le studieux
le trouvoit toûjours dans son Cabinet avec
s livres de comptes, ne pratiquant volon-
rs de toutes les regles d'Arithmetique, que

gardés avec respect, & avec le même avantage, qu'ont des joüeurs judicieux, qui contens d'avoir tenu le dé autant de tems, que la raison & la bonne conduite le demandoient, regardent d'un œil serain & sans émotion joüer à l'acquit leurs compagnons.

LITISCUS. Je suis tellement de vôtre avis, que je ne voi rien de plus méprisable qu'un loisir absolument fainéant, & tout à fait opposé à celui que vous venés de décrire. En effet, *multum interest inter otium & conditivum*, comme l'a fort sententieusement prononcé Seneque. Il ne faut pas que les commencemens de l'action nous rebutent pour être un peu laborieux, la continuation & l'habitude, qu'on y prend, la rendent bien-tôt facile & agréable. Le soc penible de la charruë dans son premier emploi, à force de sillonner devient commode, & aussi luisant que l'argent. Les Fourmis, passant à la longue sur les plus dures pierres, y tracent un chemin, qu'elles trouvent facile. Surquoi la maxime du Philosophe Musonius, qui fait tout dépendre de l'application aux choses loüables, est d'une merveilleuse instru-
l. 16. c. 1. ction dans Aulu Gelle; *si cum labore honestum quippiam egeris, labor abit, honestum manet; si cum voluptate turpe feceris quippiam, quod suave est abit, quod turpe est manet.* Nôtre prin-

[redacted]

isiblement. J'ajoûterai, puisque nous en mmes venus là, aussi bien qu'à la fin de nô: Promenade, une moralité qui aura du raprt à la comparaison que je faisois tantôt, de tre vie à un véritable pélerinage. C'est que mme il ne se passe guéres de journées, où le leil dans sa course du Levant au Couchant soit obscurci par quelques nuages, peu de rsonnes, pour heureuses & pour vertueuses i'elles soient, n'arrivent à leur fin sans quelie tache vicieuse, & de même sans quelque goût fort sensible de la vie. A Dieu.

LA PROMENADE.

IX. DIALOGUE.

ENTRE

TUBERTUS OCELLA,

ET

LITISCUS.

UBERTUS OCELLA. TOUT ce que vous dites en faveur du repos, m'a passé par sprit il y a long-tems, & il me semble même, ie nous nous entretinmes quelque tems sur sujet durant nôtre derniere Promenade. ais enfin l'action doit toûjours précéder; &

fois bien déterminés, il faut prendre garde sur tout, de ne pas se lasser dans un chemin, où il n'y a que la persévérance, qui nous puisse faire obtenir le but, que nous nous sommes proposé. *Alcança quien no cansa*, dit gentiment l'Espagnol, & nous devons soigneusement nous souvenir du précepte Pythagorique, *in via ne scindito*, parce que rien n'est plus dangereux au sujet dont nous parlons, que de se donner le change à soi-même, & d'errer incertainement dans sa poursuite. Mais pourquoi continuërions-nous davantage un propos, où nous n'avons nulle diversité de sentimens qui puissent fournir agréablement à la conversation. Voulés-vous que nous nous jettions sur la Politique, où tout est si plein de problèmes, qu'il nous sera aisé d'y prendre parti par forme de conférence & sans animosité. Je vous laisserai par tout le choix du pour ou du contre, en devant user ainsi par respect à vôtre égard.

TUBERTUS OCELLA. Si je ne vous connoissois bien, je prendrois vôtre offre plûtôt pour une marque de vanité que de déférence, en usant comme ceux, qui pour se faire craindre ou estimer, laissent le choix des armes & du champ de bataille à leur adversaire, pour marque qu'ils le peuvent défaire, & avoir l'a-

[redacted]

fir la fatisfaction inexprimable, qui fe doit
ıver dans le loifir des honnêtes gens. Si
himedo n'eût long-tems rêvé & peiné fur
ropofition Géometrique, qu'il s'étoit mife
ête, il n'eût jamais reffenti le transport de
, qui préceda fon célèbre εὕρηκα, je l'ai
ıvé. C'eft ainfi que la figue, le plus doux
ous les alimens, fort d'un bois le plus amer
l y ait entre tous les fruitiers; & que des
ıes femblent nous préfenter les grenades
mieux couronnées & les plus delicieufes au
t; *ex amariffimo ligno ficus fuaves, e fpinis*
ica malus, dit l'Empereur Julien dans la fe-
de de fes Oraifons. Il y a des fatigues pres-
inévitables dans toute forte de conditions
l faut neceffairement endurer, & les fur-
nter avec patience, fi nous y voulons être
quelque confidération, & fi nous fommes
foit peu touchés du mépris, qui fuit ceux,
on n'envifage que comme des ftatuës pe-
es de perfonnes, qui ont fourni leur car-
e, & qui ne font plus bonnes à rien. C'eft
ens de ce Mime ancien,

Ńil poffe quemquam, mortuum hoc eft vivere.

'en eft pas de même des autres, qui après
loire de leurs belles actions, de quelque
ure qu'elles foient, font une honorable re-
te pour y trouver le repos, où ils font re-

Q v

gardés avec respect, & avec le même avantage, qu'ont des joüeurs judicieux, qui contens d'avoir tenu le dé autant de tems, que la raison & la bonne conduite le demandoient, regardent d'un œil serain & sans émotion joüer à l'acquit leurs compagnons.

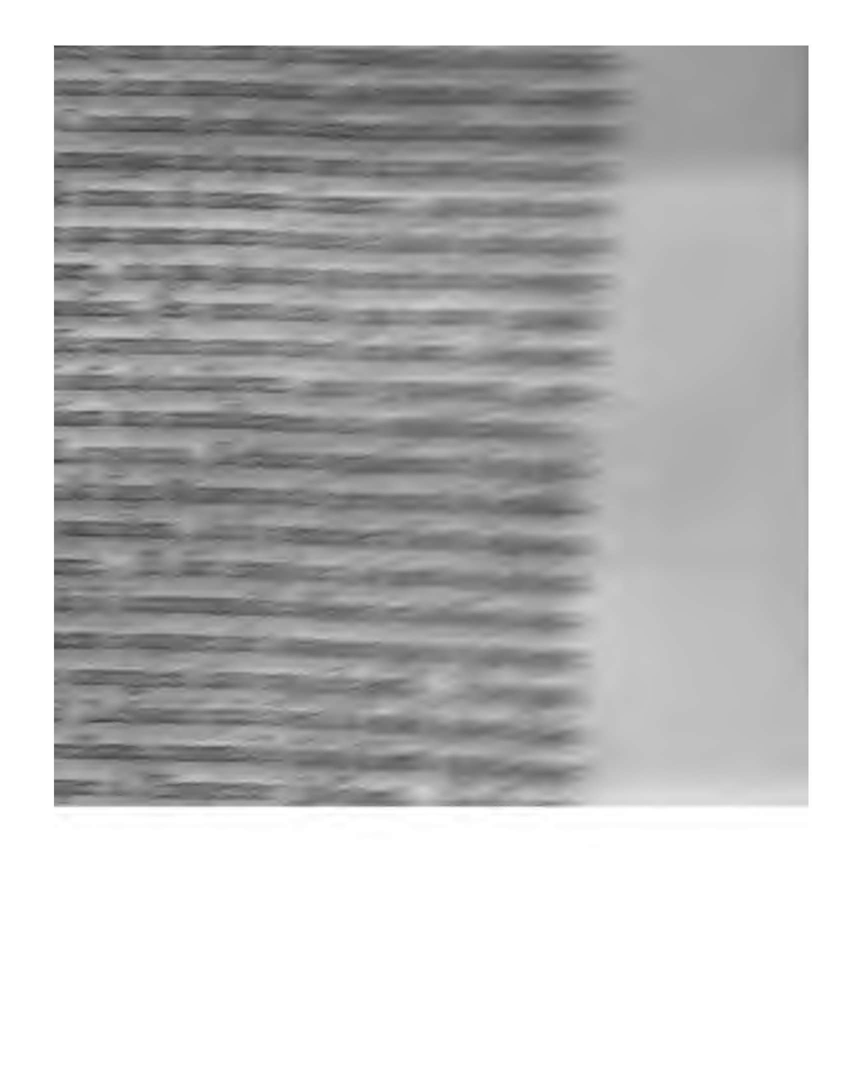
LITISCUS. Je suis tellement de vôtre avis, que je ne voi rien de plus méprisable qu'un loisir absolument fainéant, & tout à fait opposé à celui que vous venés de décrire. En effet, *multum interest inter otium & conditivum*, comme l'a fort sentencieusement prononcé Seneque. Il ne faut pas que les commencemens de l'action nous rebutent pour être un peu laborieux, la continuation & l'habitude, qu'on y prend, la rendent bien-tôt facile & agréable.

[redacted]

ſoin doit donc être de bien choiſir le ſu-
r nos veilles, & de nos travaux, car du
l'habitude nous rendra tout aiſé. Auſſi
levons-nous tenir pour conſtant, qu'il n'y
nt de métier ni d'occupation dans la vie,
n ne trouve d'abord beaucoup à ſouffrir;
i fare per tutto, diceva colui che ferrava
Je tombe d'accord pourtant, que cha-
e doit examiner là deſſus, ſon tempera-
; l'habilité qu'il a aux choſes qu'il veut
prendre, parce qu'il y en a quelquefois,
our excellentes qu'elles ſoient, ne nous
ient reüſſir, à cauſe d'une repugnance na-
le, qui nous y rend inhabiles. C'eſt en
u'on entreprendroit *bove leporem venari*,
lon le mot, dont ſe ſert Anne Comne-
ſixiéme livre de ſon Alexiade, l'écrevi-
cheroit ridiculement à cheminer droit.
pourquoi que les Anciens ont prononcé,
homme mal-heureux ne pouvoit pren-
e meilleur parti, que de ne rien faire,
il agere ſemper infelici eſt optimum,
le tire point ici en ligne de compte, parce
iſiblement la plus grande partie du Mon-
meureroit ſans action, & dans une vicieu-
néantiſe, ſi cette maxime paſſoit pour
le bonne pratique. Or le choix de nô-
plication fait tout, & après nous être une

ſois bien déterminés, il faut prendre garde ſur tout, de ne pas ſe laſſer dans un chemin, où il n'y a que la perſévérance, qui nous puiſſe faire obtenir le but, que nous nous ſommes propoſé. *Alcança quien no canſa*, dit gentiment l'Eſpagnol, & nous devons ſoigneuſement nous ſouvenir du précepte Pythagorique, *in via ne ſcindito*, parce que rien n'eſt plus dangereux au ſujet dont nous parlons que de ſe donner le change à ſoi-même, & d'errer incertainement dans ſa pourſuite. Mais pourquoi continuërions-nous davantage un propos, où nous n'avons nulle diverſité de ſentimens qui puiſſent fournir agréablement à la converſation. Voulés-vous que nous nous jettions ſur la Politique, où tout eſt ſi

[redacted]





ce, & du nombre de ceux *qui præsunt non profunt, suntque pastores Homerici non pascentes, sed depascentes populum*; Il fut, dis-je fort émerveillé, de voir ce Roi en Paradis, & d'appercevoir un Dervis ou Santon grandement estimé pour sa dévotion, dans les peine de l'Enfer. Il en demanda la cause, & il lu fut répondu, que le bonheur du Roi venoit d s'être fort plû dans la compagnie des Dervi ou Religieux, mais que le Santon qu'il voio parmi les dannés, souffroit cette punition, cause qu'il avoit trop recherché la frequenta tion des Rois, & trop participé aux intrigue de leur Cour.

LITISCUS. Puisque vôtre visionnaire Pe son vous a fait commencer par la plus nobl

e, parce qu'il eſt ſans comparaiſon plus
ıx d'édifier que de détruire. Je ſai bien,
nſeric eſt nommé dans Baronius même,
fortuné de tous les Rois, pour avoir
ſubjugué les deux villes du Monde les
uiſſantes & plus renommées, Rome, &
ge. Mais la bonne Morale des Souve-
'eſt pas de ce ſentiment, mettant la gran-
es Rois & des Empereurs à bien régir
euples, & à commander abſolument à
ropres paſſions. Tous ces Orientaux
-ils pas ridicules, quand ils penſent bien
leur Majeſté, en ſe diſant freres du So-
le la Lune, avec une infinité d'autres ti-
ipertinens qu'ils prennent, & que nous
dans leurs patentes. Joignés à cela cet-
e coûtume, qui s'obſerve après les repas
and Cam de Tartarie, qui fait auſſi tôt
on diner proclamer par un Hérault, que
es autres Monarques & Princes de la

Relat. de Thomas Herbert.

moien des lunettes à longue vûë, & de leur Dioptre politique, discernent & meſurent avec certitude les choſes les plus éloignées, que d'autres qu'eux n'apperçoivent pas. Malheur au Prince, qui ne les a pas tels, & qui peut en cela être comparé à ces fleuves excellents, le Nil, ou le Gange, qui ont des eaux très bonnes, mais dont l'on n'oſe presque s'approcher, à cauſe des Crocodiles qu'ils nourriſſent. Nous vivons en un tems où Dieu-merci l'on peut parler ainſi librement, parce qu'on n'offenſe perſonne; & que c'eſt donner une exquiſe louange à ceux, que cette comparaiſon ne touche point.

TUBERTUS OCELLA. Je vous prierai, que nous finiſſions ce propos tout innocent qu'il

[redacted]

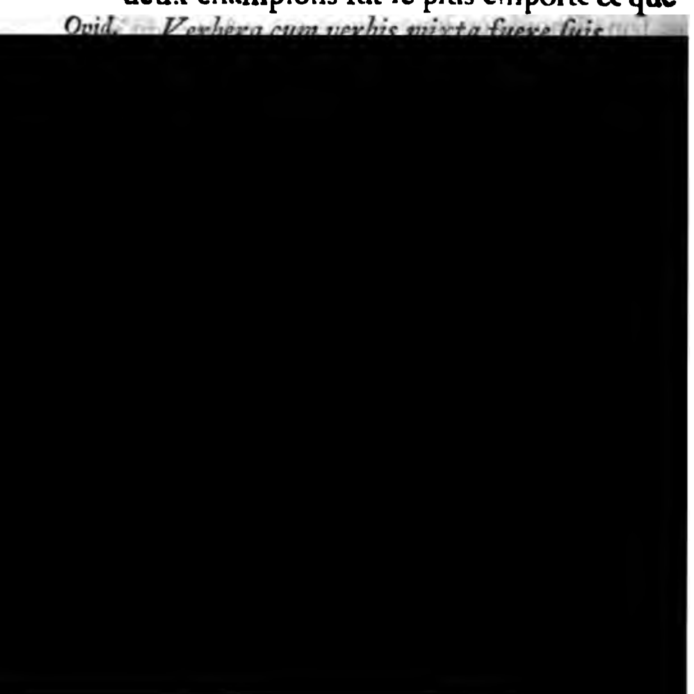
loit jamais rien dire, ni faire, que fort
ertainement sa pensée est très mémo-
mme partant d'un cœur extrémément
e ne puis m'empêcher de vous damer
pion d'un mot, qui m'a été proféré
bouche tout autrement considérable
e du Roi *Boabdil el Chiquito.* Vous
mme je suis souvent intervenu aux
emens studieux de nôtre incompara-
arque. Il voulut une fois voir des
nçois, qui m'avoient été envoiés de
lm au sujet d'un Balet, qu'y dansa la
Reine Christine de Suede. Et je fus
que les aiant lûs, & s'appercevant
n l'on voioit des noms du païs, la plû-
plis de quatre ou cinq consones pour
elle, il me commanda de lui lire ces
d'une si étrange orthographe, dau-
il craignoit, me dit-il, de les mal pro-
O paroles pleines de sens & d'in-
n pour tous les Rois de la Terre! O
ection & retenuë du plus grand Prin-
soit, que tu donnes bien à entendre
a Majesté pense de la Roiauté, & com-
eut que la sienne soit éloignée de toute
défauts! Mais sur le doute qu'un thé-
rieux puisse compatir avec la recréa-
ne Promenade, j'ai envie, pour nous



égaier, de vous conter la plaisante contest
tion, qui survint, où j'étois entre deux sup
pôts du Parnasse. Aussi bien avés-vous besoin
si je connois assés vôtre génie, rempli d'un
infinité de notions importantes, de le traite
quoique spirituellement, comme l'on fait ceu
qui ont trop d'embonpoint, avec des viande
moins solides que celle de leur nourriture or
dinaire. *Non semper exquisitissima delectam*
sed interdum ut divitibus ciborum, sic sapient
bus studiorum vicissitudo gratissima est.

LITISCUS. J'ai sçû toutes les particular
tés de ce duel par une personne, que vous
pûtes voir, aux enseignes, que le plus petit de
deux champions fut le plus emporté & que

Ovid. *Verbera cum verbis mixta fuere suis*



[redacted]

me du mot de Vers, tant pour designer rose libre, que pour exprimer une Poë- traite & mesurée; dont vous pouvés lû des exemples & des raisons dans le des Poëtes de Gregorius Gyraldus. quence à son tour, que les Orateurs vou- t bien s'attribuer privativement à tous , n'est pas moins propre aux Poëtes Déclamateurs, d'où vient que Maternus uintilien appelle la Poësie *sanctiorem & orem eloquentiam*. Enfin la Poësie & la ont tant de choses communes, qu'on s Poëmes écrits en Prose, tels qu'ont Ouvrages d'Apulée, de Lucien, & d'Eso- Ne dit-on pas même que Virgile com- *Greg. Gyr.* n Æneide en langage vulgaire pour la re fois? Et n'appelle-t-on pas Poëmes pieces, qu'on soûtient n'être que des mesurées ou rimées. Cela vient de ce on la doctrine d'Aristote, le Poëte est up plus obligé à la Fable, qu'aux pieds mesure des Vers, & comme il en parle, *oportet magis fabularum effectorem esse, l. de etrorum.* Or la principale partie, pres- *Poët. c. 9.* toutes choses, est celle qui donne le compose.

BERTUS OCELLA. D'où vient donc, se & la Poësie sont si voisines l'une de

tinent, lui repartit le petit Picrochole, de diffamer, comme vous faites, la reputation de celles, que vous vous vantés d'avoir toute vôtre vie courtisées, & que les premiers hommes de l'antiquité ont reverées comme venuës du Ciel, *Ab Jove principium Musæ*. Ha pour cela, repliqua le premier, vous n'y paroitrés pas moins ignorant qu'à soûtenir leur Chasteté, si vous voulés faire passer pour des Princesses d'extraction divine, de simples servantes qu'achetà en Mysie, d'où vient leur nom des Muses, la fille d'un Roi des Lesbiens. Car si vous aviés mis le nez dans Clement Alexandrin, vous y
adm. ad Gen. auriés appris que ce Roi se nommoit Macar, de la plus mauvaise humeur du monde, sur tout à l'égard de sa femme; ce qui obligea Mégacle leur fille d'acheter ces Mysiennes de condition servile, mais qui chantoient excellemment, pour adoucir, comme elles firent par l'harmonie, l'humeur impétueuse de Macar. Ce fut là-dessus que ces deux athletes du Parnasse en vinrent aux mains comme on vous l'a rapporté.

Litiscus. Je ne m'étonne plus, qu'un Seigneur de la Cour du feu Roi se soit voulu battre en duel, pource que durant un repas l'on avoit mal parlé de Jules César, qu'il protestoit être l'homme du Monde qu'il affectionnoit &

[illegible]

qui veut dire un art, & une profeſſion à cauſe que les Muſes en ſont les maitreſſes. En vérité toutes ces extractions de l'Hebreu me ſont fort ſuſpectes à l'égard des Langues, qui n'ont jamais rien eu de commun avec celle des Juifs; & je ſuis fort trompé, ſi ceux qui affectent de paroitre grands Rabins, ne prennent ſouvent de ſimples alluſions pour de véritables etymologies. Ainſi Hornius fait venir le Parnaſſe, que nous venons de quitter, de *Har-Naſſe*, qui ſignifie en Hebreu mont fatidique ou de divination.

hiſt. phil. l. 3. c. 2.

TUBERTUS OCELLA. Quand vous avés tantôt attribué l'éloquence aux Poëtes auſſi-bien qu'aux Orateurs, ſi je n'euſſe apprehendé de vous interrompre, j'aurois fortifié vôtre opinion, par ce que dit Pauſanias de la victoire qu'obtint Corinna dans Thèbes ſur le célébre Pindare. Pauſanias ſoûtient, que tout l'avantage de cette fille vint du dialecte Æolique, dont elle s'étoit ſervie, qui fut trouvé beaucoup plus agréable, & plus propre à l'Eloquence que le Dorique bien plus rude, que Pindare avoit emploié.

l. 9.

LITISCUS. Si nôtre mot François de charmes vient du Latin *carmina*, qui eſt celui de nos Vers, à cauſe qu'il n'y a rien de plus charmant qu'eux, lors qu'ils ſont bien faits,

[redacted]

honoroit le plus. Mais puisque les Muſes vous ont tant amuſés, permettés-moi de vous ajoûter à leur ſujet, que Licetus ne m'a nullement ſatisfait dans ſa remarque ſur le nombre des neuf Muſes, qui n'a jamais été outrepaſſé depuis Héſiode & Hérodote, les autres nombres au deſſous leur aiant été appliqués par divers Ecrivains, hors l'unité où il n'a jamais été reduit, ni au nombre de ſix qu'il excepte auſſi. Licetus tâche de trouver enſuite des raiſons de cette exception, mais c'eſt avec ſi peu de ſuccès, qu'il n'eut pas moins bien fait, il me ſemble de les ſupprimer.

TUBERTUS OCELLA. Je ſerai bien aiſe auſſi de vous faire ſouvenir, que ſelon Nonius Marcellus il y a une grande différence entre une Poëſie & un Poëme, parce que la premiere doit être toûjours une grande piece, au contraire du Poëme, qui peut ſe trouver très petit: c'eſt pourquoi, dit-il, une Epigramme de deux Vers ſera fort bien appellée un Poëme; *Itaque etiam diſtichon Epigrammation vocant Poëma.*

LITISCUS. Ce que vous avés rapporté de Clement Alexandrin, qui tire le nom des Muſes de la Myſie, me remet dans la mémoire beaucoup d'autres etymologies, que vous ſavés mieux que moi, & entre autres celle que rapporte Voſſius priſe du mot Hebreu *Moſar*, de Idol.

& de la premiere classe. Si vous tournés la medaille, vous trouverés que les ténèbres ont toûjours été une marque de reprobation. Il me semble que de tels versificateurs mériteroient d'être reconnus, comme Sylla recompensa un de leurs semblables, à la charge d'abandonner le Parnasse: Ou qu'on les devroit obliger aux conditions, qu'on imposa à ce mal-heureux Chœrile, de recevoir un écu d'or de chaque bon vers, & autant de soufflets qu'il y en auroit de mauvais, au hazard d'expirer, comme il fit, sous la multitude des derniers. Certes il est de ces Chœriles en tous siécles, dont l'on peut dire après Alexandre, qu'il seroit plus avantageux d'être le Thersite d'Homere, que leur Achille; ou selon moi, le Sinon de Virgile, que leur Enée. En recompense il y en a d'autres, dont le mérite ne sauroit être mis à trop haut prix; & il me semble, que l'action de Simonide peut être excusée, quand il refusa des vers à celui qui lui en demandoit pour honorer la victoire de ses Mules qui avoient remporté le prix de la Course. Que peut-on écrire qui vaille, lui dit Simonide, à l'honneur de ces Demi-anesses? Mais quand on lui eut proposé un paiement digne de son travail, Aristote m'est garand, que ce Poete de reputation ne fit nulle difficulté d'écrire, *Salvete Volucrum filiæ equorum*, &c.

l. 3. Rh. c. 2.

[redacted]

Carmine Dii Superi placantur, carmine Manes; *Hor. l. 2. ep. 1.*
Il faut conclure, que de mauvais Vers ne sauroient au contraire être trop méprisés. Je donne le premier rang entre ces derniers, aux obscurs & non intelligibles, tels que ceux d'un Carcinus, ou d'un autre dont Suidas fait mention, qui fut nommé Capnias, parce que tous ses Poëmes sembloient être pleins de fumée & de ténèbres. J'avouë que Lycophron, qui fut un des sept qui composèrent la célèbre Pleïade des Poëtes Grecs, est noté de ce vice d'obscurité sur tout dans sa Cassandre. Mais il faut se souvenir que ceux même, qui lui ont donné ce rang avantageux, ont dit, qu'il remplissoit la place de l'Etoile, qu'on appelle nebuleuse dans la Pleïade céleste, où elle n'est presque pas perceptible. Tant y a que je suis en ceci du sentiment, qu'avance vôtre Sextus l'Empirique à la fin de son premier livre, qu'il n'y a point de meilleur Poëme, que celui, qui est plein de clarté & de lumiere: *ἄριστον ποίημα τὸ σαφὲς· ἀρετὴ γὰρ ποιήματος ἡ σαφήνεια: Optimum Poëma est id quod est clarum ac dilucidum; Poëmatis enim virtus est claritas.* Rien ne sauroit mieux prouver cette vérité dans la Poësie Latine, que la netteté & la facilité des Ouvrages de Virgile, d'Ovide, & des autres que nous reconnoissons pour être du bon tems, *adv. Math.*

[redacted]

& de la premiere claſſe. Si vous tournés la medaille, vous trouverés que les ténèbres ont toûjours été une marque de reprobation... Il me ſemble que de tels verſificateurs mériteroient d'être reconnus, comme Sylla recompenſa un de leurs ſemblables, à la charge d'abandonner le Parnaſſe: Ou qu'on les devroit obliger aux conditions, qu'on impoſa à ce mal-heureux Chœrile, de recevoir un écu d'or de chaque bon vers, & autant de ſoufflets qu'il y en auroit de mauvais, au hazard d'expirer, comme il fit, ſous la multitude des derniers. Certes il eſt de ces Chœriles en tous ſiécles, dont l'on peut dire aprés Alexandre, qu'il ſeroit plus avantageux d'être le Therſite d'Homere, que leur Achille; ou ſelon moi, le Si-

[redacted]

[redacted]

TUBERTUS OCELLA. Demeurés-en là, je vous prie, *ne Cicadam ala comprehendas;* & vous souvenés qu'encore que Platon chasse de sa République assés rigoureusement les Poëtes, il ne laisse pas d'avertir dans son Minos ceux, qui ont de l'ambition, de s'empêcher soigneusement d'irriter ces Frelons, qui furent capables de releguer aux Enfers ce Roi de Crete, parce qu'il avoit mal-traité les Poëtes d'Athènes dans la guerre qu'il faisoit à leur ville. Aussi bien, quand vous auriés dessein d'ajoûter à ce que vous venés de dire, l'heure qui nous va separer ne le souffriroit pas; & pour moi je suis si peu propre à de longues Promenades, telles que vous seriés capable de les faire, qu'en vérité je pense que celle-ci sera la derniere. Je m'y suis plû toute ma vie, sur tout en compagnie particuliere & souhaitable comme est la vôtre, au defaut de quoi j'ai pris habitude à les faire solitairement. Mais l'âge & ma foible complexion, m'en défendent la continuation.

--- Sed enim gelidus tardante senecta l. 5. Æn.
Sanguis habet, frigentque effœtæ in corpore Vires.

Combien de fois vous ai-je été cette aprèsdinée une remore en vous arrêtant tout court, parce que mes jambes ne vouloient plus seconder mes intentions, ni exécuter ce dont

je les ſollicite ſouvent en vain. Maintenant je ſerois ridicule & injuſte ſi je n'obeïſſois ſans murmurer à la Nature, & ſi je ne diſois librement après S. Paul, *εἰ ζῶμεν πνεύματι, πνεύματι καὶ στοιχῶμεν. Si vivimus ſpiritu, ſpiritu & ambulemus.* C'eſt la meilleure voie qu'on puiſſe tenir, comme il l'enſeigne ailleurs aux Romains, *non ſecundum carnem ambulare, ſed ſecundum ſpiritum.*

ad Gal. c. 5.

ad Rom. c. 8.

LITISCUS. S'il n'y a que la poltronerie de vos jambes, (pour uſer du terme de ce Prélat Romain, qui diſoit dans l'incommodité de la Podagre, *Spiritus quidem promptus, pedes autem poltroni*) qui nous prive de vôtre entretien, au moins veux-je eſperer que nous en joüirons d'une autre façon, puiſque vos mains n'ont point encore été attaquées de la Goutte

[redacted]

te sollicitation? Je vous parle selon mon ır, & vous puis dire avec sincerité après Pin-:, γλῶσσα δ' ἐκ ἔξω φρενῶν, *lingua autem est extra mentem.* Ha que le silence a vent de grands avantages sur toute sorte de ours! Les Pythagoriciens disoient excel-ment, qu'on parloit même en se taisant. τὸ σιωπᾷν λόγος, *ipsum quoque silentium no est.* Combien de choses, nous appren-t les plus muets des Animaux? & combien pe reçût-il d'eux de belles instructions? vérité je ne m'étonne pas, si la charge de entiaire étoit si importante dans l'Empire *Procopius* Constantinople, qu'Anastasius qui en posse-: une, succeda à l'Empereur Zénon. Je m'oblige néanmoins ni à me faire enten-comme ce Sophiste Herode, jusqu'à ce *Philost.* la terre du tombeau me ferme la bouche, ı un silence aussi obstiné que celui de Dio-ıes Laërtius, & du Philosophe Secundus, on assure qu'ils gardèrent, encore que l'Em-eur Hadrien leur commandât de parler, se *Ionst. l. 3. hist. ph. c. 12.* ıtentans tous deux de lui faire reponse par it. Leur Taciturnité peut être jugée un ı opiniâtre: Mais je veux vous faire voir nt que de vous quitter, & pour vous laisser belle humeur, un babil de femme bien plus ›digieux, & plus approchant de cette γλωσ- *Suidas.*

σαλγία ou maladie de langue des Grecs, pour qui Iſée & Demoſthène compoſèrent le mot *ἀειλογία*, *ſemper oratio*. Les Latins l'ont nommée Loquacité, mais ils n'en produiſent point d'exemple qui vaille celui de cette Eſpagnole, dont voici l'epitaphe,

A qui yaze ſepultada,
La mas que noble Señora,
Que en ſu vida punto, ni hora
Tuvò la boca ſerrada.
Y es tanto lo que hablò,
Que aunque mas no ha de hablar,
Nunca llegare el callar,
Adonde el hablar llegò.

L'Hyperbole eſt un peu forte, & j'avoüe qu'elle va non ſeulement *ultra fidem*, mais encore *ultra modum*, contre les préceptes de l'Ecole.

[redacted]

DISCOURS

DE

L'HISTOIRE.

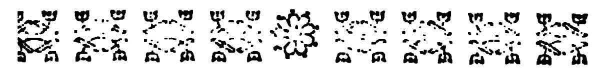
AU

CARDINAL

DUC DE RICHELIEU.



[redacted]



MONSEIGNEUR,

Encore qu'il semble, que tout le monde doive avoir de l'affection pour l'Histoire, puisqu'il ne se voit personne qui n'en trouve la lecture si agréable, qu'on peut dire qu'elle a des charmes pour toute sorte de professions: Si faut-il avoüer que ceux qui sont particulierement interessés dans sa narration, & qui lui fournissent les principales actions qu'elle represente, sont beaucoup plus obligés que les autres d'en faire estime, & de la proteger même, si elle a besoin de leur autorité. Les grands Monarques, & leurs principaux Ministres, qui donnent le branle à toutes ces merveilleuses revolutions d'Etats que l'Histoire nous décrit, la doivent regarder d'un œil bien plus favorable que le reste des hommes; & si elle s'acquite dignement de sa charge, nous faisant voir au vrai ce qui est de leur importante conduite, ils manqueroient à eux-mêmes, si elle ne leur étoit aussi chere que leur propre reputation, qui en depend en partie. Mais comme ils ne sauroient témoigner trop d'amour pour les bonnes Histoires, aussi ne peuvent-ils avoir trop à contre-cœur celles qui pèchent contre les loix de leur devoir; & le même interêt qui leur fait

S ij

affectionner les unes, les doit porter à des autres. C'est ce qui m'a fait croire SEIGNEUR, *que je pouvois presenter Eminence ce petit Traité; où remarq fautes d'une fort mauvaise Histoire, avoir touché les regles principales qu'on server pour en écrire une bonne. La nompareille que vous avés pour l'homme France, m'a d'ailleurs assuré que vous volontiers refuter les calomnies d'un H le plus contraire à la gloire de nôtre Na puisse être lû. Et je me suis persuadé tre Eminence ne trouveroit pas hors de ni peut-être inutile, que j'aie fait v Etrangers ennemis de nôtre nom, com cence qu'ils se donnent de nous diffam*

[redacted]

[redacted]

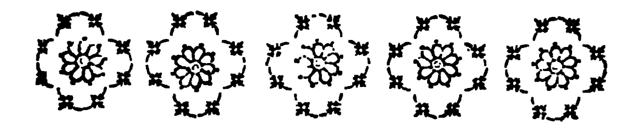
encore que la grandeur de vôtre Genie se fasse respecter par les plus ennemis de vôtre valeur & du bien de cet Etat; & quoique l'industrie de vôtre conduite en l'un & l'autre tems de paix ou de guerre, ne puisse être trop hautement estimée; si est-ce qu'une mauvaise plume en peut beaucoup diminuer le merite, & un Historien aussi envieux que Sandoval, est capable d'obscurcir vos plus nobles directions. Je sai bien que vous vous contentés des satisfactions intérieures qu'elles vous donnent, & que, hors les bonnes graces de Sa Majesté, vous n'attendés point de recompense temporelle de vôtre vertu. Il importe pourtant au public, que le mensonge & l'imposture ne passent pas pour des verités historiques. Les attentats qui se commettent en cela contre la gloire des Souverains & de leurs premiers Ministres, doivent être reprimés. Et je ne croi pas que le travail de ceux qui s'opposent à de telles calomnies, doive être estimé tout-à-fait infructueux. Sie je suis si heureux, MONSEIGNEUR, *que vous approuviés celui que je prens la hardiesse d'exposer aux yeux de Vôtre Eminence, je le mettrai au rang des plus agréables divertissemens de ma vie, ne pouvant y avoir jamais rien de laborieux pour moi, de ce qui sera capable de vous donner quelque satisfaction. Et si mes opinions, touchant la façon dont je croi*

[redacted]

qu'on doit traiter l'Histoire, ne vous déplai[s]
pas, j'essaierai de m'expliquer encore mieux d
un Ouvrage de plus grande halene, par l'us
des maximes que j'établis en celui-ci. I
me promettre cependant, que la bonne volo
& l'extrême respet dont j'accompagne ce peu
je vous offre, lui servira de recommendation;
que Vôtre Eminence, selon sa generosité ordi
re, ne mesestimera pas une chose toute pe
qu'elle est, qu'un zele pareil au mien lui prese
Le cœur pour être l'une des plus petites par
de l'homme, ne laisse pas d'etre le plus grand
sent qu'on puisse faire à Dieu. Recevés d
MONSEIGNEUR, *ce que Dieu ne rejette*
& trouvés bon qu'un cœur, qui ne conçoit
de plus parfait que vôtre Idée, vous dedie ce

[redacted]

[redacted]



DISCOURS

DE

L'HISTOIRE.

***OU EST EXAMINE'E CELLE** de Prudence de Sandoval, Chroniqueur du feu Roi d'Espagne Philippes III. & Evêque de Pampelune, qui a écrit la Vie de l'Empereur Charles-Quint.*

J'ETOIS depuis quelque mois dans le plus profond repos, dont je pense qu'un homme de ma profession puisse joüir dans le monde. Exemt d'ambition, l'affaires, & de tout autre dessein que de conenter mon humeur pour lors studieuse, je :onversois avec ces grands hommes de l'Aniquité, qui nous disent sans flatterie ce qu'ils venlent du vice & de la vertu. Et sans que non esprit compatit à ce que ma petite forune peut ressentir des agitations publiques, e contemplois de mon cabinet ces grandes évolutions de l'Europe, du même œil que j'ai

ſouvent regardé le changement des Scènes, & les faces différentes d'un Théatre. Dans cette heureuſe aſſiete, qui fait voir les plus élevées ſans envie, je reçûs la viſite & le conſeil d'un ami; auquel aprés beaucoup de réſiſtance je fus contraint de promettre, que puiſque je ne lui pouvois complaire tout-à-fait, je le contenterois au moins en partie, lui donnant par écrit les raiſons qui m'empéchoient d'acquieſcer entierement à ſon avis.

Il ſe jetta d'abord comme en riant ſur le mépris de certaines études purement contemplatives, & qui font profeſſion de trouver en elles-mêmes toute la recompenſe de leurs travaux. D'où me faiſant connoitre doucement qu'il jugeoit que je n'y avois que trop donné de mon tems, il ſe mit à me dire fort ſérieuſement, que ſi je voulois contenter beaucoup de perſonnes qui ne me portoient guéres moins de bonne volonté que lui, je leur écrirois plûtôt des Livres d'Hiſtoire que de Philoſophie. Il ajoûta en ſuite tant de termes choiſis pour m'expliquer tout ce que les Anciens ont dit à l'honneur de l'Hiſtoire, & tout ce qu'on ſe peut promettre d'utilité & de plaiſir dans cette occupation, que je reconnus aiſément, qu'il étoit venu exprès pour me la faire agréer.

ont jamais de consideration plus forte
n esprit, que celle de l'honnêteté qui
ive dans ces méditations Philosophi-
dont les hommes nés seulement à
sont quelquefois le moins d'état. En
'ai toujours comparé celui, qui aban-
tout-à-fait les sciences contemplatives,
uivre celles qui paroissent plus profita-
ns le cours de la vie civile, à cette in-
rée Atalante, qui trahit l'honneur de *Ovid. in.*
rse pour ramasser une pomme d'or. *Metam.*
moins afin de témoigner à mon ami
bonne volonté m'obligeoit, je m'ac-
odai de sorte au reste de ses sentimens,
nis l'enchere sur tout ce qu'il avoit dit
ommendation de l'Histoire.
ui passai pour bonne la conception d'A-
, qui veut qu'on la révere comme un
: la Providence divine, vû que sans
rtalité, dont l'Histoire est la dispensa-
beaucoup d'actions héroïques cesse-

l'eſtimois principalement comme celle qui faiſoit les propres fonctions de la Philoſophie morale, & qui lui pouvoit même par quelque conſidération être préferée, puisque non contente de donner les mêmes préceptes, elle y ajoûtoit encore les exemples, qui émeuvent bien plus puiſſamment que les mœurs, ſelon que parle Tacite, & qui rendent le chemin de la vertu bien plus court que celui par lequel nous conduiſent les préceptes. Car il *Epiſt. 6.* me ſouvient que Seneque s'explique ſelon cette penſée dans une de ſes lettres, ſoûtenant que la vie de Zénon, dont Cléanthes avoit été ſpectateur, l'avoit bien plus inſtruit que ſa doctrine; que les actions de Socrate ſervirent davantage à Platon que ſes discours; & que Métrodorus dût beaucoup plus à Epicure pour avoir été ſon domeſtique, que ſon écolier. Ne ſait-on pas que les plus belles leçons que reçût Achille de Chiron furent exemplaires? Que les conquêtes d'Alexandre animerent toutes les expéditions de Céſar? Et que l'idée du Cyrus de Xenophon fut le modèle ſur lequel ſe forma l'invincible courage de Scipion? L'Hiſtoire donc qui prend le ſoin de nous conſerver tant de beaux exemples, ſemble avoir bien merité ſur toute autre ſcience, ce beau titre qu'on lui donne de

[redacted]

maitresse de nótre vie. Et c'est peut-être ce qui a fait dire à Diodore, qu'elle étoit comme la métropolitaine de toute la Philosophie; au même sens que Diogene nommoit l'avarice la métropolitaine de tous les vices.

Lib. 1.
Di[illegible]. Laer[illegible]. in [illegible].

Or comme nous convenions aisément pour ce regard, aussi ne fûmes-nous pas bien d'accord en ce qu'il prétendoit en suite de m'engager à un travail si fort au dessus de mes forces, comme seroit celui d'écrire l'Histoire de nôtre tems; & ce qui est encore plus important, de la donner dès à présent au public. Car encore qu'il n'y ait point d'ordinaire de meilleurs Auteurs, que ceux qui parlent des choses de leur siecle, dont on suppose qu'ils ont pris toute sorte d'instruction; si est-ce que la maxime n'est pas si absolument vraie, qu'elle ne manque bien souvent; & ce n'est pas à dire que tous ceux qui entre-prennent un si grand travail, s'en acquittent comme il faut. Polybe nous l'apprend au sujet de l'Historien Fabius, remarquant que sa qualité de Senateur Romain, & ce qu'il avoit écrit des choses de son tems, avoient trompé beaucoup de personnes, qui faisoient cas sur cela d'un ouvrage qui n'avoit rien de recommandable. C'est bien quelque chose de pouvoir dire qu'on a eu part aux affaires, & vû une

[illegible]
[illegible]

N.3. partie de ce que l'on expoſe au public. Aulu-Gelle ſoûtient que l'Hiſtoire, ſelon étymologie Grecque, n'eſt à proprement parler que de ces choſes-là ; & le même Polybe reproche à Timée ſur ce ſujet, que n'aiant jamais voiagé, ni rien obſervé de ſon chef, il ne parloit que ſur des mémoires qu'on lui avoit fournis, & ſur le rapport d'autrui, le plus ſouvent ſujet à mécomte. Mais outre que ceux-mêmes qui ont cet avantage qui me manque, ne peuvent pas avoir été par tout, ni ſavoir toutes choſes avec une égale certitude, il faut de ſi grands dons de nature & d'étude, pour s'acquiter dignement d'une ſi haute entrepriſe, que d'y penſer ſeulement, ce ſeroit à un homme comme moi témoigner [redacted]

Attic. l. 5. c. 18.

Lib. 12.

pables de composer l'Histoire. Outre que leurs occupations continuelles pour le bien public ne leur donnent guéres le loisir de vaquer à cela; quelques uns ont remarqué, qu'une bonne partie des plus grands Ministres n'ont pas eu les conditions qui sont requises, pour se bien acquiter d'un tel ouvrage: Et en effet, la plûpart des Capitaines que nous savons avoir le plus fait avec l'épée, ont eu d'ailleurs une fort mauvaise plume. Les Livres de Pyrrhus & d'Hannibal furent tels, qu'on ne peut pas dire qu'ils aient rien contribué à leur réputation. Ceux d'Auguste, de Tibere, de Claudius, & de tant d'autres Empereurs, ont eu si peu de génie, qu'il n'en est rien venu jusqu'à nous. A la vérité, César a été beaucoup plus heureux. Et néanmoins quoiqu'il eût exercé son stile excellent dès son jeune âge; encore qu'il eût écrit du même genie, & avec la même force dont il combattoit ses ennemis, selon le dire de Quintilien; & bien qu'il se fut appliqué à faire des Livres d'Analogie, & des Anticatons, aussi volontiers qu'à commander des armées; ses Commentaires ne laissèrent pas d'être repris par Asinius Pollio, comme ceux qu'il avoit composés avec si peu de soin & de vérité, qu'il les eût sans doute corrigés, à ce que dit

Dionys. Halic. Corn. Nepos.

Lib. 10. Inst. c. 1. Sueton. in Iul. C. p. 56.

Pollio, ſans ſa mort précipitée. C'eſt ainſi que toutes les graces ne ſe trouvent que rarement en un méme ſujet ; que le tempérament qui donne les unes, nous envie bien ſouvent la poſſeſſion des autres & qu'il ſemble que le Ciel n'ait pas voulu permettre que ceux, qui ſont les choſes dignes d'être écrites, puiſſent encore avoir la gloire d'écrire celles qui méritent d'être lûës. Si faut-il confeſſer qu'il ſe trouve des perſonnes d'une naiſſance tellement privilégiée, qu'on les voit reüſſir en toutes choſes. Mais nous ne parlons pas de ce qui eſt ſi rare en la nature, que nous le pouvons mettre au rang de ſes autres prodiges.

Tant y a que puisque ſouvent les plus grands hommes mêmes ſe trouvent n'avoir pas toutes les parties néceſſaires à un ſi important ouvrage qu'eſt celui de l'Hiſtoire, je m'excuſois ce me ſemble aſſés raiſonnablement à mon ami ; lui faiſant avoüer au même tems, qu'on ne peut ſans indignation voir avec quelle inſolence des perſonnes de nulle conſidération, & de moindre érudition, ont oſé prendre un ſi préſomptueux deſſein. Suetone fait une obſervation aprés Cornelius Nepos, que le premier des Libertins, qui eût la hardieſſe de mettre la main à la plume

ɔnſidérables de la République qui
: mêlés. Si nous avions la moin-
ɔ de cette vertueuſe pudeur qui les
: ce tems-là, ou qu'une juſte cen-
ploiée à reprimer ceux que l'on ne
ment mettre à la raiſon, nous ne
ıs cette belle partie des diſciplines
:ée, pour être tombée en de trop
mains.

qui concernoit la publication, ſup-
ne que j'euſſe pû ſatisfaire à ce qui
compoſition, je le priai de conſi-
ſelon l'opinion de Lucien, & de *Q:an:.o*
le perſonnes, l'Hiſtoire étoit un *ſc. hiſt.*
ne devoit être fait qu'à la poſteri-
n pouvoit bien écrire l'Hiſtoire de
moiennant que ce fut avec deſſein
faire voir qu'à l'avenir. Voici de
:ns ils ont accoûtumé de ſe ſervir
riſer cette opinion. Puiſque la *Cicer. de*

tes vérités n'étant pas toûjours bonnes à dire, ſelon le Proverbe, il n'y a pas grande apparence qu'une vraie & legitime Hiſtoire pût être bien reçuë par ceux qui s'y prétendroient intereſſés. On peut dire cela d'autant plus librement aujourd'hui, que graces à Dieu ceux qui doivent faire la meilleure partie de la nôtre, comme étant les plus conſidérables de l'Etat, ſe gouvernent de ſorte qu'ils doivent attendre d'une fidele narration de leurs actions, la principale recompenſe qu'elles méritent, puiſqu'ils ne peuvent être jamais ſi hautement loüés, que quand on parlera véritablement de leur adminiſtration. Mais outre que les tems ne ſont pas toûjours ſemblables, il y a tant d'autres hommes au deſſous d'eux, qui ne laiſſent pas d'entrer for-

[redacted]

it été bien reçuë, ou ſeulement ſouffer-
C'eſt ce qui a fait comparer une bonne
ire à un fruit très exquis, mais qui n'eſt
ncore múr. Parce que comme il ne ſe
as trop hâter de cueillir celui-ci, & qu'il
être même tenu quelque tems ſur la
, avant qu'il puiſſe être de bon debit
rché; Auſſi ne faut-il pas penſer qu'u-
ſtoire qui parle avec la liberté néceſſaire
ommes vivans, ſoit propre tout auſſi-
voir le jour; le tems auquel elle pourra
rouvée de bon goût n'eſt pas encore ve-
k il ſuffira que ceux qui nous ſurvivront
ent un jour l'eſtime & le prix qu'elle
e. De penſer qu'on peut garder une
ne modération, par le moien de la-
e, ſans offenſer perſonne, dont on doi-
aindre le reſſentiment, on ne laiſſe pas
uer les choſes, & de les déclarer à peu
comme elles ſe paſſent, ce n'eſt pas un
lient qui puiſſe être reçû, ni qui ſoit au-
nent tolérable. Car c'eſt une règle con-
, qu'un bon Hiſtorien eſt obligé de pu-
le bien & le mal des choſes & des per-
s dont il traite, ſans que l'amour ou la
, l'eſpérance ou la crainte l'en doivent
is diſpenſer. Polybe repete ſouvent *Lib.12. & lib.16.*
maxime, & ſoûtient qu'on ne doit pas

dire ſimplement, comme faiſoit Timée, qu'Agathocle étoit un Tyran, ſans ajoûter qu'il étoit auſſi un très grand perſonnage. Et l'Hiſtoire Sainte qui parle de l'idolâtrie, auſſi bien que de la ſageſſe de Salomon; du reniement de Saint Pierre, comme de ſa pénitence; & des débauches de la Madelaine, de même que de ſa converſion, nous montre aſſés par là ce qui doit être obſervé par tout ailleurs. On peut ajoûter que puiſque les loix condamnent comme frauduleuſe l'action de ceux qui diſent tout ce qu'ils peuvent de la bonté d'un fonds de terre, ou d'une maiſon dont ils ſe veulent défaire, en taiſant les défauts, & en cachant ſoigneuſement toutes les mauvaiſes qualités; à bien plus forte raiſon doit-on blâmer la procédure d'un Hiſto-

au feu Roi d'Eſpagne Philippes Tr
Mais d'une part, la guerre ouverte
ſommes maintenant avec ceux de ſa
me peut bien permettre quelque choſ
ci ; quoiqu'elle ne m'empêche pas d
noitre Mariana & quelques autres du
païs, pour auſſi bons Ecrivains que
l'eſt mauvais. Et d'ailleurs j'eſpere
mes repréhenſions ſi claires, qu'on
tra facilement que je les ai plus fait
profiter au public, que pour en tirer
avantage particulier. En effet, y aia
façons d'enſeigner, dont l'une do
exemples de ce qu'il faut imiter, &
fait voir ce qui eſt à fuïr ; puisque
perſonnes ont déjà écrit les choſes

[redacted]

ıelune que prend Prudence de Sandoval
ommencement de ce livre mérite beau-
de respect. Mais je pense aussi qu'on
cordera facilement, que ce ne sont pas
s incompatibles d'être en même tems
on Evêque, & fort mauvais Historien.
oire Evêque de Tours étoit un grand
:, & que nous devons beaucoup estimer
ıse de ce qu'il nous a donné de nôtre
e en un tems de pleine barbarie à l'é-
des lettres. Et néanmoins l'exami
par les régles de l'Histoire, je croi que
nne ne le voudroit faire passer pour un
ır accompli.

ommençons donc, pour suivre quelque
, par celui qui est observé aux deux Vo-
s de cette vie, & voions s'il a été bien
: bien entretenu. Il est si nécessaire en
s choses, que les Philosophes l'ont
né la forme de l'Univers, qui ne peut

pourvû de la méthode qui y doit être, paroit plûtôt un cadavre froid & sans sentiment, qu'un ouvrage animé. Or l'ordre Histori-que se prend, ou des lieux, comme a fait Hérodote, ou des tems, selon qu'en a usé Thucydide; & c'est le tems qui compose ce qu'on nomme proprement le fil de l'Histoire. Car la Chronologie est un filet plus nécessaire à se démèler d'une narration Historique, que ne fut jamais à Thesée celui qui le tira de tous les détours du Labyrinthe. Je ne sai personne, qui l'ait jamais pris que par le plus ancien bout, pour finir aux derniers tems, si ce n'est Ciceron, qui commença par son Con-sulat, & remonta jusqu'à Romulus, & à la fondation de Rome, si nous en croions Dion

[redacted]



ſuite à des repétitions les plus inſupportables que j'aie jamais remarquées ailleurs. Il me ſouvient d'y en avoir lû une de plus de deux pages, ſans qu'il y eût un ſeul mot changé; ce qui procéde d'un défaut étrange de mémoire, ou de jugement. Ce n'eſt pas que je veuille nier, qu'un Hiſtorien ne doive quelquefois s'accommoder aux matiéres qu'il expoſe; en ſorte, que pour ne les pas abandonner du tout imparfaites, & afin de ne laiſſer jamais l'eſprit de ſon Lecteur confus & mal ſatisfait, il ne puiſſe les réünir, & donner une ſeule narration, ce qui n'eſt arrivé qu'en des tems un peu differens. Thucydide eſt repris ſur cela par Dénis d'Halicarnaſſe, & par le Sophiſte Théon, de s'être ſi fort aſtraint à ſes deux ſaiſons d'Eté & d'Hyver, *Ep. ad Cn. Pomp. & ad Tub.* que pour ne rien dire en l'une qui fut du tems de l'autre, il coupe les choſes dont il traite en tant de parties, & les mutile de tel- *In Progy.* le ſorte, qu'elles donnent du dégoût, & laiſſent du trouble dans l'eſprit de ceux qui les liſent. Mais c'eſt le fait d'un judicieux Ecrivain de reconnoitre par la nature des matiéres, la néceſſité qu'il a de ne les pas disjoindre; ce qu'on ne peut pas dire de Sandoval, m'aſſurant bien, que perſonne ne le lira ſans reconnoitre ici ſes fautes, & ſans tomber d'ac-

cord avec moi, qu'il n'a été prudent que de nom en cette partie, non plus qu'en de certaines digressions dont il use. Je ne les condamne pas toutes comme absolument vicieuses, puisque les meilleurs Historiens Grecs & Latins les ont pratiquées : mais je les blâme seulement quand elles sont hors de propos comme les siennes, & lors qu'on mêle, comme lui, des choses qui n'ont nul rapport entre elles.

Je croi devoir dire aussi quelque chose de son stile, avant que de passer plus outre. Non pas que je pense qu'on doive user de trop de scrupule en cette partie, ni que de bonnes choses perdent leur prix en matière d'Histoire, pour être dites en mauvais termes. Polybe s'est moqué avec raison de l'Historien Zenon, pource qu'il ne faisoit état que de la diction, & que pour vaquer à une vaine éloquence dont il faisoit parade, il négligeoit le plus sérieux, & commettoit des fautes essentielles dans son ouvrage. Mais il est bien raisonnable néanmoins qu'un Auteur qui entreprend un ouvrage de réputation comme celui-ci, fasse choix de l'un des trois caractéres, qui est le plus approprié à son dessein, & qu'il ait son stile règlé de même, qui lui soit propre, assuré, & non emprunté. Ce

Excerp. Val. p. 75.

[redacted]

›it trop de rigueur de les examiner à cette
ure séparément, ce bon Prélat n'aiant, à
n avis, jamais reconnu la distinction,
on fait ordinairement entre le stile & le
actére. Disons seulement de l'un & de
itre, qu'à les considérer en gros & dans le
iéral de son œuvre, ils sont bien du plus
; étage, & du moindre ornement qu'on
isse guères observer dans les livres; encore
'il y ait quelquefois de l'inégalité en ceux-
à cause de certaines pieces beaucoup plus
vaillées que le reste, & qu'on voit bien lui
›ir été fournies d'assés bonne main. A la
ité ceux qui ont crû reconnoitre la portée
la langue Espagnole, n'ont pas jugé que
t en prose ou en vers, elle ait encore at-
nt la perfection des plus cultivées. Elle
pourtant ses graces particuliéres; & com-
e le parler rend un témoignage secret de
s mœurs, celui des Espagnols n'est pas
oins altier que leurs façons de faire; & ils
vantent même, dans leurs rodomontades
dinaires, d'avoir de toutes les langues cel-
qui est la plus propre à commander.
uoiqu'il en soit, il y en a quelques-uns par-
i eux qui écrivent bien plus éloquemment
ıe les autres, & si vous conferés le stile de
ındoval avec celui de Mariana, de Herrera,

ou de Cabrera, tous Hiſtoriens de même tems que lui, vous trouverés le prémier fort groſſier, & tout à fait au deſſous de celui des ſuivans. Or tous les maitres ont convenu en cela, que l'Hiſtoire étoit une des princi-
1. de leg. pales parties de l'art oratoire, *opus oratorium maximè*, dit Ciceron, ſe plaignant de ce qu'en ſon tems elle n'avoit pas encore été bien traitée par les Romains. Auſſi voions-nous qu'elle fait des harangues qui ne cèdent en rien à celles de la Rhétorique, s'en trou-
Lib. 20. hiſt. c. 1. & 2. vant dans Thucydide & dans Tite-Live, qui ne ſont pas moins admirées que celles de Demoſthène ou de Ciceron. Et quand on voudroit faire valoir l'opinion de Diodore, & de quelques autres, qui ſemble condamner les oraiſons hiſtoriques, cela ſe devroit entendre des directes, qui n'ont rien de vrai-ſemblable, & qui interrompant le fil de la narration, confondent l'eſprit de ceux, qui la liſent; non pas de celles, qui ſont judicieuſement placées, & qui pour être rapportées d'un autre organe que les directes, n'intereſſent point la vrai-ſemblance de l'Hiſtoire. Bien que les directes mêmes aient été pratiquées par tant de grands perſonnages, que quant à moi, je ferois grande conſcience de les reprendre en Sandoval, ſi non pour être

roit ſans peine, & ce ſeroit comme traverſer d'une partie en une autre patrie, pour uſer de ſes propres termes. En effet, l'Hiſtoire nous repréſente les choſes avenuës & véritables, du même aîr à peu près, que la Poëſie nous dépeint les poſſibles & les vrai ſemblablés. C'eſt pourquoi on les diſtingue ſeulement en comparant les piéces de celle-ci aux tableaux de Zeuxis, qui faiſoit les figures plus grandes que le naturel, pour leur donner plus de majeſté; & les ouvrages de l'autre à ce qui ſortoit des mains d'Appelle, où la reſſemblance étoit ſi curieuſement obſervée, qu'on n'y trouvoit jamais rien de disproportionné au ſujet. Nous pouvons dire maintenant, que ſi Sandoval n'a rien emprunté des Orateurs, comme cela ne lui peut pas être imputé, il a encore moins pris des Poëtes, ſi ce n'eſt en ce qu'il débite beaucoup de contes fabuleux, qui corrompent, comme un mauvais levain, ce qu'il y a de vérité dans ſon Hiſtoire. Et pource que d'entrée il nous ſert d'une fabuleuſe généalogie de la Maiſon d'Autriche, nous ferons auſſi nôtre premiere obſervation de quelques abſurdités ridicules que j'ai remarquées dans ſes deux gros Volumes, en commençant par cette généalogie.

Quint. 12. *Inſt. c.* 10. *Plin. l.* 35. *c.* 9. & 10.

[redacted]

Ce n'eſt pas ſans ſujet que les Grecs ont dit, que le commencement valoit en toutes choſes la moitié de l'Ouvrage; Platon aiant ajoûté au ſixiéme de ſes Loix, qu'il tenoit lieu encore de quelque choſe davantage. Ariſtote remarque ſur cela, que les fautes *5. Polit.* qui ſe commettent dans les principes ſont de *cap. 4.* conſequence pour tout le reſte; du moins eſt-il certain, que l'on juge ordinairement de ce qui ſuit par le commencement de chaque choſe.

C'a donc été une merveilleuſe impertinence à cet Hiſtorien, de débuter par une ſi ridicule généalogie de Charles Quint, expliquée de pere en fils, depuis Adam juſqu'à lui. Car encore que perſonne ne puiſſe douter de la vérité de ſa premiere table, depuis nôtre pere commun juſqu'aux enfans de Noé, puiſque nous la tenons du Saint Eſprit par les mains de Moïſe, c'eſt en cela pourtant qu'il a commis une puérilité indigne d'un homme ſerieux, d'avoir pris la peine ſi inutilement de donner des ancètres à Charles-Quint, que perſonne ne lui peut diſputer & dont le plus grand *vellaque* d'Eſpagne, & le moindre homme du monde ſe peut vanter comme lui. Mais de paſſer du texte ſacré aux fables de Troye, & de coudre les vérités

de la Genèse avec les rêveries du Bérose supposé par Annius de Viterbe, & celles de l'Abbé Trithème, qui sont les Auteurs primitifs d'une si belle généalogie, je ne sai, s'il n'y a point en cela quelque impiété. Au moins se devoit-il souvenir, qu'il y a plus de quinze cens ans que Dion de Prusse a soûtenu, par un discours, qui nous reste dans ses œuvres, que le siége de Troye ne fut jamais. Quoiqu'il en soit, Sandoval avoit besoin, aussi bien que Virgile & Ronsard; de la destruction d'Ilium par les Grecs, pour trouver son Francus qui donnât le nom aux François, & puis entrer par ce moien dans la premiere race de nos Rois, afin qu'un Sigibert venu d'eux, & établi prémier Duc d'Allemagne, fût la tige de la Maison d'Autriche; qui se trouvera par ce moien, non seulement plus ancienne que celle de France aujord'hui regnante, mais encore avec plus de droit au Roiaume, comme l'aiant possédé avant celle de Pepin & de Hugues Capet. Pour le moins est-ce la consequence que Valdes en tiroit, il n'y a guères, en faveur du Roi d'Espagne Philippes Second, contre Henri le Grand. Si de fort habiles hommes n'avoient déjà très pertinemment refuté toutes ces bagatelles, dans leur reponse au Sécretaire Piesport, je

[redacted]

s mal faites. L'Hiſtorien a encore cela
commun avec l'Orateur, qu'il eſt pathéti-
e, & émeut ſouvent les affections comme
, d'où vient que Thucydide eſt préferé à
érodote en cette partie par Denis d'Hali- *Epiſt. ad*
maſſe. Il eſt vrai, que la fin de l'Hiſto- *Pomp. &*
n quand il émeut, eſt en cela différente de *de ver. ſcr.*
lle de l'Orateur, que le premier ſe propo-
de faire comprendre la matière qu'il traite,
d'en expoſer comme à la vuë tous les acci-
ns, en ſorte qu'on ne puiſſe douter de la véri-
de ſon diſcours; & le dernier n'a pour but
e de perſuader ſon Auditeur, & d'obtenir
gain de ſa cauſe, telle qu'elle ſoit. Mais
Hiſtorien ne doit pas ſeulement orner ſon
le de l'éloquence oratoire, il faut qu'il ſe
rve encore de l'éloquence poëtique. Quin- *10. Inſt.*
ien dit pour cela, que l'Hiſtoire eſt ſi voi- *cap. 1.*
ne de la Poëſie, qu'elle eſt comme un poë-
e libre & ſans contrainte. Les œuvres de *D. Halic.*
hucydide & d'Hérodote ont été nommées *ep. ad Cn.*
ce propos d'excellentes Poëſies. Et nous *Pomp. &*
ions qu'Agathias, qui étoit Poëte de natu- *ad Tub.*
, fut porté par le Sécretaire d'Etat Euty- *In princ.*
ianus à écrire l'Hiſtoire ſur cette conſidé- *hiſt.*
ation, qu'il y avoit une ſi grande affinité en-
e la Poëſie, dont il faiſoit profeſſion, & l'Hi-
oire, que le paſſage de l'une à l'autre ſe fe-

roit ſans peine, & ce ſeroit comme trav
d'une partie en une autre patrie, pour
de ſes propres termes. En effet, l'Hiſ
nous repréſente les choſes avenuës & vé
bles, du même aîr à peu près, que la P
nous dépeint les poſſibles & les vrai ſen
blés. C'eſt pourquoi on les diſtingue ſ
ment en comparant les piéces de celle-ci
Quint. 12. Inſt. c. 10. Plin. l. 35. c. 9. & 10. tableaux de Zeuxis, qui faiſoit les fig
plus grandes que le naturel, pour leur
ner plus de majeſté; & les ouvrages de
tre à ce qui ſortoit des mains d'Appelle,
la reſſemblance étoit ſi curieuſément o
vée, qu'on n'y trouvoit jamais rien de
proportionné au ſujet. Nous pouvons
maintenant, que ſi Sandoval n'a rien
[redacted]

[redacted]

Ce n'eſt pas ſans ſujet que les Grecs ont dit, que le commencement valoit en toutes choſes la moitié de l'Ouvrage; Platon aiant ajoûté au ſixiéme de ſes Loix, qu'il tenoit lieu encore de quelque choſe davantage. Ariſtote remarque ſur cela, que les fautes qui ſe commettent dans les principes ſont de conſequence pour tout le reſte; du moins eſt-il certain, que l'on juge ordinairement de ce qui ſuit par le commencement de chaque choſe. *5. Polit. cap. 4.*

C'a donc été une merveilleuſe impertinence à cet Hiſtorien, de débuter par une ſi ridicule généalogie de Charles-Quint, expliquée de pere en fils, depuis Adam juſqu'à lui. Car encore que perſonne ne puiſſe douter de la vérité de ſa premiere table, depuis nôtre pere commun juſqu'aux enfans de Noé, puisque nous la tenons du Saint Eſprit par les mains de Moïſe, c'eſt en cela pourtant qu'il a commis une puérilité indigne d'un homme ſerieux, d'avoir pris la peine ſi inutilement de donner des ancètres à Charles-Quint, que perſonne ne lui peut diſputer & dont le plus grand *vellaque* d'Eſpagne, & le moindre homme du monde ſe peut vanter comme lui. Mais de paſſer du texte ſacré aux fables de Troye, & de coudre les vérités

de la Genèse avec les rêveries du Bérose supposé par Annius de Viterbe, & celles de l'Abbé Trithème, qui sont les Auteurs primitifs d'une si belle généalogie, je ne sai, s'il n'y a point en cela quelque impiété. Au moins se devoit-il souvenir, qu'il y a plus de quinze cens ans que Dion de Prusse a soûtenu, par un discours, qui nous reste dans ses œuvres, que le siége de Troye ne fut jamais. Quoiqu'il en soit, Sandoval avoit besoin, aussi bien que Virgile & Ronsard; de la destruction d'Ilium par les Grecs, pour trouver son Francus qui donnât le nom aux François, & puis entrer par ce moien dans la premiere race de nos Rois, afin qu'un Sigibert venu d'eux, & établi prémier Duc d'Allemagne,

[redacted]

[redacted]

roirois obligé d'essaier maintenant la
: chose. Mais ils ont si nettement fait
omme Rodolphe, qui rendit la Maison
iche souveraine, étoit issu des Comtes
rstein & de Habsbourg; & comme ces
es n'eurent jamais ni Rois ni Princes,
es pour dévanciers, que je n'en dirai
avantage, sinon qu'il y avoit trois cens
que nos Rois de la troisiéme race
ient de pere en fils, lors que ce Rodol-
ut élû Roi des Romains, du regne de
Philippes le Hardi.

aut pourtant noter encore ici l'extrava-
vision du Granadin Pegnafiel Contreras,
on content de nommer, aussi ridicule-
que Sandoval, cent dix-huit successions
s Adam jusqu'à Philippes Troisiéme, en
ir cent vint & une du même principe jus-
Duc de Lerme, pour qui il composa ce
uvrage. Ce n'a pas été sans donner com-
s autres, dans les reliques de la vieille
e, où il trouve, avant même sa destruction,
freres, Illus & Asaracus, du premier des-
il fait sortir le Roi d'Espagne, & de
: son Excellence, qui est une parenté
éloignée; aussi la rend-il bien plus pro-
par les lignes maternelles, qu'il a sem-
ment dressées. Et pour ce qu'il n'y avoit

pas d'apparence de laiſſer un Duc ſi bien apparenté ſans Souverainetés, il met Enée entre ſes aieuls ; ce qui lui pourroit donner un grand droit ſur le patrimoine de Saint Pierre, ſi les Eſpagnols ne reſpectoient trop le Saint Siége, pour rien entreprendre de ce côté là. Il couche de ſuite un peu après Enée, ce Brutus, qu'on veut avoir donné le nom à la Grand' Bretagne, par le moien duquel on peut auſſi bien conclure, que les Rois d'Angleterre qui y dominent préſentement, ſont des uſurpateurs ſur ceux de la maiſon de Rojas & de Sandoval, dont étoit le Duc de Lerme, comme nos Rois le feroient par l'argument de Valdes, ſur ceux de la Maiſon d'Autriche. Eſt-il poſſible qu'il y ait des eſprits, qui ſe puiſſent repaitre de telles chimères?

[redacted]

[redacted]

droits d'une Couronne, & appuïer sur elles dans une Histoire, les interêts des Etats. Comme l'on veut que nous aions tous une certaine inclination au mal, on a dit de même, que nous nous plaisions naturellement aux inventions fabuleuses. Ce qui n'empêche pas, qu'ainsi que l'objet de la volonté est le bien, celui de l'entendement ne soit le vrai; & par consequent que tout mensonge, entant que tel, ne doive naturellement déplaire.

Tant y a que nôtre Chroniqueur Sandoval voulant faire trouver bonne, & bien autoriser une si importante généalogie, a crû qu'il suffisoit de dire, qu'il la tenoit entre autres Auteurs d'un certain Gebuviler, qui est le meilleur qu'il ait, & que vous noterés avoir été un pauvre maitre d'Ecole de Haguenau. Parce que, dit-il, Gebuviler aiant dedié son Livre à l'Empereur Ferdinand, il n'y auroit point d'apparence de croire qu'une chose présentée à un si grand Prince n'eût pas été travaillée avec un grand soin & achevée avec toute sorte de fidélité. N'est-ce pas là un argument en bonne forme, & de difficile repartie? Il s'en sert d'un tout semblable à la fin de son second tome, voulant finir aussi bien qu'il avoit commencé. Car pour der- P. 895.

niere & plus forte preuve des vertus de
les-Quint, il allegue la lettre de Franç
telman Lecteur à Louvain, faite lor
dédia son Exposition des Pseaumes à c
pereur, où il le compare au Roi Dav
le témoignage de Surius, qui le nom
délices du genre humain après Titus.
me si ce n'étoit pas la coûtume en s
bles occasions, de donner aux Rois l
lités qu'ils doivent avoir, quand mê
ne les posséderoient pas entierement
comme si la bonté des Princes n'étoit
le, qu'ils souffrent tous les jours qu'
dédie mille impertinences semblabl
généalogies dont nous parlons ! Je n
pas nier que nous n'aions eu des Hist

[redacted]

[redacted]

able que les belles actions qu'on leur
ıë, ni même de plus ancien, ne restant
: mémoire de ce qui a précedé les
s de Thèbes & de Troye. Il n'est pas
ıux Turcs qui ne se disent venus d'un
t Troyen, qui demeura dans la fausse
ɔrie des Palus Méotides, pour y gou-
le reste des peuples qui ne passèrent
'ec les premiers François en ces quar-
e deçà. C'est pour cela que les Turcs
: quelquefois qu'ils nous touchoient de
é. Mais selon la généalogie de la
n d'Autriche, issuë de la premiere ra-
ıos Rois, les Espagnols leur sont bien
ıroches que nous; & il y a grande ap-
:e que s'ils la font valoir à Constantino-
:lle leur pourra servir à obtenir cette
ce qu'ils nous envient si fort, & qu'ils
citent, il y a si long-tems, comme nous
ns tantôt. On ne peut pas dire pour-
u'aucun Historien de quelque considé-
ı, ait jamais donné ces origines pour
ıbles, ni qu'il ait voulu fonder dessus
: chose qu'un peu de gloire imaginaire
lation. Au lieu que ces Chroniqueurs
gnols s'en servent, pour y jetter des
mens de la conséquence que nous ve-
de représenter. Et ce qui est bien

étrange, ils debitent en une même piéce les fables Payennes avec les vérités de la Sainte Ecriture, mettant des Rois de Tragédie, & d'autres, dont on n'ouït jamais parler, en ſuite de nos plus Saints Patriarches; comme ſi les uns n'étoient pas plus véritables que les autres, & qu'il fût loiſible de mêler ainſi le ſacré avec le profane.

Il ne faut pas s'arrêter par tout autant que nous avons fait ſur cette généalogie, à cauſe de ſon importance; voions quelques autres endroits qui ne ſont pas moins ridicules, quoiqu'ils ſoient moins dangéreux.

Dans la ſucceſſion de Charles-Quint, dont il parle avant que d'avoir dit un ſeul mot de ſa vie, il fait cette belle remarque de la Rei-

[redacted]

[redacted]

cinq cens vint-sept, qu'il ne fut pas si so-
inel qu'il eût été, à cause de la nouvelle
vint alors, que l'armée de l'Empereur
it saccagé Rome le sixiéme du même
is & an, chacun prognostiquant de là,
ı que faussement, que l'enfant seroit un
· la ruine de l'Eglise. Un Ecrivain
ɜux ne s'amusera jamais à faire de si frivo-
observations.

.e conte qu'il fait d'une sorcière deman-
ın lecteur fort favorable & fort indulgent. *Lib. 16.*
ıit qu'en l'an mil cinq cens vint-sept une *cap. 15.*
lle se frotta au haut d'une tour devant
diteur qui lui faisoit son procès dans
ıpelune, & que soudain elle chemina la
en bas, rampant comme un lezard jus-
u milieu de la tour, d'où elle fut vuë vo-
en l'air, par tout le monde présent, se
sportant jusqu'à trois lieuës de là. Je
ɜ à part les longues questions, qui se for-
ıt sur ce sujet des Sorciers, ne doutant
t qu'il n'y en ait qui usent de maléfices,
ui méritent de grands châtimens; pour
simplement que le procès verbal, d'où
loval a extrait cette belle narration, n'é-
pas, à mon avis, fort authentique.

n récompense de la perte du Duché de *Lib. 22.*
.n, usurpé par les Espagnols, celui-ci *cap. 48.*

donne au dernier Duc François Sforce un
glorieuſe extraction, le faiſoit venir d'Enée
& de Mutius Scevola. Il eſt vrai, qu'il n'a
ſure pas cette généalogie, comme celle de l
Maiſon d'Autriche, s'en rapportant à ce qu'e
diſent quelques Hiſtoires.

Lib. 24. *cap.* 11. Je veux remarquer ſon opinion touchant
une Eclipſe & une Comete, qu'il note avo
prédit la mort de l'Imperatrice. Non p
que je ne ſache aſſés que de très grands A
teurs ont fait de ſemblables obſervatio
Mais pour dire, que je conſeillerois toûjou
à un Hiſtorien, d'être fort reſervé à faire
ces jugemens des choſes du Ciel, qui ont
cours ſi reglé, que comme les Aſtrologu
prévoient tous les jours les eclipſes futur
[redacted]

étoit la sienne, ou ce qu'il a crû de la nôtre, la traitant si puérilement & si bestialement.

Il n'est pas si répréhensible sur le fait des Cometes, qu'en ce qu'il dit qui arriva au Soleil le jour de la bataille, où Charles-Quint prit le Duc de Saxe prisonnier. Car il assure non seulement, que le Soleil fut vû de couleur de sang en France & en Piémont, aussi bien qu'en Allemagne; mais même qu'il n'étoit pas si bas, que le portoit l'heure du jour en laquelle se passoit le combat. De sorte que voilà, sinon une rétrogradation du Soleil, comme celle que Dieu permit en faveur du Roi Ezechiel, pour le moins une suspension de son cours, comparable à celle de Josué, lors qu'il défit les cinq Rois Amorréens; hormis que celle-ci ne fut pas de si longue durée, & hors encore que la différence du texte de la Bible à celui de Sandoval, qui s'est honteusement laissé emporter à la plus basse flatterie des Courtisans de Charles-Quint.

Lib. 29. cap. 21.

4. Reg. c. 20.

Jos. c. 10.

Or pour faire voir la fin de cet Empereur aussi miraculeuse que sa vie, il fait venir un grand oiseau du côté d'Orient, qu'on vit quelques jours après ses obseques sur la Chapelle du Monastere de S. Juste; qui est sans doute un vrai conte de gruë, car comme il

Tome 2. pag. 835.

être arrivés, voici de quelle préface il se sert,
Lib. 21. cap. 62. *Romæ autem & circa urbem multa eâ hyeme prodigia facta ; aut, quod evenire solet, motis semel in religionem animis, multa nuntiata & temerè credita sunt.* Et au Livre quatriéme de la même Décade, *Prodigia eo anno multa nuntiata sunt, quæ quò magis credebant simplices ac religiosi homines, eò etiam plura nuntiabantur.* Je sai bien que ce qu'il dit là, au mépris des Ames simples & dévotes dans sa fausse Réligion, pourroit être une impieté dans la nôtre. Mais chacun peut juger si ce que j'ai fait voir pour échantillon des contes ridicules & fabuleux de nôtre Historien, doit être crû par obligation; & s'il n'est pas à souhaiter que celui qui se mêle [redacted]

nies, non seulement pour écrire toûjours avec plus de partialité que personne, comme nous l'allons faire voir en celle de Sandoval; mais encore pour ne vouloir point convenir d'arbitres, & ne pouvoir souffrir que les autres Nations qui sont sans interêt, parlent équitablement de leurs affaires, où ils veulent être seuls juges & parties. Nôtre Evêque se plaint en mille endroits de Paul Jove, comme s'il étoit quelque Morisque ennemi juré de Castille; bien qu'il fût pensionnaire de Charles-Quint, & suspect à d'autres pour cela. Carlos Coloma dit dans le Prologue de son Histoire des Païs-Bas, qu'il se sent obligé de l'écrire, pource que Pompée Justinien a donné dans la sienne, comme Italien, trop de gloire à ceux de sa Nation, & particuliérement au Marquis de Spinola; se plaignant de même du célèbre Geronimo Franchi Concestaggio, comme s'il avoit favorisé les Hollandois, en haine de ce qu'on n'avoit point reconnu en Espagne son excellente piéce de la conquête du Portugal. Cabrera déclare dans la Préface de son sixiéme livre ce Conestaggio ennemi juré des Espagnols; & le répète au quatriéme chapitre du dixiéme livre. En un autre endroit il trouve que le même Conestaggio n'a pas assés exalté au sié-

ge de Harlem la valeur Eſpagnole, & qu'il a eu grand tort de nommer le ſupplice des
Cap. 21. vaincus une cruauté Néronienne. Il eſt blâmé ailleurs d'avoir admiré la réſolution des Hollandois à inonder leur païs par la rupture des digues pour ſecourir Leiden; & une autre fois il ne devoit pas avoir dit que les
Lib. 11. c. 7. Eſpagnols mutinés d'Aloſt fuſſent accourus à Anvers ſur l'eſperance qu'elle ſeroit pillée, mais que le ſeul zèle du ſervice de Dieu, & de leur Roi les y avoit fait venir. Bref, il étoit obligé de faire paſſer pour honorable le plus traitre & le plus inhumain ſac de ville dont on oüit jamais parler, puisque les Eſpagnols l'avoient exécuté. Or pource qu'aucun d'eux ne pouvoit nier que Coneſtaggio n'eût très bien repréſenté la conquête du Portugal, & même à leur avantage; étant ſur cela difficile de faire croire qu'il lui ait pû ſi mal réüſſir ailleurs comme ils prétendent, & être ſi diſſemblable à lui-même: Ils ſe ſont aviſés d'écrire, outre le reproche de ſon mécontentement, dont nous venons de parler, que ſa premiere Hiſtoire du Portugal n'étoit pas de ſa façon, & qu'il n'avoit fait qu'y prêter ſon nom. Dom Juan de Sylva, diſent-ils,
Auvert. ſopra l'Hiſt. di Coneſt. Comte de Port-alegre, qui avoit accompagné le Roi Sebaſtien en ſon mal-heureux

voiage d'Afrique ; comme Ambaſſadeur de Philippe Second, & ainſi fort entendu aux affaires, eſt le vrai Auteur de l'ouvrage ; mais pour de certains reſpets il le mit entre les mains de Conneſtaggio, & trouva bon qu'il le fit imprimer comme ſien. Voilà jusqu'où a paſſé leur animoſité contre ce Génois, pour ne les avoir pas contentés en ſon dernier travail ; lui imputant la ſuppoſition d'un enfant ſpirituel, qui a été trouvé ſi beau de tout le monde, que jamais ils ne feront croire, qu'un vrai pere l'eût ainſi voulu abandonner à un autre. Mais ce n'eſt pas grande merveille que les Eſpagnols ſe plaignent de la plume des Italiens, qu'ils ont crû n'avoir pas été aſſés paſſionnés pour leurs intérêts, puisqu'ils ont bien été ſi ingrats que de ſe plaindre de l'épée de leurs Généraux, & d'accuſer de perfidie le Duc de Parme, mort à leur ſervice, âgé de quarante ſix ans ſeulement. Ce Prince, dit Herrera, ſuivoit comme Italien la raiſon d'Etat, & ne faiſoit pas ce qu'il pouvoit contre les Hollandois, étant d'ailleurs porté à en uſer ainſi par le conſeil de ſes confidens peu affectionnés à la Couronne d'Eſpagne. Il n'y aura guères de perſonnes qui liſent cela, ſans tomber dans les ſoupçons qui furent grands à la mort de ce *Tom. 2, l. 8, c. 7.*

ge de Harlem la valeur Eſpagnole, & qu'il a eu grand tort de nommer le ſupplice des vaincus une cruauté Néronienne. *Cap. 21.* Il eſt blâmé ailleurs d'avoir admiré la réſolution des Hollandois à inonder leur païs par la rupture des digues pour ſecourir Leiden ; & une autre fois il ne devoit pas avoir dit que les Eſpagnols mutinés d'Aloſt *Lib.11.c.7.* fuſſent accourus à Anvers ſur l'eſperance qu'elle ſeroit pillée, mais que le ſeul zèle du ſervice de Dieu, & de leur Roi les y avoit fait venir. Bref, il étoit obligé de faire paſſer pour honorable le plus traitre & le plus inhumain ſac de ville dont on oüit jamais parler, puisque les Eſpagnols l'avoient exécuté. Or pource qu'aucun d'eux ne pouvoit nier que Coneſtaggio n'eût très bien repréſenté la conquête du Por-

ges qu'ils tirèrent par force de ce prisonnier, triomphent insolemment de paroles, & nous font dire avec vérité, que nous avons retiré plus humainement en toutes façons nos Rois des mains des Infideles, que des leurs. Si est-ce qu'on peut maintenir, ce me semble, qu'il y a plus d'honneur à François Premier d'avoir été fait prisonnier de guerre combattant vaillamment comme il fit, qu'à Charles-Quint d'avoir obtenu cette victoire par ses Lieutenants, cependant qu'il trembloit les fiévres quartes dans Madrid, se servant d'un François dénaturé, & d'un Sujet revolté contre son Prince.

Mais lors qu'un peu après le même corps d'armée, conduit par le même Chef, va saccager Rome, profaner tout ce qu'elle a de plus saint, & arrêter prisonnier le Vicaire de Jesus-Christ en terre; ce Charles de Bourbon, qui n'étoit à leur dire qu'un Lieutenant de nom, & sans pouvoir à la Journée de Pavie, est le seul qui commande à la prise de Rome, les Espagnols ne le suivent & ne lui obeïssent que par force, & le Prince d'Orange qui lui succeda, permit à leur grand regret tous les desordres qui arrivèrent. C'est ainsi qu'ils pensent éloigner d'eux tout ce qu'il y a d'odieux, donner le blâme aux autres, & se re-

Prince, que quelque cauſe plus violente, que les eaux de Spa, à qui Herrera attribue ſa mort, lui en avoit pû avancer l'heure. Quoiqu'il en ſoit, je reviens-là, que les Eſpagnols veulent être ſeuls juges de leurs actions, & qu'en cela ils ſont les plus injuſtes gens du monde, comme Sandoval le plus ridicule, de vouloir donner l'avantage en toutes choſes aux Eſpagnols, & de les décharger toûjours du blâme qu'ils peuvent mériter. En voici les preuves.

Quand ils ont eu la Fortune ſi favorable, que de faire un Roi de France priſonnier devant Pavie, ils ne peuvent ſouffrir, que perſonne prenne part à leur gloire, & ils attribuent tout l'honneur de la Journée au Mar-

[redacted]

[redacted]

ı'ils tirèrent par force de ce prisonnier, phent insolemment de paroles, & nous ire avec vérité, que nous avons retiré umainement en toutes façons nos Rois ıains des Infideles, que des leurs. Si qu'on peut maintenir, ce me semble, ' a plus d'honneur à François Premier r été fait prisonnier de guerre combat-aillamment comme il fit, qu'à Char-uint d'avoir obtenu cette victoire par ses :nants, cependant qu'il trembloit les fié-juartes dans Madrid, se servant d'un ɔis dénaturé, & d'un Sujet revolté con-ı Prince.

is lors qu'un peu après le même corps ée, conduit par le même Chef, va sac-Rome, profaner tout ce qu'elle a de ıint, & arrêter prisonnier le Vicaire de Christ en terre; ce Charles de Bourbon, 'étoit à leur dire qu'un Lieutenant de & sans pouvoir à la Journée de Pavie, eul qui commande à la prise de Rome, ɔagnols ne le suivent & ne lui obeïssent ır force, & le Prince d'Orange qui lui la, permit à leur grand regret tous les ıres qui arrivèrent. C'est ainsi qu'ils ıt éloigner d'eux tout ce qu'il y a d'o-, donner le blâme aux autres, & se re-

ſerver par préciput la gloire en partage. Mais chacun ſait comme cette action ſe paſſa, au grand ſcandale de toute la Chrêtienté; & beaucoup de perſonnes ont crû que Bourbon fut tué par les Eſpagnols mêmes, tant de jalouſie avoient-ils de lui, afin que rien ne les empêchât d'exécuter ce qu'ils firent. Trois Cardinaux furent d'abord mis à mort, Orſino, Ceſis, & Santiquarto; Clement Septiéme avec le reſte du ſacré College ſe vit aſſiegé dans le château Saint Ange; & huit jours durant Rome ſouffrit en toutes ſes parties, ſans diſtinguer le ſacré du profane, plus qu'elle n'a jamais fait en toutes ſes priſes. Si eſt-ce que Sandoval ſe contente de nommer cela, *obra no ſanta*, quoiqu'il avouë le meur-

[redacted]

[redacted]

rir de Naples à Rome, comme à des nô-
préparées. Ils firent paier d'abord qua-
cens mille ducats au Pape, pour la solde
l'armée. Ils le contraignirent en suite de
mettre entre les mains les Châteaux de
it Ange, d'Ostie, & de Civita Vecchia.
inalement le mettant en la garde d'Alar-
, ils le tinrent sept mois prisonnier à Ro-
, & puis à Gaïette pour plus grande assu-
ce; avec beaucoup d'honneur & de re-
t pourtant, si nous en croions nôtre Histo-
. Guichardin assure que Charles-Quint *Hist. l. 18.*
lut faire transporter sa Sainteté en Espa-
, comme il avoit fait François Premier,
r triompher du Ciel aussi bien que de la
re. Mais il n'en faut rien croire, puisque
Espagnols le nient, & qu'ils nous font
r là dessus cet Empereur en deuïl, Madrid
n de processions pour le bien de l'Eglise,
son des cloches defendu pour un témoi-
ge du déplaisir, qu'on avoit de ce qui s'é-
passé. Et néanmoins, comme repartit
Roi François à l'Ambassadeur Granvelle, *Sandov.*
lle apparence y a-t-il que l'Empereur *l. 16.*
orât, comme il vouloit faire croire, le
tement que faisoient ses gens à nôtre Saint
e pendant une si longue prison, n'aiant
lleurs jamais châtié aucune de leurs mau-

vaiſes actions ? C'eſt bien ſe moquer
Dieu & des hommes, & nous faire voir
ce qu'on a toûjours dit des Eſpagnols eſt
ritable, Qu'ils ont la voix de Jacob, &
mains d'Eſaü, ou, ſelon leur façon de p
ler, *la cruz en los pechos, y el diablo en*
hechos.

Lib. 13. *cap.* 30. Voions ſi Sandoval eſt plus équitable v
ceux du nouveau Monde, & conſiderons
deſcription de la conquête du Pérou. Il
donne une peine ſi ridicule à juſtifier le d
des Eſpagnols, & à exalter leurs proüeſſ
que c'eſt peut-être une des plus bouffon
piéces qui ſe voie dans aucune Hiſto
Qant au droit, à moins que d'être bien
ſtere, on ne s'empêchera pas de rire voi
la belle harangue qu'il fait prononcer à

[redacted]

ınd, qu'il tient ſon Empire de ſes pré-
ſſeurs ; qu'il n'a jamais reconnu de Su-
:ur en terre ; que le Pape dont on lui
: devoit être un homme bien fol, *devia*
r loco, de donner ce qui ne lui apparte-
pas ; & qu'il n'eſt pas réſolu de quitter
:ligion qu'il croit bonne, pour une autre,
ıdorer un Dieu mort, au lieu du Soleil
ıe meurt jamais. Sur cela Valverde lui
:nte ſon Breviaire, l'aſſurant que ce Li-
enſeignoit la vérité de tout ce qu'il lui
: dit. Atabalipa le prend n'en aiant ja-
; vû, & comme il reconnut que le Livre
arloit point, ſe croiant moqué, le jette
erre. Il n'en faloit pas davantage, l'E-
ıc crie vengeance aux Eſpagnols qui n'at-
oient que le ſignal, ils font main baſſe,
t ſans réſiſtance tout ce qu'ils trouvent
liens, & Pizarre fait de ſa main priſon-
ce grand Monarque. Sandoval trouve
ıon ſi belle, que c'eſt le lieu de ſon Hi-
e où il paroit le plus pathétique, rappor-
les propres paroles du Dominicain, *Los*
ıgelios por tierra Chriſtianos, juſticia de
', vengança, Chriſtianos vengança, a ellos,
os, que menoſprecian, y no quieren recebir
'ra ley, ny ſer nueſtros amigos. Je reconnois
la réponſe d'Atabalipa étoit pleine d'im-

Sand. l. 13. ch. dern.

Almagre portoit le nom de ſon village ; il étoit de ſi bas lieu, que jamais on ne pût ſavoir qui étoit ſon pere ; &, ce qui n'eſt pas mal plaiſant, Sandoval reconnoit qu'on le tenoit pour Prêtre, encore qu'il ne ſçût ni lire ni écrire. Avec ces bonnes qualités il paſſa aux Indes, où il amaſſa quelque argent, & cela lui donna moien de ſe joindre avec Pizarre, & un maître d'Ecole de Panama, pour l'entrepriſe du Perou. Quant à Pizarre, c'étoit un bâtard, expoſé par ſa mere à la porte de l'Egliſe, & qui gardoit les pourceaux au village de Truxillo, depuis que ſon pere le Capitaine Gonçale Pizarre l'eut avoüé pour ſon fils naturel. Il lui arriva d'en égarer quelqu'un, & n'oſant pour ce ſujet retourner chés ſon pere, il s'enfuit à Seville, & de là aux Indes. Jamais il ne ſçût lire non plus que ſon compagnon ; ce qui n'empêcha pas qu'au dire de Sandoval, il ne devint le plus riche particulier qui ait jamais été au monde. L'enquête en ſeroit difficile à faire, j'aime mieux l'en croire de courtoiſie, pourvû qu'il ne le faſſe point paſſer en ſuite pour le plus grand de tous les Capitaines, & les Eſpagnols qui le ſuivirent pour les plus vaillans ſoldats qui furent jamais. Car c'eſt en cela que ſon Hiſtoire eſt vicieuſe, comme au reſte que nous allons voir.

[redacted]

ieric Veſpuce, qui donna le nom au païs, Florence; & que nos François mêmes it droit de la partager avec eux. Mais je tiens que cette expédition du Perou, dont le nôtre Hiſtorien, n'a rien de la grandeur l lui donne, & qu'elle n'eſt pas plus adable, comme il l'appelle, que nous l'as fait voir juſte. Qui conſiderera la nu- & l'état d'innocence où furent trouvés Indiens; qu'ils n'avoient jamais vû de vaux, ni de Centaures, tels que leur pa- ent les Eſpagnols; qu'ils les croioient in- ierables dans leurs armes de fer; & beau- p d'autres telles circonſtances dont parle e Hiſtoire: il ne s'étonnera pas beaucoup ie conquête ſi facile. C'eſt une choſe aine qu'ils penſoient que les pierres ſer- ent de pature, & le ſang de boiſſon aux ignols, ſur ce qu'ils mangeoient du bis- , & buvoient du vin clairet. On a mê- écrit qu'ils furent pris pour des Dieux qui oſoient du tonnerre, à cauſe de leurs ca- s; & que leur navire paſſa pour un grand au, dont ils s'étoient ſervis pour deſcen- du ciel en terre. Or pour montrer qu'il faloit qu'oſer & entreprendre en cela, ons quels étoient les Almagres & les irres, ces grands Conquerans du Perou

Sand. l. 13. ch. dern.

Almagre portoit le nom de son village ;
étoit de si bas lieu, que jamais on ne pût
voir qui étoit son pere; &, ce qui n'est
mal plaisant, Sandoval reconnoit qu'on
tenoit pour Prêtre, encore qu'il ne sçût
lire ni écrire. Avec ces bonnes qualité
passa aux Indes, où il amassa quelque arge
& cela lui donna moien de se joindre avec
zarre, & un maître d'Ecole de Panama, p
l'entreprise du Perou. Quant à Pizarre,
toit un bâtard, exposé par sa mere à la po
de l'Eglise, & qui gardoit les pourceaux
village de Truxillo, depuis que son pere
Capitaine Gonçale Pizarre l'eut avoüé p
son fils naturel. Il lui arriva d'en éga
quelqu'un, & n'osant pour ce sujet retour

[illegible]

contre les Espagnols. Il dit en suite qu
terreur qu'ils donnèrent à tout le païs fut r
veilleuse, quand on les vit grimper contr
plus hauts murs, & les plus unis. Car on j
soit, dit-il, qu'ils eussent des ongles à gr
comme des chats, & des dents comme des g
fons, dont ils mettoient le monde en pié
Ce n'est rien à qui ne voit le texte. *Fue g
de el miedo que aquellas gentes commençar
tener a los Españoles, porque como los veyan
par por las paredes lisas, y por una delgada
ponerse en el muro alto, y hazer pedaços los
bres, pensavan que tenian ougnas. como g
para subir las cercas, y dientes de Grifos
que destroçavan las gentes.* Le Capitan
tamoros n'en a guéres dit davantage si

[redacted]

d'un âne, qu'on ne peut chaſſer d'un bled; mais Sandoval ne trouve que les griffons, les aigles & les lions, à qui il puiſſe bien comparer ſes ſoldats Eſpagnols.

Encore ne lui ſuffit-il pas de les avoir fait voler & de les avoir rendus ſi terribles ſur terre; il leur fait exécuter à la nage, comme à des Tritons, ce qui ne pouvoit être imaginé que par lui. C'eſt où il décrit le combat des Imperiaux contre les Saxons au paſſage de l'Elbe, avant la bataille où l'Electeur de Saxe fut pris priſonnier, pour s'être amuſé à ouïr le Prêche dans Mulberg, au lieu de donner ordre au combat. Il conte donc que l'Empereur ſe trouvant court de batteaux, pour dreſſer le pont où il vouloit faire paſſer ſon armée, dix Eſpagnols ſe jettèrent à la nage l'épée au travers de la bouche, pour aller prendre les vaiſſeaux des ennemis, qui les faiſoient deſcendre aiant rompu leur pont, par la crainte de ce qui arriva. Mais que nonobſtant toute la mouſqueterie des Saxons, qui bordoient un des côtés de la riviere, & la réſiſtance de ceux, qui conduiſoient les vaiſſeaux, ces dix Eſpagnols les tuèrent tous, & amenèrent en triomphe les bateaux à leur bord. La plus grande partie de cette narration eſt véritable, Sleidan avoüant que quel-

Lib. 20. cap. 15.

Lib. 19. comm.

en un autre endroit, au ſujet du Duc d'Albuquerque, qui fut emploié au ſervice des Anglois, que comme l'Italie donne les bons Ecuiers, l'Eſpagne fournit le monde de Généraux d'armée.

Cap. 10. C'eſt auſſi pourquoi ils ſont ſi reſpectés par tout, qu'en mil cinq cens quarante quatre à la Diete de Spire, ſelon le même texte, les Allemans, quoique très ſuperbes de leur naturel, ſalüoient le moindre Eſpagnol les premiers, & lui donnoient le haut du pavé, lors même, que l'Eſpagnol étoit à cheval, & qu'il étoit rencontré par les plus grands Seigneurs, qui le laiſſoient ainſi paſſer par reſpect. Les paroles de l'Auteur ſont encore plus ridicules que les miennes. *Si topavan con un Eſpañol de medi ano talle, ſe deſboneta-van quantos le veyan; ſi bien fueſſen Tudeſcos principales, y ſe apartavan para dar lugar que paſſaſſe, aunque el Eſpañol fueſſe a cavallo.* Ce ſont de belles obſervations, bien vrai ſemblables, & très importantes à l'Hiſtoire.

Car encore que quand il parle de l'émotion de ceux de Siene contre les Eſpagnols en mil cinq cens cinquante deux, il confeſſe
Lib. 30. cap. 29. qu'ils ſont haïs de toutes les autres Nations, ce n'eſt, comme il dit, qu'une marque très certaine de leur éminente vertu. Il me ſem-

[redacted]

Il y a des piéces ſans nombre de cette natu-
e dans ſon Hiſtoire. Lorsque Charles Quint
'amuſoit à faire la guerre au Duc de Guel-
lres en mil cinq cens quarante trois, parce
qu'il s'étoit allié des François, il lui vint nou-
relle d'Italie, que Barberouſſe avoit cepen-
lant enlevé Nice; & de Hongrie, que les *Lib. 25.*
Turcs avoient pris ce qu'il nomme impropre- *cap. 43.*
nent les ſept Egliſes, au lieu de dire la ville
ppellée les cinq Egliſes; avec celle de Gran
ou Strigonie la plus importante place du pais.
On ajoûtoit, qu'ils alloient mettre le ſiége
levant Albe Roiale. Mais l'Empereur, dit
Sandoval, étoit tout aſſuré de cette ville là, il
ſavoit bien que les Turcs n'avoient garde de
a prendre, puisqu'il y avoit cinquante Eſpa-
gnols dedans. Voilà en vérité une merveil-
euſe confiance & tout à fait Eſpagnole, de
ne rien craindre des armées de quatre & cinq
cens mille hommes, comme ſont ordinaire-
nent celles du Grand Seigneur, pourvû qu'u-
ne grande & capitale ville comme eſt Albe
Roiale, ſoit gardée par cinquante ſoldats
Eſpagnols.

Si ce n'eſt que vous les preniés pour au- *Lib. 26.*
ant de Généraux, qui ne vont guéres que *cap. 6.*
bien accompagnés. Car il me ſouvient que
nôtre bon Evêque fait cette belle remarque

en un autre endroit, au ſujet du Duc d'A
querque, qui fut emploié au ſervice des
glois, que comme l'Italie donne les b
Ecuiers, l'Eſpagne fournit le monde de
néraux d'armée.

Cap. 10. C'eſt auſſi pourquoi ils ſont ſi reſpe
par tout, qu'en mil cinq cens quarante
tre à la Diete de Spire, ſelon le même te
les Allemans, quoique très ſuperbes de
naturel, ſalüoient le moindre Eſpagnol
premiers, & lui donnoient le haut du p
lors même, que l'Eſpagnol étoit à che
& qu'il étoit rencontré par les plus gra
Seigneurs, qui le laiſſoient ainſi paſſer pa
ſpect. Les paroles de l'Auteur ſont enc
plus ridicules que les miennes. *Si top.*

[redacted]

[redacted]

voir ouï dire au Capitan de la Comédie,
la même pensée, que cette haine ve-
lu commandement qu'ils ont sur le reste
hommes. Ce qui n'empêche pas que
vertu, toute enviée qu'elle est, ne se
encore respecter.
ussi voions-nous dans cette Histoire que *Lib. 11.*
pitaine Bayard, blessé à mort par les *cap. 22.*
gnols, à la défaite de l'Amiral Bonivet
il cinq cens vint quatre, se console de
ir reçuë par la main de la meilleure Na-
du monde. Ce sont les propres mots
ndoval, que je ne m'amuserai pas à exa-
plus au long, non plus qu'à en rap-
r davantage, pour prouver qu'il a parlé
out avec trop de vanité & de partialité en
r de ceux de son païs; craignant plû-
'avoir été excessif, que défectueux aux
ves que j'en ai données. Mais je remar-
i bien ici comme une chose très impor-
, qu'il n'a pas dit tout ce qu'il devoit, en
nt de la fin de ce Chevalier sans repro-
ce qui est un défaut qui approche du
e en ceux qui se mêlent d'écrire l'Histoire. *Tr. contre*
pourquoi Hérodote est accusé de ma- *Herod.*
é par Plutarque, d'avoir parlé de Pitta-
ns rapporter la plus belle de ses actions,
u'il se battit en duel pour la gloire de son

païs, contre un Capitaine Athénien, &
n'aiant pas la grandeur, ni les forces du co
de son côté, il eût recours à celle de l'esp
embarassant son ennemi dans les filets, o
eût le moien de lui ôter l'honneur & la
Et Plutarque veut encore que la même pass
ait été cause que cet Historien, qui parle b
du bassin dont Amasis se servoit à laver
pieds, & qui s'amuse à quantité de cho
aussi basses, supprime néanmoins les be
actions de Léonidas, & ne dise pas beauco
d'exploits qui furent glorieusement exécu
par les Spartiates dans la valée des Therm
pyles. Je sai bien, que nôtre humanité n
excuse si nous ne savons pas tout, & que p
cela l'on ne trouve pas étrange de voir q
quefois des choses dans un Auteur, qui n

[redacted]

s'appelle prévarication en termes de Jurisprudence, qui peuvent être transportés ici, & je crois que celui qui déguise alors la verité, en faisant ce qui est à dire, ne fera pas grande difficulté d'avancer une autre fois le mensonge. Or Sandoval n'a pû savoir la fin généreuse du Chevalier Bayard, qu'il a crû devoir inserer dans sa narration, sans en avoir appris des particularités plus considérables que celles qu'il rapporte. Il ne l'a pû lire dans aucun Historien de considération, où il n'ait vû comme se sentant blessé à mort il se fit mettre au pied d'un arbre, commandant qu'on lui tournât le visage vers l'ennemi, à qui il n'avoit jamais montré le dos. Il n'a pû manquer d'y apprendre comme le Duc de Bourbon qui le trouva en cet état, lui aiant dit, qu'il lui faisoit pitié, eût pour réponse qu'il n'en faloit point avoir de celui qui mouroit glorieusement, & en homme de bien, mais bien de ceux, qui combattoient honteusement contre leur Roi, leur patrie, & leur serment. Ces choses étoient bien plus d'instruction, & plus dignes de l'Histoire, que de lui faire prononcer, apparemment contre toute verité, qu'il mouroit content d'avoir été tué par la plus vaillante Nation du monde. C'est lui donner la mort

Mem. du Bellay liv. 2. Bouchet. Annal. d'Aquit. Serres hist. de France.

vouloit juſtifier toutes ſes actions; au c
traire de Timée, qui pour avoir été bann
Sicile par ce Prince, le condannoit ſur t
dreſſant autant d'invectives mal à propos,
Callias d'apologies. Mais je ne penſe
qu'aucun Hiſtorien ait plus péché en c
partie que nôtre Chroniqueur à l'égard de
Charles Quint; ce que je vais faire voir
quelques obſervations, bien que tout
ouvrage ne montre autre choſe.

Je ſerois pourtant bien fâché qu'on
que je n'eſtimaſſe autant que je dois la v
de ce Monarque, & les rares qualités tant
turelles qu'acquiſes, qui paroiſſent en lui.
étoit d'agréable préſence, vaillant de ſa per
ne, magnanime en ſes entrepriſes, & il a

[redacted]

ros. Du reſte, je ne conſidère jamais les belles actions de ſa vie, ſes grandes victoires, le grand nombre de ſes voiages, & cette merveilleuſe promptitude avec laquelle il exécutoit ſes deſſeins, que je ne tombe dans une ſingulière admiration. Il fut neuf fois en la haute Allemagne, ſept en Eſpagne, comptant le dernier voiage qu'il y fit pour ſa retraite, ſept autres en Italie, dix en Flandre, quatre en France, deux en Angleterre, & deux autres en Afrique. Il navigea huit fois ſur la mer Mediterranée, quatre fois ſur l'Ocean, à la derniere deſquelles il avoit déjà renoncé au gouvernement de ſes Etats. Ce fut à l'imitation d'un Diocletien, & de quelques autres Souverains, qui cherchèrent le repos



cipale cauſe de la perte des Païs-Bas. Car pendant le tems que Philippe Second ſe promenoit dans les bois de Ségovie, prenant ſes divertiſſemens en ſa belle maiſon de Valſaim, au milieu des jardins & des fontaines, comme Cabrera nous le décrit, ces belles Provinces de la Flandre, que la préſence de Charles Quint avoit tant de fois conſervées, trouvèrent leur ruïne dans l'abſence de ſon ſucceſſeur. Pour s'ètre contenté d'envoier des Lieutenants, & d'écrire auſſi fiérement à des peuples libres, qu'il eût pû faire à quelque reſte de Morisques, au lieu de venir en perſonne pacifier les troubles dans leur principe, à l'exemple de ſon pere; le plus riche héritage de la maiſon de Bourgogne lui ſut enlevé. Ceci ſoit dit pour montrer que je ne blâme pas Sandoval de nous avoir fait voir toutes les belles parties de ce Prince, dont j'honore la mémoire, & la poſterité, autant qu'un François très affectionné à ſon Prince, & à ſa patrie, ſauroit faire : Mais que je le reprens ſeulement de ne nous l'avoir pas donné tout entier, & en ſon vrai naturel; d'avoir perverti le ſens qu'il étoit obligé de donner à beaucoup de ſes actions, pour le vouloir trop juſtifier; & de s'ètre, en ce faiſant, éloigné de cette verité qui eſt l'ame de l'Hiſtoire, nous

Lib. 7 c. 3. & 4.

exposant un cadavre au lieu d'un corps Historique. Venons aux preuves.

Une des choses qu'il tâche le plus d'obtenir sur la créance de son lecteur, c'est que Charles Quint fut très réligieux observateur de sa parole, & qu'il mérita mieux que Marc Antonin le surnom de Verissime. Et certainement, selon le zèle immoderé qu'il a pour celui-là, ce n'est pas sans raison qu'il se donne cette peine, n'y aiant rien qui puisse davantage recommander un Prince à la postérité. Les Souverains que nous respectons à bon droit comme les images de Dieu en terre, n'ont rien, qui leur donne tant de cette ressemblance, que le credit de leur parole, quand ils la savent bien faire valoir. Car Dieu qui a fait le Monde & tout ce qu'il contient par sa seule parole, permet que ses Lieutenants le gouvernent par la leur, pourvû qu'ils en soient jaloux, & qu'ils la conservent inviolablement. Pour autoriser donc son dire il observe que le serment ordinaire de cet Empereur étoit, *Foi d'homme de bien*, & qu'il avoit coûtume de dire, que cette qualité lui étoit bien plus chère que toutes celles dont sa grande naissance & ses Couronnes le faisoient jouir, parce que les hommes de bien étoient beaucoup plus rares que les Empe-

Julius Capito.

[redacted]

C'étoit très vertueusement parlé, il
)it qu'à executer de même. Mais
es Puissances de la terre qui ont eu
communication avec la sienne, té-
ront, que jamais Prince n'a fait moins
ıe lui de sa foi, quand il a crû que
:êts ne s'accommodoient pas avec ce
)it promis. Nous avons vû comme
oit les Papes avec des Traités signés
Vices-Rois, au même tems qu'il en-
urprendre & saccager Rome. Les *Cabrera l. 9. c. 18.*
ıs furent si fort offensés, voiant que
les termes de leur confédération, il
pour lui Duras, qu'ils aimerent
aire une paix honteuse avec les Turcs,
lemeurer davantage en ligue avec lui,
ent déjà accusé de trahison son Géné-
ré Dorie, à la Journée de la Previse
cinq cens trente huit, comme n'aiant
lu combattre tout de bon contre Bar-
:, mais seulement les engager dans la
:ontre le Turc, selon les ordres & les
de l'Empereur. Personne n'a ignoré
n de fois il a pipé de promesse le Roi *Sand. l. 24. cap. 15.*
s au sujet du Duché de Milan; & tou-
xcuses qu'y apporte son Chroniqueur,
nteuses & pleines de supercheries. Ce
:oi y procédoit bien autrement, lors-

toit d'avoir obſervé le ſauf conduit qu'il avoit donné à Luther. Car encore que Sandoval attribuë cela au zéle qu'il avoit pour la cauſe de Dieu, les exemples de Saint Gregoire le Grand, qui a gardé la foi aux Hérétiques, de Joſué qui l'entretint aux Gabaonites idolatres, & de Saül qui fut puni de Dieu pour en avoir uſé autrement, pouvoient bien mettre ſa conſcience en repos. Je n'entre point en cette grande queſtion qui a tant fait écrire depuis nos guerres de Réligion. Mais je dis bien que ſi Charles Quint par tendreſſe de conſcience ſe devoit repentir de quelque choſe en cela, ce devoit plûtôt être d'avoir donné la foi à un hérétique, que de la lui avoir conſervée.

[redacted]

[redacted]

uc de Castres directeur principal, dit-il, cette affaire en faveur du Roi Henri II. oia le Comte de Lande à André Doria se doloir de la mort de son neveu Janetin, avoit été tué dans ce tumulte, & l'assurer n'y avoit rien de son fait. André Doria nt mine de se contenter, corrompt cet bassadeur, & par son moien fait assassiner uc dans sa Citadelle de Plaisance, cepen- que Ferdinand Gonzague averti de tou- a conjuration, attendoit cet événement Crémone, d'où il fut au premier avis se r de Plaisance au nom de l'Empereur. léjà c'est une maxime, qu'en matière de es, la présomption va contre ceux qui rofitent, comme firent les Espagnols de i-ci, par l'usurpation des biens du défunt. s outre les avis certains qu'on eût de la é du fait, quelle apparence y a-t-il, à le dre par le seul texte de notre Auteur, proteste néanmoins de l'innocence de rles Quint, que Gonzague & les autres s Espagnols osassent participer à cette piration sans l'en avertir ? entreprendre re le fils du Pape, & le proche allié de sa sté Imperiale à son insçû ? & la mêler si t dans cette action tragique, comme ils it par la prise de Plaisance, sans le lui

avoir fait savoir ? Car de dire, comme Sandoval l'assure, que le meurtre de Pierre Louïs déplût à l'Empereur, encore qu'il approuvât ce qu'avoit executé en suite Ferdinand Gonzague, chacun peut bien juger du peu de vraisemblance qu'il y a. D'ailleurs il avouë
Lib. 30. c. 9.
lorsqu'il rapporte la mort du Pape Paul III. qu'il ne voulut jamais de bien à Charles Quint, & accuse sa Sainteté d'avoir eu la Fleur de lis dans le cœur, ce qui procédoit de la connoissance qu'elle avoit du véritable auteur de cet assassinat. Il ne nie pas non plus que le Duc Octavio Farnese, fils de Pierre Louïs, ne crût certainement que l'Empereur avoit fait mourir son pere, attribuant à cette assurance qu'il en avoit, la résolution qu'il prit de s'allier avec le Roi Henri II. & de

[redacted]

laissa, comme celle qui lui avoit toûjours été obeïssante, même contre l'interêt de ses propres enfans. Or qui pouvoit mieux savoir toutes les circonstances de ce parricide, que le pere & le fils du defunt? Si est-ce que nôtre bon Historien' n'oppose à tout cela qu'une belle négative, & pense avoir bien satisfait à Dieu & au monde, en disant qu'il n'en est rien.

Par ce que nous venons de dire de Paul Troisiéme, & ce que nous avons remarqué auparavant de Clement Septiéme, il seroit assés aisé de conjecturer quel pouvoit être le respect de Charles Quint envers le Saint Siége. Mais parce que c'est encore une des choses sur laquelle Sandoval insiste le plus, prétendant en mille lieux de son Histoire, que l'Eglise n'eût jamais un fils plus obeïssant que celui-là, je m'arrêterai aussi à examiner ce point un peu davantage. A la vérité, quand il a eu des Papes à sa dévotion, qu'un Adrien son Précepteur, & un Jules III. ont épousé tous ses interêts, il a usé de fort grandes soûmissions. On l'a vû même lorsqu'il se voulut faire sacrer par Clement Septiéme, lui baiser les pieds comme les autres hommes, se présenter à tenir l'étrier d'un Cheval Turc, que montoit sa Sainteté, & prendre

en suite la bride durant trois ou quatre pas. Si étoit-ce le même Pape qu'il venoit de tenir sept mois prisonnier, avec les indignités, que nous remarquions tantôt, & qu'il avoit déjà assiegé auparavant dans le Château Saint Ange, pour lui faire signer par violence une ligue contre la France. Car voiant que sa Sainteté en avoit fait une, que les Espagnols nommèrent Clémentine, qui alloit à les mettre à la raison, puisqu'ils étoient cause de la perte de la Chrétienté ; comme les prises de Belgrade, & de Rhodes, déjà arrivées, avec la perte du Roi de Hongrie & de Bude qui suivirent, le montrèrent assés. Fâché d'ailleurs contre le Pape, de ce qu'il avoit absous le Roi François du serment forcé [redacted]

[redacted]

moit exprès d'être gouteux dans Frefcati, t tous leurs préparatifs. Enfin lorsque ment Septiéme y penfoit le moins, étant trève avec les Colonnes, felon le dire de l Jove, quoique Sandoval le démente là-fus, les Efpagnols entrent par furprife is Rome, pillent le Bourg Vatican, le Pa-facré, l'Eglife de Saint Pierre, & inveftif-t le Pape dans fon Château Saint Ange, le traignent au bout de trois jours de leur ner des conditions telles, qu'ils voulurent. la fe paffa fur la fin du mois d'Août mil q cens vingt-fix, & le fac de Rome prife Charles de Bourbon l'année fuivante. ilà avec quel refpect Charles Quint traitoit Saint Siége, felon le propre texte de San-val, qui excufe néanmoins le tout fur deux fidérations. La premiere, que l'Empe- *Lib.* 15. r ne fçût rien de cela qu'après l'évene- *c.* 4. &c. nt, dont il fut très fâché, avoüant pour-t qu'il ne laiffa pas d'approuver ce qu'a-it fait Hugues de Moncade. C'eft, com- *Cap.* 23. nous avons déjà vû, le ftile ordinaire des pagnols, d'ufer de ces négations abfoluës, ur ridicules qu'elles foient. La feconde, e Clement Septiéme avoit des obligations inies à Charles Quint, dont il fait une gue énumeration, ne s'appercevant pas,

en suite la bride durant trois ou quatre pas. Si étoit-ce le même Pape qu'il venoit de tenir sept mois prisonnier, avec les indignités, que nous remarquions tantôt, & qu'il avoit déja assiegé auparavant dans le Château Saint Ange, pour lui faire signer par violence une ligue contre la France. Car voiant que sa Sainteté en avoit fait une, que les Espagnols nommérent Clémentine, qui alloit à les mettre à la raison, puisqu'ils étoient cause de la perte de la Chrétienté ; comme les prises de Belgrade, & de Rhodes, déja arrivées, avec la perte du Roi de Hongrie & de Bude qui suivirent, le montrèrent assés. Fâché d'ailleurs contre le Pape, de ce qu'il avoit absous le Roi François du serment forcé qu'on lui avoit fait faire à Madrid ; & jugé en suite avec les Venitiens, qu'on retenoit contre toute justice les ôtages de France en Espagne, & qu'ils devoient être rendus. Il pensa qu'il étoit tems de faire connoitre dans Rome jusqu' où s'étendoit son obedience filiale, lorsqu'on lui donnoit du mécontentement. Pour cet effet il dépêche ses ordres secrets en Italie ; Hugues de Moncade son principal Ministre en ce lieu, le Duc de Sesa son Ambassadeur, le Vice-Roi de Naples Lanoi, & le Cardinal Pompée Colonne, qui feignoit

[redacted]

feignoit exprès d'être gouteux dans Frescati, font tous leurs préparatifs. Enfin lorsque Clement Septiéme y pensoit le moins, étant en trève avec les Colonnes, selon le dire de Paul Jove, quoique Sandoval le démente là-dessus, les Espagnols entrent par surprise dans Rome, pillent le Bourg Vatican, le Palais sacré, l'Eglise de Saint Pierre, & investissant le Pape dans son Château Saint Ange, le contraignent au bout de trois jours de leur signer des conditions telles, qu'ils voulurent. Cela se passa sur la fin du mois d'Août mil cinq cens vingt-six, & le sac de Rome prise par Charles de Bourbon l'année suivante. Voilà avec quel respect Charles Quint traitoit le Saint Siége, selon le propre texte de Sandoval, qui excuse néanmoins le tout sur deux considérations. La premiere, que l'Empereur ne sçût rien de cela qu'après l'évenement, dont il fut très fâché, avoüant pourtant qu'il ne laissa pas d'approuver ce qu'avoit fait Hugues de Moncade. C'est, comme nous avons déja vû, le stile ordinaire des Espagnols, d'user de ces négations absolues, pour ridicules qu'elles soient. La seconde, que Clement Septiéme avoit des obligations infinies à Charles Quint, dont il fait une longue énumeration, ne s'appercevant pas,

Lib. 15. c. 4. &c.

Cap. 25

des Benefices en Eſpagne, & de jouïr d'aucune penſion, enjoignant à ceux qui en devoient, de n'en plus paier. Mais n'eſt-ce pas une choſe étrange, qu'au ſujet du mécontentement que prit ce Pape de l'alliance contractée entre Henri Huitiéme Roi d'Angleterre, déjà hérétique, & Charles Quint, il compare celui-ci, qui ſe moquoit de la colere du Pape, à un certain impie qui mépriſe le courroux des Dieux dans Juvenal, rapportant ſes
Sat. 1. mêmes paroles, *Bibit, & fruitur Diis iratis*; & puis à cet Hercule de Sénèque, qui profitoit des animoſités de Junon, dont il cite auſſi le texte aſſés mal à propos, & comme ne l'entendant pas. Paul Quatriéme Napolitain de la famille des Caraffes, & ainſi né ſujet de [redacted]

ſpaſian de Gonzague, leur diſant, *Bien en-camina el diablo lo que es en deſervicio de Dios*, & ſur cela continua ſon chemin, tâchant d'exécuter ſon entrepriſe. C'étoit témoigner tout enſemble l'état qu'il faiſoit du Pape, de Dieu, & de la Réligion. Nous pourrions faire voir en ſuite dans le même Auteur, comme Pie Quatriéme ne fut pas mieux dans les bonnes graces des Eſpagnols ; & comme depuis l'execution des Acolti, aſſaſſins qui en vouloient à ſa vie & le devoient poignarder en une audience qu'ils ſollicitoient, il feignit d'être ami de Philippe Second, mais qu'en effet il vécût & mourût ſon ennemi couvert. Nous montrerions auſſi le traitement indigne que fit le même Roi au Nonce de Gregoire [redacted]

Lib. 6. c. 19. & l. 7. c. 1.

Lib. 13.

[redacted]

ſpagne en eſt quitte pour mander à Rome qu'on lui envoie un autre Nonce, & il eſt obéi. Il ſeroit aiſé d'ajouter beaucoup d'exemples tant anciens que modernes, de ſemblables procedures Eſpagnoles envers les Papes. Mais puiſque nôtre diſcours ne regarde principalement que Charles Quint & l'Hiſtoire de Sandoval, je penſe que nous en avons aſſés dit, pour juſtifier par ſa propre narration, qu'il a eu tort de vouloir faire paſſer ce Prince pour le plus reſpectueux qui fut jamais vers le Saint Siége, & qu'il a commis par là un grand crime contre la fidélité de l'Hiſtoire. Paſſons maintenant à un autre point, & voions le plus ſommairement qu'il ſe pourra, ſi cet Empereur a fait toûjours pour la Réligion, & particuliérement contre le Lutheraniſme tout ce qui étoit en ſon pouvoir, comme le maintient Sandoval.

Toute la Chrétienté ſoûpira à ce premier coup mortel, que lui livra Soliman l'an mil cinq cens vint un, par la priſe de Belgrade ſon principal rempart, pendant que Charles Quint, obligé à ſon ſecours par le devoir de ſa charge, par l'interêt du voiſinage, & par la conſidération de ſon beau frere Louïs Roi de Hongrie, s'amuſoit à nous faire la guerre en Italie, & occupoit toutes les forces de

l'Empire contre François Premier. Sandoval avouë que l'entrepriſe du même Soliman ſur Rhôdes l'année mil cinq cens vint deux, eût pour fondement, que la place ne ſeroit point ſecouruë pendant les guerres de ces deux Princes Chrétiens. Et comme la vérité eſt merveilleuſement puiſſante à ſe faire reconnoitre, il avouë une choſe au même lieu, qui ſera éternellement honteuſe aux Eſpagnols. C'eſt que le Pape Adrien VI. qui devoit ſa promotion à l'Empereur ſon diſciple, avoit alors trois mille Eſpagnols, qu'il pouvoit envoier à la defenſe de Rhôdes. Mais que Loüis de Cardona Duc de Seſſa, & en ce tems-là Ambaſſadeur dans Rome, ſecondé d'autres Capitaines & grands Seigneurs du [redacted]

Lib. 10. cap. 30.

ſpagne en eſt quitte pour mander à Rome qu'on lui envoie un autre Nonce, & il eſt obéi. Il ſeroit aiſé d'ajouter beaucoup d'exemples tant anciens que modernes, de ſemblables procedures Eſpagnoles envers les Papes. Mais puisque nôtre discours ne regarde principalement que Charles Quint & l'Hiſtoire de Sandoval, je penſe que nous en avons aſſés dit, pour juſtifier par ſa propre narration, qu'il a eu tort de vouloir faire paſſer ce Prince pour le plus reſpectueux qui fut jamais vers le Saint Siége, & qu'il a commis par là un grand crime contre la fidélité de l'Hiſtoire. Paſſons maintenant à un autre point, & voions le plus ſommairement qu'il ſe pourra, ſi cet Empereur a fait toûjours pour la Réligion, & particulierement contre le Lutheraniſme tout ce qui étoit en ſon pouvoir, comme le maintient Sandoval.

Toute la Chrétienté ſoûpira à ce premier coup mortel, que lui livra Soliman l'an mil cinq cens vint un, par la priſe de Belgrade ſon principal rempart, pendant que Charles Quint, obligé à ſon ſecours par le devoir de ſa charge, par l'interêt du voiſinage, & par la conſidération de ſon beau frere Louïs Roi de Hongrie, s'amuſoit à nous faire la guerre en Italie, & occupoit toutes les forces de

en mil cinq cens trente cinq, Sandoval écrit qu'il ne faloit que se présenter devant Argel pour s'en rendre le maitre, & même de ce fameux Corsaire Barbe-rousse; mais que Charles Quint fut conseillé de revenir, se contentant d'avoir établi un Roi More dans l'ancienne Carthage. N'est-il pas vrai qu'au lieu d'aller secourir Oran contre le Roi de *Lib. 25. cap. 27.* Tremeçen, l'an mil cinq cens quarante-trois, il aima mieux passer en Italie, & de là en Allemagne, pour satisfaire à cette violente passion qu'il avoit contre le Roi de France; de sorte que sans la valeur de Dom Martin de Cordoue, Comte de Alcaudete, cette importante conquête du Cardinal Ximenes retournoit entre les mains des Barbares? Mu-

[redacted]

e'eu mil cinq cens cinquante un à Sinam *Liv. 32.*
ha, que lui seul comme voisin pouvoit *cap. 32.*
:erver aux Chevaliers de Malthe ; & à
ı Arraes la ville de Bugie en mil cinq cens
uante cinq, que les Espagnols avoient
:ervée trente cinq ans, depuis que Pierre
Navarre y avoit arboré la Croix en mil
cens dix. Je sai bien qu'il en voulut re-
r la faute sur le Gouverneur Alonso Peral-
qui l'avoit rendue, le faisant exécuter à
t pour cela dans Valladolid. Mais il est
aussi, que les guerres contre les Chré-
; donnèrent tous ces avantages aux enne-
de nôtre Réligion, & par consequent que
:e côté-là Sandoval a eu mauvaise grace
ecommander, comme il a fait, cet Em-
ur; même si on defere tant soit peu aux
ıtes des Venitiens que nous avons tantôt
ndues.
: ferai volontiers ici une observation qui
ırde non seulement Charles Quint, mais

n'y avoit rien qui fut ſi contraire au C
niſme, que la continuation de l'Empi
Lib. 20. cette Maiſon. Sandoval remarque l
cap. 2. me, que Guillaume Duc de Baviere
de nullité lorſque Ferdinand Premier
Charles Quint fut élû Roi des R
non ſeulement parce que l'élection s'é
te par argent, & par force, mais encor
qu'il étoit trop injuſte de perpetuer l'
dans une famille, dont quatre de ſ
voient déjà poſſedé. Or ce méco
ment des autres Princes d'Allemagne
doit dès lors non ſeulement mal affec
à ceux d'Autriche, mais encore peu
des interêts de l'Empire, n'y poſſeda
la part qu'ils devoient, au grand préju
[redacted]

que ... homme ...
... aux Chevaliers de Malte:
... la ville de ...
...
que ...
... commander ...
; même ...
s des ...
lues.
ferai vo... ...

[redacted]

le Roi d'Eſpagne de le ſeconder en c
deſſein, y envoiant auſſi quelqu'un de ſ
pour faciliter les affaires. Philippe S
dépèche là deſſus François de Mendoçe
ral d'Arragon, en apparence pour contr
à cette croiſade, mais en effet pour la t
ſer, & en empècher la concluſion, co
il fit. Ses ordres ſecrets portoient, co
Ibid. l'avoué Herrera, non ſeulement de n'y
entrer, mais d'agir en ſorte que le Pa
connut qu'il y avoit plus de difficultés &
conveniens que d'utilité à eſperer de ce
gue. Philippe craignoit que les Alle
s'occupans contre le Turc, la Flandre
ſouffrit par la perte de leur ſecours, &
pendant qu'on combattroit les Infidel

[redacted]

Ui non ieuiement Charles Quint le
de ces considérations d'équité, & de
ı, mais il fit même ce qu'il pût, pour
son fils Philippe dans l'Empire; &
pû gagner ce point, il tâcha aussi in-
nt de le faire declarer Roi des Ro-
Ferdinand n'y aiant jamais voulu con-
Sandoval dit, qu'il le fit sonder sur *Lib. 29.*
ier chef par la Reine Marie leur sœur *cap. 35.*
Diete tenuë à Augsbourg en mil cinq
arante sept: mais que Ferdinand lui
si vertement, & avec tant de ressenti-
: l'indigne proposition qu'on lui fai-
e Charles Quint n'osa pas le faire pres-
antage. Et néanmoins en l'an mil *Lib. 30.*
ns cinquante, il fit revenir exprès de *cap. 14.*
cette Reine Marie en la même ville
ourg pour remettre Ferdinand sur ce *Lib. 1.*
& lui faire trouver bon, que Philip- *c. 5. & 7.*
nommé Roi des Romains; ce qu'elle *Sand. l. 32.*
aussi peu que la premiere demande. *cap. 39.*

le Roi d'Espagne de le seconder en ce bon dessein, y envoiant aussi quelqu'un de sa part pour faciliter les affaires. Philippe Second dépèche là dessus François de Mendoçe Amiral d'Arragon, en apparence pour contribuer à cette croisade, mais en effet pour la traverser, & en empècher la conclusion, comme il fit. Ses ordres secrets portoient, comme *Ibid.* l'avoue Herrera, non seulement de n'y point entrer, mais d'agir en sorte que le Pape reconnut qu'il y avoit plus de difficultés & d'inconveniens que d'utilité à esperer de cette ligue. Philippe craignoit que les Allemans s'occupans contre le Turc, la Flandre n'en souffrit par la perte de leur secours, & que pendant qu'on combattroit les Infideles, le feu Roi Henri le Grand, avec qui il étoit encore en guerre, ne reçût quelque avantage de n'avoir plus rien à craindre du côté de l'Empire. En effet, ces considérations toutes particulières à la Maison d'Autriche, où les Empereurs comme cadets reçoivent la loi des ainés d'Espagne, ruinèrent de sorte cette ligue, qu'il n'en fut plus parlé; & toute la négociation de l'Amiral d'Arragon aboutit à ménager simplement un secours du Roi de Pologne pour les Païs-bas. Voilà combien il importe à la Réligion & à toute la Chré-

[redacted]

ı a jugé qu'il devoit pour cela étouffer
me un monſtre dès le berceau.

n'y a rien de plus ſouvent repété dans
toire que nous examinons, que cette pro-
tion, qu'on a eu tort de dire, que Char-
Quint n'avoit pas empèché le Lutheranis-
comme il eût pu, s'il n'eût voulu s'en ſer-
vantageuſement contre les Princes Alle-
s, en les diviſant & ruïnant par cette di-
té de Réligion. Diodore nous apprend *Lib.* 2.
n Roi d'Egypte mit la diſcorde parmi ſes
les, en leur donnant des Dieux différens,
les empêcher de s'unir contre lui. Ce
d ſoin de Sandoval à excuſer ſon Empe-
nous apprend, quand tous les Livres du
ne nous en inſtruiroient pas, que tout
ıonde accuſa Charles Quint de vouloir
quer à peu pres la même choſe en Alle-
ne; & nous pouvons dire auſſi qu'une ſi
mune opinion n'a pas manqué d'apparen-
Premierement la guerre qu'il fit contre
uc de Saxe Frideric, celui qui refuſant
pire le lui avoit fait donner, aiant pour
nier & principal fondement l'interêt de la
gion; chacun fut fort étonné quand aprés
iſon de ce Prince, on le vit mettre en li-
é, avec des conditions très rigoureuſes
vérité à l'égard de ſes biens, & de ſon

honneur, puisqu'il perdoit ſon Ele
mais qui d'ailleurs n'avoient pas un ſe
Lib. 20. *cap.* 23. cle en faveur de la conſcience. Nôt
Evêque fait voir ce Traité, & lui do
plus de couleur qu'il peut pour déc
Charles Quint de ce reproche. Mais
fet il s'en acquitte très mal, ne diſant
plus eſſentiel, ſinon que ſa Majeſté tr
propos de ne point parler du tout de
concernoit la Réligion. Un peu de tem
il fit compoſer & publier le Livre de l'In
qui regloit la conſcience des Allemans,
dant le Concile, ce que les Catholiqu
rent pour un attentat ſur la Jurisdicti
cleſiaſtique; & tout le monde jugea q
s'étoit porté à cela, que par le grand

[redacted]

[redacted]

ε de la Terre. Mais ce que les autres
ι faire en cela avec excuse, & legitime-
manquoit de prétexte & de raison en
qui faisoit profession ouverte de perse-
les Hérétiques comme tels, & de ne
ettre aucun commerce avec les Luthe-
Quand on eût douté de ses véritables
iens, la ligue où il étoit entré avec Hen- *Lib. 25.*
itiéme Roi d'Angleterre depuis qu'il eût *cap. 27.*
éclaré hérétique, contre son grand ad-
re François Premier, faisoit assés voir
en étoit. Mais rien ne découvrit si à
on interieur à tous les Princes de l'Em-
que quand, pour obtenir la liberté de
ience, il exigea d'eux dans Ratisbonne,
se départiroient de l'alliance de France;
leur avoir refusé cette même grace,
ie pour l'acquerir ils lui avoient offert
sous ses enseignes combattre celles du
sant. C'est sur ces apparences qu'on a
le soupçon, que cet Empereur étoit
oup moins devot que ce qu'il vouloit
on crût. Je ne voudrois pourtant pas *Thuan.*
si avant que ceux qui en ont encore ju- *L. Cabrer.*
us sinistrement, sur ce qu'on brula dans *l. 5. cap. 3.*
e depuis sa mort les os du Docteur Con-
n son Confesseur, qui s'étoit tué d'un
au dans la prison, aprés avoir été con-

vaincu de Lutheranisme, & d'avoir deux femmes tout Prêtre qu'il étoit. Les fautes sont personnelles, & je tiens que c'est une grande témérité de tirer une si dangereuse consequence du Confesseur au penitent. Charles Quint étoit sans doute fort bon Catholique, mais il étoit homme aussi, & Prince de plus, ce qui rend son Historien sans excuse de l'avoir voulu donner pour impeccable. Quel zèle de Réligion n'a point fait paroitre Philippe Second son fils? Cependant il laissa prendre Tunis & la Goulette à Sinam Bacha, pour entretenir les troubles de la Ligue en France. Il donna Arzilla au Roi de Maroc infidele, pour opprimer Dom Antonio dans le Portugal, où il craignoit le secours d'Afrique. Et

Cabrera lib. 10. cap. 20.

[redacted]

is tomber dans les abſurdités de Sando-
qui veut tant attribuer à ſon Charles
t, qu'on le peut convaincre de menſon-
r ſon propre texte. Il eût bien plus fait Lib. 32.
avantage, ce me ſemble, puiſqu'il ne cap. 34.
oit qu'à l'obliger, de ne le point repré-
pleurant en pleins Etats, qu'il avoit aſ-
lés à Bruxelles avant ſon depart pour ſe
r en Eſpagne; & de ne lui point faire
er en un lieu ſi célébre la folie de ſa me-
ont il ſe devoit au moins taire comme
s'il ne la pouvoit cacher. Car quant
irmes, je ſai bien qu'il y en a de permi-
ir les Philoſophes mêmes, & qu'Home-
ſi bien que Virgile ont fait pleurer leurs
s. Mais cette aſſemblée n'étoit pas le
où il les faloit répandre, & la renoncia-
iu gouvernement, qu'il y faiſoit en fa-
le ſon fils, devoit être accompagnée de
ie fermeté, & de grandeur de courage.
le regard de la Reine Jeanne ſa mere,
e que ſa maladie ne puiſſe pas être tirée
ſequence, & que nous voions bien par-
s Rois un Charles le Sage, qui engen-
'harles le Phrénetique, & celui-ci un
Charles qui fut le reſtaurateur de l'Etat
i par l'Anglois, tant la folie & la ſageſſe
ine ſont choſes voiſines & qui ſe ſuivent:

Aa iii

Si eſt-ce que rien n'obligeoit Charles Quint à dire là avec tant d'indecence, que ſa mere avoit été ſi long-tems alienée d'eſprit. Et Sandoval avoit aſſés ſatisfait à la fidélité de l'Hiſtoire, d'avoir remarqué en tant d'autres lieux la démence de cette infortunée Princeſſe, ſans en rendre ſon propre fils le dénonciateur, dans une convocation d'Etats généraux. *Lib. 26. cap. 28.* Je m'étonne, qu'au jugement qu'il rendit long-tems auparavant entre les Dames de Vergas & de Brederode, qui conteſtoient ſur leurs rangs, ordonnant que la plus folle iroit devant, Sandoval ne lui fait ajoûter que c'étoit pour conſerver le rang à ſa mere. Quant à moi, je ne puis croire que ce Prince ait parlé ſi peu judicieuſement, me le perſuadant d'au-



que Charles Quint en particulier ; remarquons maintenant les fautes qu'il a faites par une exceſſive animoſité contre la France. L'amour de ſon païs, & la haine du nôtre ſe devoient ſuivre immédiatement, puisque ce ſont des paſſions dereglées qui partent d'un même principe.

Il eſt ſi difficile de s'empècher en écrivant l'Hiſtoire d'avoir la même averſion de nos ennemis, que nous leur avons témoignée en guerre ouverte, qu'il y a peu d'Hiſtoriens de l'antiquité, qu'on ne puiſſe blâmer d'avoir en cela trop donné à leurs paſſions. En effet, je penſe que ſi nous avions les guerres Puniques écrites de la main de quelque Auteur Africain, & telles qu'elles ſe pouvoient debiter dans Carthage avant ſa deſtruction ; nous y verrions des deſcriptions de combats bien differentes de celles, que nous avons dans Tite Live, & les autres Hiſtoriens Romains. Ceux-ci mettent quaſi toûjours les victoires de leur côté avec le moindre nombre de ſoldats, par la ſeule vertu des Chefs, & la bonne diſcipline de leur milice. Qui doute qu'ils ne fuſſent controllés en cela par ceux du parti contraire ? La même diverſité ſe remarqueroit vrai-ſemblablement aux réſolutions priſes dans le Senat de Carthage, qui

ſeroient accompagnées d'autant de raiſo
d'équité, qu'on verroit d'injuſtice en celu
Rome. Et s'il nous reſtoit ce qui peut
été écrit pour l'un & pour l'autre de ces d
grands partis, il eſt à croire que la bo
cauſe ne ſe trouveroit pas toûjours du
de la bonne fortune, comme il eſt arrivé
le mal-heur des vaincus, dont on a ſuppr
les écrits avec la liberté & l'Empire. Car
core que les Hiſtoriens de l'une & de l'a
République convinſſent par néceſſité des
cipaux évenemens, comme du ſiége & d
priſe des villes, des batailles données, &
choſes ſemblables; il eſt hors de doute
la raiſon des conſeils, les moiens tenu
l'exécution, & les circonſtances de toute

[redacted]

: doit avoir jamais pensé, & comme nous ons vû qu'il a lâché la bride à toutes ses af- ctions, quand il a voulu obliger ceux de n païs; nous montrerons qu'il s'est donné core plus de licence dans sa colere, lors- i'il a pû prendre occasion de mal traiter la ance, & de diffamer nôtre Nation.

Dès le commencement de son ouvrage rlant des ayeuls de Charles Quint dans cet- : curieuse Généalogie, qui nous a déjà en- etenus, il dit que le regne de Ferdinand & Isabelle fut illustre par quatre grandes vi- oires. L'une aux Indes, contre le Diable; utre au Roiaume de Naples, contre les ançois; la troisiéme en celui de Navarre, ontre les Hérétiques; & la dernière à la con- uête de Grenade, contre les Mores. Cette elle partition a cela d'excellent qu'elle est aive, & fait voir à nud l'esprit de l'Auteur. Je nous voilà-t-il pas d'abord fort bien appa- és avec les Diables, les Hérétiques & les fores? s'il eût pû nous mettre en meilleure ompagnie, ne doutés pas qu'il ne l'eût fait. 'est à peu près selon le même génie qu'il it parler Antoine de Leva, lorsqu'il donne : conseil à l'Empereur d'entrer en France en il cinq cens trente six. Car comme ce *Lib. 23.* ain Espagnol mouroit d'envie d'y venir *cap. 7.*

cueillir les lauriers, qu'un Aſtrologue lui avoit promis, l'aſſurant de ſa ſepulture dans Saint Denis, qui fut pourtant celui de Milan; il lui fait dire qu'il faut aller trouver les bêtes farouches jusques dans leurs cavernes, & qu'on ne les peut jamais mieux prendre que dans leurs repaires. Que s'il s'étoit contenté de ces petites invectives, quoique fort vicieuſes dans une Hiſtoire, il les faudroit endurer, auſſi bien que d'avoir déguiſé nos victoires, quand il eſt contraint d'en avouër quelqu'une, & fait en ſorte qu'en tous combats nous aions toûjours eu la multitude d'hommes de notre côté, & les Eſpagnols le courage & l'experience du leur. Car par exemple, il conte la bataille de Seriſoles tout



aidé à se délivrer de la captivité des Mores. S'ils en sont crûs, nous avertimes les Turcs du dessein qu'avoit Charles Quint sur Tunis, & l'Ambassadeur la Forest que nous tenions auprès de lui pendant cette expédition, s'entendoit avec Barbe-rousse; bien qu'après la conquête, l'Empereur fit présent à cet Ambassadeur de quatre vints & un pauvres captifs François; ce qui dément l'accusation fausse d'elle-même, & rend Sandoval ridicule de dire l'un & l'autre, sans considérer, que ce sont choses contraires, & qui s'entredétruisent. Si ce n'est qu'il prétende qu'un remords de conscience ait fait faire cette délivrance. Car, à la vérité, la plûpart de ces captifs étoient des serviteurs de nôtre Dau- [redacted]

Lib. 22. c. 9. & 39.

Ibid. c. 41.

tion pas de passage seulement, en fit faire la reddition. Voilà comment ils nous accommodent. La vérité est, que le Chevalier Gaspard de Vallier, ou de Valleri, Dauphinois, la rendit, forcé par les garnisons de Calabrois & d'Espagnols, à qui il reprocha mille fois leur lâcheté; & que toute la Chrétienté imputa ce malheur à l'Empereur, qui pouvoit seul la conserver, comme nous avons dit, & qui y étoit obligé plus que personne, par la considération de ses propres interêts, si celle de nous faire la guerre n'eût prévalu dans son esprit. Ce fut le même Aramont, dit Sandoval, qui ménagea par les ordres de Henri Second à la Porte de Soliman, la descente de son armée navale en mil cinq cens cinquante deux, au Roiaume de Naples. Strozzi se devoit joindre à elle avec les galeres Françoises, dont l'inexécution fit fort murmurer les Turcs. Et les Cardinaux de la faction Françoise lui fournirent à Terracine, & à Sermonete des refraichissemens. Que de chimères Espagnoles fondées sur l'imagination seule, & sur la mauvaise volonté qu'ont les Espagnols pour nous, qui leur firent voir ces rafraichissemens donnés à Sinam, comme ils avoient vû ceux, dont nous avons déjà parlé, que le

Pape Paul Troisiéme fit porter à Barbe-rousse en mil cinq cens quarante trois, par le Cardinal Trana. Il ne faut que la seule lecture d'un autre Traité d'Aramont, & du Prince de Salerne avec Rustan Bacha, pour juger si Sandoval a eu bonne grace de l'écrire sur la rélation, comme il dit, de quelques prisonniers. C'est ainsi que Cabrera veut que l'armée de Piali qui prit Surrento en mil cinq cens cinquante huit, fut de complot avec nous; & de même celle qui parût sur la côte d'Italie en mil cinq cens septante quatre, lors du mouvement de Gènes, qu'il veut avoir été évoquée par Henri Troisiéme. Herrera suit à la piste, assurant que le Prince de Bearn, (il nomme ainsi Henri le Grand) & la Reine

Cap. 46. & 47.

Lib. 4. cap. 20.

Lib. 10. cap. 23.

Tom. 3. l. 7. c. 9.

[redacted]

m'étonne pas ſi ce mariage fut ſi peu
ɪx, mais bien que cela n'ait point été
é lors de ſa diſſolution. De nommer
ctravagances par leur nom, j'aime
qu'un autre le leur donne que moi,
oirois faillir ſi je m'amuſois à y répon-
omme ſi elles avoient beſoin de refu-
Je dirai ſeulement que quelque in-
nce que nous aions euë avec les
, qui n'a jamais regardé que le com-
, & la conſervation des lieux Saints
ſont paſſés les ſacrés myſteres de nôtre
ɪption, on ne nous reprochera jamais
érité, que nous aions mis de gaieté de
les places Chrétiennes entre les mains
idèles, pour opprimer des Princes de
Religion, comme nous avons montré
que d'autres ont fait, au ſujet de Co-
Arzilla, & de Tunis. On ne lira point
ôtre Hiſtoire qu'on ait fermé les Egli-
France, & qu'il s'y ſoit fait une ceſſa-
es choſes divines pendant quatre mois,
e il arriva en Eſpagne en mil cinq cens
uf, à cauſe qu'on vouloit obliger les
iaſtiques de Caſtille à contribuer quel- *Sand. l. 3.*
cime, pour armer contre les ennemis *cap. 35.*
re Foi. Nos peuples ſe ſont toûjours
s pour les Croiſades avec autant de

bonne volonté, que ceux d'Espagne y ont t
moigné de dureté de cœur. Il ne faut qu
lire la tenuë des *Cortes* ou Etats (
Valladolid en mil cinq cens vint sept, po
en bien juger. Ils commencèrent par le se
vice funèbre de Louïs Roi de Hongrie, su
foqué dans un marais à la défaite de son a
mée par Soliman, qui venoit d'occuper
suite la meilleure partie de cette frontie
L'assemblée se faisoit apparemment pou
trouver de l'aide à la resistance necessaire co
Lib. 16. *cap.* 2. tre un si puissant ennemi, à qui Charl
Quint témoignoit de se vouloir opposer.
est-ce que Sandoüal m'est garand, que
mais ni le Clergé, ni la Noblesse, ni le Tie
Etat ne voulurent offrir un sol pour u

[redacted]

[redacted]

gouſte avec le reſte de l'Isle l'année ſuivan-
Ce n'eſt point là une rélation controu- *Cabrera*
:, ils la peuvent lire dans leurs propres Au- *l.9. c.17.*
ırs. Mais j'admire ſur tout de quel front
peuvent accuſer nos Rois d'avoir eu trop
communication avec les ennemis de nôtre
›iance, quand je conſidère leur Charles
ıint ſe liant ſolemnellement d'amitié per-
:uelle avec Muley Hazem ſon tributaire.
ndoval repréſente la cérémonie de cet acte *Lib. 22.*
emnel, l'Empereur jurant ſur une croix de *cap. 44.*
nt Jacques où il mit la main; & le Roi de
ınis ſur ſon Alcoran, la portant en ſuite
ſon alfange ou cymeterre comme les Scy-
:s anciennement ſur leur coutelas en leurs
ıs ſolemnels ſermens. C'eſt bien mettre
parallele la Bible avec l'Alcoran, & les vé-
:s de nôtre Réligion avec les impoſtures de
ıhomet. Auſſi n'y a t-il perſonne qui puiſſe
ıorer, avec combien de ſoin & d'affection les
›agnols ont ſollicité, & recherchent encore
ıs les jours l'alliance du Grand Seigneur,
'ils veulent rendre ſi criminelle en nous; &
'il n'y a que la ſeule jalouſie de nous voir
poſſeſſion de ce qu'ils n'ont jamais pû ob-
ıir, qui les faſſe crier ſi haut. Je ne répe-
ai point ce qui a déjà été écrit ſur ce ſujet.
ıis puiſque nous ſommes ſur l'Hiſtoire de

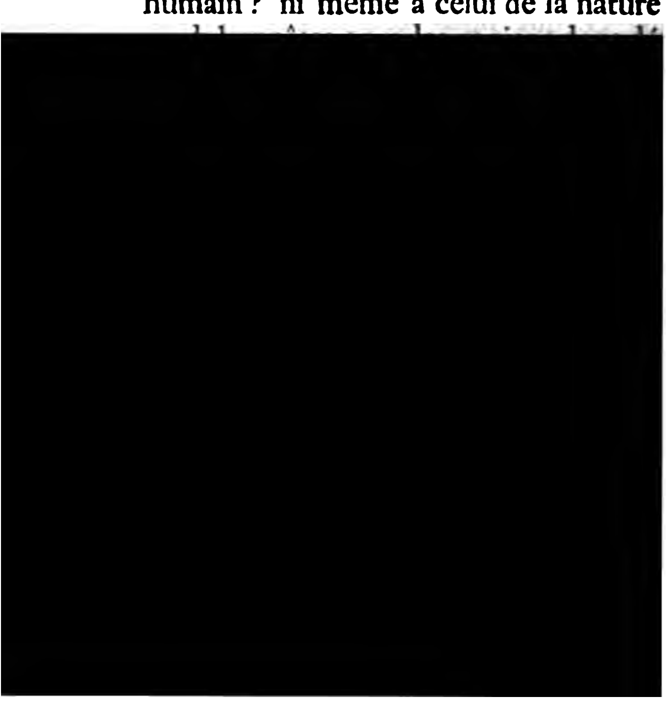
Sandoval, je rapporterai ſeulement quelques témoignages qu'on y voit de ce que je dis.
Lib. 3. cap. 26. Charles Quint n'étant encore que Roi d'Eſpagne, envoia en mil cinq cens dix huit, le Chevalier Loaiſa en Ambaſſade vers Selim, prenant le prétexte de ſe réjoüir des victoires que ſa Hauteſſe avoit obtenuës. Le Roi Ferdinand ſon frere aiant dépoüillé Jean Sepuſius de ſon païs, ſe douta qu'il auroit recours au Turc. Pour lui ôter cette protection, il dépècha vers le Grand Seigneur Jean Oberdansco en mil cinq cens trente deux, & lui offrit amitié & tribut par cet Ambaſſadeur.
Lib. 20. c. 5. & 7. Sandoval accuſe là deſſus Soliman d'avoir été ſi ſuperbe, que de ſe moquer de Ferdinand, & de [redacted]



tion au Roi Philippe son fils, qu'il lui re-
nande sur tout par le 12. article, d'obser- *Lib. 30.*
éligieusement la tréve de cinq ans, qu'il *cap. 5.*
: signée un peu auparavant avec Soliman?
successeurs de Charles Quint ont toûjours
illé au même dessein, & pour ne rien
orter de ce que d'autres Traités en ont
dit, le Vice-Roi de Naples ménageoit en-
l'an mil six cens trente-six une tréve pour
oi son maitre à la Porte du Grand Seigneur,
l'entremise de ceux de Ragouse; celui
y avoit envoié exprès aiant renoncé à sa
mission & à sa Réligion en même tems
a prise du Turban. Loué soit Dieu de ce
ıos Princes sont entrés dans l'alliance des
mans par des moiens plus honnètes, &
des fins si utiles à nos Autels, qu'ils ont
ent reçû avec les remerciemens des SS.
s, des instances bien pressantes de la con-
:r. Les Rois d'Espagne n'en peuvent pas *Ossat. l.*
autant de celle qu'ils ont avec tant de Rois
ndes, sous le seul prétexte de pourvoir
ope d'un peu de poivre & de canelle.
ıand nous n'aurions que la lettre que pro-
Cabrera de Philippe II. au Chérif Muley
ıet, je m'étonne que les Espagnols n'aient *Lib. 12*
ıonte de nous reprocher nôtre paix avec *cap. 28*
urc. Lui envoiant un très riche présent



par Pedro Venegas de Cardona ſon Amb
deur, il l'exhorte à une mutuelle conféd
tion, lui proteſtant qu'il lui ſouhaite
bien, honneur, & contentement. Il
noter que ce Chérif eſt le Roi de Fés &
Maroc, qui gagna la bataille d'Alcace
bir, que quelques-uns ont nommée des
Rois, contre l'infortuné Dom Sebaſtian
avec qui Philippe, dont nous parlons,
encore en bonne intelligence, au même
qu'il lui tuoit ſon neveu. Or quand il
vrai, que la neceſſité nous auroit rédu
nous prévaloir de l'alliance des Infidèles,
auroit-il en cela de contraire au droit div
humain? ni même à celui de la nature



ı Camillo Pandonio, qui s'associa de celui du
ıpe Alexandre VI. nommé Georges Buc-
ıard, pour représenter à sa Hautesse, com-
en il importoit à ses Etats de Macedoine, &
: la Morée, que les François ne se rétablis-
nt pas dans le Roiaume de Naples, ni dans
Sicile, à quoi ils se préparoient. Et ils
ourront remarquer sur tout, comme ces Am-
ıssadeurs firent peur à Bajazeth du dessein
ue les François témoignoient avoir d'entre-
rendre contre lui, vû la grande instance qu'ils
isoient qu'on leur mit entre les mains le
rince Gemes son frere. Je ne m'étendrai
ıs davantage sur une matière qui pourroit
ıute seule nous entretenir trop long tems, vû
ıême ce que nous en avons écrit ailleurs.
me suffira de répondre à nos ennemis, qu'i-
comme par tout ailleurs, ils veulent, que
on nous impute à crime les mêmes actions
ı'ils prétendent leur devoir être permises;
: qu'on leur souffre contre toute sorte de
ıstice, ce qu'ils rendent capital & irrémissible
ıx autres. Car quand ils font revolter des
euples contre leurs Souverains; qu'ils font
gorger à une même heure dans un grand
oiaume, tout ce qu'il y a de nom François;
: qu'ils célèbrent des Vépres Siciliennes, dont
out le monde a horreur; ils trouvent quant

à eux qu'elles ſont fort juſtes, que les Siciliens étoient trop mal traités de nous, & que ce châtiment étoit dû à l'inſolence de nôtre Nation. Mais ſi les Napolitains ſe plaignent tant ſoit peu du traitement tyrannique qu'ils reçoivent d'eux; ſi les Flamans ne peuvent ſouffrir le même joug, que portent des Granadins; & ſi nous aſſiſtons les Hollandois nos Alliés, aprés même, qu'ils ont été reconnus pour peuples libres par les Eſpagnols; ils demandent vengeance à Dieu & aux hommes, crient que les Loix divines & humaines ſont violées, & pour peu que ceux qui ont la foudre en main les en croient, nous ſerons frappés d'un coup d'excommunication majeure. Quand Charles de

Sand. l. 13.

[redacted]

[redacted]

e Conſeil d'Eſpagne fait ôter à Ferdinand *Lib. 1. cap. 6t.*
e de Charles Quint le gouvernement de
tille & d'Arragon ; ſi on le prive en ſuite
trois grandes Maitriſes d'Eſpagne; & ſi
Cardinal Ximenès, aux premiers ordres de
rles Quint chaſſe d'auprès de cet Infant
Gouverneur, ſon Ecuyer, & quaſi tous
ſerviteurs; il ne lui eſt pas permis ſeule-
nt de ſe plaindre; on lui fait entendre que
tes ſes richeſſes & tout ſon bonheur, con-
ent aux bonnes graces de ſon ainé; & s'il
fait du mauvais, nous verrions ſon procès
s les archives de Simancas, avec ceux
on y a fait mettre pour ſervir en ſembla-
s occaſions, de Charles Prince de Viana,
de Jean II Roi d'Arragon, & de Dom *L.Cabrer.*
rlos à qui Philippe II. ſon pere apprit ſi *lib. 7. c. 9. & 22.*
a être ſage.

C'eſt ainſi que les Eſpagnols ſont injuſtes
ers nous, & que l'amour propre qu'ils ſe
tent, joint au peu d'eſtime qu'ils ſont des
es, leur fait faire des jugemens témérai-
& ridicules. Je ne prétens pas les guerir
ne maladie eſtimée incurable. Mais je
ſe bien avoir fait voir que Sandoval a com-
des fautes, qui ne lui peuvent être par-
nées, pour ne s'être pas dépoüillé de cette
ide animoſité contre la France, comme il

étoit obligé, puisqu'il vouloit paſſer pour Hiſtorien. Il me ſeroit aiſé de la montrer en aſſés d'autres choſes, comme quand il accuſe en pluſieurs lieux la Reine Germaine, derniere femme du Roi Ferdinand, d'avoir introduit à la Françoiſe les excès de bouche en Eſpagne, dont ceux de ce païs-là n'ont jamais été accuſés chés eux.

Je pourrois auſſi étendre bien plus loin mes petites cenſures, ſi je ne craignois d'avoir déjà été trop long. Car il y a eu autant de malice que de mauvaiſe grace, de rejetter l'empoiſonnement du Dauphin François ſur ſa belle ſœur Catherine de Médicis, femme de Henri II. pour en décharger Antoine de Leva, le Marquis du Guaſt, & leur maitre. C'eſt

Lib. 23. c. 9. & 15.

[redacted]

larquis du Guast n'en eût aucune connoisse, & que des personnes masquées & in-
ıuës commirent ce bel exploit à l'em-
chure du Tesin sur le Pau. Et néanmoins
:un sait que le Sieur de Langey en fit une
: recherche, qu'il decouvrit, que tous les
liers, tant des Ambassadeurs que des as-
ns avoient été cachés dans les basses fosses
Château de Pavie, d'où même il trouva
en de les faire sortir. Il ne faut plus par-
le coupables, s'il suffit de nier resolument,
ıme fait Sandoval, pour être estimé inno-
. C'est tout ce qu'on pourroit souffrir
ın criminel qui répond devant ses Juges,
ıi tâche d'éviter le supplice: Mais en un
orien, qui fait profession d'instruire le
ıde de la vérité des choses dont il entre-
ıd la narration, ces faussetés ne sont pas
rables. N'en est-ce pas un merveilleuse,
oir donné des articles de traités contraires
ırs originaux? C'est où il parle des trèves *Lib. 32.*
Vaucelles en 1555. où il fait voir un arti- *cap. 37.*
portant des defenses générales aux Fran-
de passer aux Indes pour y négocier, ou
r y découvrir & conquerir de nouveaux
, sans le consentement de l'Empereur, & du
son fils. Car le véritable texte, que nous
ıs vû, defend simplement à ceux de nôtre

nation de trafiquer aux Indes qui appartiennent à ces deux Monarques, ſans leur congé, nous laiſſant la liberté des voiages de mer par tout ailleurs, & comme par le paſſé (tant s'en faut que les découvertes & les conquêtes nous fuſſent interdites) avec clauſes expreſſes, que rien ne pût préjudicier aux Sujets du Roi Très Chrétien. Cependant cette fauſſe allégation de Sandoval a été ſuivie & citée par le Cano-
Pag. 169. niſte Freytas, dans ſon écrit contre la liberté de la mer, pour établir la proprieté des Eſpagnols aux Indes, & nous y donner l'excluſion; ce qui a déjà été obſervé par P. Bergeron en ſon traité des navigations.

Si je voulois encore m'arrêter à quelques [redacted]

[redacted]

ée n'étant point maritime, ni du Pelopo-
e, mais ville Bœotique, & l'une des plus
diterranées de toute la Grèce. Ce sont des
uves suffisantes, ce me semble, pour faire
r que notre Historien n'a sçû ni la nouvel-
ni l'ancienne Géographie. Au surplus, si
i trouve que j'aie apporté trop d'aigreur en
observations, & s'il m'est arrivé de tom-
dans l'excès, que je reprens aux autres,
voir eu trop de passion pour mon païs, je
tout prêt à reconnoitre mes manquemens;
n que je m'excuse en quelque façon sur la
uvaise intelligence où nous sommes avec
Espagnols, qui m'a fait prendre tant de li-
té. Les fautes de la plume, qui se font en
e petite guerre, ne sont pas irréparables
nme en l'autre; & plut à Dieu que nos en-
nis ne nous eussent point obligés à pren-
d'autres armes que celles que j'ai en main,
qu'elles fussent aussi-tôt quittées de toute
ts, que je vai laisser les miennes. En tout
, je suis assuré que les plus équitables ne
uveront pas mon procedé vers Sandoval
ins civil, ni moins raisonnable, que celui
nt a usé le grand Précepteur de Trajan en
i rigoureux examen de l'Histoire d'Héro-
te. Car il ne donne point d'autre cause de
te hardie entreprise, contre un ouvrage de

ſi grande eſtime parmi les anciens, qu'ils lui donnèrent le nom des neuf Muſes; ſinon que les Bœotiens ſes ancêtres aiant été mal traités par Hérodote, il avoit crû qu'il y alloit de ſa réputation & de ſa conſcience d'entreprendre la defenſe de ceux de ſon païs, & d'écrire contre lui qui les avoit voulu diffamer. Or on ne peut pas dire que Plutarque comme citoien de Chéronée, fût plus obligé à maintenir l'honneur de la Bœotie, que je dois être affectionné à celui de la France; ni qu'une des moindres & des plus mépriſées parties de la Grèce, principalement pour la trempe d'eſprit qu'elle ſembloit donner, méritât davantage d'amour, qu'une des plus renommées [redacted]

[redacted]

DISCOURS

SUR LA BATAILLE

DE LUTZEN

EN 1632.

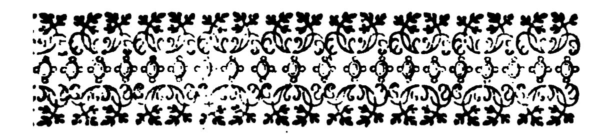
ET

SUR LA PROPOSITION

DE TREVE

AU PAIS-BAS

[redacted]



DISCOURS
SUR LA BATAILLE
DE LUTZEN.

Du $\frac{6}{16}$. *Novembre* 1632.

ES batailles ſont des Arrèts du Ciel, qui
 décident les différens des Etats, & chan-
nt l'être des Puiſſances de la Terre. C'eſt
urquoi les Romains avoient impoſé le nom
 Mavors au Dieu des combats, comme à
lui qui ſe plait à bouleverſer les choſes gran-
s. Mais il n'arrive pas toûjours que ces Ar-
s ſoient deciſifs, & ſouvent on a vû deux
rtis contraires s'en prévaloir également, &
ttribuer chacun l'avantage d'un même fait
rmes. Aprés celui de Mantinée, l'un des
us célébres qu'ait vû la Gréce, les Athé-
ens ne dreſſérent pas de moindres trophées
 ce qu'ils occupérent du champ de ba-
lle, que les Bœotiens, auquels Epaminon-
s avoit ſi glorieuſement acquis le reſte au
ix de ſa vie; & il ſe trouva que les Devins
oient eu raiſon de prononcer un peu aupa-

ravant, que les entrailles des hoſties adjugeoient la victoire à tous les deux partis. L'Hiſtoire de toutes les Nations fournit de ſemblables exemples; & ſans aller plus loin, la Journée de Saint Denis, de la mémoire de nos peres, laiſſa les Catholiques & les Proteſtans en conteſtation de l'avantage que chacun mettoit de ſon côté. Mais ce que nous venons d'apprendre de la bataille de Lutzen, me ſemble d'autant plus conſidérable, qu'outre ſon importance, qui intereſſe toutes les Puiſſances de l'Europe, on y peut remarquer une infinité de circonſtances ſinguliéres, qui méritent bien, qu'on y faſſe quelque particuliére réflexion.

N'eſt-ce pas une choſe notable, de voir

[redacted]

netitz sans attendre le jour: Avoir en suite fait abandonner Leipsig, & rendre depuis son Chateau par composition, emporté Chemnitz, forcé Zwikau, & chassé l'ennemi de tous les Etats occupés par le Duc de Saxe, le repoussant jusques dans la capitale de Boheme: N'est ce pas, dis-je, une chose très notable, de voir, que nonobstant tous ces avantages on tire le canon dans Vienne en signe de bon succès, qu'on fasse des feux de joie dans Bruxelles, dans Ingolstad & dans Ratisbonne, & qu'on chante le *Te Deum* à Madrid, comme d'une victoire obtenuë?

C'est à mon avis, ce qui tient aujourd'hui beaucoup de personnes en admiration, considérant, que plusieurs de ces circonstances ont souvent acquis toutes seules la gloire du triomphe à ceux, qui s'en pouvoient prévaloir, & que toutes ensemble du côté des Suédois, tant s'en faut, qu'elles aient pu faire avouër aux Autrichiens, qu'ils aient eu du pire, qu'elles ne les empèchent pas de jetter des chants d'allegresse, & de s'efforcer de faire paroitre, qu'ils ont eu le sort des armes favorable. Les troupes d'Antigonus aiant été très mal menées par les Argyraspides d'Eumènes, il ne laissa pas de prétendre l'honneur de la victoire, voiant qu'Eumènes pour se prévaloir la nuit des commodités de son

camp, l'avoit laiſſé maitre de la place du combat, & des morts qui la couvroient. Et ſi nous voulions rechercher dans les Hiſtoires des témoignages ſemblables, la choſe iroit à l'infini, tant à l'égard du champ de bataille, que des autres évenemens, que nous avons remarqués.

Si eſt-ce que ſi nous peſons l'importance de la mort du Roi de Suéde, ſi nous pénetrons les conſequences de la perte de cet incomparable Chef, & les avantages que ſes ennemis s'en peuvent promettre, peut-être trouverons-nous moins étrange leur procédé, & peut-être ſerons-nous contraints d'avouër, que ce n'eſt pas choſe nouvelle de prétendre le gain d'une bataille par la ſeule conſidération d'un coup fatal comme celui-là. Les Thébains aiant obte-

[redacted]

Mais à la vérité, Artaxerxes avoit juste sujet
le présumer ainsi, puisque par la mort de son
det, qui lui disputoit son sceptre, & qui ne
ſſoit aucun succeſſeur, toute cette guerre se
ouvoit terminée sans aucune reſſource. Ce
ie l'Empereur ne peut pas dire aujourd'hui,
i'il voit, après le decès du Roi de Suéde, son
rti subſiſter encore tout entier contre lui, les
êmes forces préparées à la ruine de sa Mai-
n, & les mêmes interêts, s'ils ne sont deve-
is plus puiſſans, en vigueur contre son gou-
rnement.

Il eſt fort important d'avoir égard à ces
proportions d'exemples, lorsque l'on veut
iſter quelques paralleles de l'Hiſtoire an-
nne aux occurrences de notre tems. Beau-
ɪp de perſonnes se sont laiſſées persuader,
e la mort de Guſtave ne produiroit pas
ɔins de confuſion dans ses conquêtes, que fit
le d'Alexandre le Grand parmi ses Géné-
ɪx d'armée. Et néanmoins pour peu qu'on
ſe de reflexion sur les conditions de l'un &
l'autre tems, & sur la diverſité des affaires
'on veut ici apparier, on s'appercevra aiſé-
ːnt, que hors la reſſemblance des deux Chefs;
valeur & en grandeur de courage, il n'y a pas
ɪnde raison de vouloir faire ce rapport.

Ce qui mit la discorde & fit naitre les par-

tialités entre ces grands Capitaines Grecs (après le naturel de leur nation) fut principalement l'état pacifique & le grand calme où les laissa leur maitre, dans un Empire de si vaste domination. Il étoit quasi impossible que des courages Martiaux comme les leurs, accoutumés à prendre leur repos dans les factions de la guerre, ne se heurtassent au dedans, n'aians personne au dehors contre qui s'exercer; à quoi le testament militaire d'Alexandre, qui laissoit la conduite principale de l'Etat au meilleur d'entre eux, sans rien determiner, contribua beaucoup. Les Scythes vers le Nort n'osoient plus passer le Tanaïs, tant s'en faut qu'ils pûssent rien entreprendre par la mer Caspienne, ou par le Pont Euxin. L'Inde, qui est au delà du Gange s'estimoit heureuse, que ce fleuve servit de borne à l'Empire Macédonien. Les déserts de Libye lui étoient d'autres limites fort assurées vers le Midi. Et ce qui restoit à conquerir du Couchant de l'Europe, étoit alors ou inconnu ou méprisé par les Grecs. Ce n'est donc pas merveille, si pendant la Régence de Perdicas, à cause de la foiblesse d'esprit d'Arrhideus, & pendant les minorités des fils de Roxane, & de Barsine, ces Lieutenans généraux de Roiaumes plûtôt que de Provinces, Antipater, Ptolomée, Antigonus, & les autres, se firent la

[illegible]

line voit que le Roi de Suéde laisse par
les affaires de l'Europe en des termes

[illegible]

loir ſervir, comme ils y ſont obligés, avec une prud'homie Suedoiſe. Tous les confédérés ont perdu aujourd'hui la jalouſie, qu'ils pouvoient avoir de la grandeur de ce Prince, & ils auront plus de diſpoſition & de vigueur que jamais, à ſe tenir dans l'union de Leipſig. Ils commandent dix armées dans l'Allemagne, & ont les deux tiers du païs avec les principales villes à leur devotion. Ils ſavent quel eſt le joug de la Maiſon d'Autriche qui leur vient d'être levé; & ſont entrés en connoiſſance de leurs forces, à faute dequoi ils recevoient il n'y a que trois ans une ſi dure loi de ceux, à qui ils ſont capables de la donner. Enfin ils peuvent raiſonnablement attendre toute ſorte de bonne correſpondance, & peut-être plus grande qu'auparavant, de beaucoup de puiſſans voiſins qui s'intereſſent dans leur conſervation. Quelle apparence y a-t-il donc de comparer le tems d'Alexandre à celui dont nous parlons, & de vouloir préſumer de mêmes ſuccés d'affaires, où les cauſes d'agir ſont différentes par toute ſorte de circonſtances?

Je tombe d'accord, qu'il arrive ſouvent dans les Monarchies la même ſubverſion de gouvernement par la mort du Souverain, que celle qu'on dit avoir lieu en celle des Abeilles, quand ce funeſte accident s'y rencontre,

[illegible] Rege incolumi mens omnibus una est,
Amisso, rupere fidem.

Mais que ce soit une fatalité inévitable, & que comme nous savons qu'il est arrivé souvent au contraire, on ne doive aujourd'hui vrai-semblablement se promettre de meilleurs évenemens de la dispofition des affaires d'Allemagne, telles que les a laissées le Roi de Suéde, c'est à quoi je ne puis pas acquiescer.

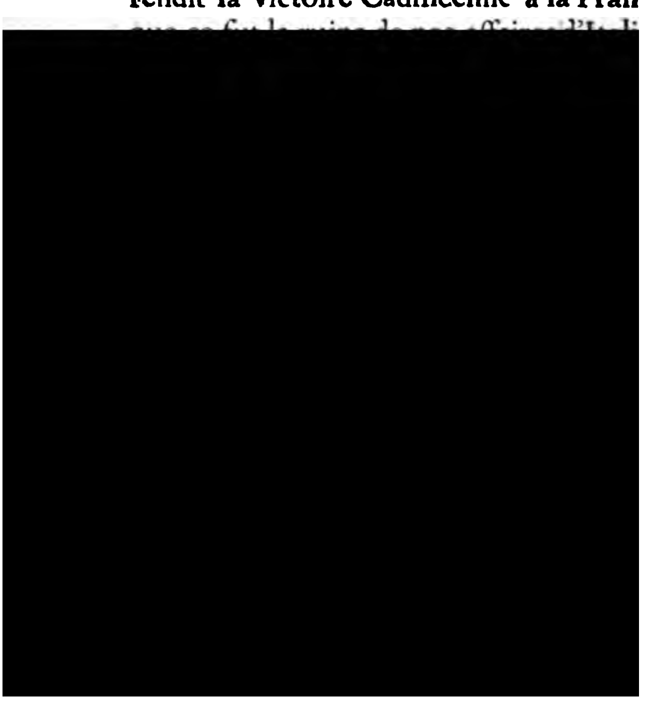
Or puisque le tems seul nous en peut éclaircir, considérons cependant une quantité de rencontres en cette mémorable Journée, tels que difficilement les pourroit-on remarquer ailleurs.

Qu'il y ait eu plus de batailles gagnées par le moindre nombre de combattans que par le plus grand, comme a été celle-ci, c'est une chose observée il y a long-tems, par ceux, qui en tirent un argument, que les Victoires sont des effets de la Providence, laquelle a ses raisons à part, & que souvent nous ne pouvons pas pénétrer. Ces grandes expéditions de Cyrus contre les Massagetes, de Cambyses contre les Ethiopiens, de Darius contre les Scythes, & de Xerxes, contre les Grecs, en sont des preuves très anciennes, confirmées par tous les âges suivans. Que les armées du Septentrion, (appellé *vagina mundi*) aient souvent été superieures à



celles du Midi, comme les Grecques des A
ques, & les Romaines des Carthaginoiſes,
coup de perſonnes en ont déjà fait la rema
Mais que la mort d'un grand Roi à la v
toute ſon armée, comme a été celle de Gu
dans la journée de Lutzen, non ſeulemen
point cauſé la déroute générale de ſes tro
comme il arrive quaſi toûjours, mais mêr
été la cauſe principale & viſible de la vi
des ſiens, c'eſt ce qui mérite bien, à mon
d'être conſidéré. Chacun ſait que celle
ſton de Foix à Ravenne (choiſiſſant ce
exemple parmi une infinité d'autres) ſur
dans la pourſuite de ſes ennemis déjà va
rendit ſa victoire Cadméenne à la Fran

[redacted]



[redacted]

ement de ce qu'elle avoit couté si cher; ıdre les villes auparavant occupées, for- s places opiniâtres, reduire l'ennemi à ɔnteuse fuite de plus de cinquante lieuës min. Ce sont véritablement des merveil- nos jours, que la posterité aura de la peine re, aussi bien que le reste des actions de ıce, qui font voir, que les Poëtes & les es ont eu raison de donner des ailes aux res, qu'ils nous représentent. Car n'est- ; un vol plûtôt qu'un passage d'expedi- ıilitaire, celui qu'il a fait des bords de la Balthique, jusqu'à Augsbourg au delà nube; & de la Prusse citerieure à la Vistu- sques par deçà le Rhin, dans le tems de ms & de peu de mois? étendant ses con- s par ce moien, au delà des limites, que les ıs Géographes donnoient à l'Allemagne. ıi pourra croire, que le rétablissement 'rince Palatin, des Ducs de Meklenbourg, neranie, & de tant d'autres Seigneurs; ɪrté renduë à tant de Républiques, & de Anséatiques; l'oppression des Electeurs e & de Brandebourg ôtée de dessus leurs leurs represailles assignées sur les Ducs viere & de Franconie, sur Mayence, sur ɡne, & sur tant d'autres Etats: qui pourra, croire que toutes ces choses soient l'ou-

vrage de si peu de tems? C'est ainsi qu'Hercule couroit le Monde, qu'il délivroit les opprimés, & qu'il purgeoit la Terre de monstres. Et véritablement, si j'avois à comparer le Grand Gustave à quelqu'un de ces premiers Heros de l'Antiquité, je croirois le pouvoir faire plus justement à celui-là qu'à tout autre. César & Alexandre n'ont eu pour but de leurs entreprises, que l'ambition de subjuguer beaucoup de peuples, & peut être de profiter de leurs conquêtes. Le Roi de Suéde ne s'est proposé pour principale fin, que la gloire de proteger les affligés, de faire du bien à ceux qui l'en requeroient, & de reprimer l'orgueil injuste de ceux, qui vouloient tout mettre sous leurs pieds. De sorte, que comme les Siécles passés nous ont produit divers Hercules, un Egyptien, un Grec, & un Gaulois, le nôtre se peut vanter d'avoir fait voir un Hercule Suédois, dont les actions héroïques peuvent aller du pair avec celles de ces anciens. Et s'il est permis de se donner encore quelque licence sur cette comparaison, nous dirons, que comme les autres Hercules perirent par le feu, celui-ci a fini de même. Vû que les feux d'allegresse, que ses ennemis ont allumé par tous les coins de l'Europe, sont des témoignages si illustres de sa valeur, qu'ils en éterniseront la mémoire. Comme le fantôme

brûlé dans Rome par l'Ambaſſadeur d'Eſpagne aux premieres nouvelles de ſa mort, ne fait pas moins pour ſa gloire, à mon jugement, que celui des Céſars, qui paroiſſoit ſur le bucher de leur apothéoſe.

Je veux avant que de finir, répondre à ceux, qui ont oſé taxer le courage de ce grand Monarque, comme s'il eût été plus de Soldat, que de Capitaine, & plus de Capitaine, que de Général d'armée. Quelle apparence, diſent-ils, d'expoſer une vie ſi précieuſe aux perils que doivent courir de ſimples volontaires? & quelle raiſon y a-t-il de hazarder les interêts de tant de Provinces, les fruits de tant de conquêtes, & la vie de tant de milliers d'hommes, pour ſatisfaire à l'impétuoſité de ſon courage, & paroitre des premiers à donner le coup de piſtolet? C'eſt ainſi que l'araignée convertit en venin le même ſuc, dont l'Abeille compoſe ſon miel, & c'eſt ainſi que les meilleures actions ſont ſujettes à être calomniées par ceux, qui n'en ſavent pas juger ſainement. Si nous voulons ietter les yeux ſur la vie de tous ces grands Conquérans, dont les geſtes paſſent pour exemples d'une véritable vaillance, & pour les regles d'une vertu Roiale, & de ſouverain commandement; nous ſerons bien-tôt deſabuſés de ces fauſſes maximes de prudence, qui pallient ſou-

vent de ce beau nom une eſſentielle poltronnerie. Et nous remarquerons aiſément, que cette vertu Imperiale, dont nous parlons, conſiſte entre autres choſes à mépriſer & ſurmonter les perils de la guerre.

Combien de fois Céſar s'eſt-il jetté dans les premiers rangs de ſes armées, ſi à découvert, qu'il s'eſt vû contraint de rendre le bouclier du premier de ſes Légionnaires, les animant par là tous au combat? Ne ſe trouva-t-il pas ſi preſſé des ennemis devant Alexandrie, qu'il fut contraint de ſe jetter à la nage, pour ſe ſauver en abordant quelqu'un de ſes vaiſſeaux? A-t-il jamais fait reflexion ſur les dangers auſquels il s'expoſoit, avec les interêts de tous

lui fut jettée sur la tête, lui fit courir fortune de la vie. Le Siége de Tyr n'a rien de si remarquable que le trait hardi qu'il y fit, se jettant le premier du rempart dans la ville, laquelle ne pût plus resister à sa valeur ni à sa fortune. Il en usa encore de même dans une autre place des Indes, où il fut griévement blessé à la mammelle, combattant long-tems tout seul au dedans, pendant que ses troupes escaladoient sa forteresse. Le siége d'une autre ville de ce païs-là fut remarquable par la blessure, qu'il y reçût à l'épaule; comme il en eût une autre au pied à la prise de Massaga. Et Plutarque dans le traité de la Fortune ou Vertu de ce Prince, fait voir, comme il n'avoit partie sur son corps, depuis le haut de la tête jusqu'à la plante des pieds, qui n'eût quelque honorable cicatrice, qui lui restoit d'une infinité d'autres combats.

C'est donc à grand tort, qu'on donne tant de reputation aux vertus & à la conduite de César & d'Alexandre, s'il ne faut pas qu'un Général se hazarde, & s'il est besoin qu'un Chef de parti se tienne toûjours loin des coups. Que ces grands Monarques se fussent moqués de ceux, qui leur eussent proposé de telles maximes, & qu'ils eussent crû avoir bon marché des Rois de cabinet, lors qu'ils paroissoient à la tête de leurs bataillons.

Nôtre Gustave, qui s'étoit moulé sur ces

leur diſant, qu'ils lui vouloient apprendr
défier de la Providence du Ciel. Dès l'â
dix-ſept ans qu'il ſucceda à la Couronne d
pere, il apprit ce métier périlleux aux dépe
tous ſes voiſins, qui penſoient tirer avai
de ſa jeuneſſe. Le Moscovite lui demanda
tôt la paix, lui paiant les fraix de la guerr
ne de ſes meilleures Provinces, qu'il avoit
quiſe avec Narva de Ruſſie. La Pologne
ma heureuſe de s'accommoder avec lui
ſant en ſa diſpoſition la plûpart des place
ritimes de la Pruſſe, pour retirer le reſte d
s'étoit déjà rendu le maitre. Et le Roi de
nemarc jugea bien qu'il recevroit toute
d'avantage, ſe remettant dans les terme
bonne intelligence où ils ont vécu depui

Il ſe démêla ainſi glorieuſement de t
ſes guerres, où ſon courage & ſa valeur n
laiſſant paſſer aucune occaſion de ſe ſign

[redacted]

sa Soldatesque lui avoit un peu auparavant
vé dans la Prusse. Depuis les Iles Vandali-
s, qui lui disputèrent les premieres descen-
jusqu'aux montagnes du Tirol, il n'y a
ince où il n'ait laissé des marques de sa gé-
sité. Dès la Pomeranie, allant reconnoitre
ême le Fort de Gortz, il fut investi par quel-
Napolitains, qui l'eûrent un peu de tems
nnier entre leurs mains sans le reconnoi-
A la prise de Francfort sur l'Oder, il plan-
i même l'échelle pour l'escalade. Un coup
atterie du Chateau de Wurtzbourg se con-
de friser l'un de ses gants, sans lui offen-
main. Devant Ingolstad, un boulet en-
la croupe de sa haquenée, comme il re-
oissoit la place, & le couvrit de sang & de
iere. A l'attaque du camp de Walstein,
nt Nuremberg, un de ses valets de pied fut
é à ses côtés d'un autre boulet de trois li-
& lui même fut touché là d'un autre coup
able, qui ne fit que lui découdre la se-
e de sa botte. C'est chose certaine qu'a-
la Bataille de Lutzen, il avoit déjà reçû en
s combats treize blessures glorieuses sur
orps, l'une desquelles à l'épaule lui em-
a de prendre sa cuirasse, comme il en étoit
mment prié par les siens.

ne faloit donc pas penser qu'il perdit une
gue habitude à bien faire, sur la consid-

ration des perils parmi lesquels il s'étoit trouvé toute ſa vie. Il ſavoit bien par quels degrés il étoit parvenu à un ſi haut point de gloire, pour marchander un pas hazardeux, quand c'étoit le chemin pour aller domter ſes ennemis. Il n'ignoroit pas que ſi Alexandre n'eût combattu en Soldat ſur les bords du Granique, il n'eût jamais triomphé en Monarque dedans la plaine d'Arbelle. Et que s'il n'eût auſſi conduit lui même ſes Lappons & ſes Finlandois à la charge contre les Moſcovites, dès le commencement de ſon regne, en continuant de même, il n'eût pas pû enfin défaire les vieilles bandes de Tilli devant Leipſig, forcer le paſſage du Lech à la barbe d'une armée retrenchée, auſſi nombreuſe que la ſienne, & ce qu'il eſtimoit plus



DISCOURS

AU PAIS-BAS.

pos, ainſi que le fer qui les maintient ſe rouïlle s'il n'eſt exercé. Comme au contraire, la grande reputation du ſecond Roi des Romains vint d'avoir porté tous ſes ſoins à leur faire des ordonnances, ſous leſquelles ils púſſent goûter les douceurs de la paix. Sur cela, un Politique moderne ne ſe peut laſſer d'admirer la bonne conduite des Turcs, qui font faire la guerre à leurs Viſirs, donnant la charge de leurs armées à ceux mêmes, qui tiennent le gouvernail, & qui ſont les plus honorés en tems de paix, afin que leur propre interêt leur faſſe deſirer le port après la tempête, & les oblige de remettre l'épée au fourreau, quand il en eſt tems.

Boccalini cent. 2. ragu. 96.

Mais encore que toutes ces conſidérations, & beaucoup d'autres qu'on pourroit ajouter, ſe trouvent véritables à parler généralement des tems de paix & de guerre, ſi faut-il avouër qu'il y en a ſouvent auxquels il ſe faut departir de ces maximes univerſelles, pour en ſuivre de particulieres toutes contraires; ce qui eſt vrai dans la thèſe, reüſſiſſant faux dans l'hypothèſe; & ſe voiant aſſés de guerres tellement conditionnées, qu'elles doivent être préférées à une paix deſavantageuſe, qui ſe pourroit alors préſenter. Souvent les peuples ont trouvé leur ſûreté & leur repos dans les factions de la guer-

re, comme les enfans dans le mouvement du berceau, qui ont d'ailleurs été portés à leur ruine par le grand calme de la paix. La guerre, dit Aristote, rend quelquefois les hommes justes & temperans, que la paix avoit fait iniques & insolens. Et le vrai Dieu que les Juifs ont nommé Roi de *Salem* ou de Paix; est encore nommé par eux Dieu *Sabaoth* ou des Armées pour nous apprendre que le Ciel est auteur de l'un & de l'autre tems, & que sans injustice nous pouvons faire la paix ou la guerre, selon la varieté des occurrences.

Polit. [illegible] 7.

Or pource que le plus exquis de toute la Politique, consiste à savoir discerner avec jugement cette diversité des tems, & dans la conjoncture des affaires prendre le parti le plus avantageux, tournant la voile selon le vent: de là vient qu'aujourd'hui toute l'Europe a les yeux arrétés sur ce qui se traite à la Haye, pour voir si ces Messieurs des Provinces Unies du Pais-Bas accepteront la Treve qui leur est offerte par les Espagnols; la resolution qu'ils y prendront n'étant pas seulement de trés belle considération en matiere de gouvernement, mais même de trés grande consequence à toutes les Puissances souveraines, à cause de la liaison de leurs interêts. Et véritablement tous les momens de ces grandes affaires sont de la

plus haute importance que reçoive la rai
d'Etat, & on peut dire en particulier de cette
gotiation, qu'elle contient en soi l'un de
passages que Tacite appelle *transitus rer*
desquels dépendent ordinairement les fatali
des Etats. Mais bien qu'on ne puisse pas d
ter, que tant de grands personnages assemb
pour deliberer sur ce sujet, n'y fissent tou
les reflexions possibles, & quoique chacun,
lon le Proverbe, voie plus clair chés soi q
tout autre; ne laissons pas d'entrer en quel
considération avec eux; ne fut-ce que p
leur faire savoir ce qu'on en aura pensé au
hors, & pour voir en suite si nos conjectu
auront été bien fondées, & si le succès d'un
célébre Assemblée, aura du rapport avec le


[redacted]

[redacted]

ıs faire juger utile, ou dommageable la
eve qu'on y propose présentement. En pre-
er lieu, chacun sait, que les Provinces Unies
nt acquis, en conservant leur liberté, la sou-
aineté, qu'elles possédent, que par les armes,
e la necessité leur fit prendre, il y a environ
xante ans. Ce qui montre déjà que c'est un
t fondé sur la force & le courage, puisque
son origine il est ainsi belliqueux; & que le
ncipe en toutes choses fait la meilleure par-
de leur être. On pourroit donc dire, que
nme tous les Corps physiques ne se conser-
it & ne s'accroissent, que par les mêmes cho-
qui entrent en leur premiere composition,
ém nutrimur, quibus constamus; les Corps *Arist. 2. de Gener. cap. 8.*
itiques ne se peuvent aussi maintenir ni
ndre, que par les mêmes facultés qui leur
donné la naissance; & par consequent qu'un
t Martial comme celui, dont nous parlons,
se doit promettre de grandeur, ni même
ubsistence, que celle qu'il trouvera dans les
ies. Aussi peut-on bien remarquer, que de-
s l'établissement, que nous venons de dire
cette République jusqu'à présent, elle n'a
ā ses principales forces, & tout son accroiss-
ient, que dans les tumultes de la guerre;
tems pacifiques lui aiant été au contraire
très notable préjudice, comme il s'est ob-

ſervé manifeſtement pendant celui de la T
ve de douze ans, durant lequel les cabale
l'ennemi, ſon or & ſes artifices, l'ont plu
commodée mille fois que la force ouv
Elle a même ſouffert pendant ce tems-là
maladies inteſtines de très dangereuſe c
quence, & dont les reſtes lui donnent d'
fâcheux reſſentimens. Les mouvemens
tieux, excités ſous ce grand homme Barne
& la diviſion des Arminiens, qui ont v
doubler les Autels, en ſont des preuves ſ
dentes, qu'on peut déjà bien dire de cet
comme autrefois du Romain, *plus togæ l*
Rempublicam, quam loricæ. Et véritable
c'eſt une choſe très conſidérable, que les
Liberaux, l'Agriculture, la Marchandiſ

Tert. l. de Pallio c. 5. & ult.

il parloit) de leur Prince naturel. Soit qu'ils eſtiment le droit des Couronnes inalienable, en ſorte que le tems ne puiſſe préſcrire contre elles; ſoit qu'ils penſent fauſſement, que toute ſorte de force ſe puiſſe alleguer pour reſoudre les Traités des Princes, comme elle fait ceux des particuliers, qui ſeroit les abolir tout-à fait, ne s'en faiſant guères entre eux, que les armes à la main; ſoit encore que par de pernicieuſes maximes de Religion, ils préſument, qu'on n'eſt point obligé de garder la foi aux Hérétiques, qui ſe doit tenir aux Infideles. Et bien que perſonne n'ait jamais pû comprendre les fins de la Politique Eſpagnole en l'envoi d'une ſi ſolemnelle Ambaſſade, qui n'étoit bonne qu'à irriter toutes ſortes d'eſprits, comme

[redacted]

avec d'autant plus de chaleur & d'indu·
qu'il leur reſte aujourd'hui peu à eſperer
a voie des armes, & qu'ils ſe promettront
être plus de diſpoſition à faire valoir
cabales dans la condition du tems préſent,
; n'y en trouvèrent par le paſſé.
nous reſte à pénétrer les conſequences de
air, pour juger de la réſolution, que doi-
raiſonnablement prendre Meſſieurs les
dans une ſi importante déliberation.
uoi nous pouvons premierement jetter
eux ſur la face préſente des affaires de l'Eu·
, pour voir ce que peut operer vers elles
néral la Treve dont il eſt queſtion, puis-
e rapport des unes aux autres eſt ſi grand,
connexion des interêts ſi puiſſante, qu'il
t comme impoſſible, que cette Treve fut
à la Hollande, ſi elle bleſſoit notable-
les autres Puiſſances avec lesquelles elle
n communauté de deſſeins, & en corre-
dance d'amitié. Or chacun ſait en quel
e glorieux Roi de Suéde vient de laiſſer
magne, & le grand beſoin qu'ont tous les
es de l'union de Leipſig, d'être encoura-
perſiſter dans un parti, qui tiendra toû-
en échec tant qu'il durera, la grandeur
Maiſon d'Autriche. Que ſera-ce donc, ſi
eu de cela ils voient les Hollandois com-

mencer à chercher leurs aſſurances ſéparé-
ment ? Et que ne feront point les Ducs de Saxe, de Brandebourg, & le reſte en ſuite des Conféderés, chacun deſquels eſt ſi puiſſamment ſollicité par l'Empereur & par le Roi d'Eſpagne de s'accommoder avec eux, ſi ces Meſſieurs des Païs-Bas ſont les premiers à ſe diviſer ? Certainement ils auront beau dire, qu'ils aſſiſteront d'autant plus puiſſamment leurs amis au dehors, que la paix du dedans leur en facilitera les moiens; perſonne ne demeurera ſatisfait de ces belles paroles dans un ſi mauvais procédé, & chacun jöüant à la fauſſe compagnie, comme l'on dit, on verra bientôt l'ennemi commun ſe prévaloir, au deſavantage de tous, d'une telle deſunion. Pour

Hollande la reprise d'haleine au dehors d'un tel adversaire, si elle lui en donne le tems: *Nihil magis politicum, quam animi rotas reddere cum rotis fortunæ concentricas, & simul volubiles*, dit le grand Chancelier Bacon. Au cas que les Hollandois veuïllent faire reflexion sur les funestes accidens, que peut causer cette Treve, & prévoir quels peuvent être un jour les revers de la Fortune, s'ils lui donnent le moien de se changer, ils reconnoitront aisément le peu d'utilité d'une part, & le grand dommage de l'autre, qui leur en peut reüssir. A la vérité, la maxime d'Auguste étoit, de n'entreprendre jamais la guerre, s'il n'y avoit plus à esperer qu'à craindre, pource qu'autrement c'étoit faire (disoit-il) comme qui pêcheroit avec un hameçon d'or, où il se trouveroit beaucoup plus à perdre qu'à gagner. Mais tant s'en faut que la guerre des Hollandois contre l'Espagne soit de cette nature, comme il a bien paru jusqu'ici, qu'au contraire c'est de la paix qu'ils ne se peuvent promettre que de très petits avantages, & toute sorte de disgraces. Les Romains ne voulurent jamais entrer en aucune capitulation avec les Tarquins, qui n'étoient point plus capitaux ennemis de leur République, que les Espagnols le sont de la Hollandoise. Et quand ils furent depuis en

Suet. in Oct. 25.

conteſtation de Souveraineté avec les Car
ginois, Caton ne ceſſa jamais d'opiner au
nat, qu'il faloit aller démolir Carthage,
même qu'on deliberoit ſur d'autres affa
Ne ſe trouvera-t-il pas d'auſſi bons patri
en Hollande, que pouvoient être ces Rom
qui s'oppoſent à l'alliance des ſuperbes
quins? Et n'y aura-t-il point de Catons,
donnent leurs ſuffrages non pas hors de ſa
mais dans une Aſſemblée faite exprès,
faut avant toutes choſes chaſſer l'Eſpagn
la Flandre, & achever de purger d'étran
les dix ſept Provinces? Cette comparaiſo
d'autant plus juſte, que la foi Punique
même que les Hollandois ont tant de foi
çuë des Eſpagnols, laquelle n'aiant eu qu'i

[redacted]

...gerès. La ou on peut dire de cette
lande, ce que la Théologie Payenne ...
it de la naissance des Dieux. ...
ais vûë petite. *Il* ...
le qu'elle ... dans ...
lancé des C... ...
éloignée ...



un exemple bien plus voiſin, puisqu'il eſt pris de ces peuples, qui n'étoient ſéparés, que par le Vezer du païs, que poſſédent aujourd'hui les Hollandois, pour montrer, combien il eſt dangéreux de ſe fier au calme d'une paix, lors qu'on peut être ſurpris par de puiſſans voiſins, & qui ne penſent qu'à vous opprimer. Le texte de Tacite eſt trop formel ſur cela pour ne le pas rapporter; *In latere Chaucorum, Cattorumque, Cherusci nimiam ac marcentem diu pacem illaceſſiti nutrierunt, idque jucundius, quam tutius fuit. Quia inter potentes ac validos falſo quiescas, ubi manu agitur, modeſtia, ac probitas nomina ſuperiòris ſunt. Ita, qui olim boni, æquique Cherusci, nunc inertes ac ſtulti vocantur. Cattis victoribus fortuna in ſapientiam* [redacted]

[redacted]

personne, n'y fassent les instances convenables; comme ils ne manqueront pas d'y prendre une résolution digne de leur prudence, & telle que le mérite de l'affaire le requiert. Ils considéreront, combien le seul bruit de cette Treve peut porter de préjudice aux affaires de l'Europe, puisque leurs ennemis la publiant déjà pour faite par tout, tachent à se remettre par là en considération, & à régagner cette réputation perduë, sans laquelle les plus grands Empires ne peuvent subsister. Véritablement, si après des siéges glorieux de Mastric & de Boisleduc, avec le reste des conquêtes venuës en consequence de ces deux là, on voioit aujourd'hui les Hollandois dans les plus grandes forces, qu'ils aient jamais eu, dans la plus favorable disposition des affaires générales, & dans la plus grande foiblesse de la Maison d'Autriche, arrêter le cours de leurs victoires, tourner le dos à la Fortune, & frapper lâchement par un traité de paix dans la main qui les veut asservir, que pourroit-on dire d'eux, si non au moins ce que fit César de Pompée, lors qu'aiant été très mal mené par lui à Duras sans être poursuivi, il prononça, que Pompée ne savoit pas vaincre? Lucien compare gentiment le naturel de certains esprits, qui se laissent conduire où l'on veut, à celui des brebis, auxquel- *In Hermotimo.*

les on n'a qu'à préfenter un rameau d'Olivier, pour les faire fuivre & les mener où l'on defire. Ne pourroit-on pas dire, que les Efpagnols auroient abufé de même de la fimplicité des Hollandois, les amufant avec la branche d'Olive, fymbole de la Treve, pour les mener comme par le nez où ils auroient voulu, fi ceux-ci s'accommodoient fi à contre tems au defir des premiers?

C'eft ce que j'ai bien voulu dire pendant l'attente où demeure toute l'Europe du fuccès de cette négotiation, affuré, que je fuis, qu'on ne peut m'imputer d'y avoir opiné, comme François, avec partialité, puisque les vertus héroïques de nôtre Roi, & l'incomparable prudence de fon grand Cardinal, ont mis cet

[redacted]

[redacted]

OEUVRES

DE FRANÇOIS

DE LA MOTHE LE VAYER,

CONSEILLER D'ETAT, &c.

Nouvelle Edition revuë & augmentée.

Tome IV. Partie II.



avec Privilèges.

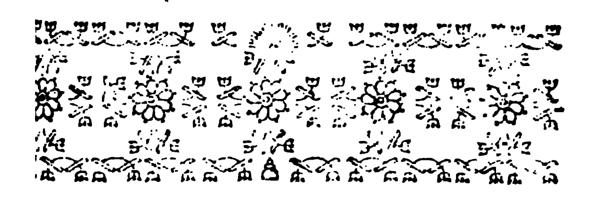
imprimé à Pfœrten,

& se trouve à Dresde

chez MICHEL GROELL.

MDCCLVI.

[redacted]



AVERTISSEMENT.

N*ous préſentons aux Lecteurs dans cette ſeconde Partie du quatriéme Volume le Traité intitulé:* Jugement es anciens & principaux hiſtoriens grecs tins, dont il nous reſte quelques ouvra-

Quoiqu'en diſe Baillet dans ſes Jugemens avans; & non obſtant le ſentiment de Struans l'introduction in Notit: Rei liter. VIII. §. 37. ceux qui ne ſont pas préoccutrouveront, que ce livre eſt d'une grande é, ſur tout aux jeunes gens, qui cherchent ir une connoiſſance détaillée des anciens hins. Les fautes qui s'étoient gliſſées dans remières éditions de nôtre Auteur ſont cors dans la préſente ſuivant l'exemplaire de

a 2

notre Auteur, dont la premiere est une ce pour un ouvrage historique. Nous par plusieurs endroits, qui se trouvent a Oeuvres de Monsr. le Vayer, qu'il avoit le dessein d'écrire une histoire de son tem y a même des gens qui soutiennent, qu Auteur avoit pris la qualité d'Historio du Roi. Ce qu'il y a de certain, c'est q de cette histoire, s'il en a composé, n'e venu à nous, outre la présente préface, voit établies les principales maximes, q suivre un fidele historien; si bien que ce tite brochure peut servir d'instruction ceux qui se mêlent d'écrire en ce genre.

Le Discours qui suit cette préface, traite de la contrarieté des humeurs certaines nations & singuliérement e

[redacted]

nt sous le nom emprunté de Fabricio Cam-
ii. *L'Auteur par des raisons du tems fit*
r son ouvrage pour une traduction de l'Ita-
en François; mais les premiers Editeurs
Oeuvres de Monf. le Vayer ont déja averti
blic du véritable Auteur de cette piéce.
avant Gundling a crû observer, que Monf.
ayer avoit pris beaucoup du petit livre de
Carlos Garcia intitulé: Antipatia de los
icefes y Efpagnoles, *imprimé à Rouen en*
Le Lecteur judicieux pourra en juger
ême, s'il veut confronter ces deux Ouvra-
Nous finissons par le Discours: En quoi
eté des François différe de celle des Ef-
iols dans une profeffion de même Réli-
. *Cette piéce avoit été écrite sous Louïs*
I. par ordre du Cardinal de Richelieu dans
ems, où l'Espagne étoit extrèmement ani-
contre la France & où l'on tâchoit de ren-
suspect le Catholicisme du Roi très Chrétien
use de l'Alliance qu'il avoit contractée avec
ngleterre. Il est vrai, que ces sortes de
s ne sont d'aucune utilité de nos jours; le

AVERTISSEMENT.

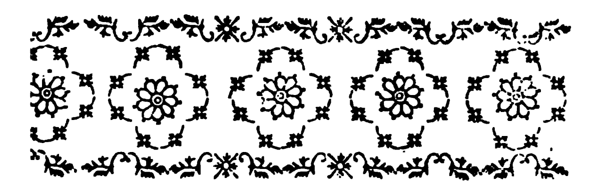
Systeme politique de l'Europe s'étant entièrem changé depuis le tems de Monſ. le Vayer; jamais il n'y eſt arrivé de changement auſſi ſidérable que celui que nous offre l'année Tout le monde ſait, que non ſeulement la ſon de Bourbon regne en Eſpagne, mais même la maiſon d'Autriche s'eſt alliée celle de France. Cependant il eſt toûj agréable & amuſant de lire des réflexions Auteur auſſi ſavant & auſſi judicieux qu nôtre, outre que de telles pièces ſont d'un gr ſecours pour illuſtrer l'Hiſtoire du tems, où les ont été écrites.



[redacted]

JUGEMENT
SUR LES ANCIENS
ET PRINCIPAUX
HISTORIENS
GRECS
ET
LATINS,
DONT IL NOUS RESTE
QUELQUES OUVRAGES.

[redacted]



AU

CARDINAL MAZARIN.

MONSEIGNEUR,

i ceux dont les actions ſont la meilleure partie de l'Hiſtoire, ont principal interêt à la conſervation de dignité qui dépend plus que de toute re choſe, de l'obſervation de ſes loix: ne dois pas apprehender, que Vôtre inence n'approuve le deſſein, que j'ai de les donner au public, en les ti- t du bel uſage des Anciens, & de ce

que les premiers Hiſtoriens Grecs &
tins ont pratiqué, lorsqu'il n'y a
point de profeſſion plus honorable
le monde, que celle du ſervice des
ſes. Mais encore que je puiſſe avoir
aſſez heureux au choix de ce qui
voit vous plaire, j'ai grand ſujet de
défier d'ailleurs du défaut de mon
duſtrie, & de craindre, que je n'aie
travaillé avec tant d'art, qu'il eût
néceſſaire pour faire une piéce digne
vous être préſentée. Et néanmoins, p
que les Saints mêmes, dont nous re
ctons les Images dans nos Temp

[redacted]

:ſſe j'uſerai de cette retenuë, que com-
; ceux, qui ne pouvoient autrefois met-
une couronne ſur la tête de leurs
eux, ſe tenoient aſſez ſatisfaits, s'ils la
ſſoient à leurs pieds; au lieu d'expoſer
)n travail aux yeux de Vôtre Eminen-
, je me contenterai de la ſupplier, qu'il
iſſe avoir place dans ſon incomparable
›liothèque, pour y être au moins de
façon que le Corbeau & le Liévre
ıt mêlés au Ciel parmi les plus nobles
ınſtellations. Ce ne ſera pas pourtant
:z fait de ma part, MONSEIGNEUR,
and j'aurai obtenu cette grace de vous.
uſage veut, & le public exige de moi,
ſque j'honore cet Ouvrage de vôtre
:n illuſtre, que je l'accompagne de quel-
es-uns des éloges qui lui ſont dûs.
pendant, de quel côté me faut-il tour-
: pour en commencer l'Exorde? La
heſſe du ſujet me rend pauvre d'adreſ-
; le nombre de vos Vertus m'ébloüit:

& de même que les Chiens de chaſſe ſe confondent & ſe fourvoïent facilement, quand ils quêtent dans des lieux pleins de fleurs & de plantes, qui parfument l'air de leurs odeurs; la multitude infinie de vos actions Héroïques me fait perdre la mémoire en me troublant, & dans un déſir extrême de parler, je me ſens tarir le diſcours, pour n'en pouvoir trouver le commencement, ni me determiner au choix de ce que je dois ‹ re. Si je conſidére la grandeur de vôtre Courage par tant d'effets ſignalés qui ſe préſentent à mon imagination, ceux de vôtre Prudence viennent à la traverſe me ſolliciter, que je leur donne mes premieres attentions. Et quand je penſe contempler les forces infatigables de vôtre Eſprit; ſa douceur & ſes charmes me font prendre le change, & m'obligent à de nouvelles réflexions. L'Italie m'appelle d'un côté, pour y admirer les Ouvrages de vôtre ad-

mirable conduite. L'Eſpagne, les Païs-Bas, & l'Allemagne, me ſont voir d'un autre les ſuccès merveilleux de vôtre Miniſtère. Et la France, qui tire ſes avantages de tout cela, veut qu'avant toute choſe je mette en conſidération le zèle, que ſans aucune obligation de naiſſance vous avés toûjours fait paroitre pour ſa Grandeur; avec une paſſion pour ſa Gloire & une inquietude pour tout ce qui la regarde, qu'elle ne ſauroit jamais aſſez reconnoitre. Me voilà donc juſtement aux termes, MONSEIGNEUR, où ſe trouva réduit un des derniers Poëtes de l'ancienne Grèce ſelon l'ordre du tems, & des premiers ſelon le mérite. Entreprenant la loüange d'un grand Prince, il proteſte qu'il n'eſt pas moins empèché qu'un Bucheron, qui entre dans une vaſte forêt, & qui ne ſait par quel arbre commencer ſon ouvrage, tant il s'en préſente à ſes yeux de toutes parts. Mais j'ai bien plus

[redacted]

& de même que les Chiens de chasse confondent & se fourvoïent facileme quand ils quêtent dans des lieux ple de fleurs & de plantes, qui parfum l'air de leurs odeurs; la multitude infi de vos actions Héroïques me fait per la mémoire en me troublant, & dans désir extrème de parler, je me sens t le discours, pour n'en pouvoir trouve commencement, ni me determiner choix de ce que je dois re. Si je c sidère la grandeur de vôtre Courage tant d'effets signalés qui se présenten mon imagination, ceux de vôtre Prud

[redacted]

[redacted]

nirable conduite. L'Espagne, les Païs-Bas, & l'Allemagne, me font voir d'un utre les succès merveilleux de vôtre Miniftère. Et la France, qui tire ses avantages de tout cela, veut qu'avant toute chofe je mette en confidération le zele, que sans aucune obligation de naissance vous avés toûjours fait paroitre pour fa Grandeur; avec une paffion pour sa Gloire & une inquietude pour tout ce qui la regarde, qu'elle ne fauroit jamais affez reconnoitre. Me voilà donc justement aux termes, MONSEIGNEUR, où se rouva réduit un des derniers Poëtes de ancienne Grece félon l'ordre du tems, & es premiers félon le mérite. Entreprenant la loüange d'un grand Prince, il proteste qu'il n'eft pas moins empeché qu'un ucheron, qui entre dans une vafte forêt, qui ne fait par quel arbre commencer n ouvrage, tant il s'en préfente à fes ux de toutes parts. Mais j'ai bien plus

ſujet que lui d'être confus dans une
ſte défiance de mes forces. Et quand
conſidère ce qui arrive à ceux qui veul
élever des Pyramides avec de trop foib
machines, j'arrète ma témérité tout co
& je m'impoſe un ſilence plein de
pect, qui certainement ne déplaira
à Vôtre Eminence. A peine pourr
je élever mon ſtyle juſqu' à une med
cre expreſſion de vos moindres Vert
& je ſuis même contraint d'avouër, q
quelque extrémité que je porte mon
fection, qui n'a point de bornes pour

[redacted]



IV. Par: II.

nous, s'il est vrai, que les Chroniques de C
nelius Nepos sont entièrement perduës; mon
sein ne vouloit pas que je les comprisse tous d
ce Livre, où je ne considère que ceux, qui n
ont laissé des Histoires plus universelles, & don
peut tirer les loix d'un si important métier q
toit le leur. En effet, une vraie & legit
Histoire embrasse bien plus que la simple na
tion d'une vie de qui que ce soit, & l'on verra en
où j'eusse dû placer ces Ecrivains Latins de l
stoire Auguste, que j'ai eu sujet de les laisser p
ne m'y pas arrêter inutilement. Tout ce g
Volume que nous avons d'eux, est plûtôt un
davre froid & sans esprit, qu'un corps Hist
que animé, comme il doit être. Le jugement
tous les Savans est conforme à celui d'un Lat

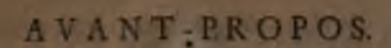
[redacted]

grand que celui des Latins. Cela doit
puté ou à l'injure du tems, qui a eu plu
voir sur ceux-ci, pour nous les faire per
sur les premiers: ou à la différence du G
Nations, qui a donné cet avantage à la G
qu'encore que l'Empire Romain soit pos
celui des Grecs, les Latins pourtant n'on
si curieux de bien écrire l'Histoire que c
Grecs. Car nous avons trouvé de leurs H
dignes de très grande considération jusq
l'Empereur Justinien, au lieu que ceux
écrit en Latin avec réputation ne passent p
cle des Antonins, où tous les Critiques
d'un commun accord la vieillesse de l'Hist
tine. J'ai été contraint pour la faire a
un peu plus bas, de placer après Justin
mien Marcellin, qui tout Grec qu'il étoit
la pensée en Latin, du tems de Julien, Jo

le qui parle Grec, à l'aide de Procope & hias. Mais dans le dessein que j'avois, les préceptes nécessaires pour la bien écri- éflexions que nous ferions sur ceux des qui l'ont cultivée avec le plus d'adresse & ation, je me suis contenté d'examiner les ux sans m'arrêter aux moindres; imitant ue façon les Pirates, qui laissent souvent s vaisseaux legers & de peu de port, pour re aux plus chargés où il y a davantage à

ès avoir assez il me semble justifié mon pro- est raisonnable qu'en suite je reconnoisse ande assistance que j'ai reçûë de diverses s, qui ont favorisé mon entreprise. s du Puy sont les premiers, qui m'y ont & qui selon leur bonté naturelle, que ommes d'étude éprouvent tous les jours, couru des Livres de trois grandes Biblio- celle du Roi, celle de Monsieur de Thou, ur propre. Certes la premiere ne pou-

de l'ordre judicieux qu'ils y mettent, & de l
préſence qui l'anime. Or ils ne ſe ſont pas
tentés de m'aider de tout ce que j'ai pû deſ
d'eux de ce côté-là; ils m'ont ſervi de guide a
le chemin que je devois tenir; & comme on
de Socrate, qu'il faiſoit l'office de Sage-fe
aux accouchemens ſpirituels des plus gra
perſonnages qu'eût la Gréce, je ſerois mécon
ſant, ſi je n'avoüois, que leurs doctes confere
m'ont fait produire tout ce que cet ouvrage
avoir de bon, s'il m'eſt permis d'uſer par
ſeule conſidération d'un terme ſi hardi. C
comparaiſon, & la retenüe dont ils ont uſé
qu'ici, à ne vouloir rien publier ſous leur
de ce qui ne verra jamais le jour qu'avec une
probation univerſelle, me font ſouvenir d
Ep. 25. l. 7. *penſée, dont s'explique Pline le Jeune au*



Monde les plus honnêtes hommes qu'il y eût. mon livre étoit si heureux, que de n'avoir af- re qu'à ceux-là, ce ne lui seroit pas un petit ntage. Que si les Destinées en ont autre- nt ordonné, il faut souffrir patiemment ce i ne peut être évité par ceux, qui donnent elque chose au public.



[redacted]

ne absolument de moi, je laisse, exemt de to
partialité, la liberté à chacun de contredire
opinions que je rapporte. Car je n'ignore p
qu'encore qu'assez de gens qui ont la vuë com
défèrent librement à ceux, qui l'ont meille
qu'eux, il y en a fort peu, qui se rapport
aux autres en ce qui touche les opérations de
sprit, où tout le monde pense être clair-voya
& où personne ne veut reconnoitre de superie
Qu'on ne prenne donc pas pour des résolutio
ce que je n'expose ici que comme des doutes
puiés de quelque vrai-semblance. Mes amis
vent, pourquoi je me suis amusé à les mettre
écrit. En tout cas, ce m'a été un honnête
vertissement. Et s'il est vrai, comme l'assu
Lib. 1. *Clement Alexandrin, que nos ames soient de la*
Strom.

[redacted]

[redacted]

AVANT-PROPOS.

Monde les plus honnêtes hommes qu'il y eût. non livre étoit si heureux, que de n'avoir af- re qu'à ceux-là, ce ne lui seroit pas un petit ntage. Que si les Destinées en ont autre- nt ordonné, il faut souffrir patiemment ce ne peut être évité par ceux, qui donnent lque chose au public.



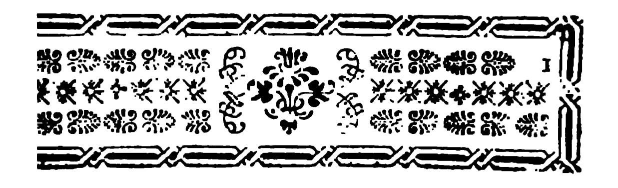
[redacted]

TABLE

DES HISTORIENS GRECS

[redacted]

[redacted]



DES

HISTORIENS GRECS.

HERODOTE.

ENCORE qu'il y ait eu plusieurs Historiens Grecs, qui ont précedé Hérodote, c'est le plus ancien néanmoins 1t les ouvrages soient venus jusqu'à nous. r bien qu'on sache que Pherecydes, Dénis lésien, Hécatée, Xanthus Lydien, Cha- 1 de Lampsaque, Hellanicus, & quelques tres avoient écrit des Histoires avant lui; sienne néanmoins est la plus ancienne qui us reste, parce que celles des autres sont :duës il y a si long tems, que Ciceron a 1. de leg. & 2. de Orat. onnu dès le sien Hérodote pour le pere l'Histoire, comme il l'a nommé ailleurs à ise de son excellence le Prince des Histo- ns.

On ne compte pas moins de vint & un
cles du sien jusqu'au nôtre, puisqu'il vi
quelques quatre cens cinquante ans ava
Nativité de nôtre Seigneur. Hellanicu
Thucydide sont du même tems, & si peu
férens d'âge, qu'on peut voir dans Aulu G
qu'Hellanicus n'avoit que douze ans de
qu'Hérodote, & Thucydide que treize m
que lui. Suidas, Photius, & Marcellin
portent une circonstance, qui justifie bien
la, à l'égard des deux derniers. Ils di
qu'Hérodote recitant son Histoire dans c
grande assemblée Olympique de toute la G
ce, Thucydide, qui n'étoit encore que
jeune homme, ne pût s'empêcher de p
rer; ce qui obligea Hérodote d'user de
[redacted]

Noct. Att. l. 15. cap. 25.

de la même inscription, qui ne le méritoient pas comme ceux ci. Dion le Rhétoricien fit neuf livres, qui furent nommés les neuf Muses, selon que nous l'apprenons de Diogéne Laerce. Et le même nous assure, que ces productions d'esprit si obscures d'Héraclite, où Socrate ne faisoit pas difficulté d'avouër qu'il n'entendoit presque rien, reçûrent néanmoins ce titre glorieux dont nous parlons, & furent aussi appellées les Muses. Nous lisons encore dans la Bibliotheque de Photius, qu'un certain Cephaleon avoit composé un Epitome d'Histoire depuis Ninus jusqu'à Alexandre le Grand, en neuf Sections, partagées entre les neuf doctes Sœurs, quoique d'un ordre différent de celui, que leur donne Hérodote. Cet Aurelius Opilius que cite quelque part Aulu Gelle, & qui devint de Philosophe Rhéteur, & de Rhéteur Grammairien, tant il alloit dégénerant, ne feignit point d'en user de la même sorte daus un ouvrage qui étoit de neuf livres aussi bien que les précedens. Et personne n'ignore, que comme les trois oraisons du Competiteur de Demosthene eûrent le nom des Graces, les neuf Epitres reçûrent celui des Muses pour le plus illustre qu'on leur pouvoit imposer.

In Bion. & Herac.

Noct. Att. l. 1. cap. 25. Suet. de ill. Gram. cap. 6. Photius sect. 61. de Æsch.

Il s'est trouvé néanmoins des personnes,

qui ont pris de là ſujet de décrier le tra
d'Hérodote, l'accuſant d'être trop ama
de la Fable, & d'avoir fait une Hiſtoire ſi l
tique en faveur des compagnes d'Apol
que la vérité n'y eſt ſouvent pas reconno
ble. Ceux de ce parti reprochent à Héro
te tout ce qu'il a écrit d'étrange, & don
a le plus douté. Ils veulent que ces mot
Satyrique Latin, qui taxent de menſo
l'Hiſtoire Grecque,

Iuven. ſat. 10. . . . *& quicquid Græcia mendax*
Audet in hiſtoria,

avec ce qui ſuit, n'aient été mis que pour
Et Caſaubon même a crû, que les co
d'Herodote avoient fait inventer à ſes
lomniateurs nôtre verbe *radoter*, pren

[redacted]

[redacted]

nême protesté qu'il doutoit bien fort, ne
ssent pas d'être très véritables. En effet,
declare dans sa Melpoméne, au sujet de
s Pheniciens que le Roi Necus fit embar-
er dans la mer Rouge, & qui retournérent
Egypte aprés plus de deux ans par les Co-
nnes d'Hercule; qu'encore qu'ils assurassent
oir eu en quelques côtes d'Afrique le Soleil
leur main droite, il ne lui est pas possible
anmoins de le croire. Si est-ce qu'ils ne
ouvoient revenir de la mer Erythrée dans la
editerranée, comme ils firent, sans dou-
er le Cap à présent nommé de bonne Espe-
nce, & sans avoir eu en ce lieu là le Soleil
a droite, & leur ombre à la gauche, puis-
'ils étoient au dela du Tropique du Capri-
rne, selon que tout le monde le connoit
jourd'hui. Dans le livre suivant de Terpsi-
ore il dément ceux de Thrace, qui di-
ent, qu'au delà du fleuve Ister le païs étoit
in d'abeilles, par cette foible raison, que
mouches à miel ne peuvent pas vivre aux
ux si froids que devoient être ceux-là. Ce-
ndant personne n'ignore en nos jours que
Moscovie n'en soit si pleine, qu'elles peu-
nt souvent ses forêts, où ces petits ani-
ux travaillent quelquefois pour la nourri-
e des Ours d'énorme grandeur qui les ha-

In Euterp. bitent. Il a héſité à croire avec la même crainte de ſe méprendre, que l'Isle de Chemnis fût flottante dans un lac d'Egypte; ſur ce mauvais fondement qu'il ne l'avoit pas vû ſe remuer, & que l'apparence n'étoit pas qu'une Isle pût aller ſur l'eau. Sans parler pourtant de ces fabuleuſes Symplegades, ou Cyanées, l'un & l'autre Pline, Denis d'Halicarnaſſe, Theophraſte, & Seneque, témoignent qu'il s'en trouve en pluſieurs endroits, & même d'en avoir conſidéré quelques unes dans leur agitation. Celles qui ſont auprès de Saint Omer reçûrent l'Archiduc Albert & l'Infante d'Eſpagne ſa femme, qui voulurent même y prendre un de leurs repas. Et les Ecoſſois ne s'étonnent pas d'en voir une de cette nature, &

[redacted]

[redacted]

fait voir, que c'eſt une coutume qui ſe pratique dans toute la côte des Malabares, & presque par tout le Levant; où les femmes ſe jettent d'elles mêmes & à l'envi dans le bucher ardent de leurs maris.

Or comme nous pouvons remarquer par ces exemples, qu'Herodote n'a quaſi jamais voulu débiter pour certaines les choſes dont il n'avoit pas une parfaite connoiſſance, encore qu'elles ſe ſoient trouvées véritables long tems après le Siécle où il vivoit: Auſſi faut-il obſerver qu'il a été très ſoigneux de condanner ce qu'il jugeoit manifeſtement faux, parce qu'il étoit contre le cours ordinaire de la Nature. Ainſi s'eſt-il moqué dans ſa Thalie de ces prétendus Arimaspes, qui n'avoient qu'un œil, & qui déroboient l'or des Gryphons vers le Septentrion de nôtre Europe. Dans Melpomene qui ſuit, il ne debite pas plus favorablement le conte des hommes Aigipodes ou Chevrepieds; ni ce qu'il avoit lû des Hyperborées, qui dorment six mois de l'année, encore que cela regarde vrai-ſemblablement les longues nuits des peuples, qui vivent ſous le cercle Arctique, & qui paſſent certainement près de la moitié de l'an ſans voir le Soleil, lorsqu'ils ſont fort proches du Pole. S'il parle un peu après de cet

Abaris, qui courût toute la terre ſans manger, & avec une fleche qui lui ſervoit de Pegaſe, c'eſt comme d'une fable qui étoit très célébre de ſon tems. Et dans le même livre il proteſte contre la créance commune qu'il y eût des hommes voiſins des Scythes, qui ſe fiſſent Loups une fois tous les ans, & repriſſent après quelques jours leur forme humaine; d'où ſont apparemment venus les Loups-garoux dont nous faiſons tant de peur aux petits enfans. On ne peut donc pas dire qu'il ait indifféremment mélé la vérité avec le menſonge ſans les diſtinguer; ni qu'il ait été menteur, encore que ſouvent il ait recité les menſonges des autres, à quoi les plus exactes loix de l'Hiſtoire ne s'oppoſent pas. Certes, au contraire ces mêmes loix nous obligent à rapporter les bruits qui ont couru, & les opinions différentes des hommes, comme il la ſçû fort bien obſerver dans ſa Polymnie au ſujet des Argiens, par un avis qu'il veut qui ſerve à toute ſa compoſition.

Ajoutés à cela qu'Herodote aiant été très réligieux dans le culte divin, dont il faiſoit profeſſion, ſi l'on peut parler de la ſorte d'un Payen, il n'y a guéres d'apparence qu'il eût voulu charger ſa conſcience d'un crime tel que le menſonge, à l'égard d'un Hiſtorien.



fet, il respectoit si fort les choses qu'il
it divines, tout idolatre qu'il étoit, que
s il n'a voulu reveler le secret des my-
que la Réligion de son tems defendoit
iblier, encore que l'occasion s'en soit
ntée en beaucoup de lieux de son Ou-
:. Et l'on peut voir dans son Uranie,
ne il accommode tous les succés du com-
iaval, où Thémistocle défit l'armée de
es, aux Oracles qui avoient précedé, &
il veut que chaque prédiction ait été
tuellement accomplie. Un homme si
les autels, doit-il être soupçonné d'avoir
la vérité en faveur de l'imposture dont
parlons? qui n'étoit pas moins infame,
oins detestée de son temps que du nôtre.
néanmoins, quoiqu'on puisse le defendre
tte façon, & bien que je croie qu'il ait
ouvent calomnié par ceux que l'ignoran-
1 l'envie ont animés contre lui, je vois
hommes de si grande autorité, qui l'ont
sé, (sans parler de cet Harpocration qui
1 livre exprès pour le diffamer) que j'ai
peine à prononcer nettement en faveur
n innocence.

utarque est le premier, qui a témoigné
ierveilleux ressentiment de voir la Bœo-
patrie si mal traitée, ce lui semble, par

Hérodote; & ceux de Thèbes chargés d'une infamie du tout insupportable au sujet de la guerre des Perses. C'est le motif qu'il dit l'avoir porté à composer cet opuscule de la malignité d'Hérodote, où il lui impute d'avoir malicieusement taxé l'honneur non seulement des Thebains & des Corinthiens, mais presque de tous les Grecs, pour obliger les Medes, & afin de relever davantage la gloire de son païs en la personne d'Artemise Reine d'Halicarnasse, dont il exaggère de telle sorte les faits héroïques à la bataille de Salamine, que cette femme seule fait la plus grande partie de sa narration. Plutarque avoue bien, qu'elle est des mieux écrites, & des plus charmantes qu'on puisse lire. Mais il dit, que sous cette douceur agréable, Hérodote fait avaler le poison de sa médisance, & il compare cette malignité, dont il le charge, à une Cantharide couverte de roses. Quelques uns répondent, que l'invective de Plutarque est accompagnée de tant de chaleur, & paroit si pleine d'animosité, qu'il semble avoir lui même toute la malignité, dont il tâche de noircir son adversaire. Mais j'ai en trop grande vénération ce digne Précepteur de Trajan, pour demeurer pleinement satisfait d'une telle réponse; & il est difficile de voir comme

[redacted]

Hérodote parle de Thémistocle, particulierement dans son Uranie, où il le taxe de rapines, & d'intelligences avec les Perses, sans prendre au moins quelque soupçon de ce que Plutarque donne pour très assuré.

Le second Auteur de très grande importance que je produirai contre Hérodote, sera Dion Chrysostome, qui pour n'avoir pas été particulierement Précepteur d'un Empereur, ne mérite peut être pas moins de respect que Plutarque, puisqu'outre qu'il étoit vrai-semblablement aussi avant que lui dans l'affection de Trajan, aux côtés duquel Suidas témoigne qu'on l'a vû souvent en carosse, il a passé sa vie dans l'instruction de tout le genre humain, se promenant par le monde, où il prononçoit au milieu des plus grandes assemblées ces belles Oraisons, que nous avons de lui, pour éloigner les hommes du vice, & leur imprimer jusqu'au cœur, s'il pouvoit, un amour violent de la Vertu. Or nous voions dans sa trente septiéme Oraison, qu'il fait venir Hérodote trouver les Corinthiens, pour recevoir d'eux quelque recompense des Histoires Grecques qu'il avoit composées, & où ils étoient extrèmement interessés. Il ne les avoit pas encore, dit Dion, falsifiées; & parce que ceux de Corinthe témoignèrent,

qu'ils ne vouloient pas acheter de l'honneur à prix d'argent, il changea, comme chacun ſait, la narration de ce qui s'étoit paſſé au combat naval de Salamine, impoſant au Général des Corinthiens Adimantus, qu'il avoit fui dès le commencement de la bataille, & trahi par ce moien la cauſe commune de toute la Gréce. Dion ajoute un peu après, qu'il ſeroit bien faché de déferer à ce qu'Hérodote nous a laiſſé par écrit là deſſus, aiant les épitaphes publics, & les inſcriptions des ſepulchres érigés du conſentement de tous les Grecs dans l'Isle de Salamine, qui portent témoignage contre lui. Il rapporte en ſuite une partie des mêmes Epigrammes du Poëte



bien ſupputé, ce qui s'eſt paſſé de plus mémo-
'able dans le Monde, pendant deux cens qua-
'ante ans, à commencer de l'Empire de Cy-
us, premier Roi de Perſe, jusqu'à Xerxes,
u tems duquel nôtre Hiſtorien vivoit, com-
ne Photius & Diodore Sicilien le témoignent.
Mais ce dernier s'eſt trompé, quand il a dit,
ue l'Hiſtoire d'Hérodote s'étendoit depuis la
riſe de Troye par les Grecs, jusqu'au regne
e Xerxes, ce qui enveloperoit une eſpace
e plus de ſept cens ans. L'erreur de Dio-
ore vient de ce qu'Hérodote parle un peu
ans ſa Préface du tems fabuleux, & de ce
u'on diſoit incertainement de ſon vivant des
eliques de Troye. Mais il n'y a point d'ap-
arence de faire réflexion ſur ſi peu de choſe,
e qui n'eſt pas proprement de ſon Hiſtoire.

Son ſtyle ou genre d'oraiſon eſt plûtôt
oux, étendu, clair & facile, qu'élevé, con-
is & preſſant, comme celui de Thucydide.
Denis d'Halicarnaſſe qui a fait la comparai-
on de ces deux Hiſtoriens, met presque toû-
ours l'avantage du côté d'Hérodote. Son
ialecte, qui eſt une façon de parler particu-
ere à chaque païs où l'on uſoit de la langue
Grecque, eſt tout à fait Jonique. Et il ſe
ouve tant de rapport ſur tout cela entre lui
: Homère, que le Sophiſte Longin aſſure

veulent profiter dans la lecture d'Hom
faire celle d'Hérodote auparavant, a
la Prose du dernier prépare un accès
la Poësie de l'autre, par le moien d
grande ressemblance qui est entre eu
fut dans Samos qu'Hérodote se forma
lecte Jonique, & où il composa son H
avant que de se retirer avec une colo
théniens dans Thuries, une des villes
te partie d'Italie, qu'on nommoit
grande Grece. Car l'opinion de Suid
forme à ce que nous disons, est plu
Nat. hist. que celle de Pline, qui veut qu'Héro
lib. 12. c. 4. choisi le tems & le lieu de ce banni
volontaire pour travailler à un si gr
vrage. C'est un sentiment qui peut ê
vaincu de faux puisqu'il avoit recité
ses long tems avant cette retraite,
on le peut voir dans les Chroniques d'

yran de sa ville, il se retira, comme nous
nons de le dire, dans celle de Thuries, où
mourut selon l'opinion de plusieurs ; s'en
ant trouvé même, au rapport de Plutarque,
ui lui ont donné pour patrie ce propre lieu
: sa sépulture.

Tout le monde n'est pas d'accord, que le
re de la vie d'Homère, qui suit la neufiéme
Muse, soit d'Hérodote. Quelqu'en soit l'Au-
ur, il est fort ancien, & rend ridicule le tra-
ail de ceux, qui se peinent encore aujourd'hui
dire quelque chose de plus certain & de plus
onsidérable qu'il n'a fait, touchant la patrie
'Homère. Mais cela ne touche pas son Hi-
toire, qui s'est heureusement conservée, non-
bstant l'Epitome d'un certain Theopompe
ont parle Suidas. Car on accuse Justin, tout
and Auteur qu'il est, d'avoir causé la perte
: Trogus Pompeius, & l'on impute à Florus
même celle d'une partie des œuvres de Ti-
Live, par les reductions en petit que l'un &
utre ont faites de ces grands ouvrages, qui
fussent vrai-semblablement conservés sans
urs abbréviateurs. (*)

(*) Il ne sera pas hors de propos de donner ici
détail abregé du sujet de chacun des neuf livres
nôtre Historien pour mieux éclaircir l'ordre
'il a suivi dans son Histoire.

Le 1er contient les traits de l'hiſtoire du Roiaume de Lydie depuis Gigès jusqu'à Creſus, de la minorité de Cyrus, & des Republiques d'Athènes & de Lacèdémone.

Dans le 2. on trouve une deſcription de l'Egypte, avec la ſuite de ſes Rois.

Le 3. donne l'hiſtoire de Cambyſes, & l'élection de Darius Hiſtaspes.

Dans le 4. il décrit la malheureuſe expedition de Darius en Scythie.

Le 5. contient les affaires d'Athènes, de Lacedémone & de Corinthe, au tems de Darius Hiſtaspes.

Dans le 6. on voit l'origine des Rois de Lacedemone, les guerres de Darius contre les Grecs, & la bataille de Marathon.





THUCYDIDE.

COMME cette ſorte de Fonteniers, ou de ramaſſeurs d'eau, que les Latins nom-ıent *Aquileges*, prennent à bon augure, s'ils oient ſortir le matin des fumées de certaines :rres, parce que c'eſt un des ſignes qui leur ɔnt eſperer d'y trouver quelque bonne & bondante ſource: Ceux auſſi, qui ont le lus de connoiſſance de la nature de nos ames, : réjouiſſent d'y remarquer dès leur plus :ndre jeuneſſe de violens deſirs d'apprendre, : de certains transports pleins d'ardeur pour :s ſciences, d'où ils tirent des conjectures resque aſſurées du mérite des eſprits, & de :ur excellence future. C'eſt ſur quoi fut ɔndée la prédiction d'Hérodote, dont nous vons parlé au Chapitre précédent, quand il it Thucydide ému jusqu'à pleurer, par la :cture qu'il lui entendit faire de ces belles Muſes dans une des plus célébres aſſemblées e la Grece. Le plus ancien apperçût la randeur du Génie de l'autre par ſes larmes; : comme l'épine pique en naiſſant, il jugea ue l'émotion extraordinaire de ce jeune omme, venant d'un ſi beau ſujet, produi-ɔit un jour quelque choſe de mémorable, &

premieres Républiques de la Grece,
nienne, & celle de Sparte: Mais parc
mourut étant exilé en Thrace, comme
voit encore les ſuccés de la vint & u
année, il a laiſſé ſon Ouvrage imparf
ſix dernieres, que Théopompe ſupp
puis, & que Xénophon a miſes auſſi
vant de ſes Hiſtoires Grecques, qu'i
mence juſtement où Thucydide avoit f
s'eſt trouvé même des Critiques, qui
pas crû, que ſon huitiéme Livre ſelo
viſion ordinaire, fut parti de ſa main
uns l'ont attribué à ſa fille, les autre
nophon, ou à Théopompe. Mais la m
re partie a jugé, qu'il étoit de Thucydi
n'avoit pas eu le loiſir de le polir com
précédens, & que la maladie avoit en
d'agir ſelon la portée ordinaire de ſon
Il fut long tems à faire l'amas des ma

[redacted]

lerables à recouvrer des mémoires utiles à ſon deſſein, non ſeulement du côté des Atheniens, mais encore de celui des Lacédémoniens, afin de s'éclaircir mieux de la vérité, par ce qu'il apprendroit des uns & des autres.

Pour ſon Dialecte, il eſt pur Attique, & Photius porte ce jugement, que comme Hérodote doit ſervir de regle à ceux, qui veulent ſe perfectionner au ſtyle Jonique, Thucydide eſt le plus excellent exemplaire, qu'on ſe puiſſe propoſer d'un langage, qui n'a rien que d'Athenien. On lui reproche néanmoins d'avoir trop affecté de faire revivre des mots anciens, qui n'étoient déjà plus de ſon tems en uſage, & de s'être d'ailleurs quelquefois diſpenſé d'en compoſer de nouveaux, ce qui a beaucoup contribué, avec la longueur de ſes periodes, à le rendre ſouvent ſi obſcur, que ceux mêmes de ſon tems ſe plaignoient de ce que ſouvent il n'étoit pas poſſible de l'entendre. A la vérité, ce Marcellinus qui nous a décrit ſa vie, l'a voulu defendre à cet égard, comme s'il avoit affecté l'obſcurité, & s'étoit rendu exprès peu intelligible, afin de n'être lû que des Savans, & de ne tomber pas dans le mépris du peuple, qui n'eſtime d'ordinaire, que ce qu'il ne peut comprendre. Mais ce qui ſeroit peut-être recevable pour excuſer

les difficultés d'une Satyre, ou les ſens cachés d'un Philoſophe, qui couvre ſes myſteres, dont il croit que la connoiſſance ſeroit préjudiciable à beaucoup de perſonnes, ne peut pas ſervir de légitime excuſe à un Hiſtorien, qui n'écrit que pour être entendu d'un chacun, & qui doit inſtruire ſes Lecteurs de quelque condition qu'ils ſoient, avec des narrations claires & faciles, s'il ne veut renoncer à la premiere fin qu'il doit s'être propoſée. Tant y a que nonobſtant ce defaut, tout le monde lui accorde unanimement le genre ſublime d'oraiſon, & pas un des Anciens ne lui refuſe la gloire d'avoir ſecondé Pindare dans la grandeur & majeſté de l'expreſſion.

[redacted]

[redacted]

e puiſſent prévaloir ſur lui. Auſſi dit-on que Demoſthène voulut prendre la peine de ranſcrire jusqu'à huit fois toute l'Hiſtoire le Thucydide.

Jl n'en a pas été de même pour ce qui touhe l'élection du ſujet, que l'un & l'autre ont raité, où Denys d'Halicarnaſſe remarque fort ien qu'Hérodote a de grands avantages ſur Thucydide. Car l'étenduë de la matiere, ue traite le premier, eſt & beaucoup plus iffuſe & incomparablement plus agréable que celle de l'autre. Hérodote a pour but, le rapporter tout ce que les Grecs & les Barbares avoient executé de plus mémorable durant l'eſpace de deux à trois cens ans, ce qui comprend tant de belles actions, ſi diverſes & ſi dignes d'être ſçûës, que la narration n'en peut être que très plaiſante. Thucydide au contraire, s'eſt renfermé d'abord dans le tems les vint ſept années ſeulement qu'a duré la guerre Peloponeſiaque, qui eſt un eſpace non ſeulement très étroit, mais encore le plus calamiteux qu'il pouvoit choiſir dans toute l'Hiſtoire Grecque, qui comprend peu d'actions conſidérables, & dont le ſouvenir ne pouvoit être que très ennuieux à ceux de ſon païs. *Denys d'Hali-carn.*

Denis d'Halicarnaſſe trouve encore beau-

coup à redire ſur l'ordre que tient Thucydide dans la diſtribution des matieres qu'il traite, s'étant aſſujetti à repréſenter par demies années tout ce qui étoit avenu en divers lieux, ſans mêler les ſuccès de l'Hiver avec ceux de l'Eté, de façon, qu'il eſt contraint de laiſſer les choſes imparfaites, pour paſſer à d'autres, qui font perdre la mémoire des premieres, quand il en veut reprendre le fil à la demi-année ſuivante. En effet, il n'y a rien qui peine plus l'eſprit, que cette interruption, & il ne fait jamais bien ſon profit d'une narration Hiſtorique, qui n'acheve les choſes, dont elle traite, qu'après avoir brouillé une infinite d'actions les unes dans les autres. Cela n'eſt

[redacted]

[redacted]

ıs resistance, mais même avec plaisir & ınsport.

Pour contrepéser ces défauts, on donne la oire à Thucydide de n'avoir point mêlé de ›les parmi ses narrations véritables. S'il t contraint de dire un mot de Térée & de ocné dans son second livre, ou si en décrint la Sicile au commencement du sixiéme, se sent obligé de parler des Cyclopes & des :strigons, c'est si legerement, que les chiens Egypte ne touchent pas en si grand hâte au du Nil, dont ils craignent les Crocodi-;, que cet Historien passe promptement rdessus une circonstance fabuleuse, par apehension de donner la moindre entrée au ensonge dans son ouvrage. Et néanmoins n'a pû éviter le reproche de n'avoir pas ıjours dit la vérité, puisque Josephe assûre 'on le taxoit de l'avoir falsifiée en plusieurs droits. Ce n'est pourtant qu'après avoir :usé tous les Grecs d'imposture, que Josee charge Thucydide de la sorte. Et si l'on end garde à l'éloge, qu'il lui donne en sui-, d'avoir été le plus exact & le plus scrupuıx de son païs à composer une Histoire, n verra bien que c'est un Juif qui a pris à he de décréditer toute celle des Paiens, & i dans ce dessein eût crû faire une grande

Liv. 1. contre Apion.

faute, s'il eût épargné quelque Hiſtorien d'entre eux, & s'il n'eût traité Thucydide, comme les autres. J'ajoûterai ici, que Thucydide ne s'eſt pas contenté de coucher dans ſon Hiſtoire toute ſorte d'Oraiſons, ſelon nôtre obſervation précedente. Il a pris la liberté d'y inſerer des Dialogues, & celui d'entre les Athéniens & les Méliens, qui contient une grande partie du cinquiéme Livre juſqu'à ſa fin, eſt tel, que je ſerois bien fâché de le propoſer à perſonne, comme un exemple à imiter. Ceux qui ont à contre-cœur les Digreſſions, ne trouvent pas auſſi leur compte dans cet Auteur, qui en a de très belles, comme celles entre autres de la conſpiration d'Harmodius & d'Ariſtogiton dans le ſixiéme Livre, qui peut juſtifier beaucoup d'autres excurſions ou ſaillies ſemblables, qu'on cenſure quelquefois trop legèrement.

XENOPHON.

Ce n'eſt pas de l'Hiſtoire ſeule que Xenophon tient la gloire, dont il eſt en poſſeſſion depuis tant de ſiécles. La Philoſophie & les armes y ont contribué à l'envi. Et je penſe que ces trois parties nous peu-

celle de la jalousie, qui se mit entre e dessus. Si est-ce que quand Marcellin buë à Thucydide dans son Eloge le genr lime d'Oraison, il ne laisse que le plu à Xenophon, plaçant Herodote entre Et lorsque Denis d'Halicarnasse rema comme Xenophon a souvent imité Herc il ajoûte, que le premier est toûjours de ré inferieur de beaucoup à l'autre.

Quoiqu'il en soit, c'est une chose fort sidérable, que Xenophon ait été le pr des Philosophes, qui se soit appliqué à

Diog. Laërt. poser une Histoire. La sienne, pour c concerne les affaires des Grecs, est de rante-huit années, & commence où T dide avoit fini, faisant voir d'abord Alci

[redacted]

[redacted]

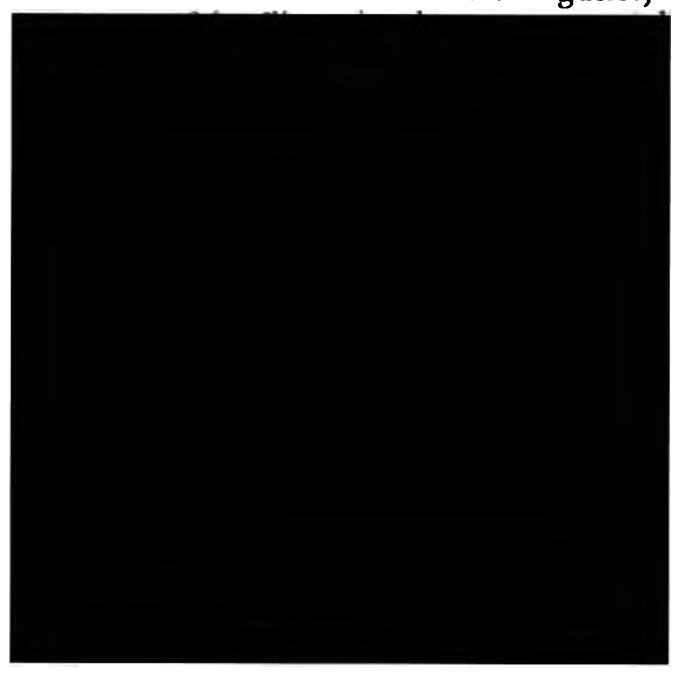
utre la continuation de l'Hiſtoire com-
:ée par Thucydide, Xenophon nous a
celle de l'entrepriſe du jeune Cyrus con-
)n frere Artaxerxes, & de cette mémo-
retraite de dix mille Grecs des extrémi-
: la Perſe jusques chés eux, dont il eût
|ue tout l'honneur, tant pour ce qui tou-
le conſeil & la bonne conduite, que
ce qui concernoit le commandement.

uant à ce qu'il a écrit de l'Inſtitution de
s l'ainé, (*a*) ce n'eſt pas un ouvrage
rique, mais purement moral, où il nous
eint la figure d'un grand Prince, ſans
ſoucié des véritables évenemens, hors
ou trois tels que la priſe de Babylone &
ptivité de Crœſus. Tout le reſte eſt in-
:, & n'a rien que l'agrément de la Fable,
ne Hermogène l'a fort bien obſervé au
de la mort de Panthée, qui ſe tuë avec
Eunuches ſur le corps de ſon mari Abra-
dans le ſeptiéme Livre de l'Inſtitution
'rus.

:pendant toutes ces compoſitions de Xe-
on, dont nous venons de parler, ſont
:, qu'avec ce qu'elles peuvent ſervir de

Cyrus ille à Xenophonte non ad Hiſtoriæ fi-
criptus eſt, ſed ad effigiem juſti Imperii. Cic.

regle aux premiers hommes d'Etat dan
te l'étenduë de la Politique, ſelon le b
Orat. 38. gement qu'en fait Dion Chryſoſtome;
ſont encore capables de former de gran
pitaines, & de donner au monde des
raux d'armée. Nous en avons deux n
exemples parmi les Romains. Car n'
pas avoüé eux mêmes, que leur Scipio
nommé l'Africain, avoit presque to
Cicer. 2. Tuſc. qu. entre ſes mains les œuvres de Xenopho
que rien ne rendit Lucullus capable d
poſer à ce rédoutable ennemi le Roi
date, que la lecture de ce même A
dont Lucullus fit un tel profit, étant ſ
lui, qui n'avoit auparavant que fort
connoiſſance du mêtier de la guerre,



[redacted]

quelque occasion qui s'en soit présen-
armi tant de conversations, qu'ils font
le leur Précepteur commun avec ses
les. On veut même que Xenophon *Morale.*
eprésenté avec de si vives couleurs les
s d'un certain Menon Thessalien, sur
de son second livre de l'Expedition de
, qu'à cause de l'amitié dont ce Menon
ié avec Platon. Mais à l'égard de cet
livre des Equivoques, imprimé depuis
cle, sous le nom de Xenophon, il le faut
pour une des impostures d'Annius de
e, qui l'a commenté avec celui de Bé-
& une douzaine d'autres encore, dont
t le texte & la glose. C'est ainsi qu'on
autrefois débiter l'Histoire du siége de
, sous le nom d'un Dictys de Crète
ignon d'Idomenée, & d'un Dares de
ie, dont on a même falsifié le Tradu-
Car jamais Cornelius Nepos ne son-
faire cet ouvrage, qui n'a rien de la
, ni de l'élegance qu'on remarque dans
s des Capitaines Grecs, ou dans celle
cus. A parler franchement, ce sont des
sitions honteuses, & qui ne sauroient
op detestées par ceux, qui aiment la
Et néanmoins c'est une chose mer-
use, qu'il se trouve des personnes si por-

tées d'affection pour la fable & le menso
qu'elles se repaissent de telles bagatelles,
tissent sur ces beaux fondemens, & don
par ce moien l'envie & le courage à d'a
d'user de pareilles supercheries. Nous a
vû depuis peu l'Itineraire d'Alexandre G
din Evêque de Saint Dominique, qui tr
par toute l'Ethiopie deçà & delà la Lign
inscriptions Romaines, & des antiquit
telle considération, que toutes celles du
de la terre seroient à mépriser, si la moi
des siennes étoit véritable. L'importanc
que jamais personne ne les a vûës ava
après lui, & qu'il n'y a point d'Ecolier si
dans cette sorte de lecture, qui ne s'ap
çoive aussi-tôt de la fausseté de ses remarq

[redacted]

[redacted]

s peines établies, ce me semble, contre ux, qui osent exposer au public des aliens spirituels si corrompus & si mortels e ceux là; puisqu'il n'y a point de poison ii opere avec tant d'effort & de mauvais ef-t sur le corps, que l'erreur & l'imposture lorsqu'on les débite pour des vérités) agisnt puissamment sur nos ames, qui en sont ussi-tôt infectées.

Un Auteur du dernier siécle accuse Xeno- *Speron* hon d'avoir aimé avec tant de passion le Roi *Speroni* gesilaüs, que non seulement dans son Li- *dial. di Scnoph.* re de la Roiauté, mais dans ses Histoires êmes il fait des jugemens témeraires en sa veur, & relève ses victoires beaucoup plus, le les loix de l'Histoire ne le permetnt. C'est le caprice d'un Italien, que peu personnes approuveront, puisqu'il chole les sentimens de toute l'Antiquité, qui a jamais parlé si desavantageusement de enophon. (*a*)

Pour ce qui concerne son style, on peut oir ce qu'en écrit Hermogène, qui ne le commande de rien tant que d'une certaine

(*a*) Ciceron lorsqu'il parle de cet éloge ne taxe oint Xenophon d'une telle incongruité.

(b) Xenophon étoit né à Athènes. Sc
nommoit Grillus. Jl vivoit environ qu
ans avant la naissance de J. C.

POLYBE.

Si Xenophon a été le premier des phes, qui se sont plûs à nous é Histoires, Polybe a cet avantage d'ê d'entre eux, qui nous a donné la pl dérable de toutes, & qui a le plus ment fait voir que l'Histoire est c Métropolitaine de toute la Philosoph user des termes dont s'est servi un a storien, duquel nous parlerons au suivant. Nous reconnoitrons bie

Diod. Sic. initio

[redacted]

miers, avec l'Epitome des douze ſuivans; va jusqu'au commencement du dix-huine. Pluſieurs croient, que cet Epitome de la façon du grand ami de la liberté Roine Marcus Brutus, parce qu'on ſait, que ant point de lecture ſi agréable que celle Polybe, lui, qui étoit difficile jusqu'à ce it, que celle de Ciceron ne le ſatisfaiſoit , il prit plaiſir à reduire en abregé l'Hire du premier, y trouvant outre l'inſtrun, qu'il y cherchoit, la conſolation, dont voit beſoin dans les derniers tems de ſa qui furent ſi calamiteux.

Le ſujet de cette Hiſtoire comprenoit tout qui s'étoit paſſé de plus conſidérable dans monde, depuis le commencement de la onde guerre Punique, jusqu'à la fin de le, qui termina tous les différens des Roins avec les Rois de Macedoine, par la ne entiere de leur Monarchie. Cela enope un eſpace de cinquante trois années, it Polybe faiſoit voir tous les évenemens s les derniers trente huit livres, parce que deux premiers ne ſont pas tant du corps ſon Hiſtoire, qu'ils lui ſervent de prépaif, dans une narration ſommaire de la prile Rome par les Gaulois, ſous la conduile Brennus, & de ce qui ſuivit jusqu'à la

ne rien omettre de ce qui pouvoit
nous donner une parfaite connoissa
celles-là ; si est-ce qu'il avoit représe
telle sorte tout ce qui concernoit le r
Puissances de la terre, qu'on voioit
en même tems dans son ouvrage les
des Rois de Syrie, d'Egypte, de Mac
du Pont, de Cappadoce, & de la Per
ceux de toutes ces différentes Dynast
étoient alors en Grèce. Ce fut pou
donna à son Histoire le nom de Cath
ou d'Universelle, comme à celle q
apprenoit les destinées de tous les pe
la terre, n'y en aiant presque poin
tems-là, qui n'eussent quelque cho
mêler avec les Romains.

Il reçût en naissant de grands dons
ture qui favorisèrent son entreprise.
coup de Fortune, qui le fit venir à Ro

[redacted]

Hiſtoire. Mais la peine, qu'il ſe donna
ır acquerir tout ce qui pouvoit le rendre
able de la bien écrire, & de travailler
ır l'éternité, me ſemble très digne de
ıſidération. Il crût que pour être bon
ſtorien, il faloit avoir vû la meilleure par-
des choſes, qu'on rapportoit, ſelon l'éty-
ılogie du nom que les Grecs ont donné à
te profeſſion. Il ſavoit les fautes, que
norance des lieux fit commettre à Timée,
ſqu'il lui a reproché dans ſon douziéme
e, que pour s'être fié au rapport d'autrui,
ı'avoir pas voiagé, on le pouvoit convain-
d'un nombre infini d'erreurs. Et poſſi-
que comme il avoit appris la langue lati-
avec grand ſoin, il ſe ſouvenoit du mot
Plaute, qui vivoit un ſiécle devant le
ı, fait dire par Meſſenion à Ménechme,
à moins que d'être dans le deſſein d'écrire
Hiſtoire, il lui ſembloit qu'ils avoient
s couru le Monde.

A. Gellius noct. Att. l. 5. c. 18.

- - - Quin nos hinc domum
Redimus, niſi ſi hiſtoriam ſcripturi ſumus.

nt on tenoit pour conſtant de ce tems-là,
les voiages étoient néceſſaires à un Hiſto-
ı, qui ne peut faire aucune deſcription à
pos, ni s'aſſûrer de ce que portent ſes
moires, de quelque lieu qu'il les tienne,

où il ſe transporta exprès, afin de ſ
certain de ce qu'il en devoit écrire.
ſervit même de l'autorité de Scipio
avoir des vaiſſeaux propres à faire v
l'Ocean Atlantique, jugeant que c
remarqueroit, pouvoit être utile à ſ
priſe. C'eſt une choſe certaine qu'
ſa les Alpes & une partie des Gaul
le deſir qu'il avoit de bien repréſente
ſage d'Annibal en Italie. Et que d
d'omettre la moindre circonſtance de
du même Scipion, il fut par toute l'
& s'arrêta particulièrement dans Car
neuve, dont il étudia très ſoigneuſ
ſituation.

Ce que nous venons de dire du
deſtructeur de la vieille Carthage
Emilien, petit fils par adoption de
l'Africain, qui défit Annibal aprè

[redacted]

gment de son trente-uniéme livre, pris
s Recueils de Constantin Porphyrogenete
is le titre du vice & de la vertu. Il nous
prend donc en ce lieu là, que cette affe-
on réciproque n'eût point d'autre princi-
', que le plaisir qu'ils prenoient ensemble
parler de livres, & à se les communiquer
in à l'autre. Cela fut cause que Scipion
nploia tout son crédit & celui de son frere
ibius, à obtenir pour Polybe le sejour de
ome, lorsqu'on distribuoit par toutes les
itres villes d'Italie les autres Grecs, qu'on
oit fait venir, aussi bien que lui, afin d'y
meurer comme ôtages. Un jour qu'ils
oient diné tous trois ensemble, Scipion se
ouvant seul l'aprèsdinée avec Polybe, se
aignit à lui en rougissant un peu, de ce
'à table il adressoit toûjours la parole à son
ere. C'est peut être, ajoûta-t-il, que me
iant moins actif que lui, & dans le mépris
i Barreau, ne me plaisant pas à la plaidoi-
e où s'occupent les autres jeunes hommes
e cette ville, vous faites un mauvais juge-
ent de moi, aussi bien que beaucoup d'au-
es; ce qui ne me donne pas peu de dé-
laisir. Polybe reconnut aussitôt la jalousie
oüable de Scipion qui n'avoit pas encore dix
uit ans accomplis, & l'assûrant de la grande

à lui, ce qu'il le prioit de ne prendr
si mauvaise part. Depuis ce petit é
sement, qui fut suivi d'une mutuell
station de bien-veillance, Scipion ne
mais personne, Lelius excepté, dans
miliarité si étroite, ni si cordiale, qu'i
avec Polybe.

Or j'ai crû les circonstances de c
tien entre deux si grands personna
tant plus considérables, qu'outre ce
nous découvrent de leur Génie, qu
toûjours plus dans l'entretien privé, c
ce que leurs semblables font de plus
elles me peuvent servir pour refuter
tinence d'un Ecrivain moderne, q
l'effronterie de dire mille injures co
lybe. C'est un certain Sebastian N
lequel dans une declamation qu'il fai
tant de l'Histoire & parlant contre le

[redacted]

ır diffamer particuliérement le dernier, : c'étoit un franc Pédant, qui avoit été ıné à Scipion pour le ſervir en qualité de lagogue. Certes, il y a trop d'impuden- en tout cela, jointe à une très profonde orance, pour demeurer ici ſans repartie égard de Polybe; nous reſervant à par- tantôt de Salluſte, quand nous traiterons Hiſtoriens Latins. Tout le monde ſait, Polybe étoit de Megalopolis ville d'Arca- , & qu'il eût pour pere ce Lycortas qui Chef des Achaïens, c'eſt à dire de la plus ſante République, qui fût pour lors dans e la Grèce. Ce grand Etat les envoia s deux avec la qualité d'Ambaſſadeurs ; le Roi Ptolomée, ſurnommé Epiphane; le fils reçût encore depuis le même hon- r, quand il fut deputé pour aller trouver Conſul Romain, qui faiſoit la guerre au Perſée dans la Teſſalie. Sa naiſſance t donc très illuſtre, contre ce qu'a dit ccius, & il n'y a guéres d'apparence qu'un ıme exercé dans les affaires d'Etat, & ac- tumé comme Polybe aux grands emplois, e fût approché de Scipion, que pour lui e répéter quelque leçon de Grammaire. ſi n'y a-t-il eú que ce calomniateur, qui ſoit imaginé de la ſorte. Tous les An-

Cic. l. 1. Tusc. qu.

tions militaires. Si est-ce que Ca
cha autrefois à un Consul Romain
un Poëte parmi ceux de sa suite, l
loit visiter une Province hors d'Ital
veux pas dire qu'il n'y eût en cela u
de la sévérité philosophique, don
Caton faisoit profession, encore qu
de lui, qu'il s'en relâchoit assés so
les passe tems de la bonne chere:
a qu'on ne trouva jamais à redir
que fit Scipion de la personne
pour l'accompagner, parce qu'il n
jamais considéré, ni comme Poëte
me simple Grammairien. Le m
ment, que nous avons cité dans
précédente, est fort exprès pour n
de ce que nous maintenons. E
termes dont Polybe se servit à
contenter Scipion, il lui ajoûta, q
re Fabius ni lui n'auroient jamais
Précepteurs en ce qui regardoit les
tres, & ce qu'on nommoit propren

[redacted]

venoient tous les jours dans Rome de
es les parties de la Grèce. Mais qu'il
oit promettre, que personne n'égaleroit
on zèle, ni son industrie à lui donner les
imens dignes de sa naissance, & de ce
on attendoit d'un successeur des Scipions
es Emiliens. Depuis cette conférence,
e même texte, Polybe demeura presque
ours inséparablement attaché aux côtés
cipion, qui lui communiquoit les plus
ortantes affaires, & se prévaloit de ses
seils dans toutes les occurrences des
nds emplois qu'il avoit. Cependant, il
ouve des personnes assés insolentes pour
er cet illustre Historien en homme de
nt, lui, qui fut honoré d'inscriptions &
tatuës par ceux de son païs, comme on
t voir dans Pausanias, pour reconnoitre *In Arcad.*
e ses bienfaits l'estime qu'ils faisoient de
rare mérite.

l y auroit peut-être plus d'apparence de
imputer, comme quelques-uns ont fait,
n'avoir été assés réligieux. Car quoiqu'il
le en plusieurs lieux fort avantageuse-
nt du culte des Dieux, comme quand il
t toute la gloire de son païs d'Arcadie au
nd soin qu'on y avoit du service des au-
s, & lorsqu'il déteste ailleurs la fureur des

peines de l'Enfer, qu'on voit manife
qu'il ne croioit rien de tout cela. (
la fin de son sixiéme livre, où il obse
la superstition, qui étoit reputée vici
mi toutes les autres nations, passoit p
vertu entre les Romains. Si l'on
dit-il, former une République, qu
composée que d'hommes sages & v
il faut avoüer que toutes ces opinic
leuses des Dieux & des Enfers, seroi
à-fait superfluës. Mais puisqu'il n'y
d'Etats dont le peuple ne soit, tel q
le voions, sujet à toute sorte de dére
& de méchantes actions, il faut se ser
le reprimer des craintes imaginaire
prime nôtre Religion, & des terre
ques de l'autre monde, que les ancie
prudemment introduites pour cela,
ne peuvent être contredites aujourd

, ils ne le feront jamais paſſer dans
ſi formel pour homme fort attaché
gion de ſon tems. Et je trouve,
ient beaucoup mieux pour lui, d'en
mme d'un eſprit éclairé du Ciel par-
nebres du Paganisme, & qui ne
u'un ſeul principe, ou un ſeul Dieu,
uoit de tous ceux que l'Idolatrie
iſoit adorer, auſſi bien que de ces
liſées, de ces Cerberes & de ces Rha-
, qu'elle repréſentoit à ſes ſecta-
C'eſt par là, il me ſemble, qu'on le
arger plus à propos, ſi faire ſe peut,
d'impieté, en le mettant au rang
te & de Socrate, que S. Juſtin ſoû-
ir été Chrétiens long-tems avant le
isme; ce que nous avons interpreté
ong dans nôtre traité de la vertu des
[illegible]

les quarante livres de ſon Hiſtoire
le, il eſt à croire par une des lettres
ron écrit à Lucceius, qu'il avoit fait [illegible]
ge à part de la guerre de Numance.
d âge lui donna la commodité [illegible]
ucoup, puiſque nous apprenons [illegible]
qu'il paſſa la grande année [illegible]
ne mourut que dans la [illegible]
. Il avoue lui-même, que [illegible]

tombent d'accord qu'on ne le peut pas
mer éloquent. Dénis d'Halicarnasse, l
facheux & austere critique d'entre eu
nomme mal poli, & lui reproche sa
gence aux choix des dictions, & en la st
re ou composition de ses périodes. So
cellence néanmoins est telle en tout le
qu'on doit penser qu'il a négligé les p
comme de peu d'importance, pour s'at
entierement aux choses plus sérieuses.
n'y a-t-il personne, qui n'ait trouvé bien
ge, que Tite-Live se soit contenté de lu
ner, pour tout éloge, la qualité *d'Ec
qui n'étoit pas à mépriser*, vû qu'on voit
livres entiers transcrits de mot à mot d
Décades du premier. Certes, nous n
point d'Historien, où l'on puisse plus a
dre en matiere de gouvernement & c
dence civile, que dans Polybe. Il ne s
tente pas d'une simple narration, il
pathétiquement, & n'instruit pas mo

[redacted]

finité qu'on a toûjours mise entre l'Hi-
& la Philosophie, qui est telle, qu'on
ent nommé celle-là, par forme de defi-
, *une Philosophie remplie d'exemples.*
tre qu'un simple Auteur de Commen-
feroit à condanner de faire trop le Phi-
e, & de s'étendre si avant; ce qu'on
it pas dire de celui, qui entreprend d'é-
ne juste Histoire. Nous apprenons
das qu'un certain Scylax, qu'il confond
e Mathématicien, fit une invective con-
lybe qui n'étoit peut-être pas plus rai-
le, que la censure du Patrice. Je me
e aussi de ceux, qui ne peuvent souf-
qu'il ait nommé Pelore un de ces Caps
omontoires de Sicile, long-tems avant
lui eût imposé ce nom. Car traitant
premiere guerre Punique, il appelle
e lieu, où fut enterré cet innocent Pi-
l'Annibal tua long-tems depuis si mal
os, & qui donna son nom de Pelore au
ontoire, dit aujourd'hui *capo di Faro;*
est, que cette étymologie, que com-
docte Cluverius, soit recevable. Quoi- *Sic. ant.*
n soit, c'est une façon de parler que les *l. 1. c. 6.*
s saintes & humaines tolérent, & pra-
t, lorsqu'elle est necessaire pour se faire
entendre. Il est bien plus blâmable,

ſi contre la vérité de l'Hiſtoire il a flatté ſon Scipion, juſqu'à lui faire exercer ce mémorable exemple de continence à l'endroit de la belle captive Eſpagnole, dont néanmoins il ait été ſi épris, qu'il ne ſe ſoit jamais pû reſoudre à la rendre. Valerius Antias eſt celui qui le charge de ce crime dans Aulu-Gelle: ce que je trouve d'autant plus étrange, que Polybe a comparé l'Hiſtoire, qui n'a pas la vérité pour guide, à un animal, auquel on auroit crevé les yeux, & qu'il a même voulu rendre après Timée la vérité auſſi eſſentielle à l'Hiſtoire, que la rectitude à la regle; en quoi l'on peut le contredire avec raiſon, comme il me ſouvient de l'avoir fait dans un autre ouvrage que celui ci. Cette grande [redacted]

Lib. 6. noct. Att. c. 8.

Lib. 1. hiſt.

Tr. de

[redacted]

teur des lettres au tems, que les Turcs
irent Constantinople, de la premiere
'ation des œuvres de Polybe, bien
:s aient été augmentées de beaucoup
es dernieres éditions.



)IODORE SICILIEN.

plus exact de tous les Géographes mo-
ernes Cluverius, nous apprend, que
'gyrium, dont parle Diodore Sicilien,
ie du lieu de sa naissance, s'appelle au-
hui *San Filippo d'Agyrone*. C'est un
honneur à cette petite place d'avoir
: à son Isle un tel personnage, sans qui
'auroit aucune connoissance de son an-
é, ni d'une infinité de choses, qui la
nt très considérable. Il dit dès le com-
ement, qui tient lieu de Préface à son
re, qu'il n'a pas emploié moins de
ans à l'écrire dans la ville capitale du
e, d'où il tiroit des connoissances, qu'il
jamais pû prendre ailleurs, avoüant,
a grandeur de l'Empire Romain avoit
nement favorisé son dessein. Et néan-
; il ne laissa pas d'aller lui même par la
rande partie des Provinces de l'Europe

... où il courut beaucoup de p... d'extrêmes fatigues, afin d... pas les fautes, qu'il avoit re... dit-il, en ceux, qui s'étoient m... des lieux, où ils n'avoient ja... été. Il ne paroit point en cet endroit-là ... eût vû l'Afrique, & néanmoins nous li... dans la seconde Section de son premier l... qu'il voiagea en Egypte du regne de ce... lomée, qu'on distingue des autres par le nom du nouveau Bacchus ou Dionysius qui fut le premier mari de sa sœur Cleop... Surquoi l'on se peut souvenir que la meil... re partie de l'Egypte étoit autrefois de l'... lorsque les Géographes la séparoient l'Afrique, plûtôt par le Nil que par la ... Rouge.

[redacted]

eux, c'eſt à dire, de tout ce qui avoit pré-
é la guerre de Troye. Son Hiſtoire eſt
c vraiement œcumenique ou univerſelle,
it nous devons d'autant plus regretter ce
nous manque, qu'après la perte de Bé-
; de Théopompe, d'Ephore, de Philiſte,
Calliſthène, de Timée, & de tels autres
nds Auteurs, la lecture de Diodore ſeul
troit en quelque façon nôtre dommage,
it compilé & digeré tous leurs travaux
s ſa Bibliothéque. Des ſix premiers li-
, dont nous venons de parler, le dernier
e trouve plus, quoique Raphaël Volater-
& quelques autres, le citent quelquefois
me ſi nous l'avions encore. Si l'on y
d garde, l'on trouvera qu'ils datent mal,
ue ce qu'ils rapportent pour être du ſixié-
, eſt dans le précedent, que Diodore nom-
l'Inſulaire, & qui eſt le cinquiéme ſeule-
t. L'erreur vient de la premiere impreſ-
, qui fut toute Latine, & où Pogge Flo-
in Auteur de la Traduction, que le Pape
olas Cinquiéme lui avoit demandée, fit
x livres du premier, à cauſe que Diodo-
a diviſé en deux Sections differentes. Par
noien le ſecond devint le troiſiéme, &
ſécutivement celui qui n'étoit que le cin-
éme a été pris pour le ſuivant; comme ſi

nous n'avions rien perdu des antiquités fabuleuses de la Grèce, contenuës dans le quatriéme, cinquiéme & sixiéme livre, non plus que de celles des Barbares, qui nous restent entieres dans le premier, second & troisiéme des livres, dont nous parlons.

Le surplus de la Bibliothéque de Diodore a deux parties, qui se reglent par deux Epoques assés connuës. La premiere s'étend depuis la destruction de Troye jusqu'à la mort d'Alexandre le Grand, pour l'intelligence de laquelle, & de tout ce qui étoit arrivé dans le monde durant ce tems là, il emploie onze livres entiers, qui sont ceux, qui suivent le sixiéme jusqu'au commencement du dix-huitiéme. De ce nombre les quatre premiers sont perdus, & nous n'avons que les sept autres. La seconde Epoque se prend du tems où finit la premiere, jusqu'à celui des conquêtes de Jules César dans les Gaules, lorsqu'il donna l'Angleterre & l'Ocean Britannique pour borne du côté du Nord à l'Empire Romain. Vint trois livres nous expliquoient les succès merveilleux de tout cet intervalle, mais il ne nous en reste plus que le dix-huitiéme, le dix-neuviéme & le vintiéme, les autres qui venoient après jusqu'au quarantiéme ne paroissant plus. L'on en a

seulement quelques petits Fragmens, pris d'Eusebe, de Photius, & de quelques-uns encore, qui se sont servis du texte de Diodore dans leurs ouvrages. Seroit-il bien possible, que cet excellent Auteur se trouvât entier dans quelque coin de la Sicile? comme Henri Etienne assure qu'on l'avoit mandé à Lazare Baif, qui lui fit voir les lettres qu'il en avoit reçues. J'avouë que j'irois volontiers jusqu'au bout du monde, pour parler de la sorte, si j'y croiois trouver un si grand thrésor, & que j'envie à ceux, qui viendront après nous, cette importante découverte, si tant est qu'elle se fasse un jour, lorsque nous ne serons plus, & qu'au lieu de quinze livres seulement dont nous jouissons, ils possedent les quarante tout entiers.

Puisque Diodore parle de Jules César, ce qu'il fait en plus d'un lieu, & toûjours avec attribution de quelque Divinité à la façon des Paiens, il ne peut pas être plus ancien que lui. Mais quand Eusebe dit dans ses Chroniques, que Diodore Sicilien a vécû sous cet Empereur, il semble qu'il limite la vie du premier au tems de la domination de l'autre. Si est-ce que Suidas lui prolonge les jours jusques sous Auguste, & Scaliger observe fort bien dans ses animadversions sur Eusebe,

qu'il faut que Diodore ait vécû un fort grand âge, & qu'il soit venu pour le moins jusqu'à la moitié du regne d'Auguste, vû qu'il fait mention au sujet des Olympiades, de l'année Bissextile des Romains, qui est un nom dont on ne s'étoit point servi avant la Correction des Fastes & du Calendrier, que fit Octave Auguste, pour rendre plus parfait le travail de son prédecesseur. Nous avons à présent dans la derniere impression de Diodore, un Fragment de son trente-septiéme livre, qui mettroit tout cela hors de difficulté, s'il étoit véritable. Car l'on y voit la mort de César vengée par le Triumvirat sur Brutus & Cassius, avec la chûte d'Antoine, & l'établissement d'Auguste dans l'Empire pour toute sa [redacted]

Ad annum 1567.

[redacted]

omme tous ceux, qui s'y connoiſſent, en dé-
ıeurent d'accord. Mais il n'en eſt pas de
ıême pour ce qui touche le bel emploi de la
ngue Grecque, parce que de leur tems l'é-
ıquence d'Athènes étoit déjà paſſée à Rome;
: cette faculté qui ſe plait au commande-
ıent avoit quitté les vaincus, pour ſuivre la
ortune, en prenant l'habit & le langage des
ictorieux. Ce n'eſt donc pas merveille,
ue Diodore n'aille pas du pair, à cet égard,
rec Herodote, Thucydide, ni Xenophon,
ıi qui n'étoit que Sicilien, & qui d'ailleurs
roit le deſavantage d'écrire en une ſaiſon,
lle que nous venons de dire. Photius néan-
ıoins ne laiſſe pas de louer ſon ſtyle comme
ırt clair, non affecté & très approprié à ſon
ıjet, qui eſt l'Hiſtoire. Il n'eſt, ajoûte-t-il,
i trop Attique, ni trop dans la recherche des
ıots anciens. Son genre d'écrire eſt celui,
ı'on nomme médiocre, entre le plus élevé,
: l'autre que l'Ecôle appelle humble & ram-
ant, à cauſe de ſa baſſeſſe que fuit toûjours
Diodore. Certes, il y a bien plus d'appa- *Math.*
ence d'en croire ce ſavant Patriarche de Con- *hiſt. c. 5.*
antinople, qui étoit très exact Critique en
ı langue, que Jean Bodin, qui dans une
eaucoup moindre connoiſſance de la même
ngue, oſe faire un jugement tout contraire,

& reprendre la diction, avec la façon d'écrire de Diodore, comme ſi un étranger pouvoit prononcer aujourd'hui quelque choſe de conſidérable là deſſus, aprés ce qu'en ont dit les anciens, & contre le ſentiment de ceux, qui ont eu la langue Grecque pour maternelle.

5. de trad. disc. Il ne faut pas faire plus d'état de l'invective, dont uſe Loüis Vives Eſpagnol contre Diodore, que de celle de Bodin François. Celui-ci s'eſt pris jusqu'à l'expreſſion, & aux paroles; l'autre attaque le corps de ſon Hiſtoire, & les choſes dont eſt compoſée ſa narration. Si nous en croions Vives, il n'y a rien de plus vain, que la Bibliothéque Hiſtorique de nôtre Sicilien; & Pline a eu grand

[redacted]

[redacted]

gustin de la Cité de Dieu, il y avoit remarqué de quelle sorte ce grand Docteur de l'Eglise s'est moqué des Egyptiens, qui disoient avoir dans leurs Livres des mémoires de cent mille ans, à quoi le texte de Diodore ne repugne pas. Il passe même ce terme, lorsqu'il rapporte la grande connoissance des choses du Ciel qu'avoient acquise les Chaldéens, qui se vantoient d'en avoir des observations de quatre cens soixante & douze mille ans avant le tems des conquêtes, que fit Alexandre le Grand dans l'Asie. Il avoit déja dit, que les Egyptiens comptoient les uns dix, les autres vint trois mille années depuis Isis & Osiris, jusqu'au même Alexandre: Et que leurs premiers Rois, qui étoient Dieux, n'en regnèrent pas moins chacun de douze cens. C'est sans doute ce que n'a pû souffrir Vives, & ce qui l'a porté à déclamer si hautement contre Diodore, qu'il veut n'avoir été loüé de Pline, qu'à cause du titre de son Histoire, qui n'est pas empoulé ni ridicule, comme celui que mettoient ordinairement les autres Grecs au devant de leurs ouvrages.

Lib. 18. cap. 40. Lib. 2. Lib. 1.

Or quoique ce soit là le sujet sur lequel Pline a prononcé ce bel éloge de Diodore, *primus apud Græcos desiit nugari Diodorus*, si est-ce qu'on l'a toûjours favorablement éten-

D iiij

du ſur toute ſa Bibliothéque, & c'eſt une pure injuſtice de vouloir, comme Vives, qu'il n'y ait rien de plus vain, ni de moins ſolide que ſon Hiſtoire. Déjà quant aux Ephémérides des Egyptiens, & aux ſupputations Aſtronomiques de ceux de Chaldée, elles n'y ſont rapportées, que pour faire voir ce qui étoit de la créance commune de ces peuples, ſans témoigner, qu'il y défère aucunement. Tant s'en faut, il dit expreſſément dans ſon ſecond livre, qu'il lui eſt impoſſible d'acquieſcer à ce que le College des Chaldéens avoit determiné du long eſpace de tems, qui avoit précedé les victoires d'Alexandre, ſelon que nous venons de le faire voir. Pour ce qui concerne les fables, & cette excellente [redacted]

[redacted]

nom très saint à une chose profane, j'oserois nommer les cinq livres dont nous parlons, la Bible du Paganisme. Ils nous instruisent d'abord de ce qu'ont crû les Gentils de l'Eternité, & de la création du Monde. La naissance des premiers hommes s'y voit décrite en suite selon les pures lumieres naturelles. Et ils nous représentent si bien toute la Théogonie des Egyptiens d'où celle des Grecs tiroit son origine, que nous ignorerions sans Diodore ce que cette sorte de connoissance a de plus curieux. Il n'est pas néanmoins le premier des Infidèles, qui a commencé son Histoire par l'origine de toutes choses, aussi bien que Moïse par la création du Monde. Lui même nous apprend au cinquiéme livre de sa Bibliothéque, qu'Anaximène de Lampsaque avoit écrit non pas le premier, comme quelques-uns ont mal traduit, mais la premiere Histoire de la Grèce, parce qu'il la prenoit dès la naissance des Dieux, & l'enfance du genre humain, afin de parler comme lui, la continuant jusqu'au célébre combat de Mantinée, & à la mort glorieuse d'Epaminondas. Quoiqu'il en soit, puisque nôtre mauvaise destinée n'a pas voulu, que les travaux des autres soient venus jusqu'à nous; je crois qu'on ne sauroit aujourd'hui trop esti-

mer ceux de Diodore, qu'elle ne nous a pas enviés, ni trop fortement rejetter l'inique censure de Vives, & de ses semblables.

Aussi ne ferons nous rien en cela que suivre le sentiment de tous les hommes de lettres, non seulement Ethniques, mais même Chrêtiens & Fideles. Justin Martyr appelle Diodore en divers lieux le plus célébre & le plus estimé de tous les Historiens Grecs. Il prouve par ses textes l'excellence & l'antiquité du grand Legislateur des Hébreux. Et lorsqu'il veut faire voir, qu'Homere avoit appris en Egypte ce qu'il a mis de plus beau dans ses Poesies, il se sert encore de l'autorité de Diodore, qu'il ne nomme point sans éloge. Eusebe l'encherit pardessus Justin Martyr soit en titres d'honneur, soit en cita-

Paræn. ad Gr

[redacted]

‑é Payen? Il le nomme très illustre Ecrivain, rès exact en ses narrations, qui est dans l'estine de tous les hommes savans à cause de sa rofonde doctrine, & tel en somme, qu'il n'y ı point de Grecs qui ne le veuïllent lire par ıne commune approbation & préférence au este de leurs Auteurs. Mais lorsqu'il insiste lans son dixiéme livre du même ouvrage, ur ce que la Grèce avoit reçû des mains de ceux, qu'elle appelloit Barbares, & particuierement de celle des Juifs, toutes ces Sciences ou disciplines dont elle faisoit tant de cas, c'est où je trouve qu'il lui attribuë le plus l'honneur. Après s'être servi des témoignages de Saint Clement, de Porphyre, de Plaon, de Démocrite, d'Héraclite, de Josephe, & de semblables Auteurs de la premiere classe, il finit sa preuve par un texte, qu'il rapporte du premier livre de cette incomparable Bibliothéque, dont nous traitons, afin, dit‑l, que l'autorité de Diodore soit comme le ceau de toute ma démonstration. En vérié, c'est lui donner un merveilleux avantage, lé le citer & de le mettre expressément après es autres, pour faire voir combien on l'estine; de même que les Architectes placent a derniere de toutes cette pierre qu'on nomme la clef de la voûte, & qui ne sert

pas moins à la ſolidité qu'à l'ornement de tout l'édifice.

Voilà ce que j'ai voulu ajoûter aux ſuffrages de Pline & de Photius en faveur de nôtre Hiſtorien, de peur que les mauvais termes dont Bodin & Vives ſe ſont ſervis contre lui, ne lui fuſſent préjudiciables. Si j'avois à le blâmer, ce ſeroit bien plûtôt de la grande ſuperſtition qu'il fait paroitre dans tous ſes écrits, auſſi bien que Tite-Live parmi les Latins, que d'avoir eu la diction mauvaiſe, ou d'avoir mal traité ſon ſujet, comme ces fâcheux Critiques l'en accuſent, n'y aiant nulle apparence de vouloir préjudicier à ſa réputation par ce côté-là.

ſorte que puiſque Strabon témoigne dans ce même ouvrage, qu'il y travailloit ſous Auguſte & Tibere, nous ſommes certains, que Denys d'Halicarnaſſe étoit auſſi du même ſiécle, qui eſt, comme chacun ſait, l'un de ceux, qui ont le plus favoriſé les Muſes.

Suidas nomme entre pluſieurs Ecrivains, qui ont porté le nom de Denys, un autre que celui dont nous parlons, qui étoit d'Halicarnaſſe comme lui, & de ſa poſterité, aiant paru ſous l'Empereur Adrien, avec le ſurnom de Muſicien, parce qu'encore qu'il fût Orateur, ſon principal talent étoit dans la Muſique, dont il fit pluſieurs livres, & entre autres un, où il interpretoit tous les endroits de la République de Platon, qui ne ſauroient être bien entendus ſans une connoiſſance particuliere de cet art. Ce qui me fait dire que cet autre Denys étoit descendu du premier, c'eſt que le même Suidas fait venir de Denys l'Hiſtorien un Denys, qu'il appelle l'Atticiſte, qui vivoit ſous Adrien, & qui avoit fait un Lexicon des dictions Attiques, comme on peut voir dans la cent cinquante-deuxiéme Section de Photius. Or je me perſuade facilement que cet Atticiſte & ce Muſicien ne ſont qu'une même perſonne, puiſqu'on met l'un & l'autre ſous un même Empereur.

Pour nôtre Hiſtorien, il vint à Rome un peu aprés qu'Auguſte eût heureuſement terminé les guerres civiles, & il y ſejourna vint-deux ans entiers, apprenant la langue Latine, & faiſant proviſion des choſes néceſſaires au deſſein qu'il avoit, d'écrire l'Hiſtoire.

Il lût pour cela tous les livres qu'on nomme Commentaires & Annales, faits par ceux d'entre les Romains, qui avoïent écrit avec quelque réputation de ce qui concernoit leur Etat, comme le vieux Caton, Fabius Maximus, Valérius Antias, Licinius Macer, & quelques autres. Mais il reconnoit, que la converſation des honnêtes gens de cette capitale du Monde, & les conférences qu'il y eût avec une infinité d'hommes ſavans, ne lui ſervirent pas moins, que toutes les autres diligences qu'il pût faire. Ce fut pour compoſer ſes vint livres d'antiquités Romaines, dont il ne nous reſte plus que les onze premiers, qui finiſſent au tems, que les Conſuls reprirent la principale autorité dans la République, aprés le gouvernement des dix perſonnes, qu'on nommoit *Decemviros*; ce qui arriva trois cens douze ans depuis la fondation de Rome. L'ouvrage entier comprenoit bien davantage. Car il alloit depuis la priſe de Troye, à travers le tems fabuleux &

[redacted]

'historique, jusqu'au commencement de la remiere guerre Punique achevant par où 'olybe entame son Histoire, près de deux ens ans plus tard, que ce que nous disions out à cette heure.

Surquoi il faut remarquer l'erreur de Sigismond Gelénius, qui s'est imaginé que jamais Denys d'Halicarnasse, qu'il a très bien traduit, n'avoit achevé son travail, & que la mort l'empêcha de faire plus d'onze livres; les vint qu'il s'étoit proposé de donner au public. Cependant, *cet Etienne*, Auteur Grec, qui a écrit des Villes, cite le seiziéme & e vintiéme livre des Antiquités Romaines de ôtre Denys; & Photius dit dans sa Biblioéque, qu'il a fait lecture de tous les vint vres, donnant au dernier le même terme, u la même fin, que nous venons de lui asgner.

Ce docte Patriarche nous assure aussi, avoir û l'abregé, ou *Synopsis*, que Denys fit de a propre Histoire, qu'il reduisit en cinq lires avec beaucoup d'élégance, mais fort eu d'agrément pourtant, à cause du retranhement de tout ce qui n'étoit pas absolument écessaire. La perte de l Epitome seroit noins sensible, si nous avions entiere la preniere composition. Elle a reçû tant d'ap-

probation, fur tout à l'égard de la fupput tion des tems, & de ce qui touche la Chr nologie, que tous les Critiques préférent cela Denys d'Halicarnaffe à Tite Live. Scaliger avouë dans fes remarques fur Euf be, qu'il ne nous refte point d'Auteur, q ait fi bien gardé l'ordre des années que lui là.

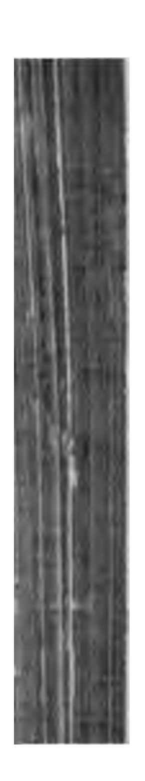
Pour fon ftyle, Photius le confidére co me extraordinaire & nouveau, mais acco pagné d'une fimplicité, qui le rend agréab & il ajoute, que l'élegance de fon discou ou oraifon, corrige & adoucit quelque deffe qui fe trouve quelquefois dans fa ction. Il le louë fort auffi d'avoir sû u de beaucoup de digreffions, qui retienn

[redacted]

[redacted]

ompée, de lui donner son jugement
miers Historiens Grecs, d'Herodote
t, & de Xenophon; elle montre assés
: où il vivoit de son tems, & de quelle
é il étoit dans Rome parmi les sçavans,
: Pompée le choisit entre tant d'autres
re instruit là-dessus.

a quelque chose où l'on puisse trou-
dire, soit dans cette lettre, soit dans
, qu'il addresse à Ammée, & à Tu-
ur la même matiere, c'est d'avoir été
act & trop austere, donnant des loix
uence si pleines de sévérité, qu'elles
vent une de ses plus belles parties, qui
énéreuse liberté, dont elle a toujours
session. En effet il met souvent ce
tellement à l'étroit, qu'il en ôte
: toute la réalité, & le réduit à la
idée, sans esperance de pouvoir
tiquée par personne à l'avenir, com-
peut dire, que dans la rigueur de
ximes il n'y eût jamais de parfait
n, ni de véritable Orateur. Qu'on
ses préceptes de Rhétorique sur
s genres d'oraison, ses charactères
iens, où il montre ce qu'on doit
l'eux, ou ce qu'on en doit éviter, avec
re traité, fait pour apprendre à exa-



contenter Pompée, il se dise admi
Platon, il ne laisse pas de lui pré
mosthène, protestant, que ce n'est
donner tout l'avantage à celui-ci, qu
cé sa censure contre le premier. Je
pourtant qu'en une autre occasio
pas épargné son Démosthène non pl
autres, tant il avoit d'inclination à r
parce qu'après avoir conçû les ch
la plus haute perfection, il ne trou
en suite, qui n'en fût fort éloigné,
lui déplût par consequent.

Mais puisque nôtre intention n'
le considérer tant ici comme Orat
comme Historien, contentons nou
quelques observations sur ses Antiq
maines, pour reconnoitre les sentim
avoit, touchant les principales ma
l'Histoire.

[redacted]

[q]ue Photius tiroit un des plus grands sujets [d]e le louër, de ce qu'il s'en étoit si bien ser[v]i. Et celle qu'il fait dans son septiéme li[v]re, pour décrire tout le cours de la Tyran[n]ie d'Aristodème, surnommé le Mol, mon[t]re bien, qu'il les croioit l'un des ornemens [d]e l'Histoire. Les longues harangues de [T]ullus Hostilius, & de Metius Suffetius du [t]roisiéme livre, avec d'autres de Servius Tul[l]ius, qui sont au quatriéme, font assés voir [a]ussi, qu'il ne condannoit pas, comme quel[q]ues-uns ont voulu faire, toute sorte d'orai[s]ons directes, quoiqu'il ait ailleurs blâmé les [m]auvaises. Il ne lui suffit pas de loüer dans [l]e cinquiéme P. Valerius Publicola, il prend [o]ccasion sur lui de préscrire aux Historiens, [q]u'ils ne se contentent pas de représenter les [b]elles & éclatantes actions des hommes illu[s]tres, sans faire voir leurs vertus particulieres [&] domestiques, accompagnées des éloges, [q]u'elles méritent; ce qui est directement [c]ontraire à l'opinion de ceux, qui veulent [q]u'on s'en abstienne, & de tout ce qui peut ex[c]iter les passions, afin de n'entreprendre pas [s]ur le métier des Orateurs. C'est dans le [m]ême Livre, qu'au sujet de la conjuration [d]es Tarquins, découverte & sévérement pu[n]ie par le Consul Sulpitius, il donne cet au-

tre important précepte à ceux qui écrivent l'Histoire, de ne mettre pas simplement dans leur narration l'évenement des choses, mais de les représenter toûjours conjointement avec leurs causes, & les moiens qui ont été tenus pour les faire reüssir, sans oublier les moindres circonstances, jusqu'à pénétrer, si faire se peut, dans les conseils des premiers auteurs, & de ceux, qui ont eu le plus de part à l'exécution. Ajoûtons qu'encore que Denys d'Halicarnasse ait repris Théopompe, d'avoir emploié mal à propos quelques comparaisons, il ne les juge pas néanmoins toutes vicieuses, s'en servant quelquesfois, & de ces paralléles ou rapports d'actions, que tant de
Lib. 4. personnes ne peuvent souffrir. Ainsi sur ce que fit Tarquin, quand pour toute réponse au serviteur de son fils, il abatit en sa présence la tête de quelques pavots qui l'avoient beaucoup plus haute que les autres; il ne manque pas de remarquer comme Thrasybule avoit déjà pratiqué la même chose à l'endroit de Periandre, arrachant devant son courier les épics de bled, qui avoient quelque éminence
Lib. 5. pardessus le reste de la moisson. Et lorsqu'il traite de la création, & du pouvoir absolu des Dictateurs Romains, il ne manque pas d'observer, que ce fut vrai-semblablement à l'i-

[redacted]

nitation des Grecs, qu'on s'avisa de faire ce Magistrat dans Rome; puisque ceux de Mitylene avoient autrefois élevé Pittaque à une dignité semblable, & terminée à un certain tems seulement, contre quelques bannis de leur Etat qui étoient compagnons du Poëte Alcée.

Or comme tous ces sentimens, que nous avons examinés ailleurs plus amplement qu'ici, me semblent fort recevables; il faut au contraire prendre bien garde à beaucoup de contes qu'il débite quelquefois avec trop de certitude, & trop d'apparence d'y déférer. Il fait que sur la parole de l'Augure Navius *Lib. 3.* Actius, un rasoir trenche en deux sa pierre affiloire. Il représente Castor & Pollux, qui *Lib. 6.* combattent pour le parti Romain contre les Latins. Les fleuves Vulturne & Glanis re- *Lib. 7.* montent vers leur source en faveur des habitans de Cumes. Et une Statue de la Fortune *Lib. 8.* prononce par deux fois ces mêmes mots, *rite me matronæ dedicastis*, selon le texte des An- *Lib. 5.* nales qu'il pense être obligé de rapporter, & avec raison, pourvû qu'il eût laissé quelque marque de n'en rien croire, comme il eût fait peut-être s'il lui eût été permis. Mais je ne vois rien dans toute l'Histoire Romaine de plus mal rapporté que l'action de Cloelie,

telle qu'il la repréſente. Il veut que cette fille Romaine, qui avoit été donnée en ôtage avec pluſieurs autres au Roi Porſéne, ſe ſoit retirée, & toutes ſes compagnes à ſon imitation, du camp Toſcan dans la ville de Rome, en paſſant le Tibre à la nage où elles avoient demandé à ſe baigner. Comme s'il étoit poſſible de s'imaginer, que des filles craintives, & qui n'apprenoient point à nager, euſſent ſeulement oſé regarder une telle riviere pour la traverſer, en ſe jettant dedans comme des déſeſperées, ſans aucune néceſſité, vû que la paix étoit presque concluë. Car quoique Plutarque décrive ce lieu dans la vie de Publicola comme fort agréable & commode pour ſe baigner, il avouë pourtant que la riviere y étoit très rapide & très profonde pour
D.c,1.l,2. ceux, qui la vouloient paſſer. Je ſai bien que Tite Live n'eſt pas plus vrai-ſemblable, quand il fait le même conte; Et que Plutarque doute ſeulement de Cloëlie, que pluſieurs diſoient avoir ſeule paſſé le Tibre à cheval, donnant courage aux autres de ſon ſexe, qui le traverſoient à la nage. J'oſe dire néanmoins, que la rélation de Valere-Maxime a beaucoup plus d'apparence de vérité, que celle de tous les autres, encore qu'il fût moins obligé qu'eux à la ſuivre rigoureuſe-

[redacted]

ment, puisqu'il n'étoit pas Hiſtorien, & que ſon ſujet ne l'engageoit qu'à enrichir, & s'il faut ainſi dire, enluminer de belles couleurs les actions mémorables comme celle-ci. Il ſe contente pourtant de repréſenter cette Cloëlie, qui dans la faveur d'une nuit obſcure ſe ſauve du camp des ennemis, montée ſur un cheval, qui la porta de l'autre côté du Tibre vers les ſiens. Et certes la ſtatuë *Equeſtre*, qui lui fut dreſſée, & dont ils parlent tous, les forçoit presque à être de ce ſentiment, s'ils n'euſſent mieux aimé ſuivre le plus populaire, & celui qui rendoit leur narration plus agréable, parce qu'elle tenoit davantage de l'extraordinaire & du merveilleux; en quoi l'on ne ſauroit dire combien pèchent la plûpart des Hiſtoriens.

Je ne veux pas oublier, pour corollaire à tout ce que deſſus, comme du conſentement d'autant qu'il y a d'hommes ſavans, Denys d'Halicarnaſſe explique beaucoup mieux les antiquités Romaines, non ſeulement pour le tems dont nous avons déjà parlé, mais encore pour les matiéres, qu'aucun des Hiſtoriens Latins n'a fait. Car tant s'en faut que ſa condition d'étranger lui ait été préjudiciable, qu'il s'eſt efforcé là deſſus d'obſerver pour ſon inſtruction une infinité de choſes très curieuſes

de l'Etat des Romains, qu'on lit dans ses Livres & que nous n'apprenons point dans leurs propres Auteurs ; soit à cause qu'ils ont negligé d'écrire ce qu'ils croioient, que tout le monde savoit aussi bien qu'eux, soit parce que ce Grec s'est rendu plus curieux & plus diligent, qu'ils n'ont été, à rechercher tout ce qui pouvoit servir à la connoissance de leurs affaires. Cependant ce lui est une grande gloire de les avoir tous passés, en des choses où il sembloit, qu'ils dûssent avoir de si grands avantages sur lui.



JOSEPHE.

Aulus L'on s'est autrefois moqué d'un Consul

[redacted]

[redacted]

tourne cela d'une autre façon, & veut
iton ait prononcé, qu'il jugeoit ce Con-
r digne d'excuse, pourvû qu'il fit voir
e il avoit été contraint d'écrire en Grec
Arrêt des Amphictyons. Or cette in-
se raillerie, qui signifie, qu'une excu-
oùjours déraisonnable, quand elle n'est
:essaire, ne sauroit avoir lieu à l'égard
phe; parce qu'encore que comme Juif
issi étranger dans la Langue Grecque,
lui de qui nous venons de parler; il
bligé de s'en servir, ou de la Latine,
loit être entendu des Grecs & des Ro-
pour qui principalement il declare
n Prologue de la guerre Judaïque, qu'il
t la main à la plume. Car personne
e combien ces Peuples étoient peu cu-
du langage Hebreu; & nous savons,
and ce grand Capitaine Hannibal vou- *Æmil.*
:laisser à coucher sur le papier les gestes *Prob. in Hann.*
Manlius Vollo dans l'Asie, il le fit non
langue Punique ou Carthaginoise, qui
n Dialecte de l'Hébraïque, mais en
qu'il avoit appris de l'Historien Sosilo
:démone son Précepteur, afin que son
eût quelque cours parmi le monde.
: même dessein, Josephe n'aiant pas
nblablement assés de connoissance du

Latin, ſe vit obligé d'écrire en Grec,
étoit bien plus familier, à cauſe de ſon
par la plus grande partie de la Syrie.
tons, que dans une égale poſſeſſion
deux Langues, il auroit dû préférer,
me il a fait, la derniere, qui étoit alo
treſſe de toutes les Sciences, & dont
ſoit tant de cas à Rome même pour cel
s'eſt trouvé de ſes Citoyens, qui ont
aimé s'expliquer en Grec qu'en Lati
leurs Livres. Tel fut, bien-tôt aprè
phe, ſous les Empereurs Nerva, Traj
Hadrien, cet Elien qui a écrit l'Hiſtoir
nomme diverſe, avec celle des anima
aſſés d'autres traités. Il étoit natif d
neſte, & comme tel reputé Romain,

[redacted]

[redacted]

ons, qu'à les adoucir, lorsqu'il le juge à pro-
s. Certes ce ne lui est pas un petit hon-
ur d'avoir si bien réüssi dans une langue
angere, qu'on lui donne de tels éloges.
ais il ne faut pas oublier qu'outre ce qu'il a
rité de ce côté-là, Eusebe veut, qu'il ait
nné ses livres, tant des guerres que des An-
uités Judaïques, en Hébreu aussi bien qu'en
rec, afin d'être utile à plus de monde.

Hist. Ecclés. lib. 3. cap. 9.

Sa naissance fut très illustre, tant du côté
son pere, qui venoit des premiers Sacrifi-
teurs de Hierusalem, que de celui de sa
re qui étoit du sang Royal des Asamonéens
Machabées. Il vint au monde du tems
Caligula, & il y étoit encore sous Domi-
n, de façon qu'il a vécu durant le regne de
uf Empereurs pour le moins. A l'âge de
t six ans il fit le voiage d'Italie en faveur
quelques Ecclesiastiques de sa Nation, que
Gouverneur de Judée nommé Felix avoit
voiés prisonniers à Rome. Un Comédien
f (*a*) que Néron aimoit, lui donna du
port en Cour, & lui fit même connoitre
nperatrice Poppée de qui il reçût quelques
n-faits, de sorte, qu'aiant eu une tres heu-

(*a*) nommé Aliturus. Vossius de hist. græc.
1. c. 8.

reuſe iſſuë de ſon affaire, il s'en retourna content en Paleſtine. Les factions qui étoient alors dans la Terre Sainte le firent élire Capitaine des Galiléens, charge qu'il exerça très dignement jusqu'à la priſe de Jotapata, où il ſe vit réduit à ſe jetter dans ce puits qui avoit déjà ſervi de retraite à quarante des ſiens, pour y ſouffrir durant trois jours des extrémités merveilleuſes, demeurant enfin priſonnier des Romains. Ce fut en ce tems là qu'étant captif il prédit à Veſpaſien ſon exaltation à l'Empire, & qu'il le délivreroit bien-tôt de ſes liens, comme Suetone le rapporte dans
Cap. 5. la vie de cet Empereur, & comme Joſephe l'écrit lui même dans le troiſiéme livre de la guerre Judaïque chapitre quatorziéme. Il [redacted]

[redacted]

k Josephe entre autres interprétoient ce qui egardoit le vrai Messie, de Vespasien & de on fils Titus, à cause des victoires qu'ils veoient d'obtenir sur eux, & de l'immense étenlue de la domination Romaine. Tant y a u'en suite de sa délivrance il fut spectateur le la prise de Hierusalem par le même Titus, k composa depuis comme témoin oculaire, es sept livres de la guerre Judaïque, dont il ui fit, & à Vespasien qui vivoit encore, un résent si agréable, que Titus voulût qu'on es mit souscrits & approuvés de sa main dans a Bibliothéque publique. Josephe ajoute lans sa propre vie, qu'il nous a lui même lonnée par écrit, que le Roi Agrippa lui voit témoigné par une infinité de lettres, u'il le tenoit pour le plus véridique Auteur le tous ceux, qui s'étoient mêlés de traiter es affaires de leur païs. Etant repassé à Rone avec Vespasien, il y vécût sous sa protection & de ses deux fils, aiant été gratifié de eurs pensions, du droit de Bourgeoisie Romaine, & de beaucoup d'autres bien-faits, ui lui donnèrent le moien d'achever paisiblenent sous Domitien, ses vint livres des Antiuités Judaïques, prises depuis la création du Monde, & conduites jusqu'à la douziéme année de l'Empire de Néron.

Ses deux livres contre Apion Alexandrin, ſont faits en faveur des Juifs, que ce même Apion ſurnommé le Grammairien avoit diffamés autant qu'il avoit pû, dans un ouvrage qu'il publia, étant député à Rome, au deſavantage de Philon & de ceux de ſa Nation. Mais le discours de l'Empire de la Raiſon, ou du Martyre des Machabées, eſt la plus éloquente de toutes les piéces qui ſont parties de la main de Joſephe. Et pour le traité de ſa vie, il le compoſa à l'imitation de pluſieurs grands hommes, qui avoient fait la même choſe avant lui, & qui ont encore été imités par beaucoup d'autres depuis. Car pour ne rien dire de Moïſe, qui ſeul rempli de l'Eſprit de Dieu a écrit non ſeulement ſa vie, mais même ſa mort ; ne ſavons-nous pas qu'un

[redacted]

urs Hadrien, Marc Antonin & Seve-
condement, pour nous approcher da-
: de ces derniers tems, Jacques Roi
on, Maximilien Premier, l'Abbé Tri-
Cardan, & Auguste de Thou, qui
us ont donné des livres de leurs pro-
s.

le différend n'est pas petit aujourd'hui
s hommes de savoir, touchant le cré-
e doit avoir parmi nous l'Histoire de
. Car si nous nous en rapportions à
at, Melchior Canus, Pererius, Sal-
Baronius, Salian & quelques autres,
droit faire nul état de tous ses travaux,
ffament, comme pleins d'anachronis-
is la supputation des tems, & de men-
lans la narration des choses qu'il trai-
ronius entre les autres le reprend *Ad ann.*
e merveilleuse séverité dans sa Préface *Chr. 58.*
mme Apparat, & en une infinité d'au- *cap. 158.*
x encore de ses Annales, jusqu'à lui
de n'avoir pas sçû bien dire au juste
e il avoit, & de s'y être trompé de six
ers. Que si d'un autre côté nous dé-
ses Partisans, tels que Scaliger & Cal-
qui mettent Justin Martyr, Eusébe,
ôme, Suidas, & assés d'autres anciens
parti, nous serons obligés de le placer

au rang des meilleurs Hiſtoriens, qui nous reſtent. Et véritablement quand je conſidére avec quelle recommandation Saint Juſtin a parlé de Joſephe, j'ai de la peine à le condanner auſſi abſolument que pluſieurs le font. Il le nomme pluſieurs fois un très ſage Hiſtoriographe, & le joignant avec Philon, il dit, que ce ſont deux perſonnages dignes de grand reſpect. Pour Euſebe, il remarque dans ſon Hiſtoire Eccleſiaſtique, *Lib. 3. c. 9.* comme Joſephe avoit été honoré d'une Statuë à Rome, ce que nous avons déjà obſervé, le nommant un Auteur très véritable, & qui mérite, qu'on ajoûte foi à ce qu'il dit. Les livres de la Préparation Evangelique du même Euſebe ſont pleins de paſſages de Joſephe ;

[redacted]

[redacted]

t feint de le nommer le Tite Live des
es, par un éloge, qui montre bien la
de eſtime qu'il faiſoit de ſon Hiſtoire. A
rd de Suidas, il répete presque toutes les
nes choſes, qu'il avoit pû voir dans Juſtin,
Euſèbe, & dans Saint Jerôme; & il lui
ne particulierement cette qualité d'ama-
de la vérité, qui eſt merveilleuſement con-
able ſur le ſujet où nous ſommes. Certes,
m'étonne pas, qu'il ſe trouve après ce-
s perſonnes, qui prennent l'affirmative
r Joſephe contre ceux, qui l'ont voulu
à-fait décréditer. Scaliger néanmoins
llé un peu trop avant, lorsqu'il l'a nom-
lans l'avant-propos ſur le livre de la Cor-
on des Tems, tantôt le plus diligent, &
us ami de la vérité de tous les Ecrivains,
entiſſimum, καὶ φιλαληθέστατον *omnium*
ptorum, encheriſſant ainſi ſur Suidas par
uperlatif; tantôt le plus véritable & le
réligieux de tous les Auteurs, *omnium*
ptorum veraciſſimum & religioſiſſimum.
oûte a cela que la probité & l'érudition de
phe ſe faiſant reconnoitre par tout, il ne
pas difficulté de ſoutenir hardiment, que
ſeulement en ce qui touche les affaires
Juifs, mais même en toutes les autres, il
lus à propos & plus ſûr de s'en rapporter



de grande autorité, & qui mérite,
défère beaucoup, sur tout en ce q
te des choses de son tems, dont il
me témoin oculaire. Car nous
me semble, interpréter principalen
ce que tant de Chrétiens ont souve
cé à sa recommandation.

Or quoique le passage de Joseph
Jesus Christ & le Christianisme n
été cité, comme nous venons de v
tems d'Eusèbe, & par de grands h
puis, il ne laisse pas d'être suspect à
d'autres, qui le croient supposé
dans le texte de Josèphe par une
des pieuses, dont ils croient, qu'o
quefois servi en faveur de la Réli
Ad ann. 34. c. 226. ronius, qui n'est pas de leur avis,
trouvera cet endroit rayé dans un
Hébraïque des Juifs de Rome, qu'i

ent pour une Traduction du Grec en Hé-
1. Cela justifie plûtôt l'antiquité du paf-
:, & l'animosité des Juifs contre nôtre
ance, qu'il ne décide pleinement la que-
1. Et bien que le même Cardinal s'ef- *Ad ann.*
:e dē montrer ailleurs ce qui a pû porter *96. cap. 1.*
lainement Joséphe à rendre un si glorieux
oignage de nôtre Sauveur, outre l'impul-
ı divine, qui l'a peut-être contraint d'en
: ainsi; il reconnoit néanmoins, que ce
age, tel que nous l'avons à présent, est
orrect, & que celui du tems de Saint Je-
ie paroissoit plus vrai-semblable, où Jo-
ie ne dit pas que Jesus étoit le Christ at-
du, *Christus hic erat*, mais seulement
on croioit qu'il le fût, *& credebatur esse
istus*. Il y a dequoi s'étonner, que Pho- *Sect. 47.*
i ne se soit jamais souvenu d'un texte si *70. & 58.*
able dans trois différentes Sections, où il
mine cet Auteur. Le principal est que
is ne sommes plus aux siecles, où l'auto-
: de Joséphe étoit importante à l'établisse-
nt de l'Eglise. Ceux néanmoins, qui s'en
idront prévaloir en ceci, soit contre les
s, ou autrement, le peuvent bien faire
ès tant de Peres, dont il est toûjours per-
de suivre les sentimens.
Mais il faut bien prendre garde de plus

près aux omiſſions de Joſephe, qui von
ſuppreſſion de beaucoup de vérités Eva
ques. Car encore qu'il n'ait rien écri
venue des Mages dans la Judée, nor
que du maſſacre des Innocens, dont
Cap. 2. Saint Matthieu, ce n'eſt pas à dire qu'o
ve tant ſoit peu douter de ce que nous
prenons dans l'Hiſtoire des Evangiles.
vérité, c'eſt une choſe étrange, que Jo
Lib. 1. de qui ne pardonne rien à Hérode, qui s'e
bello Iud. ſouvenu de tant de jeunes hommes,
cap. 21. Tyran fit égorger ou brûler avec leu
cepteurs, pour avoir abatu l'Aigle Ro
de la porte du Temple de Hiéruſalem,
nous a ſi expreſſément fait voir tous l
tres crimes du même homme, notan
[redacted]

[redacted]

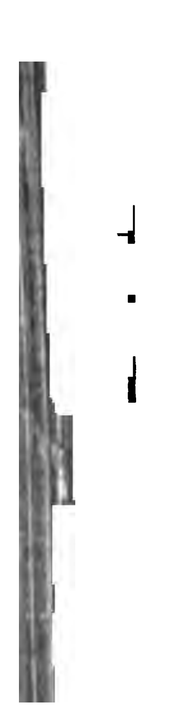
ır cela dans le ſecond livre de ſes Saturna-
, où il rapporte le mot d'Auguſte, Qu'il
ɔit mieux être l'un des pourceaux d'Hero-
que l'un de ſes enfans. Joſephe a écrit
ſi beaucoup de choſes dans ſes Antiquités
t autrement, que Moïſe n'a fait, en quoi
e peut pas être ſuivi ſans impieté. Pour
ſurplus, on ne ſauroit nier, qu'il ne nous
appris mille belles curioſités de l'Hiſtoire
ſon païs, que nous ignorerions ſans lui,
nous les a fort bien repréſentées, encore
:, comme on l'a obſervé, il ne ſoit pas
jours d'accord avec ſon Compatriote
lon.

Ce qui nous doit recommander bien fort
iſtoire de Joſephe, c'eſt qu'outre l'avanta-
de ſon extraction pour la connoiſſance
choſes, puiſque la ſcience & le Sacerdo-
étoient dans une étroite union parmi les
s, il fut ſi bien inſtruit aux bonnes lettres
ſa plus tendre jeuneſſe, qu'à l'âge de qua-
ze ans, comme il dit, les Pontifes & les
niers hommes de Hiéruſalem le conſul-
nt ſur les plus grandes difficultés de la
. A ſeize ans il ſe mit à étudier ce qui
t particulier à chacune des trois Sectes,
avoient cours dans ſon païs, la Phariſien-
celle des Saducéens, & l'autre qu'ils ap-

pelloient des Eſſeniens. Et pour mieu
connoitre cette derniere, qui faiſoit p
ſion d'auſterité & de ſolitude, il fut tr
au deſert un Banus, que nous pouvons
mer Hermite, vû ſa façon de vivre de
& d'herbages, ne ſe couvrant que de fe
ou d'écorces d'arbres, & ſe lavant de ı
de jour le corps dans des eaux froides (
les tentations de la chair. Joſephe
trois ans auprès de cet Anachorette, aı
deſquels il reprit le train de la vie civi
fit profeſſion publique de ſuivre la Se(
Phariſiens, qu'il ſoûtient être fort ſem
à la Stoïque, dont les Grecs & les Lati
fait tant de cas. C'eſt une choſe ce
qu'il n'y avoit que les Phariſiens, qui
[redacted]

[redacted]

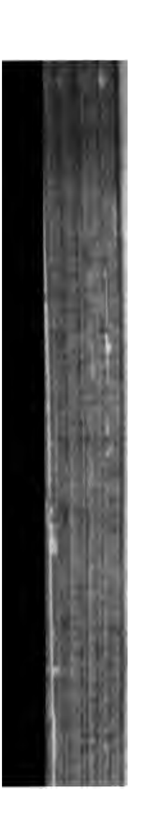
›is ſoit de paix ſoit de guerre parmi les
fs ; ce qui donne une merveilleuſe auto-
ſ à ſon Hiſtoire, comme étant ordinaire-
ınt des choſes, qu'il a vuës lui-même, & des
ions où ſouvent il a eu la meilleure part.
Il ſe faut bien garder de confondre, com-
: a fait Munſter, le faux Joſephe ſurnom-
ſ Gorionide (qui a fait auſſi, ou plutôt fal-
ié, une Hiſtoire de la guerre Judaïque)
ec celui de qui nous traitons ici. Quand
Pſeudo-Joſephe a mis dans ſon troiſiéme
re des Gots en Eſpagne, & fait occuper
ns le cinquiéme les Gaules par des François;
a ſuffiſamment declaré ſon impertinence,
ıvoir voulu en diſant cela, paſſer pour le
ai Joſephe, du tems duquel il n'y avoit ni
›ts en Eſpagne, ni François en nos Gaules.
eſt rempli de repugnances ſemblables, qui
peuvent être ſupportées, que par la cré-
lité des Juifs de ces derniers ſiécles, qu'on
voit ingenieux qu'à ſe tromper eux mêmes.
ıliger prend celui-ci pour un François cir-
ıcis, qui n'eſt pas un ſort ancien Auteur, ou
moins qui a écrit depuis le ſixiéme ſiécle de
tre ſalut. L'invective dont j'ai déjà uſé dans
Chapitre de Xenophon contre de tels impo-
ırs, m'empéchera de déclamer ici davan-
e contre eux.



eſt difficile de dire, ſi elle a préced
les quatre Livres qu'il nous a donné
pos de ſon Maitre, avec ſon Enchiri
Simplicius, qui l'a commenté, no
dès le premier Chapitre, être de la
rien. Car comme on pourroit pe
part que ſelon le cours ordinaire &
il ſe ſeroit porté aux contemplation
phiques ſur l'arriere ſaiſon de ſa vi
autre côté auſſi nous voions dans
de ces mêmes Propos, dont nous
parler, qu'il les avoit écrits tels ſi
qu'Epictete les prononçoit, les rec
ſa bouche, lorsqu'il étoit encore dis
grand homme. Il ſe plaint même
contre ſon intention, & ſans qu'il l
les avoit publiés; ce qui nous oblige
ment à les prendre pour un ouv
jeuneſſe, lequel Photius dit avoir

& dont il ne nous reſte rien. Pour ce
ſt des compoſitions Hiſtoriques d'Arrien,
rc que nous en aions perdu une grande
e, il nous en eſt aſſés demeuré pour l'e-
:r beaucoup ; & les ſept Livres des con-
:s d'Alexandre le Grand, avec le huitié-
qui traite de l'Inde en particulier, ſuffi-
pour lui donner rang entre les premiers
ɔriens.

: ne parle point ici de la deſcription qu'il
a auſſi laiſſée du Pont Euxin, & de tou-
:s terres qui l'environnent; non plus que
elle de la Mer Erythrée, qui comprend
partie des côtes de l'Ocean Indique, avec
olphe Perſique, & celui de la Mer Rou-
parce que ce ſont des piéces de Géogra-
plûtôt que d'Hiſtoire : & ſi nous n'a-
s que cela de lui je me ſerois abſtenu de
ommer, auſſi bien que je me ſuis tû de
ɔon, pour me tenir dans la ſeule conſi-
tion de ceux, qui ont entrepris de juſtes
s d'Hiſtoire. J'obſerverai ſeulement
s le curieux Rhamuſio, que beaucoup
erſonnes ont voulu diſtinguer nôtre Ar-
qui décrit dans ſon huitiéme Livre le
ge de Nearche, Admiral d'Alexandre,
iis le fleuve Indus jusqu'au Golphe Per-
:, de celui qui eſt Auteur du Periple, ou



ou d'écorces d'arbres, & se lav
de jour le corps dans des eaux fr
les tentations de la chair. J
trois ans auprès de cet Anachore
desquels il reprit le train de la v
fit profession publique de suivre
Phariſiens, qu'il ſoûtient être fo
à la Stoïque, dont les Grecs & l
fait tant de cas. C'eſt une ch
qu'il n'y avoit que les Phariſiens
profeſſion de la Politique, & qu
au gouvernement de l'Etat; de
un Saducéen étoit contraint d'
que Magiſtrature, ce qu'il faiſoit
mal volontiers, le peuple l'oblig
rer au ſentiment des Phariſiens,
duire par leurs maximes, com
Lib. 18. Antiq. Iud. c. 2. voir dans Joſephe même, où il
trois Sectes, dont nous venons

s Romains héritiers de sa Couronne. Ce
t, à ce qu'il dit, par impulsion divine qu'il
itreprit cette autre Histoire des Gestes d'A-
xandre le Grand, sous le même titre de *ἀνα-*
άσεως ou d'expédition, & avec le même
ombre de sept Livres, dont Xenophon s'é-
it servi pour décrire les conquêtes de Cyrus.
ussi a-t-on observé qu'il s'est tellement plû à
ivre cet Ancien, que pour l'avoir parfaite-
ent imité tant au style qu'en plusieurs au-
s choses, on lui donna communément le
m de jeune ou de second Xenophon. Il
clare dans sa Préface, qu'il écrit sous la foi
Aristobule, & de Ptolomée, qui accom-
gnèrent Alexandre dans toutes ses entrepri-
s, & qui étoient d'autant plus croiables,
l'outre la qualité Roiale du dernier, ils ne
nnèrent tous deux leurs rélations au pu-
ic, que depuis la mort d'Alexandre, & sans
tre obligés que par la seule envie de faire
oir la vérité. Si est-ce qu'Arrien avouë
sujet de la mort du Philosophe Callisthène,
'elle a été diversement rapportée par ces
ux Auteurs, bien qu'ils se fussent trouvés
us deux aux côtés d'Alexandre, lorsqu'on
struisoit le procés de ce pauvre homme.
istobule disoit qu'on le mena les fers aux
eds à la suite du camp, jusqu'à ce qu'il mou-

de la deſcription des côtes de la Mer Erythrée. La différence du ſtyle où ils ſe fondent me ſemble bien legere pour établir aſſés fortement leur opinion, vû même qu'on tombe d'accord, que l'un & l'autre Arrien, s'il en faut mettre deux, étoient d'un même tems, qui eſt celui d'Antonius, & du Prince des Géographes Claude Ptolomée Alexandrin. Mais ce qu'ajoûte Rhamuſio eſt de grande conſidération, qu'encore qu'Arrien ait ſouvent ſuivi Marinus Tyrius, que Ptolomée reprend perpetuellement, il n'a pas laiſſé de nous donner beaucoup plus au juſte la ſituation de pluſieurs endroits des Indes Orientales, que n'a fait Ptolomée, comme les Rélations modernes des Portugais nous [redacted]

tion, & dont il ne nous reſte rien. Pour ce qui eſt des compoſitions Hiſtoriques d'Arrien, encore que nous en aions perdu une grande partie, il nous en eſt aſſés demeuré pour l'eſtimer beaucoup ; & les ſept Livres des conquêtes d'Alexandre le Grand, avec le huitiéme, qui traite de l'Inde en particulier, ſuffiſent pour lui donner rang entre les premiers Hiſtoriens.

Je ne parle point ici de la deſcription qu'il nous a auſſi laiſſée du Pont Euxin, & de toutes les terres qui l'environnent; non plus que de celle de la Mer Erythrée, qui comprend une partie des côtes de l'Ocean Indique, avec le Golphe Perſique, & celui de la Mer Rouge; parce que ce ſont des piéces de Géographie plûtôt que d'Hiſtoire : & ſi nous n'avions que cela de lui je me ſerois abſtenu de le nommer, auſſi bien que je me ſuis tû de Strabon, pour me tenir dans la ſeule conſidération de ceux, qui ont entrepris de juſtes corps d'Hiſtoire. J'obſerverai ſeulement aprés le curieux Rhamuſio, que beaucoup de perſonnes ont voulu diſtinguer nôtre Arrien qui décrit dans ſon huitiéme Livre le voiage de Nearche, Admiral d'Alexandre, depuis le fleuve Indus juſqu'au Golphe Perſique, de celui qui eſt Auteur du Periple, ou

rut de maladie. Et Ptolomée aſſuroit, qu'après avoit été mis à la torture, il fut étranglé, pour s'être trouvé mal-heureuſement enveloppé dans la conjuration d'Hermolaüs. Tant il eſt difficile de ſavoir au juſte le vrai des choſes; & tant il eſt certain qu'une même action eſt presque toûjours différemment recitée par ceux, qui l'ont vuë, à cauſe des divers reſpects & interêts dont fort peu de perſonnes ſe peuvent dire exemtes. Cela n'empêche pas qu'à parler en général, & nonobſtant ces defauts particuliers qu'Arrien ne pouvoit pas corriger, ſon Hiſtoire ne ſoit d'autant plus à priſer, que celles d'Ariſtobule & de Ptolomée ne ſe trouvent plus. Ajoutés à cela, qu'il ſe rencontre beaucoup [redacted]

[redacted]

nommer ces materiaux dont elles étoient conſtruites des conques ou coquilles, & des excrémens de la Mer, *conchas, & purgamenta maris.* J'avouë qu'il ſe trouve auſſi quelquefois des lieux d'Arrien, que cet autre Hiſtorien éclaircit merveilleuſement. Et je ne voudrois pas determiner, lequel des deux a le mieux rencontré au nom du Médecin d'Alexandre, qu'Arrien appelle Critodème, & Quinte-Curce, Critobule, Plutarque ne s'étant point déclaré là deſſus. Il eſt vrai que quand Pline recommande l'excellence du Médecin, qui tira la fléche de l'œil du pere d'Alexandre, ſans lui rendre le viſage difforme, le nommant Critobule, il donne un grand ſujet de croire, que le fils ſe ſervit encore du même Médecin, & par conſequent que Quinte-Curce ne s'eſt pas mépris au nom qu'il lui attribuë.

Au ſurplus, c'eſt l'opinion de Photius, qu'Arrien ne cede à pas un de ceux, qu'on met au rang des meilleurs Hiſtoriens. Sa narration eſt toûjours agréable, parce qu'il eſt bref & intelligible tout enſemble. Et jamais il n'ennuye par des digreſſions importunes, ni par des parenthèſes, qui obſcurciſſent ſon diſcours. A peine trouverés-vous dans toute ſon Hiſtoire un évenement mira-

vrai des choses, & tant il est certain
même action est presque toûjours
ment recitée par ceux, qui l'ont vu
se des divers respects & interêts
peu de personnes se peuvent dire
Cela n'empêche pas qu'à parler e
& nonobstant ces defauts particuli
rien ne pouvoit pas corriger, son H
soit d'autant plus à priser, que celle
bule & de Ptolomée ne se trou
Ajoutés à cela, qu'il se rencontre
d'endroits dans Quinte-Curce, qui
d'être reparés par le texte d'Arri
quand le premier dit dans son sixi
qu'Alexandre partit de chés les Bata
a point de doute, qu'il ne faille me
me dans Arrien, qu'il sortit d'Ecba
tous les voiages des Indes Orientale
puis cent cinquante ans, montrent
ci a mieux parlé en representant le

[redacted]

gement, que fait Photius de l'Hiſtoire d'Arrien, il tient pour aſſuré, que quiconque la conférera avec les plus anciennes, que tout le monde eſtime ſi fort, trouvera, qu'il y en a beaucoup d'entre elles, qui n'approchent nullement de ſa valeur.

Cela ne m'empêchera pas pourtant de remarquer un endroit que je ſouhaiterois qui n'y fût pas, & que je tiens pour une tache, qui feroit tort à tout le corps de l'Ouvrage, ſi nous n'étions obligés de le regarder avec la même indulgence, dont nous avons ſouvent beſoin, qu'on conſidére ce qui vient de nous. C'eſt ſur le milieu de ſon premier livre, où il declare, que la grandeur & le nombre des belles actions d'Alexandre, lui ont fait entreprendre ſon Hiſtoire, par la connoiſſance qu'il a d'être capable de s'en bien acquiter. Il ajoûte, que ſans y mettre ſon nom, qui n'eſt pas obſcur parmi les hommes, & ſans dire ni ſa patrie, ni ſon extraction, ni ſa qualité, il lui ſuffit d'avertir en général, qu'il a dequoi prendre avantage en tout cela. Pour concluſion, il ne feint point de prononcer, qu'aiant aimé les lettres dès ſa plus tendre jeuneſſe, comme Alexandre a mérité le premier rang entre ceux, qui ont commandé les armées, on ne lui peut refuſer ſans injuſtice

tems qu'Arrien, puisque nous ap
Sect. 131. Photius, qu'il dédioit la composi
je veux parler, à l'Empereur Mar
Afin de gagner créance, & de se pr
favorable attention, il prometto
que son style ne seroit pas moin
gestes d'Alexandre le Grand, qui
sujet de son Livre: Et néanmoins
rien de plus froid que ses narrati
plus imbecille que la façon, don
moit, par le témoignage du mêm
che. Il est aisé de juger, que l'a
cet homme n'étoit guéres différent
principe de celle d'Arrien, quoiq
ait rendu le premier beaucoup pl
à cause qu'il ne fit rien qui répondi
messes, là où Arrien nous a laissé
de sa parole un des plus beaux o
l'Antiquité. Cela n'empèche pas

ment éviter, n'y aiant chose au monde plus supportable, que la louange de soi même, ui attire la haine & le mépris d'un chacun, u lieu de l'estime, qu'on s'étoit proposée, de la réputation, qu'on vouloit acquerir omme de haute lutte.

Outre les sept Livres, dont nous venons e parler de l'expédition d'Alexandre le rand, & le huitiéme qui est de l'Inde Orientale, telle qu'elle étoit connuë de ce tems-là, rrien écrivit l'Histoire de ce qui se passa près la mort de ce Prince invincible entre es Capitaines, qui ne se pûrent jamais acorder au partage de leurs conquêtes. Ce ravail étoit divisé en dix livres, desquels il e nous reste que l'Abregé, que Photius nous a donné dans sa Bibliothéque. Nous avons emblablement perdu ses Bithyniques, dont ai déja dit un mot, & où il citoit lui même eux autres livres de sa façon, le premier de e que Timoleon Corinthien avoit fait de onsidérable dans la Sicile, & le second des oiens, que tint Dion de Syracuse pour dévrer la ville du même nom & toute la Sicile e l'oppression du second Denys, qui la tiranisoit. Le malheur n'a pas été moindre à égard d'un autre ouvrage de dix sept livres, ue Stephanus cite plus d'une fois dans ses



deſſus. Elles me ſont ſouvenir de l'
nence d'un autre Grec, qui vivoit d
tems qu'Arrien, puiſque nous appr
Sect. 131. Photius, qu'il dédioit la compoſitio
je veux parler, à l'Empereur Marc
Afin de gagner créance, & de ſe prép
favorable attention, il promettoit
que ſon ſtyle ne ſeroit pas moindr
geſtes d'Alexandre le Grand, qui é
ſujet de ſon Livre: Et néanmoins il
rien de plus froid que ſes narration
plus imbecille que la façon, dont il
moit, par le témoignage du même
che. Il eſt aiſé de juger, que l'amb
cet homme n'étoit guéres différente
principe de celle d'Arrien, quoique
ait rendu le premier beaucoup plus
à cauſe qu'il ne fit rien qui répondit à
meſſes, là où Arrien nous a laiſſé pc
de ſa parole un des plus beaux ouv
l'Antiquité. Cela n'empêcha pas

[redacted]

sement éviter, n'y aiant chose au monde plus insupportable, que la louange de soi même, qui attire la haine & le mépris d'un chacun, au lieu de l'estime, qu'on s'étoit proposée, & de la réputation, qu'on vouloit acquerir comme de haute lutte.

Outre les sept Livres, dont nous venons de parler de l'expédition d'Alexandre le Grand, & le huitiéme qui est de l'Inde Orientale, telle qu'elle étoit connuë de ce tems-là, Arrien écrivit l'Histoire de ce qui se passa après la mort de ce Prince invincible entre ses Capitaines, qui ne se pûrent jamais accorder au partage de leurs conquêtes. Ce travail étoit divisé en dix livres, desquels il ne nous reste que l'Abregé, que Photius nous en a donné dans sa Bibliothéque. Nous avons semblablement perdu ses Bithyniques, dont j'ai déja dit un mot, & où il citoit lui même deux autres livres de sa façon, le premier de ce que Timoleon Corinthien avoit fait de considérable dans la Sicile, & le second des moiens, que tint Dion de Syracuse pour délivrer la ville du même nom & toute la Sicile de l'oppression du second Denys, qui la tirannisoit. Le malheur n'a pas été moindre à l'égard d'un autre ouvrage de dix sept livres, que Stephanus cite plus d'une fois dans ses

villes, & qui concernoit les Parthes, l
gine des Scythes, & leurs guerres a
Romains du tems de Trajan. Phot
encore, qu'il avoit fait une Hiſtoire Al
ce qui ſe rapporte à ce que nous liſo
Dion Caſſius d'un Arrien, qui gouver
Cappadoce ſous l'Empereur Adrien,
mit à la raiſon les Alains & les Maſſag
aiant grande apparence, que c'eſt de nô
rien, qu'il veut parler. Il ne faut poi
ter non plus, que ce ne ſoit le même
Pline le Jeune adreſſe ſept de ſes Epit
que leur amitié ne vint du Proconſula
Pline avoit exercé dans la Province d
& dans la Bithynie, qu'Arrien recon
pour le païs de ſa naiſſance. Que ſi n
attribuons encore, comme quelques-u

[redacted]

[redacted]

upé ſur un trop petit ſujet, puiſqu'Arrien, e digne disciple d'Epictete, qui eſt l'un des remiers hommes d'entre les Romains, & qui voit paſſé tout ſon âge parmi les Muſes, n'a as fait difficulté d'écrire la vie du Larron Tiborus. Il eſt conſtant qu'il y a eu pluſieurs Arriens ſans celui de qui nous parlons. Car Jules Capitolin ſe ſert du témoignage d'un Hiſtorien Grec nommé Arrien, pour prouver, qu'il y a eu trois Gordiens, contre l'opinion de ceux, qui n'en mettoient que deux; ce qui ne peut pas convenir à nôtre Arrien, qui vivoit un ſiécle avant celui des Gordiens. Et Suetone parle d'un Poëte qui portoit le même nom d'Arrien, mais qui étoit plus ancien que les précédens, puiſque Tibere tachoit de l'imiter dans ſes Poëſies Grecques. C'eſt vraiſemblablement celui que cite Suidas pour Auteur d'une Alexandriade, qui étoit un Poëme héroïque, diviſé en vint-quatre livres, & fait à l'honneur d'Alexandre le Grand.

In Gord.

In Tiber. art. 70.



APPIEN.

ENTRE ceux, qui ont travaillé ſur l'Hiſtoire Romaine, Appien eſt d'autant plus conſidérable, qu'outre l'Eloge que lui donne

ble aux autres Historiens. Tant
nous voions que les premiers d'ent
toûjours suivi l'ordre des tems,
d'année en année ce qui s'est passé e
totalement éloignés les uns des au
encore qu'Appien semble s'être as
ordre contraire à la Nature, & qu
des anciens n'a voulu observer q
faut-il avoüer, que ce même ord
propre à représenter chaque chose
à mettre comme devant les yeux
s'est passé dans un païs, n'y aia
methode, qui contente & instruise
sprit à cet égard que la sienne.
en soit, nous apprenons de Suid
nommoit autrefois l'Histoire d'Ap
lique ou Roiale, par un titre fort g
ce n'est qu'il se rapporte particulie
premier de ses livres, qui contenoi
descendans d'Enée jusqu'à la for

ſt auſſi compoſé de guerres & d'affaires ſepa-
ées les unes des autres. Mais ce n'eſt pas
ourtant à la façon d'Appien; qui repréſente
haque choſe en ſon entier, de quelque durée
u'elle ait été; là où Florus les brouïlle les
nes dans les autres, & met, par exemple,
ntre la premiere, la ſeconde & la troiſiéme
uerre Punique, toutes celles que les Ro-
ains eûrent avec les Gaulois, les Liguriens,
s Macedoniens, & aſſés d'autres peuples,
u'ils attaquèrent dans l'intervalle des deux
êves, qui intervinrent entre les Carthagi-
ois & eux.

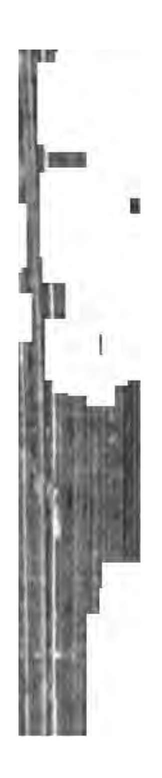
Or le jugement favorable de Photius n'a
as empêché Bodin d'accuſer Appien de quel- *Meth. hiſt. cap. 4*
ues fauſſetés Hiſtoriques, ou plûtôt de quel-
ues defauts, tantôt de mémoire, & tantôt
e jugement. Car quand ce rigide cenſeur
utient, que jamais les Romains ne ſe ſont
rêté leurs femmes l'un à l'autre à la mode
s Parthes & des Lacédémoniens, c'eſt tout *In vita Cat. V.*
plus réprocher à nôtre Hiſtorien, d'avoir
é trop crédule, puiſque Plutarque avoit déjà
crit la même choſe, & aſſuré que Caton en-
oia librement à l'Orateur Hortenſe ſa Mar-
a pour en tirer lignée; à quoi la loï de Ro-
ulus, ou celle dont parle Aulu Gelle con-
e les adultéres, ne repugne pas, comme Bo-

roller au nombre de ceux, qu'on nommoit Procureurs de César, & lui commettre, dit Photius, l'adminiſtration d'une Province. Sigonius & quelques autres le nomment Sophiſte Alexandrin & Egyptien. Son Hiſtoire étoit partagée en trois volumes, qui contenoient vint quatre livres ſelon le même Photius, & vint deux ſeulement, ſi nous en croions Charles Etienne, Volaterran, & Sigonius. Elle commençoit par l'embraſement d'*Ilium*, & s'étendoit au delà de l'Empire d'Auguſte, aiant fait des ſaillies ou excurſions, & donné quelquefois jusques dans le tems de Trajan. Quant au ſtyle dont il s'eſt ſervi, ce Patriarche de Conſtantinople, qui juge de tous, obſerve que comme ſa façon de parler eſt ſimple, auſſi n'a-t-elle rien d'enflé ni de ſuperflu. Le même donne cette prérogative à Appien, d'être non ſeulement véritable, comme nous avons dit dès le commencement, mais encore l'un de ceux, qui ont le plus fait paroitre leur grande connoiſſance dans l'art de la guerre & dans la diſcipline militaire. On ne croit pas lire les combats qu'il décrit, on penſe les voir, & être ſouvent au milieu de la mêlée. Son grand talent, ajoûte-t-il, eſt dans ſes oraiſons, où il manie & remuë comme il veut toutes les af-

[redacted]

s autres nations de la terre, & de la ſienne
ıême.

Il reſte un crime, qu'on lui objecte, & dont
crois qu'il eſt impoſſible de le bien defendre.
n voit qu'il s'eſt attribué les travaux d'autrui
ır un grand nombre de textes, pris mot à
ot de Polybe, de Plutarque & d'autres Au-
urs plus anciens que lui, qu'il inſère dans
s Livres, ſans citer perſonne, & ſans té-
oigner la reconnoiſſance, qui eſt duë en
mblable occaſion à ceux, des veilles de qui
ous nous prévalons. Il y en a qui aſſurent,
ı'il a tranſcrit de la même façon la plûpart
ces Commentaires d'Auguſte, qui conte-
ient, à ce que nous apprenons de Suetone,
s principales actions de ſa vie. Sans men-
, c'eſt commettre une eſpéce de larcin bien
fame, *deprehendi in furto malle, quam mu-
um reddere*, comme dit Pline à Veſpaſien
r le même ſujet. Et je trouve que Scali-
r n'a pas mal rencontré là deſſus, d'appel-
Appien *alienorum laborum fucum*, puiſque
ſt imiter cette ſorte de mouches, qui ſe
urriſſent du miel des autres, de s'appro-
ier de la ſorte le travail de ceux, qui ont
is la main à la plume avant nous. Les
odiens, ainſi que j'ai lû quelque part, ne
ſoient rien autre choſe que changer la tête



une action encore plus ridicule. E
leur nom sur un travail étranger,
se l'acquerir, & ne voient pas, qu
cette acquisition & de l'immortalit
sent, ils ne retirent ordinairemen
honte & du mépris d'une si lâche
Cela me fait encore souvenir du t
biade, envers Diomede son ami, q
donné la charge des chevaux, qu'
aux Jeux Olympiques. Car en
l'inscription, qu'ils devoient avoir
sant courir sous le nom d'Alcibia
tribua tout l'honneur de leur vi
n'étoit pas de petite considération
là; & il fut même assés injuste po
nir, sans en vouloir faire restitu
mede qui les lui avoit confiés. N
user d'une semblable supercherie,

[redacted]

mes penſées pour de pures inventions
e eſprit? Le nom figuré de *Plagiaires*,
donné les Latins à ceux qui ſe laiſſent
ıcre d'un crime ſi bas & ſi odieux,
: aſſés en quelle abomination ils l'a-
l'aiant ainſi appellé *Plagium*, comme
ſe pouvoit expier que par le foüet &
étrivières. Et cela me fait ſouvenir
ue j'ai appris de Vitruve, dans la Préfa-
ſeptiéme livre de ſon Architecture.
ıvoir ſoutenu, que ceux de qui nous
;, doivent être punis comme impies,
ɔrte avec quelle ſévérité le Roi Ptolo-
ıita ignominieuſement de certains Poë-
ıi avoient été ſi impudens que de réci-
s Alexandrie des vers pris de différens
:s, de même que s'ils euſſent été de
ropre veine. Cependant ils empor-
le prix que ce Prince avoit propoſé, par
frages de ſix Juges, & de tout le Peu-
ı le ſeptiéme qui ſe nommoit Ariſto-
, & qui avoit plus de lecture que les
, n'eût fait voir le larcin de ces im-
rs, leur préférant le Poete de tous,
oit été écouté avec le moins d'applau-
ent, mais qui pour le moins n'avoit
rononcé qui ne fût de ſa façon. En
, Theocrite a bonne grace de ſe vanter

dans un de ses Epigrammes, de n'avoir jamais été du nombre de ceux, qui dérobent les vers des autres, pour les faire passer sous leur nom. Je sai bien ce qu'ont accoûtumé de répondre des personnes, qui sont obligées quelquefois de s'excuser là-dessus. Elles disent, que Clement Alexandrin a fait voir dans ses Tapisseries, & Eusebe de même dans sa Préparation Evangelique, comme les Grecs ont butiné ce qu'ils ont de meilleur sur les Hébreux, & se sont même ôté leurs ouvrages les uns aux autres, dont ces deux Auteurs donnent des exemples sans nombre. L'on peut ajoûter à cela le jugement, que fait Strabon, des écrits d'Eudorus & d'Ariston Péripateticiens, qui avoient fait des Commentaires du Nil de telle conformité, que l'Oracle seul de

Lib. 5. & 6. Strom.

Lib. 9. c. 2. & 3.

Lib. 17. Geogr.

[redacted]

[redacted]

: d'or d'Apulée, perſonne ne ſait, ſi c'eſt
.ucius Patrenſis, ou ſur Lucien qu'il l'a
tant l'un ou l'autre de ces deux derniers
ı ingénieuſement faire paſſer ſa copie
un parfait original. Mais tous ces exem-
ıvec une infinité d'autres ne peuvent pas
uire l'effet qu'on s'en eſt promis. Ce
pas bien excuſer une faute, que de mon-
ımplement, qu'elle eſt ordinaire, & com-
e à beaucoup d'autres. Si cela ſuffiſoit,
ı en a point, qui ne devint aiſément par-
ıable. Et pour moi j'aime mieux ſouf-
qu'on taxe Appien d'avoir été plagiaire,
le pallier en ſa faveur un crime, duquel
éjà témoigné plus d'une fois, en d'autres
ages que celui-ci, que j'avois une extrê-
verſion.

n'a pas ſeulement vécu du tems des Em-
ırs Trajan & Adrien, il a prolongé ſes
ı jusques ſous celui des Antonins, (*a*)
me il le témoigne lui même. L'on peut
auſſi dans ſa Préface ſon extraction d'une
ıonnes maiſons d'Alexandrie; d'où étant
: à Rome, il ſe rendit ſi conſidérable dans
ıarge d'Avocat, plaidant pour les par-
qu'on le choiſit au Barreau pour l'en-

) vers l'an de J.C. 140.

roller au nombre de ceux, qu'on nommoit Procureurs de Céſar, & lui commettre, dit Photius, l'adminiſtration d'une Province. Sigonius & quelques autres le nomment Sophiſte Alexandrin & Egyptien. Son Hiſtoire étoit partagée en trois volumes, qui contenoient vint quatre livres ſelon le même Photius, & vint deux ſeulement, ſi nous en croions Charles Etienne, Volaterran, & Sigonius. Elle commençoit par l'embraſement d'*Ilium*, & s'étendoit au delà de l'Empire d'Auguſte, aiant fait des ſaillies ou excurſions, & donné quelquefois jusques dans le tems de Trajan. Quant au ſtyle dont il s'eſt ſervi, ce Patriarche de Conſtantinople, qui juge de tous, obſerve que comme ſa fa-

[redacted]

[redacted]

ſections, ſoit pour redonner du courage aux ſoldats languiſſans, ſoit pour reprimer la trop grande ardeur de ceux, qui ont beſoin de retenue. Or de ce grand nombre de livres, qu'il avoit donnés au public, nous n'en avons aujourd'hui que la moindre partie, qui ſont ceux des guerres Puniques, Syriaques, Parthiques, contre Mithridate, contre les Eſpagnols, contre Annibal, avec les civiles, & celles d'Illyrie; car pour les Celtiques ou Gauloiſes, il ne nous en reſte qu'un petit échantillon ou fragment, plus propre à nous faire regretter ce qui manque, qu'à nous contenter de ce qu'il contient. (*)

(*) Le Traducteur Anglois blame nôtre auteur, ſur ce qu'il reproche à Appien d'avoir emprunté dans ſon ouvrage quelques paſſages de Polybe & de Plutarque ſans le citer. Tout ce qu'il dit, n'étant pas de conſequence, ſeroit comme deplacé ici, & ne feroit que rendre cette note trop longue.





où il ſe retira ſur le déclin de ſa vie,
paſſer en repos ce qui lui en reſtoit, à
ple de ces animaux, qu'on dit, qu
nent toûjours mourir au gite. L'i
de ſes jambes le convioit à faire cet
te, & il dit, que ſon Génie la lui a
dite long tems auparavant par un ve
liade d'Homere, rapporté par Photi
effet, comme l'on attribuë à Socrat
mon familier & Directeur de ſa vie,
vante d'avoir été averti par le ſien, d'
ſe retirant les embûches que lui pré
milice Prétorienne. Il ajoûte, que
même Démon ou la même Déeſſe, p
des termes de ſon ſoixante & douziè
qui lui fit écrire l'Hiſtoire, ne ſe m
paravant que de ſujets philoſophiq
qu'eſt celui des ſonges divins, & de
terprétation, dont il avoit compoſé u
Son pere Apronianus, homme Co

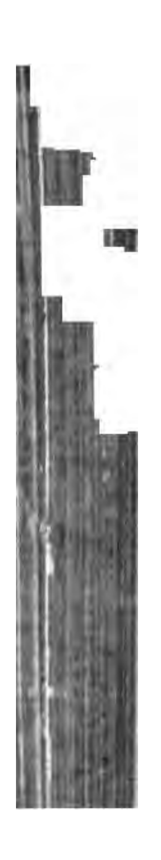
Pour lui, il reçût deux fois l'honneur du Conſulat, qu'il exerça conjointement avec l'Empereur Alexandre, fils de Mammée, après avoir paſſé par diverſes charges ſous les Empereurs précédens. Car Macrinus l'avoit établi Préfect ou Gouverneur de Pergame, & de Smyrne. Il commanda depuis en Afrique. Et on lui commit en ſuite l'adminiſtration de l'Autriche & de la Hongrie appellées en ce tems-là Pannonies. Ces choſes ne ſont pas inutiles à ſavoir avant que de parler de ſon Hiſtoire, parce qu'elles la recommandent & l'autoriſent grandement. Elle étoit autrefois de quatre-vints livres, diviſés en huit Decades, dont fort peu ſe ſont ſauvés d'une perte fatale, comme nous avons déjà remarqué aux plus beaux ouvrages de cette nature, que les ſiécles d'ignorance & de barbarie nous ont enviés. A préſent le trente-cinquiéme livre eſt le premier de ceux qui nous reſtent, & nous n'avons que quelques éclogues ou petits fragmens des trente-quatre précédens. Ce qui ſuit juſqu'au ſoixantiéme eſt aſſés entier. Mais au regard des vint derniers, il faut ſe contenter de ce que Xiphilin, Moine de Conſtantinople, nous en a donné par Epitome ou Abregé, le texte de Dion ne ſe trouvant plus en ſon entier, par un mal-

brege de Xiphilin, que Séneque
une vie du tout contraire à ses ...
Lib. 60. profession philosophique. Les adu
Julie & Agrippine lui sont imput
mort de cel'e-ci. On lui fait faire
de *pederastie* à Néron, & on l'acc
monté avec ce Prince sur le theat
applaudissoit. Bref, son luxe &
y sont exagerés à tel point, qu'on
auteur des revoltes de l'Angleter
pouvoit plus souffrir ses usures, n
Néron ses conjurations, dont il
possible de se garentir, qu'en fais
ce mauvais précepteur. Et néanm
n'a pas laissé de parler fort honora
la sagesse de Séneque dans son cinq
viéme livre, qui seroit une cont
formelle, que j'aime mieux attri
autre qu'à cet Historien les calo
nous venons de rapporter, puisqu
aucun des anciens n'en a parlé qu

[redacted]

legue au Consulat, ce n'est plus sur la
utrui, qu'il appuie ses narrations, c'est
ivoir vû lui même ce qu'il débite par
ie de Xiphilin, & pour ce qu'il est inter-
ouvent dans les principales actions qu'il
nte. Certes, nous pouvons tirer une
bien claire de la prudente conduite de
d'avoir sçû passer tant de mauvais tems
s dominations tyranniques d'un Com-
d'un Caracalla, d'un Macrin, & d'un
able, sans perdre ni la vie, ni les biens,
putation, qui courent toûjours fortune
tels Princes, si l'on n'use d'une mer-
se dextérité d'esprit. La sienne fut si
, qu'après avoir écoulé ces saisons d'o-
& de tempêtes, où sa qualité d'étranger
ichesses l'exposoient à beaucoup d'en-
parvint heureusement comme en un
suré, au regne d'Alexandre, très grand
la Justice, & puissant protecteur des
es de Vertu.

ut donc sous lui, qu'il publia l'Histoire
ne, qu'outre son génie Septimius Se-
ui avoit commandé d'écrire. Il avoue
me qu'il fut dix ans à ramasser les ma-
nécessaires à l'édification de ce grand
nt, il en emploia douze autres à l'éle-
à lui donner cette majesté, qui fait



connoiſſance du monde, avec l'e
de ſa conduite, ne pouvoit pas reü
que très conſidérable Hiſtorien.
blement il n'y en a point eu, qui
ſi bien revelé que lui ces ſecrets
Tacite nomme *arcana Imperii*, &
de ſi hauts myſteres. Il eſt tellem
à décrire l'ordre des *comices*, l'étal
des Magiſtrats, & l'uſage du droit
Romains, que ces choſes là ne s'a
point plus diſtinctement ailleurs.
ce qui concerne la conſécration d
reurs, leur apothéoſe, ou enroll
nombre des Dieux, nous pouvons
eſt le ſeul Hiſtorien, qui nous en a
une belle forme, ſinon qu'Hérodi
lu depuis imiter ſur le même ſuj
particulierement dans le cinquant
livre où Dion repréſente la pompe
railles d'Auguſte, ſon lit de parade

[redacted]

comme Livia recueillit & mit ses os
bref avec quelle adresse on fit partir
du haut du bûcher, d'où il sembloit,
: oiseau de Jupiter emportât au Ciel
e l'Empereur.
aison funebre, dont je viens de par-
bligé à remarquer, comme Dion s'est
nt servi non seulement des obliques,
ême des directes dans le corps de son
:. Celles de Pompée au peuple Ro-
& de Gabinius en suite, dans son tren-
ème livre, sont des dernieres. Le
s philosophique de Philiscus à Ciceron,
oit au trente huitiéme, pour lui faire
constamment son exil en Macedoine,
en forme de Prosopopée, après un très
rable Dialogue entre eux deux. Les
ues d'Agrippa & de Mécénas, dont le
r portoit Auguste à quitter l'Empire,
cond au contraire à le retenir, sont en-
ı même genre, & contiennent tout le
ıte deuxiéme livre. Et Xiphilin ne
s contenté dans son abregé du soixan-
iéme, de faire reciter à Paulinus Gou-
r de la Grande Brétagne une oraison
à ses troupes prêtes de choquer les
; après les avoir divisées en trois
lifférens, il lui fait prononcer trois ha-

rangues féparées, fur le même fujet de l
combattre, pour obtenir la victoire. I
peut voir par là, que ceux, qui croient,
toutes fortes de harangues font meffé
dans l'Hiftoire, ne trouveront pas leur c
pte avec Dion, puifqu'il ne s'eft pas abft
des plus rudes à fouffrir qui font les direc
& qu'il a même emploié le Dialogue, be
coup plus contraire à leurs regles.

S'il faut remarquer fes défauts, il y e
d'autres dont je penfe qu'on a bien plus
fujet de fe plaindre. On l'accufe d'avoir t
foutenu le parti de Céfar contre celui
Pompée, pour s'accommoder au cours de
Fortune. Il ne paroit pas plus équitabl
l'égard de la faction d'Antoine, qu'il favor

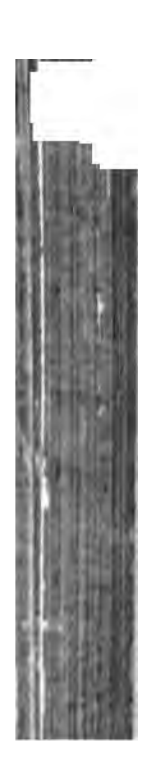
ſieurs Dions de grande conſidération, & un entre autres, qui vivoit un ſiécle avant Dion Caſſius, au tems de ce même Empereur Trajan. C'eſt celui, que l'Eloquence fit ſurnommer Chryſoſtome, qui étoit de Pruſſe, & par conſéquent de Bithynie comme l'autre, & que Trajan aimoit ſi particuliérement, qu'il l'a ſouvent honoré d'une place auprés de lui dans ſon carroſſe. Ces deux Dions ſe diſtinguent par leurs profeſſions auſſi bien que par leurs ſurnoms. Le premier ſelon le tems étoit Orateur & Philoſophe, le ſecond Hiſtorien & homme d'Etat, tel que nous l'avons repréſenté dans cette Section.

HERODIEN.

L'HISTOIRE d'Hérodien reçoit ſa principale recommandation, comme la plûpart de celles, dont nous avons déja parlé, du mérite de ſon Auteur. Il déclare dès l'entrée de ſon premier livre, qu'il n'écrira que les choſes de ſon tems, & ce qu'il a vû lui même, ou entendu de perſonnes croïables, mais qu'il en dira beaucoup où il a été emploïé, à cauſe des offices publics par lui exercés, ſe pouvant vanter d'avoir paſſé par les

véritable, que Xiphilin ait malicieuſ
debité les ſentimens de Suillius, ou d
que autre auſſi méchant homme, pou
de Dion. Tant y a qu'on lit dans
Conſtantin avoit recueilli de lui, & da
bregé de Xiphilin, que Seneque avoit
une vie du tout contraire à ſes écrits,
Lib. 60. profeſſion philoſophique. Les adultère
Julie & Agrippine lui ſont imputés, a
mort de cel'e-ci. On lui fait faire des l
de *pederaſtie* à Néron, & on l'accuſe d
monté avec ce Prince ſur le theatre o
applaudiſſoit. Bref, ſon luxe & ſon a
y ſont exagerés à tel point, qu'on le ju
auteur des revoltes de l'Angleterre, q
pouvoit plus ſouffrir ſes uſures, non pl

l'Hiſtoire, que nous examinons, quelques
traits de ſuperſtition & de credulité, qui ſe-
roient capables de la décréditer, ſi l'on ne
donnoit quelque choſe à l'humanité, & ſi
nous ne ſavions, que les premiers Auteurs en
ce genre d'écrire ſont presque toûjours tom-
bés dans les mêmes inconveniens. Au qua-
rante ſeptiéme livre le Soleil parût à Rome
tantôt plus petit, & tantôt plus grand, que
de coutume, avant cette ſanglante bataille
donnée aux champs Philippiques, qui fut en-
core précédée d'une infinité d'autres prodi-
ges. Ce qu'on a crû de l'étrange naturel
des Pſylles contre les venins, ſe lit dans le
cinquante uniéme, au ſujet de la mort de
Cleopatre, que ces hommes (puisqu'il n'y
avoit point de femelle Pſylle, & qu'ils s'en-
gendroient eux mêmes) tentèrent en vain de
faire revivre. Dans le cinquante huitiéme
un Phenix fut vû en Egypte, l'an de la fon-
dation de Rome ſept cens quatre vints dix.
Ailleurs Veſpaſien guérit un aveugle en lui *Lib.* 66.
crachant ſur les yeux, & fit un ſemblable mi-
racle ſur la main d'un, qui en étoit eſtropié,
laquelle il remit en vigueur & redreſſa en
marchant deſſus, après que l'un & l'autre eû-
rent été avertis en ſonge, qu'ils recevroient
ce bien-fait de l'Empereur. En un autre en- *Lib.* 67.



un peu après, que c'en étoit fait ;
Dion s'étoit voulu conformer à P
qui écrivoit au même tems la vie i
V. lib 8 de vita Apol. c.10. de ce Philosophe; & qu'il n'y eût
différence entre l'Histoire véritabl
buleuse.

Ce que quelques-uns, & Baronius
Ad an. Chr. 176. tres, trouvent à redire dans Dion, de n
été favorable au Christianisme, ne
ble pas de grande considération,
ne le doit considérer que comme u
Paien, qui n'avoit garde par conséq
puier une réligion contraire à celle
faisoit profession. Il est vrai, qu'e
des victoires de Marc Aurele, il a
l'art Magique d'un Arnuphis Egypti
tôt qu'aux prieres des Chrêtiens, l
miraculeuses, qui tombèrent en fa

[redacted]

Mais faut-il s'étonner, qu'en des choses sujettes à diverses interprétations, comme le sont ordinairement de semblables prodiges, un Historien Idolatre, tel que Dion, ne fasse pas le même jugement, que feroit un Fidele? & qu'il en ait parlé d'autre sorte, que Tertullien, Eusebe, Paul Diacre, & quelques autres n'ont fait?

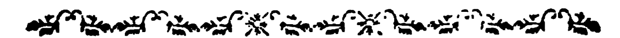
Il nous reste à observer quel a été son style, que Photius met entre les plus relevés, la hauteur des pensées où il est emploié, l'enflant extraordinairement. Son discours, dit-il, est rempli de façons de parler, qui tiennent de l'ancienne construction ou syntaxe, & de termes, qui répondent à la grandeur des matiéres, qu'il traite. Souvent ses periodes sont entrecoupées de parentheses, & il use de beaucoup de *hyperbates*, ou transgressions, qui sont fort importunes, si l'on ne s'en sert à propos comme lui. Mais ce qui est fort rémarquable, c'est, qu'encore que son oraison soit très nombreuse & tres ajustée selon l'art, il ne paroit pas néanmoins, & le Lecteur ne s'apperçoit aucunement du soin qu'on y a pris, à cause qu'elle est d'ailleurs si claire & si intelligible, que chacun présuppose autant de facilité dans la composition, qu'il en a dans la lecture. Au surplus, il s'étoit



ble en cela que Sigonius, qui pour
que chose du sien, s'est avisé depuis
cuser Dion, d'avoir été trop Asiatiq
s'être étendu dans ses harangues jus
portunité. Il faut laisser à tout le
liberté d'opiner, suivant la loi des
populo libera sunto suffragia. Je p
tant qu'en ce qui touche le langag
sûr est de s'en rapporter toûjours
rels, & à ceux, qui l'ont succé a
plutôt qu'aux étrangers, qui sont
sujets à se méprendre.

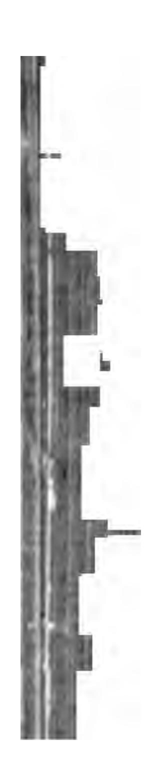
Outre l'Histoire de Dion, & ses
tés, dont nous avons déja parlé:
que Suidas lui attribue quelques a
positions, comme la Vie du Philo
rien, les Gestes de Trajan, & de c
neraires. Raphael Volaterran le f
Auteur de trois livres intitulés d

ſieurs Dions de grande conſidération, & un entre autres, qui vivoit un ſiécle avant Dion Caſſius, au tems de ce même Empereur Trajan. C'eſt celui, que l'Eloquence fit ſurnommer Chryſoſtome, qui étoit de Pruſſe, & par conſéquent de Bithynie comme l'autre, & que Trajan aimoit ſi particulierement, qu'il l'a ſouvent honoré d'une place auprés de lui dans ſon carroſſe. Ces deux Dions ſe diſtinguent par leurs profeſſions auſſi bien que par leurs ſurnoms. Le premier ſelon le tems étoit Orateur & Philoſophe, le ſecond Hiſtorien & homme d'Etat, tel que nous l'avons repréſenté dans cette Section.



HERODIEN.

L'HISTOIRE d'Hérodien reçoit ſa principale recommandation, comme la plûpart de celles, dont nous avons déja parlé, du mérite de ſon Auteur. Il declare dés l'entrée de ſon premier livre, qu'il n'écrira que les choſes de ſon tems, & ce qu'il a vû lui même, ou entendu de perſonnes croiables; mais qu'il en dira beaucoup où il a été emploié, à cauſe des offices publics par lui exercés, ſe pouvant vanter d'avoir paſſé par les



& comprendra le gouvernement d
Empereurs, qui ont succedé les u
tres, durant ce tems-là, c'est à d
Marc Aurele, ou Antonin le Philos
qu'au jeune Gordien petit fils du pr
que quelques-uns, comme Jules
comptent pour le troisiéme du nom
le huitiéme livre, qui est le derni
d'Hérodien, finit par la mort indig
deux vieillards, Balbinus, & Pupienu
pelle Maximus, dont la milice Préto
un massacre infame, pour élever tu
ment au thrône Imperial le jeune G

Quant au style d'Hérodien, Photi
témoignage de lui, qu'il a écrit d'un
tant plus clair & plus agréable, que sa
trop les termes Attiques, il en emplo
levent de beaucoup son discours au
plus bas genre d'oraison. Il ajoûte,

:omble d'éloge, Photius ne feint
ire, qu'eu égard à toutes les vertus
re, il y a fort peu d'Auteurs à qui
doive ceder.
/ons remarqué dans la Section pré-
:omme il s'est plû à nous faire con-
:ssi bien que Dion Cassius, les cé-
Païennes, dont on usoit à la consé-
s Empereurs Romains. C'est au
ment de son quatriéme livre, où
ite si bien tous les honneurs fune-
s aux cendres de Severus, que ses
)ient transportées d'Angleterre à
s un vase d'albâtre, qu'il est diffi-
ı voir de plus instructif, ni de plus
ıontre, comme elles furent reçûës
tion de tout le peuple & du Senat,
isseau qu'ils nommoient *Urne*, &
nsuls portèrent jusqu'au Temple
les sacrés monumens des Empe-
ır nous servir de ses propres ter-
là passant à la pompe des funerail-
Apothéose de Severe, il fait met-
figie de cire à la porte du Palais,
d'ivoire fort haut élevé & magni-
paré; où sept jours durant les Se-
:us d'un noir de dueil, & les Da-
.ines habillées de blanc sans aucun

ornement, lui venoient rendre leurs resp
prenant séance les uns à la droite, les a
à la gauche de ce lit, avec une conten
fort triste. Il observe même, comme
les jours de cette cérémonie les Médecin
noient visiter la même figure de représ
tion, en s'approchant du lit, & déclarant
haut, que le mal alloit de pis en pis, t
est vrai, que ce Monde est une contin
Comédie. Ce tems passé, les plus con
rables de la jeunesse, du Senat & des Ch
liers, portoient le même lit sur leurs épa
premierement au marché vieil, où tou
Magistrats de Rome avoient accoutumé d
destitués de leurs charges, & où divers chc
de jeunes hommes d'un côté, & de fille

Univer-sus mun-dus exer-cet hi-strioniam *Sen.*

[redacted]

[redacted]

ır de cette grande machine, par mens reglés qu'on nommoit alors , & par des évolutions, qu'on ap- rd'hui caracols. Il y avoit même nombre de chariots chargés de qui repréſentoient les premiers : ce grand Etat, qu'on faiſoit en- rner à l'entour du même édifice, mortuaire, jusqu'à ce que le ſuc- ıefunt au gouvernement de l'Em- ›it le premier une torche, dont il :u a des matiéres diſpoſées par le :cevoir. Elles embraſoient bien- ſuperbe bâtiment, parce qu'il n'é- ıé que de bois, & l'on voioit au partir de ſon plus haut étage l'Ai- ſuperſtition Païenne croioit ſervir à l'ame de l'Empereur.

us, Hérodien emploie librement ın Hiſtoire les harangues directes. dans le premier livre, celle de nin à ſes amis, qu'il leur fit un peu e mourir ; avec une autre que re- ode encore fort jeune devant ſa ır gagner le cœur des ſoldats. Et livre qui eſt le dernier, finit pres- aiſon, que prononça Maximus au ›n armée, un peu auparavant que

de la ramener à Rome. Tous les au vres sont remplis de semblables discou tiennent de la déclamation. Et cor eût il fait difficulté d'en user, s'il a cr voir mettre tout au long dans son Hi sans lui faire tort, la lettre que Macrinu vit d'Antioche au Senat, & au Peup main, qu'on voit au commencement cinquiéme livre?

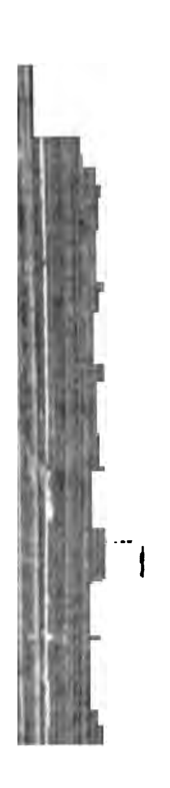
Il ne s'est pas abstenu non plus des I sions. Il y en a une dans le premie au sujet de cette Idole de la Mere des I que les Romains firent venir de Ph Après avoir conté, comme la pierre taillée étoit tombée du Ciel dans le c de Pesinunte, il fait arrêter le vaisseau

[redacted]

[redacted]

Jules Capitolin cite Hérodien dans la vie de Clodius Albinus, comme un Hiſtorien très digne de Foi; & néanmoins il ne laiſſe pas de l'accuſer dans ſes deux Maximins, d'en avoir favoriſé l'un en haine d'Alexandre Severe, dont la mémoire lui étoit odieuſe. Si eſt-ce qu'Hérodien loue ce Prince de clémence, & de grande douceur d'eſprit, qui le firent regner quatorze ans ſans verſer de ſang, & ſans faire mourir perſonne hors des termes de la Juſtice ordinaire; ce qu'il remarque pour une vertu bien rare, & ſans exemple depuis Antonin le Philoſophe. Mais à la vérité, il a merveilleuſement décrié le gouvernement de l'Imperatrice Mammée, que d'autres propoſent pour modele à toutes celles qui doivent avoir ſoin de l'éducation des Souverains, qu'elles ont mis au Monde. Tantôt il la dépeint comme une avaricieuſe infame, qui pilloit les ſucceſſions de pluſieurs perſonnes par de mauvais & frauduleux moiens, & que ſon fils même haiſſoit pour cela. Tantôt il la repréſente ſi orgueilleuſe, qu'elle ne pût jamais ſouffrir, qu'on nommât ſa Belle Fille Auguſte, déſirant poſſeder toute ſeule le titre d'Imperatrice. Il dit que ce fut là deſſus qu'elle fit enfin releguer honteuſement en Afrique, contre le gré d'Alexandre,

Lib. 6. Anaimaton imperium.



faute sur la même femme? qu
l'Empereur son fils d'aller au seco
fant autant qu'elle pouvoit tout ce
de généreux, & se servant de
prétexte, qu'il ne devoit pas ta
sa personne. Bref, Hérodien ne d
d'autre raison de la mort de l'un &
lorsqu'ils furent assassinés par leu
soldats, que la haine, qu'ils por
mere, à cause de son avarice ins
de ses épargnes honteuses, qui él
fin Maximin à l'Empire.

Or il n'est pas seul entre les Hi
diffame cette Imperatrice d'un vice
Lampridius, après l'avoir nommé
te femme, ne laisse pas de lui re
suite cette grande convoitise, d'
tout l'or & l'argent, qu'elle pouvo

ırt contre l'avarice de ſa mere. Sex-
ius Victor ne ſe contente pas de ſai-
ncer à ce Monarque dans le dernier
de ſa vie, que la même perſonne
avoit donnée étoit cauſe de ſa mort;
que Mammée avoit reduit ſon fils
trémité, par une humeur épargnan-
ı tenoit, que ce peu qu'on deſſervoit
ıble, qui étoit fort frugale, s'y voioit
ır la ſeconde fois, au repas ſuivant,
contenter.

out cela pourtant, le même Héro-
iſſe pas d'eſtimer grandement le ſoin
naire, que prit Mammée de l'in-
de ſon Pupille, éloignant de lui les
vicieux, & ſur tout ces peſtes de
ıi flattent les mauvaiſes inclinations
es, dont ils pervertiſſent le naturel,
hent incontinent l'eſprit. Il aſſure,
laiſſoit approcher perſonne de lui,
vie ne fut vertueuſe, & les mœurs
probation commune; aiant d'ail-
glé & diſpenſé tout ſon tems de
, qu'il en donnoit la meilleure par-
tion, & aux emplois dignes de ſa
, ſans permettre qu'il lui en reſtât,
vaquer aux choſes mauvaiſes, qui
ıt & s'entretiennent dans l'oiſiveté,

comme dans leur propre élement. C
ce ſont des précautions, qu'on ne ſaurc
ſés priſer, & qui méritent bien les él
que cette Dame a reçûs de pluſieurs;
que nous parlions de ſa vigilance, & d
peines infinies à préſerver ce cher fils
ſes plus tendres années, contre la viol
d'un tel monſtre qu'Heliogabale, qui
toute ſorte de moiens pour le faire mo
par le propre texte d'Hérodien. Nou
Lib. 1. nons de voir, comme Lampridius att
à Mammée la ſainteté de vie. Il aj
que jamais Souverain ne fut mieux
qu'Alexandre Severe dans tous les exer
de paix & de guerre, dont elle lui d
d'excellens maitres. Et il finit la vi

[redacted]

ıſtice. La Chronique de Caſſiodore té-
oigne, que le reſpect & la pieté (pour ne
anger point ſes termes) d'Alexandre en-
rs Mammée, le firent aimer de tout le
onde. Mais Euſèbe a paſſé tous les autres, *Lib. 6.*
ce qu'il a écrit d'elle à ſa recommanda- *Eccl. hiſt.*
n. Il nous aſſure que c'étoit une femme *cap. 15.*
ſi remplie de vertu, & particulierement
pieté, priſe dans un autre ſens que celui
Caſſiodore, qu'il y en eût de ſon tems.
dit, qu'elle paroiſſoit réligieuſe dans ſa fa-
n de vivre & dans ſes mœurs. Bref, par
deſir qu'elle eût de voir Origene, le faiſant
nir d'Antioche, pour l'ouïr parler, Euſebe
t aſſés comprendre la bonne opinion, qu'il
oit de Mammée. Que dirons-nous donc
s mauvaiſes rélations qu'Hérodien nous a
nnées d'elle? Croirons-nous avec Jules
ıpitolin qu'il n'étoit pas content du gouver-
ment d'Alexandre Severe, & que cela le
ſoit parler de la ſorte? Ou ſi nous juge-
ns, que dans un mélange des vices & des
rtus de Mammée, cet Hiſtorien n'a voulu
pprimer ni les uns ni les autres, afin de
cquiter fidélement du devoir de ſa char-
:? En vérité, je penſe que c'eſt la plus
uitable opinion qu'on puiſſe prendre là
ſſus.

Encore que nous ne considérions l
dien ici, que dans sa profession d'Hist
si est-ce que quand Suidas nous apprend,
a écrit beaucoup de choses, l'on peut p
mer, qu'outre les huit livres, que nous a
de son Histoire, qui sont fort brefs, il
fait beaucoup d'autres ouvrages, qui ne
pas venus jusqu'à nous. Surquoi il fau
marquer, qu'il étoit originairement G
mairien d'Alexandrie, aussi bien, que
pere Apollonius surnommé le *Dyscole* o
Lib. 22. hist. Difficile. Et c'est peutêtre pour cela qu'
mien Marcellin l'appelle *artium minutissi*
scis citatorem. Quoiqu'il en soit, il pas
meilleure partie de son âge dans Rome
Cour des Empereurs, où il eût moien de

[redacted]

it le premier étoit Alexandrin, qui avoit
it entre autres ouvrages la vie de Platon;
ie ſecond de Gaza, ou d'Aſcalon, qui fit
Commentaires ſur Demoſthene & ſur Ly-
;, du tems de l'Empereur Anaſtaſe. Ce
nier Zoſime ne doit donc pas être confon-
avec l'Hiſtorien, qu'Evagrius dit expreſſé- *Lib.* 3.
nt dans l'invective, qu'il fait contre lui, *Eccl. hiſt.*
ɔir été ſous l Empereur Theodoſe le Jeu- *cap.* 41.
Je ne vois pas non plus, pourquoi nous
endrions celui d'Alexandrie pour le même
ſtorien; puisque leurs écrits ſont tout à
t différens; & que la qualité de Comte &
Avocat du Fiſc, que le dernier avoit eue,
eſt point attribuée à l'autre par Suidas, qui
i donne ſimplement celle de Philoſophe.
ilthaſar Boniface veut encore, que l'Hiſto- *L. de*
n Zoſime ait écrit un Livre Chymique de *Rom. hiſt.*
transmutation des Métaux, qu'il avoit ouï *ſcr.*
e qu'on gardoit dans cette préciéuſe Biblio-
eque Roiale de Paris. L'erreur eſt dou-
e en cela, parce que le manuſcrit dont il
rle, & que j'ai conſidéré, eſt d'un Zoſime
ii ſe dit Panopolitain; & d'ailleurs, c'eſt
ie ſuppoſition de nom, qui eſt toute com-
une parmi les Chymiſtes, qui ſe plaiſent
iſi à s'entretromper par des écrits qu'ils
tribuent ſauſſement tantôt à Démocrite,

tantôt à Zosime, tantôt à quelque autre
les autoriser. Tant y a que l'Histoire de
sime n'a nul rapport avec de telles com
tions. Elle en avoit bien plus, si nou
croions Photius, avec ce qu'Eunapius f
l'Histoire des Césars, qu'il sembloit, que
sime eût simplement abregée, tant l'une a
de ressemblance à l'autre, hors les end
qui concernoient Stilichon, dont Zosim
diffamoit pas la réputation, comme faisoit
napius. C'est dequoi nous pourrions m
parler, si les Venitiens avoient donné au
blic le Manuscrit qu'on assure, qu'ils on
l'Histoire de celui-ci. Cependant il est
tain, que le premier des six livres de Zo
qui comprend la suite des Empereurs d

[redacted]

[redacted]

e ſai pas ſur quelle autorité Sigonius ſe fonde, pour ſoûtenir, qu'il y avoit un ſeptiéme livre de l'Hiſtoire de Zoſime, qui s'eſt auſſi perdu, vû que Photius n'a parlé que de ſix, & que je ne vois perſonne, qui ait fait mention de ce ſeptiéme.

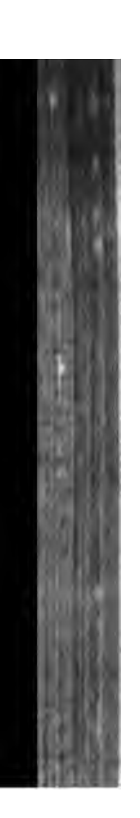
Nous avons déja dit un mot de l'invective d'Evagrius contre Zoſime. On la peut voir encore plus au long dans Nicephore de Calliſte. Photius dit, qu'il abaie comme un chien aprés ceux de nôtre créance. Et il ſe trouve peu d'Auteurs Chrétiens, jusqu'à Leunclavius, qui a fait l'Apologie de ce Paien, où l'on ne voie les mêmes plaintes contre lui, à cauſe de ce qu'il écrit au deſavantage de nôtre Religion. Pour dire la vérité, quoique ce ſavant Alleman le defende fort pertinemment en beaucoup de choſes, faiſant voir, qu'on a eu tort de vouloir, qu'un Hiſtorien infidele, comme Zoſime, eût d'autres ſentimens que ceux, qu'il a fait paroitre; ou qu'il s'abſtint de dire les vices des premiers Empereurs Chrétiens, ne s'étant pas tû de leurs vertus: On ne ſauroit nier néanmoins, qu'en une infinité d'endroits il n'ait témoigné bien plus d'animoſité que les loix de l'Hiſtoire ne le permettent.

Lib 16. Eccl. hiſt. cap. 41. & ſeq.

Car je veux qu'il ait eu raiſon de repro-

cher à Conſtantin cette impoſition du Chryſargyre, ou de l'or luſtral, qu'Anaſtaſe ôta depuis ; Que ſon devoir l'obligeât de taxer ſon luxe & ſes profuſions ; Et qu'il ait dû même l'accuſer, d'avoir fait étouffer ſa femme Fauſta dans une étuve trop chaude, après qu'il eût commandé par jalouſie la mort de ſon propre fils Crispus : Peut être qu'Euſebe écrivant du tems de ce même Conſtantin, ou pour le plus tard de Conſtantius ſon fils, n'oſa pas dire des choſes ſi hardies, comme il arrive à tous ceux, qui publient de ſemblables ouvrages, où les Puiſſances, qui dominent, ſont intereſſées. On ſait d'ailleurs, que Conſtantin fit aſſés d'autres actions repréhenſibles. Il rappella d'exil, pour complaire à



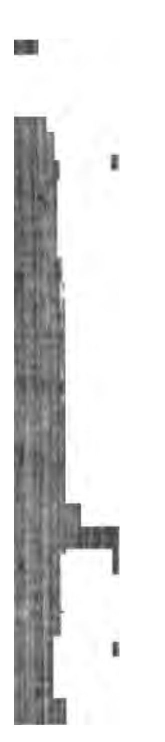


Univers. Que chacun croie, de ... bon lui semblera, soit, qu'il se tr... & attaché au culte Divin, ou homm... tion privée & seculiere. En vérité ... voit pas se moquer plus netteme... notre Théologie, & du zèle des P... glise, qui s'occupoient pour lors ... tre l'hérésie des Arriens en ce qu... seconde personne de la Trinité. S... est celui d'un pur Deiste, qui pens... assez de Philosophes ont fait, & ... entre autres dans Hesychius, qu'... voit rien determiner de Dieu que ... ment, & qu'il étoit impossible d'e... le sorte de connoissance. Comm... s'imaginer, qu'un homme fut Ch... fondoit sur de semblables maxi... qu'il croioit du Ciel? Que si no... à cela les marques de superstitio...

[redacted]

que je nommerois indignes de l'Hiſtoire, ſi nous n'avions déja remarqué, comme il s'en trouve de ſemblables dans ceux mêmes, qui l'ont écrite avec le plus de réputation. Dès le premier livre, en ſuite de la priſe de Zénobie par Aurelien, il recite les Oracles, & montre les prodiges, qui précedèrent la ruïne des Palmyreniens ſes ſujets. Et dans une famine vers le Rhin il fait tomber aſſez de bled pour en cuire du pain, & rendre par ce moien les Legions de l'Empereur Probus victorieuſes. La fable de ce Valeſius, qui fut averti par une voix de ſacrifier à Céres & à Proſerpine ſe voit au ſecond livre. Dans le quatriéme, les ſacrifices faits à Achille par un Neſtorius, garantirent Athènes & tout le territoire Attique d'un grand tremblement de terre, aprés la mort de Valentinien. Au cinquiéme, la même ville fut encore ſauvée par le ſpectre de cet Heros & par celui de Minerve, qui pacifierent l'eſprit d'Alaric, ce que je laiſſe à refuter au docte Baronius. Et deux Statuës, l'une de Jupiter, & l'autre de cette ſienne fille, furent miraculeuſement préſervées d'un incendie arrivé ſous Arcadius dans Conſtantinople. Enfin tous les malheurs, qui accablèrent la maiſon de Stilichon vinrent des imprecations d'une Veſtale, ſur

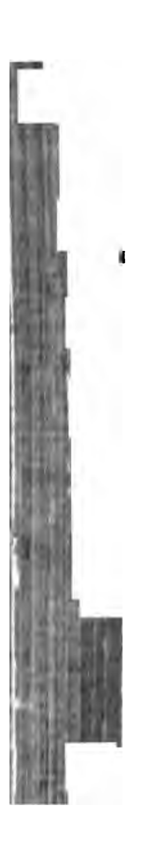
Ad ann. Chr. 395. art. 16.



Il est donc raisonnable d'avouer,
fidelité a fait écrire beaucoup de chos
sme, soit en faveur de ses Autels, dont
mal volontiers la destruction, soit co
nôtres, qu'il ne pouvoit souffrir, au p
de son Histoire, & qui seroient cap
nous la faire mépriser, si elle ne co
d'ailleurs mille belles choses, que no
prenons point autre part. Aussi est-il
que hors l'excès d'aigreur, & sans c
mosité trop grande, qu'il a fait paroitr
les premiers Empereurs Chrétiens,
pure injustice de trouver mauvais, qu
marqué leurs defauts, n'aiant pas te
vertus cachées, comme on peut vo
qu'il a dit de Théodose, & de Co
N'étoit-il pas de son devoir de reproc
ensans de celui-ci, leurs cruautés én
répandre le sang de leurs plus proches

ſe plaint en plus d'un lieu, que les ſalaires
hommes de ſervice comme lui étoient re-
us ; & il lui fut inſupportable de ſe voir
ägné durant plus de trente ans des charges
eles emplois honorables, que d'autres ob-
noient, dont le mérite, ce lui ſembloit,
égaloit nullement le ſien. Enfin, de Se-
etaire qu'il avoit été de Beliſaire pendant
utes les guerres de Perſe, d'Afrique, &
Italie, il fut reçû au nombre des Séna-
urs : Il obtint la qualité d'Illuſtre, qui ne
donnoit qu'à peu de perſonnes, & pour
mble d'honneur l'Empereur le fit Préfect
la nouvelle Rome, où il n'y avoit point
office, qui ne fût inferieur au ſien. Ce-
ndant ſes *Anecdotes* ſont demeurées, Sui-
s en fait mention, & ceux que diverſes
nſidérations ont animés contre la mé-
oire de Juſtinien, s'en ſont prévalus, les
t alléguées, & depuis peu même les ont
t imprimer, avec des gloſes & des com-
entaires très dignes du texte qu'ils interpré-
nt. D'autres que moi ſe ſont déja efor-
és d'en refuter les abſurdités, il me ſuffira
montrer ici ſommairement, que tout ce
ue Procope nous a donné d'Hiſtoire eſt
tiérement ridicule, ſi l'on déſire un fair
u aux calomnies de cette piéce.

Thom. Rivet & Gabr. Trouv.



directes, avec tout ce qu'il a cru, q
voit approcher des anciens; il
moins demeuré aussi bien que Zosi
coup au dessous d'eux. Ce qui n
le mettre au rang des précédens,
j'ai cru, qu'il pouvoit passer, avec
qui le va suivre, pour les deux de
Historiens Payens, qui ont écrit en
dont il nous reste quelque chose d

(a) L'Histoire de Procope est divi
livres, dont deux de la guerre de Pers
par Photius dans le 63. chapitre de sa
que; deux de la guerre de Vandales, &
celle des Goths. L'on peut voir en ra
te cette histoire dans une espece d'abr
fait Agathias, dans la Préface de son h
commence où finit celle de Procope.
huit livres de Procope il y a encore un
qui rapporte des choses, qui n'avoien
publiées précédemment ce qu'il appe

[redacted]

:. Je sai bien, que plusieurs personnes
·ennent pour un Auteur Chrétien, &
·n trouve un grand nombre de passages
ses œuvres, sur tout au Traité, qu'il a
es édifices de Justinien, où il parle com-
aissoient les Fideles de son tems. Mais
d'autres passages si contraires à cela, &
nion de ceux, qui le croient Ethnique est
iée sur de si fortes considérations, que je
contraint d'y déférer. Car sans s'arrèter
que Procope semble reconnoitre en
coup de lieux la Fortune pour une gran-
'éesse, & sans avoir égard a cette étran-
nimosité, qu'il a fait paroitre contre Ju-
n, qu'on fonde en partie sur l'interêt de
ligion, le seul endroit du premier livre
ı guerre des Gots, où il parle des Am-
deurs qu'envoia ce Prince à l'Evêque de
e, pour accommoder les différentes opi-
s des Chrétiens, n'est-il pas capable de
mper ceux, qui ont voulu considérer
ope comme un Historien Catholique;
m'amuserai pas, dit-il *à rapporter le su-* ἀπὸ γνώμης
telles controverses, encore qu'il ne me soit μανιώδους.
connu, parce que je tiens que c'est une fo-
lie de vouloir comprendre la Nature Divi-
& savoir ce que c'est que Dieu. L'esprit
in ne connoit pas seulement les choses d'ici



verne, & dont la puissance s'etend sur
Univers. Que chacun croie là dess
bon lui semblera, soit, qu'il se trou
& attaché au culte Divin, ou homme
tion privée & seculiere. En vérité i
voit pas se moquer plus nettement
notre Théologie, & du zèle des Per
glise, qui s'occupoient pour lors à
tre l'hérésie des Arriens en ce qui
seconde personne de la Trinité. Son
est celui d'un pur Deiste, qui pensoi
assez de Philosophes ont fait, & ce
entre autres dans Hesychius, qu'on
voit rien determiner de Dieu que té
ment, & qu'il étoit impossible d'en a
le sorte de connoissance. Commen
s'imaginer, qu'un homme fut Chré
fondoit sur de semblables maxime
qu'il croioit du Ciel ? Que si nous
à cela les marques de superstition
qui paroissent dans tous ses livres

'er livre de la guerre Persique, de l'an[illegible]
nt se servirent des Mages pour faire con[illegible]
la vérité à un Arsace, est de cette [illegible].
couvrirent la moitié d'un plancher de ter-
de Perse, & l'autre de terre d'Arme[illegible].
ites deux conjurées de sorte, que quand
sace étoit sur celle-ci, qui étoit celle de son
is, il avoüoit tout ce qu'il avoit nié sur la
emiere. Il veut au livre suivant que des
[illegible]nes militaires (puisque nous n'avons point
autre mot pour expliquer ce qui tenoit lieu
enseignes aux gens de guerre de ce tems-là)
tournerent d'eux-mêmes du Couchant [illegible]
vant, par un présage de la calamité où
mberent ceux d'Antioche. Le *Roi* [illegible]-
ich reconnoît dans le premier livre de la
erre des Vandales, au vol, que fit un Aigle
la tête de Martianus, qu'il seroit un jour
npereur. Attila, prêt de lever le [illegible],
rrêta devant Aquilée, voïant une Cigogne,
emportoit ses petits hors de la ville. Il
apporte un de ses songes au même livre,
témoigne assez, combien il y déferoit,
squ'il confesse, que rien ne le fit résoudre
'embarquer avec Belisaire, que ce même
ge le plus vain qu'il pouvoit faire. Ce *Lib. 1.*
il écrit de la guerre des Gots n'est pas plus
mt de semblables superstitions. Un Juif

n'avoit point d'autre fondement que son humeur avare & tyrannique. Son esprit leger étoit susceptible de toutes impressions, hors celle de l'humanité. Il ne garda jamais sa parole, s'il ne lui étoit avantageux de l'observer. La flatterie le ravissoit, & rien ne
Pag. 60. lui fit tant affectionner Tribonien, que de lui avoir oüi dire, qu'il craignoit que sa pieté extrême ne donnât envie au Ciel de le dérober à la Terre en un instant, & quand on y penseroit le moins. Bref, il sembloit que la Nature eût pris plaisir à verser dans l'ame de ce Monarque tous les defauts, qui peuvent diffamer le reste des hommes. Pour les perdre plus facilement, sa femme & lui leur dressèrent ce piége, qu'ils feignirent d'être toûjours en discorde, de sorte que l'un prit exprès pour cela le parti de ceux de la livrée bleuë, l'autre favorisant ouvertement la faction contraire de la couleur verte. Ils étoient tels tous deux, que plusieurs personnes, pour se mettre en leurs bonnes graces, faisoient mine d'être méchans, & d'avoir toutes leurs inclinations portées au
Pag. 56. vice. Aussi ne passoient-ils vers ceux, qui les connoissoient bien, comme Procope, que pour des Démons incarnés, & pour des vrais Furies, revêtuës de nôtre humanité, afin

[redacted]

se plaint en plus d'un lieu, que les salaires
:s hommes de service comme lui étoient re-
nus ; & il lui fut insupportable de se voir
oigné durant plus de trente ans des charges
des emplois honorables, que d'autres ob-
noient, dont le mérite, ce lui sembloit,
égaloit nullement le sien. Enfin, de Se-
ctaire qu'il avoit été de Belisaire pendant
utes les guerres de Perse, d'Afrique, &
Italie, il fut reçû au nombre des Séna-
urs : Il obtint la qualité d'Illustre, qui ne
donnoit qu'à peu de personnes, & pour
mble d'honneur l'Empereur le fit Préfect
la nouvelle Rome, où il n'y avoit point
office, qui ne fût inferieur au sien. Ce-
ndant ses *Anecdotes* sont demeurées, Sui-
s en fait mention, & ceux que diverses
nsidérations ont animés contre la mé-
oire de Justinien, s'en sont prévalus, les
it alléguées, & depuis peu même les ont
it imprimer, avec des gloses & des com-
entaires très dignes du texte qu'ils interprè-
nt. D'autres que moi se sont déja effor- *Thomas*
:s d'en refuter les absurdités, il me suffira *Rivius*
: montrer ici sommairement, que tout ce *& Gabr.*
ie Procope nous a donné d'Histori:ue est *Trivoriu*
ntiérement ridicule, si l'on défére tant soit
:u aux calomnies de cette piéce.



pour le jour de sa fête. Je dirai
que quand lui & sa femme aure
plus vicieuses personnes du Mo
pe n'a pas dû être si dissemblable
& si peu fidele à la vérité, q
d'eux comme nous avons vû
soufflant le chaud & le froid, &
la foi de son Histoire dans se
aussi bien que celle de ses *An*
son traité des édifices, qui est l
ses ouvrages. Mais sans entr
refuter tant de calomnies, quell
y a-t-il d'accuser de cruauté ce
après avoir montré avec coml
mence il traita, outre les Roi
Vitiges & Gilismer, ceux mêm
jets, qui avoient conspiré contre
contre sa personne. Jean de
son Préfet, & le vaillant Capita
ne, convaincus de cette perfidie



ſe plaint en plus d'un lieu, que les ſalaires
:s hommes de ſervice comme lui étoient re-
nus; & il lui fut inſupportable de ſe voir
oigné durant plus de trente ans des charges
des emplois honorables, que d'autres ob-
noient, dont le mérite, ce lui ſembloit,
égaloit nullement le ſien. Enfin, de Se-
crétaire qu'il avoit été de Beliſaire pendant
utes les guerres de Perſe, d'Afrique, &
talie, il fut reçû au nombre des Séna-
urs: Il obtint la qualité d'Illuſtre, qui ne
donnoit qu'à peu de perſonnes, & pour
mble d'honneur l'Empereur le fit Préfect
la nouvelle Rome, où il n'y avoit point
office, qui ne fût inferieur au ſien. Ce-
ndant ſes *Anecdotes* ſont demeurées, Sui-
s en fait mention, & ceux que diverſes
nſidérations ont animés contre la mé-
oire de Juſtinien, s'en ſont prévalus, les
t alléguées, & depuis peu même les ont
t imprimer, avec des gloſes & des com-
entaires très dignes du texte qu'ils interprè-
nt. D'autres que moi ſe ſont déja effor- *Thomas*
s d'en refuter les abſurdités, il me ſuffira *Rivius*
: montrer ici ſommairement, que tout ce *& Gabr.*
le Procope nous a donné d'Hiſtorique eſt *Trivorius*
tiérement ridicule, ſi l'on défére tant ſoit
u aux calomnies de cette piéce.

Car puisqu'il protefte dès le comr
ment du premier livre de la guerre Pe
qu'on ne lui fauroit raifonnablement
cher d'avoir rien écrit par faveur, ou
obliger ceux, qui ne le méritoient pas
plus que de s'être abftenu de dire la
afin d'épargner quelqu'un de fes amis
puisqu'il reconnoit au même endroit
comme l'Eloquence eft l'objet de la I
rique, auffi bien que la Fable celui
Poëfie ; la connoiffance de la vérité
même le feul but, où vife l'Hiftoire :
on fouffrir qu'après avoir repréfenté d
fienne Juftinien comme un très gra
très vertueux Prince, il le faffe voir l
infame & le plus vicieux des hommes

[redacted]

[redacted]

Il eſt certain, que Procope a toûjours rlé fort honorablement de Juſtinien, & de femme Théodore dans ſes livres d'Hi- ›ire, quoiqu'il ne l'ait pas fait auſſi ſouvent 'il pouvoit. On peut voir, comme au ſe- nd livre de la guerre contre les Perſes, il ıe le premier d'une prévoiance jointe à e pieté ſinguliere, au ſujet de cette gran- peſtilence, qui paſſa d Egypte à Con- ntinople, où cet Empereur emploia tous ; moiens poſſibles pour la combattre. Et ns ſes ſix narrations des édifices du même ſtinien, il repréſente ſans ceſſe ſa gran- ur de courage, ſa dévotion, ſa liberalité, douceur, ou ſa magnificence. Ce Mo- ſtere des filles Pénitentes, que l'Impera- ce Théodore retira du vice, lui donne ſu- de priſer ſon zéle & ſa charité conjointe- ent avec celle de ſon mari, bien qu'il re- e autrement cette action dans ſes *Anecdo- r.* Mais il s'eſt ſouvenu de cette Dame ı beaucoup d'endroits avec de grands titres honneur. Quand il fut queſtion de reſi- *Lib. 1. de bello Perſ.* er à l'entrepriſe d'Hipatius, qui s'étoit fait oclamer Empereur dans Conſtantinople, ocope la fait opiner ſi généreuſement, ı'il aſſure, que rien ne donna tant de cou- ge à tous ceux du Conſeil Imperial, que

qu'il nomme une très sage femme
parlé d'elle en d'autres lieux de son
sans éloge, c'a été aussi sans blâme
sa mort à la fin du second livre de l
Persique, mais il n'en médit point.
troisiéme de celle des Gots il se sou
core de son deces arrivé au même t
Belisaire envoioit sa femme Anto
Cour, pour y avancer ses affaires p
veur de l'Imperatrice, c'est néanmo
user de la moindre invective en son
Voions maintenant le revers de la m
& de combien de differentes couleu
le portrait de Justinien & de Theodo
cette composition satyrique, dont no
plaignons.

Pag. 37. Déja pour rendre ce Prince plus
il veut qu'il ressemblât quant à l'ext
Domitien, dont la mémoire étoit



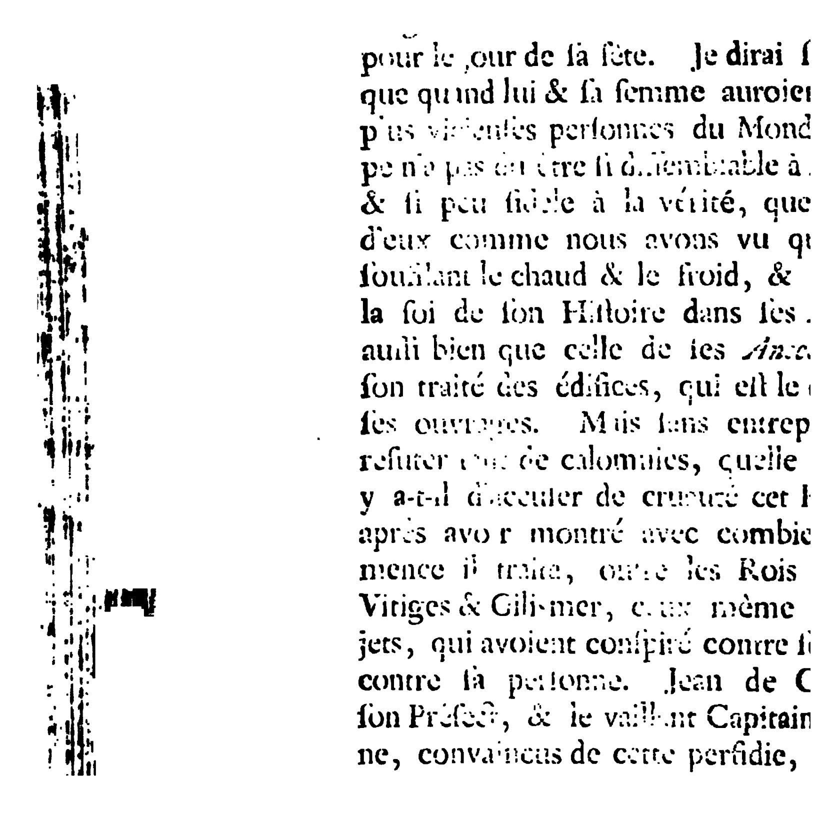
ais quoiqu'il ſoit contraint dans le rap-
rt de ces deux perſonnes, d'avouer que
le de Juſtinien n'étoit pas deſagréable, il
compare néanmoins à un Ane, non ſeu-
ment à cauſe de ſa peſanteur d'eſprit & bê-
, mais encore eu égard à ſes oreilles mo-
es, qui le firent nommer en plein theatre
ſſage, c'eſt à dire mot pour mot *maitre* Pag. 36.
udet, par ceux de la faction Verte ou Pra-
e dont il étoit ennemi ; ſelon la remar-
e de Nicolaus Alemannus, qui a fait im-
mer depuis peu ces belles *Anecdotes*, avec
notes Hiſtoriques de même farine. Au
plus, c'étoit un Prince, qui condannoit
la premiere délation ſans ouïr perſonne,
qui mal informé ordonnoit froidement le
ment des places, le ſac des villes, & la
ſolation des provinces. L'amour des Pag. 39.
mes le tranſportoit au delà de toutes les & 59.
nes, & il étoit irréconciliable dans ſes
nitiés. Il faiſoit mine d'être Chrétien,
is dans ſon cœur il reſpectoit les Dieux
Paganiſme. Ses profuſions, ſur tout à Pag. 91.
ard des bâtimens, le contraignoient d'u-
d'exactions étranges, ſi bien, qu'outre
impôts ordinaires, il tiroit du Préfect de
Prétoire un tribut, qu'il nomma lui
me en ſe moquant Aérien, parce qu'il



à Procope, il avoit connoissance
de presque tous les secrets de l'
rend son Histoire de grand poids
trouve mauvais le zèle excessif, de
té pour ce Général, & Bodin entr
tient, qu'il s'est montré trop par
C'est ainsi qu'on reprend Eginard
jours flatté Charles-Magne ; Euse
tin ; Paul Jove, Cosme de Medicis
Charles-Quint ; & assez d'autres
qu'ils ont voulu obliger aux dépe
rité. En effet, Procope ne parle
l'avantage de Belisaire ; il enlumin
Pag. 58. actions ; & il supprime plutôt u
succés, dont il fait le recit, que d
qui puisse faire tort à la réputatio
ros. J'en produirai un endroit s
que je ne pense pas, qu'on voie rie
dans pas un autre Historien. Ce
du second livre de la guerre des

[redacted]

le travailler plus commodement le genre
iumain, animer les Nations l'une contre
'autre, & mettre plus facilement tout le
Monde ſans deſſus deſſous. De fait, la me- Pag. 57.
e de Juſtinien avoüa ſouvent, qu'elle ne l'a-
'oit pas eu de ſon mari Sabbatius, mais d'un
ncube, qui couchoit avec elle. Et à l'égard Pag. 58.
le Théodore, ceux qui l'avoient aimée,
orsqu'elle étoit encore Comédienne, rappor-
oient, que ſouvent les Demons ou Eſprits
nocturnes les chaſſoient de chez elle pour
prendre leur place dans ſon lit. L'on m'a
envoié de Rome ce que la honte a fait retran-
cher de la page quarante & uniéme & quaran-
te deuxiéme des *Anecdotes* imprimées, où
Procope fait faire à cette femme des actions
de lubricité ſi étranges, ſur tout, quand des
Oiſons alloient en plein théatre chercher des
grains de b'ed, où ils devoient le moins être,
que je ne crois pas, que perſonne envie là deſ-
ſus l'original entier à la Bibliothéque du Va-
tican, ni qu'on ait jamais ouï parler de ſembla-
bles abominations. Mais contentons nous de
ceci. C'eſt un craion racourci, & une deſ-
cription ſommaire de Juſtinien & de Théodo-
re, ſelon les lineamens, dont Procope s'eſt ſervi
pour les repréſenter dans cet infame ouvrage,
qui décredite tout ce que nous avons de lui,


pour le jour de sa fête. Je dirai s
que quand lui & sa femme auroien
plus vicieuses personnes du Mond
pe n'a pas dû être si dissemblable à
& si peu fidele à la vérité, que
d'eux comme nous avons vu q
soufflant le chaud & le froid, &
la foi de son Histoire dans ses
aussi bien que celle de ses *Anec*
son traité des édifices, qui est le
ses ouvrages. Mais sans entrep
refuter tant de calomnies, quelle
y a-t-il d'accuser de cruauté cet
après avoir montré avec combie
mence il traita, outre les Rois
Vitiges & Gilimer, ceux même
jets, qui avoient conspiré contre s
contre sa personne. Jean de C
son Préfect, & le vaillant Capitain
ne, convaincus de cette perfidie,

[redacted]

'oulu ôter la vie & l'Empire. Je ſai bien, u'on lui reproche d'avoir uſé de trop de ſé- erité envers Beliſaire. Nous ne liſons rien ourtant de cela dans Procope, qui vrai- mblablement ne s'en fût pas tû. Agathias :rit ſimplement, que les envieux de ce rand Capitaine furent cauſe, qu'il ne fut s dignement reconnu de ſes ſervices, ſans re un ſeul mot ni de condannation, ni de onfiſcation de ſes biens. Nôtre Grégoire Lib. 3. Hiſt. c. 32. e Tours veut, que Juſtinien ait été contraint e lui ſubſtituer l'Eunuque Narſes en Italie, arce qu'il y étoit trop ſouvent battu par les rançois; ajoûtant que pour l'humilier, Empereur le remit à ſa premiere charge de onnétable, qui ne devoit pas être ſi conſi- érable a Conſtantinople, qu'elle eſt à preſent a France. Et puiſqu'il n'y a que de petits crivains de nulle autorité, qui lui ont fait emander l'aumône dans une extrême miſé- e, il faut tenir cela pour une fable, & tout u contraire reconnoitre en ſa perſonne la onté de ſon Prince, qui l'aiant comblé de iens & d'honneurs, ne le traita jamais plus al, quoiqu'on le lui eût voulu rendre ſu- ect juſqu'à trois diverſes fois, qu'il fut ac- uſé de s'être voulu emparer de l'Etat. C'eſt uſſi une choſe étrange, que celui-là repro-

che à Justinien ses bâtimens, qui a fai
livre exprès à leur recommandation, &
nous décrivant la superbe structure de
d'Eglises, d'Hôpitaux, & de Monast
n'y a pas moins admiré la Pieté qu
magnificence de ce Monarque. Il est
qu'Evagrius lui attribuë la réparation
rétablissement entier de bien cent cinq
te villes; mais je ne vois pas avec qu
couleur on peut tourner cela à son des
tage. L'amour des femmes, dont on le
fame, n'a pas plus de fondement. Car
que nous le puissions blâmer de s'être e
gé si avant dans l'affection de Théo
que d'extorquer de son prédecesseur Justi
nouvelles loix en faveur des Comédier

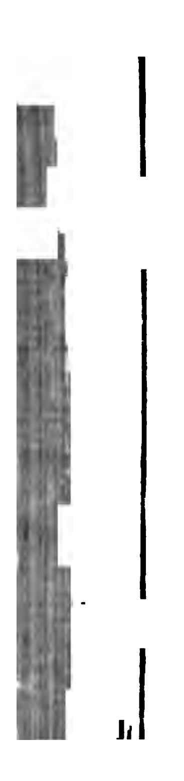


: ſe refuteroient pas, ſoit d'eux mêmes, ſoit
rce que nous avions déja remarqué avant
e de les propoſer.

Il faut pourtant que j'ajoûte ce ſeul mot
ſujet de la ſtupidité de Juſtinien, que
elque mouvement d'oreilles, qu'il ait eu,
'a jamais été ſtupide, comme la ſatyre que
us examinons le repréſente. A la vérité,
e faute ſurvenuë dans l'impreſſion de Sui-
, faite ſur le travail de Chalcondyle il y a
ès de cent cinquante ans, où le nom de
tinien paſſa pour celui de Juſtin, avec le
nom de ἀναλφάβητος, homme ſans let- *Anecd.*
s, que Procope même n'attribuë qu'au *pag. 28.*
uier qui ne ſavoit pas ſeulement ſigner
n nom, a fait errer de grands hommes.
iat, Budée & Baronius ſont de ce nom- *Ad ann.*
, quand ſur cette fauſſe autorité, que *528. &*
s les manuſcrits du Vatican contrediſent, *paſſim.*
ont mis Juſtinien au nombre des plus
orans Princes qui furent jamais. J'ai été
ieux de voir dans la Bibliothéque du Roi
is autres Manuſcrits de Suidas, qui y ſont,
r m'aſſurer de l'erreur arrivée lorſqu'il
imprimé, comme nous venons de dire.
deux de la meilleure note ſont correcls,
n'attribuent cette ignorance qu'a Juſtin,
on ſait n'avoir été qu'un ſimple Bouvier

mune opinion, fondée, tant sur ce passage, que sur quelques autres, le met au nombre des Gentils, quoiqu'il n'ait jamais usé non plus que Procope d'invectives contre le Christianisme, comme la plûpart des Historiens Ethniques ont fait à l'exemple de Zosime. Le tems, où ces deux ont vécu, peu favorable au Paganisme en est peutêtre la seule cause. Il dit lui même dans sa Préface, que le lieu de sa naissance étoit la ville de Murine en Asie, qu'il distingue d'une autre de Thrace du même nom. Son pere s'appelloit Memnonius, & sa profession étoit la Jurisprudence, suivant le Barreau de Smyrne en qualité d'Avocat, au rapport de Suidas; ce qui lui a fait donner le surnom de *Scholastique*, parce qu'on nommoit alors Ecoles, les lieux où le Droit Romain s'enseignoit, comme on les appelle encore aujourd'hui en beaucoup d'endroits. Il avouë que la Poësie s'étoit renduë maitresse de ses premieres affections, qui lui firent écrire plusieurs petits Poëmes en vers Hexametres, qu'il donna au public sous le nom de *Daphniques*. Et il se dit encore Auteur d'un recueil d'Epigrammes de diverses mains, dont je pense qu'on voit une grande partie dans l'Anthologie Grecque sous son nom. C'est ce qui rend son style si agréable & si fleuri, aiant traité l'Histoire, par l'avis

ons point d'autre terme pour signifier cette rte de larcin) à Léonard Aretin, quand il)ulut faire voir en Latin l'Histoire de ceux-. Car n'en pouvant presque rien apprene d'ailleurs, il s'avisa de mettre en langa: Romain les trois livres de Procope, les visant en quatre par le partage du dernier . deux, retranchant en de certains lieux ce i'il jugea être moins important à son païs, ajoûtant quelque chose ailleurs, comme :mbrasement du Capitole par Totilas, à ıi Procope ne fait pas allumer de si grands ux dans Rome, que sont ceux dont parle Aretin. Cependant, il se contente de dire ıns sa Préface, qu'il s'est servi de quelques ommentaires étrangers ou rélations Grecıes, sans nommer celui, dont il est le sime & assez mauvais traducteur, par un oubli fecté qu'on ne sauroit trop condanner. ous avons déja declamé dans nos Sections écédentes contre ceux, qui supposent des rres, en les attribuant à des Auteurs, qui ont jamais songé à les faire. Et véritableent il y a de l'infidelité bien grande à trompr de la sorte, autant qu'on peut, tout le :nre humain. Mais si ce vice est le plus méant, je trouve celui de *Plagiaire*, qui lui est posé, & qui ôte au lieu de donner, beau-



à Procope, il avoit connoissance so
de presque tous les secrets de l'E
rend son Histoire de grand poids.
trouve mauvais le zele excessif, dor
té pour ce Général, & Bodin entre
tient, qu'il s'est montré trop parti
C'est ainsi qu'on reprend Eginard c
jours flatté Charles-Magne; Euseb
tin; Paul Jove, Cosme de Medicis;
Charles-Quint; & assez d'autres
qu'ils ont voulu obliger aux dépen
rité. En effet, Procope ne parle j
l'avantage de Belisaire; il enlumine
Pag. 58. actions; & il supprime plutôt une
succés, dont il fait le recit, que de
qui puisse faire tort à la réputation
ros. J'en produirai un endroit sig
que je ne pense pas, qu'on voie rien
dans pas un autre Historien. Cet

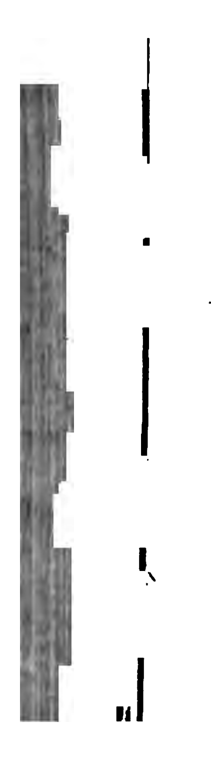
contraignirent leurs Chefs de se reti-
: un Temple, où ils furent tous tués.
n vouloit, qu'il fit savoir là dessus ce
int Belisaire, qu'on jugeroit avoir été
: avec les autres. Mais parce que c'est
ux évenement, sans dire de quelle fa-
en tira, Procope ajoûte simplement,
nien dépêcha sur cette mauvaise nou-
1 neveu Germanus, qui vint prendre la
neté des armes en Afrique; & sans
le moindre mot de Belisaire, il estro-
rration de telle sorte, que son lecteur
où il en est. A la vérité le texte Latin
1 peu tronqué, n'aiant pas tout ce qui
ns le Grec; où néanmoins la faute,
s disons ne laisse pas de paroitre. Ce-
it souvenir d'un autre lieu du second
lì de la guerre des Gots, où sur une
ettre du même Belisaire, le Roi des
s Théodebert quitte la pointe de ses
s en Italie, & retourne fuiant en son
l reconnût sa faute, dit-il, & sa téme-
sitôt qu'il eût fait lecture de cette let-
retirant chez soi en toute diligence.
: si ce puissant Monarque fût venu là
er, sans avoir bien pensé à ce qu'il fai-
que la rhétorique de Belisaire l'eût re-
e tous ceux de son Conseil à s'absenter,

ajouter les maladies, conformémen
Gregoire de Tours qui parle de ce
Lib. 3. Hist. c. 32. Je trouve encore que nôtre Histori
une [illegible] à Théodebert qui ne s'
avec ce qu'il avoit dit un peu aupa
les François étoient les hommes
qui gardoient le moins leur foi, pu
tre de Belisaire, qui ne reproche à
l'inobservation des Traitez, eût
tant de pouvoir. Un Auteur plus
pas parlé de la sorte, ni offensé tém
toute une Nation, par la même
qui fit décrier aux Romains la Foi
la Foi Punique, au même tems qu
eux mêmes les plus infideles qui fu
à tous les peuples de la Terre. I
que je quitte cet endroit, où Proc
parlé de nous, que je tire encore n

[redacted]

u'ils fuſſent plus de cent mille, comme ſi leur rmée fût deſcenduë du Ciel au cœur de l'Ilie, ainſi que des Sauterelles, qu'un tourbilon de vent transporte quelquefois d'une reion dans une autre. Mais puisque nous le prenons d'avoir été trop partial, arrètons ici zele, que nous avons pour nos ancètres, in qu'on ne le juge pas exceſſif.

Pour concluſion, je crois que Procope mérite d'ètre lû attentivement, à cauſe ſur tout s choſes, dont il traite ſeul avec une exacte onnoiſſance: Et qu'il faut d'ailleurs uſer d'une grande diſcretion dans ſa lecture, afin de ſcerner le bien du mal, & les defauts, dont ous avons donné des exemples, de ce qu'il écrit plus judicieuſement. Il étoit de Céſaree en Paleſtine, d'où il vint à Conſtantinople s le tems de l'Empereur Anaſtaſe, de qui il fit eſtimer, auſſi bien que de Juſtin Premier de Juſtinien. Suidas après lui avoir donné ſurnom de *Illuſtrius*, le nomme Rhéteur & ophiſte, comme de vérité il ſemble, qu'il ne ait que trop été pour un Hiſtorien. Il eſt diffus, mais avec une abondance, qui eſt plus ſiatique qu'Athenienne, ou qui a ſouvent lus de ſuperfluité que de vrai ornement. hotius n'a mis dans ſa Bibliothéque au Chaitre ſoixante troiſiéme que l'abregé des deux

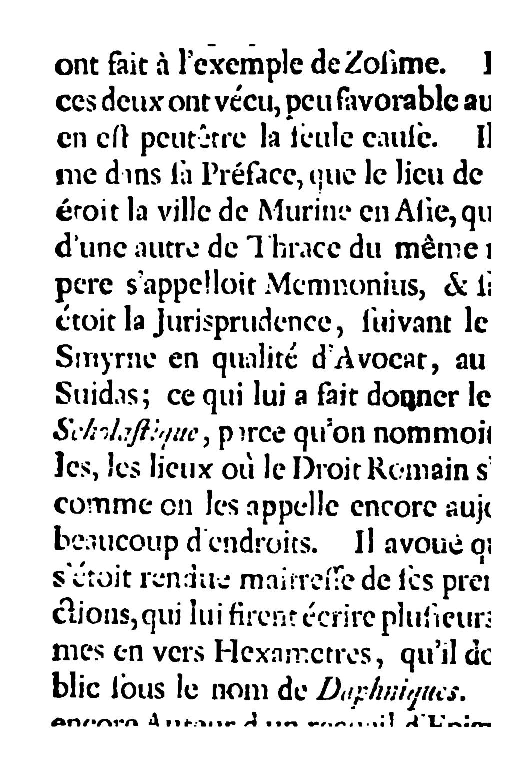


j'osois suivre le jugement d'un d
de ce Siécle qui a le plus de conn
la langue Grecque, je croirois volo
lui que le livre des *Anecdotes* est
supposé, & qu'on attribuë fausse
storien Procope. Ce qui est vérit
lui se voit écrit d'un style beauco
de celui de cette satyre, & qui a l
l'air de l'ancienne Grece. Mais par
mêmes, qui ont travaillé contre le
semblent demeurer d'accord, qu'e
celui à qui on les donne, j'ai été c
faire les reflexions précedentes,
Procope sur ce fondement plus de
sement, que je n'eusse fait sans cel
qu'au même tems que j'acheve ce
une Epitre de Balthasar Boniface au
Molini, dont je viens de faire lec

:r son sentiment à ce Seigneur Venitien
la lettre que je dis. Certes il n'a pas été
ıs touché que moi par une insolente in-
.ve. Et il s'étonne, comme je viens de le
, que Rivius & ceux qui ont entrepris d'y
ndre, ne se soient point avisés de la con-
er comme une piéce supposée, bien qu'il
:termine rien à cet égard, se contentant
:clarer, combien elle lui est suspecte.

AGATHIAS.

a sujet, ce me semble, de douter de la
:ligion d'Agathias, comme nous avons
e celle de Procope. Car quand il parle
le commencement de son Histoire des
;ois de son tems, il les loue entre autres
:s de ce qu'ils étoient tous Chrétiens, &
: qu'ils avoient, ajoûte-t-il, de très bons
nens de Dieu. Mais lorsqu'il rend raison
son troisiéme livre, pourquoi la Fortresse
ogoris située dans la Colchide, s'appel-
le son tems le Fort de Saint Etienne, il
ırte, comme ce Protomartyr fut lapidé en
u-là, se servant du terme φασὶν, *à ce qu'ils*
', ou, *à ce qu'on dit*, d'où l'on tire une for-
:uve de son infidelité. Aussi la plus com-

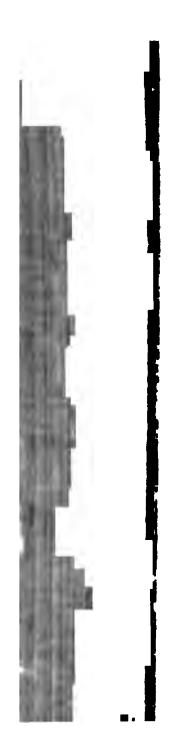

ont fait à l'exemple de Zosime. I
ces deux ont vécu, peu favorable au
en est peutêtre la seule cause. Il
me dans sa Préface, que le lieu de
étoit la ville de Murine en Asie, qu
d'une autre de Thrace du même n
pere s'appelloit Memnonius, & sa
étoit la Jurisprudence, suivant le
Smyrne en qualité d'Avocat, au
Suidas; ce qui lui a fait donner le
Scholastique, parce qu'on nommoit
les, les lieux où le Droit Romain s'
comme on les appelle encore auj
beaucoup d'endroits. Il avoue q
s'étoit renduë maitresse de ses prem
ctions, qui lui firent écrire plusieurs
mes en vers Hexametres, qu'il de
blic sous le nom de *Daphniques*.
encore Auteur d'un recueil d'Epig

premier Secretaire d'Etat Eutychianus, mme voisine pour ce regard, & selon qu'il rle, comme limitrophe de la Poësie. Je sai en que Sigonius & Verderius ont été d'un tre avis bien different touchant sa façon d'é- ire, qu'ils veulent être des plus basses & des is impures. Mais ce n'est pas en ce qui tou- e seulement le style d'Agathias, qu'ils se sont ompés; on les a repris d'assez d'autres témé- res jugemens; & j'ai été contraint plusieurs is jusqu'ici d'en suivre de plus équitables e les leurs. Il ne mit la main à la plume, e depuis la mort de Justinien, sous l'Empire Justin Second, comme il le declare lui mê- dans sa Préface, commençant son Histoire r la fin de celle de Procope. Et je ne dou- point que ce grand homme d'affaires Euty- ianus, qui l'avoit embarqué dans une si hau- entreprise, & qui étoit son ami intime, ne ait fourni beaucoup de pieces rares, & d'im- rtans mémoires, pour y reüssir comme il a it. L'on voit des lettres & des harangues rectes dans tous ses livres, comme celle de rses dans les deux premiers, d'Aetes dans troisiéme, des Deputés de Colchos dans le atriéme, de Belisaire dans le cinquiéme. non content de pénétrer dans les conseils, ur découvrir les causes principales des éve-

gines hiſtoriques, Sempronius, Valerius Antias, & Quadrigarius, que cite ſi ſouvent Aulu-Gelle, peuvent être nommés, pour avoir tous précedé Salluſte en ce genre d'écrire. Mais puiſqu'il ne nous reſte rien de leurs ouvrages, que le regret de les avoir perdus, le Fabius, le Caton, & le Sempronius que nous a donné Annius de Viterbe, étant toutes piéces ſuppoſées, par une impoſture, dont nous nous ſommes déja plaints plus d'une fois; n'eſt-il pas juſte de faire ouvrir cette ſeconde carriere à Salluſte, de qui nous avons des piéces d'Hiſtoire entieres, & d'autres fragmens, que tous les ſavans reſpectent? Je ſai bien, que Céſar eſt auſſi ancien que lui, & qu'on veut même, que Salluſte quoique plus âgé, ſoit mort ſept ans depuis le meurtre de cet Empereur. Il ne me ſçaura pas mauvais gré néanmoins, ſi je donne ici à un autre la préſéance, qu'il n'a jamais pû ſouffrir de perſonne durant ſa vie. Le nom de Commentaires plûtôt que d'Hiſtoire que portent ſes œuvres, me porte à cela. Le langage de Salluſte, à qui l'on reproche l'[illegible] d'antiquité, avec l'affectation des vieux mots de Caton, m'y oblige encore; Et le jugement de Martial, que tout le monde allégue en ſa faveur, ſemble m'y forcer:

Il

ı qui lui ſoit plus contraire que le man-
nt de parole ou de foi, & par conſe-
qu'Agathias ne pouvoit pas mieux dé-
Procope, ni reparer plus avantageuſe-
e tort, qu'il nous avoit fait.
ut que je remarque ici comme, nonob-
ue ces deux Hiſtoriens euſſent des pen-
oppoſées pour ce qui nous concerne,
ıt pas laiſſé de convenir en ce qui tou-
la grandeur & l'indépendance de nos
Procope reconnoit dans le troiſiéme
le la guerre Gotique, qu'il n'y avoit
de Monarques au Monde, avec les Em-
s Romains, qui euſſent le droit de faire
indre leur image dans la monnoie d'or;
e que le Roi même de Perſe, qui pre-
ſi glorieux titres, n'eût oſé entrepren-
n faire autant. Agathias auſſi parlant
i Théodebert, dit, qu'il fut tellement
é de voir que l'Empereur Juſtinien pre-
tre autres qualités celle de *Francicus*,
e s'il eût domté les François, & qu'il
oſſedé quelque droit de ſuperiorité ſur
que par cette ſeule conſideration il ſe
t d'aller ſubjuguer la Thrace, mettre le
devant Conſtantinople, & renverſer
ire Romain, dont cette ville étoit pour
capitale. Je ſai bien que le même Aga-

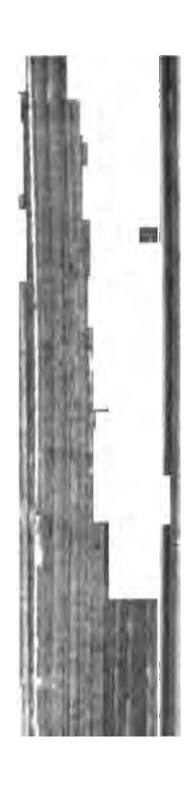


mort survenue dans la chasse d'u
sauvage, rien ne le pouvoit plus r
Dieu fait, si l'évenement eut été
aux conjectures de nôtre Historien
a que ce sont des témoignages irré
du pouvoir absolu de nôtre Mona
n'a jamais reconnu que Dieu pour
& selon le mot d'un bon Gauloi
dre, que le Ciel seul au dessus d'e

Pour revenir aux exemples de
que fait Agathias, bien différens d
Procope, & où la force du rai
semble être toute du côté du prep
produirons un endroit fort nota
quatriéme livre. Il n'y peut souffri
cope, non content de dire qu'Arc
la Tutelle de son fils Théodose &
re, au Roi de Perse Isdigerdes, (

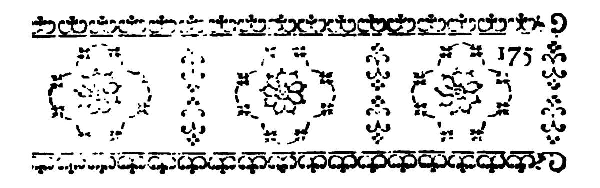
ımme ſage, & qu'il ſe conduiſoit très pru-
ımment. C'eſt, dit Agathias, juger des cho-
s par les évenemens, comme le peuple le
atique toûjours; mais à les examiner par
raiſon, il ſe trouvera, que jamais Souverain
fit rien de plus reprehenſible, que fut la
éclaration d'Arcadius. N'étoit ce pas don-
r la Brebis en garde au Loup, que de com-
ettre ſon fils & ſon Etat entre les mains de
ır plus grand ennemi, par une confiance,
i pour être quelquefois tolerable entre des
rticuliers, ne peut être ſoufferte, où il étoit
eſtion du ſalut d'un jeune Monarque, & de
conſervation d'une Couronne, d'autant plus
viée, qu'elle vouloit donner la loi à toutes
autres? En vérité, il n'y a perſonne qui ne
ive acquieſcer au ſentiment d'Agathias, &
i ne conclue probablement avec lui, que
ns l'évenement de cette Tutelle, heureux
mme chacun le ſait, il y a plus de ſujet d'ad-
irer la bonté & l'integrité du Roi de Perſe,
le la prudence de l'Empereur.

Entre pluſieurs choſes très remarquables
ui ſe trouvent dans les cinq livres de l'Hi-
oire d'Agathias, il faut ſingulierement ob-
rver non ſeulement ce qu'il dit de la ſuite
es Monarchies Orientales vers la fin du ſe-
ond, mais principalement ce qu'il ajoûte



bien traiter cette matiere, l'aut
gius Truchement est de très gr
tira des Annalistes & Bibliothé
de Perse, ce que cet Historien
Certes, il a raison de corriger le
cope, par celui des mémoires,
fourni cet interprete, & de les p
te autre rélation, parce que ch
plutôt crû dans l'Histoire de so
Etranger; sur tout si l'on fonde
sur des piéces authentiques, co
celles des Archives publiques qu
muniquées à Sergius. C'est p
nissons la premiere partie de nô
pour venir à la seconde, qui re
considérables Historiens Lati
restent des anciens.

[redacted]



DES

HISTORIENS LATINS.

SALLUSTE.

LA même raiſon, qui m'a fait mettre Hérodote le premier des Hiſtoriens ecs, m'oblige à donner ici le même rang alluſte entre les Latins, quoiqu'il y en ait de beaucoup plus anciens que lui. Car us ſavons qu'Ennius avoit écrit long tems paravant dix huit livres d'Annales en vers roïques, & que Nævius au même ſiécle, ſe it à mettre la premiere guerre Punique en utres vers nommés Saturniens. Fabius ſor fut celui des Romains, qui commen-à faire une Hiſtoire en proſe Latine. Poſt-mius Albinus, Caſſius Hemina, C. Fan-s, à qui Salluſte donne le titre de vérita-, vinrent en ſuite. Et Caton avec ſes Ori-

gines historiques, Sempronius, Vale
tias, & Quadrigarius, que cite si souv
lu-Gelle, peuvent être nommés, po
tous précedé Salluste en ce genre
Mais puisqu'il ne nous reste rien
ouvrages, que le regret de les avoir
le Fabius, le Caton, & le Semp
que nous a donné Annius de Viterbe
toutes piéces supposées, par une i
re, dont nous nous sommes déja plai
d'une fois; n'est-il pas juste de f
vrir cette seconde carriere à Salluste,
nous avons des piéces d'Histoire entie
d'autres fragmens, que tous les savan
stent? Je sai bien, que César est aussi
que lui, & qu'on veut même, que S
[redacted]

'erit, ut perhibent doctorum corda virorum, Crispus Romana primus in Historia. *Mart. in apoph.*
.itre ce reproche que lui faisoit Asinius *A Gell. l. 1.*
), de s'être trop attaché aux vieilles fa- *cap. 15.*
de parler des Origines de Caton, il est
d'un vice tout contraire, d'avoir trop
e mots nouveaux, de translations au-
ufes, comme les nomme Suetone, &
rases purement Grecques, dont Quinti-
donne cet exemple *vulgus amat fieri.* *L. 9. inst.*
ii impute encore d'être trop concis dans *cap. 3.*
xpressions, & d'avoir rendu par là son
obscur & difficile; comme la briéveté
ordinaire voisine de l'obscurité. C'est
juoi le même Quintilien ordonne aux *L. 2. inst.*
s gens, de s'attacher plus à la lecture de *c. 5. & l. 4.*
Live, qu'à celle de Salluste. Et il leur *cap. 2.*
amânde ailleurs d'éviter soigneusement
nre d'écrire, rompu & accourci, dont
le a fait une perfection, & qui vérita-
ent est très agréable en lui, mais qu'on
it pourtant jamais se proposer pour mo-
parce que son imitation nous peut ren-
nsensiblement moins intelligibles; ce
'st très contraire à la vraie Eloquence.
apprenons aussi par plusieurs passages *L. 3. c. 1.*
u Gelle, combien il y avoit de person- *l. 4. cap. 15.*
e son tems qui trouvoient à redire dans *& lib. 10. cap. 20.*



n'ait été justement repris là des
torité de ses accusateurs: Mais
il pas être trop scrupuleux en ce
ceux, qui sont si délicats, qu'il
rien souffrir qui les choque t
dans le langage, de voir avec un
Orat. 12. tion ce que Dion Chrysostome,
considérables Orateurs de la Gre
quand il nous décrit l'éloquenc
ble d'Homere. Il dit, qu'il s'e
servi de tous les Dialectes, &
un Peintre brouille ses couleur
agréablement le Dorien, l'Attiq
d'Ionie. Jamais il n'a fait diff
ploier un terme significatif,
qu'il fût & hors de l'approbation
c'est pourquoi Dion le compare
ont trouvé quelque trésor, &
de vieilles pièces d'or & d'argent,

Or parce que le mot de briéveté eſt équi-
oque, & que je vois une infinité de perſon-
es, qui parlent de Tacite & de Salluſte com-
ne d'Auteurs qui ſont également brefs, je ju-
;e à propos de dire, combien il importe de ne
onſondre pas de la ſorte ce qui eſt ſi diffé-
ent. On ne ſauroit nier, que Tacite n'ait
uivi Salluſte en cette façon d'écrire preſſée,
ont l'un & l'autre ſe ſont ſervis; ce qui peut
aire trouver de la reſſemblance entre eux.
Tous ceux, qui ont conſidéré le ſtyle des an- *L. 3. hiſt.*
iens, s'accordent en cela, & Tacite a té-
noigné, combien il eſtimoit celui de Sallu-
e, quand il l'a nommé *rerum Romanarum*
orentiſſimum auctorem, ce qui le lui a fait
niter. Mais ce n'eſt pas à dire pourtant,
ue cette expreſſion Laconique, qui leur eſt
ommune à tous deux, les égale au reſte, &
s puiſſe faire paſſer pour Hiſtoriens auſſi
refs l'un que l'autre. Car, à proprement
arler, ce n'eſt pas tant l'élocution conciſe,
ui fait un Hiſtorien bref, que ce qu'il traite,
uand il eſt tel, qu'on n'en ſauroit rien ôter
ans préjudicier à ſon ſujet, & ſans gâter ſon
uvrage. C'eſt juſtement par là, qu'on peut
outenir, que Tacite eſt un Auteur très bref,
uiſqu'en retranchant le moindre mot de ſes
ompoſitions, vous diminuez ſes penſées, &



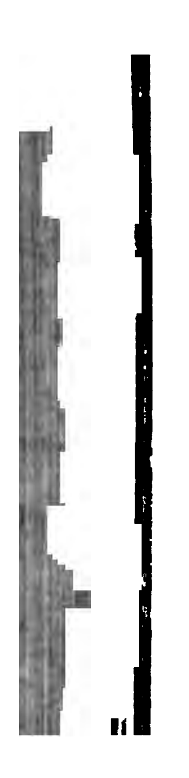
pas essentielles, & qu'on en pourr
sans ruïner son dessein, ni offenser
te, selon l'observation de Jules Sc

Lib. 4. de re poët. cap. 24.

Nous n'avons que des lambeaux
cipale Histoire de Salluste, dont la
de Rome faisoit le commencement
nous reste deux piéces entieres de
juration Catilinaire, & la guerre co
thin, d'où nous pouvons tirer des pr
santes de ce que je viens de propos
gard de la premiere, toute petite qu'e
a deux Avant propos, dont celui q
& qui est une très belle déclamati
l'oisiveté, peut être néanmoins no
vraie selle à tous chevaux, parce c
me Quintilien l'a fort bien observé
qui touche son Histoire, ni qui le r
propre à cette composition qu'à to
Il est suivi d'une description des ho

[redacted]

la vertu des premiers Romains, & de ce qui
avoit fait dégénerer de son tems. Pour
t effet il ne prend pas son commencement
moins loin que de la fondation de Rome
r les Troyens, lorsqu'Enée fugitif avec les
tres vint contester cette partie de l'Italie,
i elle est fondée, aux Aborigenes. Il fait
ir en suite, comme elle fut gouvernée par
s Rois, que l'orgueil fit déposer, & comme
e devint grande en peu de tems par la ver-
de ceux, qui l'habitèrent. Il touche les
erres, qu'ils eûrent contre les Carthagi-
is; le relachement de la Discipline, qui ar-
a depuis; & les dissensions civiles de Ma-
s & de Sylla, qui pensèrent desoler la Ré-
blique. Tout cela pour venir enfin au
ns de Catilina, le plus corrompu de tous,
qui sembloit inviter ce mauvais Citoien à
reprendre ce qu'il tacha d'exécuter. Cer-
, on ne peut pas dire, que celui, qui se don-
le loisir de dire, quoique très bien, tant
choses avant que d'entamer son principal
pos, vise à la briéveté. La Préface de la
erre Jugurthine n'est pas moins détachée
son sujet. C'est une invective contre ceux,
e le vice & la débauche empèche de pren-
des occupations d'esprit proportionnées
x forces, dont la Nature l'a pourvû. Il



l'Histoire, & qu'il commencera p
guerres, qu'eûrent les Romains
gurtha. Mais nous ne saurions r
voir avec quelle liberté Salluste
tout ce qu'il a crû, qui pouvoit
travail plus agréable, que par l
de ces deux freres Carthaginois n
Philenes, que l'amour de la Patri
si glorieusement. Sur le seul
quelques Deputés de la petite vill
située entre les deux Syrtes, qui vi
ver Metellus aprés la prise de T
qu'il juge à propos de rapporter
notable, arrivée dans cette mê
de deux jeunes hommes de Carth
firent enterrer tout vifs, pour acc
ritoire de leur païs. Et là dessus
belle narration des différens d'E
guerres qu'eûrent autrefois les

›n, que nous venons de dire. Il eſt
ı, que la guerre de Jugurtha n'eût pas
oins bien décrite ſans cette Digreſſion,
: ſi Salluſte eût affecté d'être bref dans
.ſtoire, il s'en fût ſans doute abſtenu.
:e qui me fait ſoutenir, qu'encore qu'il
. l'élocution ou la phraſe fort conciſe,
bien que Tacite, il ne laiſſe pas d'être
ı dans le corps de ſon Hiſtoire comme
.ive, qui n'uſe pas d'une expreſſion
comme lui. Et peut-être que Servi- *Lib. 10.*
'onianus ne vouloit dire autre choſe par *inſt. c. 1.*
façon de parler, dont Quintilien s'eſt
ſouvenir, que Salluſte & Tite Live
ıt plûtôt pareils que ſemblables, *pares*
ıgis eſſe quam ſimiles, parce que dans
çon d'écrire différente, ils ont tous deux
leurs ſujets fort diffuſément.
ſerois bien fâché, qu'on crût, qu'en re-
ıant cette Digreſſion de Salluſte, je la
ſſe condamner. Elle me ſemble très
& je ne penſe pas, qu'on puiſſe blâmer
ıe ſorte d'*Epiſodes*, ſi ce n'eſt, lorſqu'on
:rt mal à propos. Je fais la même dé-
.on pource que j'avois déja rapporté
ant ſa diction, & ſes termes, ou trop
:aux, ou trop antiques, ne déſirant pas,
ſe perſuade par là, que je ſois de ceux,

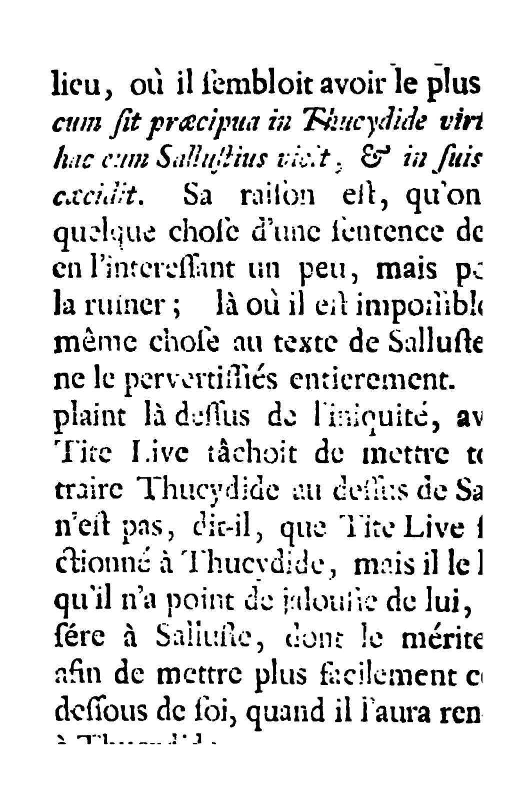


n'ait été justement repris là dessus
torité de ses accusateurs: Mais aus
il pas être trop scrupuleux en cela,
ceux, qui sont si délicats, qu'ils r
rien soufrir qui les choque tan
dans le langage, de voir avec un p
Orat. 12. tion ce que Dion Chrysostome, l'u
considérables Orateurs de la Grece
quand il nous décrit l'éloquence i
ble d'Homere. Il dit, qu'il s'est
servi de tous les Dialectes, & qu
un Peintre brouïlle ses couleurs,
agréablement le Dorien, l'Attique
d'Ionie. Jamais il n'a fait diffic
ploier un terme significatif, po
qu'il fût & hors de l'approbation c
c'est pourquoi Dion le compare à
ont trouvé quelque trésor, & qu
de vieilles pièces d'or & d'argent, d

[redacted]

grace, il en compofoit, dit-il, auffi libre-
:nt que des vers, autant de fois, qu'il étoit
eftion d'exprimer le fon des eaux couran-
, le murmure des vents, ou quelque au-
: chofe femblable. Cependant, ajoûte
grand Orateur, avec toute la liberté
'Homere s'eft donnée, il ne laiffe pas d'ê-
: reconnu pour le plus éloquent de tous
Poëtes, & pour le Prince de ceux de fa
ofeffion. Nous devons faire le même ju-
ment de l'Eloquence hiftorique ou oratoi-
, que Dion fait de celle d'Homere ; &
rce que je me fuis expliqué affés au long
deffus dans mes Confidérations fur l'Elo-
ence Françoife de ce tems, je n'en dirai
s ici davantage.

Pour revenir à Sallufte, ce n'eft pas mer-
ille, qu'il ait été repris dans fon ftyle,
isque Thucydide, qu'il s'étoit propofé
ur regle & pour prototype, n'a pû s'exem-
- de cenfure. Cela n'a pas empêché *Vell. Paterc.*
artant que Zenobius Sophifte Grec qui vi-
it du tems de l'Empereur Adrien, ne prît
peine de traduire en fa langue l'Hiftoire
Sallufte, tant elle étoit de grande réputa-
n entre ceux de fa Nation, auffi bien que
mi les Romains ; ce que nous apprenons *in voce Zenobius.*
Suidas. Mais le jugement de Seneque *Lib. 9.*

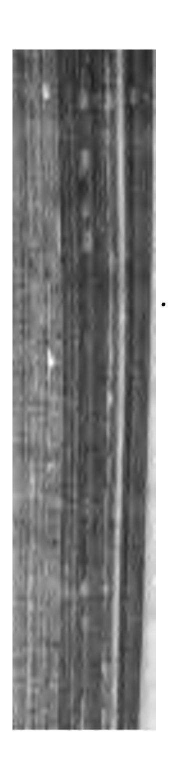


lieu, où il sembloit avoir le plus
cum sit præcipua in Thucydide virt
hac cum Sallustius vicit, & in suis
cecidit. Sa raison est, qu'on
quelque chose d'une sentence de
en l'interessant un peu, mais p
la ruiner; là où il est impossibl
même chose au texte de Salluste
ne le pervertissiés entierement.
plaint là dessus de l'iniquité, av
Tite Live tâchoit de mettre t
traire Thucydide au dessus de Sa
n'est pas, dit-il, que Tite Live
ctionné à Thucydide, mais il le
qu'il n'a point de jalousie de lui,
fére à Salluste, dont le mérite
afin de mettre plus facilement c
dessous de soi, quand il l'aura ren

[redacted]

partian, qui a remarqué le jugement *In Hadr.*
:ieux de ce Prince, nous fait voir celui
autre aussi avantageux à nôtre Histo-
que le premier lui étoit préjudiciable,
que Septimius Severus envoia sur la *In Sev.*
: ses jours, se sentant accablé de mala-
à son fils ainé l'oraison divine, c'est le
'e terme de Spartian, que Salluste fait
oncer à Micipsa devant ses enfans, pour
xhorter à la concorde étant prèt de
ir. L'on peut voir cette belle haran-
lans le commencement de la guerre Ju-
iine, & je m'assure, qu'elle sera toû-
préferer l'estime, que faisoit de Sallu-
Empereur Severe, au mépris d'Adrien,
'est suivi de personne.

ne parle point ici de cette déclamation
osée contre Ciceron, parce qu'outre
:e n'est pas un ouvrage historique, tout
onde tombe d'accord, que pour ancien-
n'elle soit, & nonobstant que Quinti- *Lib. 4. inst. c. 1.*
la cite, jamais pourtant Salluste n'en
: véritable Auteur. Mais le consente-
t n'est pas pareil entre les Critiques tou-
t les deux Oraisons, ou plûtôt Epitres,
ssées à César du tems vraisemblable-
t, qu'il faisoit la guerre en Espagne, &
traite de l'ordre, qui pouvoit être mis



vicieuses en composent quelque
n'y aiant point d'inconvenient,
teur soit en même tems excelle
& méchant homme.

Entre les choses qu'on rema
& qui vont le plus à la recomn
son Histoire, c'est de s'être en
fois tout exprès pour aller re
Afrique les places, dont il voulo
scription, parce qu'elle étoit
l'intelligence de ce qu'il écrivoit.
c'est ainsi qu'en ont usé les mei
riens, & le mot de Messenio
montre assés, combien les Rom
les voiages importans, & la v
necessaire à un Historien. Ce
à l'un des Menæchmes, qu'ils o
ru le Monde, & qu'il est tems

it, que pour être bon Historien, il faloit r été voiageur auparavant ; ce que j'ai obſervé, il me ſemble, dans la Section olybe. L'on aſſure encore, que Salluſte rovition de beaucoup de livres écrits en ue Punique, dont il ſe faiſoit donner erprétation très ſoigneuſement au même in de s'en prévaloir dans ſon ouvrage orique. Et dautant que perſonne n'igno- combien les anciens ont eſtimé cet Au- , dequoi nous avons déja produit quel- témoignages, j'ajoûterai ſeulement, Lipſe entre les modernes n'a point fait culté de le nommer le Prince des Histo- s. Il le préfére librement à Céſar, à Live, & au reſte de ceux, qu'il nom- *minorum gentium hiſtoricos*. Bref, il oué de rien tant Corneille Tacite, que oir excellemment imité Salluſte. Tur- a dit auſſi, qu'il rémarquoit tant d'élo- nce dans ce dernier, qu'à ſon avis il avoit oché plus près de Demoſthene que Cice- Præf. in Tac. & Not. in l. 1. Pol.

Au ſurplus, je me ſuis tû exprès de ue Trogus Pompeius trouvoit à repren- aux harangues de Tite Live & de Tacite, nd ils les ont rendues directes, au lieu de faire obliques, parce que c'eſt un ſenti- it de Trogus & de quelques autres, ſujet Lib. 28. adverſ. cap. 22. Iuſtinus lib. 38.



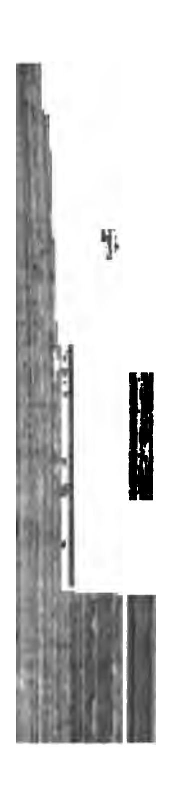
Mithridate à Arſace, interrompi
ſes narrations. Ce ſont de p
qui méritent néanmoins d'êtr
avec reſpect dans les grands Au
ſervir d'exemple aux autres. S
& quelques modernes euſſent
d'une ſi raiſonnable conſidérati
roient pas condanné, comme
toute ſorte de blâme ou de loü
donnent par un Hiſtorien. La
rendent de leur avis n'eſt pas bon
plus le fait d'un Orateur, que d'
d'en uſer ainſi; outre qu'à leur
tion toute nuë porte aſſés un I
cieux, à faire état des actions q
ſente, ou à les cenſurer. Car i
pris garde, que l'Orateur & l'H
aſſés d'autres choſes communes,

[redacted]

res, dont nous lisons avec tant de satis-
on les sentimens contraires, où aux per-
es dont ils parlent, ou aux choses qu'ils
ortent, les devoit rendre plus retenus
leur opinion.

CESAR.

nom de César est si illustre, qu'on ne
peut rien ajoûter à la recommandation
es ouvrages, de quelque nature qu'ils
t, après avoir dit, qu'il en est l'Auteur.
l ne doit pas à ses seules actions militai-
ette haute reputation qui le suit; les Let-
n'y ont guéres moins contribué que les
es; & je le trouve aussi glorieux, cou-
é par les Muses sur le Parnasse, que tri-
hant aux côtés de Bellone dans le champ
lars. C'est ce qui fait prononcer à Quin-
 ces paroles hardies, que César parloit
rivoit avec le même esprit, dont il com-
oit; & que ce grand Génie, qui paroissoit *Lib. 10. inst. cap. 1.*
toutes ses victoires, animoit encore ses Eodem
ngues & ses compositions. Aussi est-il animo
d'observer, qu'entre les loüanges, que dixisse
nciens donnoient aux Orateurs de ce quo bella-
-là, ils prisoient bien les pointes de Sul- vit.



encore inſpiré cette ardeur & cett
ce, par laquelle ils l'ont toûjou
de tous les autres. Que ſi no
porter un peu plus outre ce prop
de nouveaux paralleles entre l'é
valeur de ce Prince incomparable
facile de faire voir, que ſi toute
du Monde qu'on connoiſſoit alors
l'Aſie & l'Afrique, partagèrent ſes
il n'a pas moins pénétré dans le gl
ctuel, n'aiant laiſſé presque auc
qu'il n'ait cultivée, & où il n'ait
Aſcon. admiration. Dès ſa plus tendre
Pedia compoſa la loüange d'Hercule &
gedie d'Oedipe, outre quelques
furent nommées Julies, & dont
fendit depuis la publication. N
In Cæſ. vons pas dire, quel étoit ce Poe
cap. 56.

[redacted]

ft une des plus delicates piéces de toute la
ësie Latine. Il n'a pas moins excellé,
mme nous venons de voir, parmi les Ora-
irs, & ses harangues pour les Bithyniens,
ur la loi Plautie, pour Decius Samnite,
ur Sextilius, avec assez d'autres, que nous
ivons plus, en rendoient autrefois des té-
oignages certains. A l'âge de vint & un
s il accusa solemnellement Dolabella; &
tant encore que Questeur il fit les Orai-
is funebres de sa tante Julie, & de sa fem-
Cornelie. Ses deux Anti-Catons mon-
rent ce qu'il pouvoit dans la Satyre; & ses
ux autres livres de l'Analogie lui donnè-
t place entre les premiers Grammairiens.
compofa quelques traités des Auspices,
utres des Augures; & quelques-uns enco-
d'apophthegmes ou de propos mémora-
s. Mais ce qu'il donna au public du mou-
ment des Astres, qu'il avoit appris en Egy-
, mérite d'autant plus de considération,
on y lisoit le prognostique de sa mort aux
es de Mars, si Pline l'ainé en doit être crû, *Macr. 1. Satur. cap. 14.*
que ce travail fut suivi de la reformation
Calendrier. Je laisse à part les Epheme-
les qu'il laissa, dont parle Servius, pour *In l. 11. Aen.*
nir enfin à ses Commentaires, qui est son
ivrage Historique, lequel nous devons exa-

N ij

taires, que Cesar n'avoit pas de
une Histoire parfaite. Ils sont
In Bruto. Ciceron, & si dépoüillés de t
mens d'Oraison, qu'il étoit tr
leur donner, qu'encore qu'ils
agréables en cet état-là, on ne
dre pourtant que pour des mér
de sa main pour ceux, qui se f
appliquer à faire l'Histoire de so
pendant, comme des materiau
rés eussent pû servir à quelques
sez temeraires pour entreprendi
leur artifice, & de les enjoli
hommes de jugement se sont a
faire, croiant que c'étoit une c
au dessus de leurs forces, & q
point d'honneur à acquerir poi
mettroient la main à un ouvra
passé celle d'un si grand ouvrie

[redacted]

semble un peu difficile ont été sans doute
›rrompus. Et nous savons, qu'il étoit si A Gell.
oigné de tomber dans ce vice d'obscurité, l. 1. noct.
ıe c'est de lui que nous tenons l'impertant Att. c. 10.
·écepte, de fuïr comme un dangéreux & Macr.
ueil toutes les dictions, qui ne sont pas l. 1. Satur.
ıns le frequent usage, ce qui les rend moins cap. 5.
opres à nous expliquer nettement & avec
ırté. Quant aux choses que traite César
ıns ses Commentaires, ce sont ses propres
tions, qu'il décrit, & il ne nous dit guéres
évenemens, qu'il n'ait vûs. Suetone néan- In Caes.
oins l'accuse par la bouche d'Asinius Pollio cap. 56.
n'avoir pas été assez exact, & même de
tre éloigné assez souvent de la vérité, soit
r crédulité, lors qu'il déferoit à de faux
ports, soit à escient, ou encore par de-
ıt de mémoire; de sorte qu'Asinius ne
utoit point, que si César eût vécu, il n'eût
nis la main à ces mêmes Commentaires,
qu'il ne les eût corrigés en beaucoup d'en-
oits. A n'en point mentir, sa narration
fort différente en beaucoup de choses,
i le touchent, de ce que nous lisons dans
utres Auteurs, tels que Dion, & Plutar-
e sur le même sujet. Il n'en faut point
utre exemple, que ce qu'il écrit touchant
Trésor de la République, qu'elle conser-

voit depuis le tems de la prise de R
les Gaulois, pour s'en prévaloir dans
extreme nécessité. Car il veut, qu
lus, qui avoit ordre de l'envoier à I
l'ait laissé à l'abandon par sa fuite
miere nouvelle, que les troupes d
commençoient à se rendre maitres
ville, quoique cette nouvelle fût faus
pendant on tient pour certain, que M
aiant voulu comme Tribun empèche
de s'emparer de ce même Trésor,
mier fut contraint de quitter Rome, i
par les ménaces de l'autre, qui fit o
force les portes du lieu, où ce nerf de
re & de l'Etat se conservoit, ce qu
un merveilleux avantage. Cela

[redacted]

[redacted]

erre civile, ni les sept de celle des Gaules *Lud. Carrio.*
:toient point de César ; ce qui ne mérite
;, qu'on y fasse la moindre réflexion, leur
inion n'aiant ni fondement, ni suite. Mais
égard du huitiéme livre de ce dernier ou-
ige, la plûpart du monde tombe d'accord,
'il est de la façon d'un Hirtius, qui a fait
si les Commentaires des guerres d'Alexan-
e, d'Afrique, & d'Espagne. Quelques
s pourtant les attribuent à cet Oppius,
n des amis intimes de César, qui écrivit
:ore un livre, pour prouver que le fils de
:opatre, qu'elle disoit avoir eu de ce mê-
César, n'étoit point de son fait. Qui-
ique soit l'Auteur du dernier livre de la
:rre des Gaules, il témoigne assez, com-
n il étoit dans l'étroite amitié de ce Mo-
quc, quand il dit, qu'encore que tous
ıx, qui lisent les écrits de César les admi-
t aussi bien que lui, il a néanmoins plus
:aison de le faire que personne, parce que
autres n'y considérent que la pureté de la
tion, & l'excellence du stile, mais que lui,
sait avec quelle facilité, & promptitude
Prince mettoit la main à la plume, il a un
ıveau & tout particulier sujet d'admira-
n. Surquoi nous nous devons souvenir du
éloge que lui donne Pline, d'avoir passé en *Lib.*

na plusieurs volumes au public, qu'à l
sollicitation & par le conseil de ce di
ℓteur de ses études. Mais le dernier &
plus considérable de ses ouvrages fut l'h
stoire, que nous avons de lui, qui alloit
puis la fondation de Rome jusqu'à la mort
Quint. l. 10. inst. cap. 1. Drusus en Allemagne; & dont la belle
texture, les agréables narrations, & la d
ce facilité, le font comparer à Hérodote;
qui semble lui adjuger le premier rang
les Historiens Latins. Elle n'étoit pas
commencement divisée par Decades, c
me nous la voions. C'est une distribu
ou distinction récente, dont on ne voi
cun vestige dans Florus son Abbreviateur,
Ep. ad Io. B c. l. 7. de hon. disc. c. 12. dans pas un des Anciens, & que Politien,
trarque, avec Petrus Crinitus ont déja c
battuë. Des cent quarante, ou cent qua
te deux livres qu'elle contenoit, il ne n
en reste plus que trente cinq, encore ne s
ils pas d'une même suite, puisque tout
seconde Decade nous manque, & que n
n'avons que la premiere, la troisiéme, &
quatriéme, avec la moitié de la cinquiém
qui fut trouvée dans Worms de la mém
de nos peres, par Simon Grynéus. L'o
aussi recouvré depuis peu le commencem
du quarante troisiéme livre, par le mo

tale du Monde où il le trouva, tant de raretés assemblées ne le purent plus arrêter, aussitot, qu'il eût vû celui dont la seule renommée lui avoit fait entreprendre un tel voiage, que fut le sien. Elle n'étoit pas simplement appuiée sur cette Histoire, qui est aujourd'hui l'unique sujet de l'estime, que nous faisons de Tite Live. Il avoit écrit avant que de venir à Rome sous l'heureuse domination d'Auguste, des Dialogues Philosophiques, qu'il lui dédia, & qui lui acquirent l'amour & la protection d'un Monarque le plus favorable aux Muses, qu'elles eûrent jamais. Outre ces Dialogues, dont parle Seneque, nous apprenons de Quintilien, qu'il avoit encore donné d'excellens préceptes de Rhétorique dans une lettre adressée à son fils, où il lui recommandoit sur tout la lecture de Demosthene & de Ciceron, sans se soucier d'une infinité d'autres Auteurs, s'il ne s'en trouvoit quelqu'un qui eût beaucoup de ressemblance à ces deux qu'il devoit avoir toûjours devant les yeux. Et l'on peut voir dans Suetone, comme Tite Live avoit été choisi entre les plus savans hommes de son siécle, pour avoir soin de l'instruction du jeune Claudius, qui fut depuis Empereur, puisque ce Prince n'entreprit d'écrire l'Histoire Romaine, dont il don-

Ep. 101.

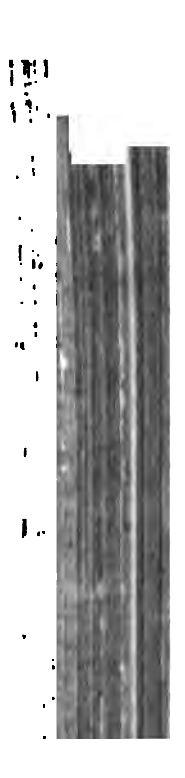
L. 10. inst. c. 1

In Claud. cap. 41.



ques là, qu'ils se sont imaginé
ron eût entrepris d'écrire l'Histo
meuré inferieur de beaucoup
Sans faire en faveur de l'un de
si desavantageuses à l'autre,
dire, qu'ils ont excellé tous deu
te dans leurs professions, que
personne n'a été oui avec tant
de ravissement à Rome que C
n'avons point aussi d'exemple
tion étenduë & glorieuse, com
de Tite Live, si nous considéro
ne le Jeune nous en a laissé par
Lib. 2. ep. 3. ad nep. de ses Epitres. Il dit, que ses
virent venir en Italie des extrem
gne un homme de Seville ou de
estimoit alors la derniere place
côté de l'Occident, pour avoi
ment d'envisager Tite Live &

fonde où il le trouva, tant de raretés
:s ne le pûrent plus arrêter, aussi-
l eût vû celui dont la seule renom-
voit fait entreprendre un tel voiage,
fien. Ilen'étoit pas simplement ap-
cette Histoire, qui est aujourd'hui
ujet de l'estime, que nous faisons de
e. Il avoit écrit avant que de venir
sous l'heureuse domination d'Augu-
Dialogues Philosophiques, qu'il lui
qui lui acquirent l'amour & la pro-
un Monarque le plus favorable aux
qu'elles eûrent jamais. Outre ces *Ep. 101.*
:s, dont parle Seneque, nous appre- *L. 10.*
Quintilien, qu'il avoit encore donné *inst. c. 1.*
is préceptes de Rhétorique dans une
essée à son fils, où il lui recomman-
:out la lecture de Demosthene & de
sans se soucier d'une infinité d'au-
urs, s'il ne s'en trouvoit quelqu'un
eaucoup de ressemblance à ces deux
oit avoir toûjours devant les yeux.
:ut voir dans Suetone, comme Tite *In Claud.*
oit été choisi entre les plus savans *cap. 41.*
de son siécle, pour avoir soin de
ion du jeune Claudius, qui fut de-
ereur, puisque ce Prince n'entre-
ire l'Histoire Romaine, dont il don-



puis la fondation de Rome jusqu
Drusus en Allemagne ; & dont
texture, les agréables narration
ce facilité, le font comparer à H
qui semble lui adjuger le premi
les Historiens Latins. Elle n'
commencement divisée par De
me nous la voions. C'est une
ou distinction récente, dont on
cun vestige dans Florus son Abbr
dans pas un des Anciens, & que
trarque, avec Petrus Crinitus o
battue. Des cent quarante, ou
te deux livres qu'elle contenoit
en reste plus que trente cinq, en
ils pas d'une même suite, puis
seconde Decade nous manque,
n'avons que la premiere, la trois
quatriéme, avec la moitié de la

Quint. l. 10. inst. cap. 1.

Ep. ad Io. B c. l. 7. de hon. disc. c. 12.

[redacted]

'un manuſcrit de la Bibliothéque du Chapi-
e de Bamberg. Mais ce fragment n'a pas
é reçû ſans conteſtation. François Bartho- *Lib. 8. c. 19. de hiſt. lat.*
n, qui l'apporta d'Allemagne en Italie, An-
oine Quærengus, & Gaspar Luſignan Au-
ur de la premiere impreſſion, le jugent au-
entique. Voſſius & quelques autres pro-
ſtent au contraire, que c'eſt une piéce ſuppo-
e, & qui ne peut tromper que ceux, diſent-
s, qui ont des oreilles de Midas. Pour le
rplus des quatorze Decades, il faut ſe con-
nter par force du Sommaire ou Epitome
ue Florus nous a dreſſé, ſi tant eſt qu'il ſoit
Auteur d'un travail, que tant de perſonnes
ondannent, comme aiant été cauſe de la per-
des œuvres de Tite Live, que nous regret-
ons ſi fort. C'eſt l'opinion de Bodin, qui *In Meth. hiſt. c. 2.*
cuſe de même Juſtin d'avoir fait un pareil
rejudice à Trogue Pompée, & Xiphilin, en-
ore à Dion, en les abregeant. Caſaubon
ſt auſſi de cet avis, croiant que le recueil
it par Conſtantin d'un corps Hiſtorique de
inquante trois parties, a donné lieu au mé-
ris des auteurs, qui le compoſoient, & qui
e ſont perdus en conſéquence, parce qu'on
'eſt contenté de ces petits extraits. Quoi-
u'il en ſoit, ſi les trois Decades & demie
ue nous avons de Tite Live, nous ſont pleu-

[redacted]

rer la perte du ſurplus, elles ſont d'a
ſuffiſantes pour nous le faire eſtimer t
gne de tous les éloges qu'il a reçûs d
ciens. Certes, ils ne lui en ont point
de plus glorieux, que celui, qui lui f
Anno 1451. feré, il y a juſtement deux cens ans, p
phonſe Roi d'Arragon, quand il fit d
der par ſon Ambaſſadeur aux Citoiens
doue, & obtint d'eux comme une pré
relique, l'os du bras dont ce fameux c
triote avoit écrit ſon Hiſtoire, le faiſant
porter avec toute ſorte d'honneurs à N
où il le reçût de même. Auſſi dit-on, q
Prince avoit recouvré ſa ſanté par le
charmant que lui donna la lecture de
même Hiſtoire.

[redacted]

[redacted]

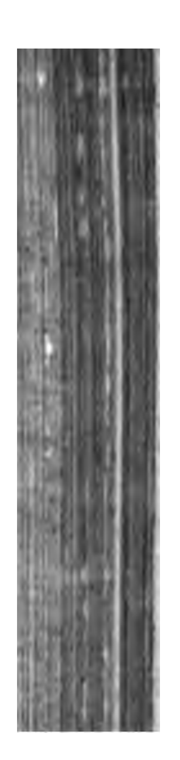
crits de toutes les Bibliothéques, où il fçût
u'on les confervoit curieufement. Mais ne
lit-on pas, que l'humeur capricieufe & ty-
annique de ce Prince, lui firent commettre
: même excès contre les œuvres & les fta-
ies de Virgile? Qu'il voulut fupprimer les
rs d'Homere, fur ce prétexte, que fa puif- *Suet. in Calig. cap. 34. & in Domit. c. 10.*
ice ne devoit pas être moindre que celle de
aton, qui les avoit défendus dans fa Républi-
e imaginaire? Et que ne pouvant fouffrir
neque, ni aucun homme d'éminente vertu,
lui prit même envie, d'abolir la Jurispru-
nce avec le nom de tous les Jurisconfultes,
nt on refpectoit les fçavantes décifions? La
taifie d'un tel monftre ne fçauroit préjudi-
er ni à Tite Live, ni aux autres, que nous
nons de nommer, non plus que celle de
omitien, fecond prodige de la Nature, qui
mourir par une femblable animofité Me-
us Pompofianus, pour cette raifon entre
tres, qu'il fe plaifoit à faire voir quelques
angues de Rois & de Généraux d'armée,
traites de l'Hiftoire de Tite Live. Quant
témoignage d'Augufte fi plein de modera-
on, il nous apprend que cette même Hi-
oire, au lieu de flatter le parti victorieux,
voit pu condanner celui des gens de bien
des plus honnêtes hommes de la Républi-

que, qu'on sait qui s'étoit tous rangé[…]
té de Pompée; ce qui va plûtôt à la
mandation de Tite Live, qu'aut[…]
Mais à l'égard de ce que Pollion tro[…]
redire dans toutes ses veilles, c'est u[…]
se, qui mérite bien, que nous y fass[…]
peu plus réflexion.

La plus commune opinion est, […]
Seigneur Romain accoutumé à la dél[…]
du langage de la Cour d'Auguste, ne p[…]
souffrir de certaines façons de parler […]
ciales, que les Grecs nomment idiome[…]
Tite Live, comme Padoüan, s'étoit […]
divers lieux de son Histoire. Pignor[…]
d'un autre avis, & croit que cette Pat[…]
odieuse regardoit seulement l'orthogra[…]
certains mots, où Tite Live emploio[…]

[redacted]

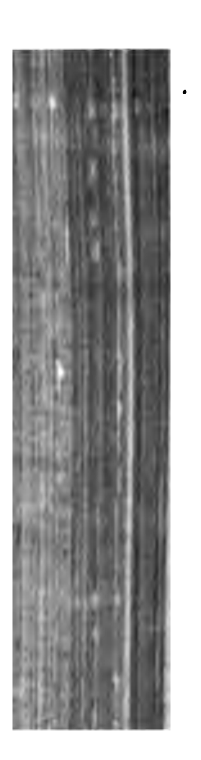
iée, qui étoit apparemment le plus juste, omme nous venons d'observer, Pollion, qui toit Césarien se moquant de la Patavinité de Tite Live, l'accusoit par là d'avoir témoigné op d'inclination pour la malheureuse faction es vaincus; ce qui semble d'autant plus rai-semblable, qu'il a de la conformité avec sentiment d'Auguste, que nous avons dé- rapporté. Il s'en trouve encore, qui veu- nt, que l'amour de Tite Live pour sa pa- ie ait trop paru dans ce grand nombre de li- es, que nous n'avons plus, & où les ma- ères, qu'il traitoit, l'avoient porté à louër émesurément ceux de son païs. C'est le ême defaut, que Polybe attribuoit à Phili- as comme Carthaginois, & à Fabius com- e Romain. On l'a depuis encore imputé à eaucoup d'Historiens modernes, & à Guic- ardin entre autres, qui pour obliger les lorentins s'arrête de telle sorte aux moin- res interêts de leur Etat, & amplifie telle- nent leurs plus petites actions, qu'il en est ouvent importun, & quelquefois ridicule au gement de plusieurs. Nous avons fait voir ans nôtre examen de l'Histoire de Sandoval, ombien il est blâmable sur le même sujet. Et gentil distique d'Actius Syncerus contre elle de Poggius la rend tout à fait méprisable,



ve, le font accroire, que c'étoit
lion y trouvoit à redire, quand i
de ce qu'elle avoit trop de Patavi
moi, je me tiens au sens que lui d
tilien, qui vrai-semblablement sa
tems la vraie signification de ce
cite au Chapitre des vertus & d
l'Oraison, où il remarque, qu'on
à un Vectius, d'avoir trop emplo
les Sabines, Toscanes, & Préne
ses écrits, de façon, dit-il, que
rioit là dessus du langage de c
comme Pollion de la Patavinité d
Après une interpretation si expres
teur si considerable tel que l'est
je serois conscience d'étendre pl
le style & la diction, cet air de te
douë, que les courtisans de Rome r
dans l'Histoire dont nous parlons.

Lib. 1. inst. c. 5.

iſſée entre deux Auteurs de même tems &
même profeſſion. Quintilien a obſervé, *Lib. 9.*
e Tite Live commence ſon Hiſtoire par un *inſt. c. 4.*
rs Hexametre, & Mascardi au cinquiéme *Cap. 6.*
ité de ſon Art Hiſtorique en rapporte p'u-
urs autres, qu'il y a trouvés; mais il n y a
int de proſe où il ne s'en rencontre, quand
les y cherche avec trop de curioſité. Le
:me Mascardi lui impute ailleurs, d'avoir *Tr. 1. c. 4.*
défectueux en beaucoup de circonſtances
portantes, que nous liſons dans Appien, *Lib. 9.*
qu'il ne devoit pas omettre. J'ai déja fait *contr. decl. 1.*
ir dans une Section précedente, comme Se-
que le Rhéteur taxe Tite Live de s'être laiſ-
emporter à l'envie, lorsqu'il donnoit à Thu-
lide la préference ſur Salluſte. J'ajoûte
contre le ſentiment de Voſſius, qu'encore
e Seneque le Philoſophe ait donné le titre
très diſert à Tite Live, il ne laiſſe pas de *Lib. 1. de*
reprendre au même endroit, d'avoir attri- *Ira c. ult.*
:é à quelqu'un la grandeur d'eſprit ſans la
nté, parce qu'il croit, que ce ſont deux
ıalités inſéparables. Et dans un autre en- *Lib. de*
oit il ne peut ſouffrir, qu'au ſujet de cette *tranq. c. 9.*
ande Bibliothéque d'Alexandrie, Tite Live
it loüé le ſoin des Rois, qui l'avoient dreſ-
e, prétendant, que ç'avoit été plûtot par
ie vaine oſtentation, que par une véritable



Mais si l'Itineraire d'Antonin,
de Viterbe l'a fait voir, étoit v
roit difficile d'excuser Tite Li
crime, quand cet Empereur l'a
lant de Volterre, d'avoir supp
belles actions des Toscans, d
voit la gloire. L'importance
frontée supposition d'Annius à
roit manifestement dans les b
de cet Itineraire, que nous ten
& de Surita, où l'on ne lit rien
parce que c'est une addition c
l'imposteur, qui a fait ce mau
la glose, & duquel nous nous
plaints tant de fois. Je me tr
embarassé à répondre au zèle d
Grand, qui ne pouvoit souffri
de Tite Live dans pas une Biblio

ioignent un grand attachement à l'Idolatrie. ntot un bœuf a parlé; tantôt une mule a gendré; tantôt les hommes & les femmes, coqs & les poules ont changé de sexe. Ce sont que pluies de cailloux, de chair, de ye, de sang, & de lait. Les Statuës des ux ont parlé, ont pleuré, ont sué le sang t pur. Combien y lit-on de spectres ap-us? d'armées prêtes à se choquer au Ciel? lacs & de fleuves de sang? En vérité ja-is Historien n'a tant rapporté de ces vaines ances du peuple, qu'on en voit dans ce-ci. Et néanmoins, outre qu'il faudroit damner presque tous les livres des Gen-, si nôtre Religion recevoit quelque pré-ice de semblables bagatelles, on pouvoit ore représenter au Pape Gregoire, que e Live ne debite toutes celles, dont nous ons de faire mention & quelques autres même nature, que comme de sottes opi-ns du vulgaire, & des bruits incertains, it il se moque le premier, protestant sou-t, que bien qu'il soit obligé de les rap-ter à cause de l'importante impression ils faisoient sur la plupart des esprits d'a-, ce qui donnoit quelque branle aux affai-: il n'y avoit néanmoins que de la vanité e l'imposture en tout cela.

Dec. 1. l. 5. & dec. 3. l. 1. & 3.



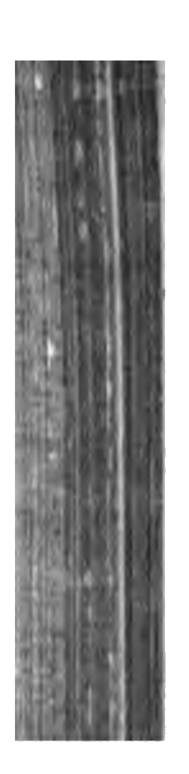
nissoit de très agréables div
sprit. L'on peut juger de là, q
cette Histoire entiere & éten
met si souvent, nous y aurio
té de choses très considérable
portées par celui, qui en au
oculaire, & en partie exécu
peu qui nous reste de celle-ci
présente rien que par abregé
que néanmoins beaucoup d
d'autant plus estimables, que
où elles s'apprennent, par le
tres Historiens, ou par la pe
d'une partie de leurs travaux.

Le style de Velleius Pate
digne de son siécle, qui est
beau langage. Il excelle sur
blâme ou loué ceux, dont il par

[redacted]

bliger l'Italienne, ſoit par flâterie, ou par
;norance, n'écrivant que ſur les mémoires
:s victorieux, qui ont ſupprimé tout ce que
ortoient les rélations des autres.

Une faute ſi générale ne doit pas empê-
ier pourtant, que nous n'eſtimions Tite
ive en particulier, comme un des pre-
iers hommes de ſon païs. Il étoit de Padoue,
non pas d'Apone, ſelon que Sigonius ſe l'eſt
nagine, à cauſe d'un vers de Martial qui
et un lieu pour l'autre par une figure aſſez
dinaire aux Poëtes. Son ſejour de Rome
la faveur d'Auguſte lui donnèrent le moien
: prendre les inſtructions néceſſaires à la
mpoſition de ſon Hiſtoire. Il en fit une
rtie dans cette capitale de l'Empire, & l'au-
: à Naples, où il ſe retiroit quelquefois
ur travailler avec moins de diſtraction à ſon
vrage. Après la mort de cet Empereur il
ourna au lieu de ſa naiſſance, où il fut re-
avec des honneurs & des applaudiſſemens
mpareils de ceux de Padouë, y décedant
n 4. du regne de Tibere, & le propre jour
s Calendes de Janvier, qui fut auſſi le dernier
ceux d'Ovide, ſelon l'obſervation d'Euſebe
ns ſes Chroniques. Sa vie nous a été donnée
puis peu par l'Evêque Jacques Philippe To-
aſin, qui a remarqué tout ce qu'un Pa-



ſe au neuviéme livre de ſa premi
de ce que la renommée d'Alexa
geoit à ſe divertir ſur le ſuccès vr
des armes de ce Prince contre le
s'il les eut attaqués. La queſtio
mais il l'a traitée ſi deſavangeu
côté, & avec tant de flatterie
quand il égale dix ou douze Ca
mains à cet invincible Monarqu
l'endroit de tout ſon ouvrage qu
moins un Lecteur judicieux. N
dicule de dire ſur un ſujet ſi ſeri
Sénat de Rome étoit compoſé
Rois qu'il y avoit de Sénateurs?
voit-il pas conſidérer, qu'Alexa
une vingtaine de Généraux ſo
Ptolomée, un Lyſimache, un C
Leonatus, un Philotas, un An

[redacted]

ırs belles actions, que tous ces chefs Ro-
ıins, qu'il ose lui comparer? Pour n'en
int mentir, cette Digreſſion, examinée
ıs toutes ſes parties, eſt plus digne d'un
clamateur, que d'un Hiſtorien de la répu-
ion de Tite Live.



VELLEIUS PATERCULUS.

BIEN que les deux livres de Velleius Pa-
terculus n'euſſent pour but, que de don-
r un ſommaire de l'Hiſtoire Romaine depuis
fondation de Rome juſqu'au tems auquel
ivoit, que l'on ſait par lui même avoir été
lui de l'Empire de Tibere: Si eſt-ce qu'il
amoit ſon ouvrage encore de plus haut,
iſque le commencement du premier livre
us manquant, nous ne laiſſons pas d'y voir
antiquités de beaucoup de villes plus an-
nnes, que celle de Rome, de laquelle il
parle qu'après avoir examiné l'origine des
res. Il étoit d'illuſtre naiſſance, comme
e montre par ceux de ſon nom qui s'étoient
ıdus rémarquables dans l'exercice des pre-
eres charges de la Milice. Et lui même,
nt glorieuſement reüſſi dans cette profeſ-
n, dit, que le ſouvenir des païs, qu'il avoit *Lib. 2.*

vû étant Tribun militaire, & voiag
les Provinces de Thrace, de Ma
d'Achaïe, de l'Asie Mineure, & d'a
gions encore plus Orientales, sur
l'un & l'autre rivage du Pont Euxin,
nissoit de très agréables divertissen
sprit. L'on peut juger de là, que s'il
cette Histoire entiere & étenduë, q
met si souvent, nous y aurions lû u
té de choses très considérables, com
portées par celui, qui en auroit été
oculaire, & en partie exécuteur.
peu qui nous reste de celle-ci, où i
présente rien que par abregé, l'on
que néanmoins beaucoup de parti
d'autant plus estimables, que c'est le

[redacted]

et Empereur, puisqu'il n'y a pas plus de ente deux ans de la derniere année de Tibe-, jusqu'à la premiere de Vespasien. Ce e Pline le Jeune rapporte d'un spectre appa- en Afrique à un Curtius Rufus, ne peut e entendu non plus de celui-là même, nt nous venons de dire que Tacite t mention. Mais il importe fort peu mon dessein d'accorder la diversité de tant sentimens à cet égard qu'on peut voir ra- siés dans Vossius, & dans Raderus Com- ntateurs de Quinte Curce. Peutêtre est- seulement fils de ceux, que nomment Ci- on ou Suetone. Et peutêtre n'a-t-il rien commun avec tous les précedens, dont us avons parlé, vû même que Quintilien, pas un des anciens, n'ont dit le moindre ot de lui ou de son Histoire; chose si étran-, qu'à mon avis le silence de Quintilien, i n'a omis aucun Historien de considération ns le dixiéme livre de ses Institutions, écri- sous Domitien, ne sauroit être excusé, s'en présupposant, que de son tems l'ouvra- de Quinte Curce n'étoit pas encore publié.

Lib. 7. ep. 7. ad Suram.

Les impressions ordinaires de cet Auteur moignent, que ses deux premiers livres sont rdus, avec la fin du cinquiéme, le com- ncement du sixiéme, & quelques petits

de ce qu'Arrien, Diodore, quel-
ques autres nous ont laissé par écri
d'Alexandre le Grand. Pour Qu
il a bien fait de s'abstenir des rélati
Callisthene, (le véritable, cité pa
ne se trouvant plus) qui donne à
que un Nectanebus Magicien pou
lieu de Philippe de Macedoine,
présente mieux en Roland, ou
qu'en véritable Conquerant.
Henri Glarean n'est suivi par per
sa distribution de l'Histoire de Qu
en douze livres, rétablissant les
miers, & divisant le reste en di
lieu des huit ordinaires. Mais
façon qu'on la mette, elle sera toû
vée digne de son sujet, & celui, qu
de l'éloge que s'attribuoit insolemn
Amd mérite un Amyntianus d'avoir

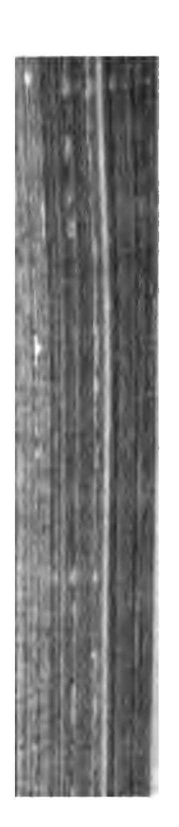
tre les deux livres de l'Hiſtoire abre-
e Velleius Paterculus, l'on a fait voir
gment, qui lui eſt attribué touchant la
: de quelques légions Romaines aux
es Grisons, & de celle entre autres, que
it écrit nomme la Divine. L'on y lit,
ne ſe ſauva de cette Legion que le ſeul
s, lequel Ciceron dont nous venons de
fit depuis condanner avec infamie,
avoir, étant Proconſul de Sicile, uſé
tions telles dans une ſi importante Pro-
qu'elles la penſèrent déſoler. Mais la
t des ſavans hommes, & Velſerus avec
s entre autres, reclament contre cette
qu'ils ſoutiennent être ſuppoſée, tant
ſtyle, qui paroit d'un ſiécle inferieur
ucoup à celui de Paterculus, que par
iere dont elle traite, & où ils trouvent
ndes abſurdités. Laiſſant à part le ju-
it douteux des Critiques, il demeure
it à l'égard du vrai texte de cet Auteur,
ors les fautes, qui viennent plûtôt de
iſtes que de lui, & des copies que de
al, nous n'avons rien de plus pur dans
la Latinité, ni de plus digne des tems
iſte & de Tibere.



trompette de ses louanges, s
des propres termes que sa ja
nir, puisqu'il a trouvé parm
Historien de sa vie tel que
Certainement, c'est un des
teurs qu'ils aient eu, & l'excel
le m'obligeroit à le croire plu
te Live & Paterculus, le fait
Lib. 3. ad celui, dont parle Ciceron dans
Q. fr. ep. 2. tres, si la plus commune op
qui se sont peinés sur la reche
cle, ne le mettoit du tems d
quelques uns mêmes de celui
ne veux point m'arreter là-des
de son quatriéme livre, où il p
celui du dixiéme, où il fait
sur la facilité de son siécle, pa
les fait servir à son sens. Je
qu'aiant vécû un très grand âg
Lib. 11. che qu'il ne soit encore le mê
Ann.

[redacted]

st Empereur, puisqu'il n'y a pas plus de
ente deux ans de la derniere année de Tibe-
, jusqu'à la premiere de Vespasien. Ce
ic Pline le Jeune rapporte d'un spectre appa- *Lib. 7. ep. 7. ad Suram.*
en Afrique à un Curtius Rufus, ne peut
re entendu non plus de celui-là même,
nt nous venons de dire que Tacite
t mention. Mais il importe fort peu
non dessein d'accorder la diversité de tant
sentimens à cet égard qu'on peut voir ra-
ssés dans Vossius, & dans Raderus Com-
ntateurs de Quinte Curce. Peutêtre est-
eulement fils de ceux, que nomment Ci-
on ou Suetone. Et peutêtre n'a-t-il rien
commun avec tous les précedens, dont
us avons parlé, vû même que Quintilien,
pas un des anciens, n'ont dit le moindre
t de lui ou de son Histoire; chose si étran-
, qu'à mon avis le silence de Quintilien,
i n'a omis aucun Historien de considération
s le dixiéme livre de ses Institutions, écri-
s sous Domitien, ne sauroit être excusé,
en présuppofant, que de son tems l'ouvra-
de Quinte Curce n'étoit pas encore publié.
Les impressions ordinaires de cet Auteur
noignent, que ses deux premiers livres sont
rdus, avec la fin du cinquiéme, le com-
ncement du sixiéme, & quelques petits



de ce qu'Arrien, Diodore, ju
ques autres nous ont laissé par éc
d'Alexandre le Grand. Pour Q
il a bien fait de s'abstenir des rela
Callisthene, (le véritable, cité p
ne se trouvant plus) qui donne
que un Nectanebus Magicien pc
lieu de Philippe de Macedoine,
présente mieux en Roland, ou
qu'en véritable Conquerant.
Henri Glarean n'est suivi par p
sa distribution de l'Histoire de Q
en douze livres, rétablissant l
miers, & divisant le reste en
lieu des huit ordinaires. Mais
façon qu'on la mette, elle sera t
vée digne de son sujet, & celui, c
de l'éloge que s'attribuoit insolen
mérite un Amyntianus, d'avoir
façon égalé par son style les b
d'Alexandre.

Apud Photium, sect. 131.

manqué non plus que les autres. Le
e Glarean que je viens de citer, le re-
l d'avoir fait venir en fort mauvais Géo-
ıe le Gange du Midi, d'avoir confondu
ınt Taurus avec le Caucase, & de s'être
is prenant le Jaxartez de Pline pour le
ïs. L'on peut répondre en sa faveur,
es dernieres équivoques ne sont pas de
qui comme Auteur Latin n'a rien fait
uivre les Grecs, dont il empruntoit son
ire. En effet, Strabon a remarqué dans
nziéme livre de sa Géographie, comme
lacedoniens appellèrent Caucase ce qui
t qu'une partie du mont Taurus, parce
e premier leur fournissoit plus de sujets
eux que l'autre, dont ils prenoient plai-
latter l'ambition d'Alexandre, & la leur
e. Et quant au cours du Gange, bien
soit vrai, que généralement parlant il
nde du Septentrion au Midy, Strabon
noins ajoûte qu'il trouve des opposi-
, qui l'obligent à des routes différentes,
enfin il porte toutes ses eaux du côté
evant. Mascardi attaque Quinte Curce
autre côté. Il trouve qu'il est excessif
l'usage des Sentences, & bien qu'il soit
aint d'avouër, que toutes celles de cet
ur sont très belles & très ingenieuses, il

T. 5. dell' arte hist. c. 2. ep. 3.

l'accuse de ne les avoir pas toûjou
ploiées avec jugement, en faisant pro
de disproportionnées à la condition d
qui les disent, comme on le voit, à
prétend, dans la harangue des Sc
Alexandre, telle qu'elle se lit dans les
livre. Je l'ai lue & relue plus d'un
cause de cette imputation, mais j'avo
ç'a été avec des yeux bien différens
de Mascardi. A peine me puis-je im
que ce soit une piéce faite à plaisi
trouve toute cette oraison si ajust
personne des Ambassadeurs Scythes,
recitent, tant à l'égard des Sentenc
du reste de ses membres, qu'elle pa
mon esprit pour une copie prise
véritable original de Ptolemée, d'Ari

[redacted]

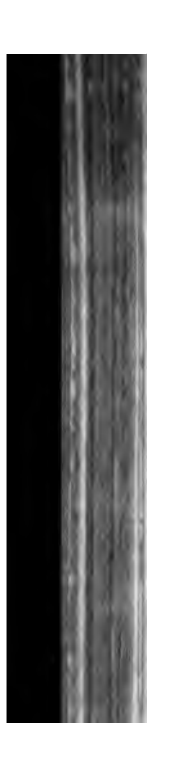
ſailes, encore qu'elle donne les mains, a
s graces inexprimables dans leur bouche.
is quoique toutes ces choſes aient une
rveilleuſe convenance avec ceux, qui les
ſerent, je trouve qu'il y en a encore da-
rage dans l'emploi des Sentences dont
ſcardi ſe plaint; & ſi jamais le *Decorum*
Latins fut conſidéré, ou cette bien-
nce de leurs Rhéteurs curieuſement obſer-
, je penſe qu'on peut dire que c'eſt ici,
Quinte Curce en a gardé les loix très re-
euſement. Ceux qui ſavent avec quelle
nce les Scythes & les Tartares emploient
ables dans tous leurs diſcours, & comme
ne diſent presque rien non plus que le reſte
peuples Orientaux, ſans y mêler des pa-
oles, admireront le jugement de cet Au-
r dans la plus ſententieuſe partie de la ha-
gue dont nous parlons, & où vrai-ſembla-
ment ſon Cenſeur a tant trouvé à repren-
. Ignorés vous, diſent ces Ambaſſa-
rs à Alexandre, que les plus grands arbres
ſont ſi long tems à croitre, peuvent être
us & déracinés en un inſtant? Ce n'eſt
être ſage de regarder ſeulement le fruit
ils portent, ſans conſidérer leur élevation
le péril de la chûte. Prenés bien garde
en voulant monter jusqu'au plus haut,

leurs dernieres branches ne vous dem
au poing, & que vous ne tombiés avec
Le Lion pour grand & féroce qu'il soi
quelquefois de nourriture aux moindr
seaux, & le fer avec toute sa dureté e
vent consumé par la roüille. Enfin,
a rien de si solide, ni de si fort dans l
ture, qui ne puisse être endommagé p
choses du monde les plus foibles & q
roissent avoir le moins de vigueur.
tainement voilà bien des propos sentent
Mais je soutiens, qu'au lieu d'être
de messéance comme prononcés par de
thes, on les doit sur tout estimer à cau
l'air qu'ils ont de leur païs, & de cette
façon de s'exprimer, qui n'a presque ri

[redacted]

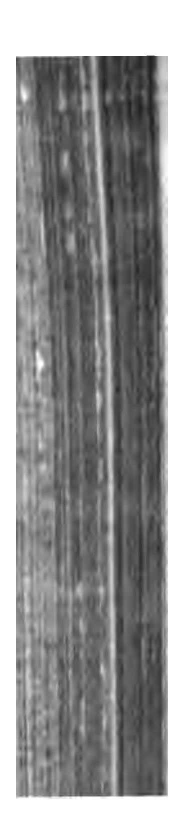
[redacted]

nd pas ſon amitié ſi honteuſe ni ſi criminel-
que d'autres ont fait) c'eſt une choſe
ange, qu'il ait eu le front d'écrire enſuite,
e les voluptés d'Alexandre étoient toutes
urelles & permiſes. C'eſt au lieu, où
nt repréſenté la mort de ce Prince, il ex-
aine enſuite ſes vertus & ſes vices, uſant
ces propres termes: *Veneris juxta natu-
e deſiderium uſus, nec ulla niſi ex permiſſo
uptas.* Quoi! cette paſſion infame qu'il
oit pour Bagoas n'étoit donc pas contre
ature? Si eſt-ce que long tems auparavant,
nobſtant les tenebres du Paganiſme, Pho-
ide avoit obſervé dans un de ſes vers, que
Brutes mêmes abhorroient naturellement
te ſorte de debauche. Et Platon, tout
ſamé qu'il eſt à cet égard, avoit reconnu
puis au huitiéme livre de ſes loix, qu'a-
nt même le ſiécle de Laius cet exemple
s Bêtes fit nommer l'amour maſculin un
ché contre Nature. Certainement, la
ute de Quinte Curce ne peut être palliée,
elque licence qu'on puiſſe alleguer des
entils, tant Grecs que Latins ſur ce ſujet.
Je ne repeterai point ici ce que j'ai dit dans
Section d'Arrien, de quelques petites er-
urs de Quinte Curce, qui ſe reparent par
texte du premier; ou plûtôt de l'aide mu-



les, où il renvoie son ... qu'il a
déja écrit des actions de Domiti
ne peut dire, qu'il ait parlé ailleu
les livres de son Histoire. Il ne r
que cinq, & la conjecture de Lip
en a bien quinze de perdus. I
qu'ils s'étendoient depuis Galb
mort de Domitien, ce qui renferm
ce de vint huit ans pour le moins
semblable que la plus grande par
vû que les cinq que nous avons
nent guéres que ce qui se pass
année & quelques mois. Leur
peu plus étendu & plus fleuri q
Annales, qui sont écrites d'une
& pressée, comme la raison
quoique l'éloquence de Tacite
tout dans son genre d'écrire gra
Muret. je ne sai quoi de cette *sombre*

ges de cet Hiſtorien, il n'y en a point de plus excuſables, que ceux, qui ſe plaignent ſimplement de ſon obſcurité. Car parce qu'il laiſſe aſſez ſouvent ſes narrations imparfaites, il eſt vrai qu'on l'en trouve quelquefois moins intelligible. Le vice d'ailleurs des exemplaires, & la depravation de ſon texte aide beaucoup à rendre ſon ſens difficile à comprendre; ce qui paroit manifeſtement par les lieux entiers & non corrompus, où l'on n'a jamais de peine à deviner ce qu'il veut dire. Quoiqu'il en ſoit, l'on ne doit pas s'étonner, ſi Tacite aiant imité Thucydide, & ſuivi Demoſthene dont nous venons de parler, le premier a retenu je ne ſai quoi de l'âpreté ou auſterité, qu'on a toujours remarquées dans le ſtyle de ces deux Grecs, & dont tous les anciens ont fait une vertu, tant s'en faut, que cela doive être imputé comme un defaut à celui, qui ſe les eſt propoſés pour exemple. En effet, comme il y a des vins, qu'un peu d'amertume recommande, & comme pluſieurs perſonnes trouvent, que l'air ſombre des temples contribue quelque choſe à la dévotion: Il y en a d'autres, qui croient, que l'obſcurité d'un Auteur, & ſa façon d'écrire un peu ſcabreuſe, ſont plûtôt à eſtimer qu'à blamer, parce qu'elles donnent de l'attention



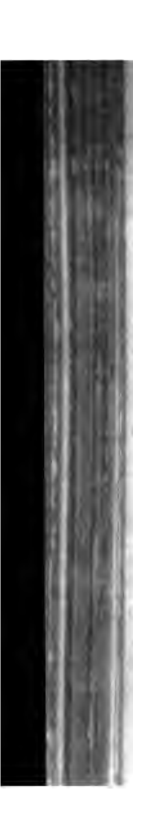
re, où il renvoie son Lecteur à ce qu'il avoit déja écrit des actions de Domitien, on ne peut dire, qu'il ait parlé ailleurs que dans les livres de son Histoire. Il ne nous en reste que cinq, & la conjecture de Lipse est qu'il y en a bien quinze de perdus. D'où il suit qu'ils s'étendoient depuis Galba jusqu'à la mort de Domitien, ce qui renferme un espace de vint huit ans pour le moins. Il est vrai-semblable que la plus grande partie s'est perdue, vû que les cinq que nous avons ne contiennent guéres que ce qui se passa dans une année & quelques mois. Leur stile est un peu plus étendu & plus fleuri que celui des Annales, qui sont écrites d'une façon serrée & pressée, comme la raison le vouloit; quoique l'éloquence de Tacite paroisse par tout dans son genre d'écrire grave, & avec je ne sai quoi de cette δεινότης ou véhémence, dont les Rhéteurs ont observé que Démosthene ne s'éloigne jamais.

Muret. Or. de Tac.

Tacite, à qui les premiers Orateurs de son tems ont librement déferé la palme de leur profession. Pline le Jeune est un des plus considérables d'entre eux, qui témoigne par plusieurs de ses Epitres, qu'il le respectoit, comme l'un des plus diserts de son âge. Dans la vintiéme du premier livre il le fait juge d'une contestation, qu'il avoit euë touchant l'éloquence du Barreau, contre un savant personnage, qui soûtenoit que la plus concise étoit toûjours la meilleure. Il décrit ailleurs à un de ses amis la pompe des funerailles de Virginius Rufus, observant que son dernier & principal bonheur se remarquoit en ce qu'il avoit été loüé par le Consul Corneille Tacite, dautant que cette oraison funebre ne pouvoit être faite par un plus éloquent que lui; *laudatus est a Cornelio Tacito. Nam hic supremus felicitati ejus cumulus accessit laudator eloquentissimus.* Quand il fait part à un autre nommé Arrien du succès de cette grande cause contre un Proconsul d'Afrique accusé de péculat, il dit que Corneille Tacite fit une replique à celui, qui le defendoit, où son éloquence, & sa gravité inséparable de son discours, furent admirées: *respondit Cornelius Tacitus eloquentissime; & quod eximium orationi ejus inest, σεμνῶς.* Et

Epist. 1. lib. 2.

Ib. ep. 11.



Quant à ceux, qui ont été assez
prononcer, que Tacite ne parloi
Latin, je les trouve plus dignes de
un tel delire, que de réponse. De
Jurisconsultes néanmoins ont été d
Alciat, qui soutenoit, que la dicti
Jove étoit beaucoup meilleure, q
cet ancien Historien, toute pleine
d'épines; & Ferret, qui condann
me la phrase de Tacite, comme
assez Romaine à son jugement. S
jamais un ridicule, c'est sans dout
& j'ose dire, plein que je suis d'in
contre de si déraisonnables sentim
paremment le moindre Cuisinier ou
de Tacite parloit mieux Latin que
Alciat, fort habiles hommes en Ju
ce, mais très mauvais juges au fait
parlons. Car quoique Tacite n'ai
comme César ni comme Ciceron

Tacite, à qui les premiers Orateurs de ſon tems ont librement déferé la palme de leur profeſſion. Pline le Jeune eſt un des plus conſidérables d'entre eux, qui témoigne par pluſieurs de ſes Epitres, qu'il le reſpectoit, comme l'un des plus diſerts de ſon âge. Dans la vintiéme du premier livre il le fait juge d'une conteſtation, qu'il avoit euë touchant l'éloquence du Barreau, contre un ſavant perſonnage, qui ſoûtenoit que la plus conciſe étoit toûjours la meilleure. Il décrit ailleurs à un de ſes amis la pompe des funérailles de Virginius Rufus, obſervant que ſon dernier & principal bonheur ſe remarquoit en ce qu'il avoit été loüé par le Conſul Corneille Tacite, dautant que cette oraiſon funebre ne pouvoit être faite par un plus éloquent que lui; *laudatus eſt a Cornelio Tacito. Nam hic ſupremus felicitati ejus cumulus acceſſit laudator eloquentiſſimus.* Quand il fait part à un autre nommé Arrien du ſuccès de cette grande cauſe contre un Proconſul d'Afrique accuſé de péculat, il dit que Corneille Tacite fit une replique à celui, qui le defendoit, où ſon éloquence, & ſa gravité inſéparable de ſon diſcours, furent admirées: *reſpondit Cornelius Tacitus eloquentiſſime; & quod eximium orationi ejus ineſt,* σεμνῶς. Et

Epiſt. 1. lib. 2.

Ib. ep. 11.



d'en arrêter un, & de le lui envoie[illegible]
cer cette charge. Je laisse à part
ptions, qu'il lui fait dans deux l
rentes de la mort de Pline l'Ain
Lib. 6 ep. & de l'incendie du Vesuve, dont i
16. & 20. telle sorte que l'Histoire de Tacite
qu'il le conjure encore ailleurs de
Lib. 7. blier son nom, declarant sa passio
ep. 33. en des termes, que je juge à pro
porter ici: *Auguror, nec me fall.*
Historias tuas immortales futuras
illis, ingenue fatebor, inseri cupi
esse nobis curæ solet, ut facies no
quoque artifice exprimatur, non
optare, ut operibus nostris similis
prædicatorque contingat? Mais
Pline témoigne davantage l'estim
Ib. ep. 20. & toute l'Italie faisoient de Tacit
d'une autre lettre, où il declare,

[redacted]

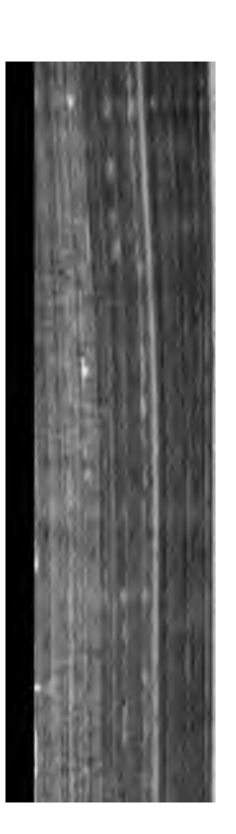
: cet endroit l'âge de ces deux hommes, je citerai encore fort volontiers en son propre ng ge : *Equidem adolescentulus cum tu jam ma gloriaque floreres, te sequi, tibi longo, l proximus intervallo & esse & haberi concu- scebam. Et erant multa clarissima ingenia, l tu mihi (ita similitudo naturæ ferebat) maxi- e imitabilis, maxime imitandus videbaris.* Il est pas besoin de chercher d'autres preuves : la réputation de Tacite du tems même i'il vivoit, qui a produit tant de grands per- nnages. Chacun sait d'ailleurs, combien us les siécles suivans ont honoré ses veilles, ont nous rendrons encore quelques témoi- nages avant que de finir cette Section. Et pendant qui n'admirera, qu'il se trouve des rbares aujourd'hui, tels qu'Alciat & Ferret l'égard des anciens Romains, qui sont assez méraires pour dire, qu'un Auteur de si ande considération, ne savoit pas seule- ent parler sa langue maternelle? En véri- , il faut avoir un front d'airain, & une cer- lle bien à l'essor, pour avancer de sembla- es propositions. Pour moi quand je ver- is mille choses dans Tacite qui ne me plai- ient pas, j'accuserois plûtôt ma foible con- issance, le vice des exemplaires, ou quel- le autre defaut, qui ne lui pourroit être

imputé, que de donner le démenti à toute l'Antiquité, tombant dans une imagination pareille à celle, que nous refutons.

Il y a une troisiéme sorte d'accusateurs de Tacite, qui le chargent d'avoir dit des In Aurel. faussetés. Vopiscus est l'un de ceux-là. Mais parce qu'il ne l'accuse que pour s'ex-cuser dans cette proposition générale, que les meilleurs Historiens du Monde ne sau-roient éviter le mêlange du mensonge par-mi leurs plus véritables narrations, il semble que la réputation de Tacite ne soit pas beau-coup interessée en cela. Nous avons montré ailleurs, qu'assez de personnes ont pris plaisir à soutenir cette these. Et je me souviens Orat. 11. que Dion Chysostome voulant prouver dans une de ses Oraisons, qu'on ne sait jamais le vrai des choses, ne se contente pas de dire que la prise de la ville de Troye par les Grecs est une pure fable, & que les Perses contoient bien autrement les guerres de Xer-xes & de Darius contre la Gréce, que les mêmes Grecs; il ajoûte pour marque du peu de certitude qu'il y a dans l'Histoire, qu'en-tre les plus célebres Ecrivains de la Gréce les uns faisoient que la victoire navale de Salamine avoit précedé celle de Platée, & les autres tout au contraire. Il suffit

do

de répondre, qu'il y a des menſon-
uc nôtre humanité tolere, parce qu'ils
uvent dire de bonne foi, & comme
l'Ecole, ſans mentir. Mais quand
ullien reproche l'impoſture à Tacite,
e Budée le nomme l'un des plus ſcéle-
x condannables Auteurs que nous aions,
oit bien, qu'ils ne le taxent pas ſimple-
de cette ſorte de fauſſetés que l'igno-
peut excuſer, & qui ſe peuvent rejet-
ur des erreurs, que la créance com-
a autoriſées. En effet ils le prennent
tie ſur ce qu'il a dit avec impieté des
tiens, & en dériſion de nôtre ſainte
ion, qu'il attaque même dans les fonde-
du vieil Teſtament, ſe moquant des
les de Moïſe, & reprochant aux Juifs,
adoroient l'effigie d'un Ane ſauvage.
uë, qu'on ne ſauroit trop condanner
ce qu'il dit là-deſſus comme Payen qu'il
Et néanmoins nous ſerons toûjours
aints d'avouër, que s'il le faut abſolu-
rejetter à cauſe de ce qu'il a écrit con-
vrai Dieu & nos Autels, l'on ſera obli-
brûler avec ces livres preſque tous ceux
entils, n'y en aiant que fort peu, qui
ent abſtenus de ſemblables calomnies.
s la même choſe contre le jugement



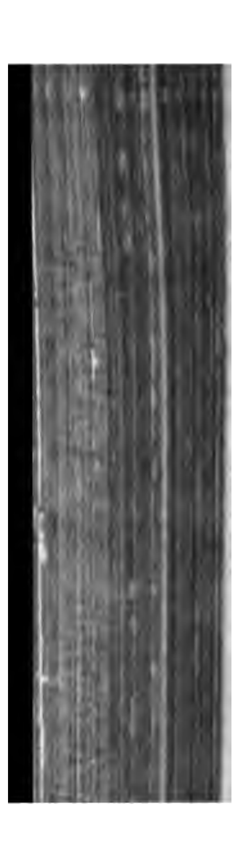
vailler jamais ſur un Auteur
les autres pour l'autoriſer,
que lui même a loüé Tacit
que perſonne puiſſe le faire.
ſon Hiſtoire nous a repréſen
plus méchans Princes, qui
que par malheur les livres
le regne des meilleurs Emp
ſien, de Tite, de Nerva,
trouvent perdus. Tant y a
tout ce que nous avons d'Hi
ſans excepter même la Sac
dre reſponſable celle de Ta
exemples, qu'elle contient,
point, qui n'en ait de très d
il ne faille diſtinguer avec j
& le mal de chaque narra
qu'autrefois, comme enc
Tertullien, les invectives d
nous pouvoient être appreh

[redacted]

la grace de Dieu. Mais je ne saurois m'imaginer, qu'il se trouvât aujourd'hui personne, qui fût pour se laisser séduire aux calomnies des Ethniques, ni à tout ce que l'Infidelité, où s vivoient, leur a pû faire écrire contre os vérités Evangeliques.

L'estime générale, où sont les ouvrages e Tacite, pourroit suffire toute seule con-e les autorités que nous venons de condérer, quand nous eussions manqué de raison pour les refuter. Que s'il étoit besoin e les affoiblir par d'autres autorités contrais, j'en puis produire deux, outre le consenment universel des savans, qui sont de tel oids qu'elles feront toûjours pencher la bance de leur côté. La premiere est celle de Empereur Tacite, qui dans cette suprême gnité du Monde où il se trouvoit, ne laissa s, près de deux cens ans depuis la mort l'Historien dont nous parlons, de se glo-ier du nom qui leur étoit commun, s'estiant même honoré de l'avoir eu pour antre, & d'être reconnu pour un de sa postcé. Il ordonna de mettre sa statuë dans utes les Bibliothéques, & de faire décrire us les ans dix fois ses livres, afin qu'ils assent de main en main, & de siécle en cle. La seconde autorité sera celle du

Vopisc. in Tacito. cap. 10.



duquel il pouvoit tirer le
& de ſolide ſatisfaction d'eſp
témoignage des Princes
que la traduction de cet
Langues eſt une preuve
qu'en ont fait toutes les N
commentaires & ſon Hi
un traité des divers peuple
l'Allemagne de ſon tems,
différentes; avec un autr
de ſon beau pere Agricola
lui attribuent encore celui
corruption de l'éloquence
tres donnent à Quintilien,
être ni de l'un ni de l'autre
blable conjecture de Lipſe
cueil de Facéties ou de
que Fulgentius Planciades
de Tacite, c'eſt une pure
n'a jamais trompé que ce

[redacted]

ſoit en la matiere, à prendre, comme ;caliger, la diction de l'Hiſtoire pour la ere, & les choſes qu'elle explique · la forme. Il mêle par tout des haran-, tantôt obliques & tantôt directes, ſe- jue la condition du tems, du lieu, & des onnes les demandoit. Tout concis qu'il ans ſon ſtyle, il ne laiſſe pas de faire en eurs lieux des Digreſſions, témoin entre s celle du Dieu Sérapis dans le quatriéme de ſon Hiſtoire, & cette autre merveilleu- ı cinquiéme, dont nous avons déja tou- quelque choſe, de la Réligion des Juifs & ur Législateur Moïſe. Son opinion étoit, comme il n'y a point de voiageur, qui e puiſſe détourner quelquefois, pour un lieu mémorable, ou quelque ſingu- é des païs, qu'il traverſe; les loix de l'Hi- e ne défendent pas non plus à celui l'écrit, de faire de ces petites excurſions, plaiſent & délaſſent l'eſprit plus qu'elles e divertiſſent, quand on n'en uſe qu'à os. Il n'eſt pas moins ſententieux que ıcydide ou Sallufte, mais c'eſt avec ce veilleux artifice, que toutes les maxi-, qu'il poſe, s'engendrent de la nature ſujets qu'il traite, de même que les étoiles : faites de la propre ſubſtance des Cieux.

Lib. 2. de re poëtica, cap. 1. & lib. 3. c. 1.

On n'y voit rien d'étranger, d'affecté, qui ſoit tiré de trop loin, ou ſuperflu ; chaqu penſée tient un lieu qui lui convient ſi bie qu'il ne lui peut être diſputé. Au ſurplus vou n'apprénés pas de lui ſimplement l'évenem des choſes paſſées. Il en découvre presqu toûjours les cauſes, & les conſeils préc dens. Certainement on peut dire dans l'Hi

Virg. 2. Georg. ſtoire la même choſe, que le Poëte a pro noncé au fait de l'Agriculture,

Felix qui potuit rerum cognoſcere cauſas.

Et s'il eſt vrai, ce que beaucoup de perſonnes aſſurent, que la Mer a ſes eaux plus douces au fond, qu'au deſſus & en ſa ſuperficie; il eſt encore plus aſſuré, qu'une narration Hi-ſtorique, qui ne nous fait connoitre que

[redacted]

[redacted]

ſé à dire, que par ce qu'il a dit, ſon ſilence
nt auſſi inſtructif, que ſon langage, & ſes
lles (pour parler en terme de chiffre) auſſi
nſidérables, que ſes plus importans cara-
res, à cauſe que tout y eſt plein de conſide-
ion, de juſteſſe, & de jugement. C'eſt ainſi
'au rapport des anciens le Peintre Timante
primoit dans ſes tableaux plus de choſes
ur la penſée, qu'il n'en expoſoit à la vuë
s ſpectateurs. Auſſi ſait-on, que Tacite
oit envie d'écrire dans ſa vieilleſſe, l'Empi-
de Nerva, & celui de Trajan, comme
us l'apprenons de lui même.



FLORUS.

EUX, qui ſont vivre Florus ſous Tra-
jan, ſont obligés de corriger l'endroit
ſon Prologue, où il dit qu'il n'y avoit
iéres moins de deux cens ans depuis le
ns d'Auguſte jusqu'au ſien. La plus
ai-ſemblable opinion porte, qu'il étoit un
u poſterieur, & l'on peut croire même,
e le Poëte Florus, dont Spartien cite les
rs dans la vie d'Adrien, eſt encore celui
quel nous parlons, qui a fait l'Abregé de
Hiſtoire Romaine en quatre livres. Il avoit

écrit familierement à l'Empereur, en termes,

Ego nolo Cæsar esse,
Ambulare per Britannos,
Scythicas pati pruinas.

Ce bon Prince, qui se mêloit du métier Muses, lui fit une réponse de raillerie, il le nomme,

Ego nolo Florus esse,
Ambulare per tabernas,
Latitare per popinas,
Calices pati rotundos.

Aussi voit-on, que le style de son Histoir entierement Poëtique, & que l'amour Parnasse lui a fait quelquefois emploier li ment des hémistiches de Virgile. Mais q

[redacted]

[redacted]

enieuses, & de pensées qu'il débite avec orce & vehemence. Que si vous exceptés uelques petits endroits, qui peuvent être ommés froids, les comparant aux autres, le este contient un nombre innombrable de entences & de préceptes, qui ne pouvoient tre couchés en plus beaux termes.

Il est difficile de bien determiner, si c'est n même Florus, qui a fait les quatre livres, ont nous venons de parler, & qui a dressé es Argumens sur tous ceux de Tite Live. Quoiqu'il en soit, l'on se tromperoit lourde-ent de croire, que l'intention de Florus eût é de reduire en Epitome dans ses quatre res l'Histoire entiere de Tite Live, puis-t'il ne la suit pas en beaucoup de lieux, où a des opinions tout à fait particulieres. les sont telles, sur tout à l'égard de la ronologie, ou de la suite des tems, qu'il est s dangereux de le prendre pour guide en la, à cause des grandes fautes qu'il y a mmises par negligence ou autrement. ais peutêtre que ceux, qui l'accusent d'a-ir fait perdre les œuvrès de Tite Live, se ndent sur les petits Sommaires ou Argu-ens, qu'il a donnés de chaque livre du ême Tite Live. En ce cas là leur con-cture n'a pas beaucoup d'apparence, telle

ſorte de Sommaires ne pouvant pas raſſaſſier l'eſprit, ni lui faire mépriſer un ouvrage, dont ils ne donnent qu'une trés ſuperficielle connoiſſance.

Quelques-uns font Seneque Auteur de l'Hiſtoire compendieuſe de Florus, à cauſe que Lactance rapporte dans le quinziéme chapitre du 7. livre de ſes Inſtitutions Divines, une diviſion de l'Empire Romain en quatre ſaiſons différentes, lui attribuant par metaphore l'enfance, la jeuneſſe, l'âge viril, & la vieilleſſe de nôtre humanité, ce qu'il dit être de l'invention de Seneque. Or parce que cette même diviſion ſe voit dans la Préface des livres de Florus, ils concluent, qu'ils ſont dë Seneque, & que le nom de Florus n'y doit être conſidéré que comme ſuppoſé. Et néanmoins, quiconque prendra garde aux textes de ces deux Auteurs, y remarquera facilement de très grandes différences. Seneque, par exemple, fait aller la jeuneſſe de Rome, ou l'adoleſcence, comme il parle, jusqu'à la fin de la derniere guerre Punique; Florus ne l'étend que jusqu'à la premiere. Et Seneque commence la vieilleſſe de ce même Etat, du tems des guerres civiles excitées entre Jule César & Pompée; là où Florus ne la prend que depuis l'établiſſement d'Auguſte dans le

[redacted]

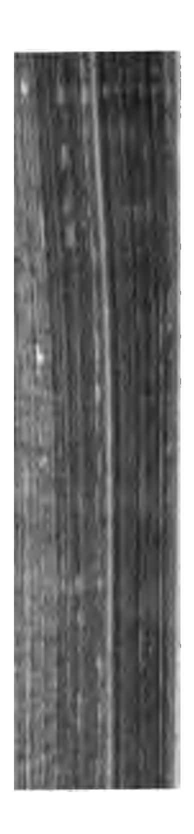
pouvoir abſolu. N'eſt il donc pas plus vrai-
ſemblable, que Florus a voulu ſe ſervir de la
penſée de Seneque en la diverſifiant à ſa mo-
le, & en la rendant ſienne de quelque façon
par le changement qu'il y apporte? Je pen-
ſe d'ailleurs, qu'on pourroit plus tolerable-
ment croire, que Lactance ſe ſeroit trompé,
que de s'imaginer une erreur dans tant de
manuſcrits, qui mettent toûjours *L. Annæus
Florus* au titre des livres, dont nous parlons.
Il ſe peut faire auſſi, que Florus & Seneque
étans tous deux d'une même famille, qui eſt
celle des Années, leurs noms aient été con-
fondus par adoption ou autrement, & qu'ain-
ſi Florus ait encore été nommé Seneque,
comme on ne peut nier, qu'il ne le ſoit dans
quelques vieux exemplaires, y en aiant mê-
me, qui lui ont donné le ſurnom de Jule.
Surquoi nous obſerverons, que la maiſon des
Héraclides n'eſt pas illuſtrée par la valeur de
tant d'hommes magnanimes, qu'elle a don-
nés au Monde, que celle des Années, par le
nombre qu'elle a produit de grands perſon-
nages en toute ſorte de literature. Seneque
le Philoſophe, le Tragique, & le Rhéteur,
s'il en faut faire trois, le témoignent aſſez,
avec le Poëte Lucain, & nôtre Hiſtoriogra-
phe, dont le ſtyle retient je ne ſai quoi du

Génie de cette derniere famille, toute née à l'Eloquence & à la Poësie. Je ne veux pas oublier non plus, que les loüanges, qu'il a données en beaucoup de lieux à l'Espagne, lui sont reprochées par ceux, qui pensent, que l'amour de la Patrie l'a fait parler avec un peu d'excès au sixiéme, dix septiéme, & dix huitiéme chapitres du second livre, outre ce qu'il ajoûte dans le troisiéme, *Cap. 22.* quand il traite des exploits guerriers de Sertorius en Espagne.

Il y a eu un autre Julius Florus plus ancien que l'Historiographe, puisqu'il vivoit sous l'Empire de Tibere. Seneque parle de lui dans ses Controverses, comme d'un homme instruit dans l'art de bien dire par l'Orateur Portius Latro. *Lib. 1. instit. c. 3.* Et Quintilien lui donne cet éloge, d'avoir été le Prince de l'Eloquence, dont il faisoit profession dans les Gaules. Ceux qui se fondent sur le surnom de Jule, que quelques Manuscrits attribuent, comme nous avons dit, à celui de qui nous considérons l'Histoire, s'imaginent, qu'il peut être descendu de cet autre Florus, dont Seneque & Quintilien ont fait une si honorable mention. C'est une simple conjecture, & si légere, qu'elle ne mérite pas, que nous nous y arrêtions davantage.

[redacted]

ajoûterai ſeulement, qu'entre les licen-
qu'a priſes Florus, comme nous l'avons
remarqué, il y en a une ſi Poëtique, &
l'hyperbole eſt ſi étrange, que Scaliger Pag. 134.
âme avec raiſon dans ſes Commentaires
Euſebe, d'avoir donné dans le *Cacozèle*,
s'être laiſſé emporter au deſir bas &
ile de dire des choſes merveilleuſes au
udice de la vérité. C'eſt où nôtre Hi- Lib. 2.
en rapporte l'expedition de Decimus Bru- cap. 17.
e long de la côte Celtique, de celle de
ce, & de Portugal. Il aſſure, que Brutus
oulut jamais arrêter ſa courſe victorieu-
qu'après avoir reconnu la chûte du Soleil
l'Ocean, & entendu avec horreur
tinction de ſon feu dans les eaux de la
; ce qui lui imprimoit une certaine
réhenſion d'être ſacrilége; & d'avoir plus
, que ſa Réligion ne le permettoit.
ida καὶ κακόζηλα ſunt hæc, dit Scaliger,
ès avoir uſé de ces termes, *Florus
ιστολογία Poëtica drama amplificat.* La
me envie d'écrire quelque choſe d'étran-
doit être encore obſervée, & condan-
, où Florus parle de la défaite des Cim-
s par Marius. Il veut qu'on croie, que
x jeunes hommes furent vûs dans Rome
rès du Temple de Caſtor & Pollux,



narration, ce doit toujours
marque du peu de créance qu
& en proteſtant, qu'il rapport
les bruits populaires, qui ont

SUETON

J'AI dit dans la Préface de
je n'aurois pas mis Suetone
autres Hiſtoriens, ſi ce qu'il r
des douze premiers Céſars ne c
leurs vies une ſuite Hiſtorique
paſſé durant un tems ſi conſidé
celui de plus d'un ſiécle. Je v
que perſonne ne parle de l'Hiſto
ſans nommer Suetone, avec t
ge, que Louïs Vives n'a pas fe
ferer en diligence & en fidélité
Lib. 5. de trad. diſc. nous avons d'Ecrivains Grecs &
din dit de même, qu'aucun d

, quoiqu'il mérite beaucoup, je ferois
ı faché de lui tant attribuer au préjudice
:eux dont nous avons traité jusqu'ici. Et
nmoins il doit être reconnu pour un des
ıcipaux Auteurs de fa langue. Auffi étoit-
ecretaire de l'Empereur Adrien, ce qui *Magister*
oigne qu'il poffedoit, outre la con- *Epistolarum.*
ffance des grandes affaires, un talent par-
lier pour les rendre en beaux termes,
our bien coucher par écrit. On dit que
:e charge lui fut ôtée à caufe de quel-
s brusqueries dont on trouva mauvais
l eût ufé envers l'Imperatrice Sabine,
:e que le refpect & la révérence duë à fa
réme dignité, fembloient avoir été violés
une trop grande liberté. Mais il fe voit
lquefois, que de telles disgraces particu-
:s font utiles au public, comme il eft
vé à fon égard, fa chûte l'aiant plongé
doute dans un loifir ftudieux & literaire,
peutêtre nous a produit entre autres
rages celui, qui lui donne rang entre les
niers Hiftoriens.

Dutre ce travail Hiftorique, nous avons
ore fon livre des Grammairiens illuftres,
elui des Rhéteurs, dont la meilleur partie
ıs manque; auffi bien que d'un autre,
contenoit la vie des Poëtes. Car celle

la même main. Quoiqu'il en soi
Saint Jerôme le prit pour patron
re d'écrire, quand il dressa son
Ecrivains Ecclesiastiques. Ma
pas croire, que ce qu'on voit
Pline l'Ainé sous le nom de S
de sa façon. Quand le style
seroit point, & la diction, q
d'une plume plus moderne,
trop ami de Pline le Jeune, se
gnage qu'en rendent ses Epitres
si froidement, & dire si peu de
oncle, qui étoit un si grand
Il y a plusieurs de ces Epitres d
s'adressent à Suetone, dont l'u
qu'il avoit prié Pline de différ
Lib. 1. ep. 18. ques jours à plaider sa cause,
d'un songe de mauvais augure

ment ils signifient, témoigne d'ailleurs qu'il ne déferoit pas moins que son ami à cette sorte de vanité. Dans une autre Epitre Pline *Lib. 5.* ménace Suetone en riant, que s'il remet plus *ep. 11.* long tems à donner au public ses écrits, il changera des hendecasyllabes, qu'il avoit faits à leur loüange, en Scazons & en Vers, qui n'auront pour but que leur diffamation: Lui ajoûtant pour l'encourager à cela, que son ouvrage étoit arrivé à un tel point de perfection, qu'au lieu de l'éclaircir, la lime ne faisoit plus rien que diminuer son prix en l'affoiblissant. *Perfectum opus absolutumque est, nec jam splendescit lima, sed atteritur.*

L'on voit les titres de plusieurs autres compositions de Suetone, que nous avons perduës, dans Aulu Gelle, Servius, Tzetzez, & sur tous dans Suidas, qui lui attribuë les livres: des jeux que pratiquoient les Grecs, les spectacles que représentoient les Romains, de la République de Ciceron, des habits, des paroles injurieuses, de la ville de Rome, & quelques autres. Il ne lui donne que simplement la qualité de Grammairien Romain, aussi étoit-elle de bien plus grande considération de ce tems-là qu'elle n'a été depuis. Au- *Ep. 19.* sone parle d'un autre Traité de Suetone touchant les Rois, qui étoit de trois livres,

dont Pontius Paulinus avoit fait un Poëme en les abregeant. Au surplus, le surnom de Tranquille, qu'on donne à Suetone, est en effet le même par la signification que celui de son pere, qu'il appelle lui même dans la vie d'Othon *Suetonium Lenem*, rapportant comme sa charge de Tribun de la treiziéme Legion l'avoit obligé à se trouver aux combats des troupes de cet Empereur, contre celles de Vitellius. Ceux-là se mécomptent donc, qui ont crû, que l'Historien dont nous parlons, étoit fils de ce Suetone Paulin, dont parlent Tacite, Pline, & Dion dans Xiphilin. Sicco Polentonus & Muret ont fait cette faute, que Lipse & quelques autres relevent judicieusement, n'y aiant point d'apparence de confondre un Tribun militaire avec un Consul. Gerard Vossius montre aussi fort bien l'erreur de ceux, qui ont voulu lire dans le dixiéme chapitre du premier livre des Institutions divines de Lactance, *Tranquillus*, au lieu de *Tarquitius*, qui est un autre Auteur fort savant dans la religion Païenne, & que vraisemblablement pour cela Lactance cite plûtôt en parlant d'Esculape, que Suetone.

Cap. 10.

In vita Suet. var. lect. lib. 5. cap. 11.

Pour revenir à son Histoire particuliere des douze premiers Empereurs, il se trou-

e des Critiques qui assurent que le commencement du premier livre nous manque; : fondant sur ce qu'il n'y a point d'appa-ence, que Suetone n'ait rien écrit de la aissance & des premieres années de Ju- : César, puisqu'il a pris la peine de echercher l'origine & l'éducation d'onze utres Monarques, qui ont succedé à celui-là, : dont il nous a donné les vies. Il y a tra-aillé, selon le jugement de Saint Jerôme, vec la même liberté que des Souverains si bsolus s'attribuoient dans une condition xemte de toute sorte de crainte. Je sai ien, que Muret dans son oraison sur Tacite ourne cela au desavantage de Suetone, & naintient, que Saint Jerôme l'a plûtôt blâmé ue loüé en parlant de la sorte. Car il seroit souhaiter, dit Muret, que nous n'eussions oint appris tant de débauches, & tant de ices honteux, qu'ont pratiqués les Tiberes, s Nerons, & les Caligules. Ce sont es ordures, qui font presque rougir le apier sur lequel Suetone nous les représente. t si ce que dit un ancien, est véritable, u'il n'y ait guéres de différence entre ce-ui qui décrit de semblables infamies avec oin, & celui qui les enseigne, à peine pour-ons nous excuser Suetone de s'en être ac-

Eadem libertate scripsit, qua ipsi vixerunt.

Parum abest à docente qui talia narrat.

R ij

In Ner. cap. 16. quité de la façon qu'il a fait. On l'accuse encore d'avoir trop mal traité les Chrétiens, quand il les nomme un genre d'hommes d'une superstition nouvelle, & pleine de maléfices, qui les faisoit persécuter du tems de Néron. Mais comme nous avons déja répondu à de semblables objections dans d'autres Sections, que celle-ci, y a-t il un seul de tous les Historiens de nom, qui ne soit coupable, s'il lui faut imputer à crime d'avoir représenté les méchantes actions qui sont la plus grande, & souvent la plus considérable partie de sa narration? L'Histoire sacrée même ne nous fait-elle pas voir des parricides, des incestes, des idolatries, & mille autres profanations, parmi ses meilleurs exemples & ses plus saintes instructions? Et ne savons nous pas qu'il faudroit jetter au feu tous les livres des Païens qui ont écrit depuis la naissance du Christianisme, si ce qu'ils ont osé dire contre nos Autels, nous obligeoit de les condanner absolument.

JUSTIN.

QUELQUES-uns croient qu'on a tort de se plaindre des Abbreviateurs, parce que

ſans avoir été cauſe de la perte des ouvrages qu'ils ont abregés, il nous eſt demeuré par leur moien dequoi nous conſoler, nous aiant donné en ſommaire ce qu'avoient de plus remarquable beaucoup d'Auteurs, dont il ne nous reſte plus rien. Ceux qui ſont de cette opinion, ſe doivent reconnoitre infiniment obligés à Juſtin, qui a ſi heureuſement reduit en petit le grand travail de Trogue Pompée, que nous n'avons guéres de compoſitions Latines plus conſidérables que ſon Epitome, ſoit qu'on en conſidére le ſtyle, ou qu'on en examine les matieres. Mais c'eſt mal décharger, il me ſemble, les Abbreviateurs, quand on dit ſimplement, qu'ils ont laiſſé des piéces dignes d'une très grande eſtime, ſans faire voir, qu'ils n'ont rien contribué à la perte de nos originaux, puiſque c'eſt le crime, dont on les charge. En effet, je vois fort peu d'hommes doctes, qui ne les en aient rendus coupables, comme nous avons déja remarqué aux Chapitres d'Hérodote, de Dion, & de Tite Live. Les extraits ou recueils de ce ſavant Empereur Porphyrogenete ſont pris à partie là-deſſus. Tribonien eſt traité de même, pour avoir fait une compilation aſſez défectueuſe dans ſes Pandectes des textes, ou plûtôt des Oracles de tous ces Anciens Juriſconſultes,

que l'excellence du raiſonnement & la l
té de la diction devoient préſerver d'ı
grand attentat. Et quand un Auteur m
ne très ſpeculatif parle des Epitomes,
feint point de les nommer les Teignes
Vers rongeurs de l'Hiſtoire, qui l'ont r
de telle ſorte, qu'il ne nous en reſte ſoı
que de miſerables lambeaux. Je ne
prens donc pas, comment on penſe renv
une maxime ſi autoriſée, par une ſimpl
gative, encore qu'il ſoit vrai, que les œı
de la plûpart des Abbreviateurs, & cell
Juſtin entre autres, nous doivent être au
d'hui très cheres, ne fût-ce qu'à cauſe
nous ne pouvons plus avoir recours aille

Verulam. de aug. ſcient. l. 2. cap. 6.

croit donc, que Trogue Pompée écrivit son Histoire sous Auguste & Tibere, aiant parlé de celui-là sur la fin de tout l'ouvrage. Il étoit divisé en quarante quatre livres, dont Justin n'a point changé le nombre non plus que le titre d'Histoire Philippique, fondé indubitablement sur ce que depuis le septiéme jusqu'au quarante & uniéme livre, c'étoit une narration continuë de l'Empire des Macedoniens, qui doit son commencement à Philippes pere d'Alexandre le Grand. C'est ainsi que Theopompe avoit déja écrit cinquante huit livres de Philippiques, qu'Athenée & Diodore citent, & qu'on veut qui aient servi de modele à l'inscription de Trogue Pompée; comme Ciceron, imitant Demosthene, nomma ses Oraisons Philippiques avec beaucoup moins de sujet. Au surplus les sept premiers livres de cette Histoire contenoient les origines du Monde, ou des Nations qui l'habitent, selon le même titre dont nous parlons, qui promet encore des déscriptions de lieux & de païs, qu'apparemment Justin a retranchées, comme les prologues anciens sur chaque livre de Trogue Pompée, qui ont été donnés au public par Bongars, le témoignent. Nous en eussions été pleinement éclaircis, si cet ami d'Alde, qui se vantoit



Pieux, à qui l'on croit même,
dans sa Préface. Je sai bien,
sement le passage, où cet Emp
mé, & que quelques uns ont
que Justin n'avoit écrit que de
ment de l'Empire Romain dan
ple, à cause d'un endroit du
où il parle du souverain pouvo
Mais cela reçoit assez d'autres i
sans qu'il soit besoin de le fa
cens ans plus tard qu'il n'a fai
siécle, qui n'a rien produit de
gant, comme l'est tout ce que
cet Auteur. C'est encore un
erreur de le confondre avec nôt
tyr, comme a fait un Martin Pol
Chronique. Car bien que c
fussent d'un même tems, la faço
rien traite les Israëlites dans s
me livre, où il veut que Moïs

D'ailleurs, Saint Juſtin n'a jamais écrit qu'en Grec, & l'on ne voit point qu'Euſebe, Saint Jerôme, ni Photius aient mis entre ſes compoſitions l'Epitome de Trogue Pompée. Si eſt-ce que Saint Jerôme en cite quelque choſe dans ſon Avantpropos ſur Daniel, ſurquoi l'on doit obſerver, qu'il n'y a point de plus ancien Auteur que ce Pere de l'Egliſe, qui ait parlé de Juſtin l'Hiſtorien.

Il n'avoit garde d'emploier les oraiſons directes, puiſque celui qu'il abrege les avoit condannées dans Salluſte & dans Tite Live, comme nous l'avons déja dit ailleurs. Cela ſe voit dans le trente huitiéme livre, où il rapporte obliquement cette longue harangue de Mithridate à ſes ſoldats, pour les animer contre les Romains. Celle d'Agathocles du vint deuxiéme livre, prononcée à même fin auſſitôt qu'il fut arrivé en Afrique, à ſes troupes intimidées par l'obſcurité d'une Eclipſe de Soleil, n'eſt pas moins conſidérable, encore qu'elle ſoit plus courte, que celle de Mithridate. Mais il y a dequoi s'étonner, que dans un travail ſi preſſé & ſi racourci qu'eſt celui de Juſtin, il n'ait pas laiſſé d'y donner lieu à quelques Digreſſions. La premiere ſe trouve dès le commencement de ſon ſecond livre, où les Scythes & les Egyptiens

[redacted]

conteſtent ſur le point d'honneur en ce qu
che leur antiquité, chacun d'eux prête
avoir des raiſons ſuffiſantes pour ſe di
plus anciens peuples de la terre. La d
me Digreſſion eſt du vintiéme livre, a
de Pythagore, dont il décrit la naiſſanc
voiages, la doctrine, les vertus, la m
l'apothéoſe, ſans oublier le malheur ar
ſes Disciples, qui furent brulés dans Cr
au nombre de ſoixante, & le reſte envo
exil. On peut conclure de là, que tout
te de Digreſſions ne ſont pas à conda
comme nous l'avons déja préſuppoſé
d'une fois, puiſqu'un Auteur tel que ce
qui a reduit en ſi peu d'eſpace l'Hiſtoi
deux mille ans, que l'on compte depui

[redacted]

[redacted]

Juifs, dans ses Commentaires sur Daniel. Vopiscus le met au rang des Historiens, qui n'ont pû éviter le mensonge: mais on peut dire, que la compagnie qu'il lui donne de Tite Live, de Salluste, & de Tacite, rend cette accusation fort legere. Ce dont on ne sauroit l'excuser, regarde la Chronologie, où il s'est si fort mépris, qu'on doit bien se garder de le suivre toûjours. Et ce qui rend sa faute plus grande, c'est que la réputation de Trogue Pompée, & l'estime que tous les anciens ont faite de lui, obligent à croire, que ces mécomptes dans la suite des tems sont de la copie, & non pas de l'original, ou de l'Epitomateur plûtôt, que de l'Auteur primitif. C'est le jugement ordinaire de ceux, qui ont le plus travaillé aux meilleures éditions de Justin. *In Aurelio.*

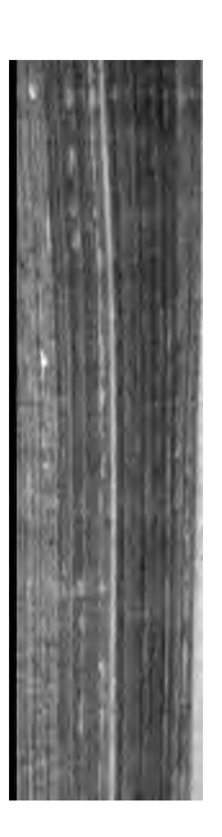
J'AUROIS sujet de finir ici selon mon premier dessein, ne trouvant depuis Justin & le tems des Antonins aucun Historien Latin d'entre les Anciens, dont on puisse tirer la moindre instruction pour composer l'Histoire, ni qui vaille la peine, qu'on fasse quelque réflexion sur son Ouvrage, si ce n'est pour condanner absolument son exposition

ma propoſition, ni de conſidér
ce qu'ils nous apprennent de be
pereurs, dont nous ne ſavons
d'ailleurs. Vopiſcus néanmoi
où il y a le moins à reprendre
Pollio doit être mis au ſecond
tien, Lampride, & Vulcatius ſ
paraiſon plus fautifs & plus né
Capitolin paſſe pour le pire de
vis de ceux qui ont pris la pei
miner. Mais c'eſt une choſe
qu'il ſe ſoit écoulé un ſiécle e
depuis celui des Antonins jusqu
ſous qui tous ceux que nous ve
mer ont écrit, ſans qu'il ait par
pire Romain un ſeul Hiſtorien
dont l'ouvrage ait merité de
nous. Sextus Aurelius Victor

ıom de Sextus Victor, jusqu'à Theodoſe le
Grand. Et à l'égard d'Eutrope, qui dédie
ıresque du même tems ſon Breviaire Hiſtori-
que à l'Empereur Valens, & que Suidas ap-
ıelle un Sophiſte Italien, je le laiſſerai de
néme, comme n'aiant rien de comparable aux
grands hommes, que nous avons examinés.
l reſte le ſeul Ammien Marcellin, que je ferois
onſcience d'omettre, aiant compoſé un juſte
orps Hiſtorique, & par qui je finirai ce
Traité, puiſque nous ne pouvons pas l'éten-
lre jusqu' au ſiécle de Juſtinien, comme nous
ıvons fait celui des Hiſtoriens Grecs; ſi nous
ıe produiſions un Jornandes, & un Caſſio-
ore, mêlant ſans diſcretion la barbarie des
ots avec la pureté & l'adreſſe des meilleurs
ıuteurs de la langue Latine.

AMMIEN MARCELLIN.

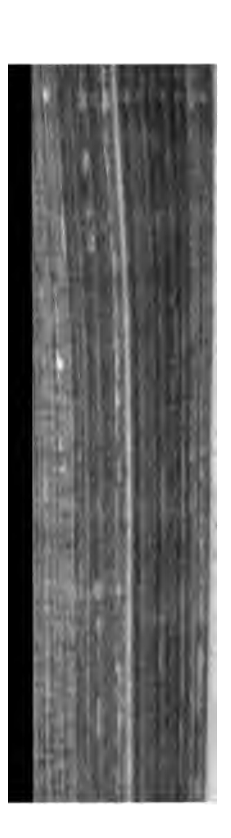
'AVOÜE pourtant, qu'Ammien Marcel-
lin n'eſt pas conſidérable par la beauté de
n langage. Auſſi étoit-il Grec de Nation,
lon qu'il le déclare lui même à la fin de
n dernier livre. Et on ſait par une Epitre
ıe lui écrit Libanius, qu'il étoit Citoien d'An-
oche, dont il parle auſſi toûjours avec élo-



l'Empereur Valens à Rome
ſur de fort vraiſemblables c
compoſa ſon Hiſtoire. Il eſt
ait paſſé par les plus honorab
Milice, ſous divers Empereu
ſa jeuneſſe du nombre de ce
moit alors *Protectores Dom*
qui diroit aujourd'hui parmi
du corps, d'où l'on paſſoit or
premiers emplois de l'Etat.
un livres de ſon Hiſtoire, q
la fin de Domitien, ou par
ment de Nerva jusqu'à la n
les treize premiers ſe trouve
ne nous en reſte plus, que l
ſuivent, pleins d'imperfectio
du tems, & l'inſolente tém
ques y ont cauſées, comme
Henr. Valeſius. teur de la derniere édition
l'a très prudemment rémarqu

[redacted]

crits beaucoup plus ſommairement, que ce
ue nous en avons, puiſqu'il avoit compris
ux treize premiers le tems d'un ſi grand
ombre de Céſars, qu'on en conte depuis
Ierva juſqu'à Conſtantius, qui fait le com-
iencement du quatorziéme livre, tout le
eſte des autres ſuivans étant emploié à décrit
ce qui ſe paſſa depuis ce dernier Empereur
ſqu' à Gratien, ſous ſept Regnes ſeulement.
ous avons parlé dans la Section de Joſephe
ceux qui entreprenoient d'écrire en d'au-
es Langues que la leur naturelle. Je ne
ux rien repéter ici de ce que j'y ai dit. J'a-
ûterai ſeulement, que ſi l'Hiſtoire d'Am-
ien Marcellin reçoit quelque préjudice du
té de l'élocution Latine, qu'un homme
rec, & de profeſſion militaire comme lui,
pouvoit pas avoir fort excellente, cela eſt
llement recompenſé par le mérite des pen-
es, & par tout le reſte de ſon ouvrage;
on ne lui peut refuſer un rang avantageux
tre les premiers & principaux Hiſtoriens.
eſt du nombre de ceux qui ont écrit les
oſes qu'ils ont vuës, & où ſouvent ils ont
grande part; ce qui lui donne quelque
oſe de commun avec Céſar & Xénophon.
ne penſe pas pourtant, comme d'autres
it fait, qu'il ſoit ce Prince libre de Dalma-



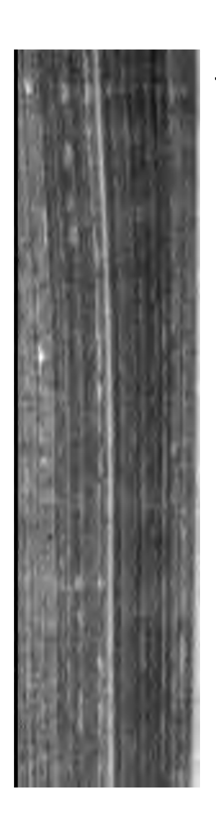
ſin, de ce qu'étant Païen, i
nuë, de ne rien publier,
ment contraire à nôtre R
qu'il s'eſt abſtenu d'un non
dont ſes ſemblables ont 1
tems-là contre nos Autels.

Liv. de la vertu des Païens. loüanges exceſſives, qu'il
nous avons fait voir ailleurs,
qu'on ne puiſſe trop déte
cauſe de ſon infidelité & de
ne laiſſoit pas de poſſeder, 1
ons ordinaires de l'Ecole, c
les & intellectuelles de Chaſ
nimité, de Doctrine, de S
telligence, qui ne lui ſauroie
ſi l'on ne veut revoquer e
toutes les Hiſtoires; ſans qu
dans le ſiécle auquel nous v
a plus rien à craindre par la
côté de l'Idolatrie des ancien

[redacted]

ne qui a écrit la vie de Thucydide, il y a mons dequoi s'étonner, qu'il ait usé de tant de moderation à nôtre égard. En effet, l'Auteur de cette vie ne louë de rien tant Thucydide, que d'avoir eu le pouvoir sur soi de ne mettre pas la moindre chose dans toute son Histoire par animosité contre Cléon, ni contre Brasidas, qui l'avoient fait bannir, s'étant bien empèché de témoigner dans pas un lieu le ressentiment d'une si grande injure, quoi qu'à dire la vérité il ne se soit pas entierement abstenu de représenter les mauvaises conditions du premier. Ce n'est donc pas merveille de voir, que le même Marcellin ait pratiqué ce qu'il estimoit si fort aux autres, ni qu'il soit dans l'usage d'une Vertu, qui lui a fait donner de si grands éloges à Thucydide.

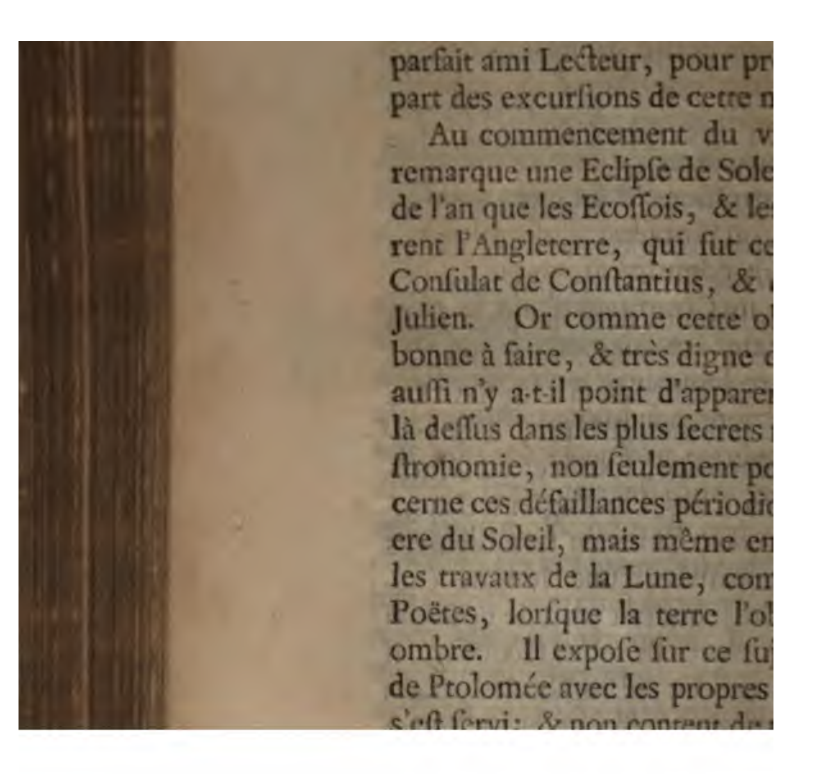
Une des considérations, qui nous doit faire le plus estimer l'Histoire d'Ammien, est, que nous n'en avons point d'autre, qui nous donne la connoissance de beaucoup d'antiquités Gauloises, comme fait celle là, ni qui nous explique si bien les origines des premiers François, Allemans, & Bourguignons, dont elle parle si souvent. L'on y voit d'ailleurs mille choses, qui ne se trouvent point autre part, & que tous les siécles ont approuvées depuis qu'elle est écrite, à cause de l'au-



Cela n'empèche pas néann
l'accuſe avec raiſon d'avoir ſc
le Philoſophe, affectant de pa
delà de ce que le permettent l
ſtoire, qui ne ſouffrent pas
mens de ſi grande oſtentation,
C'eſt le defaut ordinaire de ce
feſſion diſtingue des homme
qui a grand rapport à ce vic
ont nommé ὀψιμαθίαν ou d'
dition, parce que ceux, qui é
âge avancé, & hors les regl
coutumé des Etudes, y ſont be
jets que les autres. Quoiqu'
mien Marcellin ne ſauroit, êt
une infinité d'endroits, où il
meſſéance le fil de ſa narratio
en des diſcours de Philoſophi
ſciences qui n'ont preſque ric
avec les matieres qu'il traite

[redacted]

Dans le dix-ſeptiéme livre parlant des
'emblemens de terre effroiables, qui arrivè-
ent ſous l'Empire de Conſtantius en Macé-
oine, dans la Province qu'on nommoit alors
a Pont, & même par la plus grande partie
: l'Aſie Mineure, il fait fort à propos une
elle deſcription des ruïnes étranges, que
uffrit par cet accident la ville de Nicome-
e, capitale de Bithynie. Mais il faloit s'en
nir là, & ne pas prendre occaſion ſur ce
jet de rechercher les cauſes phyſiques de
nblables écroullemens dans la plus baſſe
rtie de l'Univers. Il conſidére d'abord ce
'en diſoient les Pontifes de ſa Réligion. De
examinant les raiſons d'Ariſtote, d'Anaxa-
re, & d'Anaximandre, fortifiées du témoi-
age des Poetes & des Théologiens, il mon-
e, qu'il y a quatre ſortes de tremblemens
: terre. Et enſuite d'une longue énu-
eration des Isles, qui ont paru de nouveau
n divers lieux aprés de telles ſécouſſes, il
omme celles, qui ont été englouties par des
forts tout contraires, & une entre autres
ui étoit de plus grande étenduë, que toute
Europe, & qui s'abima dans l'Ocean Atlan-
que; ce qu'on ne peut pas douter, qu'il
ait pris du Timée de Platon, encore qu'il
e le nomme point. Enfin aprés avoir bien


parfait ami Lecteur, pour pr
part des excurſions de cette n
Au commencement du v
remarque une Eclipſe de Sole
de l'an que les Ecoſſois, & le
rent l'Angleterre, qui fut ce
Conſulat de Conſtantius, &
Julien. Or comme cette o
bonne à faire, & très digne
auſſi n'y a-t-il point d'apparen
là deſſus dans les plus ſecrets
ſtronomie, non ſeulement p
cerne ces défaillances périodi
ere du Soleil, mais même en
les travaux de la Lune, com
Poëtes, lorſque la terre l'o
ombre. Il expoſe ſur ce ſu
de Ptolomée avec les propres
s'eſt ſervi; & non content de

[redacted]

ronomie. Il le reprend néanmoins par les réparatifs de Conſtantius contre les Perſes, : par les jalouſies qu'il avoit des belles acti-ns de Julien; mais c'eſt après avoir fait ſouf-ir ſon Lecteur au delà de toutes les bornes iſonnables, dans une diſtraction entiere-ent importune.

Je tirerai le troiſiéme & dernier exemple s vicieuſes Digreſſions d'Ammien de ſon :ntiéme livre, où il obſerve auſſi utilement e curieuſement, comme l'Empereur Valens : détourné par ſes Courtiſans d'ouïr les plai-ries, & d'aſſiſter aux jugemens, tant afin pouvoir faire leurs injuſtes monopoles, e parce qu'ils apprehendoient, vû ſon na-el rigide & ſevere, qu'il ne voulût, qu'on erçat la juſtice auſſi légalement, qu'on oit fait depuis peu ſous la domination de lien. C'eſt de là qu'il prend l'occaſion d'in-ctiver contre la profeſſion des Avocats, L'Epicure, dit-il, nommoit l'art des mé-ancetés κακοτεχνιων. Et pour mieux re-éſenter l'infame procédure de ceux de ſon ms, il exaggere le mérite d'un Demoſthe-, qui faiſoit venir toute la Gréce dans A-ênes, quand il devoit parler en public; d'un alliſtrate, qui fit, que Demoſthene même ur l'aller entendre, abandonna Platon dans

te l'Antiquité, qu'on recompen
avoir plaidé dans une cause d'im
Des Grecs il passe aux Romains, &
ces grands Orateurs Rutilius, Galb
rus, Crassus, Antoine, Philippe,
la, il vient jusqu' au coryphée de t
ron, pour prouver qu'autrefois c
avoient exercé les premiers charge
aprés avoir été Censeurs, Consul
raux d'armées, & Triomphans,
gnoient pas de prendre place dans u
d'ajoûter à la gloire de leurs actic
dentes, comme pour corellaire,
voir eu en plaidant l'applaudissemen
te une Audience. Après avoir fai
si belle Scene, il tire le rideau, pou
aux yeux d'un chacun la prostitutio
se & criminelle des Avocats de son
divisant en quatre genres, dont il

En vérité, quoique ſa déclamation ſoit très morale & très belle conſidérée ſeparément, il n'eſt pas poſſible, qu'elle ne peine, & qu'on ne la condanne au lieu où elle eſt, à cauſe qu'elle interrompt trop notablement le cours de l'Hiſtoire. D'ailleurs, comme ceux qui veulent s'inſtruire de ce qui concerne la Phyſique, l'Aſtronomie, ou la Morale, n'en vont pas chercher des leçons dans un Hiſtorien; lors auſſi que quelqu'un a deſſein d'apprendre l'Hiſtoire, il n'y a rien qui lui ſoit plus importun, que de trouver au milieu d'une narration des diſcours étrangers, qui partagent ou égarent l'eſprit, & qui ne vont qu'à faire paroitre le ſavoir de celui qui les debite.

Outre cette vicieuſe oſtentation de doctrine, qu'on peut aiſément comprendre dans ces trois paſſages que je viens de produire, on reprend encore Ammien Marcellin d'avoir fait de certaines deſcriptions ſi Poetiques, qu'il n'eſt pas poſſible de les ſouffrir, encore que comme nous avons obſervé ailleurs, l'Hiſtoire & la Poëſie ſoient aſſez bonnes amies, & qu'elles conviennent en beaucoup de choſes. Le Pere Cauſſin donne divers exemples de ce defaut dans ſon traité de l'Eloquence; & ils paroiſſent ſi fréquens dans l'original d'Ammien, qu'il eſt difficile de n'en

En la Section d'Agathias.

Lib. 2. c. 8.

pas trouver à l'ouverture du livre. Cela n'empèche pas pourtant, qu'il ne mérite bien les loüanges, que nous lui avons données. Il y a, généralement parlant, de certaines choses, qui ne plaisent pas dans les livres, qu'il ne faut pas laisser d'y retenir sans les approuver, parce qu'elles servent de base à d'autres meilleurs. Elles sont comme la lie, qui soutient le vin & le conserve dans sa générosité. D'un autre côté les imperfections de cet Historien, que nous venons de toucher, me semblent d'autant moins considérables, que les vertus de son siécle étoient rares. C'est ce qui m'oblige à finir ici mon travail ne trouvant depuis lui quasi que des vices à reprendre dans le reste des anciens, qui se sont mêlés d'écrire une Histoire Latine. Les modernes ne sont pas de mon entreprise; & l'intervalle du tems, qui les divise des premiers, est un juste sujet de faire ici une pause.





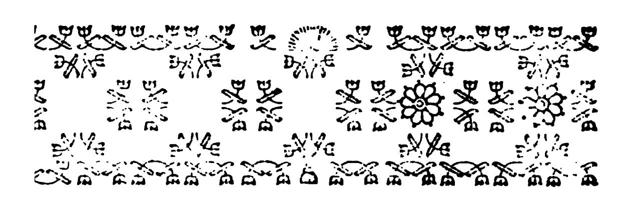
PREFACE

POUR UN

OUVRAGE HISTORIQUE.



[redacted]



PREFACE

D'UNE HISTOIRE.

C'Est une chofe affez fuperfluë à ceux qui ont deffein d'écrire quelque Hiftoire, de commencer par ces rotestations ordinaires que l'amour ni la haie de qui que ce foit ne leur feront rien dire e contraire à la vérité. Car comme en ce ui touche les complimens, tout le monde : fert de mêmes termes, & il eft prefque imoffible de difcerner une perfonne, qui parle :anchement, d'avec une autre, qui diffimu-:, parce que tous deux ufent d'égales proeftations de fervice. Il n'eft pas plus aifé de econnoitre par de belles Préfaces, ni par les lus expreffes affurances de probité qu'on uiffe donner, celui qui eft pour garder réigieufement les loix de l'Hiftoire, & pour fe aiffer le moins aller à fes paffions; dautant jue ceux mêmes, qui pèchent davantage en

cela, ne laiſſent pas d'emploier de ſemblables diſcours, afin de gagner créance, & de paroitre auſſi desintereſſés, qu'ils le devroient être. Cela m'empèchera d'entrer dans des juſtifications ſuperfluës, me contentant de donner parole au Lecteur de cette Hiſtoire, qu'il n'y verra rien que je ne ſois prêt de lui juſtifier par des titres irreprochables, & que je ne me puiſſe vanter d'avoir pris dans les plus curieux regitres, & les plus fideles mémoires de nôtre tems, puiſque ce ſont les originaux des Ambaſſadeurs, des Sécretaires d'Etat, & des premiers Miniſtres de cette Couronne.

Je ſai bien, que pluſieurs ont crû, qu'il n'appartenoit qu'à ceux-ci de mettre la main à la plume pour une ſi haute entrepriſe qu'eſt celle dont nous parlons. Polybe prend de là ſujet de ſe moquer de Timée, comme de celui qui n'aiant eu aucune connoiſſance des choſes, dont il traitoit, s'étoit laiſſé abuſer par de faux rapports, & par de mauvaiſes rélations, qui lui avoient été fournies. Et nous voions dans l'une des lettres de Sidonius Apollinaris, que ce grand Prélat ne voulut jamais entreprendre d'écrire l'Hiſtoire de ſon tems, à la priere d'un des principaux Conſeillers d'Euricus & d'Alaric Rois des Gots,

Lib. 12. Hiſt.

[redacted]

lui mandant, qu'il étoit plus capable de cela que perſonne, puiſque les plus ſecretes & plus importantes affaires avoient paſſé par ſes mains. Mais outre qu'il n'arrive guéres, que ceux, qui ſont dans de ſi grands emplois, aient ni le loiſir, ni la volonté de s'amuſer à cette ſorte d'étude, encore peut-on dire, que quand même leur Génie les y porteroit, & que leurs continuelles occupations pour le bien public ne s'y oppoſeroient point, il n'y a guéres d'apparence qu'ils reüſſiſſent mieux que les autres dans une choſe, où du moins ils ne peuvent éviter le ſoupçon de quelque partialité. Car il eſt bien difficile de ne pas s'imaginer, qu'ils aient pour but de faire valoir leurs propres négociations, & de juſtifier autant que faire ſe pourra toutes leurs procedures. Beaucoup de perſonnes mêmes ſe perſuadent, que ce ſont ceux des hommes, qui donnent le plus à leurs paſſions, & par conſequent qui ſont les moins propres de tous à faire un véritable recit des actions, où ils ont eu tant de part. Quant aux ſécrets de l'Etat, dont on peut dire, qu'ils ſont ſeuls capables de nous informer, ce ſeroit être trop ſimple de croire, qu'ils dûſſent communiquer indifféremment au public tout ce qui eſt venu à leur connoiſſance. Tant s'en faut,



les papiers de son gouvernem
roit ne devoir pas venir en év
crois, qu'il ne fit rien en ce
soit commun avec tous ceux,
nager l'interêt de quelque Sou
n'est pas à dire, que ce ne so
l'Histoire d'expliquer autant q
mis les actions qu'elle représen
soûtiennent le contraire, co
Patrice, qui reprend très ma
voir plus fait en cela le Philos
storien, sont d'autant plus rid
tre l'usage de tous les bons Au
pû lire non seulement dans le
l'Orateur de Ciceron, mais en
cite cette importante loi de l'H
rapporter pas simplement l'é
choses; mais d'en dire toûjou
& les conseils, qui ont précédé.
licarnasse étoit si persuadé de
prise de rien tant l'Histoire de

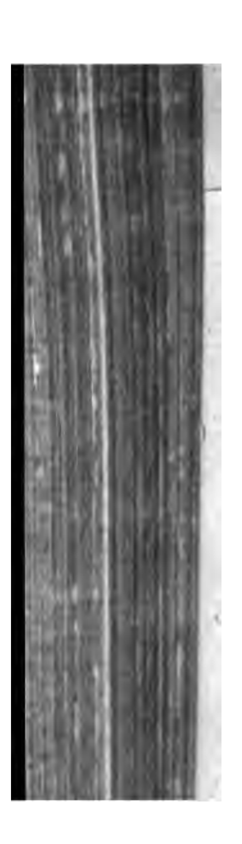
Dial. 10.

Lib. 1. hist. non modo casus eventusque rerum, sed ratio etiam causaeque noscantur.

Lib. 5. ant. Rom. & ep. ad Cn. Pomp

[redacted]

grandes entreprises. Il le compare là dessus à ces renommés Juges des Enfers, à qui les Poëtes font examiner les raisons de toutes choses. Et il observe que Théopompe s'étant trouvé présent en beaucoup d'expéditions militaires, qu'il décrivoit, & aiant contracté amitié avec les plus grands hommes de son tems, il lui avoit été plus facile qu'à un autre, de toucher les raisons essentielles des principales actions, que contenoit son Histoire. Surquoi l'on doit considérer, que si ces raisons peuvent être mises par écrit, comme personne n'en doute, elles se peuvent aussi fort bien apprendre par ceux, qui prennent la peine de rechercher tout ce qui est propre à leur en acquerir la connoissance. Thucydide ne mit la main à la plume pour nous décrire cette longue guerre Peloponnesiaque, qu'après avoir fait provision de tous les mémoires, qu'il en pût recouvrer, non seulement dans Athénes, de ceux de son parti, mais encore des Lacedemoniens, & du reste des Grecs; en quoi Marcellin, qui a dressé le discours de sa vie, nous assure, qu'il emploia de très grandes sommes d'argent. Il ne laissoit pas d'être lui même témoin de plusieurs actions, où il s'étoit trouvé. Mais aussi n'ignoroit-il pas l'impossibilité d'écrire une Hi-



ce qui s'eſt paſſé dans un fa
n'eſt ſur le rapport d'autrui,
pas pû ſe rencontrer en pe
les lieux du combat. Et c
parler comme Hiſtorien,
moins informé du deſſein de
ce qu'ils ont fait, que de ce
dre touchant ceux de ſon cô

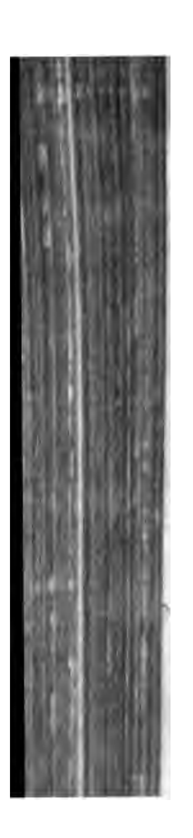
Or comme je penſe, qu'i
ploier toute ſorte de diligen
à faire l'amas néceſſaire de
riaux, qui compoſent le ba
ſtoire: Auſſi ne ſuis-je pas
qui ne peuvent ſouffrir, qu'c
moindre faute, ſans condan
ge, & qui croient, que la
hors d'œuvre eſt la ruine d
Polybe & Timée ſe ſont ſerv
raiſon qui a donné lieu à cet
qu'ils ont dit, qu'ainſi que l

[redacted]

voüe bien, que cette vérité eſt une qualité ſi requiſe en toute ſorte d'Hiſtoires, qu'il n'y en a point qui ne ſoit mépriſable ſans elle. Mais je nie, qu'elle ſoit tellement de leur eſſence, que le moindre mêlange du menſonge les détruiſe abſolument, comme l'entendent ceux, qui veulent qu'on prenne trop à la rigueur la ſimilitude de Polybe. En effet, s'il faloit l'interpréter de la façon, il ſeroit aiſé de trouver en ſuite, qu'il n'y auroit du tout point d'Hiſtoire au Monde, ſi l'on excepte la Sacrée, ne s'en trouvant aucune, ſelon le dire de Vopiſcus, où le defaut de nôtre humanité ne paroiſſe par le rencontre de quelque fauſſeté. *In Aureliano.* Hérodote eſt taxé d'avoir fait fuïr les Corinthiens à la bataille de Salamine, par un reſſentiment de ce qu'il avoit été mépriſé d'eux. On ſe moquoit de Timée, qui tournoit tout à l'avantage de Timoleon, pour reconnoitre les obligations, qu'il lui avoit. Philiſtus étoit déméſuré dans ſes invectives contre les adverſaires de Denys le Jeune. Et Xénophon n'a pas mieux traité Menon à cauſe qu'il étoit lié d'amitié avec Platon. Quant à Thucydide, quelques uns de ſes admirateurs mêmes ont reconnu, qu'il s'eſt plû à repréſenter Cléon dans toute ſon Hiſtoire comme un fou, pour ſe vanger de

niens après sa mort, jettant so
de leur ville, par une omission
se souvent pas moins la fidelite
re, que le mensonge. Polybe
bius & Philinus, qui en avoie
deux une même; le premier d'
justement tout l'avantage du
mains; l'autre au contraire de
trop partial des Carthaginois.
Noct. Attic. l. 6. cap. 8. voir dans Aulu Gelle, que ce F
qui n'épargnoit pas quelquefoi
pere, semble avoir voulu flater
en la personne de Scipion, lui
cer un acte de continence si m
la prise de Carthagene, lorsqu
captive Espagnole lui fut prés
outre les vers de Cn. Nævius,
l'action fort suspecte, Valerius
mentoit expressément dans s
assurant que Scipion retint cette

u'il ſe trouve de certaines ſauſſetés dans les
uvrages, dont elles ne doivent pas pour cela
uiner la réputation. Le premier eſt de Du-
is Samien très exact Hiſtorien, qui avoit
crit, qu'Alcibiade paſſant de Gréce en Sicile
etta dans la mer le Poëte Eupolis, renom-
né parmi ceux de la vieille Comédie, ſurquoi
fut convaincu de menſonge par Eratoſthé-
e, qui fit voir des Comédies d'Eupolis poſte-
ieures à cette navigation d'Alcibiade. Le
econd exemple touche Théophraſte, en ce
ue, conformément à l'opinion la plus com-
nune, il avoit nommé Zaleucus Legislateur
es Locriens, dont il fut rudement repris
ar Timée. Eſt-ce à dire, pourſuit Ciceron,
ue Duris & Théophraſte doivent être abſo-
ument rejettés pour cela; Non certes,
'eſt une choſe trop humaine que de ſe trom-
er, même en de telles rencontres, où l'on
e fait que ſuivre l'erreur des autres. Il y a
u des Auteurs ſans nombre, & d'ailleurs
rès approuvés, qui ont ſoutenu les uns après
es autres, que les Rois de Sparte avoient
louble ſuffrage parmi les Ephores; Thucy-
lide néanmoins nous aſſure, que c'eſt là une
le ces choſes, qui ſont quelquefois auſſi uni-
verſellement crûës, qu'elles ſont fauſſes, &
qu'en effet la voix de ces Rois ne fut jamais



étoit certaine, & que la vérité
tielle à l'Hiſtoire que la rectitu
qui perd ſon nom, & n'eſt plus
de l'heure qu'elle a ceſſé d'être
aux Auteurs de ce tems, il me
prouver par ceux mêmes de
claſſe, qu'il n'y en a aucun à
voulu reprocher d'aſſez notabl
ſi je n'évitois de tout mon poſſi
odieuſes, lorsque je puis bien n
me ici de les rapporter. On
uns & des autres, que comm
juge dans un fait particulier,
d'être juge, ils ne perdent p
qualité d'Hiſtoriens, quoiqu'il
pris en quelques endroits. E
bien de la différence entre m
un menſonge, le premier cou
ceux, dont nous parlons, m

science, le reste doit être donné à nôtre humanité. Aussi n'est-il pas honteux de se retracter dans ce genre d'écrire, comme il l'est peutêtre dans d'autres professions, qui dépendent de certains principes, & de quelques raisonnemens, où l'on ne peut confesser d'avoir erré, qu'on n'accuse le defaut de son jugement. Mais à l'égard de l'Histoire, qui n'est qu'un regitre, ou un mémorial, appuïé le plus souvent sur la fidelité des yeux & des oreilles d'autrui, ce n'est pas merveille, si on s'écarte quelque fois du but de la vérité. Il est même du devoir d'un Historien d'écrire assez ordinairement des choses, qu'il ne croit point, ne fût-ce que pour remarquer ce qui a été tenu pour constant par le peuple. Tite Live en a usé ainsi, rapportant une in- *Lib. 1. & 5.* finité de prodiges incroïables, qu'il proteste au même lieu de ne vouloir pas garantir. Hérodote le plus licentieux de tous, se mo- *Lib. 4.* que le premier de ce qu'il conte d'Abaris, & des Loups garoux de Scythie. Et Quinte Cur- *Lib. 9.* ce declare, qu'il couche beaucoup de choses parmi les gestes d'Alexandre le Grand, de la vérité desquelles il n'est nullement persuadé, n'osant pas néanmoins se dispenser de rapporter les vaines créances du tems auquel il écrivoit.

Que ſi la ſéverité de quelque Critique a été trop grande en ce que nous avons dit juſqu'ici, bien qu'elle fût colorée du zèle de la vérité, nous pouvons faire voir qu'ils ſont injuſtes tout à fait en beaucoup de choſes, où ils ſe mèlent de donner des loix à l'Hiſtoire, contre tout ce qui a été pratiqué par ceux, dont nous avons les ouvrages en quelque conſideration. Mon deſſein n'eſt pas d'examiner préſentement toutes les parties d'un bon Hiſtorien, c'eſt le travail d'un juſte volume, & puiſque nous nous en ſommes déja aucunement acquités au diſcours, qui fut imprimé il y a quelques années ſur l'Hiſtoire de Sandoval, il me ſuffira d'obſerver dans cette Préface les points, qui impor-[redacted]

[redacted]

en a de fort vicieuſes, & qui troublent tellement la mémoire du Lecteur, quand elles ſont trop frequentes, d'une longueur exceſſive, ou tout à fait éloignées du ſujet principal, qu'il n'y a peut-être rien qui doive être plus ſoigneuſement évité en ce genre d'écrire. Le Sophiſte Théon reprend pour cela celles de Théopompe comme ennuieuſes, outre qu'elles n'avoient ſouvent rien de commun avec ſon thême, qui étoit principalement des actions du grand Philippe, & de ce qui concernoit les Macedoniens. Et Photius nous apprend, que leur penultiéme Roi, cet autre Philippe, qui prit la peine de retrancher les Digreſſions, dont nous parlons de l'Hiſtoire de Théopompe, reduiſit à ſeize les cinquante trois livres qu'il avoit compoſés. Mais il ne faut pas conclure pour cela, qu'elles ſoient toutes à blâmer. Il y a des Epiſodes, comme les nomment les Grecs, qui ſont très agréables, & qui ſervent même, ſelon la remarque de Théon, à repoſer doucement l'eſprit de celui, qui lit un grand ouvrage. Si l'Hiſtoire n'avoit que la ſimple narration, comme dit Agathias ſur une Digreſſion qu'il fait de la diverſité des Religions, elle ſeroit aſſez ſouvent mépriſable. Et en effet, nous voions, *Lib. 1.*

qu'il n'y a quaſi aucun Hiſtorien de nom, qui ne ſe ſoit donné la liberté d'uſer de ſemblables excurſions. Thucydide, Polybe, & Denis d'Halicarnaſſe, ſont les trois de tous les Grecs, qui ont écrit avec le plus de ſéverité, & néanmoins aucun d'eux ne s'en eſt voulu abſtenir. Le premier rapportant dans ſon ſixiéme livre le ſoupçon d'impieté & d'affectation de tyrannie où tomba Alcibiade, ce qui fit qu'on l'envoia chercher en Sicile, ajoûte, que le peuple d'Athénes reçût d'autant plus facilement cette accuſation, qu'il ſe ſouvenoit encore de la tyrannie de Piſiſtrate. Et là deſſus il entre librement dans la narration de ce fameux aſſaſſinat commis en la perſonne d'Hipparche par Harmodius, & Ariſtogiton,

[redacted]

qui fût en Gréce; & dans le quatriéme, raiſons du malheur déplorable, arrivé k habitans de Cynethe, ville d'Arcadie. La cription d'un grand Empereur ou Général rmée, qu'il fait dans ſon neuviéme livre, ɜc le diſcours du dixiéme touchant les rſies ou ſignes qu'on peut donner par des ıx allumés, leur ſont inſupportables. Et ıe le traitent pas mieux à l'égard de ce beau ſonnement militaire, dont il uſe en un re endroit, pour contenter ceux, qui connoient, que les Legions Romaines ſent enfin ſurmonté la Phalange Macedonne, qui s'étoit jusques là conſervée dans réputation d'être invincible. Quant à nis d'Halicarnaſſe, après avoir donné un grand nombre de loix auſteres à l'Hiſtoire, ı'a pas laiſſé de mettre dans ſon ſeptiéme re cette notable avanture d'Ariſtodeme Tyı de Cumes, ſans aucune néceſſité, & par te ſeule conſidération, que les Romains ɔient envoié vers lui pour avoir du bled un tems de famine. Les Hiſtoriens Las ne ſe ſont pas donné en cela moins de erté que les Grecs. Tite Live s'eſt diverti cette curieuſe queſtion, de ce qui fut ıiſemblablement arrivé, ſi Alexandre le and eût converti ſon courage & ſes forces

Lib. 17.

Dec. 1. lib. 9.

contre les Romains. Salluſte rapporte dans ſa guerre Jugurthine l'Hiſtoire de ces deux freres Philenes, qui ſe ſacrifièrent ſi librement pour augmenter le territoire de Carthage au préjudice des Cyreniens, ſans autre fondement que d'avoir dit ſeulement un mot des Syrtes, proches du lieu où ſe fit cette belle action. Et Tacite aiant à parler du ſiége de Jeruſalem, prend de là occaſion de rapporter ce qu'il avoit appris de l'origine des Juifs, de leur Conducteur & Legislateur Moïſe, & de leurs façons de faire contraires à celles de toutes les autres Nations de la terre. Ce peu d'exemples ſuffit pour montrer, que toutes ſortes de Digreſſions ne ſont pas vicieuſes, & qu'il n'y a que les mauvaiſes, qui ſe font ſans

Lib. 5. Hiſt.

[redacted]

donne trop de licence en cette partie, on ne peut éviter de tomber dans une obſcure confuſion. Il s'en voit de ſi embrouïllées par là, & dont les parties différentes ſont tellement hors de la ſuite du tems, qu'elles reſſemblent à ces coloſſes briſés, de qui l'on cherche la tête ou les pieds parmi les autres membres. Si eſt-ce qu'il ſe trouve des lieux, où les meilleurs Hiſtoriens ſont obligés de dire les choſes en une ſeule fois, qui ne ſont avenuës qu'en des ſaiſons différentes, afin de ne pas donner les matieres trop imparfaites, & pour contenter l'eſprit de ceux, qui ne pourroient autrement les voir ſans dégoût ſéparées, & comme eſtropiées. C'eſt pourquoi Théon a obſervé, que non ſeulement Hérodote, mais Thucydide même a fait ſouvent des *Hyſteron Proteron* fort à propos, bien que celui-ci ſe fût donné la loi de diviſer toûjours la narration de chaque année en deux parties, l'une pour l'Eté, & l'autre pour l'Hiver, en quoi il a été repris par Denis d'Halicarnaſſe, comme d'une choſe qui l'obligeoit à couper les ſujets, qu'il traitoit en tant de portions, que l'eſprit du Lecteur n'en demeuroit pas ſatisfait. Le jugement doit regler ce différend, & nous faire avouër, qu'il y a de ces tranſpoſitions néceſſaires, & qui ne

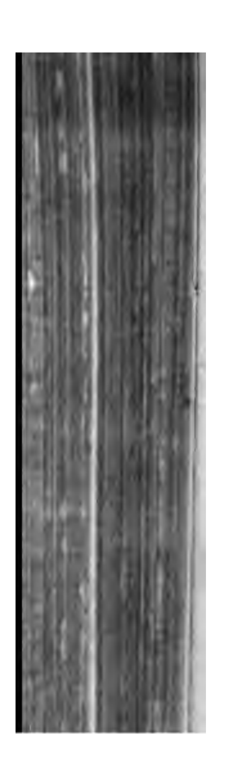
In progym.



ge d'être contraire à celui de to
teurs. J'avouë qu'on voit qu
ces Oraiſons auſſi importunes
Liv. des inſtruct. polit. & que Plutarque s'eſt moqué
grace de celles que Théopon
& Anaximene ſont prononcer
d'armée, n'y aiant nulle appa
fuſſent amuſés à des diſcours ſi
diés en préſence de l'ennemi,
queſtion de bien faire, plûtôt
re. Il ne faut pas pourtant
que l'Hiſtoire rejette toute ſorte
je crois au contraire, qu'il
qu'elle ne reçoive, quand elle
lement bien faites, mais encor
Dial. de l'Hiſt. nous voions en effet, que Lu
rigoureux ſur ce ſujet, n'en c
ne; avoüant que comme les
ſouvent meilleure grace il y a

[redacted]

s qui la voudroient abolir comme lui, ſe
vent principalement de l'autorité de Dio-
re, de Juſtin & de Denis d'Halicarnaſſe.
ıant au premier, comme il déclame au
mmencement de ſon vintiéme livre con-
: l'impertinence de quelques Hiſtoriens au
t des harangues; auſſi confeſſe-t-il, que cel-
; qui ſont écrites judicieuſement, doivent
e eſtimées, & il en a inſeré beaucoup lui-
ême dans ſes Ouvrages. Juſtin, ou pour
eux dire, Trogue Pompée, dont il n'eſt
e l'Abbréviateur, rapportant obliquement
lle de Mithridate contre les Romains, re-
oche de vérité, à Salluſte & à Tite Live *Lib. 38.*
ıvoir abuſé des directes. Mais perſonne
ı pris cela que pour un trait d'envie contre
dernier, comme il s'en gliſſe aiſement en-
e des Ecrivains de même tems; ce qui n'a
s empêché, que Tacite, Q. Curce, & tous
; Auteurs de l'Hiſtoire Auguſte, n'aient
puis couché beaucoup de diſcours en for-
e de Proſopopée dans ce que nous avons
ux. Et pour ce qui touche Denis d'Hali-
rnaſſe, ſes livres des Antiquités Romaines
ſont ſi remplis, & il ſoûtient dans ſon ſe-
iéme, les Oraiſons directes ſi particuliére-
ent, rapportant toutes celles, qui furent
ononcées en la cauſe de Coriolanus, qu'on

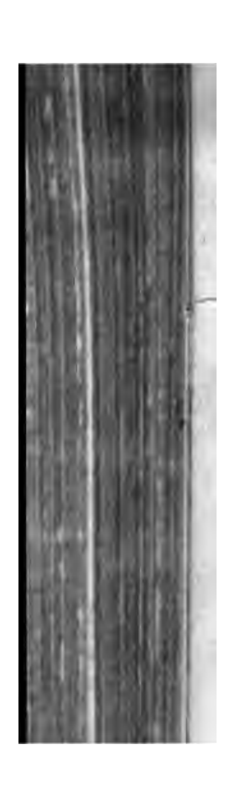


fait de cet Historien, comme
tôt avec rigueur ses harangues
timens d'un Cratippus, qu'il ne
tout à fait, & de son propre mo
sieurs ont voulu alléguer aussi
vre du même Thucydide, par
une des Oraisons dont nous pa
qu'il se repentoit d'en avoir tro
cedens. Il est certain pourtant
y a laissé cette disproportion av
tres imperfections, qui ont
à beaucoup de personnes, que c
n'étoit pas de lui. Quoiqu'il e
dote, Xenophon, Polybe, &
ceux que nous avons déja cités
d'autres que nous pourrions aj
étoit besoin, montrent bien, qu
caprice de vouloir rejetter ainsi
de l'Histoire, puisqu'ils n'ont ja

[redacted]

Polybe ſeul nous enſeigne, comment on doit
mploïer les obliques, les directes, & les
nixtes, qui commençant obliquement chan-
gent d'organe & finiſſent droitement: car il
'eſt ſervi de toutes les trois façons, ſelon que
s lieux le requeroient.

Or non ſeulement les harangues ont été
gées telles, que nous diſons, par les meil-
urs Auteurs, mais ils ont même donné pla-
dans leurs Hiſtoires, aux Lettres Miſſives,
juſqu'aux Dialogues. Ainſi nous voions
s Epitres de Mithridate dans Sallufte, de
ibere & de Druſus dans Tacite, & d'Ale-
ndre le Grand dans Arrien. Pour ce qui
garde des Dialogues, il y en a grand nom-
e & de fort beaux dans Thucydide & ail-
urs; mais quant à celui des Deputés d'Athé-
s & de Mélos, qui fait la fin de ſon cinquié-
e livre, où les premiers s'efforcent de
rouver aux autres qu'ils doivent s'aſſujettir
ux Athéniens, il eſt tel, que je ne penſe pas
u'on le doive jamais imiter, à cauſe de ſa
op grande prolixité. La loi qu'il faut ob-
rver, à mon avis, tant aux Dialogues,
'aux Lettres, & aux harangues de quelque
ture qu'elles ſoient, c'eſt de ne les coucher
mais avec Proſopopée, & directement, que
rsque toutes les paroles en ſont ſi impor-



tout des choses superflues, &
tient, à leur avis, qu'aux Ora
non plus que d'émouvoir le
qu'ils deffendent encore très
un Historien. Il semble, à le
ler de la sorte, que l'art Orat
jamais avoir rien de commun
Historiens, contre ce qu'a dit
Opus Oratorium maximè. le premier Rhéteur des Ron
sçavoit rien qui fut davantage
Orateur, que de bien écrire
Cic. lib. 1. de leg. En vérité, c'est bien se moq
grands hommes que nous v
mer, qui ont toûjours pratiq
de ce que voudroient établir
m'étonne, qu'ils ne se souvie
du temperament que Lucien a
desirant, que son Historien
donner des loüanges moderé

[redacted]

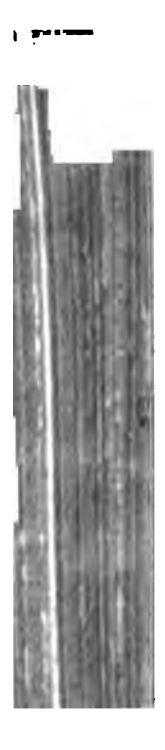
plisse selon les regles de son art. La mê- chose se doit dire des passions, car il n'y oit point d'apparence qu'un Historien pra- iât tout ce que font Ciceron & Demosthe- pour exciter à la haine ou à la miseri- de; mais il lui est permis d'être pathétique nme Tite Live dans l'expression des gran- actions, afin d'imprimer fortement l'a- ur de la Vertu, ou l'aversion du vice, qui les plus précieux fruits, qu'on puisse re- llir de l Histoire.

C'est encore une fantaisie particuliere de aines personnes, qui ne pensent pas qu'un orien moderne doive jamais prendre la rté de comparer les choses de ce tems aux ennes. J'avouë qu'on voit peu de ces lleles dans les Historiens Latins, & qu'ils e sont guéres amusés à montrer la ressem- ce qu'avoient les actions Romaines, qu'ils ivoient avec celles des Grecs. Je tombe ne d'accord, que nous avons vû depuis des Ecrivains ridicules en cette sorte re- che, montrant, qu'ils faisoient leur prin- l de l accessoire, & qu'ils n'avoient point un grand soin, que de témoigner par ce ort curieux, qu'ils étoient hommes de de étude, la chose du monde la plus im- tune, quand on l'emploie mal à propos.

ſe pourroit étonner qu'il eût ſi fort pèché en ce qu'il reprenoit aux autres, ſi l'on ne ſavoit bien, que ſon Hiſtoire eſt le dernier de ſes travaux, où il s'eſt ainſi voulu retracter avec jugement des maximes qu'il avoit autrefois établies trop legérement contre Thucydide. Outre qu'on peut voir dans le jugement qu'il fait de cet Hiſtorien, comme il examine plûtôt avec rigueur ſes harangues, ſelon les ſentimens d'un Cratippus, qu'il ne les condanne tout à fait, & de ſon propre mouvement. Pluſieurs ont voulu alléguer auſſi le huitiéme livre du même Thucydide, parce qu'il n'a pas une des Oraiſons dont nous parlons, à cauſe qu'il ſe repentoit d'en avoir trop uſé aux précedens. Il eſt certain pourtant, que ſa mort y a laiſſé cette diſproportion avec aſſez d'autres imperfections, qui ont fait ſoutenir à beaucoup de perſonnes, que ce dernier livre n'étoit pas de lui. Quoiqu'il en ſoit, Hérodote, Xenophon, Polybe, & Céſar, avec ceux que nous avons déja cités, & quantité d'autres que nous pourrions ajoûter, s'il en étoit beſoin, montrent bien, que c'eſt un pur caprice de vouloir rejetter ainſi les harangues de l'Hiſtoire, puiſqu'ils n'ont jamais fait difficulté de les y admettre, & qu'au contraire ils en ont fait un de ſes principaux ornemens.

Il me reste à dire un mot touchant ma façon d'écrire. Pline le Jeune a soutenu dans une de ses Epitres, que l'Histoire étoit toûjours *Lib. 5.* agréable, de quelque maniere qu'elle fût cou- *ep. 8.* chée. Il semble que son intention soit de donner à entendre par là, que toutes sortes de styles y peuvent être emploiés; & en effet, nous voions d'excellens Historiens en toutes Langues, qui ont eu des genres d'écrire tres différens. Salluste & Tacite sont fort concis; Tite Live est plus étendu; Florus est si libre & si fleuri, qu'il se donne même la licence de citer des Hemistiches de Virgile, comme *Lib. 3.* Thucydide, beaucoup plus sévere que lui, a *hist.* rapporté plusieurs vers d'Homere au sujet des jeux de l'Isle de Délos. Or quand j'aurois été aussi curieux en cette partie, que je l'ai peutêtre negligée, n'aiant eu autre soin que de me rendre intelligible, & de chercher dans la clarté de l'expression la principale recommandation de mon style. Je crois, que je n'aurois pas pour cela contenté tout le monde. Les plus beaux visages ne plaisent pas à un chacun & les styles, qui ne sont pas moins différens, souffrent quelque fois des jugemens encore plus déraisonnables. Alciat a bien osé dire, que la diction de Tacite étoit tout à fait méprisable comparée à celle de Paul Jo-

U ij



coup veulent, qu'on imite sur
à cause de leur briéveté. C'est
prennent pour des Historiens f
qui ont l'élocution concise. q
moins deux choses fort differe
luste qui a la phrase fort pressé
prend beaucoup en peu de m
pourtant un Historien fort bref
on pourroit retrancher assez c
ses Prefaces, & dans ses Digre
terer le corps de son Histoire.
lin reprend Iunius Codrus de s'é
ticularifer des affaires de peu
comme Guicciardin a été bian
même trop étendu aux choses
que, qui ne meritoient pas d'
si fort par le menu. Or, quoi
des œuvres duquel il ne nous

[redacted]

que ni l'un ni l'autre n'eussent jamais été bien nommés Historiens brefs; & il n'y a que ceux comme Tacite, dont on ne peut rien ôter sans préjudicier à leurs compositions, qui doivent être appellés de la sorte.

Je laisse à la Posterité, pour qui j'ai mis la main à la plume, le jugement de mes veilles. De même que les Histoires ne doivent être écrites principalement, que pour elle, selon l'avis de Lucien, il n'y a qu'elle aussi, comme plus exemte de passion, qui les puisse mettre à leur juste prix. C'est pour cela, que les Anciens nommoient Saturne le Pere de l'Histoire, & qu'on voioit des Tritons avec des trompettes au haut de son Temple; le tems seul, qui conserve la mémoire de toutes choses, pouvant donner à un chacun la réputation qui lui appartient. Et certes, j'ai toûjours crû qu'il étoit des Histoires comme des Statuës; où l'on observe mille délicatesses, quand elles doivent être vuës de près, que l'art rejette, si elles sont faites pour être regardées de loin. Une narration aussi qui se fait plus pour le présent que pour l'avenir, a besoin de beaucoup de flatteries, comme d'autant de mignardises, qui ne seroient pas bonnes aux siécles suivans, où rien ne se lit plus volontiers qu'une vérité hardie, & s'il faut

Mais encore que cette vaine oſtentation ſoit odieuſe, il n'en faut pas pourtant tirer cette conſequence, qu'on ne puiſſe jamais uſer d'aucune de ces comparaiſons, qu'elle ne ſoit vicieuſe. Elles ſe préſentent quelquefois d'elles-mêmes, & un Hiſtorien judicieux les ſçait emploier ſi à propos, qu'elles donnent de l'ornement à ſon Ouvrage ſans dégoutter perſonne. Que ſi les Latins s'en ſont abſtenus, il y a des Grecs, tels que Polybe & Denis d'Halicarnaſſe, d'aſſez grande autorité pour nous aſſurer, qu'on s'en peut ſervir ſans crainte, à leur exemple. Appien aiant rapporté avec quel courage Scipion répondit à l'accuſation qu'on lui faiſoit d'avoir été corrompu par le Roi Antiochus, allant ſacrifier au Capitole, au lieu d'attendre le jugement du Peuple Romain; dit qu'il fit en cela plus ſagement qu'Ariſtide ou Socrate, qui ſe laiſſérent condanner injuſtement dans Athénes; & plus généreuſement qu'Epaminondas, dont il recite le procedé en une cauſe auſſi capitale devant le Magiſtrat de Thebes. Famianus Strada a fait de ces ajuſtemens depuis peu de ſi bonne grace, & avec tant de ſuccés, qu'on le peut propoſer en ſuite, & renvoier à la Préface de ſon Hiſtoire des Païs-Bas, ceux qui ſeroient les difficiles ſur ce point.

Lib. de bell. Syr.

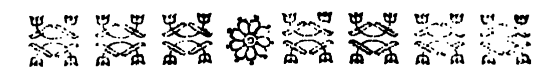
Il me reste à dire un mot touchant ma façon d'écrire. Pline le Jeune a soutenu dans une de ses Epitres, que l'Histoire étoit toûjours agréable, de quelque maniere qu'elle fût couchée. Il semble que son intention soit de donner à entendre par là, que toutes sortes de styles y peuvent être emploïés; & en effet, nous voions d'excellens Historiens en toutes Langues, qui ont eu des genres d'écrire trés différens. Salluste & Tacite sont fort concis; Tite Live est plus étendu; Florus est si libre & si fleuri, qu'il se donne même la licence de citer des Hemistiches de Virgile, comme Thucydide, beaucoup plus sévere que lui, a rapporté plusieurs vers d'Homere au sujet des jeux de l'Isle de Délos. Or quand j'aurois été aussi curieux en cette partie, que je l'ai peutêtre negligée, n'aiant eu autre soin que de me rendre intelligible, & de chercher dans la clarté de l'expression la principale recommandation de mon style. Je crois, que je n'aurois pas pour cela contenté tout le monde. Les plus beaux visages ne plaisent pas à un chacun & les styles, qui ne sont pas moins différens, souffrent quelque fois des jugemens encore plus déraisonnables. Alciat a bien osé dire, que la diction de Tacite étoit tout à fait méprisable comparée à celle de Paul Jo-

Lib. 5. ep. 8.

Lib. 3. hist.

ve. Et Emilie Ferret n'a point rougi prononçant ce mot ridicule, que le même Tacite ne savoit pas bien le Latin. Je souffrirai patiemment aprés cela tout ce qu'on voudra dire de moi pour ce qui regarde mon François. Mais je serai bien-aise d'ajoûter ici une remarque à l'occasion de Tacite, & de Salluste, que beaucoup veulent, qu'on imite sur tous les autres à cause de leur briéveté. C'est que la plûpart prennent pour des Historiens fort brefs, ceux qui ont l'élocution concise, qui sont néanmoins deux choses fort differentes. Car Salluste qui a la phrase fort pressée, & qui comprend beaucoup en peu de mots, n'est pas pourtant un Historien fort bref, au contraire on pourroit retrancher assez de choses dans ses Préfaces, & dans ses Digressions, sans alterer le corps de son Histoire. Jule Capitolin reprend Iunius Codrus de s'être amusé à particulariser des affaires de peu d'importance; comme Guicciardin a été blâmé de s'être de même trop étendu aux choses de sa République, qui ne méritoient pas d'être expliquées si fort par le menu. Or, quoique le premier, des œuvres duquel il ne nous reste rien, eût eu la diction la plus courte, qu'on se puisse imaginer, & bien que Guicciardin eût encore parlé plus laconiquement que lui, si est-ce

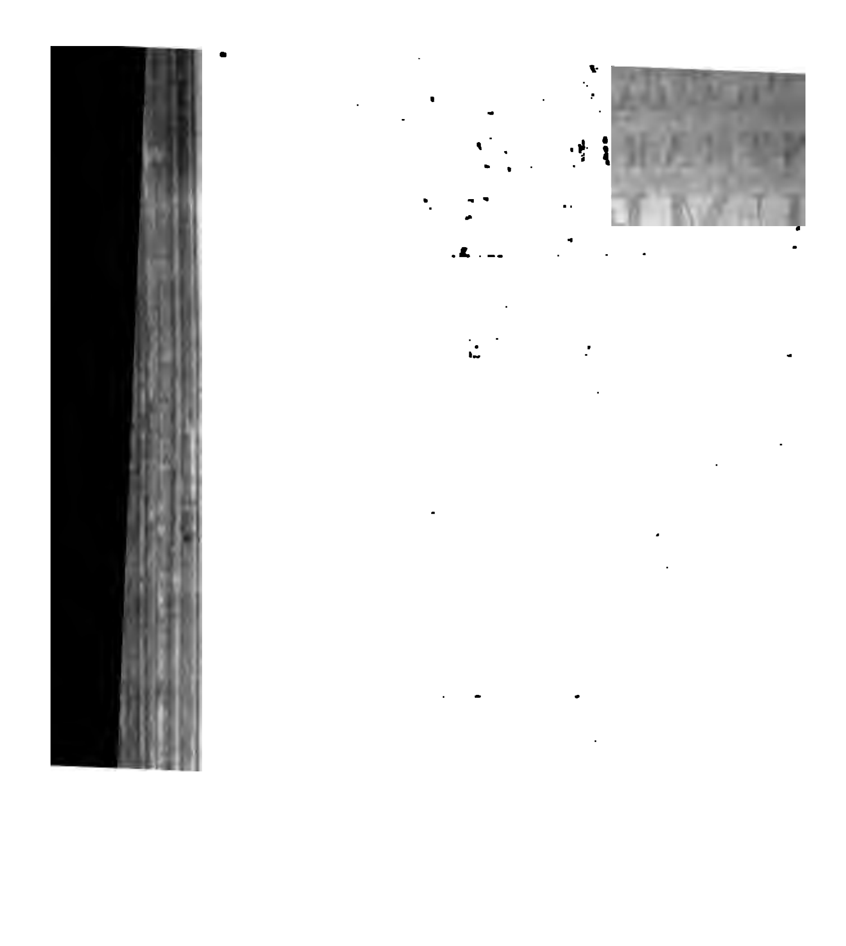
[redacted]



A MONSEIGNEUR
LE
CARDINAL DUC
E RICHELIEU.

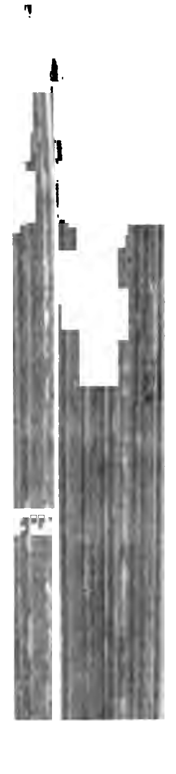
MONSEIGNEUR,

ussi-tôt que j'eus pris la resolution de donner du support à l'Ouvrage de ce Veronois, aut à quelqu'un selon la coutume, je fis réfle- ier cette commune façon de parler, avec la- nous dédions les Livres, comme on dédie à e qui lui est consacré dans nos Eglises. Cette ération me fit croire, que je devois user de oup de circonspection, à faire choix d'un lein de grandeur & de sainteté, sur lequel je comme sur un Autel, poser ce petit présent. rce qu'il ne m'en a point paru dans le monde s considérable pour cela, que celui de Vôtre ence, j'ose la supplier très humblement de vou- uffrir qu'il soit écrit au haut de ce Tableau qui vous représentera les humeurs différen- Nations. C'est la coutume des Grands de idérer guéres les présens des moindres, que ur bonne volonté; & c'est le propre de Dieu agréer, quand ils lui sont offerts avec pure- lévotion. Celle avec laquelle je prens la har-



[redacted]

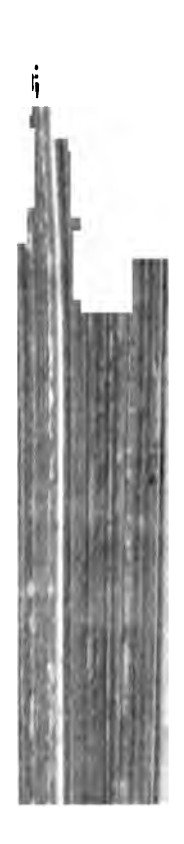
destinées, vous leur donnés la loi, & tout cède au pouvoir de vôtre conduite. Aussi la moindre partie de vos perfections les eût pû rendre la meilleure de leur Siécle, la Nature vous a choisi pour faire voir au nôtre, qu'elle met plus de graces, quand il lui plait, en un seul sujet, qu'en tous les autres ensemble, & Dieu, pour mieux dire, par la production de vôtre belle ame, semble avoir prononcé en faveur de ceux, qui ne les tiennent pas toutes égales, la comblant de si extraordinaires bénédictions. C'est ce qui fait, MONSEIGNEUR, que comme vous êtes au dessus des loüanges vulgaires, & que les plus rélevés titres d'honneur se trouvent de beaucoup au dessous de ce qui est dû à Vôtre Eminence: Aussi n'y a-t-il personne qui doive être si téméraire, que d'entreprendre le Paranymphe de vos immortelles actions, dont le craion seul se peut voir dans tout ce qu'on a écrit jusqu'ici des plus grands Ministres d'Etats, qui semble n'avoir été dit, que pour vous. Quand on les a figurés tels qu'ils devoient être, plûtôt que tels qu'ils étoient, on a fait sans fiction vôtre véritable portrait: On voit réellement en vous, ce qui n'étoit alors conçû qu'en idée: Vous êtes ce grand simulacre que toute la terre respecte, selon le mot de l'Empereur Julien: Et l'on ne se peut rien imaginer qui vous représente, sans donner jusques dans le prodige, puisque la mémoire des hommes n'a rien fourni jusqu'ici qui approchât si près du miracle, & qui tint



ne porte rien aux lieux saints, san
moins quelque petite Hymne, Vôtr
permettra s'il lui plait, que je p
ment, selon la portée de ma voix,
tie de ce que je conçois de ses heroïq
Oracle de la Gréce dit autrefois à l'
curgue, qu'il ne savoit, s'il le de
nombre des hommes, ou des Dieux:
encore dans la licence du Paganism
te que la France feroit des sacrifice
Génie, comme à son Dieu Tutelair
temple, comme le seul qu'elle a recon
sent égal à la grandeur de son Etat
leil, d'où viennent ses meilleures in
rant même au milieu de ses tempêt
l'Intelligence motrice de son corp
au dessus d'elle que le premier C
nôtre grand Roi. En effet, ceux
plus jusqu'ici dans le gouvernem
croïoient faire beaucoup de se prêt

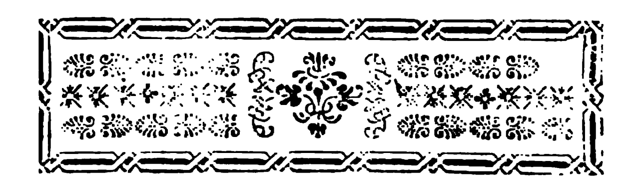
[redacted]

les destinées, vous leur donnés la loi, & tout cède au pouvoir de vôtre conduite. Aussi la moindre partie de vos perfections les eût pû rendre la meilleure de leur Siécle, la Nature vous a choisi pour faire voir au nôtre, qu'elle met plus de graces, quand il lui plait, en un seul sujet, qu'en tous les autres ensemble, & Dieu, pour mieux dire, par la production de vôtre belle ame, semble avoir prononcé en faveur de ceux, qui ne les tiennent pas toutes égales, la comblant de si extraordinaires bénédictions. C'est ce qui fait, MONSEIGNEUR, que comme vous étes au dessus des loüanges vulgaires, & que les plus rélevés titres d'honneur se trouvent de beaucoup au dessous de ce qui est dû à Vôtre Eminence: Aussi n'y a-t-il personne qui doive être si téméraire, que d'entreprendre le Paranymphe de vos immortelles actions, dont le craion seul se peut voir dans tout ce qu'on a écrit jusqu'ici des plus grands Ministres d'Etats, qui semble n'avoir été dit, que pour vous. Quand on les a figurés tels qu'ils devoient être, plûtôt que tels qu'ils étoient, on a fait sans fiction vôtre véritable portrait: On voit réellement en vous, ce qui n'étoit alors conçû qu'en idée: Vous étes ce grand simulacre que toute la terre respecte, selon le mot de l'Empereur Iulien: Et l'on ne se peut rien imaginer qui vous représente, sans donner jusques dans le prodige, puisque la mémoire des hommes n'a rien fourni jusqu'ici qui approchât si près du miracle, & qui tint



parmi nous un si grand Personnage
nécessairement le second Fondat
sous lequel il vivroit, & d'avoi
France ait possédé un esprit si sul
scen lant, qui ne pouvoit manqu
grande Monarchie par tout où il c
te action de graces, nous n'auro
beaucoup importuner le Ciel de nos
mes si heureux, qu'en obtenant de
*tion d'*ARMAND DE RICHEL
vous tout ce qui nous peut être c
vique le bien de cet Etat, l'avan
gion, le contentement de nôtre P
sance de nos fortunes & de nos v
subsistence d'une si précieuse Per
MONSEIGNEUR, *mal garder*
est dû, & préjudicier trop au
public auquel vous donnés tous vo
importunois d'un plus long discou
fira pour vous dévoüer avec cet éc

[redacted]



DE LA CONTRARIETE' D'HUMEURS, QUI SE TROUVE ENTRE CERTAINES NATIONS, ET SINGULIEREMENT ENTRE LA FRANÇOISE ET L'ESPAGNOLE.

Ce n'eſt pas ſeulement entre les hommes qu'on remarque de certaines convenances ou repugnances naturelles, elles ont été obſervées dans tous les ordres de la Nature. Parmi les pierres mêmes, le Diamant eſt en diſſention (pour uſer du propre mot de Pline) avec l'Aimant, & ſon Théamedes d'Ethiopie rejette le fer avec autant d'animoſité que la Calamite l'attire. Entre les mineraux

Hiſt. Nat. l. ult. c. 4. L. 36. c. 16.

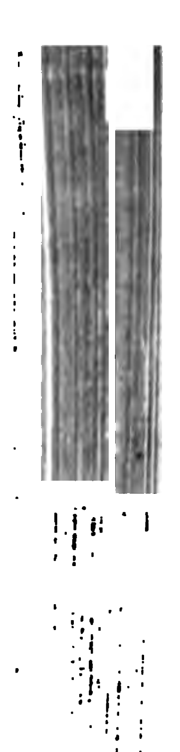
& les métaux, il y en a qui ne peuve
lier; l'or & vif argent se cherchent & s'u
au contraire avec ardeur. Les Plant
voir les mêmes amitiés ou inimitiés en
les. La Vigne s'accorde fort bien ave
me; elle ne peut souffrir le Chou, & ha
Pier. in hierogl. tellement le Laurier. Le Roseau & la F
re sont à bon droit un signe hiérogly
guerre irréconciliable, puisque le Lab
qui veut purger son champ des racines
derniere, ne fait qu'attacher au soc de s
rue un Roseau, qui acheve de faire p
que le feu n'avoit pû consumer. Bref,
divers Auteurs qui ont attribué aux Pa
l'amour masculin & féminin; & ce Rom
Lib. 24. en son Histoire Naturelle, que le Ch



s. Car il eſt aiſé de comprendre d'où
cede, que la Brebis vit ſi bien avec la
vre, & hait ſi fortement le Loup. L'a-
ion qu'a la Poule du Milan, le Cigne du
gon, & le Dauphin de la Baleine, a ſes
es maniſeſtes. Quand la Linote & le
n perſécutent l'Ane, Ariſtote, Pline,
ien, & les autres Hiſtoriens des animaux
rent, que c'eſt, parce qu'il gâte leur nour-
re en ſe frottant contre les buiſſons, dont
repait encore à leur préjudice; auſſi que
ſeul braire fait périr leurs petits, & cor-
npt même les œufs de la Linote. Mais s'il
rendre raiſon pourquoi l'Elephant fuit de-
t le Bélier; d'où vient que le Lion ne peut
ffrir la ſeule voix du Coq; à cauſe dequoi
Cheval tremble à la vuë & à la ſeule odeur
Chameau; ce qui rendit Cyrus vainqueur
Crœſus, ainſi que le conte Herodote; com-
nt il ſe peut faire, que le ſang de deux
eaux ennemis, la Linote & le Bruant (s'il
l'Anthus d'Ariſtote & de Pline) ne ſe peut
ler même aprés leur mort; c'eſt alors que
plus grands eſprits ſont contraints d'avoir
cours à des proprietés occultes, & d'allé-
er des ſympathies & antipathies naturelles,
i ne ſont, à l'égard de beaucoup, que de
aux termes inventés pour mettre à couvert

Sextus Pirrh. hyp. l. 1. c. 14.

Lib. 1.



piquer. Car comment pour
faire comprendre la vertu de
bien plus étrange que celle
qu'on ne fait agir qu'en tou
affuroit, que les oiseaux de
forts d'aile, étoient contrai
s'ils voloient pardessus lui.
Pline l'a accusé de vanité Grec
& que Aulu Gelle, pour def
Noct. Att. l. 10. c. 12 personnage, nie que l'ouvr
Mais quoiqu'il en soit, la vé
toûjours requise en cette sorte
en peut au moins recueillir ce
n'y a point de partie plus imp
la Philosophie, comme l'a fo
le Chancelier Bacon, que celi
sympathies & antipathies, &
du nom de Magie naturelle.
rendre raison de tant d'effets
les simples qualités premiere
comme on fait au reste de la

[redacted]

aussi nuëment, que cela se fait par des vertus occultes, & par des proprietés de toute la substance des choses, c'est s'expliquer si peu philosophiquement, que si Fernel, Fracastor & quelques autres, qui ont traité ces matieres expressément, ont fait mine de s'en contenter, plusieurs au contraire ont nommé ces qualités secrettes des Asyles de l'ignorance humaine, & ont avoüé ingenûment, que toutes ces conditions spécifiques, propriétés internes, & émanations des formes, sont autant d'ingénieuses paroles, & de mots inventés exprès pour se sauver des mauvais passages, & pour jetter du sable aux yeux de ceux, qu'on veut paier d'une fausse apparence de tout savoir. C'est en ce sens, qu'Aristote se moque d'Empedocle au troisiéme Livre de sa Metaphysique, de ce qu'il ne rendoit point d'autre raison de beaucoup de choses, que le bon plaisir de la Nature. Si est-ce que ce Prince des Dogmatiques de nôtre tems, n'a pas laissé de comparer à la vûë du Hibou la portée de nôtre esprit en beaucoup de rencontres: Et s'il a eu sujet de prononcer avec son disciple Théophraste, que c'étoit peutêtre faire contre raison, de vouloir rendre raison de toutes choses, on le peut bien dire en cette matiere de sympathies & antipathies de la Nature, où

Cap. 4.

ὁ ἔτως πέφυκεν.

nous ne voions rien de plus manifeste, sinon qu'elle a mieux aimé s'y faire admirer que connoitre, & nous instruire de sa volonté, que de sa façon d'operer.

Or s'il faut recourir à ces idiosyncrasies, & à ces qualités formelles, pour rendre raison de certaines bienveillances ou mauvaises inclinations, qui se voient entre le reste des animaux; j'estime que la nécessité ne se trouvera pas moindre de le faire à l'égard de celle des hommes, soit qu'on les considére dans le général ou dans le particulier, dans l'espece ou dans l'individu. Car c'est chose facile d'assigner les causes de la mauvaise intelligence, qui se trouve entre des mêmes Artisans, & généralement entre tous ceux dont les inte- [redacted]

que c'étoit là le principe de toutes leurs mauvaises volontés; comme les bons offices & les mutuelles assistances, que se rendent d'autres peuples, engendrent la bienveillance qu'on y remarque quelquefois. Le même *Cap. 50.* sujet qui fait dire à l'Ecclesiastique, que son ame hait seulement deux Nations, les Philistins & les Sichimiens, parce qu'ils étoient en des guerres perpetuelles avec les Israëlites, nous a fait autrefois abominer la fureur des Normans, & consécutivement la rage des Anglois & des Bourguignons, lors que nous ne reconnoissions point de plus dangéreux voisins que ceux-là. Mais de dire, pourquoi dès la premiere rencontre nous sommes portés de bonne ou de mauvaise intention, contre des personnes tout à fait inconnuës, pourquoi, entrant dans un tripot, nous nous engageons aussi-tôt d'affection pour l'une ou pour l'autre des parties, que nous n'avions jamais vûës; pourquoi il y en a, qui ont des aversions mortelles de certaines choses, qui sont affectionnées par d'autres, comme quand le Roi de France Henri Troisiéme ne pouvoit durer, où il y avoit quelque chat, encore qu'il ne sçût pas qu'il y fût; c'est ce qui est bien plus difficile, les causes prochaines, & telles que les demandent les Philosophes, man-

quant alors au besoin. Dom Juan Rol Palomeque, Chevalier d'Alcantara ou de Calatrava (je ne me souviens pas duquel des deux Ordres) ne pouvoit ouïr seulement prononcer le mot de *lana* sans tomber en syncope, bien qu'il pût manier & porter de la laine sans cet inconvenient; si le Marquis de Mirabel, qui étoit Ambassadeur en France il y a peu de tems, & qui disoit l'avoir connu, me peut être garant de cet exemple. Je sai bien, qu'il choque la plus commune opinion des Ecoles, qui ne veut pas, que des paroles toutes mots puissent d'elles-mêmes produire aucun effet: mais aussi s'est-il trouvé assez de personnes, qui en ont pensé tout autrement. Pomponace a été depuis peu du dernier avis sans sor- [redacted]

De Incant.

ce qui concerne les autres animaux, que
nommons déraisonnables? Certaine-
nous éprouvons tous les jours en nous
:s de certaines sympathies ou antipathies,
ıus dominent si puissamment, qu'il ne
pas bien, que nôtre discours s'en puis-
dre le maitre, ni beaucoup moins en
er la cause. C'est ce que j'ai été obligé
ıcer par forme d'avant-propos, parce
étant proposé de parler de la contrarie-
ımeurs que nous voions entre les deux
es de France & d'Espagne, & croiant
ıvoir représenter comme une aussi par-
ntipathie qu'il y en ait dans la Nature; j'ai
e devoir expliquer auparavant de ce que
ıse en général des sympathies & antipa-
ıaturelles, beaucoup plus aisées à recon-
: dans leurs effets que dans leurs causes.
raison la plus générale de la concorde ou
de des nations, se tire du temperament,
a ressemblance concilie par tout les ami-
autant que sa différence aliéne manife-
nt les esprits. Or le temperament des
nes, considérés ainsi en gros, dépend
palement de celui des regions, qu'ils
:nt, & celui des regions de leur posi-
ıaturelle, selon qu'elles sont pleines ou
ueuses, qu'elles ont quantité d'eaux, qui

les arrosent, ou qu'elles en manquent, qu'elles sont exposées à des vents contraires, & que le Ciel les régarde avec de différens aspects. Ainsi Strabon remarque, que les mœurs des Médes & des Arméniens étoient semblables, parce, dit-il, que leur païs n'est en rien différent. Et Galien observant les diverses conditions des Asiatiques & des Européens, les fait dépendre de leur différente habitation; comme Hippocrate avoit auparavant attribué la grande ressemblance des Scythes entre eux, à l'égalité de leur demeure, & leur peu de rapport avec les autres hommes, à la diversité des climats. Que si nous considérons de même la différente assiette de la France & de l'Espagne, separées naturelle-

[redacted]

11. Geogr. L. quod animi mores &c.

L. de aëre, locis, & aquis.

[redacted]

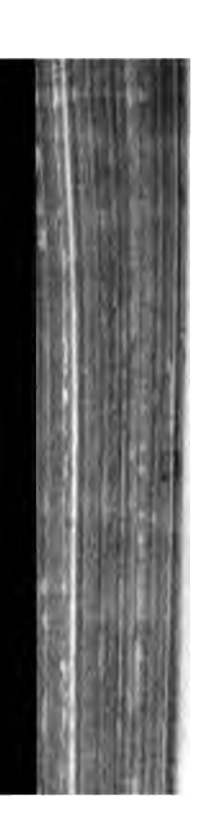
produisent des hommes de temperament
mblable, qui cause à la fin cette repu-
:e d'esprits, que nous voions entre eux.
i tous ceux, qui ont parlé des mœurs de
deux Nations, ont toûjours représenté
ançoise aussi changeante que son air, &
legère, que les vents, qui y dominent;
re aussi constante, que son ciel & ses sai-
Les François froids & humides com-
eur terre, d'où vient leur blancheur; les
gnols chauds & secs comme la leur, ce
es rend bazanés. Les François d'ailleurs
, francs, hospitaliers, liberaux, réligieux,
cérémonies, bons cavaliers; mais vola-
pleins de boutades, causeurs, médi-
de leurs compatriotes chez les étrangers,
ouvans souffrir la faim ni les autres in-
modités de la guerre, combattans plus
rces du corps que de l'esprit, & avec plus
rocité que d'artifice & de conseil. Les
gnols tout au rebours mélancoliques,
nulés, inhospitaliers, avares, supersti-
, importuns en civilités; mais constans,
s, taciturnes, se prisans les uns les autres
de leur païs, bons à l'infanterie, endu-
la faim, la soif, & toutes les fatigues de
ıerre, exécutans plus de la tête que de
ain, & faisans plus par ruses & par stra-

X iiij

tagèmes, qu'à force ouverte. Je laiſſe à part ſi toutes ces qualités ont un parfait rapport au tempérament préſuppoſé des uns & des autres. Mais il faut que je rapporte encore ici, ce que j'ai oui obſerver par tout. C'eſt que le Soldat François ſe fait toûjours craindre d'abord, jurant & peſtant quand il entre quelque part; & néanmoins dès le lendemain il s'eſt accommodé avec tous les domeſtiques, & ſe trouve grand ami de la maiſon. L'Eſpagnol joue un perſonnage tout différent, car il uſe de courtoiſie en arrivant, ſe contentant de remarquer doucument ce qui eſt des commodités du lieu; mais il n'y a rien de plus rude que ſa ſortie, car c'eſt alors, qu'il fait ſon coup, pillant & deſolant tout ſans remiſſion; [redacted]

[redacted]

que la mer jette ſur ſon rivage, dont les monceaux ſe font ſelon les figures, les rondes s'y voiant aſſemblées en un, & les longues de même. Mais ſi nous voulons porter encore plus avant nôtre conſidération, & examiner plus par le menu l'oppoſition du naturel de ces deux nations, peutêtre aurons-nous de la peine à rapporter tous les effets qui en dépendent aux ſeules qualités premieres, qui forment le tempérament, & peutêtre remarquerons-nous une ſi grande antipathie de corps & d'eſprit entre elles, que nous commencerons à douter avec un certain Eſpagnol, que ceux de ſon païs ſortent de même façon du ventre de leurs meres, que font les François; ou pour le moins, nous ſerons contraints de recourir à ces cauſes occultes dont nous avons parlé. Le François eſt grand de corps, l'Eſpagnol petit, le premier a le poil ordinairement blond, l'autre l'a noir; l'un porte les cheveux longs, l'autre courts; le François mange beaucoup & vite, l'Eſpagnol fort peu & lentement; le François ſe fait ſervir le bouïlli le premier, l'Eſpagnol le rôti; le François met l'eau ſur le vin, l'Eſpagnol le vin ſur l'eau; le François parle volontiers à table, l'Eſpagnol n'y dit mot; le François ſe promene aprés le repas, l'Eſpagnol s'aſſiet au moins



fort poliment; Les laquais
leurs Maitres, ceux des Esp
vant; le François pour faire si
de venir à lui, hausse la mair
vers le visage, l'Espagnol po
jet baisse la sienne & la rabat
le François donne un baiser a
saluant, l'Espagnol ne peut
vauté; le François n'estime l
Maitresse qu'autant qu'elles so
le moins de ses amis, l'Espa
rien de plus doux en l'amour
le François ne raisonne que su
pagnol que sur le passé; le Fr
l'aumône avec mille soumissi
de paroles, l'Espagnol avec
bassesse, pour le moins, s'il
l'arrogance; le François redu
vend tout hormis sa chemise
miere chose dont l'Espagnol

[redacted]

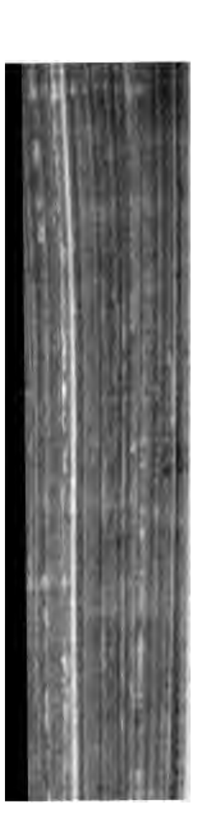
de ſemblable à les conſidérer de pied en cap; le François met le matin ſon pourpoint tout le dernier, l'Eſpagnol commence à s'habiller par là; le François pour ſe boutonner prend du collet vers la ceinture; l'Eſpagnol tout au rebours ferme le bas premierement & finit ſous le menton: le François met le pourpoint bas pour ſe battre en duel, l'Eſpagnol prend alors une jaque de maille s'il peut; le François croit, qu'il n'y a que des écroüellés en Eſpagne, & fait peur à ſes enfans d'un Eſpagnol comme d'un démon infernal, l'Eſpagnol tient tous les François auſſi gueux que ſes *aguadores* de Madrid, les trouve *gavaches*, & croit qu'il ne ſont nés que pour faire rire le monde; le François ſe voiant contraint d'eſtimer le vin d'Eſpagne, & d'avouër que les draps, les chevaux, les gans, & ſur tout les piſtoles y ſont très bonnes, ajoûtera auſſi-tôt, qu'il n'y a rien qui vaille en ce païs là que ce qui ne parle point; l'Eſpagnol obligé de reconnoitre qu'il ſe nourrit des bleds de France, & ſe ſert utilement de ſon ſel, de ſes toiles, de ſes cordages, & de mille manufactures, qui lui en viennent, aſſurera, que ce n'eſt que par le mépris, que font ceux de ſa nation, de cultiver leur terre, & de travailler aux arts méchaniques, n'eſtimans que le métier de la



qu'il eit un Espagnol renvers
croira qu'Héraclite a eu grand
tre la contention & le debat p
Physique? Car on ne peut pa
si grande contrarieté à la seu
ciel & de la terre, dont jouïss
tions, puisqu'on en voit de c
plus dissemblable, qui n'ont
de si ennemi. Je sai bien que
dressent les horoscopes des pe
narchies, comme ceux des in
comme ils donnent un merve
leurs *synastries* pour la conci
tiés, ils ont aussi d'autres co
puissantes, & de certains a
font naitre les hostilités. Ma
vera point dans tout leur art
tisfaire ici, ni de raison pour l
çois doivent avoir plus de con
Polonois ou le Persan, qu'a
L'Italie est en même éloignem

ıute & plus difficile que celle des Pyrenées: néanmoins les François n'éprouvent point ıe ſi grande antipathie avec les Italiens, que :lle qu'ils ont avec les Eſpagnols. Il y a ›nc quelque cauſe plus cachée & vraiſembla-ement plus puiſſante, qui opère ici, ou qui ›ncourt pour le moins avec une merveilleu- force à la production d'un ſi grand effet. ue ſi nous voulons laiſſer pour cette heure recherche des cauſes occultes aux Philoſo-ıes, une partie deſquels ſe contente de les 'oir ainſi bâtiſées ſans paſſer plus outre, & ıutre s'en moque comme d'un maſque trom-:ur qui couvre nôtre ignorance; peutêtre ɔuverons-nous des raiſons mêlées de Phyſi-ıe & de Morale, qui nous donneront plus : ſatisfaction.

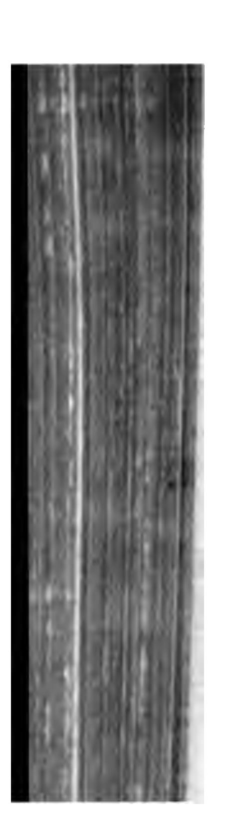
Ce n'eſt pas ſans ſujet, qu'Epicure nom-oit les bêtes, des miroirs de la Nature. Si ›us y voulons jetter les yeux, nous recon-›itrons facilement, que comme ils ont leurs terêts, qui les unit ou les diviſe, ſelon que ›us diſions tantôt, & qu'Ariſtote l'obſerve us particulierement au neuviéme Livre de ur Hiſtoire; les hommes ont les mêmes ntimens d'amour ou de haine, à proportion ı bien ou du mal qu'ils ſe font les uns aux ıtres. Ceci nous peut ſervir comme d'un



se, cette raison ne satisferoit
uns & les autres ont assez d'autr
qui ils n'exercent pas de si gra
D'alleguer simplement les diff
de l'une & de l'autre Couronn
pas non plus dequoi se conten
les mésintelligences d'Etat, qu'
çois avec les Anglois, les Ital
mans, n'ont pas engendré le
Tachons donc de pénétrer pl
trouver une cause particuliere
plus près son effet. Chacu
les deux Puissances de Franc
sont celles aujourd'hui qui ba
ces de l'Europe, & qui tienne
tout le Christianisme. Quan
se reposer, elles font dormir le
te sûreté; s'il leur prend envie
caisse, il faut que tout ce qui r
rable dans le monde Chrétien,

[redacted]

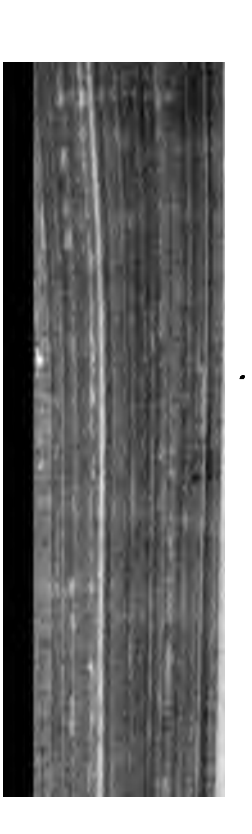
le mal à tous les autres; ceux qui les gouver-
nent ſont les arbitres d'une paix, ou d'une
guerre univerſelle; & la France & l'Eſpagne
peuvent être conſidérées comme deux prin-
cipes de concorde ou de diviſion. Or eſt-il
que ſuivant la doctrine commune des Écoles,
les principes doivent naturellement être con-
traires; d'où il s'enſuit, que tant que ces
deux Nations ſeront des principes politiques,
elles auront néceſſairement une perpétuelle
& formelle oppoſition. Il eſt aiſé à compren-
dre de là, pourquoi les différens, que ces
Nations ont eu avec leurs autres voiſins, n'ont
jamais cauſé de ſi grandes contrarietés, que
celles, que nous venons de rémarquer; par-
ce que n'étans pas de ſi grande importance,
& les guerres des François contre les Anglois
ou les Bourguignons, n'engageant pas le reſte
des hommes, comme celle de France & d'E-
ſpagne, elles ne doivent pas produire de ſi
notables effets, la contrarieté n'y étant pas
eſſentielle, & n'y aiant pas une oppoſition de
principes comme en celle-ci. Car puiſque
les polices ont leur fondement en la nature,
comme le reſte des choſes du monde, on ſe
peut facilement imaginer dans la ſubordina-
tion des cauſes, & dans cet enchainement des
unes avec les autres, ſelon qu'elles ſont con-



donner la contrarieté formell
fairement accompagner tous
une raison Physique & Moral
voir assez clairement, à mo
puissant instinct de repugnan
çois & l'Espagnol est si nature
il n'y a que la cessation de la c
avons touchée, qui puisse e
effet. Et parce que pendant
cun mettant la Justice de son
tort à son compagnon, & lu
lamités du tems, qui ne sont
minons un peu ce qui se dit d
& jugeons sans passion, si fa
droit des parties. Je sai asse
bien faire, il faudroit possed
connoissances, qui me manq
a que les premiers Ministres,
mieres requises pour connoitr
férens des Etats. Mais puis

les & hautes actions; ne laissons pas d'y donner quelque atteinte sous leur bon plaisir, & de témoigner dans cette recherche nôtre zèle pour le repos commun de toute l'Europe. S'il n'est pas défendu aux hommes en général de parler du Ciel & du cours des Astres, quoique si éloignés de leurs sens, & par consequent de leur science, pourvû qu'ils le fassent probablement, en rendant quelque raison des apparences; puisqu'il y a beaucoup moins de disproportion de ma condition, telle qu'elle est, & de ma basse connoissance, au sujet que nous traiterons, il nous peut bien être permis, il me semble, de l'entreprendre, moienant que nôtre Discours ait ses fondemens aisonnables. Et s'il faut poursuivre cette omparaison, peutêtre que comme les Etoiles s'observent beaucoup mieux des lieux bas, es personnes aussi de moindre élevation & e plus basse fortune, se trouveront quelquefois avoir plus d'habilité aux spéculations potiques, & à considérer de meilleur œil la évolution des Empires, que ceux, qui ont ur assiette beaucoup plus élevée dans le monde, dont il seroit aisé de rendre assez de raisons, elles ne nous éloignoient un peu trop du thème, que nous nous sommes donné.

Les Espagnols, qui savent ce que vaut le



au dehors, où l'on a voul
ſtance. C'eſt ſur cela qu'
François, qu'ils ſeroient
ſans le ſecours que la Ligu
des Eſpagnols du tems de
c'eſt uſer d'une extrême in
lement de ne leur rendre
tre les Hollandois, mais n
tre eux ces Hérétiques r
que les ainés de la Maiſo
dominent préſentement en
ſé l'Empire comme en par
les Eſpagnols s'attribuent
ce qui s'eſt fait aux gue
pour y conſerver la Réligi
putans aux François d'y av
le parti contraire, juſqu' à
leur poſſible le Concile de
toute ſa ſubſiſtance à l'Eſpa
que le même Eſprit de c

[redacted]

Marie, qu'ils n'avoient épousée, que sur cette sperance; qu'il sait, qu'on s'allie même des nfideles contre eux, & que depuis peu on a onjuré avec tous les Rois du Nord, qui sont enus les uns aprés les autres, pour empècher l'extirpation, qu'ils vouloient faire de iéréfie dans l'Empire. Bref, à leur dire, ins la guerre qui se voit à présent entre les ux Couronnes, l'interêt de la vraie Rélion est tellement joint à leur parti, qu'elle couroit pas moins de fortune qu'eux, s'ils oient du pire. En suite de cela, suivant génie de leur Nation, ils se vantent, que te grande étenduë de leur Monarchie, pour uelle le Soleil ne se couche point, est la ompense du zèle, avec lequel ils ont por l'Evangile jusqu' au nouveau monde, & e le Ciel ne leur donne à succer les mamelles de l'une & l'autre Inde, qu'en reconissance de ce qu'ils y ont les premiers annoncé les mysteres de nôtre Foi. Surquoi étendant, que le rang & les prérogatives s Couronnes se doivent regler par leur granur, qui varie selon le tems, & ce qu'il plait Ciel d'en ordonner, ils émeuvent cette ande dispute de préséance entre les deux ois, qui n'est pas un des moindres sujets animosité entre leurs peuples.

gens sous le Ciel, qui la con
quand elle heurte en quelque
terêts. Ils veulent, que les E
ment la Réligion, que comm
ils embellissent leur visage, &
pour un poison au dedans,
toutes leurs actions, bien pén
tent ces belles apparences, &
ment qu'ils épouseroient l'hé
elle leur apportoit en dot quel
Ils ajoûtent, que quand en l'
cens dix les Espagnols chassèr
mille Morisques d'Espagne, o
cesseurs avoient habité plus de
continuellement, ils firent pa
crainte, d'avarice, d'inhumani
d'Etat, que de Réligion. En
pe Troisiéme se souvint alors
sion de cette fameuse revolte d
du regne de son pere, où la foi
gnols chez eux parut si évide

[redacted]

: à bout en trois ans ſous ce grand Capitai-
Jean d'Autriche, qu'en faiſant aſſaſſiner
ec trahiſon les Chefs de la faction. Ce fut
cette occaſion que l'on reconnut, que la
ıle peur ou la néceſſité rendent les Eſpagnols
;es & vaillans chez autrui, n'étans pas moins
e les autres dans le deſordre domeſtique;
qu'il faloit aller brûler la mouſtache de l'E-
ıgnol chez lui, ſelon le dire de Drak, ce
cus ne pouvant être mieux défait que dans
ı antre. Ces grandes & reïterées expul-
ıns des Juifs au nombre de huit cens mille
es pour une ſeule fois ſous Ferdinand &
belle, ne pouvoient pas avoir d'autre fon-
ment, que la conſidération d'Etat puiſqu'
ırement ce ſeroit accuſer d'irréligion le Pa-
, & tant de Princes Chrêtiens, qui les laiſ-
ıt vivre impunément dans leurs païs. L'In-
iſition même, établie alors contre eux &
Mahometans ſeulement, doit être rappor-
: à ce ſeul principe, & c'eſt vouloir avec
pieté prendre Dieu pour crédule auſſi bien
e les hommes, de penſer mériter ces gran-
; recompenſes d'un zèle, qui ne fut jamais.
ıſſi voit-on que les Eſpagnols ſe ſavent bien
uverner autrement avec les Hérétiques &
Infideles, quand la raiſon de bon gouver-
ment le requiert. Par toute l'Allemagne

te ans, pour profiter des divisio
gendroit. Car il n'y a peutêtre
croire qu'il la favorisât par inclina
son Confesseur Constantin, qu
conscience dans sa retraite aux
jusqu' à la mort, & qui perit bie
empoisonné pour cause d'hérési
ter beaucoup de la pieté de ce Prin
les plus moderés Théologiens co
réligion la violence au fait de la
de la Réligion, qui veut être enc
que la volonté; d'où vient, que la
cée, demeure toûjours volonté, là
Lib. 5. de Iust. c. 20. forcée n'est plus du tout Réligion
jam nulla est, dit Lactance. Justin
me rien de plus contraire à la Rél
contrainte: Tertullien montre d
logetique qu'il n'y a nulle appa
culte forcé pût être agréable à
qu'il n'y a point d'homme, à qu

d'extréme violence en leur endroit: & les Conciles de Nicée, de Constantinople, d'Ephèse, & de Chalcedoine sont pour ce sentiment. Il n'y a donc pas beaucoup, dequoi les Espagnols se puissent vanter d'avoir tant exterminé de créatures humaines sous un faux prétexte de Réligion, comme ils n'ont pas un plus grand sujet de vouloir passer pour bien meilleurs Chrétiens que les autres, n'y aiant pas cent cinquante ans, que les Mahometisme & l'infidelité possedoient encore les plus considerables parties de l'Espagne. Aussi, que nonobstant ce zèle consideré de nouveaux Chrétiens, ou plutôt cette précaution craintive & ordinaire aux Conquerans, chacun sçait, qu'il n'y a pas moins de Maranes, d'*Alumbrados*, de Juifs, & de Mahometans secrets en Espagne, qu'il peut y avoir de Huguenots reconnus, & par consequent moins à craindre dans la France.

Quant aux assistances pieuses que les Espagnols disent avoir donné à leurs voisins, les François comparent celle, qu'ils ont reçûë d'eux durant leurs guerres civiles pour le fait de la Réligion, à l'obligation que peut avoir un furieux, qui se veut défaire, à celui, qui lui fait présent d'un couteau pendant sa manie. Et tant s'en faut, que la conservation de la

Réligion fût le motif des armées, que les Espagnols ont envoiées par diverses fois en France, qu'en le faisant ils savoient bien, qu'ils abandonnoient aux Hérétiques des Païs-Bas ces belles Provinces héréditaires, ce qui ne leur étoit d'aucune considération au prix de dominer la France, suivant le projet qu'en avoit fait Antoine Perrenot, depuis Cardinal Granvelle, dès l'an mil cinq cens cinquante huit, qu'il jetta les premieres semences de la Ligue de France à la Conference de Peronne, où il s'ajusta si bien avec le Cardinal de Lorraine. En effet, il est constant, que comme les Espagnols, par un gouvernement inexcusable, sont cause de la revolte temporelle & spirituelle des Hollandois, considérée dans son origine; rien aussi n'a tant contribué à former cette nouvelle République, à la mettre en vigueur, & à lui donner les forces, qui la font à présent subsister d'elle même, que la diversion de celles d'Espagne, qu'on jettoit en France pour tacher de s'y établir à la faveur des troubles de la Ligue, tandis qu'on laissoit en proie aux Hollandois, la plûpart du païs, qu'ils possedent aujourd'hui. Mais quand on tomberoit d'accord d'une véritable assistance, les François pensent l'avoir bien méritée & renduë en diverses rencontres, qui ont préce-

Thuan. hist. l. 20.

dé ou ſuivi. Le paſſage par la France que le Roi François Premier permit à l'Empereur Charles Quint, pour aller mettre les Gantois à la raiſon, lui ſauva toute cette contrée, qui s'engageoit dès lors dans une revolte générale. Et toute l'Europe a depuis peu reconnu, que l'Ambaſſade du Duc d'Angoulême vers les Princes d'Allemagne, & le Traité d'Ulm procuré par le Roi de France, ont conſervé l'Empire dans la Maiſon d'Autriche, & donné à l'Empereur les grands avantages, qu'il avoit, s'il en eût uſé avec plus de modération. Ce ſont quelques exemples pris de beaucoup, que les François alleguent, quand on les veut taxer d'ingratitude. Et pour l'aſſiſtance donnée par eux aux Hollandois, que les Eſpagnols veulent faire paroitre ſi criminelle, ils croient la rendre aſſez légitime, tant parce qu'ils ſont reconnus peuples libres & ſouverains, par ceux mêmes qui prétendoient ſur leur liberté, que parce qu'ils ne les aſſiſtent pas, comme hérétiques, & ne favoriſent pas l'héréſie, mais ſimplement leurs Alliés. C'eſt en ce ſens, que le Cardinal Cajetan, Tolet, & autres graves Théologiens, interpretent la Bulle *in Cœna Domini*, qui ne condanne, diſent-ils, les fauteurs d'hérétiques, que quand ils les ſecourent comme tels, & autoriſent

[redacted]

leur ſchiſme. Auſſi voions nous, que l'E
ſe, qui prie Dieu pour l'extirpation des h
ſies, l'invoque ſeulement pour la conver
des Sectaires. Le bon eſt, que lors mê
que les Eſpagnols crioient le plus haut
tre cette diſtinction, ils s'en ſervoient e
veur des Huguenots de France armés co
leur Roi; & leur Conſeil de conſcience
permettoit de traiter avec le Duc de R
pour maintenir ſa rébellion, comme ils avo
fait autrefois avec le Roi de Navarre,
qu'il étoit Chef du même parti. Les exé
tions faites à Toulouſe de Canredon, de
nard Pels, & d'autres Négotiateurs du trai
ce Duc avec le Roi d'Eſpagne, dont on
même les articles; & la paix de France

[redacted]

premierement ce qu'ils repliquent aux Eſpagnols, ſur l'avantage, qu'ils prennent d'avoir tant fait pour la Réligion au reſte du monde.

Pour toucher d'abord ce qui eſt le plus éloigné, les inhumanités prodigieuſes par eux exercées aux Indes Occidentales, ont été une fort mauvaiſe préparation Evangelique; le maſſacre de huit cens mil hommes tués dans une ſeule Isle de Saint Dominique, n'étoit pas un trop bon moien pour apprivoiſer à la Foi ceux du Continent; & la defenſe expreſſe d'apprendre à lire & à écrire à ces pauvres Sauvages, qui ſe lit dans les propres Hiſtoriens Eſpagnols, montre bien, qu'autre choſe les menoit ſi loin, que la converſion des Infidelles, & que ſi l'on y portoit des Chapelets de verre, c'étoit pour les convertir en grains d'or. C'eſt une choſe étrange, qu'ils confeſſent eux mêmes, d'avoir reduit ces pauvres Ameriquains à un tel point de deſeſpoir, qu'ils ne vouloient plus uſer de leurs femmes naturellement, de peur de faire des eſclaves aux Eſpagnols. Et nous voions dans tous leurs livres, que le ſeul myſtere du Chriſtianiſme qu'on enſeignoit aux Neophytes du nouveau Monde, c'étoit de leur faire apporter tous leurs biens aux pieds de ces nouveaux

Cevallos.

Barth. de las Caſas.

Apôtres, qui les en dépouilloient avec toute ſorte de barbarie, & de la vie même, encore qu'ils n'euſſent rien retenu. De vouloi aprés cela ſe parer du zèle de la Réligion, c'eſt en vérité ſe moquer de Dieu & des hommes parmi leſquels on peut même dire, qu'eu égard au Ciel il y a grande apparence, que ces pauvres Indiens ont encore empiré de condition, vû que ſelon les plus équitables Scholaſtiques, vivans, comme ils faiſoient la plûpart, dans l'innocence de la loi naturelle, ils s'y pouvoient ſauver; au lieu, qu'aiant reçû de ſi mauvaiſe main la lumiere de l'Evangile, s'ils l'éteignent comme il leur arrive tous les jours de deſeſpoir, ils tombent dans les malediĉtions de l'apoſtaſie.

On ne trouvera pas que ceux d'Orient, Idolâtres, ou Mahometans, aient plus profité au ſpirituel avec les Portugais, que ceux-là avec les Caſtillans. L'or de Soſala les a fait ſortir de Lisbonne pour doubler le cap de Bonne Eſperance; les perles d'Ormus les ont attirés juſqu'au Golfe Perſique: les pierreries de Bengala & du Pegu leur ont fait pénétrer le ſein Gangetique, & les épiceries des Moluques les ont portés au delà de la Cherſoneſe dorée de Malaca; ſans qu'on puiſſe rapporter avec vérité, ni la découverte de tant de cô-

tes, ni la continuation de ces voiages de long cours, à d'autres considérations, que purement humaines. Mais c'est une chose digne d'être considérée, de quel front, & avec combien d'injustice les Espagnols veulent bien, qu'il leur soit permis de contracter l'alliance, qu'ils ont avec tant de peuples mécréans, & tant de Rois infideles ou idolatres pour le seul respect d'un peu de poivre ou de gingembre, dont ils trafiquent avec eux, & qu'ils ne peuvent souffrir celle du Roi de France avec le Turc, qui a pour fondement, outre le commerce, la conservation des Lieux Saints, & le bien général de toute la Chrétienté.

Rentrant dans l'Europe, tant s'en faut, qu'à commencer par l'Angleterre on accorde aux Espagnols, qu'ils y aient fait quelque chose pour la Réligion Catholique, qu'on les taxe non seulement d'être cause en partie du schisme de ce beau Roiaume, par les violences dont ils usèrent à Rome, pour faire que Henri Huitiéme y fût traité avec toute rigueur en l'affaire de la dissolution de son mariage, (quoiqu'ils s'alliassent de lui depuis qu'il fut hérétique) mais de plus, de l'avoir achevé de perdre en suite sous la Reine Marie par leur mauvais gouvernement, & causé finalement les plus grandes persécutions qu'y souffrent les

Catholiques, par les intelligences odieuses qu'ils entretiennent avec eux. A la vérité quand ils ont eu sur ces côtes des armées, qu'ils nommoient invincibles, ils ont prétendu, faisant valoir les droits imaginaires de l'Infante, & ceux en vertu desquels ils ont envahi la Navarre, d'y rétablir par même moien la Réligion Catholique. Mais d'autre côté, comme remarque fort bien Cambdenus, en beaucoup de lieux de son Histoire, les Papes ont toûjours été empèchés par eux de le mettre en Interdit, quand ils ont crû les François capables d'en faire exécuter le ban, par le moien de l'Ecosse, dont ils disposoient sous le regne de Marie Stuart. Cela montre bien, si c'est par zèle de Réligion, ou d'Etat, qu'ils nourrissent tant de pratiques en toutes ces Isles, & si les seminaires d'Anglois, d'Ecossois, & d'Irlandois, qu'ils ont établis en tant de lieux n'ont autre but, que la gloire de Dieu. Pour le moins peut-on voir dans les Considérations Politiques du Chancelier Bacon, qui en parloit comme savant, que rien n'a tant augmenté le mauvais traitement, que reçoivent les Catholiques en Angleterre, & rien tant surchargé leurs miséres, que de les voir venir de ces maisons étrangeres, comme autant d'émissaires conjurés à la ruine de leur païs. Aussi

n'eſt-ce pas ſeulement aux Anglois à qui ces liberalités Eſpagnoles ont été ſuſpectes. Quand par le Traité d'alliance du Roi d'Eſpagne avec les Suiſſes de l'an 1587. il s'obligea de païer la penſion de deux jeunes Ecoliers de chaque Canton en l'Univerſité de Milan ou de Pavie, chacun jugea bien, qu'au lieu de les y inſtruire aux ſciences libérales, le deſſein étoit de leur apprendre une leçon, qui leur fit perdre leur liberté. Et lorsque depuis en l'an 1634. il promit d'entretenir à chaque Canton deux autres Ecoliers en la Comté de Bourgogne, laquelle il fit entrer en ce ſecond Traité, perſonne ne douta, qu'ils ne fuſſent pour en ſortir plus inſtruits en l'art de ſervitude, qu'aux arts libéraux; & qu'au lieu du bonnet de Docteurs ils n'y priſſent celui des eſclaves. Or ſi de telles gratifications Eſpagnoles ont été ruineuſes aux Catholiques Anglois, les bons offices que les Eſpagnols ont feint de leur vouloir rendre depuis peu, pendant le traité de mariage du Prince de Gales avec leur Infante, ne leur ont pas été moins préjudiciables. Il eſt certain, que le Roi d'Eſpagne n'eût jamais intention d'exécuter ce mariage, lui même l'aiant depuis déclaré, & que ſon deſſein a toûjours été de ſuivre la deſtination de ſon pere, qui lui avoit recommandé en mourant,

de faire de ſa ſœu
voia t-on en Ang
Prince écrites à ſ
& tous ſes préſen
fier clairement,
en lui faiſant fair
la table ronde. L
gotiation, outre
tiroient les Eſpag
ment la conquêt
noient d'envahir,
rer en ſe joüant ai
ce bon Roi Jacq
pour faire bonne
quelques gratifica
Catholiques en fav
tenant le Prince ch



nmes, auffi fut-il fuivi de bien meilleur
cès. Voiant qu'il ne reftoit plus de Prin-
ſe Catholique que fa fœur, qui pût procu-
par un mariage l'avantage de la Réligion
Angleterre, & qu'à fon defaut, s'il eût
comme l'Efpagnol, l'Anglois prenoit une
ıme Proteftante, & la Réligion Catholi-
: s'en alloit être du tout perduë en ce païs
il facrifia franchement tous fes interêts
ır un fi faint deffein, effectua cet heureux
riage, & faifant ceffer la perfécution des
:holiques, leur fit fentir plus de bien en ef-
, qu'ils n'en pouvoient efpérer de l'allian-
d'Efpagne. Sans s'amufer à demander,
nme on avoit fait, des chofes, qui leur
ient plus perilleufes qu'utiles dans la con-
on du tems; fans ftipuler, qu'ils pûffent
:r à une Eglife publique de la Princeffe, ce
n'étoit bon, qu'à les faire tous affommer
ıs Londres; il leur procura une fûre & dou-
liberté, onner un plus grand nombre
:cclefia es, & plus privilegiés, à Ma-
ne de ce, qu'on n'en avoit accordé à
ıfante pagne; obtint pour celle-là la
ırrit e fes enfans jufqu' à treize ans, qui
ıt tr avantage que l'autre n'avoit eu, &
paf ette promeffe générale, & cette im-
:t éclaration, au Roi d'Angleterre, &

[redacted]

de leur captivité Babylonique, recon
bien, ſans l'oſer dire, que les Eſpagnol
état de leur Toiſon d'or, que parce q
traitent comme de ſimples mouton
vraies *pecores*, dont ils tondent la lair
toiablement jusqu'à la peau & au ſan
qu'il leur ſoit permis ſeulement de ſe p

Quant aux Allemans, leur Hiſtoir
voriſe guéres le deſſein des Eſpagno
la Maiſon d'Autriche ſur ce point
gion. Elle fait voir, comme Charles
& le Roi Ferdinand ſon frere, pouvan
ſer Soliman de la Hongrie, qui s'éto
retiré en grand deſordre vers Conſtant
le premier néanmoins aima mieux l'an
paſſer en Italie pour ôter Milan & Gê

[redacted]

[redacted]

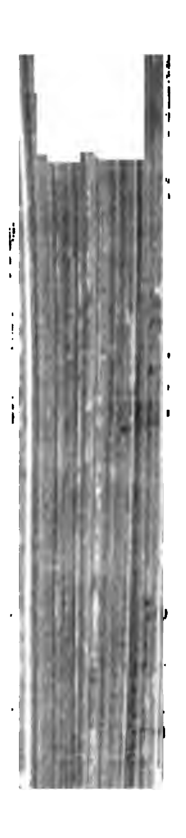
gouvernement, faisoient une vilaine perspe-ctive à des peuples si jaloux de leur liberté, & qu'on vouloit rappeller à l'obéissance spirituelle & temporelle. Se plaindre de quelques images de bois ou de pierres abatuës par des schismatiques, tandis que sans aucune distinction d'âge, ni de sexe, on exterminoit par toutes sortes de cruautés les images vivantes de tout le païs; c'étoient des traits de la Politique Espagnole, que personne n'a pû comprendre, & dont l'hérésie seule a profité. En effet, les Espagnols seront justement blâmés de la posterité, de n'avoir fait aucune distinction du Génie des Nations, voulant gouverner de même façon ces peuples du Païs-Bas, que leurs Morisques d'Afrique. Et on leur reprochera peut-être avec raison, que comme avant eux on ne connoissoit pas seulement le mot de Mutinés dans la milice de Flandre, on ne sauroit point non plus dans toutes ces Provinces ce que c'est qu'un Arminien, un Anabaptiste, ou un Protestant, s'ils se fussent voulus abstenir d'y planter par force leur Inquisition. Quoiqu'il en soit, les Croix de Bourgogne n'ont pas reçû grand lustre dans leurs armes: & les Flamans, qui feront quelque jour une époque de ce tems de subjection, comme les Israëlites en faisoient une

de leur captivité Babylonique, reconn
bien, ſans l'oſer dire, que les Eſpagnols
état de leur Toiſon d'or, que parce qu
traitent comme de ſimples moutons,
vraies *pecores*, dont ils tondent la laine
toiablement jusqu'à la peau & au ſang
qu'il leur ſoit permis ſeulement de ſe pla

Quant aux Allemans, leur Hiſtoire
voriſe guéres le deſſein des Eſpagnols
la Maiſon d'Autriche ſur ce point de
gion. Elle fait voir, comme Charles
& le Roi Ferdinand ſon frere, pouvans
ſer Soliman de la Hongrie, qui s'étoi
retiré en grand deſordre vers Conſtanti
le premier néanmoins aima mieux l'an
paſſer en Italie pour ôter Milan & Gên
François. Comme le même Charles
penſa perdre Vienne, l'abandonnant a
fideles pour courir ſus au Duc de Cleve
s'allioit avec le Roi de Navarre. Comm
la même animoſité il laiſſa miſérableme
rir Rhodes pour faire du mal à la F
Comme il accorda aux Princes de l'E
dans Ratisbone la liberté de conſcience
charge de ſe departir de l'alliance de F
leur aiant refuſé cette même liberté, lo
pour l'avoir, ils s'offroient d'aller con
Turc. Et finalement elle montre pa

[redacted]

ſuite de circonſtances ſemblables, que vraiſemblablement l'Europe ſeroit aujourd'hui exemte de Proteſtans, ſans l'ambition démeſurée de ce Prince, ſi grande en toutes choſes, qu'après ſes victoires, non content les piéces d'artillerie priſes ſur ſes ennemis, *Thua. 10. hiſt.* l en faiſoit encore fabriquer d'autres portant leurs armes qu'il diſtribuoit en divers ieux. Mais pour venir à nôtre tems, n'avonsnous pas vû en mil ſix cens vint quatre l'Empereur Ferdinand Second aimer mieux s'accorder avec Bethléem Gabor, & faire la paix vec les Turcs, qu'il pouvoit alors aiſément haſſer, que de manquer à ſes deſſeins ſur le alatinat & ſur la Valteline? Ne l'avons-nous as vû depuis laiſſer entrer ce grand Roi de uede dans l'Allemagne, regarder ſes progrès ins s'émouvoir, & recevoir quaſi l'échec & at, pendant que, comme a depuis reprohé nôtre Saint Pere à ſes Ambaſſadeurs, il onſommoit toutes ſes forces & ſes finances ontre un Duc de Mantouë, le plus Catholiue & le plus injuſtement opprimé qui fut jaais, pour appuïer les interêts de ſa Maiſon, pour ſatisfaire à la paſſion des Eſpagnols, ui ne pouvoient ſouffrir une ſi laide vûë que ur étoit, diſoient-ils, un Prince François ouverain dans le cœur de l'Italie. Ce fut



remarque Louïs Treize apr
Alpes, commandé dans le
mée, qui n'avoit rien qui e
tir toute la Lombardie, arrê
forces & son courage, po
son Roiaume y achever d'
sous les ruines de la Ro
ment voilà une opposition
une contrarieté bien diamé
ce un avantage, que les Fr
grand de la part de leurs R
jours témoigné par de b
vraie & essentielle dévotion
jours montrés vrais fils ainé
n'ont jamais marchandé le
quand ils ont jugé nécess
sonne secourir les Papes,
Saint Siége ce qu'ils lui ont
fallu se croiser contre les I
sont pas contentés, d'envoi

[redacted]

allés eux mêmes, exposant leurs vies & leurs Couronnes pour le bien commun de toute la Chrétienté. Leurs Ligues saintes n'ont point été feintes, & on ne leur a jamais oui alleguer en un si bon dessein le defaut de leurs peuples, comme fit Charles Quint, que Vlloa, Histo-ien Espagnol cautionne à cet égard, assurant, u'il ne pût jamais faire consentir les Etats d'E-pagne à aucune contribution pour la guerre ontre le Turc. Leurs peuples y ont toûjours mploié leurs biens & leurs personnes, voians eurs Souverains, qui exposoient si franchement a leur. Saint Louïs y a laissé une fois la liberté, l'autre fois la vie; & douze ans après le Roi Arragon, sous prétexte d'equipper une flotte son imitation, prenoit l'argent de Philippe Hardi son fils, & de Charles d'Anjou son ere, qu'il distribuoit à Jean Prochyte & à s autres émissaires pour exécuter les Vèpres iciliennes, & dépouïller Charles de son Etat, moquant des excommunications du Pape artin Quatriéme. Ne prirent-ils pas la mê-e couverture d'armer contre le Turc en n mil cinq cens septante un, lors qu'ils sur-rirent Final, disant après pour toute raison, u'ils avoient crainte qu'il ne fût pour les rançois? On n'a point vû les Rois de Fran-e vivre si bien avec les Mahometans, que de

Thuan. hist. l. 50.

Mariana

l. 7. c. 13. leur paier cent filles de tribut, comme ceux
Mariana d'Espagne ont fait long tems à des Mores.
l. 7. c. 16. On ne lira point, qu'ils aient laché des Taureaux irrités contre leurs Evêques, comme le Roi Ordonius fit contre Atulphe Evêque de Compostelle, qui l'étoit venu trouver en ses habits Pontificaux; ni faire couper la langue à leurs Confesseurs, comme Jacques Roi
Mariana d'Arragon fit à l'Evêque de Gerunde ou de
l. 13. c. 16. Girona, pour avoir révelé quelque chose de sa confession. On ne leur reprochera point d'avoir été en si bonne intelligence avec les ennemis de nôtre Foi, que de leur mettre en main des places importantes, comme Charles Quint remit Tunis à Muleassen, & son successeur Arzilla au Roi de Maroc, pour l'empêcher de donner secours à Don Antoine, sous ce prétexte ridicule, de ne pouvoir de-
Thuan. fendre une place, qu'un petit Roi de Portu-
hist. l. 75. gal defendoit bien. Et on ne remarquera
& 78. point dans leur Histoire, des absolutions de deux milles Prêtres & Moines massacrés, comme Philippe Second en prit, où ce nombre étoit specifié après la conquête du Portugal, aiant toûjours excepté dans son pardon général les Prêtres & les Moines, qu'il permettoit à un chacun de tuer impunément, en même tems, qu'il se moquoit des Théolo

[redacted]

ens, les priant de mettre sa conscience en epos, pour ce qui étoit de ses droits & prétentions sur ce Roiaume.

Tout ce que les Espagnols mêmes imputent aux François de plus criminel sur ce sujet, c'est d'avoir fait venir Barberousse avec cent ix Galeres jusques dans la côte de Provence, pour la sauver de leur invasion. Comme si es Papes Paul Troisiéme, Alexandre Sixiéme, & Jules Second, avoient fait difficulté le recourir à cette même assistance des Turcs, quand ils se sont vûs reduits à l'extrémité. Comme si les Florentins ne s'étoient pas servis de Mahomet Second, contre Ferdinand Premier, Roi de Naples; & les Venitiens du Soudan d'Egypte, pour chasser les Portugais du Levant, où faisant mine de planter la Foi, ils gâtoient tout leur commerce. Comme si on ne se servoit pas alors des Chevaux & des Eléphans, à plus forte raison des hommes, tels qu'ils soient, disent les Casuistes sur ce sujet. Et comme si le droit de nature ne rendoit pas légitimes tous les moïens desquels dépend nôtre conservation. L'alliance qu'a la France avec la Porte du Grand Seigneur, que l'Espagne tâche de rendre si odieuse & si criminelle, reçoit encore plus de justification. Quiconque considérera l'utilité qui en re-

Camillo Portio l. 1.

Mariana l. 28. c. 10.



Infideles, comme quantité d
près le montrent plus au lon
doute, qu'on veüille blâme
mérite plûtôt recommandati
merveillera bien plus, que c
gnols, qui s'efforcent de la c
qu'eux mêmes sont alliés av
metans & d'Idolatres dans tou
Monde; que l'Empereur d
plus grand ami, qu'ils aient
le Sophi de Perse le seroit en
se d'Ormus, & qu'eux mêr
ché avec toute sorte d'a
qu'ils trouvent si mauvaise,
Lib. 43. pû obtenir. Car ce n'est
qui a dit, que Ferdinand Pr
ses Ambassadeurs, un tribut
& demanda avec des soumi
l'investiture de la Hongrie à
Illhuanffi stoire de Paul Jove, & celle

[redacted]

Maximilien & Rodolphe, ajoûtent, que les
mêmes Ambaſſadeurs parlèrent pour Charles
Quint, & que le Turc rebuta inſolemment
les propoſitions d'alliance, faites au nom des
deux freres. Amurath Troiſiéme ſe moquoit
publiquement des mêmes recherches de Phi-
lippe Second, & on a vû trois ans durant un
Nogerio Milanois à Raguſe, & un Juif à Con-
ſtantinople, dont parle le Cardinal d'Oſſat,
qui n'y étoient, que pour cela. L'Hiſtoire
d'Auguſte de Thou porte, qu'il y eût enfin
un traité pour trois ans entre eux; celle de
Conneſtagio de la conquête de Portugal, re- *Lib. 67.*
marque, que ce Philippe Second détourna *Lib. 10.*
quelque tems le Roi Sebaſtien de ſon expedi-
tion d'Afrique, afin qu'elle ne troublât cette
paix, qu'il tramoit pour lors avec le Turc; &
le Sieur de Breves écrit avoir empèché la ré-
ſidence de ſon Ambaſſadeur à la Porte. Il
n'y a pas douze ans, qu'un Antonio Barili, Ré-
ligieux Dominicain, traitoit à Conſtantinople
cette grande affaire pour le Roi d'Eſpagne;
& ceux, qui doivent ſavoir ce qui s'y paſſe,
n'ignorent pas les offices qui s'y ſont encore
préſentement pour en venir à bout. Au
moins les Eſpagnols ne peuvent-ils pas nier,
que leurs plus proches parens, comme eſt
l'Empereur & tant d'autres Princes Chrétiens,

n'y aient des Ambaſſadeurs auſſi bien que l
Roi de France; que Ferdinand, qui a acqui
le nom de Catholique à ſes ſucceſſeurs, n'ai
envoïé Pierre Martyr en Ambaſſade vers le Soi
tan d'Egypte, dont il a écrit trois Livres; &
que Frederic d'Arragon, Roi de Naples, n'e
ait fait autant vers le Turc, à qui il deman
Lib. 27. c. 8. & 9. doit du ſecours, puiſque le Jéſuite Marian
leur Hiſtorien le rapporte. Pourquoi don
imputer comme un crime à un ſeul Roi, c
qu'ils croient licite à tous les autres?

C'eſt avec la même injuſtice, qu'ils decla
ment contre l'alliance des Hérétiques, à l'oc
caſion des Suédois & des Hollandois, pendant
qu'à la vûë de tout le monde, ils vivent étroi
tement unis avec l'Angleterre & le Danemarc
qu'ils viennent de faire une ligue particulier
avec le Duc de Saxe, & qu'ils offrent can
blanche à tous les Luthériens d'Allemagne
qui voudront y entrer. L'Egliſe primitiv
ſouffroit les mariages des Fideles avec les In
fideles; elle en autoriſe tous les jours ave
des Hérétiques, & la Bulle de Grégoire Trei
ze permet aux Catholiques du Japon de con
tracter ce Sacrement aves des Idolatres. Com
bien doivent être plus permiſes les alliance
des Etats de différente Réligion, qui ſe fon
ſans toucher à la Réligion, qui n'ont pou

[redacted]

objet que des confidérations temporelles, & qui ont pour fondement les droits de la Nature & des Gens, felon lefquels chacun peut chercher fa fubfiftance, où il la penfe trouver? Mais quoi, les Efpagnols, qui fe difent les premiers hommes du monde en la Théologie Scholaftique, trouvent dans leurs diftinctions, que tout ce qui eft défendu aux autres, leur peut être permis; & par de mêmes fubtilités, ce que le droit divin & humain fouffre, eft prohibé dans leur école, s'il heurte leurs interêts. Il n'y a de chemin pour aller au Ciel, fi on les en croit, que celui de S. Jacques; & la clef dorée de Caftille, fera bien plus néceffaire, à leur dire, pour y entrer, que celle de Saint Pierre.

Ils fe vantent avec même vanité, d'avoir donné à l'Eglife le Concile du Trente, pour l'avoir toûjours appuïé de leur autorité. Les François repondent, qu'encore qu'Henri Second eût fait faire fes proteftations contre l'affemblée partiale, qui étoit en certain tems à Trente, par l'Evèque Amiot, alors Abbé de Bellozane, rien néanmoins n'avança tant ce Concile, & ne reduifit le Pape Pie Quatriéme à le convoquer tout de bon, que les avis, que lui fit donner à Rome le Grand Duc Cofme, fon prétendu parent, que fans doute à

Thuan. 8. hift.

faute de Concile
en tiendroient u
été arrêté aux E
Second l'an mil
nués sous Charle
Chancelier Mich
qu'on peut dire,
tats de France a
conclusion de c
chose: comme
l'opposition des
qui regarde les pr
Gallicane, fondé
même sur celui
d'y être reçû aux
vé en beaucoup
qu'il n'est en Cas

[redacted]

ſeul zèle de l'Evangile a fait Madrid la Capitale du Monde, ſelon les termes de leurs rodomontades ordinaires; prétendant en conſéquence la préſéance ſur toutes les Puiſſances de la Terre. Voions la replique des François à ces deux points.

Pour le premier, ils diſent que les Eſpagnols ſont dans la même inſolence des Romains, que Saint Auguſtin & les autres Peres de la primitive Egliſe ont ſi bien ſçû reprimer, leur faiſant voir, qu'il n'y avoit point d'apparence, qu'une domination acquiſe par tant d'injuſtice & de mauvais moiens, pût être le ſalaire d'un vrai culte divin, comme ils prétendoient, puiſque le Ciel conſerve plûtôt à un chacun ce qui lui appartient. Quand on demandera aux Eſpagnols à quel titre ils tiennent les Roiaumes de Sicile & de Naples, avec le Duché de Milan, & la Navarre: de quel droit ils ont dépoſſedé les Empereurs de Cuſco & de Mexico, & pris aux proprietaires tout ce qu'ils occupent en cette longue côte d'Afrique & des Indes Orientales: avec quelle juſtice ils ont uſurpé tant d'Etats en Allemagne, & rendu l'Empire héreditaire en leur Maiſon, qui étoit électif par ses loix fondamentales: peut être rougiront-ils de honte, d'attribuer au Ciel tant de ra- *4. de Civ. Dei.*

pines, & de le
crimes.

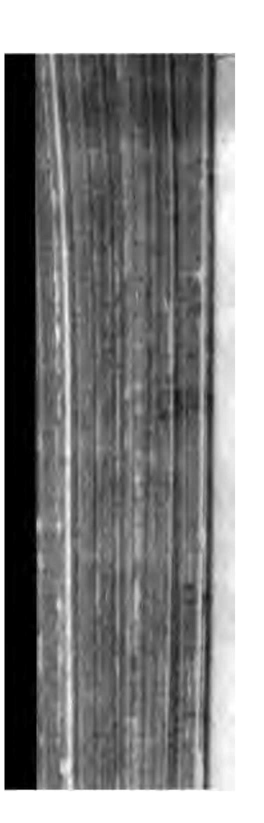
Quant à la p
être dûë en con
narchie, les Fra
leur possession i
d'ainesse, mais
dictoires interv
(dont le Cérém
Chrétienté) &
osé rémuer cett
nise l'an mil ci
mandé le mêm
qu'ils avoient
comme Emper
fusa, & donna
les Evèque d'

la considération de ce bon Saint, étant de leur païs, leur seroit avantageuse, ils demandèrent en grace l'exclusion de l'Ambassadeur de France; lequel n'y pouvant consentir, à cause des conséquences, il fut enfin determiné par la Cour de Rome, que celui d'Espagne ne s'y trouveroit point, s'il ne vouloit céder, comme il ne fit, mais bien le Cardinal Deza en sa place. Si ces exemples, & les raisons, qui les appuient, dont il y a des livres faits exprès, ne suffisent aux Espagnols, & que leurs conquêtes de l'une & de l'autre Inde les éblouïssent si fort, qu'ils ne se reconnoissent plus, au moins doivent-ils prendre garde à conserver leur avantage contre les Hollandois qui sont tantôt en état de leur disputer la primauté par leurs propres argumens, s'ils continuent leurs progrés en l'Amerique, & qu'ils les y traitent aussi mal, comme ils ont déja fait en Levant. Mais quoi, les Espagnols ne sont pas faits à prendre les raisons comme le bien d'autrui, & pour déferer aux Decrets des Papes, il faut qu'ils mettent en leur faveur des Roiaumes en Interdit, qu'ils leur adjugent de nouveaux Mondes, & que par une ligne imaginaire ils fassent des partages de toute la terre habitable à leur profit. En-

core si après cela
vais, que les Ro
rendre leurs Cha
tent d'avoir fait l'
nistre, on les me
& de faire d'eux
de son Mouphti,
plait. C'est le se
que reçût Alexan
qui lui dit netten
belle sauroient b
mens de l'Eglise,
Chef, s'il n'étoit
Lib. 26. c. 15. droit, selon le pr
comme Peres com
œil, qu'un cadet
le fils ainé de l'E

[redacted]

véritable obédience, que quand leurs affaires ont été bien malades; comme ceux, qui ont seulement recours aux Saints, lorsque les autres remèdes ne leur servent plus de rien. Pie Quatriéme est un impie à Philippe Second, Clement Septiéme ne vaut pas mieux à Charles Quint, & les autres sont des fauteurs d'Hérétiques, s'ils ne manient pas le timon de Saint Pierre à leur fantaisie. Pour bien conduire la barque à leur gré, il faut, qu'elle n'ait de rafraichissemens ni de graces que pour eux, & que tous les Canons d'anathèmes fulminent sur leurs ennemis. Il faut que la Maison d'Autriche ait droit de faire assassiner les Cardinaux André Batthori, & George Martinuce, le premier quand elle se mécontentera de lui, le second lors qu'elle se voudra approprier son bien. Il faut qu'elle puisse enlever celui de Clesel, & faire prisonniers les Electeurs Catholiques de l'Empire, quand bon lui semblera, sans qu'on trouve rien à dire en toutes ses actions: Et que si Henri Trois est reduit, pour sauver sa vie & son Etat, à traiter de même le Cardinal de Guise avec son frere, on fulmine aussitôt une excommunication majeure sur sa tête, sans esperance l'absolution, & que son Roiaume soit aban;



tels qu'ils étoient du tems
ve. N'ont ils pas déja un
prêt en Sicile pour une tell
que instance, & quelque
faire de cette insolente di
pas les Nonces ni les Léga
çoivent point là, mais les
leurs Ambassadeurs? C'e
pagnols prétendent faire tre
Chef & les membres du sac
eux le reste de l'Italie, qui
que de la France. Il n'y
dont on n'ait usé pour lui
esperance & invention, don
vi pour fermer le passage à
graces à Dieu, comme l'H
surmonté les Alpes, franch
ouvert la porte de Pignerol
n'ont plus sujet de craindr
fois, que la licence & l'hé

[redacted]

ıbler de ce côté là. Ce qui leur faisoit
rehender l'entrée des François en leur païs
vivant de Henri Quatre, & souhaiter aux
s simples l'échange du Marquisat de Saluss-
; c'étoit la crainte, qu'une contraire Ré-
on ne se glissât parmi eux, sous un Roi,
en avoit fait profession, & qui étoit tout
ıvellement converti. Il n'y a rien à pré-
: à redouter de tel, du Regne d'un Mo-
que si juste & si pieux, qui vient de dom-
ce monstre d'hérésie, & de mettre si bas
x, qui composoient autrefois un parti dans
Etat, sous le prétexte d'une Réligion re-
née, qu'aujourd'hui ils n'y sont tolerés
en vertu des Edits & de la foi publique, qui
ie vivre les Juifs dans Rome, & les Grecs
s Venise. Il ne faut donc pas craindre,
: des personnes se puissent étendre & ac-
itre, qui dépérissent & s'anéantisent à vuë
il, par les bons moiens que fait tenir sa Ma-
é Très Chrétienne, dont tous les étran-
s, qui habitent dans ses Etats peuvent ren-
par tout un témoignage assuré. Car il est
tain, qu'il n'y a plus en France que l'ombre
ce qu'on nommoit autrefois le corps de
ıx de la Réligion, & qu'on pourroit dire
ɔ utes personnes, qui considéroient les Hu-

guenots d'à préſe
les prendroient l
eſt-ce une choſe
Alliés des Fleur
ſance où ſont les
au bien de l'Etat
grand repos,
factieux, qu'on f
le reſte s'eſtime
té, qu'il a plû au
& d'y vivre en la
ſes autres ſujets.

Si l'Italie atte
contre les invaſio
lui tend les bras
plus ſouffrir le ru
pour repréſenter

de Saxe les cadets reçûrent ſous Charles Quint le même avantage, au préjudice de ceux de Weimar. Ainſi le Marquis de Dourlac fut dépouillé en mil ſix cens vint deux, du Marquiſat ſuperieur de Baden, en le donnant aux enfans du Marquis Edoüard. Ainſi l'année ſuivante ils adjugèrent au Landgrave de Heſſe de Darmſtad, la ſucceſſion de Louïs le vieil Landgrave de Heſſe de Marbourg, en privant Maurice Lantgrave de Heſſe de Caſſel. Par ce moien abaiſſant les plus élevés, & mettant les autres, qu'ils obligent dans la néceſſité de leur aſſiſtance, ils font que toute l'Allemagne plie ſous leurs injuſtes volontés. Que n'ont-ils point fait à même fin, dans la ſucceſſion du Duc de Cléves, ſinon qu'en aſſiſtant le Duc de Neubourg contre l'Electeur de Brandebourg, ils ſe la fuſſent toute appropriée, ſi les Hollandois n'en euſſent pris leur parti? Quant aux Electeurs Eccleſiaſtiques, s'ils témoignent quelque généroſité Allemande, s'ils font voir, qu'ils ne peuvent ſouffrir de ſourcil Eſpagnol, & que cette orgueilleuſe & ruineuſe domination leur déplait, on leur fait bientôt voir, qu'ils n'ont pas été canoniquement élus; au cas qu'ils ne ſoient

plus durement traités, & ils envoient incontinent un Comte d'Ognate Guevare, ou quelque autre Ambassadeur, qui dit hautement dans la Cour de l'Empereur, que les Evèques d'Allemagne ont de trop longues robes, & qu'il les leur faut accourcir. Bon Dieu, que l'injure accroit par la considération de celui qui la fait; & que l'indignité doit être sensible à ces bons Prélats, de voir que ceux-là viennent de quatre cens lieuës les menacer de reformation, chez qui l'on a vû dans une seule bataille trois Evèques Espagnols combattans pour les Mores! Que ceux-là se mêlent de les catéchiser, qui font des Processions dans Madrid pour le bien de l'Eglise, au même tems qu'ils en prennent le Chef prison-

Mariana lib. 8. c. 10.

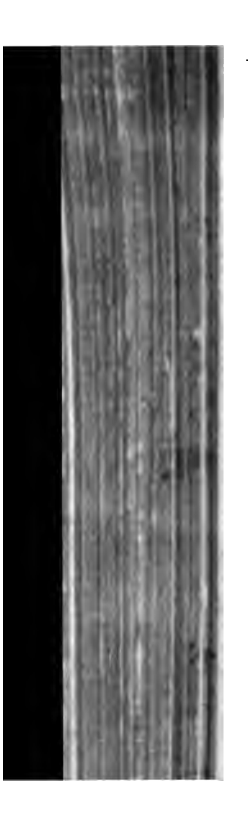
;ion sert de couverture à toutes leurs in-
ustices.

C'est néanmoins en usant de la sorte,
ju'ils prétendent assujettir tout le monde;
iiant sous leurs pieds l'Italie & l' Allema-
;ne, il faut que le reste de l'Europe plie le
;enouïl; & cette partie du Monde conqui-
è, voilà le grand dessein de la Monarchie
ıniverselle reüssi, & tout le monde recevant
es loix d'un Roi spirituellement & tempo-
ellement Catholique. Si est-ce, que con-
re l'opinion, qui prévaut en beaucoup d'es-
›rits, que les Espagnols soient assez bons
?olitiques pour arriver à ce point, il y en
ı qui tout au contraire les en estiment les
›lus incapables des hommes. Et véritable-
nent, si on jette l'œil sur les grands avan-
ages qu'il semble que Dieu leur donnoit
ı cet égard, & qu'on considére d'ailleurs
e peu de profit, qu'ils en ont recueilli par
a mauvaise correspondance de leur part;
›n trouvera assez dequoi admirer cette gran-
le reputation de prudence raffinée, qu'on
eur a voulu donner, ou qu'ils se sont attri-
›uée. Il n'y a point de Maison dans le
Monde, à qui les alliances aient apporté tant
l'Etats sans coup ferir, comme l'on dit,



Occidentales tomber entre
seul nouveau Monde leur
assez pour en acheter tout
gue de France, l'Hérésie
la dispoſition des affaires q
rope, leur donnoit les m
recevoir que peu de co
néanmoins qu'ont-ils fait a
de travailler toute la Chr
la haine de tous les peupl
connoitre, qu'ils ont pris
coup au deſſus de leur pc
forces? L'Hiſtoire ancien
que Philippe fils d'Amyntas
ment les Grecs, & que
beaucoup mieux pour avoi
xandre, ſe ſervit de deux
quels il fonda l'Empire Ma
texte de la Réligion, & d
nes de Chryſite, aujourd

il a eu les mines de Mozambique & de Potoſi, l'or de Sofala & celui du Perou en telle abondance, qu'il n'y a nulle proportion; mais le ſuccès a fait voir, que les Eſpagnols ne ſont pas capables de former une grande Monarchie, comme firent les Macédoniens. C'eſt choſe étrange que ce Roi a retiré ſi peu de profit d'une dépenſe de ſept cens millions d'or, comme le porte la rélation de l'Ambaſſadeur Venitien Soranzo à ſes Maitres. Une ſi grande ſomme ne ſera pas trouvée incroiable, à qui ſaura que les Regitres de Seville font voir plus de ſeize cens millions d'or, dont l'Amerique a fait préſent aux Eſpagnols; & qu'un ſeul équipage maritime de dix-ſept mille ducats leur valût dès ſa premiere découverte ſoixante millions d'or. N'étoit-ce pas là dequoi s'élever un thrône ſur toute la terre, & dequoi faire des deux Mondes un ſeul Empire, à une main qui eût ſçû emploier à propos de ſi prodigieuſes richeſſes, & ſe prévaloir de la toute-puiſſance des métaux? Nous avons vû au contraire, qu'ils ont conſumé tout cela en des guerres mal entrepriſes contre leurs propres ſujets, & en des corruptions infames de ceux de leurs voiſins. Nous



de la Mauritanie. Nous
diverses fois chasser le qu
ples sous prétexte de pieté,
le plus de besoin de sujets n
nir à tant de guerres & de cc
à repeupler les Mondes, qu
sertoient. Nous leur avons
verains toûjours dans l'enclc
dant que de dignes têtes cou
contre eux à la tête des arm
çon des Césars ou des Alexa
ple de tous les Conquérans
mais tant de moiens externe
leurs conquêtes) les ait pû
généreuse démarche. Bref,
vû généralement faire ce
qu'à s'attirer la haine de tc
main, par des cruautés si
une avarice si insatiable, &
si ridicule & insupportable

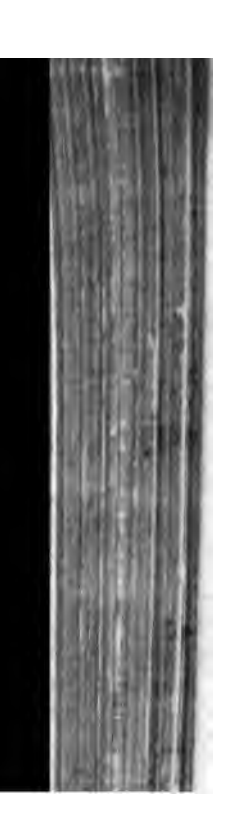
[redacted]

nant par le menu les choſes, qui ſe ſont paſſées, & que nous nous contentons de toucher du bout du doigt, ſera contraint d'avoüer, qu'en ce qui leur a reüſſi ils ont été bien plus heureux que ſages. Il n'y eût peutêtre jamais d'hommes politiques ou ſtatiſtes, comme ils ſe diſent, qui ſçûſſent ſi mal ſe prévaloir des occurrences favorables, de la revolution des tems, & de la conjonćture ou du paſſage des affaires, bien que, comme c'eſt toûjours la coûtume, on ait ſouvent attribué à leur prudence & bonne conduite des ſuccés, qui dépendoient purement de leur bonne fortune, & qui n'étoient qu'une ſuite ordinaire de la révolution des Etats. Après quoi on peut conclure, que tant s'en faut, qu'ils ſoient ſi conſommés Politiques, qu'ils ſe publient eux-mêmes, il n'y a vraiſemblablement Nation ſous le Ciel moins née à commander les autres, que la leur, & qui avec les merveilleux avantages, dont nous venons de parler, n'eût aiſément acquis la gloire, d'avoir fondé chez ſoi la plus grande de toutes les Monarchies, dont il nous reſte quelque ſouvenir, rendant ſa principale ville la Capitale des deux Mondes. D'une choſe ne peut-on pas dou-

ter, qu'ils ne ſoient comme Chrétiens inf
niment blâmés de la poſterité, d'avoir
mal uſé de tant de moïens, leſquels entr
les mains de perſonnes, qui euſſent été po
tées d'un véritable zèle à la Réligion
étoient plus que ſuffiſans pour effacer de l
terre tout ce qui lui eſt contraire, & ruine
tout ce qu'il y a d'infidelité dans le monde.

Juſqu' ici nous avons permis aux Fran
çois de repliquer aux Eſpagnols avec toute
ſorte de liberté, afin que nous reconnuſſions
mieux dans cette franchiſe l'extrème antipa-
thie de ces deux Nations, qui eſt le ſujet
de nôtre diſcours. Et parce que cette con-
trarieté d'eſprits donne aux uns & aux au-
tres beaucoup de licence de parler, non ſeu-
lement de leurs adverſaires, mais mêmes
des Puiſſances Souveraines, qui les dominent,
& que nous reconnoiſſons mériter par tout
un extrème reſpect, nous dirons pour mar-
que de celui, que nous portons à cette très
grande & très illuſtre Maiſon d'Autriche, que
comme nous ne croions pas qu'on puiſſe ja-
mais uſer de trop de révérence vers une fa-
mille en laquelle on compte pluſieurs Rois,
& juſqu' à onze Empereurs: auſſi ne nous
ſemble-t-il pas, qu'il y en eût en toute l'Eu-

e, qui meritât mieux l'étroite alliance &
ıſanguinité, où elle eſt avec celle de Fran-
Le Ciel ſeul, qui eſt l'auteur d'une ſi
eſſaire conjonction, peut encore par ſa
te-puiſſance modérer cette merveilleuſe
trarieté d'humeurs, qui ſe voit entre
:s peuples, ce que nous ne lui pouvons
ıander avec d'aſſez inſtantes prieres, puiſ-
: le bien de la Chrétienté eſt tellement
ché à leur reconciliation, que les Turcs
ceſſent de l'importuner tous les jours dans
s Moſquées, pour l'inimitié perpetuelle
la Nation Françoiſe & Eſpagnole. Et
e qu'il faut, que les hommes cooperent
c lui, nous prierons l'Eſpagne de ſe ſou-
ir, qu'il n'y a point eu Etats qui aient plû-
trouvé leur fin, que ceux, qui ont té-
igné de n'en vouloir point avoir, & qu'à
ard des Empires, auſſi bien que des hom-
;, la ſanté eſt bien plus ſouhaitable dans
: ſtature mediocre, qu'une complexion
rme dans un corps de Géant. Ce fut ce
obligea l'un des Scipions étant Cenſeur,
ıire changer le Rituel des priéres publi-
s, par lequel les Dieux immortels étoient
ɔqués pour l'agrandiſſement de la Ré-
ılique Romaine, jugeant plus à propos de



re, il y aura sujet de com
perer. Leurs Hiſtoires d
le Roi Henri de Caſtille rec
rant à ſon fils Jean, ſur to
tié des François; ils doiv
core à préſent elle ne leu
utile, s'ils ſe mettent aux
tracter. La France de ſc
ra, s'il lui plait, à un ſi gr
ſidérera qu'elle n'a de puiſ
mi, que l'Eſpagnol, qui
conſequent de très gran
Les vents du Nord ſont v
impétueux quelquefois, n
ſent-ils quaſi en un inſtan
tout au contraire, excitent
durent ordinairement longt
qu'ils ont ceſſé de ſouffler.
l'Eſpagne eu égard à la Fr
faire cette remarque, ſelon

les François qu'a été fait le Proverbe, que tout le mal vient du côté de l'Aquilon. Mais il faut que les uns & les autres se représentent, s'il leur plait, que comme il n'y a rien de plus agréable à ouïr, de plus souhaitable à désirer, ni de plus utile à posseder, selon le dire de Saint Augustin, que la paix; aussi n'y a-t-il rien de plus abominable entre les hommes que la guerre, d'où vient, que son nom Latin la rend le propre des Bêtes brutes. Parmi elles mêmes celles-là ont la haine de tout le monde, qu'on voit avoir toûjours les armes au poing, comme les Tigres & les Lions; *Lib. 19. de Civit. Dei cap. 11.*

> *Odimus accipitrem, quia vivit semper in armis;* *Ovid. 2. de art. am.*

Et nous pouvons dire, que le soldat est la terreur & la haine de tout le genre humain. C'est pourquoi Polybe compare fort proprement la paix à la santé que tous les hommes désirent, & la guerre à une dangereuse maladie, qui doit être apprehendée d'un chacun. En effet, il n'y a vraisemblablement personne, qui n'aime mieux être éveillé par le chant du coq, que par le son de la trompette, & pour moi je ne feindrai point de dire après ce grand Capitaine An- *Hist. l. 12.*

Tite Live decad. 3. lib. 10. nibal, qu'une paix certaine vaut bien mieu qu'une victoire esperée, puisque la premie re est la fin de la seconde, & qu'en toute choses les moiens ne sont estimés qu'à cau se de leur fin. Le Pere commun de tou les Fideles, sera sans doute le mediateur d'u si grand Ouvrage, il jettera son Caducé entre les deux Couronnes, fera revenir l belle Astrée du Ciel en Terre, & calmant les orages de l'Europe, rendra les jours de nôtre vie aussi tranquilles que ceux des Alcions.



[redacted]

EN QUOI

LA PIETÉ

DÉS FRANÇOIS

DIFFÉRE

DE CELLE

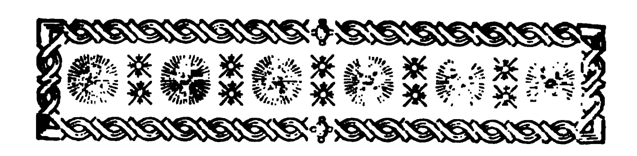
DES ESPAGNOLS

DANS UNE PROFESSION

DE MEME RELIGION.







EN QUOI LA PIETE' DES *François différe de celle des Eſpagnols, dans une profeſſion de même Réligion.*

C'EST une des plus certaines maximes de la Philoſophie, que les mêmes cauſes produiſent toûjours de mê-
les effets. Elle n'eſt pourtant vraie, que
ous cette condition, qu'il y ait une pareil-
diſpoſition aux ſujets ſur qui ces cauſes
giſſent. Autrement nous voions, que
même chaleur du Soleil, qui fond la cire,
ırcit la bouë, eſt auſſi la même cauſe, qui
anchit la toile, & qui noircit l'Ethiopien.
ieu même, qui eſt la cauſe de toutes
s cauſes, n'agit ordinairement que de la
rte, & ſes divines inſpirations, qui amo-
ſſent le cœur des bons, endurciſſent ſouvent
lui des méchans par la reſiſtance qui s'y trou-
e. Il n'y a donc pas dequoi s'étonner, ſi
ne même Réligion excite de divers mouve-
ens en ceux, qni ont des diſpoſitions con-
aires, & par conſequent s'il ſort de la pieté

des uns & des autres des effets fort différens. Les François & les Espagnols font profession d'une même Foi Catholique Apostolique & Romaine; tous deux prétendent comme enfans de l'Eglise avoir ses interêts en singuliere récommandation; voions par leurs actions ce qu'on en peut penser, & remarquons la différence de leur zèle par ses effets, puisqu'il est comme impossible d'en juger autrement. J'avancerai peu de chose en cela comme François, que je ne prouve par des *Historiens* Espagnols; & pour être fort court, je reduirai ce petit Discours sous deux Chapitres, qui décident en effet la matiere proposée. Voici le premier.



[redacted]

deur temporelle des Papes doit ſon commencement aux Rois de France Pepin & Charlemagne ſon fils, qui en jettèrent les fondemens ſur les ruines de l'Empire des Lombards. Car Aſtolphe leur Roi, aiant conquis l'Exarchat de Ravenne, & voulant faire le même de Rome, le Pape Etienne Troiſiéme jugea, qu'il devoit faire comme ſes prédeceſſeurs Zacharie, & Gregoire Troiſiéme, recherchant plûtot le ſecours des François, que des Grecs. Pour cet effet il vint juſqu' en France, où il fut ſi bien ouï de Pepin, qui fut couronné par lui à S. Denis, que ce Roi plein de pieté paſſa deux fois en Italie, & força Aſtolphe par les armes, d'abandonner l'Exarchat, composé de quantité de bonnes villes, comme Boulogne & Ferrare entre autres; le Pentapole, où étoit toute la Marche d'Ancone; & ce que les Hiſtoriens nomment les Juſtices de Saint Pierre. Tout cela fut donné à ce Prince des Apôtres, & à ſes ſucceſſeurs par Pepin, qui envoia ſon Chapelain Folrad préſenter au Pape les ôtages de toutes les villes conquiſes, & en mettre les clefs ſur l'Autel de la Confeſſion de Saint Pierre & de S. Paul. C'eſt ainſi que Sigonius parle de la premiere liberalité de nos Rois, conformément à toutes nos Chroniques & Annales;

Eginhardus ad an. 755. & 756.

In vita Steph. III. L. 1. Chr. cap. 7.

le Bibliothecaire Anastase y ajoûte toute l'Emilie, qui est un fort grand païs; & Leo Ostiensis y comprend même l'Isle de Corse.

Le Pape Adrien Premier se voiant prêt d'être opprimé par Didier successeur d'Astolphe, reçût la même assistance de Charlemagne, que son pere & son aieul avoient donnée au Saint Siége. Il prit prisonnier dans Pavie l'an 774. le Roi Didier, & acquit par ce moien le Roiaume des Lombards, qui avoit duré plus de deux cens ans, au même lieu, où François Premier pensa perdre celui de France en 1525. par sa prison. Or non seulement Charlemagne approuva dans Rome la donation de Pepin, mais il y ajoûta les Isles de Sardaigne & de Sicile, avec celle de Corse

Sigonius l. 3. de regno Ital. Anast. Bibl.

[redacted]

[redacted]

par la puiſſance Roiale des François dans ſon ſiége Pontifical, & que ceux, qui lui avoient crevé les yeux, & coupé la langue, eûrent été punis de la même autorité. *Eginhardus ad an. 800.*

Depuis Louïs le Debonnaire, confirmant ces donations, les augmenta de la proprieté de la ville de Rome, & de tout ce qu'on appelle la Campagne de Rome, qu'il accorda au Pape Paſchal Premier & à ſes ſucceſſeurs; comme il fit aux Romains l'élection des Papes, obligeant ſeulement les nouveaux Pontifes à donner avis de leur conſécration aux Rois de France, & à vivre en amitié avec eux. *Sigonius 4. hiſt. de regno Ital.*

Quelques-uns aſſurent de plus, que Charles le Chauve, étant à Rome, ratifia tous ces titres, & rendit encore plus grands les bienfaits de nos Rois envers le Saint Siége. *Contin. Eutrop. an. 875.*

C'eſt choſe certaine, que les Papes en leurs plus grandes afflictions n'ont point cherché ni trouvé de protection plus préſente, ni plus utile, que celle de nos Rois.

Jean VIII. maltraité des Allemans, eût ſon recours au Roi Louïs II. & vint en France, où il tint un Concile à Troies. *Platina paſſim l'an. 880.*

Paſchal II. fait le même voiage, pour ſolliciter Philippe Premier & Louïs le Gros ſon fils, contre l'Empereur Henri Quatriéme. *L'an. 1100.*

L' a. 1112. Gélase II. & Caliste II. se retirèren
en ce Roiaume, durant leur mauvaise
ligence avec Henri V. Empereur; &
nier y tint un Concile à Rheims sous
le Gros.

L'an.1130. Innocent II. y présida à celui de Cle
en Auvergne du même regne: s'étant
té d'Italie à cause de la puissance d'A
tus Antipape.

L'an.1160. Alexandre III. fût reçû par Louis V
le Jeune, qui le maintint contre un
Victor Antipape, & contre l'Empere
deric Barberousse, duquel il eût si bi
raison à Venise. Deux Conciles l'un
mont, & l'autre à Tours furent assembl
ce Pape.

L'an 1227. Innocent IV. chassé par Frideric II. vi
plorer l'aide de Saint Louïs, & tint un
cile à Lyon.

L'an 1264. Urbain IV. s'adressa au même Roi
être maintenu contre le Tyran Mainfro

L'an 1305. Clement V. transporta sous Philippe
le Saint Siége dans Avignon, où il de
70. ans sous ce Pape & six autres tous
çois comme lui: à savoir Jean XXIII. B
XII. Clement VI. Innocent VI. Urbain
Gregoire XI.

[redacted]

Clement VII. se retira encore dans Avignon sous le regne infortuné de Charles VI. parce que Urbain VI. étoit le plus fort dans Rome. *L'an 1384*

Enfin autant de fois, que les Papes ont eû besoin des Puissances temporelles, ils n'en ont point trouvé, comme nous avons dit, de plus avantageuse, ni de plus assurée, que celle des Rois de France; Leon X. le sçût bien dire du regne de François I. Paul. IV. de celui de Henri II. & s'il étoit besoin de parler de ces derniers tems, j'oserois soutenir, que les armes victorieuses de Louïs le Juste, n'ont pas moins assuré le patrimoine de Saint Pierre, que la succession des Ducs de Mantoue, contre ceux qui voudroient par la sujettion de l'Italie, former l'établissement de leur Monarchie universelle. Si ce n'est que quelqu'un doute encore, que la conservation de Cazal importe à celle du Vatican, & que la porte de Pignerol soit celle du secours de Rome, aussi bien que de Mantoüe.

Or si les Papes & le Saint Siége ont reçû tant de témoignages du zéle des François, la Réligion n'a pas moins senti par tout ailleurs les effets de leur dévotion, autant de fois, qu'il a falu hazarder leurs biens & leurs personnes pour son avancement. Les Croisades faites en divers tems pour le recouvre-

ment des lieux Saints, occupés par les Infideles, en font des preuves, qui ne sauroient être contredites, & le nom des Francs, qui désigne depuis ce tems-là par tout le Levant, tout ce qu'il y a de Chrétien dans l'Europe, est un titre glorieux de la réputation de leurs armes. Cette Croisade exécutée sous Philippe Premier par Pierre l'Hermite Gentilhomme François, & qui eût pour Chef Godefroi de Boullion, fut si mémorable, qu'elle n'a pas moins donné de véritables Héros à la Poesie, que le siége de Troie lui en a fourni de fabuleux. S. Bernard fût le promoteur de celle où Louis VII. alla en personne jusques dans Jerusalem. Il y en eût une autre sous Philippe Auguste qui fit le même voiage, pour lequel on leva la dixme appellée Saladine; sans parler de la Croisade qui se fit alors sous le Comte de Montfort contre les Albigeois. Et nôtre glorieux Saint Louïs, non content d'avoir déja perdu la liberté en une semblable entreprise contre le Soudan d'Egypte, voulut hazarder sa vie dans un second voiage d'Afrique, où il la sacrifia au bien commun de toute la Chrétienté. Car on ne peut pas penser, que d'autres considérations, que celle du service de Dieu, puissent avoir obligé ces grands Rois de s'exposer & leurs Couronnes à tant

Environ l'an 1061.

1146.

1190.

1257.

de perils. Voilà donc des marques ſuffiſantes de la pieté des François, tant envers l'Egliſe, qu'envers la perſonne des Papes. Faiſons maintenant quelques réflexions ſur celle des Eſpagnols.

Tant s'en faut que les Rois d'Eſpagne aient jamais rien contribué au bien temporel du Saint Siége, qu'on peut voir, que la meilleure partie de ce, qu'il poſſedoit par la liberalité de nos Rois, eſt maintenant ſous la Couronne de Caſtille, & que ce qui étoit de la Juſtice de Saint Pierre, comme on parloit alors, eſt à préſent de celle de Saint Jacques, & de la Jurisdiction de Madrid. Je ne veux pas dire, que les Eſpagnols aient uſurpé cela immediatement ſur l'Etat Eccleſiaſtique. Je ſai bien, que ce qu'ils en tiennent a paſſé par d'autres mains avant que de venir aux leurs. Mais tant y a qu'il y eſt préſentement, & qu'au lieu d'en enrichir l'Egliſe, comme nous avons dit, à peine lui laiſſent-ils la jouïſſance libre du peu qui lui reſte. Pour le moins avons-nous vû ſouvent Rome ſaccagée par eux, & un Vicaire de Jeſus Chriſt, qu'ils ont tenu deux fois en un an priſonnier dans le Chateau Saint Ange. Sandoval produit une lettre de Don Diego de Mendoçe, Gouverneur pour lors de Siene, par laquelle il aſſure Charles L. 25. C. 29.

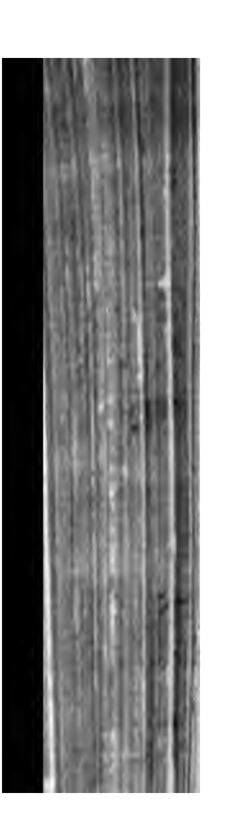
[redacted]

Comment les Papes trouveroient-ils de la ûreté parmi les Eſpagnols, s'ils ne les laiſſent vivre qu'avec inquietude chez eux? Clement VII. fut traité en 1526. par le Viceroi de Na- ples, & un an aprés par Charles de Bourbon, & ceux qui eûrent aprés lui le commandement les armes Eſpagnols, comme chacun ſait. On Sandoval. e menaça même de lui ôter ſa Tiare pour un l. 15. c. 4. & 5. lefaut de naiſſance, & de prouver qu'il avoit été créé Cardinal ſur une fauſſe information, contre la Bulle qui exclud les bâtards de cet- e dignité. Paul III. vit aſſaſſiner Pierre Louïs Sandoval. on fils, & fut accuſé d'intelligence avec Bar- l. 29. c. 26. & 27. & ierouſſe. Paul IV. eſt nommé un hypocrite l. 25. c. 49. par Sandoval, qui dit, que ce vieillard de uatre vints ans trompoit tout le monde 'une feinte apparence de Sainteté; & Cabre- L. 32. c. 29. a, qui a écrit la vie du Roi Philippe II. re- onnoit franchement, que les Eſpagnols fu- ent fort ſoupçonnés du poiſon, pour lequel : Cuiſinier de ce Pape fut pendu. Ces grands L. 2. c. 3. & c. 6. cholaſtiques de Salamanque determinèrent n ſuite, qu'il lui faloit faire la guerre, & le luc d'Albe fut l'exécuteur de leur décret. Le iême Cabrera écrivant la conjuration des colti, qui devoient poignarder Pie IV. dans ne audience, qu'ils lui demandoient, temoi- ne, qu'il fut toûjours depuis ennemi cou-

A la vérité, quand les Espag
Adrien VI. un Jules II. & quelc
affectionnés à leurs interêts que
il s'est trouvé des Papes qui o
faveur des Roiaumes en interé
adjugé des Mondes nouveau
d'une ligne imaginaire toute
profit; ils leur ont rendu be
spect. Mais si comme Peres
ont témoigné tant soit peu,
pour s'opposer au dessein de
universelle; qu'ils ne jugeoie
nable, que contre les Loix de
meurât dans la seule Maison d
qu'ils trouvoient mauvaise la
det, qui est si téméraire que
main droite au Fils ainé de l'Eg
alors des usurpateurs, des fau
ques, & des Corsaires indign
ner le timon de Saint Pierre.

treprifes en faveur de la Réligion. S'ils en ont fait qui lui aient été de quelque utilité, ç'a été chez eux mêmes, quand ils ont été contraints de défendre leurs foiers contre les Mores, qui leur ont tenu le pied fur la gorge, pendant près de huit cens ans. En quoi je ne penfe pas qu'ils aient plus mérité que nos ancêtres, lorfqu'ils combattoient contre les Normans encore infideles, qui les vouloient chaffer de la France. Chacun conferve naturellement une poffeffion, qui lui eft utile, & ce feroit être ridicule de rapporter à l'amour de Dieu ce que nous faifons à caufe de nous mêmes, & pour nôtre propre confervation. Mais nous pouvons dire avec vérité, que les Efpagnols ont fouvent empèché le bon fuccès des Croifades Chrétiennes, pour en tirer leur avantage particulier, & que quand ils ont fait mine de s'y enroler, ç'a été quafi toûjours pour furprendre quelque Prince Chrétien, plûtôt que les ennemis de nôtre Foi.

Lorfque Simon Comte de Montfort Général de la Croifade publiée par Innocent Troifiéme, contre les Hérétiques Albigeois, faifoit de grands progrès dans leur païs, le Roi d'Arragon ne s'y oppofa-t-il pas, en fecourant le Comte Remond? Et Mariana n'avouë-t-il pas, que ce fut par une maxime d'Etat, *Hift. l. 21. c. 2.*



Croisade aboutit aux Vêpres
il emploia ses forces, & l'
Charles, qu'il dépouïlla de
quant des censures du Pape
me, qui avoit horreur, ave
Chrétien, d'une infidelité c
de barbarie & d'irréligion.

Et pour approcher plus pr
combien de fois l'Empereu
a-t-il exigé des Allemans de
butions, sous cette couvertu
mer contre le Turc, pour l
tre François Premier Roi T
faire la guerre à la France C
les nouveaux Luthériens, q
Bandes noires.

Les Venitiens étoient ligu
1538. mais ils l'accusèrent d
dres empèché André Doria
combattre tout de bon cont

la Journée de la Prévise, comme n'aiant voulu que les engager à la guerre contre le Turc.

Ils imputèrent semblablement à Philippe Second son fils, la perte de Nicosie en 1570. & de Famagouste avec le reste de l'Isle de Cypre en l'année suivante, parce que Dom Jean d'Autriche, & Jean André Doria se retirèrent de l'armée Chrétienne sans rien faire, celui-ci, qui avoit le secret de Madrid, aiant refusé d'obeïr à Marc Antoine Colonne, Général du Pape Pie Cinquiéme. *Cabrera l. 9. c. 17.*

Le même Philippe Second aiant pris la résolution de se rendre maitre de Final, n'eût point de meilleur expédient, que de faire ses préparatifs comme voulant aller attaquer le Grand Seigneur.

Avec cet artifice il surprit la place en 1571 & crût justifier assez son action, par l'appréhension qu'il disoit avoir euë, que les François ne le prévinssent. *Thuan. l. 50. hist.*

En effet, les Espagnols ont toûjours procedé avec autant d'artifice, & quasi toûjours de repugnance en toutes leurs Croisades contre les Infideles, que les François y ont témoigné d'ardeur & de franchise. Il y eût en 1519. une cessation des choses divines pendant quatre mois dans l'Espagne, à cause qu'on vouloit obliger les Ecclesiastiques à contribuer *Sandov. l. 3. c. 35.*

quelque dixme pour un armement contre les Infideles. Aux Etats de Valladolid en 1527.
L. 16. c. 2. jamais, à ce que dit Sandoval, Charles Quint ne put obtenir un sol du Clergé, de la Noblesse, ni du Tiers Etat, pour s'oppoſer à Soliman, qui venoit d'envahir la Hongrie. Et Ulloa fait encore plus grande la dureté de sa Nation, pour juſtifier ſon Prince.

Puiſque lui & ſon ſucceſſeur ſont deux des plus grands Monarques qu'ait eu l'Eſpagne, & qui ont le plus fait profeſſion d'affectionner les interêts de l'Egliſe; voions ſommairement par leurs plus importantes actions, si on peut dire que leur zèle ait égalé celui de nos Rois. Les Regnes plus éloignés ne ſont pas ſi connus, & on ne parle guères de ceux, qui ſont plus recens, avec aſſez de liberté.

Perſonne ne peut ignorer, que la priſe de Belgrade par Soliman en 1521. n'ait été reprochée à Charles Quint, parce que ſa qualité d'Empereur, ſon interêt comme voiſin, & ce qu'il devoit au Roi d'Hongrie comme Beau-frere, l'obligeoient plus que tout autre à ſecourir cette place. Et cependant, au lieu de le faire, il occupoit toutes ſes forces & celles de l'Empire contre ſon grand ennemi François Premier.

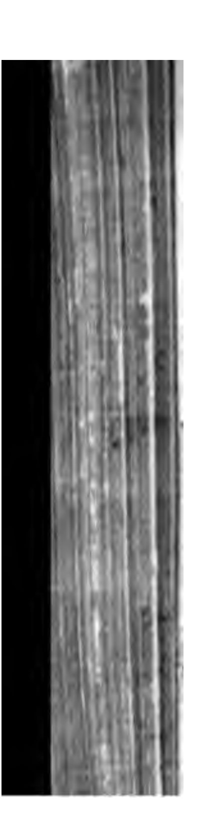
Cette perte fut ſuivie de celle de Rhodes l'année d'après, qui fit murmurer toute la Chrétienté contre le même Empereur & ſon Précepteur le Pape Hadrien, parce que le réſpect du Maitre vers l'Ecolier, empècha qu'il n'envoiât trois mille Eſpagnols au ſecours, qui furent emploiés contre les François dans la Lombardie, au rapport du même Sandoval. *L. 10. c. 30. & l. 10.*

La mort du Roi Loüis mit Bude entre les mains du Grand Seigneur en 1526. & cette chaine de malheurs ne peut être rapportée qu'à un ſeul principe.

Mais la retraite de Soliman en 1532. à la vuë d'un armée Chrétienne de trois cens mille combattans, ſans être ſuivi, quelque inſtance qu'en fit le Roi Ferdinand à Charles ſon aîné, qui n'avoit à cœur que les guerres d'Italie, fit bien une autre brèche à ſa reputation.

On vit en ſuite abandonner par les Eſpagnols en 1534. Coron échelle du Péloponneſe & de toute la Grèce, que le Pape, les Vénitiens, & le reſte des Princes Chrétiens, regrettèrent hautement, comme celle qu'on pouvoit fort bien garder, ſi les forces qui étoient dedans n'euſſent été deſtinées ailleurs.

Tunis fut pris par nous en 1535. mais l'utilité n'en fut pas grande, pour deux raiſons. La premiere, que l'Empereur au lieu de la



des Chrétiens.

La même considération p
Oran en 1534. & lui fit m
ouvertures que lui proposoi
ples le Roi de Tunis contre l
taquer le Duc de Cleves à c
allié de la France.

Enfin Tripoli de Barbarie
Chevaliers de Malte en 1551
gie en 1555. où Pierre de Na
la Croix trente cinq ans aupa
tre secouruës par cet Emper
avoir laissé à Dieu le soin de
tant il paroissoit attaché à ce

Il ne laissoit pas de vouloi
grand persécuteur de l'héré
néanmoins, comme a fort
Duc de Nevers, il n'eût ja
guerre contre les Lutheriens
qu'il avoit, de rendre hérédi

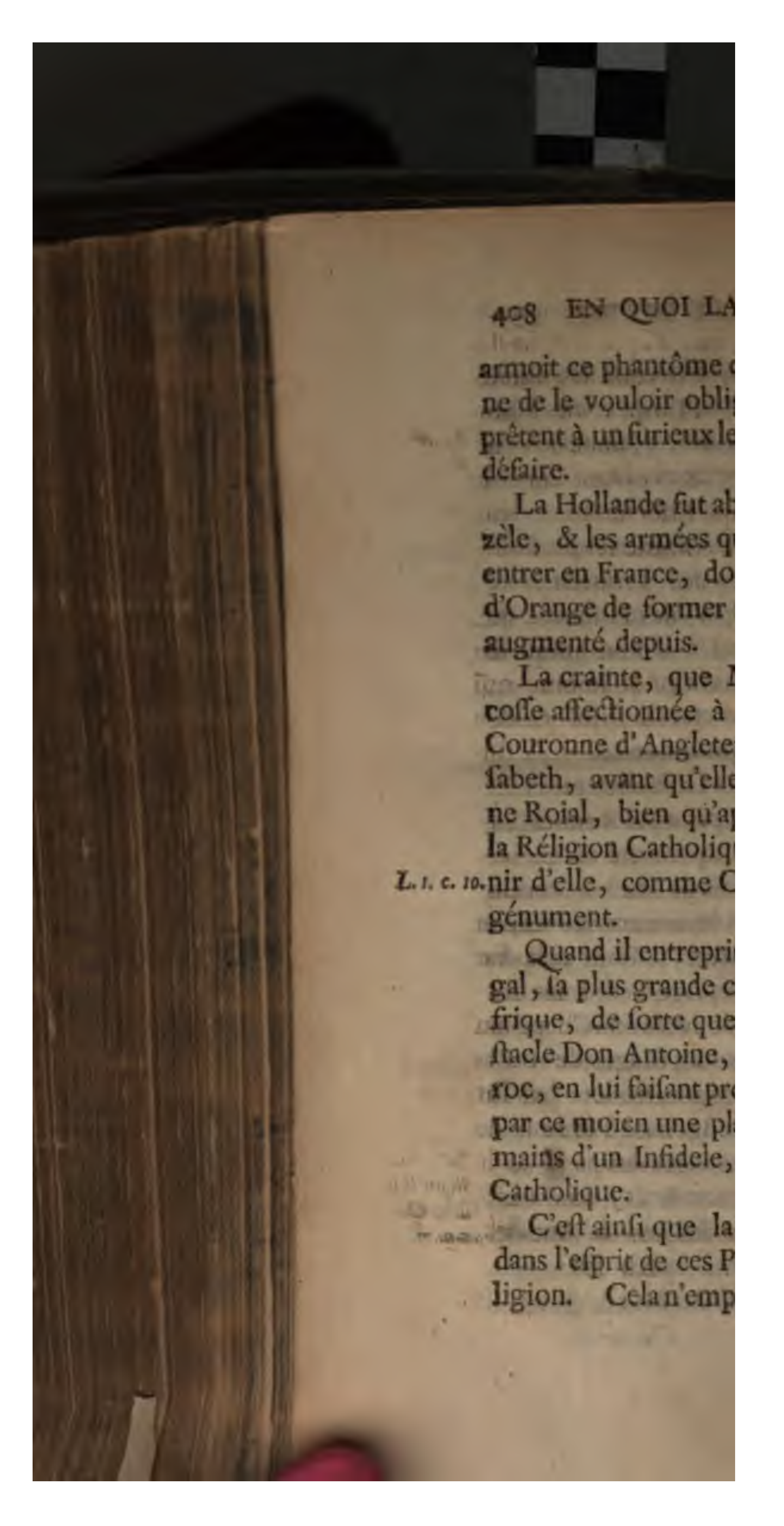
[redacted]

la ruine des Electeurs Proteſtans lui étoit très utile. Autrement, comme il dit, eût-il attendu depuis ſon élection en 1519. juſqu' en 1549. à prendre les armes contre eux? Quand il eût fait priſonnier l'Electeur Frederic, les conditions de ſa liberté, très rigoureuſes d'ailleurs, eûrent-elles un ſeul article en faveur de la Foi? Ne donna-t-il pas toute liberté de conſcience aux Allemans, à la charge de ſe ſeparer de l'alliance de France, la leur aiant refuſée, lorſque pour l'acquerir ils lui offrirent de le ſervir contre les Infideles?

Ce n'eſt pas ainſi que nos Rois en ont uſé. Ils ont d'abord perſecuté l'héréſie par le fer & par le feu; c'eſt un monſtre, qu'ils ont tâché d'étouffer dès ſa naiſſance, & la ſeule néceſſité du mal devenu trop grand, a extorqué d'eux des Edits d'accommodement, pour ne pas perdre les ſaints avec les malades. Pour le moins ne les ont-ils donnés qu'en rétabliſſant les Autels, aux lieux où ils avoient été abatus; au contraire que Charles Quint, chaſſa par le ſeul *Interim* la Meſſe de plus de quatre mille places, où elle ſe diſoit auparavant.

Philippe Second vit prendre ſur lui Tunis & la Goullette par Sinam Bacha, ſans jamais détourner ſes penſées des affaires de France, où il entretenoit les troubles de la Ligue. Il

Cabrer *10. c. 2*



armoit ce phantôme
ne de le vouloir obli
prêtent à un furieux le
défaire.

La Hollande fut ab
zèle, & les armées q
entrer en France, do
d'Orange de former
augmenté depuis.

La crainte, que
cosse affectionnée à
Couronne d'Anglete
sabeth, avant qu'elle
ne Roial, bien qu'a
la Réligion Catholiq
L. 1. c. 10. nir d'elle, comme C
génument.

Quand il entrepri
gal, sa plus grande c
frique, de sorte que
stacle Don Antoine,
roc, en lui faisant pr
par ce moien une pl
mains d'un Infidele,
Catholique.

C'est ainsi que la
dans l'esprit de ces P
ligion. Cela n'emp

[redacted]

hors les considérations politiques, ils ne pussent avoir de très bons & très pieux sentimens. Mais tant y a qu'on ne peut pas nier, que le temporel ne l'ait emporté sur le spirituel, dans les principales actions de leur gouvernement.

Car de vouloir faire passer pour œuvres de piété des grandes expulsions, tantôt de Juifs, & tantôt de Morisques hors de l'Espagne, c'est se moquer de Dieu & du Monde, où personne n'a ignoré, qu'il n'y eût plus de crainte, d'avarice & d'inhumanité en tout cela, que de Réligion, qui souffre les Juifs dans Rome, & en assez d'autres lieux très Catholiques.

Les Espagnols ne sont pas moins ridicules, s'ils pensent avoir beaucoup mérité du Ciel & de la Terre, par leurs voiages de long cours, & par la découverte des mondes nouveaux. La façon, dont ils ont annoncé nôtre Foi, est trop différente de celle des Apôtres, & quand ils ont fait perdre l'Etat & la vie à un grand Monarque, pour avoir jetté par terre un bré- *Sandov.*
viaire, qu'il ne connoissoit point, on peut dire *13. c. 30.*
qu'ils n'avoient rien d'Evangelique. Les seules richesses des Indes Occidentales, comme les pierreries & les épiceries de l'Orient, leur ont fait exécuter ces grandes entreprises, & c'est commettre un péché, pour lequel on brûle les Sorciers, quand ils abusent du nom

de Dieu, de le faire auteur des choses, qui n'ont point d'autres principes que la convoitise humaine. Mais quoi, chaque Nation a ses defauts, & semble être sujette à de certains vices, qui lui sont comme naturels. Les François pour la plûpart sont legers, impatiens, & accompagnés d'une simplicité fort contraire à la prudence humaine. Les Espagnols ont leurs manquemens comme les autres, & il semble, que quelque constellation particuliere
L. 8. c. 16. leur influë cette humeur hypocrite, dont parle nôtre Philippe de Comines, qui leur fait prendre en toutes choses le prétexte de la Réligion, dont ils couvrent leurs plus violentes passions, & qu'ils font servir à leurs plus injustes desseins. Ceci suffira pour le premier Chapitre, passons au second.

[redacted]

ſoit le lieu commun où les Théologiens de Louvain ſe jettent le plus volontiers, nous imputant mille calomnies ſur ce ſujet : Si eſt-ce qu'autant de fois que la thèſe a été propoſée dans les Ecoles Chrétiennes, à ſavoir, ſi un Prince Catholique pouvoit ſans offenſer Dieu contracter de ces alliances ; tous les Docteurs Italiens, Allemans & Eſpagnols même, ont été pour l'affirmative, Jean de Chartagena, Moine Eſpagnol, le Pere Molina Jeſuite, le Cardinal Cajetan, Bannes Profeſſeur à Salamanque, & généralement tous les plus renommés Scholaſtiques, n'y ont point fait de difficulté ; & ils ont paſſé juſques-là, qu'un Prince Chrétien pouvoit ſecourir en guerre un Infidele, même contre un autre Prince Chrétien. Leur opinion s'appuie ſur l'autorité & ſur la raiſon. L'autorité eſt priſe de la Bible, où l'on voit, qu'Abraham a combatu pour le Roi de Sodome, & David pour Achis Philiſtin, contre les enfans d'Iſraël ; pour ne rien dire des alliances de Salomon avec le Roi Hiram idolatre, des Machabées avec les Lacedémoniens & les Romains infideles, & de quantité d'autres ſemblables, qui ſe liſent dans l'Ecriture Sainte. La raiſon eſt fondée ſur ce que la Réligion ne détruiſant pas la Nature, puiſque Dieu eſt auteur de

l'une & de l'autre, on ne peut pas dire, que ce qui est naturellement juste, soit injuste dans la Réligion, si quelque précepte Divin ne nous oblige à le croire. Or est-il que le droit de la Nature rend honnêtes tous les moiens dont nôtre conservation dépend; comme par celui des Gens chacun peut chercher sa subsistence où il la pense trouver. Par consequent les alliances, dont nous parlons, n'étant faites, que pour nôtre conservation, qui en dépend ordinairement, ne peuvent pas être condannées, vû même qu'au lieu d'être defenduës par la loi Divine, elles sont autorisées des exemples, que nous venons de rapporter.

Et à la vérité, si l'Eglise primitive souffroit bien le mariage des Fideles avec les Infideles;

n'ont pas fait difficulté de recourir à l'assistan- ce des Infideles, contre des Princes Chré- tiens, quand ils ont crû être reduits à la né- cessité de le faire. Paul Trois, Alexandre Six, & Jules Second, se sont tirés de grandes extrémités en reclamant l'aide des Turcs.

Guichar. l. 2. histor. Gonç. de Illescas l. 6. hist. Pontif. Thuan. l. 6. hist.

On peut remarquer encore que tous les Em- pereurs Chrétiens ont eu des alliances avec les Nations barbares & mécréantes; & que les Républiques Chrétiennes n'ont pas été plus scrupuleuses en cela que les Monarques. Ma- homet Second assista les Florentins qui l'en requirent instamment, contre Ferdinand Pre- mier Roi de Naples. Et les Venitiens se ser- virent des forces du Soudan d'Egypte pour chasser les Portugais du Levant, où ils in- commodoient leur trafic. Mais ce qui est fort considérable, c'est que les Docteurs Es- pagnols, que nous avons nommés, confir- ment leur opinion par l'autorité de Charles Quint, lequel, disent-ils, du conseil de beau- coup de très graves Théologiens, s'est aidé des Infideles contre les Fideles, c'est à savoir contre les François; ajoûtant, que plusieurs autres Princes Chrétiens ont fait le même. Ce sont les paroles formelles dont ils usent dans la thèse générale; & néanmoins quand ils de- scendent à l'Hypothèse, & qu'il est question,

Camillo Portio histoir. des troubles de Naples l. 1. Mariana l. 28. c. 10.

ſi le Roi de France jouïra du même privi
contre la Maiſon d'Autriche, leur injuſtic
ſi grande, qu'ils lui imputent à grand cr
ce qu'ils avoüent être licite à tous les au
Souverains.

C'eſt ainſi, que les Eſpagnols, qui ſe
tent d'être les premiers hommes du mond
la Théologie Scholaſtique, croient avoir
ſez ſubtiles diſtinctions, pour perſuader à
le monde, que ce qui eſt permis de droit
vin & humain, à parler généralement,
être defendu en particulier, s'il choque
ſoit peu leurs interêts.

Ils ſont alliés dans toute l'Afrique & to
l'Aſie avec des Rois Mahometans, Idola
& dont quelques uns n'adorent rien que le
ble. Ils tachent depuis cent ans avec des

avoir bien mauvaiſe opinion du reſte des hommes de leur vouloir faire paſſer pour bons raiſonnemens les plus injuſtes fantaiſies du monde.

Elles n'empècheront pas pourtant, que la pieté de nôtre Grand Roi ne ſoit eſtimée par toute la terre, & qu'il ne reçoive les bénedictions d'une infinité de Chrétiens, qui recueillent tous les jours les fruits de cette alliance, que les Eſpagnols voudroient rendre ſi odieuſe.

Car au lieu, que la leur avec les Infideles n'a pour fondement que l'ambition ou l'avarice, le deſir de dominer, ou de s'enrichir, & que la ſeule conſidération de diſtribuer le poivre dans l'Europe, les fait vivre en ſocieté avec tous les Gentils du Levant. Celle du Roi avec le Turc n'a pour but, outre le commerce de quelques-uns de ſes ſujets, que le ſoulagement & le rachât des pauvres eſclaves Chrétiens, avec la conſervation des lieux Saints, où ſe ſont paſſés les ſacrés myſtères de nôtre Rédemtion. C'eſt pourquoi nos Ambaſſadeurs ont ſouvent reçû des remercimens dans Rome, de ce que leurs Collegues exécutoient de bon & d'avantageux pour la Réligion dans Conſtantinople, & quand ceux-ci ont ſouffert quelque dégoût à la Porte Ottomane, comme il arrive quelquefois, les Pa-

Cardin. d'Oſſat. l. 91.

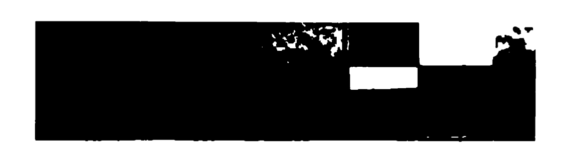
pes ont toûjours prié le Roi de ne les poi
rappeller, & de ne pas rompre pour cela u
alliance si utile à toute la Chrétienté.

Il ne tint pas à Ferdinand Premier, qu'il
fût non seulement allié, mais feudataire,
tributaire de Soliman, à qui il demanda av
des soûmissions indignes l'investiture de
Hongrie. Charles Quint aprés avoir é
beaucoup de fois refusé, obtint enfin de l
une trêve de cinq ans; & le grand désir qu'
voit cet Empereur de vivre en bonne intell
gence avec les Turcs, paroit assez par l'in
struction, qu'il donna à Philippe Second so
fils, lui recommandant sur tout par le XII a
ticle d'observer réligieusement cette trêv
Cela n'empècha pas pourtant, qu'Amura
Troisiéme ne se moquât publiquement un p
après de la recherche de paix, que faisoit f
re Philippe Second à sa Porte. Et on pe
assez juger, combien il la souhaitoit, pu
qu'il détourna quelque tems le Roi Sebasti
de son entreprise d'Afrique, de peur, qu'el
n'apportât du trouble à ce Traité, comme
remarqué Conestaggio dans la conquête d
Portugal.

P. Iove lib. 43. Isthuanff histoire de Hongrie l. 14. Sandoval l. 20. c. 5. & 7. & l. 30. c. 5.

Liv. 1.

Je ne dirai rien par respect des Rois qui o
suivi, mais ceux, qui doivent être inform
de ce qui se passe, savent assez, que la seul
jalousi



ɔusie de voir les François en possession d'u-
chose, que les Espagnols n'ont jamais pû
tenir, est ce qui fait crier si haut les Cano-
tes de Brabant; ne considérant pas, qu'on
se jouïr ceux-ci paisiblement & sans envie
la bonne intelligence, où ils sont avec les
is de Fez & de Maroc.

Car sans cela que pourroient-ils trouver
trange en nôtre alliance, puisque l'Histoi-
d'Espagne est pleine d'exemples de Rois Ca- *Mariana*
ɔliques, qui se faisoient la guerre les uns *l. 7. c. 6. 7. & 13.*
x autres à l'aide des Mores, dont ils ont
ıeté quelquefois l'amitié jusqu' au prix de
ıt filles de tribut. Alphonse surnommé
Grand leur livra même son fils Ordonius
ur être élevé parmi eux. Et un autre Al-
onse célebre tant par l'amour qu'il portoit
x Mathématiques, que par le mépris qu'il
soit du grand & du petit Monde, où il trou-
it mille defauts, fut chassé par son fils San-
és, assisté des Mahometans de Grénade. Si
ıutres que des Espagnols rapportoient ces
oses, leurs partisans les pourroient nier,
ssi bien que le secours demandé au Turc
r Frederic d'Arragon, que Mariana écrit si *L. 27. c. 8. & 9.*
écilément.

Mais parce que la condition de ces derniers
ms les porte à former des instances parti-

culières sur l'alliance, que nous avons avec des Hérétiques, prétendant, que nous ne les pouvons aider, ni recevoir leur assistance, sans faire un notable préjudice à la Réligion, examinons encore ce point, & leur montrons, qu'ils ne sont pas moins injustes & ridicules à la fin qu'au commencement.

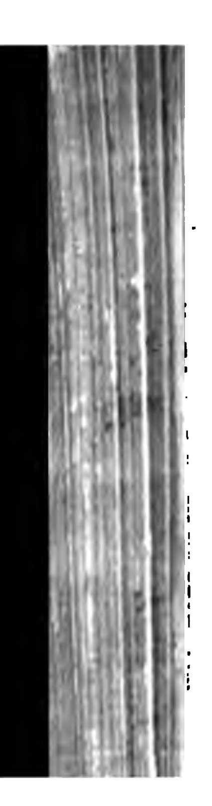
Les mêmes raisons, qui m'ont obligé jusqu' ici de faire mes principales réflexions sur les Regnes de Charles Quint, & de Philippe Second, seront cause que j'observerai encore la même chose en ce lieu. Charles Quint faisoit une profession particulière de persecuter les Hérétiques, parce que cela lui étoit avantageux au dessein que nous avons déja remarqué, qu'il avoit de perpétuer l'Empire dans sa Maison. Cela pourtant ne l'a jamais empèché, non seulement de traiter souvent avec les Princes Protestans de l'Empire, mais encore de s'allier trés étroitement au dehors, avec ceux qui s'étoient separés de la communion de l'Eglise. Sur tout il étonna toute la Chrétienté, qui le savoit être cause plus que personne du schisme de l'Angleterre, par les instances violentes, qui avoient été faites à Rome de sapart contre Henri VIII. lorsqu'on vit, que ni l'égard de sa Tante, qui venoit d'être deshonorée par ce Roi, ni la considéra-

[redacted]

tion d'une héréſie naiſſante, & par là beaucoup plus odieuſe, ne l'avoient pû divertir de faire une ligue offenſive & defenſive avec lui contre François Premier. Je demande aux plus paſſionnés pour l'Eſpagne, ſi ce n'eſt point là s'allier avec des Hérétiques contre les Catholiques.

Quant à Philippe Second, bien qu'il tint apparemment le parti de la Ligue, il ne laiſſoit pas d'avoir ſes intelligences avec le feu Roi, avant ſa converſion, lorſqu'il n'étoit encore que Roi de Navarre, lui fourniſſant & au parti Huguenot, les moiens de ſubſiſter, & d'entretenir les troubles de la France. C'eſt une choſe, qui a été ſi connuë, qu'un grand Prince n'a pas fait difficulté de l'écrire à un Pape. Et qu'y a-t-il en cela, qui ne vienne d'être pratiqué avec Monſieur de Rohan, pendant que comme Chef de ceux de la Réligion, il a été armé contre ſon Roi? Ce ſont des choſes à la vérité qui doivent être oubliées, puiſque la clemence du Roi les a miſes à couvert. Je ne les rapporte auſſi, que pour faire voir avec étonnement, de quel front les Eſpagnols nous peuvent reprocher l'aſſiſtance que reçoivent de nous des peuples, qu'ils ont reconnus pour Souverains, eux, qui la donnent aux Sujets du Roi, que le ſeul prétexte

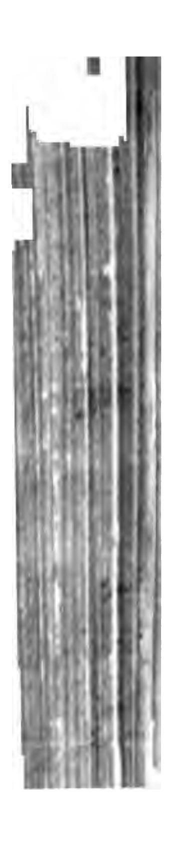
Monſieur de Nevers au Pape Sixte V.



qu'ils tiennent auprès d'eux,
belliqueuſe Nation furent
autres au Concile de Trente

On ajoûte pour rendre
plus grand, que les Holland
ſont hérétiques, & que dans
ſont joints avec nous, la Ré
beaucoup de lieux. Comme
pereur Ferdinand Second ve
que difficulté de couvrir de L
bardie, de ſaccager Mantou
ſes Temples, & en chaſſer le
Prince du monde, pource qu
Et comme ſi les Coſaques &
ſe ſert la Maiſon d'Autrich
Hérétiques, aux Turcs, & à
en toute ſorte de cruautés &
mauvais deſſeins, & le pire p
gnols, ont jetté le Roi dans

utenir avec raiſon qu'elle eſt purement dé-
aſive de ſa part. Sa Majeſté obligée à la
nſervation de ſes Etats attaqués de tous cô-
s par la Maiſon d'Autriche, emploie le ſe-
urs des Suédois, & des Hollandois, qu'elle
nſidére ici comme ſes Alliés, & non pas
mme Hérétiques. Que lui peut-on repro-
er en cela avec juſtice devant Dieu ni de-
nt les hommes? Quand Charles Quint, &
s ſucceſſeurs, qui l'ont imité, ſe ſont ſer-
s, comme ils ſont encore préſentement, de
ute ſorte d'hérétiques & de mécréans con-
e nous; leurs Caſuiſtes ont trouvé que c'étoit
en fait, & qu'on uſoit bien de chevaux &
Elephans en ſemblable occaſion. En tout
s, que la Maiſon d'Autriche pouvoit em-
oier les Hérétiques & les Infideles, ſi non
mme tels, pour le moins comme étant ſes
ijets. Mais ſi celle de France parle de la
ceſſité, où elle eſt de chercher ſa ſubſiſten-
où elle peut; ſi elle remontre que ſes in-
rêts l'obligent à ſe tenir unie avec les Sué-
is, les Griſons, & les Hollandois, comme
ec ſes anciens Alliés & non pas comme avec
s Hérétiques; toutes les raiſons qu'elle alle-
ue ne valent rien, & au cas que de petits Scho-
tiques de Salamanque & de Louvain en ſoient
ûs, elle demeurera convaincuë d'impieté.



& plus utiles à la Réligion, q
ses prédecesseurs, dont nous
cher la moindre partie. Et v
vés les amitiés de vos Rois a
les, pour la seule considérati
trouvés bon que tous les H
magne inondent l'Italie, & r
ce, pour établir une Monar
& qui exculériés les alliance
même, si elles vous étoient av
osés bien condanner celles,
demens pleins d'équité, & q
rêts de l'Etat, ont en singulie
tion ceux de la Réligion.

Sachés, que les Grisons so
Couronne dés le tems de Lo
naissance du Lutheranisme. C
été de tout tems reconnus p
de la Nation Germanique.
Juste ne fait rien qu'entretenir

vec les H[illegible]
ceux où il [illegible]
au profit de l'E[illegible]
otale ruine [illegible]
es Espagnols [illegible]
our elle depuis [illegible]
chevérent de [illegible]
ísme.

Je proteste, que [illegible]
e animosité contre eux [illegible]
e reconnois, qu'ils [illegible]
qualités, dont celle [illegible]
eur Roi & à leur patrie n'est pas [illegible]
lres. Et je les aime chez eux [illegible]
Pyrenées aussi franchement & [illegible]
nement, que Dieu & les [illegible] de l'humanité
nous y obligent. Mais [illegible]
ne les puis voir que tres mal [illegible]
mander les autres Nations, disposer du [illegible]
d'Allemagne à leur fantaisie, prendre tous
nos dehors pour nous mettre à leur merci, &
sur tout se servir du prétexte de la Religion
pour couvrir leur avarice, & leur ambition,
comme s'ils ne commettoient le mal même,
que pour l'amour de Dieu. Nous sommes
obligés d'honorer la Majesté de leurs Rois avec
tout le respect, qui est dû à leur sacré cara-
ctère. Il est impossible pourtant d'apprendre

Infames calomniateurs que vous étes, vous parlés méchamment & insolemment, de la plus ancienne, la plus pieuse, & la plus illustre Famille de la Terre. Vous taxés l'honneur du plus grand & du plus juste Roi qui vive, sans considérer que le Ciel a beni jusqu'ici ses conseils & ses actions de telle sorte, qu'elles ont été plus heureuses, plus hautes, & plus utiles à la Réligion, que celles de tous ses prédecesseurs, dont nous venons de toucher la moindre partie. Et vous, qui approuvés les amitiés de vos Rois avec tant d'*Infideles*, pour la seule considération du trafic; qui trouvés bon que tous les Hérétiques d'Allemagne inondent l'Italie, & ravagent la France, pour établir une Monarchie imaginaire; & qui excuseriés les alliances avec l'hérésie même, si elles vous étoient avantageuses; vous osés bien condanner celles, qui ont des fondemens pleins d'équité, & qui outre les interêts de l'Etat, ont en singulière recommandation ceux de la Réligion.

Sachés, que les Grisons sont alliés de cette Couronne dès le tems de Louis XII. avant la naissance du Lutheranisme. Que nos Rois ont été de tout tems reconnus pour Protecteurs de la Nation Germanique. Que Louis le Juste ne fait rien qu'entretenir les Traités, faits

[redacted]

avec les Hollandois par Henri le Grand. Et que ceux où il est entré avec les Suédois sont plus au profit de l'Eglise, dont ils empêchent la totale ruine dans l'Empire, que tout ce que les Espagnols se peuvent vanter, d'avoir fait pour elle depuis cent cinquante ans, qu'ils achevèrent de purger leur païs du Mahométisme.

Je proteste, que je suis fort éloigné de toute animosité contre eux, quand j'écris ceci. Je reconnois, qu'ils ont beaucoup de bonnes qualités, dont celle d'être très affectionnés à leur Roi & à leur patrie n'est pas des moindres. Et je les aime chez eux, & au delà des Pyrenées aussi franchement & aussi Chrétiennement, que Dieu & les loix de l'humanité nous y obligent. Mais j'avouë aussi, que je ne les puis voir que très mal volontiers gourmander les autres Nations, disposer du fer d'Allemagne à leur fantaisie, prendre tous nos dehors pour nous mettre à leur merci, & sur tout se servir du prétexte de la Religion pour couvrir leur avarice, & leur ambition, comme s'ils ne commettoient le mal même, que pour l'amour de Dieu. Nous sommes obligés d'honorer la Majesté de leurs Rois avec tout le respect, qui est dû à leur sacré caractère. Il est impossible pourtant d'apprendre

P. Iove l. 1. hist.

ſans indignation dans l'Hiſtoire, que Ferdinand & Iſabelle pour retirer Perpignan des mains de Charles Huit, par de faux ſcrupules de conſcience, aient corrompu juſqu' au Confeſſeur du Roi ſon Pere, avec des bouteilles pleines de monnoie d'or, au lieu de vin. Dieu ſoit loüé, qui a ſi bien diſpoſé juſqu' ici le cœur de nos Rois, qu'on ne leur peut rien reprocher de ſemblable. Et graces lui ſoient renduës à jamais, de ce que les premiers & plus fideles Miniſtres de nôtre grand Monarque ont des conſeils plus généreux, & tels, que les Ennemis de cet Etat ne les peuvent ſouffrir. La rage avec laquelle on déchire leur réputation dans tant de Satyres, eſt une marque indubitable de leur grande intégrité; & comme ils [redacted]



